

Entre les vagues

Julien Kergot

Copyright © 2023 Kergot Julien

All rights reserved.

ISBN: 9798856068909

Au maestro Wiler Noriega,et aux passagers qui ont exploré avec moi la liane
et les mondes qu'elle abrite durant l'été 2022

La plus belle des autruches

Entre les vagues, volume I

Melissa sauta sur la berge boueuse, se retourna et dit aurevoir au batelier d'un mouvement de tête.

Dix pas plus loin les mots lui revinrent comme portés par un boomerang facétieux : « hasta luego ». Quatre semaines à remonter l'Amérique latine hispanophone et les expressions lui manquaient encore. Avec un peu de chance quand elle débarquerait avec en équateur elle arriverait à aligner quatre phrases. Pour l'heure, perdue dans la jungle Amazonienne, pour se faire comprendre elle devait se contenter de sourire et de mimer.

Mélissa héla un jeune adossé à sa moto touc touc, annonça le nom du pueblo, du centre chamanique et monta à l'arrière du véhicule.

Avec la pluie matinale la route pour rejoindre le Maestro fut un peu plus compliquée que les fois précédentes. A Iquitos des chamans, en veux-tu, en voilà, difficile de faire cent pas sans en croiser un. Mélissa, après deux ou trois fausses routes avait fini par choisir Señor Garcia pour la simple et très bonne raison qu'ils partageaient le même patronyme. Señor Garcia, el Maestro. Señor Garcia et sa potion magique. Un petit verre, quelques chansons et en avant les histoires. Intérieures ou intergalactiques, peuplées de démons, d'esprits forestiers, de formes géométriques ou d'extraterrestres, impossible de prévoir. Roue de la fortune ou roulette russe, mesdames et messieurs, faites vos jeux.

Après avoir écrit deux pensées très profondes sur sa main, Mélissa attacha ses cheveux de jets en queue de cheval et s'abandonna au courant d'air tellement bienvenus dans cet environnement moite et brulant.

Une fois les dix soles payées, et ses sandales enlevées au pied de l'escalier donnant sur la Maloka, elle monta les trois marches et

rentra dans la hutte de bois et de moustiquaires.

« Buenas Tardes a todos » lut Mélissa sur une main tout en agitant l'autre amicalement. Elle regarda la pièce circulaire autour d'elle avec attention, le soleil amorçant sa descente c'était sans doute la dernière fois qu'elle pouvait en prendre la pleine mesure. Bientôt le toit de palme séchée serait soufflé comme la bougie du chaman, et tout ne serait plus qu'obscurité.

Elle s'installa sur un des matelas libres, sourit silencieusement à son voisin et à sa voisine, deux personnes qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de croiser jusqu'ici. Petits sourires à la ronde puis position du lotus les yeux fermés. Si lors de sa première cérémonie Mélissa avait essayé d'engager la conversation, on lui avait clairement fait comprendre que la demi-heure avant la prise de l'ayahuasca comme celle qui suivaient devaient être passés dans un état méditatif. Les conversations et l'agitation intérieure qui les accompagnaient étaient contre indiquées.

Mélissa jouait le jeu... jusqu'à un certain point.

La liste des conditions préalables requises pour pouvoir prendre part à la cérémonie était tout bonnement ridicule. Pendant les quinze jours avant celles-ci les participants devaient s'abstenir de sexe, de drogues, d'alcool, mais aussi suivre un régime alimentaire très contraignant : pas de porc, de viande rouge, d'épices, de sucre ni de sel. Mélissa connaissait depuis longtemps l'existence d'une telle liste, mais elle s'était plu à en remettre la lecture à plus tard, autrement dit à un moment d'ennui dans l'avion entre Lima et Iquitos. Là, plaquée contre le hublot par un passager obèse, regardant la liste froissée entre ses deux poings serrés, elle avait pensé avec plus de tristesse que d'excitation à sa dernière fois avec Léo. Intense mais malaisante, l'énergie du désespoir.

Ces demandes étaient ridicules, et irréalistes, donc comme les autres participants elle avait menti sur son formulaire d'inscription puis quand le chaman lui avait posé la question. Le type était supposé avoir un pied dans chaque monde, et voir plus que le commun des mortels. Il n'était pas dupe, il savait bien qu'elle mentait, mais visiblement entre

faire respecter ces règles à la noix et encaisser presque deux cents dollars par cérémonie, pour lui, le choix avait été vite fait.

Sentant une ombre dans la vessie, Mélissa sortit de sa position indienne si joliment exécutée et s'en fut aux toilettes attendant à la Maloka. C'était sans doute la dernière fois qu'elle pourrait le faire d'un pas lent et digne, les habits propres et sa dignité encore intacte, alors elle savoura ce processus simple et agréable.

Cette séance était pour elle et seulement pour elle. Pas de rapport détaillé à son papounet d'amour demain matin. Non, pour cette cérémonie, alors que le liquide immonde serait avalé, elle concentrerait sa conscience sur quelques questions la chagrinant, comme ce petit nuage qui prenait en épaisseur et en noirceur au-dessus de sa tête depuis quelques semaines. Il fallait crever l'abcès et vite ; que tout se passe dans la joie et la bonne humeur quand elle retrouverait Léo, car sinon, à quoi bon ? Autant en arrêter là, remettre la visite des états unis à plus tard et regagner la France. Bientôt huit mois sur la route en amoureux, ce n'était déjà pas si mal, et en retrouvant leur rythme et leur routine à Montpellier tout rentrerait vite dans l'ordre.

La voix du chaman résonna, la cérémonie allait commencer. Mélissa encore surprise de s'être laissée encore une fois de plus happer par ses histoires de couple ouvrit les yeux. Un après l'autre les participants quittèrent leur matelas pour aller boire leur petite coupe puis regagnèrent leur couche et commencer la longue attente avant les chants et les effets. Le breuvage, ou la médecine comme ils l'appellent dans le milieu, c'est une réduction à grand feu d'un mélange de deux plantes, la Chacrana et l'Ayahuasca. D'un point de vue chimique la première contient la DMT, une substance hallucinogène et la seconde est une liane qui contre les enzymes dégraderaient le principe actif de la Chacrana dans l'estomac. D'un point de vue spirituel, si c'est l'ayahuasca qui donne son nom au mélange ce n'est pas un hasard. Elle est « la mère », ce n'est pas juste une liane, c'est une entité, elle est conscience et sagesse, elle est pouvoir. Elle parle au gens qui viennent la rencontrer. Entité, non le mot n'est pas adapté, trop de connotations anthropomorphiques. Elle n'est pas plus une maman au sein lourd et

au regard tendre que Dieu est un vieux barbu drapé de blanc. Ces symboles sont là pour donner forme à ce qui n'en a pas, une forme qui en dit long mais une forme inventée tout de même.

Attendant patiemment son tour Mélissa se sentit traversée par une étrange sensation.

Mort et désolation.

Sans aucune explication.

Pas de nom, pas d'image, juste une impression dans l'estomac.

Une sorte de froid et de vide comme cette sensation ressentie à quatre ans à la mort de son abuela. Son abuela qui contrairement à nombre de ses descendants avait toujours refusé de quitter son pays natal. L'enterrement qui avait fait de l'Espagne une terre maudite pour elle, un pays peuplé de gens incompréhensibles et fous.

Mort et désolation, elle avait eu d'autres épisodes comme cela mais n'avait aucune envie de les explorer.

Le breuvage de la veille et peut être même celui de l'avant-veille n'avait pas encore quitté son système. Ça expliquait les drôles d'impressions ressenties à Iquitos toute la journée. Car c'était bien ça le truc, pendant quatre heures de cérémonies, les sensations et les images étaient particulièrement saisissantes, et puis plus rien. Tout semblait revenir à la normale mais seulement par contraste. Dans les faits la nuit et le jour qui suivaient était encore légèrement imbibés par la substance et la liane enroulée discrètement autour de ses membres en altérait doucement les gestes.

L'appel de son nom sortit Mélissa de ses interrogations, elle fit son possible pour réprimer une grimace en avalant la décoction et regagna sa place. Elle prit de sa bouteille un peu d'eau pour se rincer la bouche et cracher dans ce qui allait être l'objet le plus important de son aventure nocturne : le seau.

Pendant quelques heures « serre bien tes sphincters ! » et « mais où est mon seau ? » seraient ses pensées les plus importantes. Cette peur de perte de contrôle sera une ancre la ramenant régulièrement des visions hallucinées dans l'ici et maintenant.

Dans un peu plus d'une demi-heure, les participants les uns

après les autres allaient être pris de spasmes stomacaux et leurs corps agacés par le liquide immonde feraient leur possible pour s'en débarrasser par une extrémité ou par l'autre.

Mélissa se concentra sur ses sens, et plus particulièrement le visuel, attendant que les images spontanées de son esprit se retrouvent brisées et multipliées à l'infini par le kaléidoscope de l'ayahuasca. Fractale de débris mentaux, lâché prise de la forme et des masques alors que le sens libéré disparaît pour revenir en douce au moment le plus surprenant et faire entendre sa voix démultipliée, puissante et évidente. Mais où était la fragmentation attendue ? les filtres psychédéliques altérant son intériorité ?

Mélissa regarda sa montre à de nombreuses reprises, et si pour les trois premières cérémonies son estomac avait été très réactif et l'avait fait évacuer le breuvage avant les autres participants, ce soir il prenait son temps. Elle sentit l'angoisse monter en elle. Si elle ne se vidait pas par la bouche elle allait sans doute finir comme son voisin de la veille, obligée de prendre une douche en plein milieu de la cérémonie et de voir son matelas remplacé par un assistant sorti de nulle part. Pendant quelques minutes l'odeur avait été saisissante. Toutes les Alèses du monde ne pouvaient rien contre une décharge aussi vile. Le matelas avait sans doute fini dans un fossé, couvert de kérosène et brûlé vif.

Elle avait passé sa vie à se retenir. A l'école, en voiture, dans son lit, un état de tension permanente. Un combat de tous les instants. Guerre secrète la plupart du temps, hors champ, loin de son attention jusqu'à ce que ça s'amasse, que ça presse, que ça menace. Les lieux inconnus, saurait-elle trouver son chemin à temps ? Mélissa prise dans sa spirale infernale n'entendit rien des reniflements bruyants et des raclements de gorge du shaman. Elle n'avait pas vu non plus le point rouge de sa grosse cigarette de Mapacho s'éteindre. Prisonnière du passé elle n'avait rien saisi des signes avant-coureurs, si bien que le

premier Icaros¹ l'a pris complètement par surprise. Et avec le chant à Capella elle perdit le contrôle de la réalité. Après avoir attendu bien gentiment son heure la plante propulsa Mélissa dans une dimension parallèle dont la forme obéissait aux rythmes et aux mots du chanteur.



Peinant à conserver son équilibre sur sa couche, elle s'y allongea, mais même comme ça le malaise insista. Le contact avec le matelas se déroba à ses sens et voilà qu'elle dérivait dans l'espace intersidéral. Dans le noir infini sa peau était d'un vert brillant. Le rythme du chaman était le rythme de la vie. Dehors comme à l'intérieur d'elle. C'était le rythme de son cœur, c'était le rythme des serpents dansants dans ses veines. Elle était couverte, non elle était, oui c'est ça, elle était spirale et ondulation à l'infini. Chaque serpent, chaque boucle, s'ouvrant et se resserrant, à l'infini, le rythme de la vie. Sensation extatique, elle était en communion avec l'univers, un état intérieur qu'elle n'avait connu jusqu'ici qu'une fois ou deux en chevauchant les vagues avec sa planche. C'était une sensation après laquelle elle avait toujours couru. Cet équilibre parfait, l'esprit au repos, pure sensation, un avec la planche, le vent et l'océan.

Mais le chant prix fin et la créature en profita.

Elle avait dû attendre son heure jusqu'ici.

Pour la troisième fois Mélissa devait l'affronter. Moustique géant ou lointain cousin d'Horus les fois précédentes ce soir elle était grande silhouette blanche aux membres filandreux. Deux apparences sans rapport mais pas de doute, c'était bien elle. Toutes ces images, tous ces masques n'étaient qu'interprétation du moment par son mental peinant à faire sens et à exprimer les informations jaillissant par l'ouverture générée par la médecine sur les mondes souterrains.

Parmi toutes les figures qu'elle avait rencontré dans ses

¹ Pour vous faire une idée de la nature de ce chant vous pouvez en trouver une belle quantité sur Youtube. Parmi ceux que j'ai pu explorer, j'ai particulièrement apprécié celui-ci : https://www.youtube.com/watch?v=6rqKk_gZ8qU accessible avec le QR code ci-dessus.

explorations c'était à la fois la plus pénible et la moins dangereuse. Une créature lui voulant du bien de la pire des manières. Mélissa eut tout juste le temps de se saisir de son seau qu'elle fut prise de la crise de vomissement la plus chaotique de toute sa vie, explosive au début puis hésitante, contrariée, douloureuse. La créature voulait sa souffrance, sa douleur, le poison coulant dans ses veines et dévorant son cœur. La créature voulait l'alléger et se nourrir. Elle obligea Mélissa à cesser de se mentir, à sortir sa tête hors du sol et de regarder la vérité en face. Pas de scène particulière, juste un principe limpide à l'arrière de son esprit alors que tordue de douleur elle essayait d'accoucher par la bouche.

Le processus fut aussi court que soudain. Déjà le shaman entonnait un autre Icaros, lent et funeste. Mélissa fut arrachée d'un rêve puis expédiée dans un autre. Un lieu nettement moins douloureux, celui des âmes ralenties. Pas de vision de transition cette fois-ci, pas d'impression de faire partie d'une procession de chenilles géantes déambulant de manière disciplinée au rythme et à la commande du chanteur. Elle avait juste cette sensation, de temps inversé et lent, tellement lent. Elle n'avait pas besoin de voir, elle sentait bien ce qui se passait autour d'elle, tout le monde était pris sous l'eau, et agités par les courants ils singeaient grossièrement l'agitation humaine.

Pas besoin de le voir elle le savait, mais en fait elle savait bien plus encore, elle savait que ce lieu n'était pas pure désolation, sortes de limbes interdimensionnelles, non quelque chose d'autre se jouait en cet endroit. Elle sentit que le courant n'avait rien d'aléatoire, non il obéissait en quelque sorte à la voix du chaman. Le mouvement était comme la peau recevant le son et transférant celui-ci aux organes. Le mouvement retournait les choses, il les touchait en profondeur. Le mouvement pensait ses blessures et ses plaies.

Il y avait autre chose. Dans ce temps inversé, implicitement superposé, toute causalité était désintégrée. Chaque moment était libéré. Il n'y avait plus d'histoire pour emprisonner, c'était évident, d'ailleurs ne l'avait-elle pas toujours su... elle y avait même...

Mélissa eut du mal à faire sens de ce qui se jouait. Elle avait dû

perdre connaissance, car maintenant la pièce était plongée dans le silence. Pire que ça, le lien avait été rompu. Elle sentit sa peau comme saisie par une vague fraîche et l'influence de la liane la quitter complètement. Elle était sobre comme elle ne l'avait jamais été et pourtant quelque chose lui disait que la cérémonie était loin d'être terminée.

Elle était debout sur son matelas, sans avoir le moindre souvenir de s'être levé. Cette position était des plus précaires, vu les forces qui pouvaient se manifester durant une séance et la tirer dans tous les sens. Pas de problème de stabilité cependant, elle était statue de plomb, elle était arbre millénaire aux racines plongeant à l'infini dans la terre, trait d'union entre le père et la mère. Rien ne saurait la déstabiliser. Elle était l'axe du monde et du temps, elle était à la croisée des temps, et ce lieu n'était pas vide, il y avait milles ombres l'ignorant royalement bien occupées à leurs activités quelles étaient.

Une sortit rapidement du lot, Mélissa ne pouvait pas encore la voir, mais son regard, ça elle le sentait avec l'intensité d'un soleil de juillet à son zénith.

Cette présence la voyait... si clairement, que Mélissa ne pouvait s'empêcher de se transformer sous la force de cette contemplation. Elle se développait comme l'arbre arraché à la terre par la seule intensité du soleil frottant chacune des feuilles de sa puissance magique.

Un visage finit toute fois par émerger. Une jolie femme aussi rousse que Mélissa était brune, aussi bouclée que Mélissa était raide, et pourtant cette dernière avait cette curieuse impression de se contempler dans un miroir. La femme était vieille, ou du moins, elle semblait être dans la cinquantaine, sans doute ayant vécu deux fois plus de temps que la rêveuse.

Vision du futur ? Enfin ! Cette couleur, et cette coupe lui allait à merveille. Cette femme était tout ce qu'elle avait toujours voulu être. Une destination rêvée. Allait-elle enfin avoir des révélations sur sa vie à venir ?

Le visage lui souriait.

Un amour infini, aussi fort que celui de ses deux parents réunis.

Quelque part cette Elizabeth était sa mère...

Elizabeth, c'était comme ça qu'elle s'appelait ?

Mélissa eut envie de lui ouvrir ses bras, et de s'offrir cette réunion attendue depuis des décennies.

Elle était du passé.

Mais qui ? Elizabeth ou elle ?

Est-ce que la belle femme n'était autre que sa fille à venir ?

Cette simple question brisa le charme. Les ténèbres qui les enveloppaient, perdirent de leur côté englobant de doux comme un vêtement de velours. La menace était dans l'air. Juste pour cette question de filiation ?

Elle devait relâcher sa question, cesser d'interférer avec le processus, laisser venir ce qui venait.

Mélissa ferme-la, ferme-la.

Mais elle ne faisait qu'empirer les choses, la menace s'accumulait.

Le moment de payer pour ses transgressions était enfin arrivé. Elle allait payer pour le porc, pour le sexe, pour l'alcool et tout le reste. Les ténèbres se concentraient pour devenir presque matériels, oppressant étouffant.

Elle allait payer, enfin,

Enfin, enfin elle pouvait sentir la culpabilité qu'elle s'était plus à éviter.

La culpabilité, un appel à la punition.

Punition, expiation et enfin libération.

Et les ténèbres se déchirèrent, tonnerre et lumière,

Lumière qui aveugle plus qu'elle n'éclaire.

Terreur.

Terreur dans le regard d'Elizabeth alors qu'elle voit la monstruosité apparaître.

Le temps que Mélissa concentre sur celle-ci son regard que déjà l'éclair déchirant n'était plus qu'un souvenir, ou presque, il restait suffisamment pour faire sens de l'être à sa droite. Un ange déchu. Un

ange mal intentionné et qui avait tant attendu. Tant attendu pour ce moment.

Elizabeth ou Mélissa, peu importait, l'attaque était imminente.

Nous voilà presque un an après la cérémonie chamanique, à des milliers de kilomètres de la jungle Péruvienne, à la sortie de l'aéroport Marseille-Provence, si on doit être plus précis.

Mélissa est toujours en un seul morceau mais quelque chose a changé. Son regard, d'ordinaire si brillant, est maintenant légèrement voilé comme si elle était prisonnière d'un rêve perpétuel. Sa chevelure d'un noir profond est traversée d'une mèche blanche qui de mon humble avis lui va très bien mais qu'elle préfère cacher obstinément pour l'instant.

Melissa mit son sac en soute, paya son ticket et s'engagea dans la travée centrale du bus à la recherche d'une place. Parmi les dernières à monter dans le Marignane — Nîmes de 17h30, ce n'est pas comme si elle avait l'embarras du choix, et qu'une banquette entièrement libre l'attendait quelque part.

Am stram gram

Non, il lui faudrait partager, il lui faudrait quémander et surtout il lui faudrait avoir de la conversation.

Pique et pique et colégram

La chance immense de choisir parmi les voyageurs de retour un qui n'ai pas envie d'engager la parole.

bourre et bourre et ratatam

Et la voilà au fond du bus sans avoir trouvé chaussure à son pied. Pas moyen de reculer, elle sent une présence dans son dos.

am stram gram pique gram

Par défaut, ça sera le chevelu avachi sur deux places regardant obstinément par la fenêtre. Sans doute qu'il prie, que personne n'ose s'approcher de lui et qu'il puisse profiter de son espace pendant les presque deux heures de trajets.

« Excusez-moi ! »

Et comme il ne répond pas Mélissa lui secoua gentiment l'épaule.

Soupir et mine dépitée, il se ramasse et laisse à la voyageuse l'autre place. En tout cas il essaye car ce grand échalas a bien du mal à rentrer dans l'espace exigü alloué. Un loup pris au piège d'une cage toujours plus petite. Ses genoux se plantent dans le fauteuil devant lui, lui en arrache quelques spasmes, un regard furieux puis un autre plus doux quand le vieil homme distingué de devant comprend la situation.

« Tu ne voudrais pas échanger de place, proposa Mélissa. Tu pourrais laisser tes pieds pendre dans l'allée. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et pendant presque deux heures le loup à moitié libéré la laissa en paix.

Pourquoi allait-elle à Nîmes ? Cette page de sa vie n'était-elle pas définitivement tournée ? Elle aurait dû rester à l'aéroport et tenter un vol pour la rapprocher d'Hossegor, mais non elle n'était pas encore prête pour affronter la réalité. Reflexe conditionné, elle avait préféré se réfugier dans les souvenirs, dans le monde d'avant.

Comme si c'était possible !

Un sac à dos sur une épaule et son gros sac de voyage sur l'autre elle arrivait sans tambour ni trompète. Les gens la pensaient sans doute perdue dans ses aventures, encore prise dans un tour du monde qui n'en finissait pas.

Loin des yeux, loin du cœur.

Mais non, en fait ils ne s'imaginaient rien du tout.

Pertes et profits.

Figurante logée au mieux en note de bas de page. Une existence en standby, souvenir déjà lointain qu'elle allait réactiver. Et dans un jour ou deux, après autant de rencontres, elle serait ressuscitée par le truchement de la rumeur et du téléphone arabe.

Melissa aimait bien s'occuper l'esprit avec mille considérations inutiles, un brouillage efficace la tenant très loin des questions qui fâchent. Si efficace qu'enfin déposée par le bus elle se retrouva happée par l'obscurité et la fraîcheur de la nuit naissante sans avoir la moindre

idée d'où elle allait bien pouvoir dormir.

Ses pieds, eux, ils savaient, et sans se poser trop de question ils l'amènèrent en plein centre-ville devant la lourde porte d'entrée de l'hôtel particulier de son oncle. En entendant sa voix dans l'interphone elle réalisa qu'elle n'avait pas une folle envie de le voir.

La porte cria avec la rage d'une perceuse dans un film d'Abel Ferrara.

Un pied dedans un pied dehors Melissa hésita et hésita encore.

Et puis elle n'eut plus le choix, la porte tirée en grand découvrit sa cousine Marjorie.

Celle-ci lui sauta dans les bras. Peut-être que finalement elle était au bon endroit.

« Oh mon dieu comme ça me fait plaisir de te voir. » dirent les deux en même temps.

« Jinx ! Tu me dois un soda » à l'unisson

« Westminster for ever » d'une seule voix, encore une fois.

Et juste comme ça, en un claquement de doigts, la tension entre ses épaules s'évola. Une angoisse qui avait pesé depuis des semaines sur les épaules de Melissa sans même qu'elle s'en aperçoive s'évanouit dans un long soupir.

Un an de silence pardonné, juste comme ça.

Mais pas pour tout le monde.

Quand elle monta l'étage et trouva son oncle, l'accueil fut bien moins chaleureux. La disparition de Melissa à un moment crucial de la saga familial était inacceptable.

Melissa avait longtemps réfléchi et avait inventé milles excuses pour couvrir ce qui s'était réellement passé. Elle avait brodé la plus belle des tapisseries, riche en détails et en couleurs finement ciselés mais là devant le banquier à l'air austère, toutes ces constructions partirent en fumée. Elle pouvait sentir la souffrance derrière la colère, les cartons de vieux dossiers éventrés par les intempéries. Un homme qui ayant perdu sœur et beau-frère sans jamais pouvoir faire la paix, milles reproches flottant en l'air comme autant de lames de rasoir.

A table, un questionnaire débité d'un ton faussement badin.

Melissa se sentit comme un volant pris au piège entre les raquettes de Edouard et Suzanne. Son oncle et sa tante avaient décidé de lui faire cracher la vérité sans avoir l'air d'y toucher. Attaques concertés, synchronisées mais à l'aveuglette.

Melissa dansa au bord du vide.

Le projet monté avec Léopold, les débuts heureux, Russie, Japon, Australie, Patagonie... un jeu de plateforme verbal. Un enchaînement de mots projetant milles images saisissantes et toujours ce refrain : « oui tu l'as déjà vu en photo ou à la télé mais crois moi, il faut y être. » Impuissance des mots et même des images devant la grandeur de l'expérience.

Une échappatoire en vérité.

Elle le savait très bien pour l'avoir vécu ici et là, quand le cœur y est, quand la confiance est au rendez-vous, quand le cerveau cesse de se mettre en travers, les mots coulent de source. Ils n'étaient pas nécessairement grand, ou énoncés dans une cadence maîtrisée mais invariablement la magie s'invitait, et alors qu'elle racontait la gorge se serrait, l'œil se faisait humide : quelque chose se jouait à un autre niveau. C'est comme si elle le vivait à nouveau par résonance par-delà le mental et son verbiage. Mais pas ce soir, pas avec un flingue contre la tempe, pas devant la justice soit disant aveugle et impartiale, pas avec Marjorie pour plaider sa cause. Ce soir au menu, c'est clichés délavés, aplats et estampes. L'expérience de sa vie réduite à une enfilade de banalités, et l'angle aigu pressant son cœur bonnement et simplement passé sous silence.

« Tu tombes dans le coma le jour de leur accident, peu ou prou et tu n'en ressors que cinq mois après » s'exclama son oncle, incrédule. « Tu parles d'une coïncidence !

— Qu'est ce qui n'est pas coïncidence dans la vie », demanda Melissa, puis d'un ton presque amer mais aussi d'une inflexibilité nourrie par l'expérience « J'en ai vécu des largement plus choquante que ça. »

Si on devait être réaliste... après quelques ricochets, frappée de plein fouet par l'accident de ses parents elle avait été arrachée au

forceps de ce monde.... Ça, c'était la vérité vraie.

Mélissa sentit la curiosité pointer son vilain nez et commencer à s'agiter dans la gorge de sa cousine comme une huitre rebelle mais Suzanne lui intima le silence d'un regard sans appel. Trop frontal, trop indécent.

Il était temps de passer à la contre-offensive, de leur demander à eux aussi ce qu'ils avaient pu faire pendant ces presque deux ans.

En fait non, il était trop tard.

Demain était un jour d'école, et Marjorie se devait d'être disponible mentalement, voir affuté carrément. En tout cas c'était l'excuse, car une fois la chambre d'amis époussetée et le lit habillé de draps propres Marjorie passa le plus clair de la nuit à lui détailler deux années d'aventures avec force minutie.

Le lendemain, le réveil fut brutal.

« Marjorie n'est pas dans sa chambre » beugla Edouard en rentrant dans celle de Mélissa sans frapper. Et pour cause, les cousines s'étaient endormies quelque peu enchevêtrées.

Avec la manière dont son oncle l'avait regardé, Melissa se dit que son séjour chez les Navarro allait être de courte durée. Si Edouard comme sa femme avait toujours joué du « ma maison c'est ta maison », « le sang c'est ce qu'il y a de plus important », l'amour, le respect et sans doute même l'hospitalité étaient chez eux des vertus plus que conditionnelles.

« Et tu appelles ça une famille ? » aimait s'exclamer le père de Mélissa.

« Jean Christophe, comment oses-tu ? » lui répondait à chaque fois sa femme, d'un ton faussement offensé. C'est de ma famille qu'il s'agit... et dois-je te rappeler que quand il a eu la bonne idée de nous faire rencontrer, tu étais largement pire que lui.

La légende familiale était qu'avant l'accident Jean Christophe et sa femme Camille étaient bien engagé sur une toute autre trajectoire. Et quand je dis accident, je ne fais pas référence à celui qui quelque mois plus tôt leur avait couté la vie, mais à un autre qui une quinzaine d'année auparavant leur avait permis d'enfin naître à eux même.

Avant cet accident-là, leur trajectoire avait été passablement parallèle à celle des parents de Marjorie. Ces derniers, eux, n'ayant pas connu de drame pour les faire dévier de leur projet, avaient continué sur leur lancée.

Edouard et Jean Christophe s'étaient connus sur les bancs d'HEC et avaient rapidement sympathisés. A cette époque-là Suzanne était la petite copine de Jean Christophe, et puis à la mi-temps elle avait changé de camp. Ça n'avait pas sonné le glas de leur amitié, apparemment c'était même le contraire qui s'était passé. Mélissa n'avait jamais compris ni réellement cherché à comprendre les explications nébuleuses de son père à ce sujet. Si elle avait pu elle aurait même banni l'information de sa conscience. Elle n'avait aucune envie d'imaginer sa tante et son père en train de se bécoter ou pire encore. Il avait fallu encore deux ans après ce revirement pour qu'enfin Camille fraîchement diplômée de l'école du Louvre rentre enfin dans l'histoire et moins d'un an après c'était au tour de Mélissa de faire son entrée, inutile de dire que ses parents étaient allés vite en besogne. « Quand on sait, on sait » disait Jean Christophe.

« Sans mon frère, pas de nous deux, pas de nous trois » disait Camille. « Sans mon frère pas de Nîmes... et d'ailleurs, est ce que je dois vraiment te rappeler qui est-ce qui s'est occupé de notre fille pendant qu'on se remettait de l'accident ? »

L'accident, l'intervention divine, le doigt de la grâce, un ange de métal de trois tonnes. Ils auraient dû sortir de là en steak haché mais s'en était tirés avec un trauma crânien des familles. « C'est comme si Dieu m'avait enfin mis les yeux en face des trous »

Réveillé par un poids lourd, endormis définitivement à cause d'un scooter. L'ironie de la vie.

« Tu ne peux juger ton oncle comme le fait ton père, ça ne serait pas juste... Ton oncle est le fils de son père. » et Mélissa était la fille du sien. Ça elle ne le savait que trop bien. Alors elle arrêta ses récriminations tout net et cessa de juger Edouard. Après avoir tiré la couverture jusqu'au menton elle posa son crane dans le bol de ses mains emmêlées et, regardant le plafond, elle se laissa rêver.

Peu importe, peu importe, elle lui souhaitait le meilleur. Il était ce qu'il était mais la partie n'était pas finie, alors pourquoi ne pas lui imaginer un futur radieux, un futur au bout d'une trajectoire infléchie, une trajectoire le faisant passer par des portes lui permettant lui aussi d'évoluer ?

Quelle idée de comparer sa tante et son oncle à ses propres parents ! Ses parents parfaits, figés maintenant dans l'ambre pour l'éternité. Ils étaient maintenant sur un piédestal que rien ne pourrait jamais déboulonner. Ils étaient partis bien trop tôt, ça s'était sûr, mais avant de partir ils avaient été là, ils avaient existé et déposé en elle tant d'amour !

Tristesse et gratitude, pour la première fois depuis de nombreux mois Mélissa les pleura.

Arrivée devant le passage piéton donnant sur Daudet, son ancien lycée, Mélissa regarda les marches couvertes d'élèves pris dans leurs conversations et leurs cigarettes élégantes.

Qu'est ce qui la séparait d'eux ? L'innocence ? Un espace grand comme l'atlantique, ou juste une suite de rectangle peint en blanc sur le sol et un petit bonhomme signalétique au rouge éblouissant.

Mélissa sentit son pouls s'accélérer, et se rappela ses hésitations en haut du grand plongeur. Elle avait treize ans.

Derrière ça grommèle puis ça la dépasse. Le bonhomme a viré au vert et il est temps de se lancer. En face au loin, obéissant à un réflexe archaïque le banc de lycéen lui tourne le dos, bondit de marche en marche pour se jeter entremêlés dans le hall d'entrée.

Arrivé en bas de l'escalier Mélissa sentit un courant la pousser, comme si une partie d'elle, une partie jeune était encore capable d'entendre la sonnerie et lui intimait l'ordre de rejoindre sa salle de classe.

Mélissa hésitât, elle n'avait pas de cours à suivre, pas de salle où se rendre, pas d'ancien professeur qu'elle ait envie de saluer. En tout cas pas comme ça, pas en coup de vent alors qu'ils s'apprêtaient à fermer la porte et démarrer leur leçon. Elle aurait pu visiter les quatre cours du lycée, déambuler sans raison ni direction, s'imprégner de l'atmosphère du lieu magique, mais quelque chose en elle résista. Quand on a tant vécu, tant été marqué par un lieu ou quoi que ce soit d'autre, il vaut mieux laisser le passé au passé, le fantasme au fantasme et préserver la vue de l'esprit.

Bannie de ce coin de paradis Mélissa gravit deux marches et s'en alla s'asseoir à l'un des bords de l'escalier gris foncé. Elle tourna le dos à son passé pour concentrer son attention sur le boulevard Victor

Hugo, se voitures et ses passants. Un groupe de retardataires. De jolis garçons, mèches rebelles, habits à la dernière mode. Quelques filles aussi. Le bans hésitant et distrait se décida à remonter vers ces bassins de rétentions et leurs professeurs excédés par cette nonchalance portée comme un badge d'honneur. Il fut un temps, elle aussi avait eu une période comme ça, où arriver à l'heure était décidemment au-dessus de ses forces.

Jeunesse éternelle, année après année, sans cesse changeante toujours la même.

Sur le boulevard à ses pieds, petits vieux occupés, RMIstes désœuvrés, actifs pressés chacun avait quelque part où aller. La vie à l'état pur, la vie en mouvement. Et elle, les fesses vissées à la pierre, à l'arrêt.

Et maintenant que faire ?

Là, sur un banc, ou dans la semi obscurité d'une cage d'escalier, quelque part dans le lycée, Marjorie était sans doute en train de bécoter son homme, ou en train de se prendre la tête avec lui. C'était selon l'humeur du moment.

Lucas, le tout petit ami de Marjorie, l'amour version poche. Un peu cheap mais qui fait le job.

Marjorie avait toujours été du genre à collectionner les chats errants et à tenir conciliabules avec les mendiants. Elle cherchait sans doute à compenser pour ses parents aussi blindés que coincés. Mais là, pour le coup, ces derniers étaient inquiets. Ils étaient terrorisés à l'idée de la voir se laisser tirer vers le bas par ce type-là. Ce type sans nom, sans famille, sans futur... Certes il avait ses excuses, avec sa mère déséquilibrée et un rien obsédée par Jéhovah son dieu vengeur. Ils compatissaient de manière théorique, avec une distance respectueuse. Avec un télescope, c'eut été idéal, une longue vue, tolérable, mais non, non, non pas dans l'intimité de leur salon. Le bruit et l'odeur, hors de question.

La veille durant les rares moments où il n'avait pas cherché à tirer les vers du nez de sa nièce, Edouard s'était montré en très grande forme dans ses imprécations contre le petit ami de sa fille et sa version

de la lutte des classes. « Les pauvres accumulent les excuses comme les riches les placements immobiliers, cette histoire de secte, cette légende personnelle ça lui tiendra chaud dans le désert de sa vie, mais toi Marjorie, non, tu ne peux rester bloquée dessus. Tu explores, je veux bien, tu fais ton tourisme humanitaire, tu t'extasies devant la fureur des favelas, mais une fois les vacances terminées il faut rentrer et laisser ces choses miteuses où tu les as trouvés. »

Fin psychologue le Edouard ! C'est clair que suite à cette conversation sa fille avait entièrement entendu raison et que maintenant elle était sans doute en train de rompre avec son copain de poche.

Et maintenant que faire ?

Le rendez-vous avec sa cousine était dans trois quart d'heure.

Marjorie était la reine pour compartimenter sa vie. Lucas d'un côté, la bande d'ami de l'autre. Lucas en type blessé, s'accrochait à elle comme une sangsue. Peu confiant en la vie, il se comportait, à en croire Marjorie comme s'il devait compenser pour ses années passées isolé dans sa secte. Il se comportait comme si elle pouvait rompre avec lui à tout moment, et qu'il devait faire de toute urgence des réserves pour la prochaine période de disette.

Marjorie était persuadée, qu'avec un peu de temps et d'amour ses blessures allaient se refermer, et qu'elle allait pouvoir le rendre parfaitement présentable et fonctionnel. Ce n'était qu'une question de temps et d'efforts. Mélissa, elle, après une nuit presque blanche à parler des histoires de cœur de sa cousine et un peu de rab le lendemain doutait des pouvoirs réhabilitants de cette dernière... ou pour être plus juste, de la faisabilité même de l'entreprise. Peut-être, à la rigueur, que Marjorie ferait de Lucas du canard pas trop boiteux, mais non, elle n'en ferait pas un beau signe blanc dont elle rêvait sans se l'avouer. Parce qu'elle l'admette ou pas, sous ses airs débonnaires, au-delà de ces velléités humanistes Marjorie était une princesse. Ce n'était pas un costume, une passade, non ça c'était dans chacune de ces cellules. C'était dans son ADN. Un jour elle allait se réveiller à elle-même et elle verrait que malgré tous les déguisements, le mec à son bras jurait

complètement avec son style. Un jour... mais en attendant, Marjorie vivait avec la tête bien enfoncée dans le sable. Marjorie une bien belle autruche. Cette description arracha à sa cousine un sourire. Un sourire vacillant qui s'écroula en un rien de temps et bientôt Mélissa se retrouva engloutie sous le vague à l'âme.

Et maintenant que faire ?

Marjorie la princesse. Et Mélissa ? Elle n'en était pas une ?

Mélissa devait avoir cinq ans quand ses parents avaient été touché par la grâce de l'ange métallique. Et de là, elle avait été emportée par leur transformation. Les séjours au Hilton de Bali avaient laissé place au camping-car, et aux grillades en bord de plage à Hossegor. Son père avait fait d'elle une baroudeuse, il l'avait connecté avec la nature, avec l'océan.

Elle avait cinq ans. Cinq ans, cinq ans c'est suffisant pour faire pas mal de dégâts, non ? C'est suffisant pour prendre un pli qui durera toute la vie... et pourtant rien de ça chez Mélissa. Elle, elle se voyait comme une louve, une sauvage calme, une gentille passionnée, elle se voyait comme beaucoup de choses, mais princesse, non, ça, jamais. Cinq ans... il y avait de forte chance qu'avant le furieux trois tonnes, ses parents étaient déjà à leur insu sur une toute autre longueur d'onde qu'Edouard et Suzanne. L'accident avait été l'excuse, l'occasion qui fait le larron.

Mélissa imaginait sans peine la bande de sa cousine. De toute évidence : prince et princesse, les héritiers de demains, la petite bourgeoisie nîmoise. Pas vraiment la scène de Mélissa, mais elle n'était pas là pour se faire des amis, juste pour honorer sa petite cousine et son monde, partager quelques moments avec elle avant une pirouette et la poudre d'escampette.

Mais l'escampette pour aller où ? Que faire ? Que faire ? Que faire ?

Pourquoi était-elle est sortie du flot ?

À l'époque ça faisait sens, mais maintenant ? Une année sabbatique pour parcourir le monde et faire le tour d'elle-même. Une année pour se chercher partout où elle n'était pas. Une année pour faire

le point et savoir où elle allait. L'échappée s'était prolongée et l'avait laissé là, sur les marches du lycée sans la moindre idée de ce qu'elle pouvait faire d'elle-même.

L'alternative : continuer à forcer dans une voie qui ne lui ressemblait pas.

Elle avait attendu la foudre, l'illumination, l'épiphanie, en vain. Elle n'était pas idéaliste. Elle ne demandait pas LA voie parfaite : cette autoroute de la naissance à la mort. Foncer sans dévier d'un iota. Non, une voie qui lui parle réellement ça ferait tout à fait l'affaire.

Elle avait fait sa khâgne à Daudet et quand l'autre zigoto avait enfin réussi son bac, ils avaient enfin pu prendre un appartement ensemble à côté de la fac de lettre de Montpellier. Deux ans de bonheur matrimonial, mais à l'université, le sentiment de s'être fourvoyée n'avait fait que s'amplifier. La dernière des deux, la licence de lettre moderne, du vol plané fermement accrochée à ses lauriers, le cœur bien occupé à préparer le périple qui allait tout clarifier.

Comme elle avait envié ses parents, eux et leur légende. Cet homme et cette femme toujours à 100% dans ce qu'ils avaient à faire. Les ajustements de carrières pour eux c'était des virages à 90 degrés voire à 180. Puissant et sans état d'âme. Y croire à fond puis plus du tout. Et si la réalité avait été tout autre ? Ou juste plus complexe ? Maintenant elle n'en saurait rien. La vérité était morte et enterrée.

L'autre zigoto, scientifique dans l'âme, aimait l'appeler ma chérie quantique². Elle était partout et nulle part à la fois, pur potentiel indécis. « Il n'y a que sur ta planche que tu sembles exister pour de vrai ». C'était cruel. Oui, quand elle surfait, elle se sentait pleine, incarnée, elle faisait un avec les vagues et la mer et le ciel. Son esprit vagabond était parfaitement concentré, mais c'était loin d'être le seul endroit. Ce saligaud ne pouvait tout de même pas dire qu'au lit elle était vaporeuse ? Non, elle était pleinement là, à la surface de sa peau incandescente comme à l'intérieur de ce bas ventre rugissant et la plénitude de ses seins. Non, elle était parfaitement incarnée dans tout

² Il avait aussi tenté « la chatte à Schrödinger » mais un regard froid comme l'acier et deux semaines sans calins lui en avait fait passer l'envie.

ce qu'elle aimait faire, dans tout ce qui faisait chanter son âme... hélas pour son orientation professionnelle, pas une mélodie, pas une note ou le moindre accord.

Melissa traversa la rue et marcha jusqu'au kiosque à viennoiserie histoire de se payer un croissant et un pain au chocolat à deux francs pièce. Tout droit sorti du four, brûlants mais si bons même encore maintenant, même quatre ans après. Elle recula d'un pas ou deux, regarda le kiosque de nouveau pour se rendre compte que celui-ci avait changé de place. Le vendeur était sans doute trop jeune pour avoir été celui qui lui vendait ces douceurs à l'époque. Et même s'il avait été plus vieux... à vrai dire, elle n'avait aucune idée d'a quoi son vendeur ressemblait. Quatre ans à s'y rendre religieusement à toutes les pauses de dix heures. Clope croissant café, et rien, il ne lui restait rien. Encore la veille elle aurait pu évoquer ce rendez-vous quotidien comme un mur porteur de sa vie lycéenne mais à bien y regarder maintenant il n'en restait qu'une fumée évasive.

Esclave d'une collection d'idées, elle avait failli rentrer dans son lycée et maintenant elle mangeait sans faim devant un kiosque étranger.

« C'est ce qui arrive quand tu ne sais pas où tu vas. » se dit-elle, « le courant te porte, le courant t'emporte. » Elle sentit une vague d'angoisse se lever sous ses pieds. Elle eut envie d'appeler son père. Lui, il aurait trouvé les mots pour la rassurer, les mots pour la reconforter. Une main qui t'attrape le cœur qui serre et qui serre. Elle n'avait nulle part où aller. Rien à faire. Même si elle se trouvait un job elle ne serait pas plus avancée. Même si elle reprenait la fac, même si c'était dans un truc qu'elle aimait... Elle était trop loin sous la surface, ses poumons brûlaient, jamais elle n'aurait le temps de remonter. Quelque chose avait cassé en elle. Elle était revenue de son voyage avec plus de questions que de réponses, dans un monde aux contours fuyants.

« Hé ! » dit une forme devant elle « ça va ? »

Mélissa avait le souffle coupé mais ce n'était pas à cause de la beauté du garçon lui faisant face. Coiffé d'un désordre de cheveux bouclés, trois poils en bataille sur le menton ; pas un prince, un gentil garçon. Il

y avait quelque chose de doux dans ses yeux en amande, mais elle ne le remarqua pas tout de suite. Tout de suite c'était ses poumons obstrués, ce souffle arrêté, cet oubli mortel, et le retour à la respiration. Il suffisait d'y penser.

Le garçon réitéra sa question. « Vous allez bien ?

— Vous ? Mais tu crois que j'ai quel âge ?

— Vingt-deux ans.

— Mmm » Qu'est-ce qu'elle pouvait répondre ? Bravo tu as gagné ? « Comment je vais ? Tu veux quoi ? La version longue ou la version courte ? La plupart des gens quand tu leur demande comment tu vas, ils ne veulent rien savoir de ta vie, c'est juste... de pure forme. Ils n'en ont rien à faire de si tu vas bien ou si tu vas mal. En fait si jamais ça va mal et que tu oses le dire, il faut voir la panique dans leurs yeux et disant entre leurs dents : 'Moi et mes questions à la noix !'

— Désolé de vous couper la parole mademoiselle mais dans mon cas la question ne se posait même pas.

— Tu es réellement intéressé par les états d'âmes d'une étrangère croisée dans la rue ?

— Non, ce que je veux dire c'est que ma question n'était pas ouverte. Je vous ai demandé si vous alliez bien. Donc oui, non, mais pas un cours de psycho ou de morale sur l'hypocrisie supposée des gens.

— Tu ne m'as pas demandé comment j'allais ? » et devant la tête secouée du garçon finalement pas si gentil que ça, elle soupira. « Faut croire que non. Des fois j'entends juste ce que j'ai envie d'entendre.

— Si vous voulez un psy, il y en a un au centre médicosocial derrière le lycée, c'est gratuit Mélissa.

— Un psy ? Dans le genre tu ne fais vraiment pas de cadeau... attends une seconde, comment tu sais mon nom ? »

Mélissa vit à peine les lèvres fines du garçon s'agiter mais avec le tambour assourdissant dans ses tympan n'entendit rien de sa réponse. Un cœur et ses battements à la chamade. *Non, non, non ils ne m'ont pas suivi jusqu'ici. Ce n'est pas possible.* Mais la vérité c'est qu'ils

savaient tout d'elle. Ils n'avaient pas eu besoin de la suivre. Sans doute qu'ils l'attendaient depuis des semaines voire des mois. Mais dans la rue ? Avec tous ces passants ? Dans une allée déserte la nuit au Mexique ou à Albuquerque pourquoi pas, mais à Nîmes ?

Le garçon pointa du doigt quelque chose derrière Mélissa. Celle-ci fit un pas sur le côté et tenta de regarder son interlocuteur et ce qu'il pointait en même temps. Au loin, sur les marches du lycée, sa cousine lui faisait de grand geste. Miss Sémaphore, vous manquez de clarté... mais non, il n'y avait rien de paniqué dans les mouvements de Marjorie, c'était un grand coucou, rien de plus.

« Tu comptes rester plantée là ? » demanda le garçon pardessus son épaule. Il avait déjà trois mètres d'avance alors elle trottina pour le rattraper. Maintenant à son niveau elle lui demanda son nom et il lui rappela pour la deuxième fois qu'il s'appelait Philip, Philip Mac Gregor. Le groupe autour de sa cousine était varié comme une pub pour Benetton, dans les couleurs mais aussi dans les styles et tranches fiscales.

« Mélissa je te présente Souad » élancée et distinguée, trois bises.

« Dominyka, qui nous vient tout droit de Tchécoslovaquie » une petite souris blonde aux lunettes serrées et rondes, trois bises.

« Jean », chino, chaussures cirées, veste de costume cintrée, et petit carré soie noué autour du cou, exactement le genre de... deux bises.

« Ah, oui » dit Philip « Jean est un connard... mais ça n'est pas de sa faute, il vient de Paris »

« et Abdou » caban, chaussures pointues, grandes comme des palmes, trois bises.

« Les gars je vous présente Mélissa ma cousine, une ancienne de Daudet et qui a eu le psychonaute en terminale. »

Le psychonaute !

Flash-back comme une remontée de LSD, Dimitri Cabral, LE professeur de philosophie. Rien d'extraordinaire au classe, un prof parmi d'autres, compétent et pertinent. La garantie Daudet. Avec lui

l'essentiel se jouait hors champs, loin des murs du lycée dans une propriété cossue au pied de la tour Magne. Le genre d'endroit dépassant cent fois le pouvoir d'achat médiocre des enseignants. Sans doute un héritage... car Mélissa avait du mal à imaginer qu'il ait pu l'obtenir par mariage. Dimitri Cabral était un vieux garçon et surtout un aventurier sur le retour ; dans sa maison on pouvait se croire dans une exposition permanente du musée Guimet. En son temps il avait dû être pilleur de tombe ou quelque chose du genre et puis vissé dans sa ville natale de Nîmes par une arthrose galopante, il avait continué de voyager par la pensée. Tous les ans il cherchait parmi les élèves de ses classes une poignée de jeunes aux esprits libres et affamés. Des aventuriers dans l'âme. Des jeunes à même de le comprendre, et de l'admirer. Des esprits assez frais pour trouver intéressants ces faits d'armes mille fois racontés.

Mélissa avait été charmée, d'avoir été choisie et par tout ce qu'elle avait pu voir durant son année de terminale. Mais en restant à Daudet pour sa classe préparatoire littéraire, la prestigieuse khâgne AL du lycée elle avait pu voir le revers de la médaille. Il avait continué de l'inviter et les limites du personnage s'étaient faites de plus en plus frappantes. En dehors de quelques heures de khôlles, il n'enseignait que sur un niveau et tous les ans faisait encore et encore la même chose, les mêmes cours, les mêmes blagues. Ce qui aurait pu se cantonner à son lieu de travail avait visiblement contaminé tous les niveaux de sa vie, et dans l'intimité de sa maison cossue, c'était toujours les mêmes psychodrames qui se jouaient, les mêmes échanges, les mêmes compliments reçus et donnés.

Si, avant cela, pendant ses années lycée Mélissa avait caressé l'idée de devenir une professeure de lettre, ce qu'elle avait vu se jouer chez Dimitri Cabral l'avait définitivement vacciné. Quelle horreur ! La vie d'un enseignant ressemblait peu ou prou à 'un jour sans fin' d'Harold Ramis ou au supplice de Sisyphe. Raconter encore et encore les mêmes choses jusqu'à ce qu'elles s'en retrouvent vidées de tout sens. Des mots et des idées castrées par le pouvoir de la répétition. Un jour elle s'était promise de remercier Cabral pour l'avoir sauvé de ce

sort funeste. Un vœu pieu vite oublié après avoir mis les voiles pour Montpellier. En fait jusqu'à cet échange avec la bande de sa cousine elle en était venue jusqu'à oublier complètement ce professeur si déterminant.

Les psychonautes du jour étaient bien différents de ceux qu'elle avait peu côtoyé à son époque. On était en février, donc trois, quatre mois depuis les premières invitations de Cabral et Mélissa avait devant les yeux une complicité aussi délicieuse que surprenante. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir été aussi confiante et vibrante à leur âge.

Après une migration de quelques centaines de mètres ils étaient maintenant tous autour d'une table bientôt couverte de cadavres d'expressos.

« Il vous fait faire des jeux d'équipe ? Des sorties pour augmenter votre cohésion ? »

Silence mais pas absence de communication. Les regards entendus et interrogatifs échangés par les psychonautes en disaient long. Et quand Marjorie se décida enfin à parler ce fut pour interroger Abdou sur la dissertation de philosophie à rendre dans deux jours. Personne n'était dupe, et sa question se perdit dans le bourdonnement du bar.

Les mômes étaient visiblement paralysés par la situation. Qu'est ce qui avait bien pu se passer chez le professeur ? Une orgie ? Est-ce que qu'ils étaient en train de se faire du mourrons à cause de l'herbe et les champignons ? Il y en avait déjà à l'époque de Mélissa... et avec ces cadeaux de dame nature suivait le commandement tacite : motus et bouche cousue. A bien y réfléchir elle n'en avait jamais parlé en dehors de la maison du professeur. Certes elle ne parlait pas avec les autres disciples du psychonaute mais même avec Damien avec qui elle avait partagé quelques cafés à Montpellier, non jamais elle n'avait évoqué explicitement ce qui s'était passé durant leurs moments d'exploration spirituelle.

Il était temps de laisser ces petits jeunes se retrouver et de cesser d'interférer avec leur complicité. « Je vais m'en griller une dehors, dit-elle.

— Tu peux le faire à l'intérieur lui dit Souad.

— Non, j'ai besoin de prendre l'air.

— Avec une cigarette, logique, s'exclama Abdu d'un ton goguenard.

Je t'accompagne dit Philip, avant de lui emboîter le pas.

— Tu te fais des illusions mon pote », dit une voix masculine loin derrière eux.

Mélissa laissa le bar, sa terrasse et s'adossa à une des barrières de sécurité donnant sur le boulevard. Elle regarda le paquet rouge et blanc comme la bouée de sauvetage d'un paquebot en déperdition et en tira un cierge.

« Tu en as une pour moi, lui demande Philip

— Oui dit-elle en rangeant son paquet.

Elle alluma son cierge, fit une prière silencieuse puis cracha la fumée. Après un grand sourire au petit jeune, elle lui demanda s'il fumait réellement.

« De temps en temps. Bon... je vois que tu veux faire ta maline, ok tu en as une ? Je veux dire : Tu peux me la passer ? Mmm, correction, je veux dire passe la moi s'il te plaît.

— Tu ne t'étouffes pas mon petit, hein ?

— T'inquiète. »

Alors elle, cessa de se faire prier, lui donna ce qu'il voulait et l'alluma... un peu. Juste ce qu'il faut pour qu'il ait le bout rougeoyant. Il s'installa contre la barrière comme elle, leurs bras se touchaient presque. Après chacune de ses barres Mélissa pouvait sentir le bras de Philip contre le sien. C'était comme s'il n'y avait pas leurs vestes et que les poils dressés pouvaient se toucher.

Pas un mot, nuages de fumée et passants passant.

Elle était presque à la fin de son cierge et pas l'ombre d'une réponse à sa prière déjà oublié. « et si je te dis maintenant 'comment ça va ?' Tu me réponds quoi ? »

Elle lui sourit tira sa dernière latte et envoya son mégot valser au pied d'un arbre.

« Vaste question, dit-elle en fouillant dans sa poche. Tu en veux

une deuxième ?

— Non, pas spécialement. Mais fais toi plaisir.

— Monsieur est trop bon !

— Je te demandais ça, parce que tout à l'heure pendant un moment j'ai vu passer quelque chose dans ton regard.

— Quelque chose ?

— Le genre de truc qui secoue ceux qui ont traversé des choses. A moins que ce soit des choses qui les aient traversés... mais pas totalement.

— T'as déjà vécu quelque chose comme ça ?

— Pas moi, mais ma sœur oui. Depuis elle n'est jamais revenue parmi nous, jamais totalement. Il y a une partie d'elle qui est resté là-bas, avec lui.

— Tiens j'ai une question. Qu'est ce qui serait le pire, se souvenir alors qu'il ne s'est rien passé, ou l'avoir vécu mais n'en avoir aucun souvenir.

— Euh.

— Désolé question stupide. Je suis désolé pour ta sœur, pour ce qu'elle a vécu. Tu vois à ton âge, on a la vie devant soi. Tout est possible. Tu vas apprendre, tu vas changer, tu vas créer. Tes dix-huit premières années n'ont été qu'un prélude, une rampe de lancement.

« Imagine ce que ça fait de vivre quelque chose de tellement fort que tout d'un coup tout est inversé. Oui, tu as encore de longues années devant toi, mais tout a été joué. Ce qui s'est passé pèse si lourdement que tout le reste devient négligeable. C'est comme un trou noir qui absorbe tout. Ce qui te reste n'est qu'un épilogue mal écrit, le genre que personne ne veut lire.

— Je vais te dire un truc qui va te sembler complètement déplacé... un truc qui me dépasse un peu mais qui résonne en moi à m'en faire vibrer les dents. Tu devrais avoir un gosse.

— Pardon ?

— Je te sens déracinée, prise par des idées, le cauchemar de ton passé. Tu es au point mort, les quatre roues dans la boue, pas vrai ? »
Ce garçon est surprenant se dit Mélissa en acquiesçant. « Un bébé c'est

la vie, la vraie, c'est pure matière, ce n'est pas une idée, c'est j'ai besoin, j'ai besoin, j'ai besoin. T'as plus le temps d'avoir des états d'âmes.

— C'est ce qui l'a sauvé ta sœur ? D'avoir un môme... c'est chaud comme décision.

— Elle n'a pas vraiment eu le choix.

— Tu veux dire c'est le gosse de... oh mon Dieu ! Quelle horreur ! Pourquoi est-ce qu'elle ne s'en est pas débarrassé, un rappel perpétuel...

— En quoi c'est la faute du môme ? Il est parfaitement innocent. »

Mélissa allait lui demander s'il n'était pas un peu catho intégriste sur les bords quand Philip rajouta « et ce gosse, tu vois elle l'aime de tout son cœur, malgré ce qui s'est passé. Pour moi ce gosse c'est presque un symbole de la capacité qu'à l'humanité à transcender l'horreur imposée par la vie. »

Si c'était la sœur de Philip qui avait tenu ces propos, Mélissa sentait bien qu'elle aurait pu les accepter, mais là, non de quel droit... Mais était-elle honnête avec elle-même ?

Mélissa se dit que ça n'était peut-être pas vraiment le cas. Elle l'aurait soupçonné d'avoir été endoctrinée ou d'être passablement stupide pour avoir fait ce choix... peut être que forcée à le garder, pour se reconstruire, faire avec plutôt que de ruer dans les brancards à s'en péter le dos, oui peut être qu'il y avait un semblant de transcendance à se perdre dans les besoins du gosse. Peut-être, mais choisir de le garder ? S'infliger ça de manière délibérée ?

Cette fille était comme toutes ces femmes voilées disant avoir choisi personnellement cette voie-là. Dans le secret de son cœur elle les vomissait. Ces filles étaient une disgrâce. Mélissa se retrouva surprise par l'intensité du sentiment. Et là, au nom d'une certaine idéologie souterraine, l'idée même de garder un non désiré lui était insupportable. L'avortement n'était pas un droit mais une obligation morale. Au nom de toutes ces femmes sacrifiées pendant des milliers d'années elle se devait de détruire tout ce qui se mettait en travers de sa réussite. Mais quelle réussite ? Un but glorieux camouflant une

injonction colossale, limite une prise d'otage.

« La terre appelle Mélissa !

— Désolé, j'étais perdue dans mes pensées.

— Oui, je suis désolé de t'avoir dit ça, c'était sans doute déplacé.

— Peut-être, mais peut-être pas. Une chose est sûre, ce démon que j'ai ramené dans mon sac de voyage, ce n'est pas un bébé qui va lui régler son affaire. Tu peux dire à Marjorie que je rentre. Je la reverrai pour le déjeuner. »

Elle lui colla un bisou sur la joue et tourna les talons.

Chose amusante, cette histoire de réussite obligatoire, cette prise de conscience l'aidait à un autre endroit.

Mélissa s'était laissée prendre au piège. Elle avait accepté les règles d'un jeu qu'elle n'avait pas choisi, le jeu de gens comme Edouard et Suzanne. Un jeu qu'aurait retourné son père d'une pichenette. Et une partie de la pression qui l'écrasait depuis quelques jours s'évanouit.

Elle n'avait pas à « réussir sa vie » ou quoi que ce soit du genre.

Elle vivait pour elle-même et pour personne d'autre. Tout ce qu'elle avait à faire c'est prendre soin d'elle-même. Oui, ça pouvait sonner égoïste et un rien myope, oui il y avait tout un lot de contingence à adresser, mais l'essentiel était là. Comme son père ne cessait de lui dire depuis qu'elle était petite alors qu'ils se perdaient dans la contemplation de l'océan. « Laisse parler, la vague part puis elle revient, elle reviendra toujours, et toi mon ange, tout ce que tu as à faire c'est sentir. Ecoute ton cœur, écoute ton ventre, quand viendra le moment de monter ton corps te le diras. »

Et pour revenir à cette histoire de contingence... Mélissa se dit qu'un petit crochet par la boîte d'intérim s'imposait.

Après une dizaine d'heures passées roulée en boule dans le coffre la terreur avait fini par s'user. Tout ce qui en restait c'était cette lassitude infinie. La tête qui rebondit contre une des parois métalliques au rythme des accidents du terrain ou l'humidité le long de sa cuisse. Quand on est si profondément au fond du trou, les détails de la surface, ça vient puis ça passe. La peur de mourir avait laissé place à l'envie d'en finir. Dix heures dans le coffre d'un van aux amortisseurs un rien fatigués avait suffi à briser sa volonté de vivre, ça et bien sûr les mains ligotées dans le dos et le bâillon en plastique bien enfoncé dans sa bouche. Dix heures à pleurer. Noyée dans cette coulée sans cri ni gémissement, elle était une peine sans écho, un soupir dans le néant.

Machinalement, Melissa fit l'impossible, elle glissa une main entre ses cuisses et explora l'ampleur des dégâts. Elle tata cherchant les contours de la zone mouillée.

Les deux mains ligotées dans le dos et elle tâtait ?

Une incongruence comme un électrochoc la réveilla un peu plus.

Entre sommeil et veille il y avait tellement de paliers.

Elle n'était plus dans le coffre, non, mais elle n'était pas encore chez les Navarro non plus. Sa conscience était perdue quelque part ailleurs, peut être au White Flamingos. Oui sans doute là-bas, les flamants roses délavés et ses vieillards déjantés, son oasis artificielle.

La vie d'avant, un terrain miné par ces visages aimants, ces mots gentils et ces grands câlins. Dans l'acuité colorée du demi sommeil Mélissa préférait éviter d'aller se vautrer dans ce qu'elle avait perdu à jamais. Dans cet espace liminal, ses parents n'étaient pas des ombres ou de vulgaires abstractions, ils avaient assez d'épaisseur et de substance pour emballer son cœur et puis lui arracher d'un coup sec.

Non, quand la nuit était bien entamée mais que le sommeil s'obstinait à la feinter, Mélissa préférait les White Flamingos, la plus grande maison de retraite du monde, cette ville médicalisée perdue au sud de la Floride. Les White Flamingos, son centre commercial et au milieu de tout ça, cette boutique où on n'avait pas été très regardant question papier et visa. La petite boutique, le studio à l'arrière. La petite boutique, Freddy et Irene ses fidèles habitués qui attendait les heures les plus creuses pour pouvoir lui parler sans être dérangés.

Là-bas elle s'était réveillée toutes les nuits en sursaut revivant divers épisodes des pires mois de sa vie. Invariablement quand elle se retrouvait perdue dans l'épisode de la grande trahison et de l'enlèvement il lui fallait changer les draps au petit matin. Sueurs froides mais abondantes où laisser-aller désespéré de la vessie, réveil d'une moiteur horripante s'il en est.

Du bout de ses doigts, Mélissa ne rencontra pas cette fois ci quoi que ce soit d'humide. Dieu merci !

Pas cette fois ci, pas plus que la veille.

La veille avait été différente, la veille, c'était peut-être le fait d'avoir partagé le lit avec sa cousine, mais elle n'avait pas eu l'ombre d'un cauchemar. Cérémonie, enlèvement, internement, torture, et j'en passe, rien n'avait filtré, elle avait bien dormi, pour la première fois depuis des mois.

Chose étrange, elle s'était réveillée fatiguée comme jamais. Un peu comme si l'angoisse et la terreur relâchant enfin leurs étreintes barbelées, elle avait pu rencontrer enfin l'état réel de son corps et de ses réserves. Après avoir tant fuit, elle s'était écroulée à Nîmes et avait eu toutes les difficultés du monde à se relever.

Une journée passée à se trainer d'une pièce à l'autre de l'hôtel particulier.

En fait pendant la matinée elle avait senti le reste de ses forces la quitter, et à onze heure, allongée sur le canapé du salon elle s'était demandé, avec une pointe de sérénité si elle n'allait pas y rester.

Dans quelques milliers d'années ils trouveront son corps fossilisé dans le sofa.

Non, aujourd'hui serait différent, elle le sentait.

Elle se tourna un peu, s'installa à plat sur le dos et croisant ses mains sur sa poitrine elle explora de sa conscience son enveloppe charnelle.

Après avoir touché le fond, le rebond.

Aujourd'hui ne serai pas glorieux, loin de là, le nadir ne serait pas bien loin mais il serait derrière elle, et devant elle, Mélissa pouvait deviner une belle pente ascendante. Rien que de savoir que dans une heure elle irait un peu mieux et qu'en fin de journée elle aurait encore progressé lui donna un sentiment de légèreté et un sourire discret qui avait fui son visage pendant des mois.

Mélissa allait encore passer une journée à se tourner les pouces, mais ça serait une bonne journée. Elle allait pouvoir enfin prendre des vacances de ses vacances.

Dire qu'entre les deux ce ne fut pas l'amour au premier regard relève de l'euphémisme. Ce premier regard fut de loin alors que d'un pas pressé Mélissa traversait la cuisine du Mc Donald de la coupole pour rencontrer le manager de l'établissement et lui offrir ses services. Si elle avait pu, ce premier regard aurait été aussi le dernier. En deux secondes un frisson de mauvaise grippe et le ventre qui se tord de dégoût.

Mélissa détestait viscéralement les tatouages et pire encore, toutes ces choses métalliques que la nouvelle génération semblait adorer s'incruster sous et sur la peau. Petite fille, feuilletant les « Géo » de sa mère elle s'était toujours sentie mal à l'aise devant ces africaines aux cous allongés par de lourds anneaux métalliques, aux dents limées en pointes ou victimes de Dieu sait quelle autre transformation. A Nîmes, elle était loin de tout ça, protégées de cette laideur et de cette sauvagerie. Ces images décrivaient des pratiques sans rapport avec l'excision et pourtant c'était ce mot qu'elle entendait et voyait en lettre de sang dans son espace intérieur quand elle pensait à ces horreurs. Le sentiment avait métastasé et étendu ses tentacules jusqu'aux Maoris et leurs visages tatoués.

Pourquoi s'infliger ça ? Surtout au nom de la beauté !

Mélissa se rappellera toujours de son premier grand traumatisme : une frange proposée par sa mère et acceptée sans trop de réflexion. Elle en avait encore des sueurs froides rien qu'en y pensant. Quelle abomination ! Mais bon, les cheveux ça repousse... par contre les bras dodus de préposée à la friteuse ne retrouveraient jamais leur blancheur virginale. Pire encore, la fille sans nom ne les avait pas couverts de grandes figures parfaitement mariées comme ces longues manches de Yakuza mais d'une multitude de petites images

dont le trait précis ne faisait que rehausser leur style parfait pour ado attardé.

Et les piercings !

Deux aux arcades et un dans le nez, un dans la lèvre inférieure et une douzaine aux oreilles.

Aveuglée par autant de métal scintillant Mélissa ne vit pas que la jeune fille ainsi customisée était jolie, sensuelle et que surtout elle lui adressait un véritable sourire, authentique, aussi généreux que spontané.

Plus tard un peu honteuse Mélissa se demanderait ce qu'elle avait pas pensé en la voyant secouer l'écumoire au-dessus de l'huile bouillante à quelque chose de ressemblant à « vu ces hanches je suis sûre qu'elle passe son temps à voler des frites ».

Mesquinerie ou autoflagellation gratuite, elle ne serait jamais sûre.

Son contrat en poche elle était sortie du bureau du manager et avait foncé vers l'hôtel particulier sans prêter attention à ses futurs consœurs et confrères.

Lors de son premier jour derrière la caisse Mélissa sympathisa avec Elise en première année d'un double DEUG lettre moderne / philosophie à Vauban l'université de Nîmes. La petite brune de dix-neuf ans était charismatique, connectée, très classe dans ce qu'elle portait à la sortie du fastfood mais aussi un rien langue de pute. Un rien ? Non, elle était VRAIMENT langue de pute, limite toxique. N'étant pas psychiatre et n'ayant pas le goût des insultes diagnostiques à la mode chez Biba et Psychologie Magazine, Mélissa la résumerai après coup de manière lapidaire : un ou deux mots très très vulgaires.

Un peu avant le « après coup », alors que leur relation avait déjà du plomb dans l'aile Elise tenta le tout pour le tout, un rapprochement désespéré en tapant sur celle qui de toute évidence devait être leur ennemie commune : Serena, la préposée aux frites.

« Tu sais ce que l'autre vache laitière m'a sorti quand je l'écoutai encore : 'Mc Do c'est la nouvelle religion en France'. Je suis sûre qu'elle dort en uniforme celle-là. Une vendue au système... et encore pour

pas cher, il a dû l'avoir pour trois euros, un jeton de caddie et quelques mites de fond de poche... à moins que ça ne soit juste pour une grande frite. Elle doit se dire que si Mc Do est une religion ça fait d'elle une grande prêtresse. De quoi oublier qu'à vingt-cinq ans elle est sans bac, et sans autre ambition que de customiser au marqueur et en capsule de bière ses tenue civiles. Mc Do, la nouvelle religion, mais au secours ! Tais-toi ! Juste tais toi ! »

Mélissa était restée sans voix et comme qui ne dit mot consent, Elise continua son opération séduction en lui appliquant un seau de pommade. Elise se reconnaissait en Mélissa et ce depuis le premier jour ! Oui, après leur première conversation à la sortie du fast food elle avait tout de suite compris qu'elle n'était finalement pas condamnée à sombrer dans cet océan de médiocrité. Non, elle avait enfin trouvé chaussure à son pied, quelqu'un capable de lui donner la réplique.

« Mais elle se prend pour qui cette c... » un cri du cœur, un cri intérieur.

Et toi tu te prends pour qui ?

Au moins Elise est honnête. Toi tu veux bien aimer les prolos, mais seulement s'ils sont bien gentils et restent à leur place et font leur possible pour camoufler leur sale odeur.

Parce qu'au final avoue !

Ton dégoût pour les piercings et les tatouages ça n'a rien à voir avec les pygmées ou je ne sais quoi. Ce tribalisme, cet esprit de classe, ça te défrise, pas vrai ? Prolo un jour, prolo toujours...

C'est la décision de rester au SMIC toute leur vie qui te chiffonne !

Auto croc en jambe

Petit coup bas qui plia Mélissa direct.

La morsure était tellement douloureuse que Mélissa ne chercha même pas à vérifier à vérifier la validité de cette accusation perfide. Non, comme à chaque fois que la voix se faisait entendre, elle la prenait pour argent comptant. Mais comment aurait-elle pu faire autrement ? L'insidieuse utilisait ses mots et le timbre de sa propre voix.

Pas de folie, de résurgence de vieux traumatismes d'enfance ou de

possession... encore que ... en tout cas pas de possession au sens surnaturel du terme. Ce n'était pas un démon aux noms étranges qui lui susurrait ce genre d'idée. Passions, idéaux, il y a tant de choses qui peuvent posséder l'Homme. Des fois il suffit juste d'avoir envie d'être une gentille fille, une bonne citoyenne, une bonne personne. Ça semblait anodin au premier regard, c'est mignon comme un chiot, puis la bête grandit. Nourrie par la hargne des débats télévisée elle devient dangereuse. Folle au point de se retourner contre sa maîtresse et de lui sauter à la gorge à la première occasion venue.

Bien sûr, le lendemain peinant à s'orienter au travers du brouillard de mauvaise conscience, Mélissa sauta d'Elise à Serena et mis les bouchées doubles pour compenser sa froideur des premiers jours. Elle n'avait pas d'idée précise de la manière dont elle avait affiché son dégoût, mais celui-ci était tel qu'il avait nécessairement trouvé le moyen de filtrer à travers la politesse et les sourires de circonstance.

Non, Serena n'avait pas vendu son âme au dieu des arches dorées. Non, elle ne se gavait pas d'invendus. Non, elle ne s'imaginait pas grande prêtresse d'une quelconque nouvelle religion. Regardant les gens autour d'elle, Serena se disait juste que quel que soit le niveau social d'origine, la religion, la tranche d'imposition, le sexe et l'orientation des désirs, McDonalds était cet endroit où tous les citoyens de France, voire du monde, se retrouvaient et pouvaient rompre le pain côte à côte. Certes, une portion non négligeable du pays comme José Bové et ses émules s'inscrivaient contre ses hamburgers et ses frites, mais souvent on retrouvait ces gens-là au restaurant à dix heures du soir. Deux ou trois bières au bar étaient suffisant pour adoucir les plus ancrées des convictions.

Durant cette explication Mélissa commença à deviner la fille cachée derrière le métal et la peau tatouée. Ce qu'elle vit comme ce qu'elle entendit lui imprima sur le visage un sourire des plus tendre.

« Mademoiselle Garcia, bienvenu chez moi »

Mélissa regarda l'homme incrédule. Ce bouc noir, cette tignasse aussi épaisse que longue, l'aurait-elle croisé dans la rue qu'elle ne l'aurait pas reconnu. Ce n'était pas une teinture ni des implants, ou en tout cas ça ne pouvait être que ça. Il y avait dans sa posture, et même dans la qualité de sa peau une souplesse et un ressort défiant la science et le bon sens.

« Monsieur Cabral, dit Mélissa avant de prendre un instant pour calmer sa voix. Je devais venir avec Marjorie. Je l'ai attendue pendant une heure aux jardins... je crois qu'elle a du retard ou qu'elle ne viendra pas. »

Sans doute une nouvelle prise de tête avec Lucas, un ultimatum ou une autre de ses bêtises de mec sans confiance. Ce nain ne gagnait vraiment pas à être connu.

« Non, votre cousine est arrivée il y a un bon moment. En fait vous êtes la dernière. » lui dit son ancien professeur de philosophie avant de faire un pas sur le côté et un bras grand ouvert pour l'inviter à rentrer.

Dans salon la bande Benetton et le reste des disciples étaient étendus sur poufs et matelas couverts de plis et replis de tentures brodées. Si monsieur Cabral semblait avoir piqué une tête voir deux dans la fontaine de jouvence, sa maison elle n'avait pas changé. Sur le mur ocre et terre de Sienna, de nouvelles lézardes. Le temps n'avait pas dit son dernier mot. Mélissa fut traversée par la vision fugace d'un lieu dérobé et d'un tableau à la Francis Bacon d'un corps en décomposition, le point de convergences de toutes les failles et fêlures de la demeure.

Le professeur rajeuni présenta son ancienne élève, sa fille

prodigue à la ronde puis s'installa sur un petit banc de méditation perdu au milieu d'une plateforme le faisant dominer d'un demi mètre le reste de l'assistance. Les places étaient chères, et visiblement Marjorie n'avait pas oublié que leur rendez-vous. Encadrée par le Parigot et Souad, pas de place à ses côtés.

« Si mademoiselle veut bien se donner la peine »

« Philip aimerait se taper la pouf à ses côtés... je veux dire : Philip tape le pouf à ses côtés. » dit Abdou hilare. Puis se tournant vers Mélissa, « rien de personnel mais un smash comme ça, ça ne se refuse pas.

— Notre cher ami est incapable de résister au moindre calembour ou contrepêt. Et un jour ça le perdra » dit Philip en faisant mine de se trancher la gorge d'un mouvement du pouce.

« C'est clair que mes plaisanteries ne sont pas au goût de tout le monde. L'année dernière j'ai tourné à 17 en français pour me prendre un 4 à l'écrit. Encore une de ces connes psycho frigide... merde, dit-il en se tournant vers Dominyka. Je n'ai rien contre les frigides vous avez le droit d'exister et d'être aussi heureuse que vous le pouvez.

— Et si tu allais chercher la tisane maintenant qu'on est au complet au lieu de raconter des bêtises. » dit Marjorie. Philip jeta un regard inquiet vers Mélissa. Mais elle ne le remarqua pas vraiment embourbée qu'elle était par un échange de platitude avec son autre voisin Vadim et son accent à couper au couteau. Elle ne remarqua pas plus la réponse d'Abdou ou les gestes vulgaires accompagnant ce refus.

« En position tout le monde » dit le professeur, et les voyant parfaitement synchronisés se redresser et croiser leur jambes Mélissa eut l'impression d'être dans un de ces films de kungfu ou des centaines de disciples s'entraînaient comme un seul homme.

L'atmosphère de la pièce changea.

Elle avait déjà fait de la méditation et des travaux sur les états de conscience avec le professeur quelques années auparavant, mais là il y avait quelque chose de différent. Une cohésion qu'elle n'avait jamais perçue jusqu'ici. Le cercle dans lequel elle était rentrée n'en était pas un. Il y avait une géométrie cachée derrière la scène, une figure dont

elle était un des sommets.

Elle tourna la tête pour regarder le reste du groupe et l'impression se dissipa. Elle avait rêvé, ils n'étaient qu'une bande de jeunes en position du lotus faisant face à leur maître. Ils étaient une unité car elle comme les autres était en position, mais rien de plus.

Il y avait quelque chose d'autre. Mais si ça ne se jouait pas dans la pièce, d'où est-ce que ça venait ?

Une présence en périphérie.

Menace mineure, de la mauvaise conscience tout au plus.

Et maintenant, le prof leur ordonnait de fermer les yeux.

Dans l'obscurité intérieure, ça se précisa.

Une histoire... comme un mauvais film qu'elle aurait tant aimé pouvoir oublier.

Philip à ses côtés. Philip lui faisant face, l'autre jour.

Il avait vu quelque chose en elle. Il avait deviné.

Un bras tendu dans l'obscurité.

Un bras qui fait mouche, ou à peu près.

Enlèvement et séquestration.

Pas d'angoisse. Elle avait déjà vécu le chaos des émotions en vives successions, c'était comme dans une autre vie. Elle avait appris à se calmer, à laisser les vagues successives la faire tanguer, la traverser et aller se perdre au loin.

Inspire, expire.

Elle était de nouveau transparente à ses émotions comme aux pressions extérieures.

Sans distraction visuelle, sans les corps, les sourires, les gestes, les relations, elle pouvait sentir l'énergie du lieu. Au-delà des images et des mots. Loin devant, le professeur semblait mener, il avait une position dominante mais il y avait quelque chose d'autre, dans la pièce, dans le groupe.

Mélissa se rappela à la nécessité d'être humble.

Quoi qu'elle perçoive ça ne serait jamais qu'une goutte d'eau dans l'océan, quoi qu'elle comprenne, ça ne serait que caricature et vulgarisation vulgaire.

Mais elle devait continuer à tout prix d'écouter, d'entendre et de sentir.

Attraper et relâcher.

Accepter, utiliser sans jamais s'attacher.

« Il est temps de s'hydrater un peu. Sentez la chaleur de la tasse devant vous. Avec votre troisième œil pour commencer, puis au besoin, avec le déplacement délicat de vos mains. »

Une tasse chaude ? Perdue dans ses pensées et ses souvenirs elle n'avait pas senti les déplacements, ni entendu les bruits de dix tasses ? Mélissa se sentit profondément étonnée. Quelqu'un s'était levé ? Il y avait une personne de plus dans la maison ? Était-ce cette présence qu'elle avait perçu quelques instants auparavant ?

Trouver la tasse devant elle ne fut pas bien compliqué. A peine mentionné par monsieur Cabral celle-ci était apparue dans l'espace intérieur de Mélissa.

Avec la vision, la voix du professeur, réelle ou imaginée, la félicitant pour sa capacité à matérialiser, elle laissa les détails se préciser et se demanda si elle était loin du compte. Elle avança la main et saisit le vide par deux fois avant d'établir le contact.

Elle aurait sans doute dû laisser sa main se matérialiser dans l'espace intérieur avant de faire le moindre mouvement. Elle était encore une machine mal calibrée. Toutefois, pour ce qui était des contours, elle n'était pas loin du compte. Elle s'apprêtait à porter le breuvage à ses lèvres quand une main l'attrapa au poignet. Une éclaboussure lui brula deux doigts mais elle contint geste et cri de surprise.

« Marjorie t'a parlé de la potion, demanda la voix de Philip.

— Ne t'inquiète pas, on en a parlé, et de toute manière ce n'est pas mon premier Rodéo.

— Ah, ok. » dit-il d'un ton dubitatif avant de se reprendre d'un « oui c'est vrai. » à peine plus convaincu.

La tisane était particulièrement agressive pour la bouche, pas vraiment ce dont elle se souvenait des fois précédentes avec le professeur. Ça lui évoqua un peu ce qu'elle avait pu boire dans la jungle

Péruvienne, mais de loin. Avec ce niveau d'agression, c'était comme ces buffets indiens t'anesthésiant complètement la bouche avec leurs saveurs violentes. Deux minutes après la première bouchée, si ce n'était pour les indices de textures, agneau, crevette ou poulet elle était incapable de faire la différence.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis la dernière goutte ? Dix minutes ? Une demi-heure ou deux ? Comme souvent quand elle tentait de méditer elle perdait vite ses repères. La voix de Cabral guidant l'exercice n'aidait pas vraiment.

Les mots étaient si glissants,
un ruisseau de sens et de sons,
son essence et de sons
sans cesse sans sens

Au milieu du jardin, entourée des autres disciples, Mélissa profita de l'air frais et vivifiant. Elle pouvait sentir son aura se contracter autour d'elle et contrecarrer les effets des substances.

Les sens s'aiguisent de nouveau, bienvenu dans l'ici et maintenant.

Les couleurs... quelque chose clochait au niveau des couleurs. L'amélioration était substantielle mais pas totale. Le type à gauche du professeur, cet homme qu'il appelait « mon maître », le blanc de sa tunique semblait offrir de la lumière plutôt que de la refléter.

« On va maintenant continuer notre exploration de la dernière fois, dit le professeur. Et rappelez-vous de ce que Rami a pu dire sur les portes... »

« Oui, si on prend une porte à l'aller, il faut aussi la prendre au retour. Ça va de soi, on n'est pas débile », entendit Mélissa.

Elle crut reconnaître sa propre voix, mais elle aurait pu jurer que sa bouche n'avait pas bougé. Peut-être une autre fille... Il n'y avait pas de moue dédaigneuse autour d'elle, ils regardaient l'homme en blanc défigurés par la béatitude.

Mais qui était ce type ?

Etait-ce lui qui avait servi les breuvages ?

Ces questions étaient déstabilisantes. Pas par leur profondeur,

ou parce qu'elles connectaient à des mystères insaisissables. C'était juste qu'en les posant, Mélissa figeait le monde, elle détruisait la vie, elle ramait à contre-courant.

Foutu mental, toujours à vouloir analyser, incapable de prendre les choses telles qu'elles venaient. Toujours rester en contrôle, toujours...

Combien de défonces salopées par cette incapacité à se taire intérieurement ? Combien de moment d'intimité avec l'autre zigoto ruinés parce qu'elle voulait faire sens de ce qu'ils vivaient ? Toujours en train de recadrer, de chercher à savoir où ils en étaient et où ils allaient.

Ça faisait dix jours qu'elle avait trouvé de quoi se faire un peu d'argent de poche, en attendant de voir venir. Dix jours loin de ses angoisses existentielles mais là, fragilisée par le breuvage son esprit retrouvait ses mauvaises habitudes vite fait bien fait.

« Monte sur ta planche, et sens la mer à tes pieds, lui avait tant de fois répété son père. Ne pense à rien, regarde à l'horizon. Tes pieds, la planche et les vagues, la sainte trinité. »

Elle se laissa pénétrer par les explications de Rami.

Il suffisait de suivre le mouvement, et c'est comme ça que dernière de la file elle rentra dans la maison par une porte dont elle n'avait aucun souvenir, pour rentrer dans une pièce ne lui rappelant pas grand-chose.

Quelque part au cœur de la maison la silhouette difforme sur la toile se riait d'elle.

Concentre-toi.

Ça faisait quatre ans qu'elle n'avait pas mis les pieds dans cette maison, si monsieur Cabral avait envie de réorganiser certaines pièces, quelle importance ?

Et la procession suivait son cours, escalier dérobé en colimaçon, cave inédite. Bienvenu dans les catacombes.

Des catacombes à Nîmes ?

Concentre-toi.

Un couloir froid et humide qui n'en finissait pas.

Ils devaient être sous les jardins de la fontaine en face de la maison de Cabral... à moins qu'avec ce colimaçon elle ait perdu son orientation.

Fermement accrochée au bas de la chemise de Philip, Melissa suivait comme elle pouvait.

Et le couloir prit fin. Une pièce circulaire. Des lampes torches dans toutes les mains sauf les siennes. Rami parlait. Il était juste à côté d'elle. Elle pouvait sentir son odeur enivrante de vanille et d'abricot.

« On est tout prêt. Je ne sais pas quelle est votre réceptivité. Pour certains ça sera l'histoire d'une fois pour d'autres il vous faudra revenir. Vous allez avoir une clé d'accès... mais il faudra du temps pour que votre cerveau se fasse à cette nouvelle connexion, qu'il accepte et réclame cet espace comme étant le sien. Qu'il se mette à croire que tous ces trésors ont été déjà visités, que toutes ces choses ne sont que souvenirs du passé. Une fois qu'il se sera fait à l'idée, il cessera de résister, de cabrer devant ce qui se passe derrière la porte. Il fera sa propre cartographie, balisera les accès au-delà et bientôt vous aurez la connaissance.

Et ce n'est pas juste des paroles en l'air, dit monsieur Cabral. Je le sais d'expérience. Cette connaissance ce n'est pas une collection de faits, de raisonnements et d'images. C'est la vie même. La vie qui parle et réveille chacune de vos cellules et vous amène à l'équilibre, tranquillement. Jour après jours. »

Mélissa se sentit comme une jument piaffant d'impatience dans un box bien trop petit pour elle.

De nouveau en file indienne dans un couloir, de nouveau en voiture balai accroché à la chemise de Philip.

Dernière... si ce n'est pour une présence derrière elle. Mélissa tourna la tête mais l'obscurité n'avait rien à lui dire.

« Ça va ? » lui demanda Philip. Il lui faisait face, et sa lampe de poche transformait ses traits en un masque grotesque.

« Oui, non, je ne sais pas, répondit-elle. Je croyais qu'il y avait quelqu'un derrière moi.

— Rassure toi, tu es la dernière.

— N'y allez pas », dit une voix derrière Mélissa.

Celle-ci se retourna et dit d'une voix hésitante : « Elizabeth ? » Et comme il n'y avait pas de réponse elle rajouta : « Samaël ? » dans un murmure.

« Elizabeth ? C'est qui cette Elizabeth, demanda Philip.

— C'est une longue histoire... mais la voix... la voix, tu l'as entendue, non ?

— Oui, mais ça ne veut rien dire, je suis trop près de toi.

— Hein ? puis lui tournant le dos : Elizabeth, si c'est toi, montre-toi.

— Merde, gémis Philip. Je la vois. Je veux dire... c'est ton double en rouquine.

— Mon double ? ... par contre

— Tu sais quoi ? Rien à faire, moi faut que j'y aille.

— Philip ! Elle me dit de ne pas y aller. » puis après avoir tourné de nouveau le dos à l'ami de sa cousine quelques instants, elle lui dit « c'est dangereux.

— Qu'est ce qui ne l'est pas ? On est camé jusqu'au yeux qu'est-ce que tu veux qu'on risque de plus ?

— Oh mon Dieu. Vous allez tous mourir ! Je vous vois ! Je vous vois tous allongés dans le salon... on n'a jamais quitté le salon... et vous êtes tous morts sur le sol.

— Je vois tes idées et tes peurs mais désolé Mélissa, là ce qui est en train de se jouer c'est une opportunité qui ne t'arrive qu'une fois dans ta vie, alors je vais tenter le diable. Et si je meurs, alors je meurs, et puis c'est tout. » et sans attendre de réponse il s'en fut avec sa lampe torche laissant Mélissa dans les ténèbres les plus absolues.

« Elizabeth ? Samaël ? Quelqu'un d'autre ? » mais, dans le couloir qu'elle devinait devant elle, Mélissa n'eut pour toute réponse que l'écho de sa propre voix.

Elle, écarta les bras à la recherche des parois, avança d'un pas et puis un autre, et encore un autre. Combien de temps allait elle devoir marcher comme ça dans l'obscurité avant de pouvoir retrouver la sortie ? Comment allait elle pouvoir se sortir de ce cauchemar ? Elle se

pinça, un fois puis une deuxième avec un peu plus de force et après un long soupir, les deux bras tatonnant devant elle, elle commença à revenir sur ses pas.

Au diable Cabral, au diable sa cousine ... elle, elle allait l'entendre ce soir.

Elle allait...

Oh non ! Elle allait mourir avec les autres...

Et c'est maintenant qu'elle y pensait ?

Mélissa eut envie de se donner des claques.

... mais tout n'était pas perdu.

« Elizabeth ? »

« Elizabeth s'il te plait... s'il te plait. S'il te plait ... Je sais que j'ai eu des mots durs à ton égard mais s'il te plait... mince s'il te plait... aide moi à retrouver ma cousine »

Pas de réponse.

Mélissa tourna les talons, et les bras tendus en avant remonta le couloir d'un pas décidé, de plus en plus décidé, un pas de course, et elle pouvait sentir l'air lui brosser le visage et plaquer ses larmes contre ses tempes.

C'est ridicule.

Là, ça faisait un moment qu'elle aurait dû tomber sur Philip.

Avait-elle loupé un embranchement ?

Avec ses bras devant dur de...

et il n'y eut plus de sol sous ses pieds.

Chute libre.

Une chute sans fin.

Et puis une fin.

Un choc comme un grand plongeon dans un seau d'eau glacée.

Sauf que ce n'est pas de l'eau c'est beaucoup plus dense, c'est limitant, c'est une prison, comme un étau qui se resserre.

Alors elle crie à s'en faire éclater les tympans.

En tout cas c'est son intention, car dans les faits sa voix peine à s'insinuer dans sa gorge séchée.

La lumière lui poignarde les yeux.

Elle est dans la pièce... dans le salon, chez le professeur.

Quelques secondes lui sont nécessaire pour arriver à faire sens de cette lumière lacérante.

Elle est de nouveau dans son corps.

Sa balade spirituelle est terminée, mais...

Mais le cauchemar ne fait que commencer.

Ils sont tous allongés sur le sol, les matelas, les tentures chiffonnées, dans des postures pas possibles. Ils sont morts comme dans sa vision.

Mélissa se précipita sur sa cousine. Elle lui plaça deux doigts contre la carotide mais ne trouva pas de pouls. Retour sur ses pas, elle cherche aussi le moindre signe de vie chez Philip. Mais n'en trouve pas... elle croit halluciner. Une sensation légère, peut-être. Elle fit son possible pour calmer sa respiration et ses esprits. Posa de nouveau ses doigts, bien à plat, au bon endroit et là... confirmation. Pseudo coma ? zombie à la mode Haïti ?

Elle eut une idée. Des sels, il lui fallait des sels, et elle savait où en trouver... peut être. Quelques années auparavant monsieur Cabral avait sorti un comatant qui ne voulait quitter les bras de la belle Marie Jane. Direction salle de bain, armoire à pharmacie, et ... bingo.

Mélissa trouva la boîte d'ampoules, qui n'en contenait qu'une seule. Jamais elle n'allait pouvoir réveiller la dizaine de personne avec une seule ampoule.

Priorité, priorité !

Elle se précipita vers sa cousine et lui cassa l'ampoule sous le nez.

« Quelle horreur ! se dit Mélissa, c'est vraiment une odeur à réveiller les morts.

Mais pas bonne à réveiller sa cousine.

Ni Philip.

Le prof peut être ?

Histoire que cette enflure puisse payer pour tous ces gosses morts par sa faute.

« Aller ! Respire-moi ça espèce d'ordure. »

Et là, miracle ! Cabral se retrouva debout en un seul mouvement. Un diable à ressort et ce avec une inspiration comme un meuglement de vache agonisante. Un son qui retourne l'estomac encore et encore. Partout dans la pièce ils se réveillaient de la même manière, avec le même cri, avec les mêmes yeux révulsés tout blanc de sclère. Même Philip. Et même Marjorie.

Mélissa se sentit lourde, comme terrassé par une vague de fatigue.

Et les blancs retrouvèrent leurs couleurs et les iris redescendus fixèrent Mélissa.

« Mais pourquoi ? demanda Cabral. Pourquoi as-tu fait ça ? On était... on était à deux doigts. Mélissa, Mélissa, pourquoi ?

« Tu n’as pas idée ! »

Mélissa absorbée dans la lecture des valeurs nutritives de ses chocopops sursauta.

« Tu n’as pas idée, de ce qui m’attendais hier quand je suis rentrée.

Mélissa sentie son cœur sombrer et dû utiliser toute sa volonté pour arriver à lever les yeux jusqu’à ceux de sa cousine. L’heure était venue de payer l’addition et celle-ci s’annonçait particulièrement salée.

« J’étais inquiète pour toi.

— Mais bien sûr. Tu étais surtout verte pour la manière dont les autres t’ont viré de chez Cabral.

— Tu crois que j’en ai quelque chose à faire, de ces étrangers ?

— Et de ton ancien prof ?

— C’est ça le mot, ancien, comme de l’histoire ancienne. »

Mélissa sentit ces deux derniers mots résonner dans l’air, menaçants comme un oiseau de mauvais augure. « Je te l’ai dit, je n’avais qu’une idée en tête, ta sécurité.

— J’imagine que tu as été surprise, peut-être même paniquée, mais on aurait pu en discuter. On aurait *dû* en discuter. Mais toi, non, tu as choisi d’impliquer ma mère et mon père. Qu’est-ce qui est arrivé de toute la condescendance que tu peux avoir pour eux ? Le fait que tu te crois tellement plus intelligente que mes vieux ?

— On aurait dû en discuter ? Peut-être. Je ne sais pas. Mais qui est ce qui a choisi de rester derrière ? Qui c’est qui a décidé de me jeter dans la fosse aux lions sans explication et puis qui m’a laissé partir sans un mot de plus.

— C’est ça ton explication ? Je ne t’ai pas fait un cours, ou tenu par la main alors en toute légitimité, quatre coups de couteau dans le

dos. Oui, j'aurai dû te brieffer.

« De toute évidence vu ce qui s'est passé. Mais qu'est ce qui est arrivé à la fille qui me disait il n'y a pas un mois que les mots ont furieusement tendance à se mettre en travers de l'expérience. Qu'à cause de nos idées on est pleine d'attente. On ne laisse pas au présent la chance d'être ce qu'il est et qu'on essaye de le faire rentrer de force dans les petites cases préformatées par nos esprits médiocres. Hein, où elle était cette cousine sage et ouverte ? Tu as son corps mais où est son âme ? Tu n'es qu'une copie délavée de ce que tu étais. Tu es devenue petite, minuscule. Oui, minuscule et tiède. »

Les mots s'accumulaient comme un tremplin vers la fin, vers le mot de trop, la parole vicieuse qu'on ne pourra jamais oublier. Mélissa devait affaler les voiles de toute urgence.

« Mais tu sais ce que ça m'a fait de te tenir morte dans mes bras, demanda-t-elle. T'as une idée de ce que j'ai pu ressentir en secouant ton corps ?

— Mais tu as bien vue que finalement je ne l'étais pas. Que c'était une erreur de ta part. Qu'on n'avait fait une plongée collective et que je m'amusais au fond avec les autres. J'étais juste indifférente à ton agitation.

— Peu importe l'après, pendant une minute tu étais morte dans mes bras. Et ça, je crois que je le garderai en moi jusqu'à la mort.

— Ah donc comme ça, je suis morte pour toi, quoi que je puisse faire maintenant. Peu importe l'après, c'est terminé.

— Mais non, ce n'est pas ce que je voulais...

— Pour tout dire, il fallait que je reste en arrière pour leur parler et arrondir les angles. T'as pas idée de l'opportunité qu'on a loupé à cause de ta panique... jusque parce que tu as refusé de suivre le mouvement quand nous étions dans le cœur du monde. Parce que c'est justement ça. Ce qu'il y avait dans la pièce, les corps inanimés, tu n'en aurais rien vu si tu n'avais pas fait bande à part. Philip m'a dit qu'avant même d'émerger tu étais en panique. Combien de fois Dimitri et Rami avaient répété qu'on devait rester ensemble, connectés, peu importe ce qui se passera. On y va comme un seul homme, un pour tous et tous

pour un. Combien de fois, dis-moi ? Combien de fois ?

— Désolé Marjorie mais j'étais trop désorientée pour entendre quoi que ce soit de ce qu'ils ont raconté. Je n'avais pas idée qu'on était dans ...

— Avec les psylos que tu prenais à l'époque avec le prof et ce que tu t'es envoyé dans la jungle péruvienne tu étais en terrain connu, non ? Le prof nous a dit que sa décoction n'était pas loin de l'ayahuasca.

— Crois-moi, ça n'avait rien à voir... et d'ailleurs... comment tu sais ça ? Je ne t'ai jamais parlé de mon expérience chamanique.

— Oui je sais, tu as préféré balayer ce détail de taille sous le tapis, lui et je ne sais combien d'autres. Tu es allée triper à Iquitos mais quand on t'écoute tu es passée de Cuzco à Marfa en un claquement de doigts et puis patatra coma.

— Je suis encore en train de faire sens de qui s'est passé.

— C'est sûr prends ton temps, heureusement que Léopold lui il a été moins avare que toi en détail, que lui il m'a expliqué pourquoi vous avez rompu. Tu te rappelles de l'époque où on se disait tout ? Tu me tires les vers du nez pour ce qui est de ma vie et toi en retour tout ce que tu m'as sorti c'est ce que tu pourrais sortir à n'importe quelle inconnue rencontrée dans la rue. »

Mensonge contre mensonge ? Une omission contre une inexactitude de taille. L'autre zigoto croyait qu'ils avaient rompu à cause de la dispute. Comme s'ils n'avaient pas fait déjà quelques activités parallèles durant leur séjour.

Mélissa voulait aller trouver un chamane Shipibo à Iquito, et elle voulait passer de l'autre côté du voile. Pas juste pour son père mais surtout pour elle. Fan de Castaneda, il avait toujours rêvé de faire une initiation chamanique. L'occasion était trop belle. Mais l'autre zigoto il avait eu peur qu'elle reste scotchée. Il avait eu peur de la perdre à jamais.

Finalement il était bien plus intuitif qu'il ne pouvait le laisser penser. Il avait eu totalement raison, elle était restée scotchée en quelque sorte. Très loin des clichés de personne au regard vide et au

filet perpétuel de bave dégoulinant de leur bouche entrouverte associés avec l'expression imagée, mais tout de même.

Avant de se quitter à l'aéroport, ils avaient promis de se retrouver une semaine plus tard. Mélissa était absolument sincère dans sa promesse mais elle était persuadée qu'il avait eu comme elle le petit frisson, cette impression au-delà des mots, cette prémonition, que c'était la fin de leur chemin partagé.

« Quand est-ce que tu as revu l'autre zigoto ? Il sait que je suis de retour à Nîmes ?

— L'autre zigoto ? Tu pourrais avoir la correction de l'appeler par son prénom. L'amour au premier regard puis quinze ans de couple, tu lui dois bien ça.

— Ça va ! Calme-toi. Zigoto ce n'est pas méchant, et en plus c'était mon mec je peux...

— C'était ton mec, mais il était presque de la famille. Pour moi c'était comme un cousin, un grand frère. Ce n'est pas parce que tu l'as jeté comme un malpropre au Pérou que tout d'un coup ça annule tout ce qu'on a vécu ensemble. C'est hallucinant de devoir te rappeler ça... mais bon, ça colle bien à la nouvelle Mélissa qui ne pense qu'à son nombril et ses petits secrets. Parce que j'imagine que tu dois te dire... bon, la gosse a pris un risque, alors je la balance auprès de ses parents, et voilà, un bon point pour moi, je suis une personne responsable. T'as idée de ce que va me coûter ta délation ? A cause de toi j'ai tout perdu. Ma mère voulait appeler la police, elle voulait appeler le dirlo. Tu te rends compte ?

— Et tu ne crois pas que ça serait une bonne chose que les adultes s'en mêlent ?

— Ah parce que quand c'était toi qui fumais et prenait des champignons, toi tu gérais, toi tu trouvais que c'était le prof le plus cool du monde. On aurait évoqué la possibilité d'en parler à des adultes que tu aurais dit que c'était des abrutis qui ne comprenaient rien à rien.

— Mes parents étaient au courant.

— La référence. Ton père fumait de l'herbe, ton père était obsédé par l'océan, le flux, la nature, le chamanisme, c'était le type

capable d'abandonner un job à 100 000€ l'année pour devenir postier. Ça ne compte pas. Moi mon père s'il a un problème avec quelqu'un il lui colle un procès au cul. Avec ses avocats il a déjà ruiné financièrement des gens pour dix fois moins que Cabral et ses potions magiques. Il faut comparer ce qui est comparable.

— Et donc c'est quoi le résultat des courses ?

— J'ai dû céder sur tout. Pour pouvoir protéger Cabral et le reste de la bande, j'ai tout perdu. Même pendant ses cours, jamais plus je ne dois lui adresser la parole. Interdiction de trainer avec les autres. Et mes parents vont me trouver un déprogrammeur. Un type habitué à gérer les victimes de sectes. Pour eux la manière dont je parle de Cabral, c'est suspect, ils sont sûr que je me suis faite laver le cerveau. Un beau parleur qui utilise des drogues, pour eux c'est clair comme de l'eau de roche. »

Mélissa était sortie furieuse de chez son ancien prof. Elle ne l'aurait pas avoué à sa cousine mais elle n'était pas autruche à ce point-là non plus. Elle était furieuse certes, mais c'était surtout contre elle-même. Elle avait beau tourner la scène dans tous les sens, elle ne pouvait pas dire en toute honnêteté qu'elle avait été droguée à son insu. Cette histoire de secte par contre, c'était tout bonnement ridicule.

« Cabral ? Un gourou version prisunic, oui ! C'est bien une idée de ton père ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je suis sûr qu'il a un numéro sous le coude depuis un moment... sans doute depuis que tu lui a dit que ton Lucas était témoin de Jéhovah.

— C'est sa mère qui l'est, pas lui... je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Il déteste les influences extérieures. Pour lui soit son formatage tient bon et tu penses comme lui, soit en face ce sont des manipulateurs. Dans une autre vie il devait faire bruler toutes les femmes qui avaient le pouvoir de l'émouvoir, et de provoquer de l'agitation dans le caleçon.

— C'est vulgaire, c'est franchement insultant pour le type qui

t'accueille sous son toit. Tu me défonce dans mon dos auprès de mes parents puis le lendemain tu les défonces quand ils ne sont pas là. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui trouve grâce à tes yeux ?

— Je suis désolé, c'était une remarque en passant.

— Tu parles des deux côtés de la bouche et maintenant tu ne t'en caches plus. Pour mon père en tous les cas... tu manges à sa table, ris à ses blagues, dors sous son toit, et là, bam, bam, bam, trois coups de couteau, bien profonds dans le dos. C'est la nouvelle Mélissa, ou ça toujours été comme ça, sauf que tu ne te donnes plus la peine de cacher ton jeu ? Et tes parents, toujours mesurés et souriants, eux aussi ils nous détestaient autant ? Le petit trio se payait notre tête dans notre dos ?

— Arrête de jouer aux saintes ! Même toi tu n'es pas dans la loyauté aveugle ! J'ai des défauts, et le fait que des gens en parlent dans mon dos, je ne vois pas le problème. Lâcheté ou prévenance, le fait qu'ils le fasse dans mon dos ça m'épargne des blessures. Et ce n'est pas parce qu'on fait remarquer une faute, ou un trait de caractère qu'on dit que c'est mort qu'on déteste la personne ou qu'elle est mauvaise. Tout ce que je voulais dire c'est que ton père est protecteur, et qu'il a envie de tenir les influences extérieures loin de toi, c'est tout. Dit comme ça, c'est tolérable ? »

Marjorie haussa les épaules, et après deux ou trois faux départs dit « limite je préfère la réaction de mon père à la tienne. Monsieur Cabral pourrait être un vrai gourou... et pas de prisunic. Parce qu'encore une fois, bonjour la condescendance. Pour lui mais aussi pour nous. S'il a une influence sur nous ça veut dire quoi qu'on est des débiles de la foire fouille ? Des mous du bulbe de la boutique à 1 euros ?

— Non, mais les amours de jeunesse ça va, ça vient. Les maitres à penser aussi. Plutôt que de chercher ce qui peut t'attirer chez ton prof, dans ses idées, ton père hurle à la sorcellerie. Il pourrait utiliser cette occasion pour te comprendre, pour parler avec toi, non lui il ne cherche qu'à te dire ce que tu dois penser. »

La conversation s'enlisait. Mélissa eut l'impression de

s'acharner sur un cadavre.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

L'abcès avait été crevé mais qu'à moitié. Elle pouvait sentir venir l'infection, la gangrène à venir et bien sûr sa conclusion amputation ou septicémie. Bien sûr elle pouvait se tromper. Bien sûr elle espérait se tromper mais elle avait déjà eu le même genre de pressentiment quelque part entre Lima et Iquitos.

Une intuition inexplicable : son histoire avec Léopold était arrivée à son terme. Elle n'avait encore aucun des faits et des arguments pour justifier une telle conclusion. La vraie raison, celle qui avait tout cimenté, celle que l'autre zigoto ignorait complètement, elle ne s'était matérialisé que quelques jours plus tard.

Pour l'heure, pour Marjorie, dur de dire si le pire était à venir.

Intuition ou angoisse ?

Après Léopold, après la mort de ses deux parents, Marjorie était la suite logique. Elle était son dernier lien affectif conséquent avec la vie d'avant.

Mais ce n'était pas une raison.

Prémonition ou peur infondée ?

La cause du décès, la raison officielle qui scellerai leur sort était-il derrière ou devant elle ? Y avait-il encore quelque part sur la route la possibilité d'un demi-tour ou au moins un chemin de traverse vers ce monde où rien ne pouvait se mettre entre elles ?

Au départ, Melissa n'avait aucune intention de faire son initiation chamanique sans Léopold, bien au contraire. L'idée de prendre une décoction de plante aussi puissante entourée d'inconnus avait quelque chose de terrorisant pour elle.

Le chaman, ayant un pied dans chaque monde était le guide, le protecteur et la garant de ce voyage spirituel, donc à priori elle allait pouvoir voyager dans des conditions bien plus sécurisées que la fois où elle avait pris des champignons hallucinogènes avec son professeur de philosophie et quelques camarades. Oui, en toute logique, elle aurait dû envisager cette expérience de manière sereine, mais au fond d'elle immunisée contre toute raison un fragment s'agitait, se contorsionnait, s'arque boutait de toute ses forces pour ne pas qu'elle prenne d'ayahuasca.

Discrète à leur arrivée à Cuzco cette partie avait progressivement pris de plus en plus de place sans un bruit. Les pensées articulées n'étaient venues qu'après, comme autant d'émanation d'une blessure cachée dans les tréfonds. Elles étaient sentiments devenus mots, sentiments fantomatiques déguisés en objets concrets, idées obsessionnelles, rhétorique cancer prenant de la masse à chaque tour de piste. Mélissa voulait que Léopold lui tienne la main et l'assiste à chaque étape de sa descente dans les enfers. Elle serait Eurydice et lui son Orphée, sauf qu'elle lui faisait entièrement confiance pour ne pas se retourner. Son amoureux avait de la patience et de la détermination à revendre, Mélissa savait qu'elle pouvait compter sur lui.

Avant même qu'elle puisse lui dire avec sa bouche comme avec son cœur l'importance qu'il avait pour elle et pour son plan, Léopold l'avait coupé d'un :

« J'y ai bien réfléchi et je crois que ce n'est pas une bonne idée. »

Elle non plus à vrai dire mais c'était son idée à elle.

Ah il était enfin venu ce moment de vérité, ce moment où elle cessait de lui dire « oui » et de suivre le mouvement.

« Ton idée ? Tu veux dire celle de ton père, non ? »

Certes les ailes pincées par une phobie des avions, jamais ce dernier ne pourra faire cette cérémonie avec un véritable chaman Shipibo. Il lui avait fait promettre de lui faire un rapport détaillé *si* elle faisait une telle expérience donc oui, il y avait sans doute une influence de ce côté-là, mais jamais il ne l'avait ouvertement poussé dans cette voie-là.

« Non, c'est la mienne. C'est mon choix, c'est mon envie, et est-ce que tu peux la respecter ? »

— A t'entendre je suis un bulldozer égocentrique t'ayant toujours forcé à faire ce que tu ne voulais pas. Le genre qui est incapable de t'entendre, tes sentiments et tes envies.

— Ce n'est pas ce que je suis en train de dire.

— Et pourtant c'est ce que j'entends.

— Alors il faut te décrotter les oreilles mon pauvre. Je te parle d'ici et maintenant.

— Oui dans tes mots, et quelqu'un qui débarquerait pourrait te croire, mais ça fait combien de temps qu'on est ensemble ? et à chaque conversation nos mots se chargent. Dans chacune des intonations, si on tend bien l'oreille, on peut entendre au loin les échos des disputes passées. Et là, inutile de chercher bien loin, ces derniers jours, c'est devenu un thème récurrent. Tu voudrais prendre le manche et mener notre barque, et c'est tout à fait compréhensible. Oui, j'ai l'habitude de prendre les rennes et les responsabilités qui vont avec mais ce n'est pas un règne de terreur. A chaque fois, quand finalement on se pose et que je te demande ce que tu veux réellement faire tu n'as rien à me répondre. Tu ne peux pas prendre les commandes juste pour les prendre.

— Et là, là, je ne sais pas ce que je veux ? Là, mon projet il

n'est pas clair ? Toi et moi, retour à Lima, et de là Iquito, et on va voir le chamane dont Vicky nous a donné l'adresse. Ça me semble limpide, non ?

— Oui. J'avoue. Petite question, quand je mène, ce sont des ordres ou des propositions ? Est-ce que tu m'as toujours dit oui ? Hein ? » et comme elle regardait la table sans rien dire, « je suis loin d'avoir des idées parfaites à chaque fois, oui, très loin... je t'ai même fait un bon nombre de proposition à la noix, et toi tu as fait preuve de discernement. Tu m'as dit non, tu as argumenté, j'ai accepté tes vues, fin de l'histoire. Et bien là, je te dis non, non Mélissa, non je ne crois pas que ce soit une bonne idée. »

Il n'avait pas envie de risquer de revenir en France avec un légume. Il trouvait choquant de vouloir prendre un tel risque pour un projet spirituel si mal ficelé.

« Tu es curieuse, tu es ouverte d'esprit, j'ai toujours apprécié ça chez toi. Mais l'éсотérisme, les mondes parallèles, et toute ces fumisteries spiritualistes, ça a beau être dans ta culture familiale ce n'est pas ce à quoi TOI tu aspirés. Désolé de revenir là-dessus, et je sais que je prends un risque en attaquant la vache sacrée, mais tout ça c'est le domaine de ton père. Et je le sens dans mon ventre, dans mes os, je le sais comme je n'ai jamais su quelque chose, c'est une mauvaise idée. Et franchement, si tu renonce à ce délire et autre prise d'hallucinogène, on fait ce que tu veux jusqu'à la fin du voyage. Aucune objection, juste quelques suggestions. Donc voilà tu as ma proposition. »

Pourquoi s'était-elle tant obstinée ? Au vu des conséquences désastreuses de la dernière cérémonie elle s'était souvent posé la question, mais jamais elle n'avait trouvé de réponse satisfaisante. Sur le moment son impression avait été que si elle cédaît là-dessus, elle céderait sur tout. La cérémonie s'était vue transformée en l'espace de quelques répliques de projet terrifiant en symbole de sa volonté et de son indépendance. Elle avait peur mais elle sentait aussi une résolution naissante, le germe d'une colonne vertébrale qui se décidait enfin à pousser. Si elle ne défendait pas son idée, si elle ne s'affirmait pas, c'en était fini d'elle, elle ne serait que l'ombre de Léopold. Il céderait sur des

détails, sur la couleur de la chambre des gosses, mais pour ce qui est du reste, il aurait toujours les arguments. Tout d'un coup la plaie gémissante dans les tréfonds avait trouvé forme et contours, elle avait même un visage maintenant, celui de l'autre zigoto. Et cette « prise de conscience » donna à Mélissa enfin un pouvoir qui lui avait échappé jusqu'ici. Elle était maintenant capable de lui fermer le clapet.

Il n'y avait pas eu d'ultimatum, ils étaient tombés d'accord sur le fait de ne pas être d'accord. Ils avaient une semaine en solo avant de se retrouver, si elle avait toujours envie de le retrouver. Ce « si » c'était une blague insolente à lui, mais ça avait résonné dans son cœur à elle, ça avait résonné comme la dernière cloche du dernier cours avant les vacances. Jamais l'idée de se séparer « séparer » n'avait effleuré l'esprit de Mélissa jusque-là.

Leur couple était né sous des auspices aussi singulières qu'impérieuses. Dans ce parc, où ils s'étaient trouvés la première fois, dans ce premier regard, dans ces premiers mots, un lien plus fort que l'acier avait été révélé, un lien indéniable et définitif. Agés alors de six et sept ans ils ne s'étaient pas mariés bien sûr mais ils n'avaient pas besoin de ce genre de simagrées pour savoir que tout était joué. Tout avait été joué jusqu'à ce « si tu en as encore envie ».

Est-ce que Léopold avait été saisi d'une intuition fulgurante prononçant ces mots ? Est-ce que c'était un défi ou une sorte de chantage affectif ? Est-ce qu'une semaine après, quand ils avaient eu leur dernière conversation téléphonique il avait eu des regrets ?

Elle n'en savait rien, par contre, elle était aiguillée par une certitude Mélissa-Léopold, c'était radioactif pour elle. C'était du sang, du foutre et des larmes.

Beaucoup de larmes.

Pas les siennes certes, mais ça ne changeait rien.

Mélissa connaissait bien cette rue, elle l'avait arpenté tant de fois pour aller feuilleter et même des fois acheter des mangas pleins d'idéogrammes la dépassant complètement. Peu importe le sens, la puissance des images était suffisante pour l'hypnotiser et faire toucher du doigt la nébuleuse distante du futur incarné : ce pays dit du soleil levant. Mélissa, enfant bénie du club Dorothée, était, comme la plupart des autres clients, venue pour Dragon Ball et elle était resté pour le reste. Elle était à peu près sûre qu'il y avait dans le mobile home de ses parents ou un entrepôts garde meuble autour d'Hossegor un carton avec son nom dessus et sa collection d'« Oh my Goddness » à l'intérieur.

Mélissa connaissait bien cette rue mais la boutique de japanimation avait laissé place à une autre puis une autre et maintenant, entre ces quatre murs, on vendait du rêve, du sable chaud et des voyages. Elle jeta un coup d'œil au travers de la vitrine espérant naïvement retrouver si ce n'est un héros stylisé, un détail, un petit rien témoignant de la persistance de son monde à elle, mais non, rien de rien, le temps et les gens avaient tout gommé. Tout ce qui lui restait c'était des rêves qu'elle appelait souvenir et Dieu sait si sa mémoire et son cœur pouvaient lui jouer des tours.

Elle soupira, leva les yeux et vit Serena à l'arrêt quelque mètres plus loin. Etrangère à cette histoire personnelle et animée elle n'avait pas ralenti le pas devant la boutique mais un peu plus loin, sans doute prise par autre chose... oui, quelque chose comme « je suis arrivée chez moi ». Elle attaqua la porte à coup de clé en laiton. Un coup bien assené, et je te remue le couteau dans la plaie. Une entrée éventrée, un geste de la main, une invitation à pénétrer le couloir carrelé comme un damier. Des volées d'escaliers jusqu'au dernier étage, une serrure un

rien récalcitrante et bienvenue chez mes fous. La porte fermée elle rameuta les troupes, mais désertion était l'ordre du jour. Seules en tête à tête. Elle sentait bon, pas de trace de fritte, quelque chose de sucré comme une caresse.

« On se pose ? »

On se jette aurait été plus correct.

On s'envoie en l'air, parfait même si trop connoté.

Le terrain d'atterrissage, un canapé bien moelleux.

La technique ? Le vieux ciseau des familles, mais avec grâce.

Frédéric un coloc avait tenté le fosbury. Un saut à l'exécution parfaite mais le canapé peu profond n'avait pas été plus effleuré lors de l'atterrissage que de la traversée. Final claqué à plat dos sur le carrelage, à quelques millimètres de la table basse. Un peu plus enthousiaste ou éméché il aurait pu terminer à conduire une chaise avec une paille comme l'homme d'acier au cou d'argile.

Mélissa qui n'avait pas ses marques choisit un fauteuil et s'y posa comme un colibri hésitant.

Serena joua de la gravité pour saisir une boîte en bois sombre cachée sous la longue table basse. Elle en tira une boule de résine brune, qu'elle commença à effriter du bout des doigts sur un boîtier à CD visiblement fait pour ça. C'est à peine si on pouvait discerner le soleil fatigué de l'album « 40oz of freedom » à travers le plastique ravagé.

Mélissa s'émerveilla devant la qualité du produit, on était loin de la brique sèche qui demandait son coup de briquet toutes les dix secondes.

« Pure qualité mon bébé, dit Serena. S'il y a des planqués dans l'appart, quand je vais te l'inaugurer, tu vas les voir rappliquer fissa. »

Elle lissa le fuselage de l'engin, le contempla sous tous les angles s'élança de nouveau vers la table basse. Pas d'aventure stupéfiante cette fois-ci, juste une télécommande attrapée et activée. La chaîne stéréo commença à évoquer une colocation d'interlope.

« I smoke two joints » reconnu Mélissa.

« Bravo, bravo ... mais désolée, tu n'as pas gagné le droit de

l'inaugurer. Qui roule, bamboule, ma cocotte » dit Serena avant d'allumer son cône.

Mélissa, pas plus aujourd'hui qu'un autre jour, ne pouvait répondre « qui fournit suit. » Elle faisait partie de ces jeunes et jolies qui dans les fêtes avaient comme par magie régulièrement un joint entre les lèvres, sans jamais n'avoir acheté ni même roulé quoi que ce soit. Mélissa aimait fumer, mais à peine, et cette absence d'attente lui ouvrait toutes les portes et toutes les attentions généreuses. Aujourd'hui elle se surprit même à refuser le joint proposé sans même y penser. En face Serena afficha une mine consternée.

« Avec ce que j'ai mis dedans, jamais je n'arriverai à me relever. Du coup je vais au petit coin et toi tu vas chercher de quoi boire un peu. Il y a des verres sur l'évier et des sodas dans le frigo, je te laisse choisir. »

Mélissa compta les portes. Première et deuxième à gauche, et surprise pas de frigo, de cuisinière ou de verres, mais un blondinet aux muscles ciselés et ruisselants faisant des abdos sur fond de Chemical Brothers, ou autres musiciens produisant le même genre de bruit dansant.

Mélissa dû être un peu longue pour tourner les talons et continuer sa quête du breuvage enchanté car quand elle s'extirpa du rêve musqué la porte derrière elle était fermée et le type, Arnaud de son prénom était collé à elle tout sourire et verve débridée. Il avait un accent qui mis à mal les connaissances géographiques de Mélissa mais qui la laissa charmée.

Perdue depuis cinq minutes dans son sourire et ses grand yeux verts, même avec un flingue contre la tempe elle n'aurait pas été capable de dire de quoi ils parlaient. Parce que c'était ça, elle n'était pas passive, elle se voyait répondre et rire à ce qui devait être des traits d'humour. Elle était le témoin, la spectatrice d'un début de comédie romantique, et pas la moindre, le genre que tu regardes avec plaisir régulièrement, le genre...

« Arnaud c'est une copine à moi alors pas touche », dit Serena en s'interposant. Puis elle attrapa Mélissa par le poignet et la tirant elle

dit d'un ton auquel on ne peut dire non. « vamonos ». La pauvrete se sentit comme arrachée de devant la télé pour aller à l'école ou aux courses. « Noooooooooooooon, je ne veux pas y aller !

— Dommage pour toi ! » sembla répondre le claquement de porte.

De nouveau dans le salon Serena expliqua à son invitée qu'elle devait se méfier de « fuckboy numero uno » qui aime se vanter d'avoir un radar à chienne affamée et qu'en cinq minutes chrono elles se retrouvent invariablement à lui bouffer l'os à moelle. « Ça fait combien de temps que ton minou crève la dalle ?

— Plus de six mois.

— Mon Dieu, à moins que je ne te lâche pas la main de l'entrée à la sortie pas moyen que tu reviennes ici.

— C'est quoi le problème ? Il a une vilaine MST, ou un herpès au bord des lèvres bien dissimulé ?

— Non c'est juste que je t'aime bien...

— Tu veux dire...

— Non, s'exclama Serena. Pas comme ça ! A moins que... non, tu n'es pas vraiment du genre... je veux dire de mon genre quand je vais par là. Non, le truc c'est que je peine à avoir de l'estime pour ses conquêtes.

— Parce qu'elles ont eu un moment de faiblesse ? Une faim incontrôlable.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas en train de te dire que si tu couchais avec lui je ne te parlerai plus, mais entre les comptes rendus salaces et exhaustifs d'Arnaud le lendemain et mon imagination fertile... je serais un rien mal à l'aise. Je ne sais pas, c'est comme si j'étais déchirée entre mes loyautés pour deux amis. »

Mélissa la regarda inhaler une longue taffe. Protectrice ? Possessive ? Peu importe, Mélissa décida qu'elle était charmée par cette attention, quel qu'en soit le sens caché.

Serena n'était plus un objet de culpabilité ou même une pote de travail. Elle l'avait invité dans son intimité, lui avait offert à boire et à fumer, elle l'avait même protégé d'un prédateur, fort charmant certes,

mais prédateur au demeurant.

Serena avait employé le mot « amie », pas de manière frontale mais détournée, pas vraiment au présent mais comme un futur qui allait de soi. Pour Mélissa c'est tout ce qu'il fallait pour baisser assez sa garde et laisser la blonde voluptueuse rentrer dans un cercle généralement assez défendu. Des copines, des potes, des relations par centaines, mais Serena allait sans doute devenir bien plus que ça.

Mélissa ouvrit son cœur sans un mot, sans autre signe qu'un tendre sourire. Pas de verbiage inutile, de grande déclaration, juste cette envie de prendre de prendre dans ses bras ce gros bébé en train de s'éteindre sous le coup de la fumée. Oui, une envie de lui faire un gros câlin. Elle resta où elle était sentant le manque s'immiscer. Elle ne savait pas quelle proximité était autorisé à ce stade. Combien de temps lui faudrait-il attendre pour pouvoir se coucher contre elle et s'endormir à son côté, comme deux cuillères emboîtées ? Est-ce que c'était de l'ordre du possible avec Serena qui jouait pour les deux équipes ?

Mélissa pouvait s'imaginer tout contre elle. Douce sensation. Elle pouvait imaginer Serena lui faisant face, leurs lèvres se frôler, puis l'autre enhardie l'embrassant à pleine bouche.

Souvent laissant son esprit s'aventurer, elle faisait une pause et se demandait si c'était vraiment ce qu'elle voulait. Était-ce la voie de son désir ? Mais là on était loin des abstractions, et de tout questionnement éthique, là c'est tout son corps qui lui disait oui.

« Et Mélissa, ça va, demanda Serena. Je veux dire... bien sûr que ça va... putain c'est moi qui me démoli la tête au shit et t'as l'air de surfer sur le meilleur trip de ta vie. Tu pensais à Arnaud ?

— Arnaud ? Non, vraiment pas ! Non ce n'est pas lui qui me faisait rêver, si vois ce que je veux dire... »

Mélissa aurait pu dire à Serena qu'elle avait envie de s'amuser sous les draps avec elle de la manière la plus directe du monde que ça n'aurait pas changé l'issue. La blondinette avait excédé sa limite. Si Mélissa eu son compte de contact et de tendresse ce soir-là c'est parce qu'elle le passa à tenir les cheveux de son amie et à lui masser de dos

Entre les vagues

alors que cette dernière vomissait des semaines de tristesse accumulée.

« Ça fera quinze euros soixante, s'il vous plaît » dit Mélissa avant de récupérer l'argent tendu.

« Ah, l'appoint, c'est parfait. »

Elle adressa un grand sourire au vieil homme dégarni et parti récupérer derrière elle les différentes parties de la commande. C'était l'heure de pointe et la cuisine débitait frites et hamburger à la cadence d'une mitrailleuse. Elle empila les boîtes sur le plateau rouge et récupéra un immense gobelet. Alors que la fontaine faisait son affaire elle jeta un coup d'œil vers le restaurant : des files compactes jusqu'à l'entrée du Mc Donald. Dans la sienne elle reconnut la tignasse de Philip avant même qu'un mouvement devant lui ne découvre son visage.

Moment inconfortable à l'horizon. A quelle sauce allait-elle être mangée ? Allait-il faire comme la dernière fois qu'ils s'étaient croisés ? Regarder droit devant lui le cou raide comme s'il portait une minerve ? Allait-il regarder le plafond en passant sa commande ?

Il n'était pas le seul à l'avoir ignoré royalement lors de rencontres fortuites, en fait, de la bande, seule sa cousine lui parlait, et encore, l'essentiel de leurs interactions se résumait à des échanges de salières et de plats lors des repas.

Suzanne, désolée de voir le fossé qui s'était creusé entre les cousines, leur demandait régulièrement si elles avaient un problème. Et à chaque fois les deux répondaient que non, tout allait parfaitement bien.

Quelques semaines après l'incident la colère était de l'histoire ancienne, pour Mélissa en tous les cas. Elle avait tenté l'ombre d'un rapprochement, essayé de créer des occasions mais chacune d'elles avaient lamentablement échouées, en lui brisant un peu plus le cœur. Ne pas savoir ce que sa cousine pensait la tuait à petit feu. Peut-être

qu'elle devrait y aller plus franchement tenter le tout pour le tout, l'obliger à se prononcer. A la rejeter clairement ou au contraire attraper la branche d'olivier tendue, mais Mélissa en était incapable. Ce n'était pas une histoire de fierté, faire le premier pas ne la dérangeait aucunement, mais la peur de voir ses pires peurs se confirmer la paralysait. Là encore, dans cette torture de tous les instants, il était encore permis d'espérer.

Ce problème tournait à l'obsession pour elle. A part manger, travailler et dormir elle ne faisait qu'y penser, et même durant ces trois activités la souffrance de cette séparation trouvait le moyen de s'immiscer dès que ses pensées lui échappaient.

Elle avait passé presque deux ans sans trop penser à sa cousine et là c'était comme si elle devait payer l'addition, rattraper les retards avec une vilaine pénalité de surcroît. Jusqu'ici « Bébé Marjorie » avait toujours été une source de joie, la petite sœur qu'elle n'avait jamais eue, sa confidente. Et maintenant... juste des larmes et des regrets. Elle était hantée, par ses mensonges, ses omissions et ses paroles déplacées. Alors inutile de dire que les vexations infligées par une poignée de merdeux décidé à l'ignorer de manière plus ou moins ostentatoire dans la rue... ça n'était que le cadet de ses soucis, une motte de terre au pied de l'Everest, une arrière-pensée.

Une arrière-pensée qui maintenant la regardait droit dans les yeux.

Une arrière-pensée qui lui souriait.

« Salut Mélissa, ça va ? » dit Philip et conforté par la joie et la surprise qu'il lisait sur le visage lui faisant face, il continua « Mince, j'ai vraiment choisi mon jour pour te rendre visite.

« C'est plutôt un problème d'heure que de jour » dit Mélissa avant de chercher du regard son manager. « Qu'est-ce que je te sers ?

« Petit lycéen sans le sou, je vais me contenter d'un burger et d'un petit jus d'orange »

Après avoir tapé sa commande et l'avoir encaissée, Mélissa lui ramena un Big Mac, une boîte de nuggets et un gobelet géant de Minute Maid. C'était maintenant au tour de Philip d'afficher joie et surprise.

« Et dire qu'il y en a qui trouvent le moyen de se plaindre du service... mince je reviendrai... et parlant de revenir, tu termines à quelle heure ? Là, je vais me faire un petit film d'art et d'essai et si ça te dit je pourrai repasser. »

Mélissa lui donna heure et endroit.

Ça y est, ils avaient rendez-vous.

Elle le regarda disparaître dans la foule avec un sourire béat qui ne la quitta pas de tout le service. Portée par les papillons voletant dans son ventre, elle plana au-dessus des remarques du manager, ou des clients qui confondaient le Mc Donald avec l'Imperator. Pas une fois durant le reste de son service elle ne pensa à son voyage ou aux Navarro.

Philip était du genre « le Sémaphore » sinon rien. Le cinéma, le vrai, se devait de résister aux sirènes du commerce.

Philip avait l'âge qu'il avait, terminale littéraire au lycée Daudet il se la racontait grave.

Flash-back qui hérissé le poil.

Il n'y a pas si longtemps elle était comme ça, elle aussi. Oui, il fut un temps l'Utopia en Avignon, le sémaphore à Nîmes et « le » Diagonal à Montpellier, telle était sa sainte trinité. Elle était du genre à se rouler par terre quand le film était doublé. À l'époque assister à une telle dégradation de l'œuvre lui faisait se sentir sale pendant des semaines.

Curieusement chez Philip, ces affectations regrettables et regrettées, elle trouvait ça mignon et acceptable.

Là, au sortir d'une séance du film de science-fiction « les douze singes » il était sacrément partagé. Brad Pitt, Bruce Willis ... des stars de la machine à saucisse d'Hollywood, et pourtant il y avait aussi Terry Gilliam du Monty Python et de Brazil à la réalisation. Philip s'était éclaté et ne savait trop que faire de ce débordement d'enthousiasme.

Oui, pétri de contradictions, toutes ces grandes idées échappant à ses mains de petit garçon, oh comme c'était mignon.

Le retour de Mélissa à Nîmes avait quelque chose de

doucement régressif.

Renouer avec ses anciens camarades qui n'avaient jamais quitté la ville. Les voir se tendre à la mention de la fac à Montpellier puis retrouver leur contenance quand elle leur parlait de son travail au Mc Donald. Les verres au O'Flaherty's ou au Prolé, et à chaque fois, son demi bien levé elle célébrait avec grand enthousiasme ce temps arrêté, le temps de vivre vraiment, sans avoir le regard braqué sur la prochaine opportunité, la prochaine grande ville.

Quand elle avait quitté la France avec l'autre zigoto, c'était pour vivre, pour souffler, se trouver avant de prendre un nouveau départ à Marseille, ou à Bordeaux. Pour Léopold sans doute traumatisé par sa jeunesse claustrophobe à Bécon les Granits et la libération de l'internat à Angers, la ville était un costume qui se devait de refléter la croissance de celui qui le portait. Il rêvait de Nantes et elle de Montpellier, et le soleil radieux du sud l'avait emporté. Partie remise. Pour l'étape suivante c'était au tour de Léopold d'avoir le dernier mot. C'était censé être leur dernière étape avant le début de leur carrière à Paris, Londres ou New York. De capitales en capitales pendant une dizaine d'années ou deux, juste le temps de réussir, de profiter de leur part du gâteau. Puis le repli sur soi à la campagne histoire d'élever leur ribambelle de gamins loin du bruit et de la fureur des villes.

Lovée contre Léopold, rouge et dégoulinante, elle avait trouvé sa place dans ses rêves et s'y sentait bien. Pas de moindre friction mentale devant la trajectoire programmée, mais maintenant était une toute autre affaire, sans inertie, sans la formidable énergie de l'autre zigoto pour les porter tous les deux, elle voyait ce rêve comme une hallucination grotesque.

Maintenant qu'elle était célibataire, qu'elle était juste Mélissa Garcia le charme avait été rompu.

Après Léopold, ce rouleau océanique, Philip relevait de la vaguelette, et ça avait quelque chose d'apaisant. Sans réflexion ni plan, poussée par un élan de tendresse, elle passa son bras sous le sien.

« Je suis franchement désolé tu sais.

— Pour le patates chez Cabral, demanda Philip

— Pour ce que ça a pu vous coûter à vous et à Marjorie.

— De notre côté, nous, on est bon, ne t'inquiète pas. Des anciens élèves de Cabral ayant la fibre aventurière, ce n'est pas ça qui manque. La relève est assurée mais cette fois-ci les remplaçants ont bien été avertis des tenants et aboutissants de l'affaire. Pas de surprise au dernier moment, on a retenu la leçon. Dans une ou deux semaines on va remettre ça et cette initiation je la sens bien.

— Sincèrement, ce n'est pas pour jouer les rabats joie mais j'ai peur que ça se termine mal cette affaire. J'ai un mauvais présentiment.

— A cause d'Elizabeth ? » demanda Philip et comme Mélissa acquiesça il lui demanda qui elle était. Ce n'est que bien engagée dans le récit de la cérémonie chamanique qu'elle se rendit compte de l'énormité de ce qu'elle était en train de révéler alors elle commença à se censurer.

« Elizabeth est une partie de moi, un morceau de mon âme avec lequel j'ai reconnecté durant la cérémonie. Elle est porteuse de connaissances qui dépassent mes quatre sens, elle voit dans le passé et le futur, pas toujours clairement ni justement, mais elle sait des choses que je ne peux savoir. »

Techniquement il n'y avait pas de mensonge...

Si ce n'est par omission.

Elle présentait Elizabeth comme une désincarnée, un esprit errant, un ange flottant au-dessus de son épaule droite. Mais la vérité c'est que la présence était lourde d'un paquet de bagages.

Ce n'est peut-être pas pour rien les rêves et les vies antérieures s'évaporent au petit matin comme la rosée sous les premiers rayons du matin. A chaque jour suffit sa peine. À chaque vie une ardoise plus ou moins propre. Vu l'horreur révélée par la cérémonie chamanique Mélissa n'était pas spécialement étonnée qu'ainsi chargée le sol ait fini par céder sous ses pieds.

Oser faire face, regarder la réalité droit dans les yeux, c'est le début de la réconciliation, et se réconcilier avec un démon n'est pas sans conséquence.

« Et tu as eu d'autres révélations durant ta cérémonie ?

— Quelques-unes

— C'est ce qui a mis fin à ton couple, non ?

— Pardon ?

— Oui à ce stade je suis censé t'avouer que j'en sais beaucoup plus sur toi que je ne laisse paraître, dit Philip. Je te connaissais avant de te rencontrer.

— Ça commence à devenir un leitmotiv cette affaire.

— Je trainais avec Marjorie le jour où ton ex lui a fait une visite surprise. Il nous a raconté comment tu l'as largué par téléphone au beau milieu du Pérou après ta cérémonie. Qu'est-ce que tu as vu ? Un noir secret au fond de son âme.

— Je n'ai jamais eu quoi que ce soit à reprocher à Léo. C'est juste que certaines personnes, quand elles sont ensemble, ça donne naissance à quelque chose qui les dépasse, une dynamique, et en l'occurrence une pas bien positive ni pour lui ni pour moi... oui, surtout pas pour moi.

— Et c'est vrai l'histoire de votre rencontre ?

— Qu'on s'est échappé de la garde de nos parents respectifs et qu'il leur a fallu une heure et la venue des flics pour nous retrouver discutant bras dessus bras dessous assis en haut d'un toboggan ? Oui à en croire nos parents, c'est vrai, mais c'est plus leur légende que la nôtre. Le récit fondateur de l'amitié entre deux couples d'adultes. Léopold et moi on n'a aucun souvenir de cet épisode. Je me rappelle juste des questions après, le soir même, mais peut être des semaines des mois voire des années après, toujours les mêmes. Des questions sur ce qui nous avait poussé l'un contre l'autre. Léopold et moi c'était une évidence, à un point que je n'ai même pas de souvenir de ma vie avant de le rencontrer. J'étais une enfant quand ça s'est passé, donc c'est peut-être normal, mais tu dois avouer que c'est quand même quelque chose ! »

Prise par son explication, Mélissa n'avait pas vu l'expression de Philip changer. Quand elle le regarda enfin, elle le sentit écrasé par le poids de cette relation mythique

« Mais bon, tout ça c'est derrière nous. On était pour tout le

monde autour de nous des âmes sœurs... et maintenant on ne l'est plus. Quinze ans, un début, un milieu et une fin. Alors quoi je peux aller me tirer une balle, mon histoire est terminée ? J'avais trouvé mon âme sœur et je l'ai laissé filer ? Je me dis que les familles d'âmes sont des familles nombreuses, et que je dois en avoir d'autres ici bas. Léo était ma première ame sœur et si ça se trouve ma deuxième c'est toi... dit-Mélissa en attrapant le visage de Philip et en approchant ses lèvres des siennes.

— Mais, qu'est-ce que tu racontes, dit-il en détournant le visage.

— Bien sûr je plaisante pour ce qui est de l'âme sœur... mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas s'amuser un peu avant que tu trouves la tienne et moi ma suivante.

— Une fille qui a envie juste de s'amuser... j'hallucine.

— Flippant ?

— Non... je veux dire, c'est le rêve de tout mec, mais là désolé je ne me sens pas charmé ou excité.

— Wow, brutal !

— Ah ! » dit Philip avec un sourire triomphant. « Si tu te comportes comme un mec il faut que tu sois capable d'accepter un râteau gracieusement... mais bon, faut que j'amende mon propos. Je te trouve mignonne, charmante, intéressante, c'est juste que là, non, je n'ai pas la tête à ça. C'est peut-être con mais j'ai l'impression d'être à l'aube de quelque chose de grand et je n'ai pas envie de me disperser.

— Du coup partie remise après ton initiation...

— Exactement, parce que si ça se trouve, cette cérémonie c'est beaucoup de promesse et rien derrière donc si ça se trouve le nouveau chapitre c'est toi. »

« Je te jure que celle-là, elle va m'entendre ! » s'exclama Mélissa en sautant de son lit. Elle marcha d'un pas décidé à la recherche de sa tante, tout en terminant son échange téléphonique avec Philip.

Après l'exploration de deux étages elle finit par trouver Suzanne en grande conversation avec Soumia. Sur le papier cette dernière était la femme de ménage de l'hôtel particulier des Navarro, mais elle était dans les faits plus la dame de compagnie de sa tante qu'autre chose. « La grande conteuse des cas sociaux. Plutôt Shahrazade que Conchita » aimait dire son mari en apparence assez décomplexé devant le racisme qu'avaient dû subir bien des compatriotes de sa propre mère en arrivant en France.

Suzanne adorait faire mine de la traiter comme une égale, mais Soumia avait de toute évidence compris sa fonction et les limites de celle-ci. Elle pouvait parler pendant des heures de ses enfants, de son incapable de mari, et de la nébuleuse de personnages fort en couleur tournant autour d'elle mais elle ne se serait jamais risquée à commenter sur ce qu'elle pouvait voir chez les Navarro. D'ailleurs son employeuse ne se serait jamais risquée à s'exposer et à lui confier quoi que ce soit qui puisse endommager l'image qu'elle cherchait à offrir au monde d'elle-même et de sa famille. Soumia était son périscope inversé, instrument à travers lequel elle pouvait explorer sans risque les bas-fonds, ce monde parallèle grouillant de vie dans les barres HLM à quelques kilomètres de chez elle.

Les histoires d'arnaques à la CAF, à l'ANPE, les guerres fratricides autour des trafics de stupéfiants, les gosses désœuvrés tournant mal, tout le monde les connaissait. Elles faisaient les choux gras des journaux télévisés et surtout des partis aux positions extrêmes. Avec Soumia les faits divers anonymes et presque théoriques

devenaient des feuilletons peuplés de personnages finalement aussi truculents qu'attachants.

En fait, le casting était bien plus varié qu'on ne pourrait croire de prime à bord, au travers de l'école, et d'autres plaques tournantes de la mixité sociale Soumia fréquentait aussi pas mal de gens plus à l'aise financièrement mais qui au travers de défauts rédhibitoires de caractère se retrouvaient invariablement confinés en périphérie de la société respectable : artisans dévoyés, infirmières droguées, fonctionnaires harcelant sexuellement collègues et subalternes.

Mélissa la trouvait à la fois fascinante et particulièrement dérangeante. Avec leurs aventures surprenantes les personnages excitaient ses tendances voyeuristes mais chaque épisode lui laissait un arrière-gout amer dans la bouche. Un autre monde était possible, un monde sans foi ni loi, ou la perversion régnait en maître incontesté. Pas d'histoire de bons gars ramant en contrecourant ou d'ascension réussie. Est-ce que Soumia n'en connaissait pas ou est ce qu'ayant calibré les attentes de son public elle préférait les garder pour elle ?

Mélissa se voyait plutôt à gauche et imaginait sa tante comme son oncle plutôt de l'autre côté de l'hémicycle. Ça c'était pour la sensibilité, les valeurs, la direction de l'âme. Pour ce qui était de la politique se jouant sur les journaux et les écrans pour elle c'était une triste fumisterie, une habile diversion, propre à tourner les uns contre les autres et à faire ressortir les pires travers. La position idéale aurait été de regarder ça comme on observe les mœurs et coutumes étranges d'une peuplade extraterrestre, ou comme un jeu, mais hélas comme pour ces derniers on ne pouvait s'empêcher de s'impliquer, d'avoir des favoris et de croiser les doigts pour leur réussite.

Mais où étaient les scientifiques quand on avait besoin d'eux ? Les histoires de Soumia avaient des dimensions morale et politiques mais enfouies profondément dans leur structure comme un virus informatique dévoyant le bon fonctionnement de la machine. L'arrière-gout amer c'était la sonnerie tonitruante d'un antivirus pas mis à jour et peu à même d'adresser la situation précisément.

« Bonjour Soumia, dit Mélissa, puis après s'être tourné vers sa

tante elle reprit, Il faut que je te parle, tu me fais signe quand vous avez terminé.

— Reste là, lui répondit Suzanne. De toute façon avec Soumia on était en train de terminer. » Elle chercha son sac à main et en tira quelques billets qu'elle fourra dans une enveloppe qu'elle tendit à sa femme de ménage. Devant les courbettes obséquieuses de cette dernière Suzanne joua du « c'est bien normal » puis sans lui dire aurevoir formellement elle se tourna vers sa nièce pour lui demander ce qui la chagrinait.

Soumia resta un moment interdite. Une vague de tristesse fit vaciller l'intelligence de son regard, puis elle tourna les talons et s'en fut.

Suzanne coupa Mélissa en plein milieu de son explication pour dire « aurevoir Soumia, à demain. » la dame de ménage fut stoppée par une raideur dans les épaules, et après avoir salué sa patronne comme elle se le devait, elle disparut dans l'escalier.

« Ok, je reprends, dit Mélissa. Tu peux m'expliquer ce que Fendez faisait chez Cabral hier ?

— Pardon ?

— Le déprogrammeur de Marjorie s'est pointé chez le professeur de philo.

— Et ?

— Ces deux types n'auraient jamais dû se croiser. Marjorie a accepté toutes vos conditions sous réserve que son prof ne soit pas inquieté.

— Et ?

— Monsieur antisecte, le grand déprogrammeur que vous payez pour votre fille, se pointe chez lui, ce n'est pas une rupture de contrat ?

— Non pas vraiment, mais même, les contrats ont une certaine utilité, mais au-delà de leur terme ils n'ont pas trop de pouvoir.

— Marjorie ne va pas voir Fendez demain comme tous les jeudis ? Et moi, l'interrogatoire que j'ai subi la semaine passée pour rien. Toutes ces mesures c'est terminé ?

— Non ça n'était pas mon propos. Le contrat dont tu parles c'est différent, lui c'était pour sauver ma fille, et pour moi il n'y a que ça qui compte. Je veux dire, c'est ce qui compte avant tout... mais ce n'est pas parce que tu as réglé le plus gros problème de ta vie que les autres disparaissent avec celui-ci. Est-ce que tu crois que de laisser ce prof droguer des mineurs ce n'est pas un peu de la non-assistance à personne en danger ? Vous êtes vraiment naïves toutes les deux. Comment voudrais-tu que je puisse me regarder dans la glace en sachant que des mômes risquent leur vie...

— Personne n'est mort à ce que je sache.

— Pour l'instant. C'est amusant comme remarque, venant de ta part. La roue a tourné, la frayeur s'est dissipée et tu es passée à autre chose. Tu crois que le danger va disparaître parce que tu as décidé de te voiler la face ? Mais sache une chose, dans les faits finalement je n'ai jamais failli à ma parole. Si le docteur Fendez a agi comme tu dis ce n'est pas parce qu'on lui a demandé. Il a de toute évidence compris que vu son rôle, il a certaines responsabilités. Pour mériter son titre de « monsieur Antisecte », il ne peut se contenter de blablater de derrière son bureau. Parfois il faut avoir le courage de ses convictions.

« Je ne sais pas quel type de contrat il a passé avec ma fille, mais j'imagine que pour pouvoir continuer à l'aider il n'a pu se permettre de rompre celui-ci. Peut-être qu'elle verra ça autrement, mais ça sera l'occasion idéale pour apprendre une des grandes leçons de sa vie. Il faut qu'elle sache faire la différence entre l'esprit du contrat, cette espèce de fantasme très personnel qui nous guide et ce qui finit sur la feuille. Ce sont les mots qui nous lient, pas nos rêves. »

Mélissa appuya sur l'accélérateur et sentit la voiture prête à décoller. Dieu sait si la Jeep Cherokee de son oncle en avait sous le capot. Quel bonheur !

Les enceintes après un bref temps de repos laissèrent la mélodie sucrée et entraînant de « Girls & Boys » remuer l'habitacle et propulser Mélissa deux ans en arrière. Les bouchons autour de Toulouse s'évanouirent et l'autoroute se fit terrain de jeu.

Et c'est reparti pour un tour. Petit duo avec Damon Albarn tellement tellement séduisant lui et son phrasé insolent. La vie est une danse.

Park Life était le dernier album qu'elle avait acheté avant son départ, et cette petite galette avait vu le monde. Elle lui avait donnée de la joie à Jakarta, l'avait fait danser à Brisbane, et avait fini classé en perte et profit quelque part en Utah avec son passeport et le reste de sa vie.

Elle avait beau aimer cet album jamais elle ne l'écoutait à l'arrêt. Pour elle la musique c'était le mouvement, soit tu danses soit tu voyages avec arbres et bâtiments courant sur les côtés à en perdre haleine. Assis, voir couché sur le gros tapis du salon comme son père pouvait la consommer, pour elle c'était tout bonnement la plus perverse des tortures. Un instrument de bien détourné pour faire du mal. Heureusement pour Mélissa, sa mère était un peu comme elle, et quand Jean-Christophe se prenait pour une étoile de mer portée par les mélodies, elles se dandinaient autour de lui, ou s'amusaient à jouer sur des instruments imaginés.

Arrivé à la fin de la chanson, elle appuya sur le bouton « précédent » et à 130km/h sur l'A64, propulsée par les hymnes brit-pop elle se perdit un moment dans les couloirs du temps.

Le zigoto et elle, dans leur appartement, dansant sur cette même

chanson là. Elle l'avait sans doute forcé un peu au début, mais il fallait avouer que sur le sujet Léopold était plutôt conciliant. Raide comme la justice, dépourvu du moindre sens du rythme ou de la mélodie et doté de deux pieds gauches à leurs débuts, il s'était laissé gagner par l'enthousiasme de sa copine, et au fil des années il avait fini par devenir un danseur efficace. Ce qu'il n'avait pas en grâce, il le compensait largement en humour. Indifférent devant le dancefloor et sa loi, Finalement toujours étranger au sujet, il jouissait là d'une légèreté qui lui faisait défaut en bien des endroits.

Mélissa allait appuyer machinalement une fois de plus sur le bouton « précédent » quand une main lui attrapa le poignet. Elle sursauta.

« On ne va jamais le terminer cet album si tu continues comme ça ! » lui dit Philip.

Lui, il n'était pas fan de Blur, pas plus que d'Oasis, non en fait il n'appréciait pas trop les exports venant de l'autre côté de la manche. Il n'était pas plus chanson française. Lui ses vues il les avait bien plus loin, de l'autre côté de l'océan. Philip était un mordu de rap américain. Cela aurait pu être un gros problème, mais ses goûts étaient assez baroques et ne ressemblait pas du tout à l'image qu'elle pouvait se faire de ce style de musique. Ce matin ils avaient écouté du GZA et du Gravedigazz entrecoupé de nombreuses explications sur le Wu Tang Clan et le RZA le sorcier du son à la tête de cette bande de dingues. Cette musique était intrigante, elle était pleine d'âme et d'histoire mais aussi d'une âpreté et d'une brutalité contenue qui faisaient froid dans le dos.

Pour Mélissa, les goûts musicaux était la fenêtre royale vers les aspects les plus surprenants et intéressants de l'âme d'une personne.

« Ok, ok, changeons. Tu me diras ce que tu penses de ça » et activa le chargeur de disque caché dans le coffre pour qu'il bascule vers VS de Pearl Jam. Surprise surprise, c'est finalement la petite étrangeté islandaise qui se fit entendre sur nape de basse envoutante. « Post » album piqué à Marjorie et écouté régulièrement dès qu'elle avait le dos tourné.

Le hasard faisait décidément bien les choses. Hasard ou destin ?

Quel mot utiliser pour qualifier le fait que le docteur Fendez se soit ramené chez Cabral pour lui mettre un coup de pression et que du coup la grande cérémonie avec Rami le guide des ombres ait été remise à plus tard. Mélissa ne s'était pas laissé paralyser par la sémantique, elle en avait profité pour poser une option sur la seconde semaine des vacances de paques du jeune Philip.

« Allez ! viens avec moi à l'océan... et je t'initierai au surf. J'ai un bungalow dans un camping d'Hossegor, on y sera comme des rois. »

Ça avait obligé le petit à faire tous ces devoirs durant la première semaine, et il y avait un sac de livres dans le coffre du Cherokee mais l'essentiel c'était qu'elle n'avait pas eu trop à insister pour qu'il dise oui. Avec leurs cinq ans de différence, quand elle repensait à leurs interactions, Mélissa avait l'impression d'être une prédatrice affamée. Les garçons pouvaient se permettre un tel écart mais tout autour d'elle les gens se disaient presque choqués par un tel comportement de sa part, puis laissaient toute retenue pour demander comment ça se passait au lit. En trente seconde le pauvre Philip se retrouvait déshumanisé, un vulgaire morceau de viande qu'on espérait, pour elle bien sûr, bien juteux. Mélissa n'avait pas besoin de mentir, elle ne savait absolument rien des performances du petit. Alors que tous les gosses de son âge étaient invariablement des obsédés, Philip aimait se faire désirer.

L'attente tirait à sa fin, ce soir le petit allait être mis à contribution et pas qu'un peu, les adolescents n'étaient pas les seuls à être en proie à de sacrées démanaisons.

En tout cas c'était le programme. Dans les faits, l'arrivée au camping commença par une dispute. Contrairement à ce qu'elle avait toujours raconté autour d'elle, le bungalow de ses parents n'était pas à Hossegor même mais dans la commune de Soustons, et donc contrairement à l'image que les gens pouvaient se faire ce n'était pas la classe absolue ni un accès quasi immédiat à l'océan. Philip était une de ces personnes.

Après une tête de six pieds de long nié d'un « ça va » répété au moins trois fois, à force d'insistance, Mélissa finit par lui faire avouer qu'il était autant déçu qu'honteux de l'être. Hossegor, c'était un nom

qui le faisait rêver depuis le collège où ses camarades parlaient régulièrement de ce village de toute évidence particulièrement magique. Contrairement à son hôtesse il ne trouvait pas que c'était un détail technique, et donc jamais il ne pourrait se vanter à son tour d'avoir passé ses vacances dans la petite ville mythique de Soorts-Hossegor.

« Je dois t'avouer que ça n'a jamais été une décision consciente d'induire les gens en erreur... en tout cas pas de ma part. Avant qu'on trouve l'emplacement mon père cherchait un spot à Hossegor, et quand il en a trouvé un à quinze kilomètres de là il avait visiblement décidé de nier toute réalité géographique ou cadastrale. » Le jour où je me suis rendu compte de l'erreur alors que je m'étais aventuré un peu loin du camping avec mon petit vélo, j'ai tout bonnement haussé les épaules comme il a dû le faire en son temps. Soustons c'est marqué de partout, mais je n'y fais pas attention, c'est comme si c'était une indication dans une langue étrangère, valable juste pour les autres. »

Cette réflexion la laissa pensive, et sans doute la mine un peu triste puisqu'il se rapprocha d'elle et la saisit par l'épaule avant de la bercer doucement. Elle lui passa un bras autour de la hanche et s'abandonna au doux mouvement.

« Je suis claquée, on va s'allonger une petite heure avant de se commander une pizza ?

— Oui madame, répondit Philip avant de lui adresser un grand sourire.

— Mon petit chenapan vous commencez à me chauffer.

— Dans tes rêves, dit-il avant de partir dans un rire généreux.

— Tu t'amuses bien ?

— T'as pas idée ! Pour une fois que ce n'est pas moi qui suis en train de supplier.

— Mais quel mufle ! » s'exclama Mélissa avec une peine surjouée mais qui n'était pas sans un fond de vérité. Dans un moment de folie, elle décida de tout risquer et choisit d'essayer de dissiper un petit nuage noir qui la suivait depuis deux ou trois jours. « Tu as beaucoup supplié Marjorie ? » Et comme ça il perdit toute envie de

rigoler.

« Elle t'a dit ça ?

— Juste pour me blesser. Mais ne t'inquiète pas, si je pose la question ce n'est pas pour en faire toute une histoire.

— Le truc c'est que je ne lui ai jamais rien demandé.

— T'as juste pas été très subtil...

— C'est clair que si l'autre nabot n'était pas en travers de mon chemin j'aurais tenté le coup. Mais les choses sont ainsi faites.

— Tu trouves qu'on se ressemble ? » oh ne fait pas cette tête.
« Encore une fois ce n'est pas une question piège.

— Mais c'est quand même chaud comme question. Les gens préfèrent ne pas savoir. Ils préfèrent se dire que tout est possible. Ils préfèrent nier ou dire qu'ils ne savent pas. Oui tu lui ressembles ... mais ce n'est pas une histoire de lot de consolation. Tu as une personnalité bien à toi, une aura, une ambiance carrément différente. Elle c'est un soleil, quand elle est avec toi, et qu'elle te regarde, tu as l'impression d'être le roi du monde, t'es au centre de l'univers, et puis elle passe à autre chose et tout d'un coup il fait noir et froid. Tout d'un coup tu es seul comme tu n'as jamais été seul de ta vie. Oui elle ma attiré, mais c'est compliqué, je la déteste autant que je l'apprécie. Même en tant qu'amie c'est une vilaine came. Tu te promets d'arrêter là, et à chaque fois qu'elle t'appelle ou qu'elle te sourit tu serais prêt à vendre père et mère. Tu as une amnésie de folie, tu oublies le froids et la solitude, parce que là tu as atteint le but. Mais sincèrement le truc c'est que je suis totalement conscient que ce problème c'est autant moi qu'elle. Je suis peut-être possessif, ou hypersensible... les gens autour de moi ne semblent pas avoir ce problème avec elle.

— En tout cas c'est ce qu'ils disent... parce que, franchement, rien de ce que tu dis ne me choque.

— Et tu n'as pas peur que je te regarde et que ça soit elle que je vois ? Que ça soit à elle que je pense ?

— Tu crois que les mecs ne font ça qu'avec les cousines, ou les meilleures amies de leurs copines. Franchement être décollé de la réalité pendant l'acte, y injecter une part de fantasme ça fait parti du

deal. Personne n'en parle mais combien le font ? Pour répondre à ta question : je ne sais pas pourquoi mais je ne me sens pas inquiète... je ne demanderai juste de me prendre les yeux grands ouverts.

— prendre... C'est étrange, ce mot, ça coupe les jambes. Normalement c'est mon rôle de dire ce genre de conneries, de jouer le gars au-dessus de ça, de me protéger. Là, je me sens nu et perdu dans la nature.

— En érection ou pas ? » demanda-t-elle avant de l'attraper par les fesses. Ce qui le fit sursauter comme une vierge effarouchée. « Sensible, le garçon !

— Non ! ? Je veux dire un peu, surpris peut être, recommence. » et alors qu'elle tenta de nouveau il se laissa faire.

— Ah, parlant d'érection, je pense que c'est bien parti.

C'était tellement bien parti que l'histoire se termina en cinq minutes chrono. Des préliminaires au climax, une seule chanson de la love-mixtape de Mélissa, « no diggity » de Backstreet, eut le temps de tourner.

Peut-être qu'il te faut un préservatif un peu plus épais, genre collection d'hivers et pays nordique, eut envie de dire Mélissa, mais elle préféra faire preuve de tact pour changer. Le pauvre garçon était vulnérable comme jamais, et la manière dont elle allait réagir laisserait sans doute des traces pendant des dizaines d'années. Malgré tout il y avait un fossé entre les meilleures intentions du monde et leur application. Qu'est-ce qu'elle était censée lui dire maintenant ? Quel que soit son choix, d'une manière ou d'une autre, suivant l'humeur il pouvait trouver le moyen de se sentir émasculé.

« Va me jeter ça dans la poubelle des toilettes, dit-elle en pointant le prophylactique. Lave toi l'engin, et vient me faire un câlin. Maman a besoin de tendresse. »

— Oh ! Mon ! Dieu ! C'était décidément plus fort qu'elle.

Elle lui fit un petit clin d'œil pour faire mine que c'était une plaisanterie délibérée. Il n'avait pas l'air particulièrement choqué. Si ça se trouvait le petit avait un œdipe mal résolu, et elle n'avait fait

qu'empirer la situation pour leur prochaine tentative. Elle imagina une séquence débridée, ou déformé par l'effort et un orgasme mal contenu, le visage de Philip se déformait de milles façons grotesques. Bande son : « Tourette » de Nirvana, durée une minute trente.

Ma pauvre Mélissa tu ne peux t'en empêcher.

Le câlin c'était autant pour lui que pour elle, et très rapidement il retrouva sa vigueur. Le pauvre était sensible de partout, et elle le sentit sur le point de partir (et terminer dans la même foulée) alors qu'elle lui caressait le téton du bout des doigts.

Calmer le jeu, il fallait absolument calmer le jeu, alors elle évoqua le programme du lendemain, son premier cours particulier de surf, et surtout le petit crochet par le bungalow d'un des proches amis de ses parents, le thé obligatoire et le passage chez Robert et Liliane pour récupérer l'urne des cendres des défunts.

Le gosse ne débandait pas d'un poil.

Une petite protection pour le contenir et diminuer la sensibilité.

Ne le caressant plus qu'à l'épaule et au biceps ils parlèrent d'aventures précédentes et d'ex.

Il était le deuxième avec qui elle faisait l'amour... petit jeu de sémantique, tentative de coup double, bien sûr elle avait envie de le faire descendre... sans succès, mais elle n'avait pas envie d'évoquer Liam, l'anomalie entre Léopold et Philip.

Puisses tu bruler en enfer espèce d'ordure.

Philip lui dit que lui n'en était pas à son coup d'essai et que limite il avait eu plus d'expérience qu'elle.

« Plus de partenaires, sans doute, mais l'expérience c'est un autre sujet. »

Lui demander si avec les précédentes il jouait aussi contre la montre risquait de le lui tuer l'envie pour la semaine à venir. Idem si elle lui disait « fais-moi un bébé », elle avait besoin de petite pichenettes pour le faire redescendre d'un cran mais tout ce qui lui venait c'était des arguments massue.

De guerre lasse elle lui monta dessus, lui coinça les jambes et

commença à le chevaucher doucement. Il tenta de lui attraper les seins elle lui attrapa les mains et les pressa l'une contre l'autre au-dessus de sa tête.

Elle ferma les yeux et essaya de profiter ... le temps que ça allait durer. Pas de grand mouvements, pelvis contre pelvis comme si elle voulait lui faire traverser le lit. Le pauvre était réduit dans une position de pure passivité, elle se servait de lui comme un coin de table, après avoir trop regardé Patrick Swayze à la télé. De toute façon elle n'allait pas le plaindre, il l'avait déjà eu son compte la première fois, et elle était persuadée qu'elle pouvait l'amener à la ligne d'arrivée et au-delà en deux trois coups de hanche bien dosés.

Il fallait croire que cette nouvelle position était exactement ce qu'il lui fallait pour tenir, tant et si bien que malgré ses pensées égoïstes de quelques instants avant Mélissa se retrouva rattrapée par la culpabilité.

« Ça va pour toi, lui demanda-t-elle.

— Oui, mais j'ai une question. Tu penses à qui ? Avec tes yeux fermés...

— Ne t'inquiète pas, tu es au centre de mes pensées Jérémy, je veux dire Alfred.

— Connasse.

— A ton service », dit Mélissa avant un clin d'œil, et voyant qu'il prenait ça avec humour et elle referma les yeux.

Comme il durait, elle se détendit un peu et se laissa aller à des mouvements plus généreux, pour lui comme pour elle. En fait elle commençait même à éprouver quelque chose au-delà du plaisir mécanique. Une dose de bien être, et des vagues de picotement sur sa peau comme avec Léopold dans les meilleurs jours. Et ça, ça la déconcerta. Comment pouvait-elle ressentir ça, sans les années passées à construire l'intimité, sans coup de foudre fondateur. Comment pouvait elle vivre ça après Liam.

Liam.

Un tournevis à tête plate tenu comme si sa vie en dépendait.

Liam entre ses cuisses comme maintenant, elle cambrée, puis

lâchée comme une catapulte.

Un arc de cercle, prise de vitesse, et un premier coup dans le cou. Pas la carotide hélas.

Choc de surprise dans les yeux du violeur.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Franchement ?

Qu'elle avait pris gout à leurs petites séances ?

Le tournevis qui résiste, alors elle insiste et finit par le libérer de la trachée.

Que sa bite fût tellement magique qu'elle pouvait transformer une violée en une nympho suppliante.

Contact.

L'extrémité plate qui pénètre le globe oculaire et qui continue un peu au-delà.

Mais ce n'est pas assez.

Mais qu'est-ce que tu croyais ?

Alors elle y va à deux mains et continue d'enfoncer le tournevis jusqu'à se retrouver bloquée par la boîte crânienne de l'autre côté.

Fils de pute.

Espèce d'enculé de fils de pute.

Elle se dégage, Liam était le seul à l'avoir touché. Mais elle allait se les faire, ce soir ils allaient tous crever.

Un coup d'œil en arrière alors qu'elle enfle son slip, et là-bas, à ses pieds, Philip, un collier vermeil et un œil crevé.

Mélissa ouvrit les yeux. Elle était sèche comme le Sahara et le jeune les yeux fermés un sourire d'une oreille à l'autre n'en avait pas la moindre idée.

Elle, elle ne pouvait pas continuer sur sa lancée alors elle se dégagea avant de se retrouver collée par du latex fondu. Elle libéra Philip de son prophylactique et le termina à la force de la langue et du poignet. Pour le même, à voir son visage et ses yeux pleins d'étoiles la fixant alors qu'elle lui avalait le sabre, c'était le plus beau jour de sa vie.

Si loin, si proche, la route vers l'orgasme était décidément des plus traîtres.

De la chevauchée de Liam, jusqu'à celle de Philip dans le bungalow, Mélissa avait couru à en perdre haleine. Des mois et des mois, les muscles au bord de la tétanie et l'esprit au bord de la folie. Quand ce n'était pas son corps qui était en mouvement, c'était ses pensées qui sautaient d'une chose à l'autre sans discontinuer.

Si on devait être honnête il y avait aussi des moments de pause, où elle s'écroulait comme elle avait pu le faire en arrivant chez son oncle et sa tante, mais dans ces moments-là, morte de fatigue, elle s'était laissée tomber, et rien ne l'avait retenu dans cette course à l'abîme. Elle s'était sentie anéantie. Un vide dans le vide, mais même sans défilement, le mouvement n'avait cessé de l'accompagner. Il y avait des images, il y avait des sensations, des souvenirs et des pensées qu'elle avait dû tenir à distance.

Sa survie en dépendait...en tout cas c'est ce qu'elle se disait.

Il avait suffi d'une allumette, et le ranch maudit était parti en fumée. Une allumette et les deux jerrycans de carburant du groupe électrogène.

Cette partie-là de sa vie était finie, elle n'avait rien à craindre de ce côté. Intellectuellement, elle savait que de toute évidence elle pouvait se détendre, il n'y avait pas de menace extérieure. Par contre que faire du poison qui coulait dans ses veines ? des ombres qui se cachaient derrière ses pensées ? Ça, ça ne semblait pas être près de disparaître alors autant tomber l'armure et les armes.

Il y avait quelque chose de réconfortant dans l'étreinte de Philip. Là c'était leur troisième jour à « Hossegor », ils avaient trouvé leurs marques à la plage comme au lit. Et justement, dans la douceur post coïtale, dans la douceur des bras de son amant finalement compétent, Mélissa trouva l'espace de sérénité capable d'accueillir son

arrêt, un espace dégagé où voyant arriver ses démons de loin elle pouvait leur faire face vaillamment.

La langue déliée claqua comme un fouet et déchira le ciel.

« J'ai quelque chose à t'avouer... non oublie ça, j'ai besoin de parler, j'ai besoin de sortir quelque chose de moi. Tu ne peux affronter mes problèmes à ma place, mais juste en restant à mes côtés, en m'écoutant, en me tenant, ça sera suffisant. Est-ce que tu veux bien être mon roc silencieux, la citadelle de ma retraite, le mur assurant mes arrières ? »

Avant de terminer comme une noix de coco percée au marteau et au tournevis pour en tirer ce qui en restait de jus Liam avait été tant d'autres choses pour Mélissa.

Il avait été un des inconnus avec qui elle avait fait sa dernière cérémonie ayahuasca, un visage parmi d'autres, un visage plutôt agréable avec ses cheveux mi longs bouclés et blonds comme les blés mais ce n'est que le lendemain, en le croisant dans l'auberge de jeunesse qu'elle lui avait enfin parlé.

De tous les lieux de villégiature d'Iquito il avait fallu que les voisins de la cérémonie soient aussi voisins de chambre. Lui logeait avec ses amis, dont certains même avait eux aussi pris part à la cérémonie... à les croire parce qu'elle n'avait aucun souvenir de les avoir vu auparavant.

Quand elle avait croisé Liam elle regagnait sa chambre après une bien étrange balade. Elle avait tenté de rejoindre la cahute du chaman pour lui passer un savon, mais n'avait jamais eu cette occasion car elle s'était retrouvée bloquée par un cordon policier. Apparemment, pendant la nuit, il y avait eu un drame dans le coin.

Sous l'emprise des effets hallucinogènes de la liane magique, elle ne s'était rendue compte de rien, si ce n'est du manque de sérieux du chaman qui était parti au beau milieu de la cérémonie.

Si Mélissa avait voulu faire une expérience avec des hallucinogènes en mode freestyle, elle serait restée chez elle. Les champignons ce n'était pas ce qui manquait, ni les teufeurs prêt à lui vendre un buvard. Elle voulait quelqu'un pour la protéger des esprits

insistants et de ses propres obsessions personnelles qui sous les effets de la DMT pouvait se présenter sous des visages terrifiants. Elle avait payé cher pour cette expérience encadrée.

Dans un premier temps entre deux crises de vomissements le chaman avait fait son travail, il avait chanté dans son oreille des mots et des sons pulvérisant allègrement les barrières de la langue et du carcan de son conscient. Elle s'était sentit réorientée, puis lancée sur des pistes bien plus agréables, et puis il avait disparu. Dur de dire où, comment ou quand, mais même dans la semi-obscurité qui l'avait enveloppée elle comme les autres participants Mélissa avait senti sa forte présence s'évanouir. A la voix du chaman s'était substituée une autre, proche en timbre et en inflexion, mais animée de toutes autres intentions.

Est-ce qu'elle avait halluciné sur le moment, ou après, est ce que c'était juste une réécriture de ce qu'elle avait vécu, un révisionnisme à l'aune du drôle de rêve qui s'était infiltré ? Dur de dire.

Les visions kaléidoscopiques de la première partie laissèrent place à quelque chose de plus familier, comme un vieux rêve qui dans le demi-sommeil trouvait enfin le moyen de s'infiltrer et de gratter le reste à grand renfort de déjà-vu.

La pièce et les participants disparurent complètement, tout ce qui restait c'était la voix du chaman remplaçant et une figure majestueuse et féminine, vague dans un premier temps, puis de plus en plus claire comme si ses yeux fatigués trouvaient enfin le moyen de faire le point.

La femme semblait tout droit sortie d'un film en costume. Nommée Elizabeth elle était de toute évidence la chatelaine, une personne intelligente et autoritaire. Pas vraiment du genre à se laisser marcher sur les pieds.

Le regard dur et froid laissa place à quelque chose de plus chaleureux quand elle prit enfin conscience de Mélissa.

Un grand sourire.

Cette femme était une séductrice. Elle n'avait pas encore prononcé le moindre mot que Mélissa était sous le charme.

« Bonjour mon adorée »

Il y avait quelque chose de slave dans son accent.

Mélissa eut la drôle d'impression que la voix et l'image ne collaient pas. Il y avait comme un décalage, un peu comme si la femme avait vu sa véritable voix doublée.

La femme devait être télépathe car pour le reste de l'échange, en dehors de quelques éclats d'un rire des plus cristallins elle n'ouvrit plus la bouche.

La femme pouvait lire les pensées de Mélissa, même celles qu'elles n'avaient pas encore articulées, et elle pouvait projeter sons, images et sensation par la seule force de sa volonté.

« Ne t'inquiète pas ma belle, c'est tout à fait normal. Je suis toi comme tu es moi. Toutes deux nous ne sommes que des avatars de la même âme. Oui c'est ça, je suis une de celles que tu as été. Non, je ne suis pas morte... je veux dire, d'où tu es, à ton époque je le suis, mais pas en ce lieu. Là, nous sommes à un carrefour... l'écrivain est endormi et nous dansons sur ses feuilles. » exprima Elizabeth en prenant Mélissa par la main. « Toute ta vie comme la mienne sont figées. Répliques après répliques, chaque scène bien ordonnée, mais là, sortie du parchemin, nous sommes aussi hors du temps. »

« Oui, oui, nous avons tant à nous dire, le problème c'est que hors du temps n'a qu'un temps, et qu'à un moment ou à un autre, tout sera terminé et que nous serons de nouveau prisonnières de la plume et du papier. Approche-toi d'un peu plus près que je te montre. Oui je sais, je te tiens par la main, mais c'est d'une autre distance que je parle, laisse-toi désirer cette proximité, que tu deviennes moi que tu puisses savoir tout ce que je sais.

— Ne fait surtout pas ça. » dit une voix sortie de nulle part.

Mélissa regarda tout autour d'elle, elle repéra instinctivement le vide d'où venait la voix. Cette anomalie glaçante.

« Samaël qu'est-ce que tu viens faire ici, demanda Elizabeth. Tu ne m'as pas assez poursuivie et tourmentée comme cela ? Pourquoi cette haine à travers les siècles et les continents ?

— Tu le sais très bien sorcière. Demoiselle, elle veut vous voler

votre âme, votre vie, votre corps. Regardez ce qu'elle essaye de vous faire.

— C'est hôtepital qui se moque de la charité, dit Elizabeth. Tu vas lui dire, caché que tu es, qui sont les gentils et qui sont les méchants. Montre un peu ta sale gueule qu'elle voit le monstre qui lui demande sa confiance.

— Sentez par vous-même mademoiselle. Je ne demande pas à être cru sans preuve. Explorez les contours de votre pensée, de votre âme, et voyez ce que la sangsue est en train de vous faire.

— Il essaye de nous dresser l'une contre l'autre. Une maison divisée ne peut tenir debout. Il a besoin de nous savoir faible pour prendre le dessus. Dis-toi bien que si Samaël est mon ennemi, c'est aussi le tien. »

Mélissa ne vit rien de ce que disait Samaël, mais cette emprise, elle la sentit pleinement, et dans la foulée un froid glacial lui traverser la colonne vertébrale. Elizabeth était blessée par ce manque de confiance. Sa douleur semblait tellement réelle.

Cette emprise, ce n'était pas nécessairement une mauvaise chose. Des fois c'est bien d'être pris par la main, et de savoir ce qu'on est censé faire. Sinon il faut toujours deviner, avancer sans certitude avec le vilain sentiment d'être à côté de la plaque toujours en train de jouer à cache-cache avec la vie.

« Tu veux voir la tête de Samaël, ce qu'il essaye désespérément de te cacher. Et bien regarde bien, très chère. »

Et en un claquement de doigts, Mélissa pu voir ce qui fut sans doute en son temps un chérubin resplendissant mais qui en volant trop près du soleil avait vu fondre plus que la cire tenant ses plumes. Tout était devenu grotesque en lui, sa peau était couverte d'une mousse verte et il émanait de lui une odeur de cœur de forêt avec toutes les nuances de nature en décomposition. Il était un visage de punition et de déchéance.

Mélissa fut traversée par un frémissement et préféra reporter son attention vers la silhouette gracieuse de ce qu'elle avait été il y a fort longtemps. Si Elizabeth était comme elle, elle devait être aussi forte

pour se voiler la face, et se mentir à elle-même. Mélissa, comme sa mère lui disait parfois, était la plus belle des autruches.

Mélissa se sentait prête à aller jusqu'au bout du monde avec son alter égo, ce symbole de puissance et de résolution, mais pour aller où... et pour aller d'où. Simples questions, fragments de pensées jetées au petit bonheur l'air de rien jusqu'au moment une trouva un chemin. Elizabeth lui avait promis de tout lui montrer, tout ce qu'elle savait... mais sans doute pas ce qui s'imposa dans la conscience de Mélissa. Ça commença de manière intime et jouissive, comme la verge d'un aimé la remplissant de bonheur mais vira en quelque seconde à une vision digne du quatrième cercle des enfers.

L'homme qui s'agitait entre les cuisses d'Elizabeth, Mélissa ne l'avait jamais vu, mais elle le reconnut instantanément. C'était Léopold, ou plus exactement cet homme c'était ce qui avait toujours été caché sous la surface de l'homme de sa vie à elle, Mélissa. Il s'appelait Emmanuel, et il était l'amour fou d'Elizabeth. Il était son maître et son esclave, il était son poing armé, il était son guide. Et tous deux s'unissaient avec vigueur, mais l'humidité poisseuse qui leur collait à la peau n'était pas de la sueur mais du sang. Le sang des innocents. Union pour le plaisir mais aussi pour la magie, sacrifice rituel, petites filles et petits garçons saignés aux quatre veines, mais avant ça, invariablement sodomisés par Emmanuel. Pas un secret, c'était de l'ordre de la perversion partagée. A eux deux ils étaient la peste incarnée. Terreur de la région, ils avaient recruté tout ce qu'il y avait de plus cruel et de plus détestable dans les territoires. Ils avaient les armes et l'argent, force anti naturelle, force aplatissant tout sur son passage... mais une force qui à un moment dans le temps et l'espace était à l'arrêt.

Moment décisif.

Moment potentiel.

Mélissa essaya de se défaire et de s'éloigner de la diablesse, mais ça résista. Elle regarda Elizabeth et celle-ci leva les mains en l'air comme pour dire qu'elle n'y était pour rien. Mélissa réalisa que malgré la poussée, c'était elle qui refusait de lâcher, de laisser aller. C'est elle qui s'agrippait à celle qu'elle avait été.

Mélissa ne s'était jamais vue comme une mauvaise personne, elle avait toujours été solaire, généreuse, empathique... non elle était quelqu'un de bien... si ce n'est pour certains détails. Des dérapages minuscules çà et là, mais à bien y regarder, toute cette vilainie accumulée était loin d'être négligeable. En reliant les points on pouvait même deviner qu'ils formaient comme un axe de sa vie. Elle se mentait à elle-même, elle niait ses pires instincts, mais ils étaient là, l'attendant patiemment.

N'avait-elle pas ri à gorge déployée en voyant Bryan tomber de son vélo. Elle l'avait toujours regretté surtout quand elle l'avait aidé à chercher les fragments de ses dents plantés dans le bitume.

Culpabilité ?

Ou juste une manière de dire ce n'est plus moi, « je n'assume pas » ?

Devant tant de pudibonderie Elizabeth lui avait caché la vérité mais elle, elle ne se mentait pas à elle-même. Elle mordait la vie à pleine dent. La vie n'était-elle pas plus belle quand on était enfin soi-même, peu importe les conventions. Avec ce foutu sens moral comme une épine dans le pied t'empêchant de penser, t'empêchant de rêver comment pouvait-on vivre vraiment ?

Une existence à marcher droit et fuir le courroux d'un dieu vengeur.

Elle était peut-être aussi bien aux côtés de celle qu'elle avait été avant de se perdre dans les méandres de l'histoire et de la morale. Ce n'était pas pour rien si elle s'accrochait. Au fond d'elle, Mélissa ne voulait pas perdre le contact avec cette force primordiale.

« Je ne sais pas ce qu'elle te raconte, dit l'enfant défiguré, mais je suis sûr que cette sorcière est en train de s'infiltrer dans tes pensées, elle doit te raconter une belle histoire, te charmer, de te dire que tu seras bien mieux à ses côtés. Mais elle n'a pas besoin de bras droit, elle a le roi et ça lui suffit comme ça. Non, elle veut juste se servir de toi, t'utiliser, t'enfiler comme un déguisement et poursuivre son règne de terreur sous tes traits.

« Voilà qui est mieux, retrouve tes contours, redeviens toi-

même, bannis-la de ton espace.

« Joins ta force à la mienne, laisse-moi guider ton bras, laisse-moi te guider pour la détruire une bonne fois pour toute, sinon pas un jour de ta vie tu pourras faire confiance à tes pensées et aux émois de ton cœur »

Samaël disait ça, il tournait autour du pot, mais Mélissa pouvait sentir que ce qui l'intéressait en fait c'était lui aussi de prendre le contrôle. Elle était un pion entre deux menteurs. Alors elle vomit le reste de la médecine chamanique dans un cri monstrueux et ainsi elle les expulsa hors de ses frontières. Elle imagina une bulle tout autour d'elle, du verre trempé, le plus épais, oui c'est ça, de plus en plus épais. Vue dégagée dans toutes les directions et l'ayahuasca avait perdu toute emprise sur elle, alors elle avait quitté les ténèbres de la pièce, la demeure, la rue et s'en était retournée à l'auberge de jeunesse pour un sommeil amplement mérité.

De son propre aveu, Liam était envieux.

Si Mélissa avait eu l'occasion de vivre des aventures extraordinaires durant la cérémonie, lui avait eu droit au tout venant, une enfilade de cliché psychédélices, un kaléidoscope tournant pendant des heures. Passionné d'occultisme et de paranormal, il était venu en bon touriste spirituel occidental en recherche de sensations fortes et il en était sorti un rien déçu.

Après avoir engloutit deux tartines trempées dans son chocolat au lait il avoua que comme Mélissa il pensait en rester là. Il avait assez vu du Pérou comme ça.

Pour son interlocutrice la situation était bien compliquée, elle était censée attendre encore deux jours, contacter son petit copain... et rompre avec lui. Mélissa n'avait pas partagé tous les détails de sa vision, sans doute poussée par la honte, elle avait préféré garder les détails des méfaits d'Elizabeth.

« Si c'est pour rompre avec lui, lui avait dit Liam, rien ne te sert de l'attendre. Tu peux passer ce coup de téléphone de n'importe où. Viens avec moi et les gars, on prend le premier vol de l'après-midi pour Lima puis on rentre aux états unis. Tu veux aller dans quel état déjà ? »

Et là les coïncidences s'enchainèrent.

Avec février qui tirait à sa fin elle voulait aller à la nouvelle Orléans pour fêter le mardi gras. Eux aussi.

Après ça ils comptaient rentrer chez eux à Blanding une toute petite ville de l'Utah et elle à Monument Valley qui était plus ou moins sur leur route.

Elle avait peur d'être à court question finance. Un de la bande voulant rester un peu plus longtemps au Pérou pouvait lui offrir son

billet qui, étant interchangeable, allait de toute manière être perdu.

Liam et ses amis étaient d'excellents compagnons de route, tout avait été parfait, sans doute trop parfait, mais Mélissa avait toujours eu le chic pour se retrouver au bon endroit au bon moment. Elle était la petite fée capable de traverser l'autoroute en dansant sans la moindre égratignure.

Après des jours de fêtes à la nouvelle Orléans, sur la route les menant tous à l'ouest, peu après San Antonio, somnolant à l'arrière de leur minivan elle fut réveillée par une vision. Les images horribles qui s'étaient imprimées sur sa rétine endormie avait le parfum acre de la pire des prophéties. Elle força les garçons à chercher une cabine. Elle appela encore et encore la ligne du bungalow de ses parents mais n'eut bien sûr personne pour lui répondre. De paniquée elle vira hystérique et ne remonta dans le van qu'à force de cajolerie.

« Les garçons me permirent d'appeler au plein suivant, mais encore une fois, ça sonna dans le vide. Charlie, le meilleur ami de Liam, qui parlait trois mots de français alors je lui ai donné d'autres numéros d'amis et de relations avec qui mes parents étaient peut-être en train de passer du bon temps. Choux blancs à tous les étages...

« Je leur ai dit que j'étais désolée, et qu'aussi insensé que ça puisse paraître je devais rentrer en France.

« Après deux minutes de conciliabules, on était de retour sur la 10, roulant en direction de l'aéroport de San Antonio. J'étais en train de me morfondre quant aux prix des billets, quand les gars décidèrent de faire une troisième pause.

« Quand je suis remontée à la fin de celle-ci dans le van, ce n'était plus sur la banquette arrière mais dans une partie bien moins confortable du véhicule. Visiblement les gars s'étaient attachés et avaient des difficultés à accepter de me laisser rentrer au pays du rouge des berrets et du camembert. Ils avaient tellement de mal à faire leurs aurevoirs qu'ils m'avaient assommée, ligotée, bâillonnée et jeté dans le coffre.

« Une dizaine d'heures à me demander ce qui était en train de m'arriver. Une dizaine d'heures à me repasser en boucle les échanges

au Pérou, la fête débridée à la Nouvelle Orléans, la manière dont ils s'étaient montrés chevaleresques et protecteurs quand un mec un rien éméché s'était montré violemment insistant. Dix heures à pleurer mes parents, dix heures à me dire que ma vie était elle aussi finie. Dix heures à la limite de l'asphyxie, le nez pris par l'odeur de ma propre pisse. Et bien ces dix heures ce n'était rien, par rapport à la suite. Rien d'autre qu'un parfait tremplin vers les pires sept mois de ma vie.

« Les trois étudiants fêtards n'étaient que la pointe d'un groupe plus conséquents, une bande qui m'avait attendu bien patiemment pendant tout notre périple, préparant dans un ranch reculé une cellule pour m'y enfermer et un laboratoire pour me tester.

« Je sais que ça ne fait aucun sens.

« Je sais qu'un détraqué faisant tout et n'importe quoi, c'est tout à fait crédible. Une paire voir trois, ça peut encore passer mais là, un peu moins de dix personnes, si bien organisées, terriblement bien équipées, coordonnées... ça dépasse l'entendement et je sais que ça va être dur à avaler, surtout en te disant que je n'étais pas là par hasard. Que tout avait été organisé depuis longtemps. Pas autour de moi, Mélissa Garcia exactement mais pour celles que j'avais été dans mes vies précédentes. Moi, Mélissa je n'étais qu'un obstacle sur le chemin.

« Comment ont-ils su qu'ils allaient me trouver chez le chaman ? Ça, ça me dépasse complètement. En tendant bien l'oreille pendant sept mois j'ai pu en glaner des informations mais pas celle-là. Pas la plus importante. Pas celle qui pourrait donner un soupçon de crédibilité à mon histoire.

« Tu vois j'aimerais pouvoir te proposer une belle histoire avec moult rebondissements quant à mon horreur intime et la progression de leur travail, mais la vérité c'est que s'il y avait un cerveau qui avait pu les diriger et leur permettre contre toute attente de trouver une petite française en vacances au bon endroit au moment même où elle avait la révélation sur ses origines diaboliques, et bien cette main divine les guidant leur fit complètement défaut par la suite.

« Rien ne s'est passé comme ils l'entendaient, toutes leurs expériences foiraient les unes après les autres et j'ai fini par réussir à

mettre leur plan en échec, de manière définitive. »

Durant leur petite semaine à Hossegor Mélissa offrit une histoire poignante pour Philip. Une histoire pleine de larmes, de regards dans le vide et de tremblements. Une histoire sur mesure. Une histoire parlant des pires traumatismes de sa vie, tout en évitant le pire d'entre eux. Ironiquement celui-là même qui l'avait poussé à confesser.

Était-ce la manière dont il avait réagi, la manière dont il l'avait regardé. Tout cet amour, cette compassion... cette tendresse... comment aurait-elle pu lui raconter comment ça s'était terminé pour de vrai ? Elle inventa pour lui une nouvelle fiction sans flamme ni sang. Une fiction où elle s'était contentée d'assommer un Liam rendu passablement distrait par une rêverie post coïtale et s'était alors échappée du ranch infernal au volant du véhicule dont elle avait emprunté les clés.

Mélissa n'eut le temps de terminer son café qu'elle se retrouva rincée par une averse de questions. La veille Mélissa avait senti Philip peinant à garder pour lui certaines d'entre elles, surtout celles sur la variation du consentement des relation sexuelle entre elle et Liam qui avaient de toute évidence duré jusqu'à la fin. Il fit preuve une nouvelle fois de fortitude et évita ce terrain miné pour concentrer ses attentions sur un domaine sans rapport : cette histoire surnaturelle, cette lutte entre Samaël et Elizabeth. Ça, ça l'avait interpellé. Ça, ça lui avait mis le cerveau en ébullition toute la nuit.

Comme le père de Mélissa disait toujours le monde moderne, aussi violemment antireligieux soit-il, a conservé une fascination intense pour l'ésotérisme et le paranormal.

En demandant à une personne publiquement et à brûle pourpoint si elle croit aux esprits, il y a de forte chance pour qu'elle batte en retraite de peur de se voir ridiculiser publiquement. Par contre, si une ou deux personnes autour d'elle ont déjà témoigné d'histoires se situant aux frontières de la rationalité, rapidement la langue se délie et les anecdotes pleuvent. Quel que soit le milieu, la race, le sexe, les gens brûlaient de croire qu'il y avait quelque chose au-delà de la réalité bétonnée, et ce désir ardent était souvent rencontré par des expériences assez marquantes. Prémonitions, contact avec l'au-delà, tout le monde avait vécu ou connaissait quelqu'un qui avait vécu quelque chose comme cela.

Philip n'était pas juste une autre illustration de cette théorie, c'était un cas d'école, une démonstration de sa mécanique sous-jacente. Philip était le fil de sa mère. Solange Mac Gregor une femme passionnée par ces phénomènes. Toute sa vie celle-ci avait couru sans succès après « une expérience directe » mais elle ne semblait pas prête

à baisser les bras. Elle connaissait moult médiums, cartomancienne, théurgistes qui eux avaient des résultats. Eux, ils voyaient et sentaient des choses, eux, ils arrivaient à tordre le monde à leur guise mais pas elle. Jamais elle. Certes ils se plantaient régulièrement, les prédictions étaient fausses ou carrément discutable trois fois sur quatre mais les fois où ils avaient raison, les détails obtenus, l'aberration statistique que ça représentait, la foi de Solange en ressortait plus forte que jamais.

Philip lui, sans doute en réaction, aimait se décrire comme quelqu'un de plus prudent. Lui non plus n'avait pas eu d'expérience directe irréfutable. Oui, il avait connu des coïncidences troublantes, ce que sa mère aimait appeler des synchronicités mais il n'y voyait pas là de quoi trancher et se retrancher enfin derrière une position clairement délimitée. En fait il était comme Mélissa l'avait pu être à son âge, fidèle élève de monsieur Cabral, il pensait que l'homme était une usine à histoire. À l'aide de cette compétence formidable, ce réflexe encodé au plus profond de son ADN, l'homme trouvait toujours le moyen de relier les points aussi éloignés soient-ils.

« Franchement tu aurais arrêté ton histoire au lendemain de la cérémonie j'aurais été un rien arrogant et je t'aurais dit que cette histoire de vie antérieure où toi et ton ex vous vous la jouiez comtesse « Báthory + Gilles de Rais » mis en scène par Oliver Stone, je t'aurais dit que c'était ton inconscient qui avait donné forme à tes angoisses du moment. Qu'il te donnait une bonne raison de te défausser dans la destruction d'une relation de quinze ans. Destruction subite mais que j'imagine sans peine être l'aboutissement d'un long processus de toute évidence à la lisière de ta conscience. Et puis tu me dis que les mecs qui t'ont enlevé étaient des adorateurs ou des sbires de cette sorcière... et même si on pourrait dire que tu avais contaminé Liam en lui racontant ce qui s'était joué... franchement j'ai du mal à croire à une hallucination collective de cette ampleur, surtout avec toute l'organisation qui t'attendait au ranch. Non franchement, cette histoire c'est de la folie et ça me met dans une position bizarre : à la fois je te crois, et en même temps pas vraiment.

« Je veux dire... je te crois vraiment mais c'est comme si j'étais

dans une bulle isolée de toi, les conséquences logiques de ton histoire ne peuvent arriver à déboulonner mes croyances, mon positionnement rationnel. »

Philip resta un moment silencieux, les lèvres remuant sans un bruit comme s'il était engagé dans une conversation avec lui-même.

« En fait j'ai l'impression que finalement même si je vivais quelque chose, quelque chose d'incontestable, je ne pourrais m'empêcher de résister, de le cloisonner, de dire oui oui mais de continuer de vivre ma vie comme si de rien n'était. C'est un peu comme si ma croyance était plus importante que la réalité. Elle est la réalité, et le monde au bout de mes sens n'est qu'une arrière-pensée. »

Visiblement ces réflexions continuèrent de le travailler car peu avant la fin de leur petite semaine au bord de l'atlantique il revint sur le sujet complètement hors contexte.

« Tu sais, cette manière que j'ai de segmenter ma relation à la réalité... ces frontières invisibles qui semblent arrêter certaines de mes pensées, et j'ai l'impression que toi aussi tu as ça en toi. On est tous les deux comme devant des miroirs brisés, incapables de regarder plus d'un fragment à la fois.

« La perte de ton innocence à mon avis c'est une vision de l'esprit. On a beau des fois chercher à oublier, tout ce que l'on est, tout ce que l'on a été, ça reste, ça ne meurt jamais. Tu n'as pas à aller chercher une partie de toi perdue à pétaouchnock, tu n'as pas besoin de thérapeute pour la retrouver. Tout est là dans ta tête ton cœur et ton ventre.

« Le truc c'est que pour l'instant tu t'es convaincue que tu ne l'as plus, et à forte de te le répéter, tu es aveugle à ce que tu peux avoir en face de toi.

— La pensée est venue après la perte, c'est une observation, dit Mélissa. Ce n'est pas comme si quelqu'un d'extérieur m'avais parlé et convaincu de quoi que ce soit.

— Je veux bien, mais blessée comme tu es, tu es l'ombre de toi-même, tu es en convalescence. Tu as vécu une série de trauma

considérables et ça ne va pas se régler en une semaine ou un mois, tout ce qu'il faut c'est éviter de t'enfermer dans la colère, la peur, la haine, et des constats définitifs. A l'instant *t*, oui tu en es là, mais tout est flux. Donc il est... merde qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit quelque chose qui ne fallait pas ?

— Non du tout... mais ça ce que tu viens de me dire, c'est étrange dans la bouche d'un garçon de ton âge. L'espace d'un instant j'ai cru que mon père parlait à travers toi...

— Tu penses quoi ? Qu'il m'a possédé ? Qu'il a essayé de te parler depuis le royaume des morts ?

— Oh, ne le prends pas comme ça. Je partage une impression. Tu vois, « tout est flux » c'est quelque chose qu'il n'arrêtait pas de dire, c'est la base de sa philosophie... je n'ai pas l'impression que ça soit la tienne.

— Ce n'était pas pour te tourner en dérision. C'est que des fois la bonne réponse est la plus simple. Tu sais avec qui je viens de passer cette semaine ? Sa fille ! Et visiblement cette leçon tu l'as fait tienne. Ces mots, tu as dû me les répéter une quinzaine de fois alors que tu m'apprenais à monter sur le surf, et sans doute tout autant dans d'autres circonstances. Visiblement la contagion ne s'arrête pas là car maintenant je te le renvoi à la figure.

— Ah, dit Mélissa toute penaude.

— Et pour enfoncer le clou, je vais continuer de le citer. Rêve, laisse-toi rêver, rêve de ce qu'il y a de plus beau et de plus plaisant, mais rêve comme si tu l'avais déjà. Ne fais pas de ton rêve une torture, une expérience de manque, faisant un phare pour te guider. Rêve de là où tu veux aller et anticipe tout le bien qui t'attend là-bas. Ne pense pas à ton innocence comme quelque chose de perdu, mais comme quelque chose qui a existé, dont tu as fait l'expérience et que tu peux retrouver dans chacun de tes rêves. Rappelle-toi, vis ton innocence dans tes rêves, dans ton cœur dans ton ventre, encore et encore.

— Est ce qu'on peut aller sur une aire d'autoroute faire une pause ? J'ai vraiment besoin que tu me prennes dans tes bras. »

Oui, peu ou prou Philip avait cité Mélissa, citant elle-même son

père. Ces mots, elle les avait envoyés tant de fois durant leur séjour et même avant cela. Elle les avait usés, et leur avait limé les dents comme un *pater noster* tapissant le monde à l'infini.

Ces mots, elle les avait dit à Philip et à d'autres, elle les avait martelés encore et encore attendant désespérément un écho, et voilà qu'enfin, enfin ! Enfin il avait répondu à cette prière inavouée et insufflé un peu de vie dans les mots du père.

Mélissa regarda le post it griffonné, soupira et se laissa tomber sur son lit. Les bras en croix elle regarda le haut plafond, ses moulures et le lustre suspendu, une sorte de bouton de rose blanche faite d'écailles nacrées disposées en cercles concentriques serrés. Après plus de deux mois à dormir dans cette chambre c'est la première fois qu'elle le remarquait.

Mélissa se demanda, si on l'avait hypnotisé la veille, si elle aurait été capable de décrire le lustre. Philip lui avait expliqué qu'en faisant régresser leurs clients en transe certains hypnotiseurs étaient capable d'amener à la conscience des souvenirs des premiers mois après la naissance et même avant. A le croire, avant même que le même soit conscient, qu'il puisse verbaliser ce qu'il voyait et même faire sens de son environnement, des souvenirs précis s'imprimaient de manière indélébile quelque part.

En tout cas c'était la théorie car l'hypnothérapeute consulté par Solange, sa mère, n'avait pas été fichu de lui faire retrouver certains objets qu'elle aurait rangé sans y faire attention. Cette interaction avait laissé le type entre gêne et colère.

Peut-être que les objets avaient été déplacés par une tierce personne depuis. Peut-être que les prétendues vertus de l'hypnose ou même leur théorie sur l'acquisition de la mémoire laissait à désirer. Ou encore tout ça fonctionnait très bien avec un praticien compétent. Ou encore comme avait fini par dire l'homme en échec, la « faute » était chez Solange. Après tout, elle avait beau dire désirer plus que tout au monde avoir enfin la confirmation de tout ce qu'elle avait pu lire dans tant d'ouvrages ésotériques et New Age, ne lui avait-elle pas aussi avoué qu'elle avait tendance à mettre les thérapeutes en échec. Il y avait sans doute une partie d'elle qui était bien décidée à faire rater toute

expérience aux frontières du monde profane.

« Faut croire que toi et ta mère vous vous ressemblez bien plus que tu ne veux le croire » dit Mélissa avant de lui offrir un sourire un rien narquois.

Parmi toutes les tentatives de la mère de Philip il y en avait une qui avait tout de même interpellé ce dernier. Geneviève Roland, une des voyantes les plus réputée de Nîmes. Une sommité en la matière.

Peut-être qu'elle avait à sa botte une armée d'enquêteur particulièrement performants, peut-être qu'elle était extrêmement forte pour lire les expressions corporelles... mais peut-être aussi qu'elle était réellement une bonne médium. Peut-être était-elle capable de voir dans les vies antérieures, et de parler avec les esprits et même parfois de voir le futur.

Avec le numéro de cette femme, Mélissa avait potentiellement la réponse à ses questions aux bouts des doigts et pourtant elle hésitait.

Geneviève Roland était tellement demandée qu'elle pouvait se permettre de faire payer à ses clients des sommes exorbitantes. L'idée de dépenser une somme importante par simple curiosité dérangeait profondément Mélissa. Elle n'était pas exactement dans le besoin, elle ne payait pas de loyer, elle avait un temps partiel au Mc Donalds pour se faire de l'argent de poche et même si la succession de ses parents semblait s'embourber dans mille complications administratives, elle en avait déjà récupéré une partie, un matelas bien confortable pour assurer ses arrières.

Non, si elle hésitait c'était pour une autre raison.

Mélissa ferma les yeux et sentit la texture du papier griffonné dans sa main.

Qu'est-ce qu'elle espérait au juste ?

Philip voulait qu'elle pose des questions à propos de Samaël. Il était fasciné par ce personnage, son nom, son apparence, ses motifs affichés comme cachés. La manière dont il était connecté avec Mélissa et Elizabeth... Dévoré par la curiosité Philip lui avait dicté le numéro et lui avait fait promettre de tout lui raconter.

Mélissa, elle, elle voulait tirer un trait sur cette histoire, elle

aurait voulu pouvoir la glisser dans sa poche et mettre son petit mouchoir pardessus. Mais Elizabeth était là quelque part connectée à elle à travers le temps et l'espace, tout comme Emmanuel son compagnon psychopathe était connecté à Léopold. Mélissa s'était débarrassée de Liam et de sa bande mais elle sentait au plus profond d'elle que la bande de ricains décidé à la faire reconnecter avec toutes ses vies antérieures n'avait pas dit son dernier mot. Un jour ou l'autre le Phoenix renaîtrait de ses cendres, le monstre se relèverait et ce n'était pas les milliers de kilomètres la séparant du ranch qui l'arrêterait.

Il était tout à fait possible que la tête bien enfoncée dans le sable, et se refusant de penser à la menace peut être pas si lointaine qu'elle ait passé ces derniers mois à tracer des cibles sur le dos de toutes les personnes avec qui elle avait pu interagir. Peut-être que dans un jour ou deux, qu'en rentrant du Mc Donald elle allait retrouver Marjorie et ses parents égorgés et une bande de mercenaires là pour terminer le travail commencé dans le ranch.

Et ça, c'était juste pour la menace extérieure.

Il y avait aussi la bombe à retardement dans sa tête.

Si quelqu'un pouvait lui permettre de gagner un peu de clarté c'était bien Geneviève Roland.

Mélissa récupéra le combiné et composa le numéro de la voyante.

« Mme Roland ? Allo ?

— Bonjour

— Bonjour, je vous appelais pour savoir si vous aviez une disponibilité... euh... c'est Philip, le fils d'Solange Mac Gregor qui m'a donné votre numéro. Je suis...

— Mélissa Garcia, oui j'attendais votre appel.

— Philip vous a prévenu.

— Non, j'ai eu le droit à une visite de votre père hier.

— Mon père ?

— Oui j'ai rêvé de lui, Melwin m'a dit que vous appelleriez. »

Son père mort avait visité la voyante... cela aurait pu sentir l'arnaque si ce n'est pour 'Melwin'. Son père s'appelait Jean Christophe

Garcia. Melvin, ou plus exactement Melwin, c'était un surnom... un surnom qui n'était connu que par trois personnes, et parmi elles, Mélissa était la seule à être encore en vie. Même si dans les faits son épouse l'appelait « amour » et sa fille « papounet » quand elles s'adressaient à lui, dans les jours de légères disputes, et des fois juste pour rire, la mère et la fille quand elles parlaient de lui entre elles, c'est ce prénom qu'elles utilisaient.

Geneviève Roland attendit bien patiemment que Mélissa retrouve l'usage de la parole.

Philip avait beau être admiratif devant les prouesses que sa mère avait pu lui raconter, il ne pensait pas que la voyante communiait avec des esprits. Par contre il était ouvert à l'idée de la télépathie. Ça, ça faisait sens pour lui, et le jour où il en aurait une preuve il se voyait bien passer du camp des gens ouverts à celui des croyants. Que les sens captent plus qu'on ne peut le croire, pour lui ça relevait de l'évidence. Il trouvait tout à fait logique l'idée que le conscient de la plupart des gens ne sache que faire des informations perçues par ces canaux non conventionnels et pour lesquels il n'y avait ni langage ni convention partagée.

Peut-être que Geneviève ne faisait que capter des informations cachées dans l'aura de ses clients. Après tout, beaucoup de gens, tout à fait sérieux, ne pensaient-ils pas que le cerveau plutôt qu'être un réservoir à souvenir ressemblait plus à une antenne permettant d'accéder plus ou moins facilement à des informations extérieures. Mais là, comment ? Comment avait-elle pu capter quoi que ce soit ? Comment...

« Mais je ne viens de prendre la décision de vous appeler qu'il y a deux minutes.

— C'est ce que tu crois. Mais vraisemblablement il y a deux minutes ton cerveau n'a fait que ratifier la décision prise au préalable dans ton cœur. Tu as fini par donner une forme à ce qui existait bien avant, tu as inventé une histoire pour justifier le fait que tu as maintenant le téléphone dans la main et que tu me parles.

— Ok, peut-être. » dit Mélissa en sentant qu'il lui faudrait sans

doute une semaine pour décanter ces deux phrases. Elle regretta de ne pas avoir de dictaphone pour enregistrer l'échange. D'ici le rendez-vous effectif il lui faudrait en récupérer un pour faire comme la plupart des clients de la voyante qui se repassaient des dizaines de fois leur entretien pour être sûr de ne rien laisser passer des sous-entendus, et autres allusions faites en passant mais si lourdes de sens. « Peut-être, et à part vous dire que j'allais appeler, il vous a dit quelque chose d'autre ?

— De ne pas me presser pour te recevoir. Tu n'es pas encore prête pour entendre ce que j'ai à te dire.

— Vraiment ? J'ai besoin de clarté maintenant. J'ai besoin de savoir pour laisser tout ça derrière moi.

— Tu crois qu'on peut laisser les choses derrière nous. Et de tout façon tu dis vouloir de la clarté, alors pour reprendre ce que j'ai pu capter des mots de ton père « la plus belle des autruches, à la tête si profondément enfouie dans le sol qu'elle est en train d'admirer les paysages australiens. Elle vit dans un monde inversé, ou la vérité est illusion et l'illusion vérité. » Visiblement à force de réécrire l'histoire suivant tes humeurs, tout se mélange. Tu crois pouvoir faire la différence, et peut être que ton cerveau sait encore où est la frontière, mais ton cœur, et le reste de tes centres, eux, sont complètement perdus. »

Le rendez-vous fut pris, tard, bien trop tard pour Mélissa. Philip serait en train de passer son bac et elle, sans doute qu'elle ne serait même plus à Nîmes. Il lui faudrait donc revenir sur ses pas, encore au moins une fois.

Et oui elle vivait dans le mensonge.

Par omission, la plupart du temps.

Péché véniel s'il en est.

Par contre avec Philip elle en avait raconté de beaux, encore une fois.

Elle s'était laissée aller à la facilité.

Elle avait été fidèle aux sentiments plus qu'au fait.

Ça, et...

Elle avait voulu préserver son image, et gommer les aspérités

tranchantes et particulièrement peu ragoutantes d'une vérité complexe.

Elle avait hurlé au loup... et un jour ça lui arriverait pour de vrai et personne ne la croirait.

Ce n'était pas un crime prémédité, en plein dans ses confessions, sa langue avait fourché, et elle s'était retrouvée sans crier gare emberlinguée dans une jolie métaphore toute propre, et finalement quelque peu aseptisée. Elle avait fait du sentiment un fait, et s'était retrouvée ainsi violée. Le viol, du tout-venant du narrateur médiocre, le choc facile aux réactions si prévisibles.

C'était tellement plus facile de dire qu'elle avait été assommée et enlevée, plutôt que d'avouer qu'elle avait été manipulée. Oui, entre les belles paroles de Liam et la pression du groupe...

Non, même ça c'était encore une version aménagée lui permettant de sauver la face.

Pression ou pas, personne ne lui avait mis un flingue contre la tempe. Enfin à la maison, cherchant à reconquérir sa souveraineté, la première chose à faire pour sortir de cette impuissance apprise, de ce rôle si facile de victime, c'était d'assumer ses bêtises. Au fond d'elle, elle savait, et ce savoir n'avait rien de confortable.

Elle avait su que quelque chose clochait mais elle n'avait pas envie d'être seule.

Elle avait bien senti qu'ils cachaient quelque chose mais à l'horizon les nuages s'accumulaient.

Elle avait entendu sa conscience se rebeller mais elle avait abdiqué. Oui elle s'était rendue dans le ranch de ces tarés de son plein grès.

Une fois le numéro composé, Mélissa clipsa son pager TAM TAM sur sa ceinture.

Pas de « Allo ? » ou de « Mélissa c'est bien toi ? », non, à l'autre bout du fil, droit au but, Serena demanda : « Un verre à la Cantina ça te dit ? »

Mélissa plaqua le combiné contre sa poitrine, laissa échapper un glapissement joyeux et après ce qu'il lui fallut de temps pour calmer son excitation elle répondit d'un ton presque blasé « Le temps d'y aller ».

Mélissa n'eut pas le temps de demander qui serait aux côtés de son amie qu'elle n'avait pour compagnie que la tonalité répétée d'un appel décédé. Peu importait, il fallait quelle sorte de l'hôtel particulier, qu'elle fasse une pause et trouve le moyen d'être enfin elle-même.

La vie chez les Navarro était une mécanique bien huilée, et sacrément prévisible. Leurs interactions, forme et contenu, semblaient avoir été écrit par un professionnel en pilote automatique.

Avec Philip ça aurait dû être différent, leur relation était naissante, ils étaient encore en train de se découvrir, mais déjà, la familiarité s'était installée et ils étaient sur des rails. Il était juste le petit nouveau de la dernière saison d'une de ces séries TF1 du mercredi après-midi. Après « Solange et les garçons », « le miel et les abeilles » AB production présente « Mélissa tourne en rond. »

Quelque part il y avait un script miteux et ils y obéissaient tous pour satisfaire un homme caché dans l'obscurité.

A bien y réfléchir, toute sa vie ça avait été comme ça, mais ça ne l'avait jamais gêné jusqu'ici. Il y avait des épisodes drôles et d'autres dramatiques, mais joyeuse ou pas, quelque part Mélissa y avait toujours trouvé son compte, le script collait à son ressenti, elle n'avait pas à se

forcer pour dire ses lignes, tout coulait de source. Depuis quelques mois toutefois dans des éclairs de lucidité elle voyait un fossé se creuser entre ce que ses lèvres, et son corps jouaient et ce que son cœur lui soufflait. Sa vie ressemblait de plus en plus à un rêve éveillé. Elle n'avait plus le contrôle, mais l'avait-elle jamais eu ? Le sentiment se faisait étrange, mais invariablement l'histoire se faisait de nouveau prenante et Mélissa se prenait de nouveau au jeu d'un scénario pas si éloigné d'elle et de ses préoccupations.

Avec Serena et ses amis tout était possible. Elle pouvait être lesbienne si elle voulait, pas de problème.

Dans les fait il ne s'était rien passé et vu la fascination de Serena voir son obsession pour Rivers d'« Hartley cœur à vif » il ne se passerait sans doute jamais rien entre elles. Oui, dans les faits ils ne se passerait rien mais pendant quelques jours il y avait eu cette fenêtre, cette ouverture. Un potentiel nouveau dans son être avait été révélé. Et ce n'était pas juste pour cette idée d'expérience sexuelle, c'était le fait de trainer avec cette tatouée qui pensait et agissait souvent à rebours de tout ce que Mélissa s'était évertué à chercher toute sa vie. Ça générait une infinité de moments de flottement, et d'échappées potentielles.

Mélissa vérifia machinalement que le pager était bien accroché et après avoir reniflé ses esselles elle enfila une chemise ramenée d'Hossegor. Mélissa se regarda dans le miroir posé sur la commode. Elle plissa les yeux et essaya d'oublier la jeune femme perdue dans le vêtement trop grand de son père. Elle plissa à s'en faire mal, mais la chemise aux couleurs passées ne retrouva pas son éclat d'antan, Melwin resta dissimulé derrière les traits de sa fille. Il était temps de mettre les voiles et d'aller découvrir le nouveau bar populo du centre-ville.

Avec ses petites mèches peroxydées et ses grands yeux bleus le garçon gracieux qui discutait avec Serena devait être Fred le tatoueur, un des colocataires, le seul qu'elle n'avait pas encore rencontré.

Salutations et présentations d'usage et « ça sera un cuba libre pour mon amie » annonça Serena.

« Mais comment ? » demanda Mélissa. Ce n'était son demi habituel, ni même celle qu'elle aurait tenté si on le lui avait refusé...

non ... encore que... un bref regard sur le décors autour d'eux, et les cadavres sur la table, finalement, un petit rhum pour rattraper les deux autres... oui, c'était... c'était exactement ce qu'elle aurait commandé.

« Tu devrais faire barmaid, carrément, s'exclama Mélissa. Je vois parfaitement à quoi ça ressemblerait. Serena et ses cocktails intuitifs, d'un seul regard elle sait ce qu'il te faut... l'abus d'alcool est dangereux pour la santé, en cas de problème de dépendance appelez le numéro vert 05 05 05 05. »

Rapidement la conversation s'orienta vers la passion commune du tatoueur et de sa tatouée, et Mélissa se sentie prise au piège. Que pouvait elle bien dire qui ne soit pas offensant pour son amie et sans doute son future pote ?

« Pourquoi est-ce que je ne me ferai jamais tatouer ? Jésus, là tu me poses une colle. » Elle aurait dû dire que pour l'instant elle n'avait vu aucun design qui ne lui donne envie de se l'imprimer et elle aurait pu s'en sortir facilement mais elle s'était sentie obligée de dire JAMAIS.

« Disons que tu vois, je viens de ramener un carton de journaux intimes d'Hossegor et ils sont tous couverts d'autocollants. Pour chaque cahier, je lui ai mis les stickers les plus beaux, les plus cool à ma disposition. Et de journal en journal on peut voir l'évolution de mes goûts et de mon esthétique.

« Laisse-moi deviner, dit Fred, je te parie que sur ton cahier actuel tu n'en as plus un seul.

— Pas faux mais qu'est ce qui t'a fait dire ça ?

— J'en connais pleins des gens qui comme toi veulent l'éternel, le tatouage qu'ils pourront assumer jusqu'à la fin de leurs jours. C'est le genre de gens qui se posent mille questions avant de rentrer en relation ou de s'acheter une voiture. Pas le genre de gens impulsifs, ou menés par leur cœur.

« Le truc c'est qu'à force de prendre les choses au sérieux vous finissez paralysés. Je ne dis pas, qu'il faut faire n'importe quoi et ne jamais réfléchir... non il y a une sorte d'équilibre, mais pour revenir au couple ça me fait penser aussi aux gens qui disent avoir trop souffert, et qui maintenant veulent la bonne personne ou rien. Ils ont une liste

de demandes longue comme le bras et biensûr personne ne peut satisfaire toutes ces restrictions.

« C'est un processus, tu essayes, ça marche à certains endroits et pas à d'autres, tu t'étales, tu te relèves et tu te dépasses. Encore et encore et encore. Une cicatrice n'est pas une injure ou un handicap, c'est un symbole de plus de ta croissance, du fait que malgré les épreuves tu es toujours là bien vivant. Les gens veulent gommer leurs erreurs et moi je dis non c'est tout le contraire, il faut en être fier, t'as un tatouage ridicule, ne le cache pas, assume-le, c'est un témoignage de ce que tu étais, et de ce que tu as sans doute perdu en chemin. Elle est où cette meuf qui le trouvait si cool sur le moment ? Honore cette disparue, celle sur laquelle tu t'appuies maintenant pour voir encore plus loin ! »

Ce Fred était vraiment convainquant, il aurait eu son kit avec lui que Mélissa l'aurait laissé l'égratigner tant elle était soufflée par son argument... à moins que ça ne soit par le charme du personnage.

Rendue légère et joyeuse par cette ligne de pensée et son deuxième cuba libre, Mélissa leur raconta l'histoire du tatouage qui l'avait le plus impressionnée. C'était au Pérou, entre la deuxième cérémonie et la troisième, elle avait retrouvé un des passagers, et ils avaient passé une partie de l'après-midi ensemble à discuter de leurs visions respectives comme des prises de consciences qui les avaient rendues si frappantes.

Daren, le passager, avait l'intérieur de la cuisse droite tatoué d'un carré agrémenté d'un motif typiquement Shipibo. On pouvait voir ce genre de dessins simple sur leurs habits, les broderies faites mains et vendues dans leur marché et même sur les draps de la Maloka, textiles vraisemblablement produits en masse quelque part en Chine.

« Tu vois, ces motifs ne doivent rien au hasard. Tu te rappelles du troisième Icaros hier, 'célébration du piñon blanco', non ? ok, je vais te le chanter et ça va te revenir. » et il s'était exécuté.

Mélissa confessa qu'à ce stade elle avait l'impression que les chamans ne connaissaient que deux chansons qu'ils altéraient ici et là pour coller à ce qu'ils captaient des participants.

Ce que Daren lui chantait était une des ritournelles chamaniques, ou en tout cas ça y ressemblait. A la fin du premier cycle, il lui pointa du doigt un bord du carré tatoué et suivit le motif et ses arrondis en continuant son incantation. Le motif n'était rien d'autre qu'une partition où l'on pouvait lire les variations de ton et de rythme. Mélissa s'était retrouvée soufflée.

Plus tard elle s'était rendue à l'évidence que ce genre de phénomène était rare. La plupart des motifs du commerce étaient aseptisés, ils étaient parfaitement symétriques et réguliers. Ils n'avaient rien à raconter, c'était juste le produit d'artisans se refusant à consommer la liane et à s'abandonner à son étreinte, des types singeant ceux qui avaient décidés de faire cette aventure.

Serena savait depuis un bon moment que Mélissa avait pris part à certaines aventures ésotériques au Pérou mais elle ne s'était jamais montrée particulièrement intéressée, Fred par contre se montra enthousiaste et profondément fasciné par le sujet. Adieu les histoires de tatouages, c'était au tour de Mélissa de les distraire de ses aventures.

« Le truc paradoxal, c'est qu'à la fois ce que tu vis durant les cérémonies t'ébranle profondément et en même temps tu as en fait bien peu à raconter. Ce qui se joue sous l'influence de la médecine c'est comme un rêve de quelques heures. Tu es assez éveillée pour avoir une influence certaine et prendre intérieurement des notes, mais ça reste un rêve. Quand tout se termine si tu ne fais pas gaffe très rapidement il ne te reste rien de l'expérience. C'est comme au petit matin, ça flotte encore quelques instants et puis quelques choses attire ton attention au loin, tu te disperse et quand tu reviens vers le rêve si essentiel, il ne t'en reste que quelques bribes.

« Du coup au petit matin ou encore mieux alors que la cérémonie vient de se terminer, il te faut prendre ton cahier et y coucher toutes tes impressions avant de les voir se dissiper complètement.

« Même sans relire tes notes, généralement tu finis par te rappeler plus de ce que tu as écrit que de ce que tu as vécu. Ce qui t'a traversé pendant la nuit, toutes ces sensations, ces visions et ces sons,

c'est trop énorme, ce n'est pas fait pour être géré par ton petit cerveau. Ce n'est pas pour rien que tu es en état de choc et de sidération pendant la majeure partie de l'expérience.

« Je dis bien généralement car tu vois j'ai perdu des notes, et du coup je crois que j'ai oublié les informations les plus importantes du voyage. Je n'ai plus le moindre souvenir de ce qui s'est joué durant la troisième cérémonie.

« Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me rend folle. Je sais que mes notes sont parties en fumées mais je ne peux pas m'en empêcher, je passe mon temps à les imaginer dans mes mains. J'ai l'impression d'être si prête du but. Si je pouvais retrouver quelques mots, les images se réveilleraient et une impression en amènerait une autre et je pourrais retrouver ce trésor enfoui au fond de mon cerveau.

« Je prie, je prie comme une dingue, c'était la dernière cérémonie avant que tout parte en vrille, avant que tout se retrouve corrompu. »

Fred l'invita à en dire plus, mais malgré ses deux verres rien ne put délier sa langue. Une ou deux semaines plus tôt sans doute qu'elle leur aurait raconté la même histoire de Philip, mais depuis l'échange avec Geneviève Roland, cette version des événements lui semblait de plus en plus ridicule et fausse. Pour ce qui était de la vérité, ou d'une vérité qu'elle puisse raconter, pour l'instant ça lui échappait encore. Que pouvait-elle inventer à partir de ce dont elle arrivait encore à se souvenir ?

« Hé Malicia, on attend un invité ? », demanda Marjorie en désignant l'assiette supplémentaire.

Mélissa ignore royalement la petite pique quant à sa mère blanche maintenant apparente, et dit qu'avant cette question elle était persuadée que Lucas allait manger avec eux ce soir.

« Non, lui répondit sa cousine, j'ai comme l'impression qu'on n'est pas près de le voir à cette table de sitôt.

— Il a peur que ton père le ridiculise comme la dernière fois ?

— Non, pas exactement...

— Oh, des problèmes au paradis ?

— Papa a fini par le faire douter. Maintenant il pense ne pas être capable de me donner la vie que je veux et que jamais il ne trouvera sa place parmi mes amis. Il part complètement en cacahuète. »

Si Marjorie lui parlait aussi ouvertement de la situation c'est que ça n'était pas vraiment important pour elle, et donc c'était la fin. Sans doute que le petit Lucas n'en avait aucune idée. Il pensait que tout allait bien, alors que Marjorie peinait juste à trouver le courage pour avoir leur dernière conversation.

Lui comme beaucoup de mâles de cette tranche d'âge semblaient autant obsédés par la taille de leur zigoulette que par la durée de leur relation. Grand débat parmi eux : à partir d'où mesurer leurs quelques centimètres. Pour Mélissa ils devraient plutôt se demander s'ils doivent mesurer la durée jusqu'au jour de désamour ou jusqu'à celui où leur copine trouve le courage d'amputer cette extension inutile.

La mère de Marjorie refusant de leur dire qui était l'invité mystère, cette dernière proposa de déplacer les débats à côté en attendant l'heure du repas. Mélissa sautant de branche d'olivier en

branche d'olivier comme tarzan de liane en liane, suivi sa cousine au salon, le cœur plein d'espoir quant à cette détente pressentie qui trouvait enfin le moyen de prendre forme

« Tu vois, le problème chez lui, dit Marjorie, ce n'est pas son milieu, ce n'est pas son compte en banque, c'est son attitude. Toujours en train de bouder, de s'en faire, de se sentir menacé. Sa paranoïa est exténuante. Là, il y a deux jours il m'a fait encore une crise parce que je le tiens à l'écart des psychonautes. J'ai dû lui expliquer pour la dixième fois que j'ai pleins de cercles d'amis, et qu'à de rares exceptions ceux-ci n'ont pas à vocation à se rencontrer... ou en tout cas pas à cause de moi. J'ai toujours fonctionné comme ça, mais pour lui, la seule explication qui tient la route c'est que j'ai honte de lui, ou que mes autres potes le méprisent. Et bien sûr dès qu'il est persuadé qu'une personne ne l'aime pas il se comporte comme un parfait connard. Il a le jugement dans l'ADN.

— En même temps, vu sa mère intégriste et tout ce que tu as pu me dire sur lui, ça fait sens.

— C'est quoi cette remarque ? La prochaine c'est celle où tu me dis que tu me l'avais bien dit et que tout ça était finalement très prévisible ?

— Non, s'exclama Mélissa la mine déconfite. Ce n'est pas ce que je voulais...

— Ne t'inquiète pas, je suis juste de mauvais poil... la vérité c'est que, et oui tout ça c'était réellement prévisible. C'est la dernière fois que je joue au SAMU social. Il va falloir que j'apprenne à me respecter plus que ça.

— Tu n'es pas sortie avec lui que par pitié, non ?

— Bien sûr que non, mais tu vois l'autre jour tu parlais des reproductions des inégalités sociales, et c'est exactement ça. Fils de pauvre, il pense comme un pauvre, il a les ambitions d'un pauvre. Il a beau avoir du potentiel, être intelligent et même charmant quand il veut, ne croyant pas en lui-même, il s'enferme tout seul dans une petite cage. Il a une vision de ce qui est possible, une vision médiocre et minuscule et il essaye de trouver sa place à l'intérieur. Il a accepté qu'il

était en dessous de moi, et qu'il ne pouvait que le rester.

— Putain l'ambiance, tout à fait ce qui excite les filles.

— Toujours aussi féministe !

— Hein ? Euh, je reformule. Ça t'excite toi, un mec paillasson ? C'est confortable et pratique, mais rien qu'à l'idée, en bas c'est le Sahara.

— Un paillasson, au moins il serait utile, non, c'est une chieuse, un gamin.

— Un gamin ... qu'est ce que je dois comprendre, c'est une insulte larvée contre Philip et moi ? » et alors que Marjorie se raidissait, Mélissa laissa éclater le tonnerre d'un rire tonitruant. « Je plaisante, bien sûr. Sortir avec un type plus jeune ce n'est pas sans avantage, il sait que tu as une longueur d'avance et il écoute quand tu lui donnes des conseils. Je t'ai fait de lui un amant des plus potable, voir carrément compétent.

— Je veux tout savoir. »

La trêve était confirmée, enfin !

Marjorie retrouvant le sourire des bons jours elle baigna Mélissa de sa lumière dorée. Les cousines discutèrent de Philip et de sa date d'expiration, du futur, McDo, Serena... et Mélissa eut même enfin le droit à une remarque, positive qui plus est, quant à son nouveau carré plongeant.

« C'est cool que tu assumes enfin ta mèche blanche et que tu cesses de la cacher dans ta queue de cheval. »

Un début de trêve bien prometteur mais le problème c'est que comme son nom l'indique la trêve ce n'est pas la paix... c'est par définition provisoire et l'arrivée de l'invité surprise vint mettre à l'épreuve ce lien fraîchement renoué.

« Mes demoiselles, bonsoir », dit une voix masculine derrière Mélissa. Celle-ci n'eut pas besoin de se retourner pour perdre tout appétit. L'avoir vu une fois dans sa vie lui aurait largement suffi. Décidément ce salopard trouvait le moyen de s'immiscer et de s'incruster dans n'importe quelle faille, dans n'importe quel interstice. Les Navarro n'avaient pas la moindre idée du mal qu'ils avaient invité

en leur sein.

« Olivier, comment vas-tu ? » dit Marjorie.

Olivier ! Depuis quand sa cousine appelait son psychiatre par son prénom ?

Profitant du passage de ce dernier par la case toilettes, elle questionna Marjorie et se vit répondre « C'est docteur Fendez pour toi, mais Olivier pour moi. Ce n'est pas mon psy, c'est plus un coach de vie. »

Choquant mais finalement prévisible. Parce que tout est prévisible quand on a la solution sous le nez. Toutes les petites remarques des Navarro, père, mère et fille qui s'alignaient avec la destination étaient soulignées et les autres, l'immensité du reste, complètement ignoré. Mélissa en était bien consciente et pourtant elle ne put s'empêcher de se dire qu'elle aurait dû voir venir tout ça.

Un coach de vie ! C'est comme ça que Suzanne parlait à ses amis du type qui était censé déprogrammer sa fille de l'influence néfaste de Cabral. Mais quelle blague !

En même temps devant une menace bidon, une réponse bidon... sauf qu'en dehors de son titre ridicule, Olivier Fendez, qui pouvait donner avec ces cheveux courts bouclés l'impression d'être un gentil mouton ou agneau était en fait un loup aux dents longues.

Comme pu lui envoyer Mélanie au visage durant le repas, parangon de vertu il se disait lutter pour libérer la pensée et le libre arbitre de ses clients mais en fait il était loin de se contenter de détruire les idées « déviantes », il y substituait les siennes.

« La nature a horreur du vide, donc il vaut mieux qu'une personne respectable avec les pieds sur terre fasse des propositions qu'un autre parasite finisse par exploiter le manque de cadre et de structure de la personne en convalescence.

— Mais qu'est ce qui fait que vous êtes la bonne personne et que vos idées ne sont pas une autre forme de manipulation et de formatage de l'esprit ?

— Ah je vois bien l'effet de ta fac de lettre et des conneries néo marxistes qu'on t'a envoyé dans la gorge pendant ces années-là. Toutes

les cultures se valent... sauf celle de l'homme blanc. Et après tu t'étonnes que le pays parte en vrille. Tout le monde croit mériter sa part du gâteau, croit que s'il peut changer l'histoire, les mots, les valeurs du pays il pourra masquer sa médiocrité. Heureusement qu'il y a des gens comme ta tante et ton oncle qui croient encore à des valeurs transcendantes, qui ont une échelle de valeur, une orientation dans leur vie. Et on est alignés, eux comme moi on sait ce qui est bon, on est le fruit d'une tradition, on a des valeurs fermement ancrées, on n'est pas du genre à suivre le dernier penseur à la mode, qui pour son quart d'heure de gloire serait prêt à sortir je ne sais quelles sornettes brochant les jeunes dans le sens du poil. Nous, on n'est pas des touristes du monde et de la vie, on ne se laisse pas porter par les vagues. Hissés sur les épaules des géants qui nous ont précédés, on voit loin, et alors on construit demain sur les bases solides d'hier.

— Jeu, set et match » dit Edouard en applaudissant tranquillement le long monologue du psy.

Mélissa avait envie d'hurler et pas juste contre le Amen décérébré de son oncle. Combien de fois n'avait-elle pas entendu cet argumentaire soi-disant anti marxiste ? répété verbatim par tous ces mecs de droites à la fac et ailleurs. Enfant et adolescente elle avait toujours entretenu un rapport de fascination et de répulsion avec « le camp adverse », sentiment baigné dans un respect implicite. En face ce n'était pas l'ennemi mais l'adversaire, des gens intelligent mais opérant sur la base d'hypothèses et d'une logique un tant soit peu différente. Mais là, durant cet échange, le respect venait d'en prendre un coup, une fois de plus. S'il y avait une chose qui irritait Mélissa c'était bien le prêt à penser et ces argumentaires où ses interlocuteurs coloriaient leurs cases bien soigneusement avant de lui tendre, avec un fier sourire, un cliché débile.

Le psy comme son oncle n'avaient absolument rien compris à l'histoire de la pensée et se prenaient les pieds dans des raccourcis grossiers. Appeler néo-marxisme le post modernisme, c'était une tentative grossière pour fédérer contre la pensée du siècle toutes les droites et tous les gens de bonne volonté mais refusant de trop penser.

Bien sûr que le post modernisme, un rien immature accumulait les bavures, bien sûr qu'en tant que pensée méta/décomplexée/cool de la jeunesse il était facile à instrumentaliser... tout comme tous les courants de pensées précédents l'avaient été en leur temps. La réaction de ceux qui se disent adulte ne devrait pas être de jeter le bébé avec l'eau du bain, de vomir multi culturalisme, et volonté inclusive au nom d'un dieu tout puissant et d'une culture occidentale transcendante. Ce n'était pas le moment de se replier sur les traditions dépassées, le temps était venu pour faire la synthèse, que les vieux tempèrent les élans de la jeunesse et que les racines soient recadrées, revivifiées. Pour éviter que les fossés se creusent jusqu'à devenir tranchées infranchissables lignes de séparation d'une future guerre culturelle, il fallait travailler ensemble à la recherche de l'alchimie. Fort de la foi en un tel projet il fallait faire preuve de mansuétude et accepter avec patience les écarts et les mots de trop, temporiser, proposer des amendements et accepter à son tour d'être mis à l'amende.

Ça c'était la théorie, ce que Mélissa croyait sincèrement au plus profond de son cœur, mais là, là, pas moyen de discuter avec ces crétins... oui énervée comme elle était Mélissa n'en avait plus les moyens.

« Et donc fort de ton expérience, dit-elle un rictus au bord des lèvres, ou de votre expérience collective cumulée, vous savez ce qui est bon pour les gens. Après des débuts avec la main sur le cœur à travailler au CMS, tu es blasé par la manière dont ça se passe, et tu n'as pas la reconnaissance qui t'es due pour la puissance de ta pensée et ce temps sacrifié à travailler avec la lie de la société, alors tu jettes le bébé avec l'eau du bain. Y en a marre de jouer au SAMU social, pour reprendre tes propres mots, et bien qu'ils crèvent s'ils n'ont pas envie de s'en sortir, là par contre c'est moi qui synthétise. Dieu a fait tomber les écailles de tes yeux et te voilà cul et chemise avec ceux que tu pouvais critiquer avant ta révélation.

— Je peux savoir où tu veux en venir, demanda le psychiatre.

— Tu as évolué, il y a dix ans tu savais ce qui était bon pour les gens, et maintenant que tu as changé ton fusil d'épaule tu sais encore

mieux ce qui est bon pour eux. Et tu veux former des esprits, leur imprimer dans le cortex ta nouvelle façon de voir. Tu ne crois pas que ça serait mieux qu'ils aient eux aussi leur chance de faire leurs erreurs et apprendre de celles-ci. Tu ne veux pas libérer les esprits, mais juste les rallier à ta cause, c'est juste dans la pure tradition droite ou gauche de ce pays, utiliser l'état ou la culture pour avantager un business au dépend d'un autre.

— Là où tu te trompes c'est que je n'impose rien. Je fais des propositions.

— Comme Cabral n'impose rien, il est juste dans une position d'autorité, et on a aucun autre choix que de l'écouter débiter ses bêtises... C'est bien le consensus ici, non ? je me trompe ? Et je dois t'avouer que si j'ai pu me montrer dubitative quant au pouvoir d'un tel dispositif, après vous avoir écouté toi et Marjorie ce soir, et repéré tant de similitude dans vos manières de penser, je dois t'avouer que c'est impressionnant. Oui entre tes mains c'est d'une efficacité redoutable. »

Inutile de dire qu'après ça, rester chez les Navarro était hors de question.

Le soir même Mélissa alla dormir chez Serena, et ça se passa si bien qu'elle décida d'y rester.

5 mai 1996

Tentative de mise au clair

Dans l'espoir de pouvoir me réparer il me faut braquer un projecteur ardent sur ce que j'ai pu vivre intérieurement comme extérieurement. J'ai peur.

Pas de ce que je vais trouver, mais de m'enfoncer dans les sables mouvants de mille mensonges superposés. J'ai peur d'être comme ces nigauds tombés sous la coupe de psychanalystes passant des années allongées à se perdre dans leurs pensées.

Ça, ça ne me ressemble pas, je suis une femme d'action : quoi qu'il arrive je mets un pied devant l'autre et j'avance mais en me posant et en m'explorant, j'ai peur de ralentir au point de perdre l'équilibre, et de là de perdre ce qui fait que je suis moi.

Et déjà, après avoir écrit seulement une poignée de ligne, voilà que la peur resserre son étau sur moi.

Être en mouvement est peut-être une fuite, une manière de m'enterrer la tête dans le sable comme dirai ma mère. Oui peut être que je vais m'enliser et tomber sur le côté mais qu'au lieu de perdre ce qui fait que je suis moi, je vais découvrir quelque chose de moi-même que je me suis plu à fuir jusqu'ici.

Plutôt que de chercher à reprendre chronologiquement tous les mensonges et demi vérités que j'ai pu m'infliger durant mon existence je vais commencer par le sujet le plus brulant, et finalement ce qui est le plus pertinent pour guérir de ce que j'ai pu vivre dans le ranch.

C'est une histoire qui commence deux semaines avant mon arrivée là-bas, voire trois si je dois être honnête. Ça a commencé la jour où j'ai parlé à Liam pour la première fois. Ça a commencé par une envie niée.

Une des premières choses que j'ai pu me dire lors de ce premier déjeuner partagé, c'est que je le mettrai bien dans mon lit. A l'époque c'était une pensée presque subliminale, articulée et rejetée dans le même souffle.

Je savais que je devais mettre un terme définitif à ma relation avec Léo, mais une partie de moi hésitait encore. Et cette partie bien qu'enfoncée de plus en plus au fond de mes pensées à mesure que les heures, les jours et même les semaines passent, en cet instant cette partie n'est toujours pas morte.

Là, je pourrai dire que je ne ressens plus rien pour lui mais c'est faux. J'entends encore un écho. Quelque part dans un espace très éloigné de ma conscience il y a toujours un cri d'amour pour celui qui a partagé ma vie, mes pensées et mes sentiments pendant plus de quinze ans. Un écho lointain pas vraiment capable de me faire revenir sur ma décision ou d'influencer la moindre de mes actions mais un écho réel néanmoins.

Alors qu'encore secouée par la cérémonie de la veille je partageais mon déjeuner avec Liam. Cet amour était encore présent. Je portais en moi l'odeur de Léo, ma peau était encore pleine de ses étreintes. La décision de mettre un terme à notre relation était avant tout rationnelle : le lien qui nous unissait était une illusion, c'était la réminiscence d'un amour fou entre deux pervers, un amour vieux de quelques siècles. Nous avions été pendant quinze ans téléguidés par quelque chose qui ne nous appartenait pas. Ces êtres abjects avaient eu leur temps, et maintenant c'était le nôtre, c'était à nous de vivre notre propre existence. Et ça, ça n'était faisable qu'en traçant notre route loin

l'un de l'autre. C'était une libération nécessaire pour notre bien-être mais aussi pour le reste de l'humanité, car si on abandonnait les commandes à nos vie antérieures, les pratiques dévoyées dans lesquelles s'étaient vautrés Elizabeth et Emmanuel jusqu'à leur mort nous pendaient au nez.

Et voilà qu'un charmant garçon se plaçait sur ma route, un garçon qui semblait à l'époque complètement extérieur à cette histoire sordide. Et en le regardant tout souriant me parlant de ses aventures au Pérou je réalisais avec une acuité inquiétante que ça faisait une semaine que je n'avais pas été touchée.

Souvenir fugace de nos derniers bons moments à Léopold et à moi-même et ce bel étranger en face de moi. Confusion et projection ? L'appel aux délices de mes lèvres humides. Une pensée balayée d'un revers de main, la langue qui s'agite, confession sur confessions, les jambes croisées bien serrées.

Et puis c'était passé, des considérations pratico pratiques avaient pris le dessus. J'étais dans l'après, après le Pérou, après Léopold, je pensais Etats unis et le Canada lui flottait à la périphérie. Après quinze ans à vivre la vie d'une autre, j'étais dans l'anticipation d'un nouveau chapitre de ma vie. Un chapitre qui commencerait par une fête, une débauche explosive dans le quartier français de cette catin magnifique et pourrissant sur pieds qu'on appelle Nouvelle Orléans.

Avec Liam et ses amis tout était facile, ils avaient de l'argent et des connexions, ils savaient où aller pour s'amuser et pour toucher ce qu'il fallait de stimulants et d'apaisants.

Cette bacchanale était une course à toute berzingue finissant dans un mur. C'était la croyance ridicule que j'étais assez forte pour passer à travers. C'était une passerelle entre deux drames, qui couperaient tour à tour les deux jambes sur lesquelles je m'étais appuyée toute ma vie.

D'où je suis maintenant ça relève de l'évidence, bien avant le rêve de l'accident de mes parents je savais déjà que quelque chose de terrible allait se jouer. Je savais qu'une force ignoble allait m'attraper et me ramener manu militari en France. Je savais que mes jours de vacances tiraient à leur fin et que j'allais devoir prendre enfin responsabilité de qui j'étais et de ce que je faisais.

Mais d'où je suis-je ne peux m'empêcher de réécrire l'histoire à la lumière de tout ce qui s'est passé après.

Sur le moment, je voulais m'amuser... profiter à fond de ce que la vie pouvait m'offrir. Nullement conscience de la pulsion morbide sous-jacente j'ignorais que je voulais m'éclater comme un melon fermenté, que je voulais m'anéantir. A la nouvelle Orléans c'était joyeux, et pendant plus de trois jours je n'ai pas dormi, je sautait de rails en rails et de verres en verres.

Quand la fête s'est enfin terminée pour moi, j'étais mal comme je ne l'avais jamais été de ma vie...jusque-là. On logeait à un quart d'heure du quartier français et je me rappelle de cette odeur omniprésente d'égouts et d'un junkie se piquant dans la rue à demi couché sur un matelas souillé.

Je détestais la coke autant que je l'avais adorée des jours durant. Je me détestais, je détestais ce mec dans mon lit, son haleine pourrie, sa sueur d'alcoolique. Douche après douche il y avait comme une substance collée à ma peau, un sirop avarié qui refusait de me quitter. L'odeur nauséabonde dans la chambre ce n'était pas Liam, ou en tout cas ce n'était pas que lui. Elle me suivait de partout.

On n'était qu'en mars mais il y avait déjà quelque chose d'étouffant dans l'air, une humidité qui condamnait à un perpétuel pourrissement et une fin prématurée les demeures tout en bois autour du quartier français.

Trois jours passés à faire la fête, et autant pour pouvoir s'en

remettre. Aller dans un ranch au beau milieu d'un désert ; un désert bien sec, mais pas encore trop chaud aussi tôt ans dans l'année, une proposition parfaite, je ne me suis pas faite prier.

Donc voilà bien avant le rêve, j'avais déjà couché avec Liam. Rapports à semi désiré, facilité par l'alcool et la drogue qu'il me procurait et que je réclamais et qu'il procurait et que je réclamais.

Je n'étais pas là la main tendu, genre donne-moi une dose s'il te plaît, mais je n'arrêtais pas de dire que ça me faisait du bien, que c'était génial pour dissiper ces nuages noirs s'accumulant à mon horizon. Après chaque trait « oh putain qu'est-ce que ça fait du bien... ça, merde j'en avais besoin. » Jamais il ne m'a forcé, ou ne m'a mis la pression, même plus tard. Là où Léopold avait toujours agi comme la voix de la raison, un garde-fou, Liam, lui, était tout le contraire : un compagnon idéal dans la course vers les tréfonds des abysses.

Durant les trois jours passés à se remettre, au moins dans ma tête je lui mettais tout sur le dos, je n'assumais rien de ce que j'avais fait. Pendant trois jours on n'a pas couché ensemble, et puis j'ai eu mes règles donc aucun rapport jusqu'au ranch.

J'étais rongée par les regrets. Qu'est-ce que je faisais de ma vie ? Je voulais des solutions et après m'être rendu compte que les grandes certitudes de ma vie... mon partenaire à la vie à la mort, tout ça n'avait été qu'une illusion. Il y avait une ennemie cachée quelque part dans ma tête. J'avais envie de la rencontrer, de faire un face à face comme à Ok Corral, histoire qu'on en termine.

C'est pour ça que je me suis prêtée à l'exercice de l'hypnose régressive pour donner à la voix d'Elizabeth l'occasion de se faire entendre, histoire que si elle dise droite je puisse aller à gauche, que si elle me dise de sauter je puisse me baisser.

Et oui je sais, sur ce sujet aussi j'ai menti à Philip, j'ai fait mine de ne pas connaître ce genre de pratique... et si on doit être

honnête, ça n'a pas marché plus pour moi que pour sa mère, j'ai juste entendu un type essayer de me guider d'une voix si lente que j'avais envie de lui boxer le visage. Et même en utilisant des médicaments pour me détendre lors d'un deuxième et un troisième round de tentatives, la frustration ne m'avait jamais quitté condamnant irrévocablement l'exercice à l'échec.

Avant ça il y avait eu la vision funeste alors qu'on arrivait à la frontière de l'état du Texas. La panique, les tentatives de contact avec la France, sans doute la dernière conversation avec Marjorie avant que je débarque chez eux comme une fleur presque un an après. Personne n'avait de nouvelle, la panique montait d'heures en heures et finalement un des gars avait trouvé sur internet une mention de l'accident.

Après la panique et l'incertitude le coup d'un marteau descendu du ciel, et avec lui une douleur comme je n'en ai jamais éprouvée de ma vie... oui c'était dix fois pire que ma descente post mardi gras.

Le nom de mes parents n'était pas mentionné dans l'article trouvé sur le web, mais la description du véhicule et de l'accident correspondait en tout point à la vision qui avait déchiré mon semi-sommeil.

Si ce n'est pour le déni, toutes les étapes du deuil se succédaient instant après instant. Elles se mélangeaient et tels des crochets métalliques plantés dans mes chairs et tirant chacun dans sa propre direction, toutes ces pensées me déchirèrent et m'anéantirent complètement.

J'avais tout perdu.

J'étais coupée du monde.

Je n'étais plus la fille de personne, j'étais à la dérive.

J'étais prostrée, j'étais hystérique.

Vide ou pissant les larmes.

J'avais perdu mes deux parents mais j'avais surtout perdu l'homme de ma vie.

C'est quelque chose qui était apparu en filigrane après avoir appelé comme prévu Léopold qui m'attendait encore à Lima. Oui je l'avais aimé, oui on avait créé quelque chose pardessus l'horrible manipulation d'outre-tombe, on avait une histoire bien à nous, et cette histoire venait d'arriver à son terme... mais il n'était pas l'homme de ma vie. Cet homme avait toujours été et serait toujours mon père.

Oui, je sais que c'est louche comme déclaration.

Je sais que ça sent le complexe d'Electre à plein nez mais non il ne s'agit pas de ça.

Cet amour infini pour mon père est d'un autre ordre. Il n'a rien de sexuel. Il n'a rien de sale. Bien au contraire il est magnifique et transcendant. Et contrairement à ce que j'ai pu croire le jour de sa mort et même durant les semaines qui ont suivi, cet amour est immortel. Il est ma force et le plus grand de mes atouts.

Rien qu'en écrivant ces mots, en me connectant à ce sentiment, je me sens légère, je me sens bien. Par-delà les corps, par-delà le temps et l'espace je suis connectée. Il a été mon mentor, mon cœur, ma boussole, et de manière peu étonnante, illusion ou pas c'est encore lui qui a traversé le Styx pour faire entendre sa voix... au travers de la bouche de Geneviève Roland.

C'est très étrange cette histoire d'amour transcendant, après tout ce qui m'unissait à Léopold ne répondait il pas à ce qualificatif. Cette amitié, cette relation consommée de bout en bout, n'a étrangement pas grand-chose à voir avec ce qui m'unit avec mon père.

Avec Léopold, quand on se retrouvait, il y avait une paix qui nous venait, un soulagement instantané d'une tension dont

on ne savait même pas avant cela qu'elle existait. Notre relation relevait de l'évidence, et si un jour on a fini par la consommer, c'est que c'était la suite logique, deux pièces faites pour s'emboîter parfaitement. On était deux fonctionnaires, des collègues de boulot s'entendant parfaitement bien. Je l'ai aimé à ma manière, mais jamais je n'ai jamais été réellement amoureuse. Pas de danger, pas de passion... ce qui m'incite à penser que quelque part nous étions tous les deux sur le banc de touche attendant bien gentiment qu'Elizabeth et Emmanuel prennent le relais.

Avec Philip c'est différent. Certes je ne suis pas amoureuse transie de lui non plus mais j'ai pour ce petit jeune une tendresse infinie. Je pense qu'il y a une intimité qui ne peut vraiment se développer alors qu'on sait qu'on se frotte juste pour cet instant magique durant lequel ont la chance de se croiser. Notre relation arrivera à péremption cet été alors qu'il fera ses cartons pour sa khâgne à Lyon ou à Paris ou même bien avant si j'arrive à motiver mes colocos de la mort de mettre notre petit cirque en mouvement et d'aller planter notre chapiteau à Montpellier ou à Marseille. Avec Philip que je mente ou que je lui dise toute la vérité je reste persuadée que ce que j'ai vécu aux états unis est comme un mur qui fait que jamais on ne pourra connecter totalement. Il est mon petit gars de rebond, c'est sucré et ça se doit de rester léger.

Avec Liam pour terminer, je crois qu'au fond de moi j'ai toujours su que c'était un connard. Je crois que j'ai su dès le premier jour qu'il était loin d'être surpris quand je lui ai raconté ce qui s'était passé avec le chaman. Oui je me suis plus à croire qu'il déroulait ce tapis rouge à mes pieds dans toutes les directions, juste à cause de ma super personnalité, mais au fond je savais qu'il mentait qu'il avait une petite idée derrière la tête.

Le mensonge de Liam n'avait rien d'une omission ou du détail négligeable. Il s'était présenté comme complètement étranger au conflit qui m'opposait à Elizabeth, juste curieux. Curieux puis intéressé. Intéressé puis protecteur, il voulait être mon allier dans cette lutte existentielle.

Un allier prêt à m'offrir des réconforts de toute sorte, une épaule sur laquelle pleurer, et bien des ressources financières comme logistique.

Liam, Charlie et les autres s'étaient présentés à moi comme une bande d'amis semi adultes, fraîchement sortis de l'université, unis par un amour démesuré pour le paranormal, les théories de complot et toutes sortes de drogues. Des jeunes visiblement pleins aux as et pouvant se permettre de sa balader à travers le monde puis de glandouiller tranquillement dans le ranch en Utah sans jamais que la question emploi ou finance ne soit plus qu'une vague évocation.

Après plusieurs mois passés loin de chez moi à étirer à l'infini mon petit budget de départ, j'avais pris l'habitude de faire l'autruche et de ne pas questionner les cadeaux fait par la providence et surtout pas les intentions cachées des gens utilisés par cette dernière pour me faciliter la vie. S'ils voulaient quelque chose c'était de leur responsabilité de déterminer si j'étais prête ou pas à aller dans le sens de leurs demandes. Je ne voulais rien savoir, et donc il m'a fallu presque trois mois avant de me rendre compte qu'il y avait quelque chose de suspect derrière la corne d'abondance qui semblait alimenter sans discontinuer le ranch.

Je m'imaginai que comme tant de riches rencontrés en chemin, ils étaient en parfait accord avec leurs conditions et ne se sentait aucunement obligés d'en rajouter et d'exhiber au monde la

puissance financière sur laquelle ils s'appuyaient.

Trois mois à ignorer les allusions et les indices montrant au final que s'ils vivaient au crochet de quelqu'un ce n'était pas de leurs parents. Trois mois à voir l'identité du propriétaire du lieu varier tranquillement.

Pour moi ce surnom un gentiment insultant de « la plus belle des autruches » avait toujours été de l'ordre de l'exagération. Oui à chaque fois ma mère étayait ça d'exemples bien concrets d'aveuglement passagers mais pour moi la constellation dessinée par ces événements isolés n'existait que dans sa tête. Pour moi il y avait une forme de jalousie car une bonne partie de ses aveuglements étaient au bénéfice de mon père.

Et à chaque fois qu'elle me pointait du doigt mes égarement je n'étais pas du genre à m'entêter et à nier. Et à chaque fois je disais que je savais déjà. Mais est-ce que c'était vrai ou est-ce que c'était de l'ordre de l'illumination rétroactive ? Ma mère ne faisait que révéler ce que j'avais toujours su. Elle aimait pointer ces boutons et autres aspérités, alors que moi je préférais me concentrer sur la globalité et l'harmonie du beau visage.

Ce qui s'est passé au ranch laisse à penser que sans personne pour me sortir la tête du sable je peux la laisser enfouie bien longtemps, quitte à en mourir asphyxiée.

Bref, je m'égare, reprenons... En lisant l'article sur l'accident de mes parents ma vie venait d'imploser.

Mes os me faisaient mal comme s'ils venaient d'être détruit par le marteau céleste et leurs fragments déchiraient mes muscles comme si j'étais traversée de barbelés.

Et ce ne sont pas juste de jolies métaphores, la douleur physique était tellement intense que j'étais incapable de parler et de penser de manière cohérente.

Devant un tel désarroi, devant ce spectacle d'une intensité franchement dérangeante, les gars m'ont calmé. Ils m'ont fait tirer sur un joint coupé à l'héroïne. Et mon Dieu, quelle expérience divine, quel soulagement... limite toute la souffrance du monde était justifiée si elle

pouvait être annulée comme cela en quelques taff de ce mélange merveilleux.

On est resté deux jours bloqués dans un motel sur la route quelque part entre le ranch et la nouvelle Orléans, deux jours de sédation. Et à la fin de ces deux jours j'ai dit, « nique la France, nique l'enterrement, les gars on y va dans ce ranch ou quoi ? »

Rétrospectivement, je crois que quelque part ils avaient besoin que j'aie l'esprit clair pour prendre la décision de les suivre. Il fallait que je sois pleinement engagée s'ils voulaient avoir le temps de mener à bien leur terrible projet.

Oui, ils ne m'ont pas mis la pression. Ils ne m'ont pas convaincue. Ils ont juste pavé d'or une route au beau milieu du néant de telle sorte que la question d'une alternative ne se pose même pas.

« Salut les suceuses » balança Arnaud de l'entrée de l'aquarium. « Je vous présente Anita. » il tira à son côté une petite rouquine au visage constellée de taches de rousseur.

« On est vendredi et ce n'est que sa deuxième conquête de la semaine, dit Sophie dès le couple eut déserté le salon fumoir de la colocation. Il n'y a pas à dire, il arrive au fond de la cuve de ce que Nîmes à lui offrir. Pas étonnant qu'il ait été si enthousiaste devant ton idée qu'on aille tous à Montpellier. »

Mélissa arrêta de lui masser le cou, et lui ceinturant les épaules elle la tira contre elle. « Tu sais Soph, il y a de tout pour tous là-bas. Il n'y a rien que tu fasses à Nîmes que tu ne puisses faire à Montpellier, et c'est tellement plus vivant qu'ici. Ça vous permettrait de sortir un peu, de prendre le soleil, de vous balader, d'aller danser. »

« Tu peux la cajoler tout ce que tu veux, dit Frédéric avachis à leur droite sur le même canapé, mais Soso a trop peur de rencontrer ses anciens camarades de classes et de leur avouer son échec.

— Ce n'est pas ça répondit l'intéressée. Le weekend dernier j'ai croisé un ancien pote du lycée, de passage pour voir ses parents et laver son linge et je n'ai pas menti. Je n'ai pas cherché à me couvrir ou me justifier, je lui ai même parlé de mon passage par l'hôpital...

— Ah, là je suis sur les fesses dit Frédéric, en rabâtant en arrière ses cheveux peroxydés il y a un mois ou deux. Mélissa, ça lui a pris combien de temps pour t'en parler ?

— Ça n'a rien à voir ! Mélissa c'était juste une copine de Serena qui passait la voir à l'appart. Je n'allais pas lui avouer entre deux bières : « tu sais quoi, je sors de l'asile, et je fais des hamburgers dégoué à Quick pour me réinsérer et calmer mes anxiétés. »

— Du coup qu'est ce qui te retient ?

— Nîmes c'est parfait pour me refaire, c'est mort, ce n'est pas stressant. Si on a envie d'aller à Montpellier, dix minutes à pied puis trente en trains et on y est... on peut y aller quand on veut.

— Tu sais que ces quarante minutes c'est si tu arrives pile en même temps que le train mais même en dehors de ça, être au cœur de l'action ou à quarante cinquante minutes ça n'a rien à voir. Il y a pleins de coins sympas pas stressant, pas vraiment plus chers qu'ici.

— Ce n'est pas possible, s'écria Serena du fauteuil sur leur gauche en mettant la vidéo en pause. On ne peut pas regarder « Hartley cœurs à vif » tranquillement sans que ça jacte. En plus Fred, qu'est ce qui se passe, t'as viré ta cuti ? Aux dernières nouvelles, on était trois à ne pas vouloir abandonner l'appart. C'est le troisième en deux ans et franchement pour une fois qu'on n'a pas de taré au-dessus ou en dessous, de blattes... ou quoi ? T'as envie de tenter ta chance et d'obliger Mohammed à faire les aller-retours ?

— C'est juste que...

— Non, s'écria Sophie. Tu as enfin fini par le larguer ?

— Mazel tov, s'exclama Serena. La pédale honteuse la plus pénible du monde. Oh, c'est bon, ne le prends pas comme ça Fred.

— Ce n'est pas, répondit-il au bord des larmes.

— Mince, c'est lui... c'est vraiment lui qui t'a largué, demanda Mélissa. Mais pourquoi ?

— Il m'a dit que je l'étouffais, qu'il avait envie de vivre.

— Mais quel bâtard, j'y crois pas » dit Sophie rouge pivoine et les yeux exorbités. Elle se dégagea de l'étreinte de Mélissa. « T'es le mec le plus adorable du monde ... tu le sais Fred ? Hein ? Est-ce que tu le sais ? »

Elle lui attrapa les mains. « Mon bébé, tu n'as rien, rien, rien à te reprocher... au contraire, tu as été trop gentil avec lui, tu lui as tout donné. Ce connard n'a jamais été capable de te voir. »

Mélissa était médusée. Serena lui lança un regard entendu : je t'avais bien prévenu ! Fréd et Sophie, amis d'enfances, sur le papier. Amour transit mais à sens unique dans la réalité.

Médusée et maintenant horrifiée. Quelle situation sans espoir,

et pourtant Sophie persistait. Elle était son soutien, elle était l'épaule sur laquelle il pouvait toujours pleurer, elle était la main qui savait le prendre par le col pour le remonter et le remotiver.

Etudiante en médecine pendant ses trois premiers semestres Sophie s'était perdue dans le travail sauf lors des visites après chacune des ruptures de Fred où elle épongeait ses larmes et passait des nuits et des jours à le bercer dans l'unique lit de son studio minuscule. Et puis vint le burn out, et avec lui la fin d'un rêve et la nécessité de se réinventer. Mais comment faire cela quand tu verses ton amour dans un trou noir, un mec incapable de te voir, toujours en train de courir après les pires types et des relations on ne peut plus abusives ?

« Du coup, tu es partant pour déménager, demanda Serena, et sans attendre de réponse, au moins tant que tu ne te trouves pas un nouveau mec avant qu'on fasse les cartons. »

Frédéric haussa les épaules.

« Bon, ce n'est pas tout ça, mais moi je vais me coucher, dit Mélissa.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'est même pas dix heures, demanda Serena, et demain on ne commence qu'à onze.

— En plus t'arriveras jamais à dormir, dit Sophie.

— Pardon ?

— Je te rappelle que ta chambre est contre celle d'Arnaud et de sa copine d'un soir, lui expliqua-t-elle.

— Oh zut... c'est juste que je ne me sens pas bien, ça fait presque deux heures que j'ai un truc qui me colle à la peau, comme une crise d'angoisse me tournant autour ou un vilain pressentiment.

— Tout va bien avec Philip, non ? » demanda Frédéric.

— Oui, si ce n'est qu'après tous ces reports ce dimanche il va enfin faire sa putain de cérémonie.

— Et bien tire-toi une douille ce soir, dit Serena en commençant à émettre de l'herbe dans le foyer de sa pipe à eau, tu auras tout le temps du monde pour t'angoisser après-demain.

— Non ça ira, je trouverai le moyen de me détendre autrement.

— Ah oui, en parlant de ça, ton vibro n'a plus de pile, dit

Sophie.

— Quoi ? Comment ? Je .. je ... ne me dis pas, tu l'as uti... depuis combien de temps ? Oh, non, ne dis rien, je ne veux pas savoir... oh quelle horreur.

— Faut dire que tu as un engin de combat, rajouta Serena, de la haute technologie...

— Non, lança Mélissa d'un ton désespéré. Ne me dit pas que toi aussi ?

— Pour info, dit Frédéric, moi je ne l'ai jamais utilisé.

— Tire-toi une douille, tu verras ça va te détendre, repris Serena.

— Mais, c'est un coup à se chopper des maladies », dit Mélissa en acceptant la pipe à eau tendue. Jusqu'ici, fidèle à ses grandes résolutions, elle avait toujours refusé les joints et les bangs partagés.

Elle adorait sa nouvelle famille un peu foutraque et incestueuse, mais après les dérapages accumulés aux états unis, elle s'était promise de ne plus être une droguée de plus dans une colonie de zarbis. Elle voulait avoir toute sa tête pour sentir le vent tourner et réagir en conséquent.

Là, toute fois, elle décida de faire exception, parce que ce bang là, dans ces mains, ça se devait d'être un accident isolé. Les enjeux semblaient légers, mais elle savait d'expérience que les atmosphères bon enfant peuvent virer à l'aigre rapidement. Et elle savait que là, en France, à Nîmes, ça serait bien plus compliqué d'effacer les traces de son passage dans un feu purificateur.

J'attends bien patiemment.

En tout cas c'est ce que je leur donne à voir.

A l'intérieur, quelle angoisse. Même s'ils ont tous mangé de mon gâteau à peu près tous ensemble à la fin du repas. Je n'ai aucune manière d'être sûre que le produit va faire son effet de manière synchronisée. Un d'entre eux, par exemple Ryan avec son métabolisme un rien fragile pourrait bien avant les autres et leur donner le temps de réagir. Il y a tant de façon que tout ça pourrait mal tourner.

J'attends bien patiemment mais à l'intérieur je me meurs.

Quelque chose attire mon attention dans la pièce à côté. Une ombre ou un bruit je ne saurai dire, je suis tellement fatiguée. Ça fait quinze jours qu'ils se succèdent pour m'empêcher de dormir alors bien sûr je ne suis pas spécialement fiable.

Sous les regards surpris de la bande je cours dans la pièce à côté en doutant. Et si je croyais avoir mis le produit et que je l'avais oublié. Tout se mélange dans ma tête. Est-ce que le fantasme nourri des jours durant est venu se substituer à l'action nécessaire. « Qu'est ce qui se passe Mélissa » appelle une voix derrière moi, Liam, sûrement... mais en même temps peut être que j'ai rêvé.

C'est ça leur but, m'amener à un niveau de vulnérabilité suffisant, à détruire le dernier mur porteur de ma santé mentale, abolir la frontière entre les rêves et la réalité.

Bien sûr, arrivée à la porte, je ne sais même pas ce que je suis venu y faire. Je regarde, je tente de retrouver contenance pour ne pas perdre la face devant les spectateurs de la sitcom de ma vie. Depuis une semaine Charlie me parle des caméras mais pour l'instant je n'en ai trouvé aucune.

Je tourne sur moi-même cherchant un indice de cette action

interrompue que je suis en train d'accomplir, et voilà qu'une vision étrange s'offre à moi.

Ils dorment tous. Où est ce que je suis ?

Je croyais être dans le ranch mais je ne reconnais pas la pièce. L'espace d'un instant j'ai l'impression d'avoir perdu quatre ans et de m'être retrouvée dans le salon de monsieur Cabral. Et nous vautrés sur les matelas en train de nous perdre dans la contemplation sur nos mains, et des filaments d'énergies qui telles de lentes tentacules de fumées courent autour de nos doigts écartés.

Mais on n'est pas chez Cabral, je n'ai pas fait un bond en arrière mais un bon en avant. Je crois que je suis dans le futur. Mais le futur de quoi ? Le futur de qui ?

Je m'approche en titubant, j'ai tellement sommeil. J'ai l'impression d'avoir avalé un cake rempli de barbituriques.

De la grande baie vitrée je peux voir...

Ça ne fait aucun sens.

Les lumières de la ville.

Crépuscule. Un ciel au nuages noirs et gris.

Des grattes ciels comme autant de barreaux.

Des lumières en mouvements, voitures volantes ? engins aériens ?

Non, c'est autre chose, ces lumières ne sont raccrochées à rien d'aussi grands. Les lucioles de demain.

Pour m'approcher de cette vision j'enjambe un corps allongé.

Il n'y a rien que je puisse faire pour lui.

L'image a un raté, un quart de seconde

Le fragment d'un instant mais c'est suffisant pour sentir le mensonge environnant.

Je retire les lunettes déficientes, et la pièce change radicalement en un instant.

Le futur est derrière moi, devant il y a un décor que je ne connais que trop bien, oui, ma première impression était la bonne. A mes pieds Dominyka l'écume aux lèvres me fixe de ses yeux exorbités. Je m'agenouille mais elle continue de fixer le même point au loin d'un

regard dépourvu de vie.

Pas de pouls.

Tout autour de moi une dizaine de corps dans un état similaire.
Je cherche celui de Philip mais en vain.

Je cours aux toilettes chercher de quoi les réveiller, et alors que je m'apprête à ouvrir l'armoire à pharmacie, mon cœur s'oublie le temps d'un battement quand je vois le reflet de mon aimé dans le miroir.

Je me retourne mais il n'y a personne derrière moi.

« Philip ! » Un hurlement désespéré. « Philip, mais où es-tu ? »

Le monde se met à trembler.

Je continue de tourner sur moi-même, et le voilà de nouveau devant moi. Il me scrute prisonnier de l'autre côté du miroir.

J'ouvre l'armoire à pharmacie mais le monde promis est remplacé par un enchevêtrement de tubes et de boîtes de médicaments.

Je rabats le miroir et il est là inquiet mais patient.

« Philip » me dit il

Je touche mon visage et lui le sien

Je cherche mes seins mais ne trouve rien.

Non, non, non...

Je ferme les yeux, et les ouvre de nouveau espérant voir ce cauchemar se dissiper.

Une foule de visage me fait face, tous bien vivants, aucune trace d'écume à la commissure de leurs lèvres. Toute la coloc me regarde de ses yeux ronds. Même Anita est inquiète pour moi.

« Mince je comprends pourquoi tu évites de fumer toi, dit Frédéric en arquant un sourcil.

— Les gars, réponds Mélissa, peut être que c'est juste l'herbe, peut être que c'est autre chose mais est-ce qu'il y a quelqu'un de sobre qui peut appeler chez Philip pour voir s'il est chez lui ? »

Sophie s'en chargea, et quand elle annonça à Mélissa que Philip était de sortie avec ses amis du lycée, cette dernière sentit le monde s'effondrer sous ses pieds.

Mélissa trottaït et derrière ça se plaignait.

Pourquoi avaient-ils avancé la date de la cérémonie ?

Pourquoi Philip ne l'avait-il pas prévenue ?

Deux questions en boucle pendant toute la durée du trajet jusqu'à chez Cabral, et bien sûr pas vraiment de réponse ou de clarté au moment d'arrivée. La réponse était de l'autre côté du portail en bois plein.

Sonner, une fois, puis deux, puis trois.

« Alors, demanda Serena.

— Alors quoi, lui rétorqua Sophie. Tu es là comme moi et tu vois bien que ça ne répond pas.

— Je voulais dire, « alors, on fait quoi ? »

— On contourne, répondit Mélissa. On va passer par chez un voisin. Suivez-moi. »

Elle n'était pas celle qui cinq ans auparavant avait fait le mur pour rejoindre le groupe, mais avec un peu de chance les péripéties de Rodrigue étaient de l'ordre du faisable.

La voisine ne se montra pas très heureuse d'être dérangée à onze heure. Mélissa ignora les remarques acerbes et se força à sourire.

« Vraiment désolé de vous déranger, mais je crois qu'un ami est en danger chez monsieur Cabral.

— Quoi ? Il a encore remis ça ? dit un barbu en émergeant de derrière la voisine. J'en ai marre j'appelle les flics.

— En attendant, on peut passer par votre jardin pour vérifier l'état de santé de nos amis, demanda Mélissa.

— Passer par le jardin ? demanda la voisine

— Le trou dans la clôture a été rebouché il y a bien longtemps, dit le barbu en s'approchant un peu plus. Vous avez les yeux bien rouge

mademoiselle.

— Il attire une sacrée faune celui-là, dit celle qui devait être sa compagne.

— Un escabeau ? Une échelle ?

— Oui, dit l'homme, par contre si vous vous retrouvez bloquée de l'autre côté, nous on ne viendra pas vous sortir de là. Chéri, j'ai composé le 12, tu expliques la situation au flic le temps que j'aide la petite droguée. »

Courant après le barbu, et devant ses colocataires Mélissa ne trouva rien d'incongru à la situation. Dans sa tête il n'y en avait que pour Philip.

Escabeau, buissons et quelques égratignures mais elle était enfin dans le jardin de Cabral. Elle jeta un œil vers le mur au-dessus duquel elle venait de passer, et signala d'un pouce levé que tout allait bien.

« Stop, cria-t-elle à Anita qui s'apprêtait à achever le pauvre buisson. Je vais ouvrir de l'intérieur. Retournez au portail. »

Elle marchait encore intriguée de voir le coup d'un soir d'Arnaud engagée dans cette étrange aventure quand quelque chose attira son attention. Il y avait de la lumière dans le bureau, il y avait même des mouvements. Elle se baissa par reflexe.

« Oh, mon Dieu se dit-elle, je crois qu'il est temps de prendre la fuite discrètement. »

Ce n'est qu'une fois arrivée au portail qu'elle se rappela que pour peu qu'elle ne soit pas dans la lumière projetée, de l'intérieur personne ne pouvait la voir déambuler dans l'obscurité. Elle rebroussa chemin et vit que dans le bureau, ce n'était ni Cabral ni un de ses élèves mais le docteur Olivier Fendez, le déprogrammateur en personne.

De retour au portail elle ouvrit la gâchette et dit à ses colocataires que quelque chose d'imprévu était en train de se produire. Peut-être qu'il valait mieux pour eux attendre devant. Frédéric haussa les épaules, rentra dans le jardin et les autres lui emboîtèrent le pas.

La porte de la maison, elle, n'était pas fermée à clé.

« Il y a quelqu'un ? » cria Mélissa.

Pas de réponse. Elle cria de nouveau sans plus de succès.

« J'ai vu le psy de ma cousine dans le bureau, donc soit il est sourd soit il nous prépare un coup tordu. Restez sur vos gardes. » dit Mélissa avant de se diriger vers le salon.

Là, un cauchemar trop familier l'attendait.

Ils étaient tous allongés, comme elle avait pu les rêver.

Tous, sans exception. Autre variation par rapport à son rêve : ils n'avaient pas l'air de dormir tranquillement. Ils semblaient figés au sortir du cauchemar de leur vie. Une collection de corps rigides et de visages tordu par la terreur la plus abjecte.

Philip n'était pas en train de déambuler dans la maison, il n'était pas en train de se cacher derrière le miroir de la salle de bain, non, il était tendu sur son matelas les yeux et la bouche grands ouverts, l'écume aux lèvres mais le corps pas encore pris par la crise de tétanos fulgurante.

« Appelez les pompiers » cria Mélissa à personne en particulier.

Elle attrapa Philip et secoua son corps raide à partir des épaules. Elle le secoua comme une poupée de son et dû passer pas loin de lui casser son cou maintenant presque rigide, elle le secoua jusqu'à ce qu'Arnaud et Sophie interviennent. Arnaud pour l'arracher de là et donner à Sophie l'espace pour faire les gestes de premier secours.

« Mélissa, appela Anita. Ils veulent connaître l'adresse. »

Elle put alors enfin se rendre utile et elle renseigna le standard autant qu'elle put.

Tout autour d'elle les colocs faisaient leur possible.

Philip, Cabral et une ancienne élève dont Mélissa n'avait pas le nom étaient les seuls à avoir encore un pouls. Puis le professeur de philosophie le perdit. Sophie interrogea Mélissa du regard. Pouvait-elle faire un massage cardiaque au vieux.

Mélissa eut envie de lui hurler que non, Cabral pouvait crever, ils étaient là pour Philip, mais Anita lisant le chaos émotionnel sur son visage, proposa de garder un œil sur le pouls et la respiration de Philip permettant ainsi de libérer Sophie. Celle-ci avait juste commencé quand Frédéric annonça qu'il n'arrivait pas à sentir celui de la fille non

plus.

Priorité aux jeunes, dit Mélissa.

Sophie fit son possible mais quand les pompiers et les ambulanciers arrivèrent enfin, seul Philip avait encore des signes vitaux perceptibles.

Quelques minutes après les policiers étaient eux aussi de la partie. La bande se fit longuement interroger, mais Mélissa fut la seule à avoir l'infime honneur d'être invitée à une after party au commissariat.

Alors qu'elle s'apprêtait à traverser la rue, elle vit puis entendit le docteur Fendez parler à ce qui semblait être un journaliste.

« Bien sûr j'ai prévenu le lycée. Mais visiblement l'esprit de corps est plus important que la santé des élèves. C'est déplorable. Vous vous rendez compte de cette pauvre jeunesse française sacrifiée par ce qu'on pourrait appeler au mieux de la négligence. »

Mais quel gâchis, oh mon dieu, quel gâchis !

Je cherche.

Je cherche un responsable.

Je cherche désespérément.

Mais non, rien de rien, je cherche en vain.

Biquette, petite biquette, viens ici que je te sacrifie.

Je suis prise dans une nébuleuse, Cabral, ma famille, le lycée et même moi-même... mais dans cette pluie d'étoile je ne vois pas de constellation. Je ne vois rien d'autre que cette évidence inacceptable. Pour ce qui est de mon Philip, de ce qui lui est arrivé, il est le principal responsable.

Victime et coupable, c'est intolérable.

Je me surprends à le disséquer et à faire mon marché. Trouver une partie responsable... hubris, jeunesse arrogante, une partie se croyant invincible, une faim dévorante pour une vie moins ordinaire. Trouver, couper et jeter.

Au cachot bande de salauds, et pour ce qui reste, baigne-toi dans mes larmes mon petit agneau.

Et puis mon esprit se cabre, refuse de coller à l'être aimé la moindre responsabilité dans cette débâcle.

En fait c'est la faute à Huxley, Narby, Castaneda et les autres, de tous ces psychonautes qui sont sortis de leurs trips agrandis, tous ces gens qui ont fait leur beurre sur la soif d'expansion et de sensations fortes de cette pauvre jeunesse occidentale rendue vulnérable par l'effondrement du monolithe chrétien tellement dépassé.

Ils ont allumé ou au moins attisé un feu dévorant, poussant les esprits naïfs à des prises de risque inconsidérés.

C'est la fautes des autorités qui condamnent traquent

criminalisent sans jamais se donner la peine d'éduquer.

Philip, Philip, pourquoi as-tu été aussi stupide.

**Quand on vit dans une verrière,
on évite de lancer des pierres.**

Je suis bien placée pour juger... même si l'issue a été sévèrement différente, ce qui s'est joué entre Philip et moi, n'est-il pas peu ou prou un remake passablement étiré de notre dernière dispute à Léopold et à moi ?

« Si tu veux t'éclater, va voir un bon film, mais ne fais pas ça, m'avait-il dit d'un ton agacé. C'est stupide, tu joues à la roulette russe. Et tout ça pour quoi ? Pour quelques sensations fugaces et une bonne histoire à raconter à ton retour ? Si tu veux une histoire, invente là, remixe deux ou trois bouquins et voilà... parce que tout bien considéré, leurs révélations sont en carton. Surprenante au début, impressionnante pour le quidam de passage, mais au final c'est toujours les mêmes rengaines, les mêmes images. »

En même temps...

Qu'est ce qui n'a pas été dit sur l'amour ? Des volumes et des volumes pour au final bien peu de variations. Sujet galvaudé s'il en est, et pourtant, rien de ces mots chantés ou couchés sur la page n'équivaut à l'expérience directe. A quoi bon vivre si c'est pour se contenter de la version papier mâché ?

Quand on parle d'amour, croyant avoir tous traversé des expériences similaires, on emploie des mots sans se rendre compte de l'absence d'expérience partagé et du fossé qui nous séparent les uns des autres. Dieu merci, sinon la vie serait intolérable surtout entre ceux qui disent s'aimer. Comme quoi faire l'autruche est aussi répandu que salutaire.

Pour mon expérience chamanique, pas moyen de se voiler la face, pas moyen de croire en une expérience partagée. De l'autre rive, familles, amis, colocs demandent comment c'était. Et à chaque fois tu te répands en superlatifs aussi creux les uns que les autres, tu enfiles les clichés comme des perles pour trahir encore et encore ton expérience. Comment décrire la couleur rouge à celui dont les yeux n'ont jamais

vu ?

« Peut-être que dans ce flingue que tu te colles contre la tempe, avait dit Léopold, que tu le fasses pour la gloire, ou pour la beauté du geste, peut être que la balle dans la chambre, ce n'est pas une parmi six mais une parmi cent ou parmi mille. Oui peut-être que c'est moins risqué que je le crois, mais ça reste un risque idiot. »

Mais quelle était la menace dans les faits... cette histoire de rester scotché, c'était tellement abstrait ! Et même en rentrant dans les détails, d'où je suis maintenant je me rends compte que la perspective de finir en imbécile heureux n'est pas du tout la même pour celui qui va devenir heureux et celui qui va se retrouver obligé de lui torcher les fesses.

Léopold n'avait pas osé verbaliser son ultimatum, mais quelque chose me dit que si j'étais resté scotchée à Iquitos, il n'aurait pas fait le déplacement et les démarches pour me faire rapatrier. Et il aurait eu bien raison. J'aurai été pleinement responsable de mes bêtises, et jamais je n'aurai osé lui faire le moindre reproche.

Quelque part je crois que ça c'est mon gros problème depuis l'incendie, j'estime que tout ce qui s'est passé au ranch, tout ça c'est de ma faute. Tout ça, ce sont des conséquences de la cérémonie.

Pas de cérémonie, pas d'Elizabeth.

Pas d'Elizabeth, pas de Liam.

Pas de Liam, pas de joint à l'héroïne ni de ranch.

Pas de ranch, pas de gâteau chimiquement altéré ni de nettoyage par le feu.

Je tourne en rond et puis, je m'égare, tout ça, tout ça pour tenir à distance l'angoisse émanant de cette masse nébuleuse à mon horizon.

Et maintenant que faire ?

Je suis là dans la salle d'attente, pas vraiment sûr de ce que j'attends de cette nouvelle confrontation. Tout est possible, m'a dit le psy en charge de Philippe, oui tout est possible mais une issue heureuse est des plus incertaines. Le reste du discours, des abstractions et des noms compliqués, mais vraisemblablement la même information déclinée encore et encore. Le petit a fait une fugue. Il est scotché. Il

s'est trouvé une autre réalité et de toute évidence il la préfère largement à celle de la clinique psychiatrique des Sophoras.

Il y a deux jours, dialogue de sourd. Il semblait m'entendre, il semblait comprendre ce que je lui racontais, mais dans ses réponses il était clair qu'il ne me voyait pas, pas réellement. Il parlait dans ma direction mais à quelqu'un d'autre.

Philip et moi, ça n'avait jamais été prévu dans la durée. C'était une parenthèse enchantée, quelque chose qui devait se dissoudre naturellement. Une promesse de se retrouver et de nouvelles vies chacun de son côté, des coups de fils de plus en plus espacés, de nouvelles amitiés puis de nouvelles amours. Une fin organique, une union soluble dans le temps et les éléments. Mais ça, non ça c'est brutal.

Qu'est-ce que je suis censée faire de ce gars qui ne me reconnaît pas ?

Est-ce que le Philip de mes souvenirs existe quelque part au fin fond de son cerveau ou je ne sais pas quelque part ailleurs ? Est-ce qu'il existe encore, est ce que nous on existe encore en dehors de mon cœur ?

Et me voilà de nouveau à trop penser.

On verra bien aujourd'hui comment ça va se passer, et en attendant...

En attendant il est temps de revenir sur ce que j'ai pu qualifier de manière gauche voire scandaleuse de viol de mon être.

Et puisqu'on parle de viol autant commencer par Liam. Oui, j'avais couché avec lui à la nouvelle Orléans et oui j'ai couché avec lui plus tard au ranch, et à chaque fois c'était pleinement consenti. Oui, à chaque fois j'ai dit oui.

Mais qui dit, oui ?

La pécheresse en mal d'amour, de réconfort, et de sensations agréables ?

Par moment je sens qu'un de ces quatre je vais virer réac, et pas qu'un peu.

Toutefois je n'en suis pas encore là et pour preuve, avec Philip s'il y a eu attente et ralentissement ils étaient de son fait. Jamais je n'ai voulu attendre. Je veux, je prends. Contrairement aux glaces au chocolat, et aux autres plaisirs légaux comme illégaux de la vie, quand tu as des rapports avec un partenaire propre, des rapports protégés, il n'y a rien à payer.

C'est du plaisir gratuit, ou en tout cas c'est ce qu'on croit.

Culturellement on a fait planer la peur de l'enfer, puis celle des grossesses non désirées, et enfin celle des MST, il y avait toujours un empêchement extérieur. Pour les femmes il y avait en plus une belle couche supplémentaire, la peur terreur d'être considérée comme une fille légère. Tout ça pour occulter quelque chose de bien plus discret, des dommages invisibles par-delà dieu et la morale. Ce truc qui fait que tu as du mal à te regarder dans la glace le lendemain matin. Ce truc qui fait que même en ayant des rapports on ne peut plus conventionnels, sans claquer, sans insulte, sans céder à la pression de se voir fourrer dans un endroit pas fait pour ça, ce truc qui fait que tu te sens sale.

L'amour sans amour. Avec Léopold comme avec Philip la sensation s'est faite entendre par moment où on se baisait plutôt que de s'aimer, et encore pas nécessairement bien fort ou systématiquement. Par contre pour Liam, oh mon dieu que je me suis sentie moche à chaque fois, au ranch comme à la nouvelle Orléans. Entre la rupture d'avec Léopold, le fait de poursuivre le voyage sans lui, les réverbérations de ma première rencontre avec Elizabeth, l'alcool, la cocaïne, au début cette laideur insidieuse s'est un peu noyée dans la masse, mais pas quand on était au le ranch. Et du coup c'était pire, de se voir en manque remettre le couvert, comme une addict pourrissant sur pied et cherchant désespérément une envolée propre à tout oublier ne serait-ce que pour un instant.

Liam, dans les faits observables m'a toujours bien traité, aucune tentative de domination ou d'humiliation, bien au contraire, dans ces yeux je pouvais presque lire de la vénération. Dans les faits il s'est toujours bien comporté, mais au fond, je sentais sans doute le mensonge et la trahison.

Quand j'ai surpris la conversation qui a tout changé, quand le ciel m'est tombé sur la tête, j'étais limite soulagée. C'était deux ou trois mois après mon arrivé au ranch, c'était juste après la tentative d'ayahuasca maison, c'était bien évidemment après l'arrivé de Conan, un vieillard de soixante-dix ans.

« Tu as interféré avec le processus espèce de petit con, » avait dit une voix dans la grange. Pas moyen de voir qui parlait, mais le timbre unique de Conan ne laissait pas de place au doute. « On s'est mis d'accord dès le départ sur le code de conduite et toi tu n'en as fait qu'à ta tête.

— On ? Qui ça, on ? » répondit Liam. Chose incroyable, sa voix, je ne l'ai reconnu qu'après quelques répliques. « Je n'ai pas l'impression d'avoir eu mon mot à dire quand j'ai été activé.

— Et pourtant tu as prêté serment comme tout le monde.

— J'ai dit ce que je devais dire. Est-ce que j'avais vraiment le choix ? De toute façon, en attendant qui c'est qui a eu des résultats, les petits cons indisciplinés qui n'en font rien qu'à leur tête ou les vieux

collant religieusement à leurs principes à la noix.

— Au dernières nouvelles ce n'est pas toi mais l'autre bourricot qui l'a trouvée.

— Tu veux dire le Brujo ? de toute façon je ne parlais pas de ça, je parlais d'avoir gagné sa confiance et de l'avoir amené au ranch.

— Vous avez eu de la chance, mais vous avez aussi violé je ne sais pas combien de protocoles. Ce n'était pas à vous de la récupérer... mais bref, on s'éloigne du sujet. Qu'est-ce que tu crois qui va se passer quand elle va se réveiller, que tout d'un coup tu vas devenir le nouveau roi... coucher avec elle avant qu'elle soit réactivée, c'est une hérésie !

— Tes jugements à la noix, franchement je m'en tape, surtout venant d'un incapable comme toi. Il est où ton roi ? Tu l'as caché dans ta poche, parce que moi, je ne le vois nulle part ? Au lieu de me casser les pieds tu ferais mieux de le trouver avant qu'il ne lui arrive... »

Inutile de dire qu'en entendant ça, j'ai eu l'impression d'avoir eu la tête arrachée violemment du sol.

Il était temps de décamper.

Adio le ranch !

Mais ça je ne pouvais le faire après avoir déversé mon dégoût à leurs pieds. J'avais assez vu de film d'évasion pour éviter de me prendre les pieds dans le tapis comme une débutante.

Je ne pouvais bien évidemment faire confiance à personne, je ne pouvais appeler à l'extérieur. Il me fallait ruser, il me fallait aller aux courses avec celui qui était de corvée, il me fallait lui fausser compagnie dans la superette et il me fallait rentrer chez moi. Et j'avais besoin de deux choses pour réussir mon évasion : de l'argent bien sûr mais surtout de mon passeport.

Ce dernier n'était bien évidemment plus dans mon sac. Et partant de là, j'ai vu se profiler un jeu de chat et de souris avec des chances de m'en sortir minces voire inexistantes.

En proie à un mélange de terreur et de fureur, passer tout ce petit monde par le fil de l'épée fut ma première idée.

Il m'a fallu endurer le mois le plus stressant de ma vie pour arriver à mes fins et durant cette période, les sentiments violents

refroidirent pour laisser place à une résolution en acier glacé. Attendant mon heure j'eut largement le loisir de contempler différents plans alternatifs et j'ai vraiment exploré par la pensée sérieusement toutes ces voies où je pouvais m'abstenir de faire couler le sang. Il y a une grande différence entre un crime passionnel et un autre prémédité.

Je n'ai pas eu à attendre de bruler le ranch pour avoir mes premiers troubles post traumatiques. Au moins trois semaines avant le dessert altéré, j'étais prise de tremblements et une nuit sur deux je me faisais dévorer par des monstres dopés par ma culpabilité galopante. La situation était telle que lorsque Conan me proposa de m'empêcher de dormir pour faire sortir Elizabeth de mon inconscient et nous donner une occasion d'enfin me battre contre elle, j'accueilli cette proposition avec une joie sincère qui arracha au vieux grincheux un petit sourire.

Après avoir laissé derrière moi le ranch en feu, rattrapée par mon manque de sommeil, je faillis avoir un accident dans les dix premières minutes. Puis un deuxième moins de cinq kilomètres plus loin. Après le troisième j'ai fini par accepter de faire une pause et je me suis endormie sur mon volant à peine après avoir tourné la clé dans le contact.

Là, les démons me retrouvèrent et me dévorèrent de plus belle, mais curieusement, ça, ça ne me sorti pas de mon sommeil. Même dans mes rêves j'étais trop fatiguée pour me battre ou pour fuir. Rapidement ils se lassèrent de cette piètre victime et je pus profiter de la meilleure nuit de ma vie. Le néant le plus absolu, le néant à perte de vue.

Mélissa sortit de la FNAC, puis du centre commercial « la coupole »

Chou blanc.

En même temps l'idée même de cette recherche était tirée par les cheveux.

Chercher un livre sans en connaître l'auteur ni le titre.

Faire confiance à ses instincts et à la providence.

Quand tu tomberas dessus tu sauras, lui avait dit madame Roland, la voyante « extraordinaire »

Mélissa n'était pas sortie de là entièrement bredouille, elle en avait profité pour acheter quelques CDs.

« Boys for peles » de Tori Amos, ça c'était pour elle, et sans doute que vu les goûts musicaux du reste de la colo c'est un des rares albums de sa collection qu'elle pourrait faire tourner dans le salon.

En ce moment c'était soit du down tempo / trip hop quand Sophie ou Anita avaient la main, ou de la musique électronique plus relevée ou plus barrée quand c'étaient le tour des FuckBoys. En second CDs dans son petit sac plastique marron et blanc elle avait « Tri repetae » d'Autechre qui lui permettrait de marquer des points avec les garçons. Pour finir deux hommages aux hommes de sa vie tombés trop tôt, « Murder Balads » de Nick Cave en l'honneur de son père, et « Labcabin-california » de The Pharcyde pour Philip.

Descendant le boulevard Victor Hugo elle se laissa à imaginer une scène d'infiltration où elle se jouerai des aides-soignants et des gardes pour rejoindre Philip. Et là, juste en lui faisant écouter l'album spécialement acheté pour lui, elle sauverait son âme par la seule force du Hip Hop.

Dans tes rêves ma grande, dans tes rêves.

Un mouvement à sa gauche, un coup d'œil et non il n'y avait rien. Elle avait rêvé. Ça commençait à devenir inquiétant cette affaire. Régulièrement elle avait l'impression de voir des formes humaines se découper à la périphérie de son champ de vision, statiques ou en mouvement, et quand elle se tournait invariablement elle voyait au loin un arbre, un panneau, un buisson ou quelque chose du genre.

Parano quand tu nous tiens.

Non, non, le ranch et ses habitants n'a pas trouvé le moyen de renaitre de ces cendres, tout ce que tu as à ta gauche c'est Goyard.

« Mince ils existent encore eux ? »

Depuis plus de quatre mois elle arpentait cette avenue et ce n'était que maintenant qu'elle voyait la grande librairie de Nîmes. Son cerveau lui jouait des tours.

« Ce qui est fait est fait, de dit-elle. J'imagine que personne ne se souviendra de ce que tu as fait. »

La librairie Goyard un traumatisme vieux de plus de huit ans. Fin de troisième, école buissonnière avec les copines, un pari stupide, et elle s'était retrouvée à voler un stylo plume « creeks ». Contrairement à bien de ses camarades elle n'avait aucune expérience dans ce genre de petits larcins et s'était faite attraper à la sortie du magasin. Pas d'engueulade à la maison, mais une telle déception dans les yeux de son père qu'elle avait cru qu'elle allait en mourir. Jamais, jamais il ne l'avait regardé comme ça, et elle crut pendant un moment que plus jamais non plus il ne la regarderait comme avant.

Goyard c'était classe, élégance, un repère pour l'aristocratie de l'esprit.

Direction section ésotérisme.

Mélissa laissa sa main glisser sur les livres.

Rien. Elle regarda leur tranche, rien non plus.

Elle était censée faire quoi maintenant les ouvrir les uns après les autres ?

C'était absurde.

Elle n'avait pas téléphoné à la voyante pour avoir une recommandation de lecture d'outre-tombe.

Les livres de son père, elle les connaissait bien, elle les avait revus lors de son passage au bungalow plus d'un mois auparavant, et elle était persuadée qu'aucun de ceux-là non plus ne faisaient l'affaire.

Mélissa avait téléphoné à Madame Roland pour savoir si leur rendez-vous imminent ne pouvait pas être consacré à ramener Philip dans son corps, en le déscolchant de là où il s'était quillé.

La mère de son aimé l'avait coiffé au poteau, mais sans grand succès. Philip n'était pas juste bloqué dans son imagination... quelque chose d'étrange et d'inédit s'était passé, ça dépassait les compétences de la voyante et lui faisait tenir des propos choquant comme : ce que vous voyez, ce corps prisonnier de l'hôpital psychiatrique, c'est un fantôme. Matériel certes, mais un fantôme néanmoins.

C'est comme si Philip existait aussi dans un monde parallèle, mais qu'au moment de traverser d'un univers à l'autre quelque chose avait raté et qu'une partie de lui était resté derrière.

Mélissa se retrouva particulièrement perturbée par cette idée. Et si de temps en temps la simulation dysfonctionnait et que comme dans des jeux vidéos mal programmés certains personnages se retrouvaient bloqués dans un mur. Peut-être que ces impressions aux bords de son champ de vision c'était ça, un bug du système, une machine endommagée délaissant les aspects périphériques pour avoir assez de ressources pour offrir des visions réalistes droit devant elle. Madame Roland n'avait pas de réponse pour Mélissa par contre elle lui demanda de lui amener deux cent francs pour tout ce temps passé à discuter avec elle au téléphone. C'était scandaleux, mais c'était soit ça, soit la vieille allait bannir les esprits qui voulant communiquer avec elle, perturbaient ses nuits et bien sûr elle n'honorerait pas le rendez-vous depuis si longtemps attendu.

Mélissa amena bien docilement les émoluments de presque une demi-journée de travail à vendre des burgers à la voyante. Cette dernière, une petite vieille à l'aspect dur et cruel, l'ayant peut-être sentie approchée l'attendait en bas de son immeuble. Elle refusa la main tendue mais pas les deux billets de cent que Mélissa tenait quand elle tenta une nouvelle approche. Contre tout cet argent madame Roland

donna quelques indications sibyllines à propos d'un livre à lire avant leur première séance la semaine suivante.

« Mais quelle connerie ! » se dit Mélissa en se perdant dans la librairie.

Et elle allait devoir payer cinq cent francs pour une autre séance de ce foutage de gueule ? Hors de question !

Mélissa eut envie de tirer une des bibliothèques de bois et de l'envoyer contre le sol. Mais elle n'en avait pas la force.

Elle eut envie de faire quelque chose de stupide.

Voler un autre stylo plume.

Mais ça serait limite utile.

Elle avait envie de faire quelque chose d'aussi auto destructeur qu'inutile. Voler le premier livre venu.

Elle plonge la main dans le présentoir, en tira un ouvrage et commença à descendre les escaliers.

Mais qu'est-ce qu'elle faisait ?

Elle était bloquée dans une situation absurde.

Elle avait besoin de Geneviève.

Mais en même temps pas du tout.

Mais en même temps l'autre jour la voyante avait parlé avec les mots de ses parents.

Mais pour dire quoi ?

Mélissa rebroussa chemin, elle allait reposer ce livre et continuer sa recherche. C'était absurde mais en même temps, qu'est-ce qu'elle pouvait faire d'autre ?

Il fallait qu'elle fasse cette recherche... pas pour trouver le livre, mais surtout pour dormir sereinement en se disant qu'elle avait fait ce qu'on attendait d'elle.

De nouveau à l'étage, Mélissa se rendit compte qu'elle ne savait même plus où est ce qu'elle avait ramassé le livre dans ces mains. Elle en regarda la couverture : « NvsZ, la guerre des idées ». C'était un roman de science-fiction, avec une couverture d'une ringardise franchement embarrassante. On y voyait des personnages vaquant à leurs occupations, inconscient du fait qu'ils étaient tous des pantins

agités par des fils sortant ... du nom de l'auteur.

Mais qu'est-ce que c'est que cette...

Mélissa tourna le livre dans ses mains et voyant au-dessus du résumé la photo de l'auteur elle eut un sentiment de déjà-vu.

Huit ans sans mettre les pieds dans cette librairie et cette impression d'être bloquée au milieu d'une scène. Un souvenir incomplet.

Elle regarda la photo en fronçant les sourcils.

Les yeux bleus gris, un bouc, une calvitie naissante.

C'est quoi la connexion ?

Elle regarda la biographie : un prof de maths se prenant pour un écrivain.

Mélissa essaya d'imaginer l'homme devant elle, peut être que le reste de la scène allait venir par entraînement. Idée ridicule mais curieusement efficace. Elle connaissait ce type, elle l'avait déjà rencontré, maintenant ça lui revenait, elle l'avait rencontré ici même. Elle ne tenait pas de livre alors mais ses bras étaient pliés de la même façon. Il l'avait attrapé par les avant-bras et lui parlait dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Un crépitement métallique. Le son de la neige des canaux non définis de la télévision familiale.

Il ne parlait pas.

Pas exactement.

Un défilement d'image et de symboles jusqu'à ce que sa tête soit sur le point d'éclater. Elle pouvait voir son propre front chauffé à blanc se tordre, se convulser comme si quelque chose voulait en sortir. Une corne entre les deux yeux, et la douleur toujours plus intense.

Elle s'était réveillée avec un mal de tête et un acouphène assourdissant. Deux aspirines et au lit, assommée par la fatigue et la douleur. Le lendemain elle s'était réveillée comme une fleur et jusqu'à cet instant précis elle avait tout oublié de ce qui s'était joué durant la nuit.

« Quand tu le trouveras, tu sauras. »

Comme quoi !

Mélissa ne vola pas la guerre des idées, elle passa par la caisse

pour l'acheter.

Un problème. Le code barre qui se défile. Une base de données pas à jour et un livre non répertorié.

Un livre gratuit ?

Non pas vraiment, juste un livre hors circuit.

La caissière appela un responsable.

Un de ces auteurs qui ne sait pas écrire mais qui connaît le patron ou un écrivain autopublié qui avait placé en douce un exemplaire de sa production sur les étagères de la vénérable boutique ? Aucun des employés n'osa trancher, et pour faire simple lui firent payer le prix écrit en gris à l'intérieur de l'ouvrage.

Ils étaient tous dans l'aquarium.

La colocation au complet, y compris Anita qui entre Arnaud et Serena ne savait à quel saint se vouer. Ces deux-là rivalisaient d'attention pour la charmante petite rouquine.

Arnaud, le Don juan, d'ordinaire si sûr de lui présentait un visage inédit à ses amis. Une relation pour lui c'était « Un ou deux pilonnage, trois tout au plus et puis basta » pour reprendre ses propres mots. En forme ça durait le temps d'une soirée : charme et séduction, passage dans la chambre, transfiguration évacuation, d'autre fois il avait besoin d'un deuxième rendez-vous pour terminer le travail et enfoncer un dernier clou dans le cercueil de ce qui chez tout autre personne aurait été une relation naissante.

Anita était l'exception à la règle. En courant avec la bande dans l'espoir d'éviter le pire aux élèves de monsieur Cabral, elle lui avait échappé. En l'espace d'une soirée riche en rebondissement et en traumatisme, elle avait trouvé sa place dans le groupe et ne semblait pas encline à vouloir se faire enfoncer une dernière fois par Arnaud. Mélissa était persuadée que Serena ou Sophie lui avaient touché un mot des habitudes consuméristes du « virtuose du plumard » (titre auto-décerné). Ce dernier en voyant ses ruses échouer les unes après les autres avait perdue de sa morgue. Sans ses sarcasmes et ses déclarations provoc' il était presque devenu agréable.

Là, sur le canapé, entre les trois c'était enchevêtrement de corps détendus par l'herbe, secoué de temps à autres de grands éclats de rires, ça se touchait, ça se papouillait. On était en haut d'une pente glissante, direction sexe et stupre, mais qui allait finir dans les larmes et le ressentiment quand un d'eux se ferait éjecter du trio.

Mélissa eut envie de prendre des paris, mais Sophie et Frédéric

étant trop pris dans leurs propres occupations pour lui donner la réplique, elle tenta de se plonger de nouveau son livre.

Elle piqua une tête mais la sortie aussi tôt, avant même que le corps ait le temps de suivre. Avec ses neurones au bord de la fusion le grand air était plus que nécessaire.

Sophie était en pantalon et soutient gorge assise à califourchon sur une chaise prise dans la cuisine. Frédéric, après avoir posé le gros livre rouge à ses pieds, vérifia le niveau d'encre, activa l'aiguille et continua son dessin. Pour ses dix-huit ans il s'était fait offrir par ses parents un kit à tatouer, et depuis il avait marqué la peau de toutes les personnes qu'il avait rencontré. Anita avait une princesse sur la cheville, Arnaud une dizaine d'inscriptions dont une belle épée sous le bras... Sophie n'était pas à son premier essai, et là dans quelques minutes elle aurait un petit chef d'œuvre en SP21 (spleen 21).

Frédéric ne voulait pas être juste un tatoueur mais un artiste, et comme tout artiste il lui fallait un gimmick, une histoire qui le sorte du lot, une histoire. Dans un monde où les gens habiles de leurs mains couraient les rues, pour se faire une place au soleil, il lui fallait offrir quelque chose qui aille au-delà du beau, quelque chose de transcendant.

Hors de question pour lui de faire du sur commande. Il scrutait la personne jusqu'à sentir raisonner en lui un point bien particulier, et après consultation d'un atlas d'anatomie de médecine chinoise il ajustait sa perception, et proposait à la personne un point d'acupuncture.

C'était à prendre ou à laisser.

Si c'était pris, le point était encre et de là Frédéric suivait son inspiration. La graine germait, le dessin se déployait et des fois même à mi-parcours il était incapable de dire ce qu'il était en train de tracer... en tout cas c'est ce qu'il disait. Ça laissait les gens pour l'instant un rien dubitatifs, car jamais un dessin ne s'était mal terminé. Après le mi-chemin, les lignes connectaient, le sens émergeait et voilà, un ou une autre cliente de satisfaite.

Ce soir c'était détente, c'était un cadeau pour une amie, c'était gratuit dans tous les sens du terme, mais généralement ses créations

étaient filmées et il était en train de préparer une installation vidéo dans une galerie d'art éphémère à Toulouse.

« C'est complètement dingue, dit Mélissa.

— Quoi ça » demanda Anita en émergeant de l'informe masse coulant sur le canapé.

— Ce livre. La guerre des idées, Zoosphère contre Noosphère

— Avec un titre comme ça, ça ne fait pas très envie dit Serena.

— Et le titre ce n'est rien comparé à la couverture, au résumé et même à la manière dont l'histoire débute, dit Mélissa. Ce n'est pas de la grande littérature, mais il y a de ces idées là-dedans, ça me retourne la tête. A mon avis l'auteur avait tellement peur d'être la risée de ses collègues qu'il a préféré déguiser son traité de psychologie évolutionnaire élargie sous la forme de roman. Ça demande bien des efforts pour se purger l'esprit des détails narratifs et recoller les morceaux mais quand tu y arrive ça te fait un sacré feu d'artifice dans ta tête.

— Comme, demanda Arnaud. Donne un exemple. »

Mélissa resta pensive un instant. Elle avait une constellation dans la tête, une nébuleuse de fragments d'idées dessinant un tout cohérent, mais comment articuler ça maintenant ?

Par quel bout prendre les idées de ce mathématicien étrange ?

Mélissa décida de laisser derrière tout le background technologique et les histoires d'extraterrestre derrière, plus encombrantes et décredibilisantes qu'autre chose et se lança dans l'explication suivante :

« Quel est le point commun entre l'exorciste, vol au-dessus d'un nid de coucou, Patty Hearst et La plaisanterie, ... ? Ce sont des histoires de possessions. Et c'est dans notre inconscient, dans notre corps, une des craintes les plus fermement ancrées dans l'humanité. Perdre le contrôle de son esprit et être dominé par quelqu'un d'autre. Et bien dans le livre on te présente la race humaine comme un troupeau d'animaux qui ont été élevés et colonisés par une espèce supérieure mais dont les caractéristiques dépassent l'entendement. Nous ne sommes pas des hommes et des femmes ayant des pensées

mais c'est le contraire, les pensées nous utilisent pour se reproduire, pour se croiser.

« On pourrait croire que les pensées sont des parasites, des virus mentaux attaquant une base saine et fonctionnelle, mais la vérité c'est que sans les pensées il n'y a plus de civilisation ni d'humanité. Nous sommes le fruit d'une hybridation entre deux races, des singes et des mêmes.

« Les pensées ont besoin de corps pour s'incarner et pour être transportées et transmises. Elles ont besoin de nos corps pour évoluer. On croit être de vraies personnes mais en fait nous ne sommes qu'un corps, avec un noyau et une agglomération de pensées gravitant autour. A mesure que nous vieillissons, le réservoir se remplit peu à peu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour la moindre nouveauté, la moindre remise en question.

« Tout jeune le réservoir était vide et on pouvait y caler de grandes idées, les adolescents et les jeunes adultes sont très vulnérables et donc extrêmement recherchés pour pouvoir implanter des idéologies : ces systèmes complexes de pensées interconnectées. Puis après avoir bouffé une ou deux idéologies il ne reste plus de place que pour des blocs de moindre envergure, puis progressivement des ajustements de plus en plus fins.

« Bon après, on peut des fois se prendre des bombes mentales dans la figure, et voir certaines idéologies pulvérisées en l'espace de quelques jours, et si certains débris resteront il y aura de la place pour une restructuration.

« Une bonne partie des maladies mentales ça serait des empilements d'idées qui non content de ne pas arriver à s'emboîter seraient en franche contradictions et se rencontreraient à chaque fois en grincement et gerbes d'étincelles.

« Suivant les cultures, les démons, les âmes errantes et même ces histoires de réincarnation, ça serait justes des idées qui s'accrochent et refusent de mourir. La différence entre les différents types de possessions c'est la taille de l'espace disponible. Avant la naissance, on peut tout y rentrer et n'importe quoi, mais le problème c'est que ça ne

tient pas, du coup, il y a des impressions en creux de gros objets. Des complexes immenses contenant souvenir, émotions, habitudes, croyances mais tout est oublié. « En apparence c'est la tabula rasa mais si tu prends un crayon gris et que tu le frotte avec la mine à plat sur la feuille il y a plein de choses qui sont toujours lisibles. Les démons et les âmes errantes c'est plus des histoires de pirates abordant des frégates déjà bien remplies. »

« Les idées ne nous ont pas attendue pour exister, c'est limite si elles n'ont pas toujours existé dans un champ stationnaire, une sorte de filigrane de la toile de l'univers. Nous les humains, on est pris au milieu d'une guerre... une guerre de religion, une guerre idéologique, passant notre temps à nous réorganiser en chapelles, clubs et petits comités. Le truc c'est que nous les humains on est un peu spéciaux. Tu vois, on est la seule espèce du système solaire à arriver à fusionner deux idées pour en créer une nouvelle, et surtout on a nos émotions. Sans émotion les idées ça stagne, et ça reste en suspens, mais pour peu qu'une idée nous fasse vibrer, pleurer, rire, ou hurler et bien tout d'un coup l'idée se retrouve gonflée d'énergie, elle devient puissante, elle semble munie d'une vie propre et une fois lancée elle n'a qu'un seul mot en tête : plus.

« Elle veut plus d'adorateur, plus d'émotion. Et plus elle en a plus sa sphère d'influence grandit, et elle devient cruelle et violente. Elle ne veut plus partager, elle veut être numéro un. Toute autre idée, au-delà d'alliance provisoire est une menace potentielle qu'il faudra tôt ou tard neutraliser. Et nous au milieu de ça on est écartelé entre ces idées. Nos esprits sont des autoroutes où se succèdent à une vitesse hallucinante des idées venues d'ailleurs, des idées qu'on habille, que l'on maquille, que l'on s'approprie sans jamais se demander d'où est ce qu'elles viennent et de quel droit elles viennent nous mener par le bout du nez. »

Si tout le monde trouva ça intéressant, y compris le couple tatoueur/tatouée, Arnaud ne put s'empêcher de faire son malin. Il cita une ribambelle d'auteurs de science fictions qui auraient eu des idées similaires. Tout ce que proposait Mélissa et son livre c'était du

réchauffé, une succédanée de ce que lui maîtrisait depuis des années.

Pour lui la science-fiction c'était soit des aventures bariolées et riches en technologies pour les adolescents basiques, soit la science servait à créer un espace virtuel qui devenait au fil des pages un véritable laboratoire à idées. Ce qui faisait qu'un auteur était bon ou non ce n'était pas la richesse de ses élucubrations mais l'élégance de sa plume et sa capacité à faire passer les idées derrière une narration accrocheuse. L'implicite de cette petite déclaration c'est que le livre de Mélissa ne valait pas un copek.

Après son intervention, silence de mort, puis le bruit d'une aiguille se mettant de nouveau à vibrer. Anita et Serena qui quittent le canapé pour aller dans la chambre de cette dernière. Mélissa n'était même pas frustrée par le comportement de Fuckboy numero uno, elle avait plutôt de la peine pour lui, derrière les mécaniques roulées il y avait juste un petit garçon perdu en train de pleurer. Mélissa n'était pas sûre d'arriver à atteindre ce dernier sans y laisser quelque plume, mais elle décida d'essayer. Elle invita Arnaud à venir s'isoler avec elle dans la cuisine, pour une tisane et une petite conversation.

Mélissa s'installa dans le fauteuil. Son hôte étant à côté en train de préparer une infusion, elle en profita pour regarder autour d'elle. Un salon bourgeois décoré avec finesse et parcimonie. Des meubles qui semblaient tout droit sortis d'un château. Elle se sentit embarrassée, malgré une mère comme la sienne férue d'antiquité elle n'avait ni le vocabulaire ni la moindre connaissance pour dater ou décrire avec précision ce qui s'offrait à son regard. Parmi les plantes vertes disposées çà et là pour donner un peu de souffle à la pièce elle reconnut un ficus, pour en avoir tué trois ou quatre durant ses études, et c'était tout.

Madame Roland revint avec un plateau couvert de tasses et théière, le posa sur la table basse à côté du dictaphone activé et s'installa en face de Mélissa.

Voyant cette dernière pointer la table basse les séparant, elle lui dit qu'il faudrait encore attendre quelques minutes avant que le thé soit prêt.

« Je voulais dire, ça en fait une sacrée distance entre nous deux, je m'attendais...

— Ah, le cliché de la voyante qui prends les mains pour pouvoir sentir... Comme tu peux le voir, dit madame Roland en pointant la pièce d'un tour d'index, pas de boules de cristal, pas de tenture, pas de mains couvertes de traits en peinture ou en sculpture. Je ne suis pas vraiment ces conventions ringardes.

— Mais...

— Comment penses-tu qu'un médium capte l'information, à travers la sueur des mains moites ? Des phéromones ? Je n'ai pas besoin de contact, tu es dans mon champ comme moi je suis dans le tien. J'ai juste besoin de m'ouvrir pour ressentir ce qui m'intéresse. Je

ne dis pas que les autres font mal leur travail ou qu'il y a une sorte d'affectation dans leur manière de faire... non je pense qu'ils font comme ils ont appris sans se demander s'ils pourraient faire autrement. Ne capter qu'avec du contact ça permet d'avoir la paix le reste du temps et c'est beaucoup mieux que ces passoires qui n'arrivent pas à mettre en pause la sarabande des informations. Toutefois à moins de porter des gants ils captent beaucoup trop de leurs proches et des gens qu'ils touchent. Moi, j'ai testé différentes approches, et je me suis rendue compte qu'on était limité avant tout par nos croyances et notre imagination.

— Et pas par des dons ?

— Si, ça aussi, mais finalement même ça, c'est monté injustement en épingle. Ça donne une aura magique aux voyants et aux médiums, mais encore je pense que c'est l'ouverture, l'écoute et le travail qui priment.

— Ok ! dit Mélissa en faisant son possible pour gommer tout ce qu'il y avait de dubitatif dans son ton.

Le silence s'installant elle commença à tambouriner ses cuisses du plat de ses mains.

Madame Roland regarda à l'intérieur de la théière et commença à servir les tasses.

« On me dit que vous avez trouvé le livre. C'était à votre goût ? »

Mélissa acquiesça et porté par l'euphorie ressuscitée par la mention de l'ouvrage elle entreprit d'en faire un résumé. Prise par son explication elle ne remarqua que sur la fin la moue dubitative de son interlocutrice.

« Ne me dites pas que ce sont les délires d'un mec timbré ?

— Non, pas vraiment, c'est un système cohérent et je suis sûre qu'on peut expliquer beaucoup de choses avec celui-ci mais on sent bien que l'auteur est plus un scientifique qu'un poète et qu'il préfère le scalpel à la plume. À titre personnel ça ne me convient pas trop.

— Qu'est-ce que viens faire la poésie là-dedans. Le modèle est correct ou il est faux...

— Si seulement ! C'est encore le problème de convention que l'on évoquait tout à l'heure. Ces voyants se sont persuadés que pour capter il fallait qu'ils touchent, et leur réalité se plie à cette croyance. Moi, depuis toute petite je vois et avec ce que j'entendais à l'église j'ai tout traduit en termes d'anges et de démons. Puis à travers certaines lectures j'ai adopté un modèle d'entités et d'âmes errantes, là où en prenant un autre livre j'aurai pu tout traduire en extraterrestres de tous genres. Personnellement cette manière de décoder la réalité en voyant des reptiliens à tous les coins de rue, ça me met mal à l'aise mais je connais des voyantes qui adhèrent à ça et qui font du travail de bonne qualité. Pas parce que leur modèle est supérieur ou particulièrement juste mais parce qu'il s'accompagne d'outils adaptés qui font le travail.

— Ok je vois, mais la question, c'est maintenant avec le bouquin indiqué par mon père, est ce qu'on a une manière d'expliquer les choses plus avancées ou pas ?

— Ça ne marche pas comme ça, il n'y a pas d'évolution linéaire ou sur un axe avec une orientation, meilleur et moins bon. En physique le monde peut être décrit sous forme de matière ou d'énergie, ce sont des modèles qui n'ont rien à voir, et qui sont limite incompatibles, des paradigmes perpendiculaires, et suivant ta croyance, ta manière de regarder ce qui est devant toi, tu vas à chaque fois voir ce que tu voulais voir. Les scientifiques qui veulent voir de la matière en voient et les lois comme les équations mécaniques supportent bien ces observations. Les autres voient de l'énergie et, encore une fois, ils ont des batteries de preuves à leur disposition. Le monde est une chose étrange, extrêmement malléable, c'est limite un miroir ou une auberge espagnole multidimensionnelle. L'explication de la guerre des idées, est plus dans une veine scientifique limite matérialiste, moi je suis très bien avec mon modèle humaniste sans doute ridiculement saturé d'anthropomorphisme. Je me rappelle alors que j'étais jeune, une rencontre avec un type qui se prenait pour un scientifique, mais qui ne faisait que répéter ce qu'il avait lu dans des ouvrages et des revues de vulgarisation scientifiques, et devant sa vision du monde de probabilités et de chaos je me suis dit que je n'aimerai pas être lui, je

n'aimerai pas vivre dans son monde. Je suis persuadée de la justesse de mon modèle, mais même... je préférerais avoir tout faux, vivre et mourir dans mon illusion de mythes et de créatures, plutôt que dans son monde triste et vide même si en définitive c'était lui qui avait raison.

— Et c'est quoi le problème du modèle de la guerre des idées ?

— Tu préfères que je sois en contact avec le fantôme d'un père aimant ou que finalement je n'ai fait que capter quelques échos, des idées agglomérées ? Tu as envie de te voir comme un être humain, en route pour l'ascension, l'illumination, le rapprochement de dieu ou comme un animal téléguidé par une collection de mèmes ? Suivant ton choix tu vas vivre des vies très différentes.

— Mais est-ce que j'ai vraiment le choix ? Est-ce que l'on peut choisir en quoi on va mettre sa foi. J'ai besoin de savoir qu'il y a une voie et une seule et que le reste ce ne sont que des erreurs. Si tout est égal, comment se concentrer, comment s'engager. Là j'ai l'impression de m'être prise un méchant coup du lapin. En sortant du livre, un livre conseillé par mon père, j'avais enfin toutes les clés pour décoder, avancer et vivre et là patatras. Retour à la case départ.

— Au risque de paraître cruelle, il est possible que comme beaucoup de gens tu sois faite pour parler des choses plutôt que de les vivre. Parce que c'est ça la force et la faiblesse du système. La foi est primordiale, c'est la foi qui te permet de déplacer des montagnes, pas dieu ou une quelconque force extérieure. La foi. Ce monde sans cesse changeant, c'est la foi qui lui donne un contour, une forme, une consistance et une cohérence. Sans la foi, quand tu agis, c'est comme si tu essayais de transporter des sculptures de sable dans tes mains. Tout va te filer entre les doigts.

— Attendez, il y a un truc qui ne va pas dans votre raisonnement. Vous vous avez la foi, non ? Et pourtant vous ne niez pas qu'il existe d'autres modèles dont certains pourraient être supérieurs au votre. Vous ne seriez pas en train de faire l'autruche.

— Tu touches du doigt un point crucial. Je crois que ton père est très malin. Ce n'est pas un hasard s'il t'a mise en contact avec ce livre juste avant notre rendez-vous. Je crois que ce clash des idées,

c'était son idée. Tu pourrais croire en m'entendant parler que j'ai choisi un modèle et j'ai décidé de m'y tenir... que la foi est un phénomène mental. Ton père me dit, que tu es sa petite surfeuse mais que tu as oublié, tu as oublié ce que tu faisais naturellement sans y penser. La peur et les traumatismes t'ont fait te réfugier sur la terre ferme. Le domaine de l'intellect et du cycle des doutes et des certitudes. Tout ce que je t'ai dit, tout ce que tu as lu, ce sont des idées, des outils pour communiquer, mais la foi n'est pas là. Elle est dans ton cœur et dans ton ventre. Ce n'est pas un roc qui tient en quelques mots, phrases ou volumes. La foi est une fontaine, elle est dynamique égale à elle-même et sans cesse changeante. Ne cherche pas avoir raison, ne cherche pas la vérité, la destination finale, sens la vie autour de toi, sens où elle peut te mener, sens où tu as envie d'aller, suis le courant ou cherche-toi un autre. »

Un ange passe.

Mélissa regarda son dictaphone et émit une prière silencieuse pour qu'elle puisse pouvoir revenir encore et encore sur ce qui avait été dit.

« Et concernant Samaël, demanda-t-elle. Protecteur ou adversaire ? »

Mme Rolland regarda sa montre. Ferma les yeux et après une petite minute passée à inspirer aussi lentement que puissamment, elle posa sur Mélissa un regard espiègle.

« Et bien ça, ça sera pour une autre fois. Notre séance d'aujourd'hui est terminée. »

Mélissa regarda sa montre, et effectivement le temps était écoulé, à la minute voire la seconde près.

Une minute à respirer les yeux fermés, une minute de remplissage à jouer contre la montre ?

« Mais ne t'inquiète pas, reprit Mme Roland. Cette question, pour l'instant ce n'est que de la curiosité, et ça le restera pendant encore un an ou deux et là dans l'urgence sera une évidence. En attendant je crois que tu as suffisamment pour t'occuper pendant un bon moment. »

Mélissa regarda la maison de l'autre côté du portail. C'était donc ça la casa Mc Gregor, ce petit morceau d'oasis perdu entre les tours du mas de Mingue dont Philip lui avait tant parlé.

Elle s'apprêtait à sonner une deuxième fois quand elle aperçut une silhouette se faufiler par la porte d'entrée. Son cœur eut un raté, puis deux. Philip ? L'homme s'approcha, et la ressemblance se dissipa. Pour l'avoir rencontré à plusieurs reprises au Sophoras, Mélissa était familière des ressemblances entre Philip et Patrick Mac Gregor, son père. Des ressemblances comme des différences. Le poids en trop, les golfs des tempes un peu plus profondément creusés et le bégaiement. Cette confusion entre les générations, maintenant passablement ridicule alors qu'elle pouvait le voir de près lui ouvrir le portail, c'était le fruit de toutes ces nuits raccourcies à leur plus simple expression de ces dernières semaines.

« Me-me-merci d'être venu Mélissa. »

Ne sachant quoi trop répondre, elle lui emboîta le pas.

Elle n'était pas là réellement de son plein grès. L'échange avec Solange la mère de Philip avait été un peu étrange au niveau de son contenu comme de son ton. Invitation ? Sommutation ? Mélissa était incapable de se prononcer.

Avant même l'évènement tragique du moi passé, Mélissa avait lu entre les lignes des demis mots de Philip que sa mère ne semblait guère approuver leur union.

Qu'est-ce que savait Solange sur Mélissa ? Rien ! Elle n'avait que de l'information de seconde main et des préjugés, jusqu'à l'hôpital psychiatrique jamais elles n'avaient eu l'occasion d'échanger. De toute évidence, c'était typiquement de la jalousie de belle-mère. Comme si Mélissa allait lui voler son fils. Mélissa la vilaine, la paumée, cette

vieille qui draguait les mêmes cinq ans plus jeune qu'elle.

Mélissa aurait pu pardonner ce genre de jugement à l'emporte-pièce, si la vie les avait fait se croiser et avait pu permettre à Solange de mettre à jour ses préconceptions. Hélas, aucun de leurs échanges à l'hôpital n'avait été en mesure de faire progresser la situation.

Patrick le père de Philip, par contre, s'était montré quant à lui des plus cordial et ce même au plus fort de son désarroi. Pas d'accusation de détournement de mineur chez lui, directe ou même larvée, au contraire il avait toujours été content que Philip ne sorte pas avec une greluche superficielle. Connaissant son fils il ne s'était jamais fait trop de souci de ce côté-là, mais comme il le disait souvent la vie était pleine de surprise, et c'est souvent dans ces moments où tout semble bien parti que le mur se fait le plus redoutable. Une vie à prier silencieusement pour la poisse, le pauvre Patrick venait d'être royalement servi.

Le père et celle qui aurait pu devenir sa belle-fille étaient maintenant dans la cuisine, échangeant sur la pluie et le beau temps alors que deux tasses étaient en train de se remplir de café dans un vacarme assourdissant, particulièrement étonnant surtout compte tenu de la taille minuscule de la machine incriminée. Deux survivants tournant autour du pot dans le monde d'après, un monde familier et étrange à la fois, un monde donnant l'impression de se réveiller chez soi alors qu'un esprit facétieux s'est amusé à réarranger tous les meubles durant la nuit.

La pause-café n'avait pas encore commencé qu'elle avait assez duré, gêné par la conversation de plus en plus laborieuse Mélissa demanda à Patrick où était sa femme.

« A l'é-l'é-l'étage, dans la chambre de Philip » répondit-il en plaçant un plateau d'acier à côté de la machine. Il plaça les deux tasses sur la surface métallique, compléta cela d'un sucrier et de deux cuillères et une fois le tout bien en main il tendit le plateau à Mélissa.

« Dé-dé-désolé mais je dois filer. Je suis dé-dé-déjà en retard pour ma tou-tou-tournée du soir. » et sans lui donner le temps de protester il prit la poudre d'escampette.

Seule au rez-de-chaussée, clouée par son petit plateau, Mélissa se sentit paralysée.

« Solange ? »

Pas de réponse. Elle s'engagea dans les escaliers, plateau à la main.

« Solange »

La maison était silencieuse comme un mausolée, et en haut toutes les portes étaient fermées.

« Solange ? »

Une voix peu claire à sa gauche.

Mélissa après quelques ajustements acrobatiques réussit à tenir le plateau d'une main et ouvrit la porte de l'autre. La pièce plongée dans la pénombre sentait sueur et haleine alcoolisée. Maintenant ce café servi en fin d'après-midi semblait bien moins incongru.

Mélissa chercha, dans ce que la lumière de la porte entrebâillée laissait deviner, un espace où poser son plateau. Les mains enfin libres elle considéra la silhouette couchée sur le lit de Philip et sentit une vague de jugement nauséux se coincer dans sa gorge comme une vilaine remontée d'acide.

Pitié ou envie ?

Mélissa n'arrivait pas à pleurer Philip. La seule perturbation mentale ou émotionnelle dont elle faisait l'expérience depuis le drame, c'était les rêves effroyables qui la réveillaient en cri et en sueur au beau milieu de la nuit. Et vu les vilaines bêtes poilues peuplant ses rêves, il était tout à fait probable que ce qui la rongait n'avait aucun rapport avec son petit ami scotché.

Devant l'engourdissement et le retour de la paralysie Mélissa se demanda ce que Serena ferait à sa place. La réponse ne vint pas tout de suite et surtout elle ne vint pas en mot mais en impulsion. Elle claqua dans ses mains, ouvrit fenêtre et volets laissant la lumière et la chaleur de cette fin d'après-midi de juillet tout purifier sur son passage. « Aller Solange, debout ! » le ton était ferme et tendre, main de fer, gant de velours, elle était l'adulte de cette histoire. « On va se boire un café et après on prends une bonne douche, parce que franchement, bonjour

l'odeur ! »

Tu seras une mère formidable un de ces quatre !

Même pas en rêve.

Solange grommela quelque chose de pas gentil mais se garda bien de résister au plan d'action de Mélissa. Elle finit par se redresser et s'asseoir sur le lit de son fils.

A la voir se frotter les yeux du revers des deux mains, elles faisaient plus penser à un enfant qu'à une ado rebelle.

Mélissa profita de la lenteur de ce réveil pour regarder la chambre illuminée tout autour d'elle. Elle connaissait Philip en jeune adulte, et les murs couverts de poster étaient une seconde peau tatouée du cheminement qui l'avait mené jusqu'à elle. Trophées, figurines, livres, couches de sédiments emmêlés. Pas étonnant que sa mère ait eu quelques difficultés à le voir autrement que comme un petit garçon. Comment les derniers développements maladroits pouvaient rivaliser devant l'accumulation de souvenirs, tous ces événements fondateurs partagés.

Mélissa n'avait pour elle qu'un instantané... ça elle le savait, c'était une histoire venue de nulle part et pas vraiment prévue pour aller bien loin, pas de vie antérieure, de la pure fraîcheur, mais avec cette idée fixe elle n'avait jamais connu qu'une idée de Philip, son idée à elle. Une idée époussetée et rasée de près tous les jours. Philip était pour elle un petit bonzaï, mais au-delà de sa vision étriquée il y avait tant de chose qu'elle avait loupé, comme, comme...

« Solange, dit-elle en désignant une aquarelle représentant un tournevis planté dans une noix de coco. Ce dessin, qu'est-ce que tu peux m'en dire ?

— J'imagine que c'est juste un symbole de notre vie de famille.

— C'est-à-dire ?

— Patrick aime acheter des noix de coco au casino, et il commence toujours par les vider de leur jus. Au niveau des trois encoches naturelles où la coque est plus tendre et il y fait deux trous avec son tournevis cruciforme et son marteau, un pour laisser couler le jus et l'autre pour laisser rentrer l'air. Tu peux en tirer un petit verre,

trois fois rien par rapport à une fraiche mais curieusement je préfère le gout du jus quand la noix a séché. Une fois qu'elle n'a plus de jus il peut la casser sans craindre d'en mettre partout, et là il ne lui reste plus qu'à attaquer l'intérieur avec un couteau bien solide et récupérer la chair petite plaque par petite plaque.

— C'est tout ? je veux dire, super technique, mais le dessin, c'est tout ce qu'il à dire, je veux dire... il me parle tellement, je suis sûre qu'il y a quelque chose d'autre.

— Non, je n'ai jamais compris parmi tous les trucs qu'il a pu dessiner pourquoi il s'est accroché à cette peinture un rien ratée. Tu la veux ?

— Je peux l'avoir ? Vous êtes sûre ?

— Je ne savais pas comment j'allais pouvoir m'y prendre avec toi, mais maintenant j'ai une idée. J'ai quelques questions et si tu y réponds honnêtement je te donnerai cette vilaine peinture. »

Solange n'était pas hyper critique, l'aquarelle était effectivement assez ratée, couleur, cadre, composition, idée de sujet, tout semblait étrange et mal ajusté, et pourtant Mélissa la voulait plus que tout. Elle se surpris le souffle coupé et la bouche pleine de salive, c'était complètement irrationnel. Et si la mère de Philip ne tenait pas promesse, elle repasserait un de ces quatre chercher ce qui lui était dû. Mélissa, la reine de la cambriole ! Une idée autant absurde qu'inquiétante.

Solange dû sentir cet intérêt prononcé car elle pressa Mélissa jusqu'à la dernière goutte et même au-delà.

Elle commença par lui montrer un CD nommé Roadtrip 1996 <3<3<3, une mixtape gravée par Philip pour célébrer leur petite semaine partagée à « Hossegor ». C'était à en croire Solange, vu le comportement et les propos qu'avait pu tenir son fils à son retour, un des derniers grands moments de bonheur de ce dernier. Elle voulait donc tout savoir, l'histoire derrière chaque moment chaque morceau. Si Mélissa réussit à zapper les détails embarrassant derrière « No Diggity » de Backstreet et la première fois où ils avaient mis à l'épreuve les lattes du lit de feu ses parents, pour le reste elle joua le jeu.

Tentant de verbaliser ce qu'elle avait perçue de lui et ce qu'ils avaient vécu ensemble, de détails en détails Mélissa s'était sentie de plus en plus sale. Ce n'était pas que les mots peinaient à rendre justice aux sentiments et aux sensations, non, c'était pire que ça. Même si elle gardait ses distances de tout ce qui avait été un tant soi peu sensuel, c'était leur intimité qu'elle bradait pour un vulgaire dessin.

Quand elle arriva au dernier titre, « shadow boxing » de GZA, un titre de rap tiré d'un des CDs de Philip, Dieu merci, elle s'était dit qu'elle était enfin arrivée au bout de ses peines. Hélas, tout ça n'avait été qu'échauffement. Le nécessaire pour détruire en elle son esprit et son éthique, un exercice pour réduire en poussière tous ses principes. Après ça, Solange l'attaqua là où ça faisait le plus mal, le cœur de son inhumanité.

Combien de temps comptait elle encore venir visiter Philip aux Sophoras ? En imaginant que son état reste stable, c'est-à-dire à des milliers d'année lumière de la réalité partagée par le reste de l'humanité, allait elle s'accrocher ?

Comment se sentait elle par rapport à Philip ? L'aimait-elle toujours, ou est-ce que ça partait en poussière ? L'avait-elle réellement aimé un jour ? D'ailleurs savait-elle réellement ce que c'était d'aimer quelqu'un de tout son cœur ? La personne elle-même bien sûr, pas juste une idée, un fantasme habillé par la peau d'un autre.

Mélissa mentit... elle mentit comme elle respirait... elle mentit comme si c'était une seconde nature, voire même sa première.

Elle se vit faire.

Elle sentit la nausée la gagner.

Pourquoi faire semblant ?

Pourquoi jouer la bonne fille alors que personne n'était dupe ?

Comment mentir et se sentir bien en le faisant alors qu'elle, elle connaissait la vérité ?

Fidèle à son habitude la voix vicieuse et sans pitié ne laissa rien passer. Elle l'attaqua comme jamais. La maman et la putain, n'y avait-il pas d'autre alternative ?

Que ferait Serena ?

Et si tu étais toi-même ? Juste toi-même.

Trop complexe pour être jugée.

Laisse parler les gens ! Les gens et leurs avis limités.

Alors ses cornes limées repoussèrent de plus belle, et ses ailes enferrées se déployèrent au-delà des murs de la pièce.

Ce n'était pas binaire ange OU démon, elle était les deux.

Elle était elle-même et elle cracha le morceau.

Elle était tout simplement fatiguée de la culpabilité.

Fatiguée de lutter contre la simple pensée : « si seulement il avait pu crever comme les autres » Elle l'avait prévenu ce bouffon, elle le lui avait dit, et maintenant c'est elle qui était en enfer à cause de ses conneries. Alors oui elle l'aimait, mais elle le détestait tout autant. L'un n'empêchait pas l'autre. Oh putain qu'est-ce qu'elle le détestait, et plus elle le disait moins elle le sentait, plus elle le disait plus ça passait.

Peut-être que l'abcès reviendrait... oui sûrement, mais pour l'instant la bile, le pus, la merde accumulée à force de s'empêcher de penser et de sentir, oui tout ça venait de sortir dans un geyser digne d'une explosion majeure dans une station d'épuration.

Oh mon dieu...

Elle arracha l'aquarelle du mur et laissa Solange médusée derrière elle.

Les yeux pleins de larmes elle marcha vers l'arrêt de bus.

Larmes d'alégresse.

Larmes de soulagement.

Larmes de tristesse.

Larme de manque.

Larme d'espoir.

Au loin le soleil semblait se coucher, mais elle le sentait progresser à l'envers, quelque part il se levait en elle. Ce moment était cet instant séminal, l'incipit d'un nouveau chapitre.

La machine à composter claqua et Mélissa se trouva une place. Elle joua un temps avec le dessin dans ses mains, se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire de cette horreur, puis elle le retourna pour la première fois.

Ce qu'elle vit lui coupa le souffle.

La tête de Liam, tournevis planté profondément dans la tempe.

Puis elle regarda l'œuvre d'un peu plus près.

Ça pouvait être Liam, de loin, de très très loin...

C'était surtout un dessin datant de deux ans auparavant.

Un dessin datant du viol de sa sœur.

C'était son fantasme à lui, pas celui de Mélissa.

Dans le lit, lors de leur deuxième rapport...

Cette vision de Liam... tellement puissante, presque irréaliste.

Lui racontant son histoire, Mélissa avait vu celle-ci se faire dérailler par une force invisible.

Elle l'avait vu mais avait suivi le mouvement, comme si tous les passés se valaient, comme si celui-ci était plus adapté.

Contaminée par le désir ardent de l'homme dans son lit, elle avait expédié Liam ad patres d'un coup de tourne vis.

Mélissa s'attrapa l'épaule et le voile de cellophane collé dessus.

Le tatouage.

Pas plus tard qu'avant hier, alors qu'elle en avait réveillé plus d'un au beau milieu de la nuit avec ses cris de frayeurs, Serena l'avait rejoint, elle l'avait réconforté et elle s'était endormie bien sagement à ses côtés. Un reste de nuit formidable sans la moindre horreur, juste ce drôle de sentiment, cette envie d'encre et d'aiguille. Envie que Fred avait été fortement heureux de pouvoir exaucer le lendemain.

Mélissa soupira et résista à l'envie de tirer sa manche et de jeter un coup d'œil. Il était plus que temps d'aller à la librairie Goyard et de voir ce qu'ils ont dans le rayon ésotérisme pour créer des barrières psychiques !

20 février 1995

Par où commencer, par où commencer ?

Quelle cérémonie de folie !

Les autres... du pipi de chat... un simple apéritif... pas que je sois du genre à me torcher à l'urine de félin...

Il y a des parties qui ressemblent à ce qui s'est joué hier et avant-hier donc je n'en parlerai pas ou très peu. Il y a suffisamment à faire avec les nouveautés.

Mélissa la poison.

J'étais franchement embarrassée hier quand j'ai eu ce sentiment détaillé mais aussi tellement peu concret. Pas d'image d'endoctrinement, ou la moindre explication, juste ça de but en blanc, juste tu es un Tulpa. Un imposteur, tout en sourires et en civilités, un petit soleil, mais au fond, si on gratte assez, dans ton cœur les pires des horreurs.

Tu t'illusionnes, tu te mens, tu t'inventes une vie et pleins de bons sentiments, mais le jour J, ta lame ne défaillira pas. Un coup au centre, et le bien sera soufflé en un instant. Tu es l'infiltrée... le mal qui s'ignore par vertu d'une anesthésie.

Quelle originalité !

L'ayahuasca m'offrait un flash-back à la « Total Recall » de Verhoeven. J'étais tellement embarrassée par le manque d'originalité de ma vision que je l'ai zappé durant la séance d'intégration avec le shaman, et même lors de ma discussion avec Daren.

Et là hier j'ai eu la réponse à une question que je ne me posais même pas...

J'ai vu un couteau enfoncé.

J'ai vu le mal enfin fait.

La destruction que je me devais d'accomplir.

J'ai assisté impuissante.

Intérieurement je criais. Je disais au chaman de se méfier alors que je m'apprêtais à tout détruire. Encore une fois j'étais complice silencieuse, voyeuse dans un film d'horreur. Et puis tout a basculé. Je ne sais pas comment, mais j'ai provoqué un saut dans le temps.

J'étais blessée. Et le chaman pansait mes plaies.

Il m'avait pardonné ?

Peut-être ? Peut-être pas ?

Autre temps... je dirais même autre vie.

Méchant un jour, gentil le lendemain.

La roue tourne, tourne et tourne encore.

J'étais un homme cette fois ci, un homme vêtu d'une tunique argentée, quelque chose de classe mais aussi très futuriste. J'étais un homme blessé, et il me tenait dans ses bras. Nous étions loin dans le futur, mais nous étions toujours dans cette foutue Maloka. Le chaman me soignait moi, mais aussi mes mois passés et futurs. Pour lui aucune différence, peu importe le mal et le bien, tout ça n'était que temporaire, un habillage flamboyant pour me rendre intéressant.

Comme une enfant se dandinant devant ses parents...

Racontant toute sorte d'histoire espérant exister un peu plus fort ne serait-ce qu'un instant.

Addiction à l'histoire.

Et de là où j'étais... blessé et soigné, victime et criminel, la fin et le début, j'ai vu des vies défiler, avalée comme autant de

traits de coke sur une table un peu sale.

Tout me semblait absurde jusqu'à ce que ça s'impose à moi : tu regardes au mauvais endroit. Ici là, où tu es, avec ce changement d'échelle les règles ont changé. Ici l'existence humaine n'a pas de sens... quand le temps n'est plus une ligne droite mais mille spaghettis emmêlés, quand les dimensions semblent s'empiler à l'infini la narration finit toujours par céder. Causes et conséquences, les illusions d'un autre plan.

Prends du recul, change d'échelle.

Et tout d'un coup la scène du moment n'est plus

Elle n'est plus qu'un point perdu dans le vide intersidéral.

Un point lumineux, une étoile, une ancre, un point de chute et point de départ.

« Dans ta vie tu produiras quelques points comme ça »

« Sans le savoir tu cartographie l'espace infini. »

La voix me fait faire un tour sur moi-même et me donne à voir une autre temporalité. Un croiseur interstellaire, sautant de point en point.

Un jour la somme de vos expériences additionnées tracera les routes des étoiles.

J'entends et je vois « étoile », mais je sais qu'il s'agit d'autre chose, ce qu'on me montre dépasse mon mental, même étendu par ma dose de potion. Je sais que si jamais j'essaye de voir au-delà de la métaphore, je vais encore perdre conscience.

Sur stimulation nerveuse.

Je me contente de mon buisson ardent.

Des points et des points

Un écosystème à chaque endroit.

Un vecteur multidimensionnel.

Encore un mot qui ne faisait pas le moindre sens hier. Et du coup on m'a téléchargé dans le cortex mille conversations avec

Entre les vagues

un petit ami fictif un certain bac C nommé Julien, un passionné de maths et de vulgarisation. Le genre de vision qui m'a fait tiquer, et mon amour, mon petit Léo ? Alors l'intrus s'est retrouvé rétrogradé au rôle d'ami proche.

Un passé réécrit pour donner du sens au présent.

Prise de conscience à l'arraché

Ta vie n'a jamais existé.

Tu es là, ici et maintenant et c'est tout.

Basé sur une back story, le présent se fait dynamique. Tension entre le passé et un futur à éviter ou un autre après lequel je cours désespérément. C'est une vignette. Vît la avec suffisamment d'intensité et tu verras ! Tu verras dans le ciel aveugle un nouvel œil s'ouvrir. Une étoile, un vecteur...

Mais ne t'illusionne pas.

Parmi les informations détaillées, il n'y a rien, du décors, 20^{ème} siècle après la naissance du christ ou autant avant, peu importe, femme ou homme, bon ou méchant, riche ou pauvre, l'essentiel c'est la tension, entre ce qui est et ce qui va se manifester.

Tout ce que tu crois essentiel pour ton expérience, ta vilaine coupe de cheveux, les zéros sur ton compte, ta benz, tes souvenirs, tes rêves c'est juste du contexte pour conforter ta pauvre conscience, de quoi exciter tes sens, préparer la grande éjaculation matérielle, ce monde sortit du néant que tu vas inventer... et non je m'égare, victime de mes conditionnements je cède à mes préconceptions, ce n'est pas l'éjaculation ou ce qui en sort c'est la tension c'est le plaisir. C'est l'alignement des centres, la résonnance, le chant de ton cœur, ce sont les dimensions de ton vecteur.

Et puis un autre

Et puis une toutes autre personne, hier ou demain, dans trois siècles ou il y a deux cent ans, un être né la veille d'une

étincelle, alignement de trois étoiles dans le ciel, le voilà configuré et ça sera à son tour de se laisser posséder par les désirs écrits dans le ciel, et c'est à lui de disparaître, de s'y perdre, jusqu'à ce que le monde réveillé de sa densité se mette à bouger et lui emboîte le pas, et cette belle danse éclairera à son tour l'obscurité.

J'ai tout compris. Le monde et sa mécanique subtile m'appartient, et là virage, les shamans gémissant dans l'obscurité ont décidé qu'il est temps de redescendre. Et mes facultés s'éteignent les unes après les autres. Bloquée dans le temps. Bloquée dans mon sexe et dans mon histoire. Il va me falloir me laisser glisser dans ce sillon tout tracé.

Je le dis comme ça mais le processus prend des heures. J'étais tellement haut.

De leur langue ils me cajolent, et pas après pas, rendu à l'évidence, je me rentre dans ma carcasse.

Petit passage par le royaume des âmes ralenties, juste le temps de me rendre compte que dans ce lieu fonctionnant à rebours, toute causalité a été annulée. Les liens qui donnent consistance à notre histoire ont été coupés.

Aussi gelées, aussi ralenties que soient les âmes peuplant cette demeure de la plante maîtresse, elles sont plus libres que je ne le serai jamais, moi et mon addiction pour le sens. Le signifiant comme l'ordre de marche. Je vis dans l'encadrure d'une porte, dans un monde fin de quelques centimètres, interface avec les inventions du passé et les peurs et les espoirs de l'à venir.

Fuck me

Mélissa décida que c'est un endroit aussi bon qu'un autre pour interrompre sa lecture. Elle regarda la liasse de feuilles entre ses mains et sur la table de la cuisine l'enveloppe par laquelle elle est arrivée. Enveloppe sans adresse de retour. Première enveloppe reçue en son nom à la coloc. Elle qui n'était même pas sur le bail, elle qui recevait

encore ses bulletins de salaire chez son oncle et sa tante.

Quelqu'un savait.

Et pourtant pas de mot dans la lettre.

Juste ces pages

Justes ses mots bien à elle.

Et puis elle regarda le dernier feuillet de ce qui avait été son dernier carnet intime avant le ranch, un cahier qui avait cramé, un cahier qui aurait dû cramer.

A la fin, sur la dernière page, d'un stylo différent, une écriture qui n'est pas la sienne. Une signature illisible et quelques mots : « I believe my dear Méli Mélo that we'll see each others soon... very soon³ »

Et là panique !

Ça n'est pas possible ! Cette histoire aurait dû terminer dans l'incendie du ranch. Elle pouvait se rappeler encore des flammes dansant dans le rétro alors que pétée de fatigue elle s'enfuyait dans ce véhicule qu'elle ne passerait pas loin de planter même pas une heure plus tard.

Pourquoi avoir prié pour obtenir le compte rendu ?

Reconnecter avec la deuxième cérémonie ?

Elle savait d'expérience comment naviguer les courants, comment sauter d'un chemin à venir à un autre par la seule force des aspirations de son cœur. Oui le futur est malléable, c'est bien quelque chose sur quoi à peu près tout le monde s'entends. Mais le passé... Changer le passé... cette possibilité... ça changeait tout.

L'idée n'était pas nouvelle, elle était comme une mouche insistante et en apparence insignifiante jusqu'au moment où tu te rends compte que la mouche est un taon et que tu vas verser quelques larmes pour honorer sa morsure.

D'une manière ou d'une autre Mélissa avait ouvert une porte.

Une porte vers un univers où le ranch n'avait pas cramé, ou peut-être duquel Liam avait pu en réchapper vivant. Elle aurait dû coucher sur papier cette partie-là de son histoire, l'écrire noir sur blanc

³ Je crois ma chère Méli Mélo qu'on va se revoir bientôt... très bientôt.

et la fixer définitivement... mais parce qu'elle été bien décidée à rester la tête profondément enfouie dans le sable, à cause de son silence l'incendie n'existait que dans sa tête et à chaque seconde qui passait si elle n'intervenait pas, le passé allait continuer de changer sous ses pieds. Alors elle prit son stylo, et imagina les flammes, et elle commença à écrire.

Je suis complètement dépassée par la vitesse à laquelle le feu est en train de prendre. Les corps entassés, les corps drogués puis égorgés maintenant en train de cuire dans le salon seront bientôt qu'un tas de cendres.

Egorgés, était-ce vrai ?

Egorgés, était ce nécessaire ?

Morte de fatigue, je n'avais qu'une envie m'enfuir... me venger, ça, c'est venu après.

Mais tout de même, il vaut mieux couvrir tes arrières.

Qui parlait ? son intuition ? son cœur maintenant pollué ?

Ils n'étaient qu'une bande de salauds...

Mais sans doute stupidement elle décida de rayer le puis égorgé écrit sur son cahier... maintenant, maintenant ça lui ressemblait, maintenant elle se sentait alignée. Et dans son cœur elle sentit que ça s'était passé comme ça, ou peut-être plus justement, là-bas c'était en train de se passer comme ça. Les gars drogués, les gars endormis et le ranch qui flambe.

Conne comme je suis, c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'avais oublié de récupérer mon passeport et les autres papiers « confisqués » et mis dans le coffre-fort de Conan. Mais il est trop tard, alors je tâte pour la quinzième fois consécutive ma poche, la clé du van est toujours là alors je cours et met autant de distance que possible entre moi et les flammes. A pied puis en faisant rugir le moteur et pneu sur la terre battue. Hasta la vista mother fuckers !

Elle regarde la liasse de feuille reçue le matin même, mais celle-ci n'est pas vraiment en train de disparaître sur la table.

Il faudrait peut-être que Mélissa prenne des gens à parti, que des gens croient en sa version, et que celle-ci puisse alors prendre plus de poids et l'emporter sur les alternatives.

C'était bien sûr prendre le risque de passer pour une folle ou une mytho si la version qui menaçait à l'horizon venait à l'emporter mais c'était un risque à prendre si elle avait envie que Liam retourne encore à la poussière... une poussière grisâtre n'attendant qu'un coup de vent pour se perdre dans le ciel infini de l'Utah.

Entre les vagues

Brujeria

Entre les vagues, volume II

Après avoir écouté Alexandre, Alfonso se laissa prendre par la vision partagée et se concentra sur ce qu'elle provoquait en lui. Il tira longuement sur sa pipe et laissa ses impressions s'organiser.

Le jeune blondinet, comme les autres participants, le regardait attentivement légèrement penché en avant. Qu'est-ce que le Maestro allait pouvoir lui dire sur sa vision de la veille ?

Alfonso se racla la gorge, crachat dans le seau et les mots anglais lui manquant visiblement enfin glanés, il donna son interprétation : « Grande libération. Tu travailles bien. Tu es libre de magie rouge avec femme de ta famille. Magie rouge comme Irène hier. »

Voyant le participant frémir, il précisa : « Hier, ce que je dis sur la magie rouge choque beaucoup, mais Magie rouge ce n'est pas nécessairement avec sorcier. Tu comprends ? »

Alexandre dit oui de la bouche mais tout le reste de son corps criait le contraire.

« On dit des fois 'pensée magique' pour illusion, les fous, mais pour de vrai, toute pensée magique. A chaque fois que tu en veux à personne, tu lances sort. A chaque fois que tu désires quelqu'un tu lances sort. Petit sort, mais sort quand même. Mais, petit sort plus petit sort plus petit sort égal grand sort. Magie rouge ce n'est pas juste sexe et filtres d'amour, c'est aussi manipulation et contrôle des personnes aimées. Tu comprends ? Toi pas Œdipe, juste ta mère, couic couic pour que tu restes petit garçon adoré. »

Alexandre les yeux un peu plus rouges et humides que tout à l'heure laissa échapper un juron.

Alfonso chercha sa montre et voyant l'heure haussa un sourcil. « On est rapide ce matin, vous avez d'autres questions avant l'hôtel ?

— Oui, dit Patrick, avant d'essayer de relancer le débat de la veille

sur les traditions chamaniques du monde. L'homme aimant s'entendre parler il avait fait un peu les questions et les réponses, mais maintenant il voulait l'avis du Maestro.

« Ecoute Patrick, je t'aime bien, mentit Alfonso. Je n'ai pas envie de vexer, et de toute façon je ne suis pas sûr que beaucoup monde ici veut savoir. »

Glossements discrets dans la salle, ils étaient intéressés de voir Patrick se faire avoiner.

« Hier tu dis : 'moi chamane depuis nombreuses vies. Longue tradition. Beaucoup d'initiations.' Moi j'ai impression, pas beaucoup d'expérience, pas chemin initiatique. Si tu es malade, toi faire confiance à fils du médecin ? Ou à personne, médecin vie antérieure. Vie antérieures vraies, puissantes mais pas tout. Tu dois travailler Patrick. Avec chamane et seul aussi. »

Alfonso soupira, pas sûr que tout le monde comprenne son anglais approximatif.

« Mon père, grand chamane, lui apprendre mon frère potions et euh teoria.

« Théorie », traduisit Ashley, une canadienne.

« Voilà, théorie. Moi écouter, regarder, mon frère élève, pas moi. Mais mon frère pas intéressé. Pas de transmission pour moi ou d'initiation. Si, si moi prendre la Medicina mais comme maman, et reste tribu... mais juste participant. »

Alfonso soupira de nouveau mais cette fois-ci pas à cause d'un problème de langue. Ce souvenir idyllique du village communiant avec la liane sacrée, il avait dû l'inventer. Quand il était tout petit, la plupart des habitants du pueblo, avaient déjà tourné leur dos aux plantes. Les volontaires des organisations humanitaires avaient continué le travail des prêtres des décennies auparavant. Campagne de vaccination, campagne contre la malnutrition, campagne contre la malaria, pour un village qui n'avait rien demandé et qui fonctionnait parfaitement avant cela. Mais rien ne doit se mettre en travers du progrès. Les boniments des catholiques avaient manqué d'efficacité et donc contrairement à d'autres villages la case de son père n'avait pas été brûlée, elle comme

la plupart des plantes médecine environnante. Le colonialisme culturel avait fait que dans la demeure du chamane du village même son aîné ne voulait pas entendre parler des esprits des plantes.

« Je suis devenu chamane, grâce à initiation pas par mon père mais par les plantes. J'ai fait des diètes. Des mois, tout seul avec juste plantes mes amies, pinion blanco, pinion rosso, bobin sana, ... une par une j'ai appris communiquer à elle, les connaître dans cœur, tête et ventre.

— Mais j'ai l'intuition, dit Patrick. Je sais naturellement que faire, quel rythme jouer sur mon tambour, quelle plante, quel objet utiliser. Je suis connecté.

— Peut-être, mais à qui ?

— Jésus dit c'est à ses fruits qu'on reconnaît la qualité d'un arbre. Vu ce que je fais, j'imagine que c'est à quelque chose de puissant, grand et beau.

— Peut-être, toi beaucoup chance. Entité majestueuse. Mais qui parle ? Qui contrôle ? Toi, Patrick, tu aides, tu disparais ? tu bloque ?

— Hein ? »

La voisine de Patrick développa le propos du Maestro. Si celui-ci souriait ce n'était pas pour le trouble qu'il causait chez le poseur de pacotilles mais à cause de l'ironie de la situation. Il voulait et faisait tout son possible pour que l'avatar plie devant l'incarnation supérieure. Il voulait qu'Elisabeth, une femme ayant vécu il y a de nombreux siècle prenne les commandes de la greluche, mais Alfonso, lui, se refusait à aller creuser dans ses passés lointains. Il était son propre homme, né il y a une cinquantaine d'année au bord de l'Amazone presque à la frontière brésilienne et ce demi-siècle passé sur terre tout comme son écorce lui suffisaient largement pour se définir lui-même et ses motivations.

On aurait pu le traiter d'hypocrite... mais ça ne lui faisait ni chaud ni froid.

« Maestro, merci pour tout, c'était tout bonnement extraordinaire. »
Alfonso, la mine grave, regarda l'homme droit dans ses yeux bleu

clair et lui serra la main longuement.

Passé, présent, futur, une belle trajectoire.

Ce n'était pas juste un touriste spirituel ou sensuel comme les autres personnes de son groupe. Il était arrivé bien préparé. Pendant des semaines durant, il avait fait attention à ce qu'il mangeait, regardait à la télévision et ce qu'il pensait. De toute évidence il avait aussi beaucoup médité. Il savait pourquoi il avait pris part aux cérémonies, et il repartait avec ce qu'il était venu chercher.

Alfonso abandonna sa posture solennelle et conseilla à l'homme de rester encore quelques jours à l'hôtel pour méditer et écrire tout ce qui lui passerait par la tête. Si le reste du groupe aura besoin de temps pour récupérer de cette purge explosive, pour lui cette période serait destinée à intégrer. Sentir les mouvements intérieurs et la manière dont ils avaient changé de forme et de rythme. Alfonso eut presque envie de demander à l'homme son nom, car sans les antisèches écrites au bord de sa natte, une fois sorti du monde non ordinaire couleurs et différenciations laissaient place à une mêlée indistincte de visages blancs. Il préférerait sans doute se rappeler d'eux pour ce qu'ils étaient au plus profond de leur âme plutôt que pour leurs masques mal ajustés et leurs petites histoires sans intérêt.

Alfonso sentit que l'homme n'était pas un de ces riches américains prodiguant allégrement du pourboire à tout bout de champ, il fit donc une courbette, quitta le passager et s'en fut retrouver Rodrigo à l'accueil.

Alors que le gérant du petit hôtel terminait d'enregistrer un couple de clientes ravissantes, Alfonso sortit la petite pochette de dessous son habit de cérémonie et de celle-ci une enveloppe qu'il posa entre le clavier et le tapis souris. Le remerciement de rigueur pour toute l'équipe de l'établissement qui lui envoyait tant de clients. Pour l'heure les deux beautés avaient mille questions et l'enregistrement s'éternisait. Alfonso attira l'attention du gérant et après avoir mimé un appel téléphonique partit jeter un coup d'œil au business center de l'établissement. Tout content de le voir parfaitement vide, il sortit de

sa pochette une carte à codes, instrument obligatoire pour les appels longue distance.

« Goldfish ? C'est Tangoa.

— Maestro, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— A votre avis ?

— Vous savez que je ne peux vous donner de détails.

— Grandes lignes ?

— La surveillance continue. Elle vit sa petite vie, elle a retrouvé de la famille, et de notre côté le projet commence à prendre forme. »

Ce n'était même pas la peine de demander la nature du projet. L'échange d'informations avec Vteleni se faisait généralement à sens unique surtout pour les affaires en cours. Alfonso ne connaîtrait le plan qu'une fois celui-ci exécuté. La bonne nouvelle c'est que le rapport serait détaillé quel qu'en soit l'issue, la mauvaise c'est que Goldfish et ses acolytes du comité directeur de Vteleni opéraient comme s'ils avaient un lien privilégié avec la reine. Echec après échec, aucune remise en question, aucune ouverture ou semblant de démocratisation.

« Et toujours pas de place pour moi dans l'opération ? Même à distance.

— Avec toutes vos casseroles vous êtes à la distance parfaite Tangoa. Notre atout caché on veut le garder dans notre manche pas l'exhiber dans tous les sens.

— Et pourtant...

— Je sais, certaines erreurs ont été commises aussi de notre côté, et ce n'est justement pas le moment de prendre de risques supplémentaires. »

Un atout caché... cela aurait pu être plaisant si Alfonso était en manque de validation et surtout si Goldfish ne montrait pas dans chacune de leurs interactions qu'il ne pensait rien de ces belles paroles.

C'est Alfonso qui avait traqué l'avatar, pas eux. Si on les attendait, personne n'aurait encore la moindre idée du corps dans lequel la reine s'était incarnée. Quand il l'avait enfin détecté, et qu'il avait commencé à implanter en elle un désir virulent de cérémonie Ayahuasca, à Vteleni, on parlait de lui comme d'un sauveur. Il était l'homme providentiel, el

Brujo, mais il avait suffi qu'il n'arrive pas à activer la petite française du premier coup pour qu'ils perdent toute confiance, tout respect et le poussent sur le côté. Si on lui avait laissé les coudées franches, il l'aurait suivi la fille jusqu'à son auberge de jeunesse et il aurait terminé le travail séance tenante. Mais non, l'ordre était sans appel et avec lui une menace à peine voilée. Un homme avec autant de sang sur les mains ferait mieux de se faire oublier, sinon dieu sait comment tout ça pourrait se terminer. A midi Iquitos grouillait d'agent de Vteleni et lui avait dû abandonner ses clients pour un repas bien nécessaire dans un pueblo non loin de la frontière.

Bien sûr l'avatar s'était montré de moins en moins coopérative, elle avait résisté à toutes les tentatives de Liam comme des autres et avait même fini par prendre la poudre d'escampette.

Et alors qu'elle vivait sa petite vie à Nîmes avec sa famille et ses amis, Alfonso, lui, il avait les deux ailes clouées au sol.

« Et la guérilla mentale ?

— Rien de bien concluant, de toute évidence.

— Faudrait peut-être remettre une couche.

— Surtout pas, si elle ne t'a toujours pas reconnu, on ne va pas gâcher ça, pour une autre tentative aussi stérile que peu réfléchie. »

Peu réfléchi ? L'idée d'amplifier les doutes de l'avatar, c'était eux, pas Alfonso. Il avait juste fait ce qu'on lui demandait, et il l'avait bien fait. Et si l'emmurer vivante dans un monde sans avenir ni certitude, n'avait pas été suffisant pour la faire craquer, ça, Alfonso n'y pouvait rien.

« Je suis bien clair ? pas de petite balade dans l'astral pour aller triturer ses plaies et voir de l'intérieur ce qui tient et ce qui a lâché. »

Pas de menace voilée cette fois-ci. Goldfish devait sans doute penser que de mettre les choses à plat une fois serait suffisant.

Alfonso courba l'échine, et fit mine d'en rester là.

Elizabeth lui avait dit que l'union faisait la force. Mais pouvait-elle vraiment voir ce que Vteleni était devenu, les siècles n'avaient pas été cléments pour cette bande de crétins arrogants. Au centre de la roue, elle pouvait en théorie voir chacun des rayons, mais pas en même

temps. Regarder dans une direction c'est renoncer aux autres. Est-ce que derrière la médiocrité apparente du comité directeur il y avait encore du bon quelque part, où est ce qu'elle se trompait tout bonnement et simplement.

Une pensée intolérable.

Une pensée propre à saboter ce qu'il y avait de plus sacré dans sa vie.

De toute façon, elle lui avait demandé de coopérer, mais pas de se soumettre.

Il était temps de reprendre les choses en main. Il le sentait dans ses os.

Pas de voyage astral, l'avatar était sous surveillance, et Alfonso n'avait pas envie d'avoir un retour de bâton sous la forme d'une paire de policiers à sa porte, cherchant à vérifier un tuyau anonyme potentiellement très juteux. Non, pas de voyage astral, mais ce n'était pas grave, il avait largement mieux que ça. Plus discret, plus puissant, mais aussi largement moins inconfortable, une voie de sang et de sacrifices.

Alfonso serra les dents et se redressa, il était temps d'aller communier avec le dieu araignée.

Saul Goldfish raccrocha le téléphone en bakélite rouge violemment, et comme ça n'avait pas suffi à lui passer les nerfs il prit le combiné le souleva et l'abattit sur le reste de l'appareil. Bling !

Il éructa toute une ribambelle d'invectives destinées au chamane absent en abattant encore et encore le combiné. Bling Bling Bling!

Comme s'il avait besoin de ça !

L'autre avait beau faire comme si le message était passé mais c'était limite si Saul pouvait l'entendre lever les yeux au ciel. Et le ton ... ce ton ! Malgré un son détérioré par les milliers de kilomètres les séparant, malgré l'accent à couper au couteau d'Alfonso, Saul pouvait reconnaître dans ce ton l'insolence et le désir de revanche de sa fille Myriam quand elle avait commencé son adolescence. Le ton des mauvais coups dans le dos.

Un an de désastre.

Catastrophe sur catastrophe.

Et pourtant tout avait si bien commencé. Après une longue période d'hibernation où à Vteleni on ne pensait qu'aux bilans comptable et à la productivité, la société s'était enfin réveillée. Un avatar venait d'être trouvée, et pas la moindre, oh non, loin de là.

Mais fidèle à ses habitudes, celui qui s'appelle maintenant Alfonso avait tout fait dérailler. Fort de sa nouvelle lubie du moment, il avait voulu activer la reine en utilisant l'Ayahuasca. Saul avait bien sûr tiré la sonnette d'alarme, enjoint le comité de mettre le holà, mais refusant de trancher entre le bon sens et l'excitation il avait offert un compromis qui n'avait donné satisfaction à personne. Alfonso aurait sa chance, dans la mesure du raisonnable et si ça ne fonctionnait pas on repasserait à des moyens plus classiques.

Et bien sûr ça n'avait pas manqué. Alfonso avait tellement massacré

le travail que l'avatar avait développé une aversion complète contre l'idée de se reconnecter à ses vies antérieures. Cet imbécile au lieu de permettre une rencontre décontractée entre l'avatar et ses autres vies, il l'avait reconnecté avec une mémoire particulièrement traumatisante.

De là, l'irratrapable n'avait bien sûr pas été rattrapé, et les choses n'avait fait qu'empirer. Alfonso avait fait des émules et tout le monde avait décidé de n'en faire qu'à sa tête. Après des milliers d'années à marcher droit, concentrés sur l'objectif les éléments les plus sérieux de l'organisation avaient décidé de prendre des vacances. Il faut croire que quand le roi n'est pas là les souris dansent.

Saul n'avait jamais connu Xavier, son dernier avatar. Celui-ci avait mené Vteleni d'une main de fer pendant plus d'un demi-siècle. Saul avait été activé et avait rejoint la société six ans après, mais si l'homme était enterré son esprit vibrerait encore dans le ranch et pendant des années encore après ça, on aurait pu croire qu'il menait Vteleni avec la même poigne en direct de l'au-delà. Puis, le vent avait tourné, certains avaient été perdus d'autres retrouvés, et l'organisation comme le reste du monde avait rapidement radicalement changé. La garde rapprochée du roi et de la reine n'était maintenant plus qu'une bande de queutards et de drogués. Les nouveaux arrivants rêvaient de flamboyance, c'étaient des joueurs, des jouisseurs, ils voulaient de l'action et n'avaient que faire de la tradition. Vteleni avait oublié son histoire, ses principes, c'est à peine si elle se souvenait de son objectif, et Alfonso était l'incarnation parfaite de ce problème.

Que vie après vie, indiscipliné qu'il était, Alfonso avait fait capoter bon nombre d'opérations, non, ça, ça n'était pas un problème pour le comité. Alfonso est un chaman, trop cool ! Il peut se connecter aux esprits des plantes, trop fort. Il n'a pris part à aucune des séances d'hypnothérapie régressive, c'est pas grave ! Mais c'est le fondement pour pouvoir retrouver sa juste place dans la guerre millénaire, on s'en tape !

Goldfish regarda son agenda, puis sa montre. Il avait encore deux heures avant la déposition. Deux heures qu'il aurait pu mettre à profit

pour se préparer un peu plus comme tout le monde lui avait conseillé de faire mais il savait que pour lui ce genre d'effort de dernière minute était contreproductif. Pour lui, l'idéal serait de penser à tout autre chose qu'à cette guéguerre avec la compagnie d'assurance et la possibilité que jamais ils ne lâchent l'argent pour reconstruire le ranch. Avocat de profession, et partie carrément intéressée dans cette affaire il connaissait le dossier à l'endroit comme à l'envers, ça faisait des mois qu'il avait imaginé toutes les questions possibles et les réponses à y apporter, des mois que cette affaire écourtait ses nuits et grignotait sa tête durant les journées. Il lui fallait être frais. Deux choix s'offraient à lui, aller au club faire un tennis, quitte à louer les services d'un des garçons de l'établissement pour lui donner la réplique, ou ... ou ... faire ce qu'il ne cessait de remettre à demain depuis des semaines : visiter le steak cramé à l'hôpital.

Une visite inutile, même pas réellement de courtoisie vue que Liam était encore dans le coma. Visite nécessaire néanmoins, car c'est ce qu'on attendait de lui, à Vteleni, mais pas que.

Après un quart d'heure de route il était au chevet de celui qu'il détesterait de tout cœur s'il n'était pas réduit à l'état de légume frit sous ses bandages. De toute façon Saul avait purgé son réservoir de fiel en s'énervant contre le Brujo de pacotille.

Une purge nécessaire mais qu'il trouvait un peu déplacée maintenant qu'il était au chevet de la jeune momie. Il y a une éternité de cela Liam et Saul avait tout été l'un pour l'autre, ils avaient été mari et femme, ils avaient été des frères, ils avaient été sœurs, de proches amis, mais bien sûr c'était avant la malédiction de Samaël. Depuis, par la force des choses, ils avaient pris leurs distances et si on ne pouvait pas dire que lors de leurs rares interactions cela ait fait des étincelles, là clairement on touchait le fond.

Liam avait été pendant longtemps une personne de principe, un stratège rusé et un adversaire aussi féroce qu'impitoyable pour tous ceux qui avaient osé se mettre en travers de sa route. Qu'est ce qui s'était passé durant cette incarnation ? Où étaient passées ces qualités récurrentes ? Est-ce que c'est l'éducation de ses parents qui les avaient

soufflées, comme une flamme hésitante alors qu'il était un petit enfant fragile ? Un problème génétique ou est-ce que Liam était juste un enfant de cette époque au narcissisme triomphant ?

Avec les trafics éthériques de Samaël, on était en droit de se demander, si quelque part il n'y avait pas eu une substitution, et pourtant les mémoires remontées lors des rares régressions ne laissaient pas de place au moindre doute. Liam était bien un avatar de cette personne avec qui Saul avait eu cette relation perlée intense et fructueuse des millénaires durant. Liam était une incarnation parasite, plus intéressé par la jouissance des ressources de Vteleni que par les faire fructifier. Après moi le déluge. Il agissait comme s'il refusait de voir la continuité, sa petitesse devant la mosaïque de ses vies vécues dans tous les pays et à toutes les époques possibles.

Saul était bien loin du Ranch quand celui-ci avait brûlé et que l'avatar de la reine s'était enfui. Il lui avait fallu deux jours pour se libérer des dossiers du moment et prendre l'avion jusqu'à ##### puis la route jusqu'à l'hôpital où les trois rescapés étaient en soins intensifs. Deux jours c'est tout ce qu'il avait fallu pour que Liam soit le seul survivant du drame. Le voyant en si piteux état sur son lit, Saul n'avait pu s'empêcher de dire à voix haute devant les autres membres du comité que peut être, la chose humaine était de tirer la prise du respirateur artificiel. Aïssata Djermaakoye, la doyenne du comité lui avait lancé un regard noir.

« Tout le monde connaît tes sentiments pour le corps et l'égo de monsieur McGuigan, mais tu sembles oublier que quel que soient les circonstances, même devant la pire des trahisons, jamais Vteleni ne tourne le dos à un des siens.

— Ça n'a rien à voir. Quand je parle de charité ça n'a rien d'une excuse pour masquer mes désirs égoïstes. C'est autant pour l'avatar que pour l'âme. Des brûlures sur 90% du corps, vous croyez qu'elle va ressembler à quoi sa vie, s'il se réveille ? Il va corrompre et plomber toutes les incarnations. »

Toutes les vies d'une âme formant un réseau, toute vie traumatisée amplifiée par résonnances les souffrances apparentées dans toutes les

autres. Et par traumatisme on fait référence non pas à la partie mécanique et visible mais à la manière dont les choses sont vécues. On peut être profondément traumatisé par une idée comme relativement indemne après l'amputation des deux jambes si le deuil nécessaire est correctement effectué. Parmi les passionnés des fonctionnements intimes de la réincarnation, certains, comme Saul adhéraient à l'idée d'un temps non linéaire et donc d'une sorte de simultanéité de tous les moments. Cette idée peinait à s'accorder au principe de causalité qui était le socle commun de la pensée humaine.

Si tout était lié, le futur influençait le présent, et c'était à se demander si tout ce qu'avaient pu vivre les avatars de Saul et Liam précédemment allait être modifiés rétroactivement par l'incendie et les brûlures qui en découlaient ou s'ils avaient toujours vécu dans l'ombre de ce traumatisme. Etaient-ils prisonniers d'un film écrit et bouclé depuis longtemps, débitant des fadaises sur le libre arbitre écrites par un scénariste particulièrement cynique ou est-ce que les influences mutuelles laissaient la place au mouvement, et le monde était en perpétuel mouvement et rééquilibrage du début à la fin ?

Ce genre de considérations passa à des kilomètres au-dessus de la tête de la doyenne et de ses œillères idéologiques. Elle lui retourna presque comme si elle n'avait rien entendu de son questionnement : « La vie d'un des nôtres est sacrée, et à moins d'une contre-indication du roi ou de la reine on ne va pas laisser notre vision myope de la vie et de l'univers se mettre en travers. »

Pour la peine Saul avait été chargé de veiller de près à ce que Liam se rétablisse aussi bien que possible.

Officiellement c'était pour honorer le lien fort qui avaient uni Saul avec son âme sœur incarnations après incarnations, mais pour ce dernier ça cachait autre chose. Peut-être qu'il avait énervé la comptable Nigérienne à la retraite, peut-être était-elle juste irritable après les plus de vingt-quatre heures passées dans les avions et aéroports avant d'arriver à l'hôpital, mais peut être que ça cachait une vieille rancœur. Même en faisant des régressions plusieurs fois par mois, avec toutes ces vignettes accumulées, Saul ne faisaient que glisser sur la surface de

qui il avait pu être, et des relations qu'il avait pu avoir avec la diaspora. Sauf erreur de sa part, il n'avait toujours pas exhumé le moindre souvenir où il avait interagi avec un avatar de l'âme d'Aïssata. Ça n'était pas spécialement surprenant, dans la plupart de ses régressions il avait les yeux braqués sur les royaux et le petit cercle gravitant autour. Séances après séances il cherchait à les comprendre eux et leurs plans, leur sagesse, afin de pouvoir agir au mieux durant sa précédente incarnation.

Regardant la momie sur le lit, Saul Goldfish se rappela des conseils de l'infirmière. « Il faut lui parler, il a l'air endormi, mais à l'intérieur, il y a un semblant de conscience qui entend et se nourrit de toutes ces paroles. » Avec un petit rictus au bord des lèvres il se dit qu'il s'agissait sans doute d'une arnaque inventée par un étudiant de médecine facétieux et depuis qu'elle s'était répandue tel un virus mental sur l'ensemble de la planète, dans tous les hôpitaux, les médecins comme les infirmières et les aides-soignantes devaient bien s'amuser en voyant tous ces imbéciles naïfs parler dans le vide. C'était peut-être une arnaque d'un autre ordre inventé par les vendeurs de respirateur artificiel. Parler c'est entretenir le lien, c'est continuer de s'accrocher au débris d'une vie révolue, et pendant ce temps, l'hôpital facture et la machine fait respirer le presque cadavre.

Ça serait sans doute intéressant de voir ce que les conspirationnistes feraient d'une telle idée. Saul se dit qu'il devrait l'envoyer à Damien Delange pour qu'il la poste sur un voire plusieurs des forums qu'il écumait jour après jour. Ça lui offrirait une pause dans ses recherches. Au lieu d'écumer les forums paranormaux à la recherche de témoignages indiquant qu'un fils de l'exode venait de s'activer spontanément, il pourrait être enfin actif, lancer des idées et observer comment elles se reproduisent, meurent ou mutent dans ce grand bouillon de culture qu'est l'internet.

Généralement après une diète Alfonso avait besoin d'une longue période de transition avant de revenir à son régime et à son mode de vie habituel. Généralement ça commençait par un grand coup de ciseau dans la barbe accumulée, un coup de rasoir, la découpe de ses ongles et une bonne douche. Pendant deux ou trois jours il incorporait progressivement certains fruits et légumes à son alimentation jusqu'à limitée à des céréales, des œufs et des légumineux. Il lui fallait une bonne semaine avant le premier contact physique volontaire, et encore deux autres avant le premier rapport sexuel si l'occasion se présentait. En dehors de l'interdiction d'utiliser du savon et tout autre produit chimique durant la diète, cette restriction était sans doute celle qui impressionnait le plus ses clients quand il leur parlait de cette communion avec un des plantes médicinales.

Cette fois-ci, il ne fit rien de tout ça, la diète n'était qu'un tremplin, et pour décoller avant de rencontrer le dieu araignée, il entama un jeûne. Il voulait être pur et délivré de toute influence pour son contact avec la puissante entité.

C'était nécessaire car celle-ci arracherait violemment tout ce qui dépasse, et se voir enlever une pensée ou une croyance, quand on est dans la partie de la réalité non ordinaire sous contrôle de Mignielia le dieu araignée n'avait rien à envier question violence et douleur à ce qui serait ressenti si on lui avait arraché un organe ou un os. Dans une petite semaine il serait prêt pour la rencontre, et contrairement à la première fois, il viendrait en position de parfaite humilité.

Sa précédente interaction, qui avait fait de lui un chamane craint parmi les siens, lui avait presque coûté la vie, et l'avait laissé dans une position d'infirmité des mois durant.

Là, son objectif était clair, celui-ci était le moteur le transportant

mais du reste, il avait gommé toute trace. Alfonso s'avancerait dépourvu de volonté, d'ambition, de jugement ou quoi que ce soit du genre. Il s'était désintégré. Pendant la semaine à venir, en dehors des deux marches et de l'entretien du périmètre à coup de machette il resterait vraisemblablement couché sur le dos sur le sol en terre battue de sa petite hutte à regarder impassible ses rares pensées traverser le ciel bleu et dégagé de son esprit.

Pour l'heure, une question devait être adressée. Et Elizabeth dans tout ça ? Elle était techniquement une source d'attachement. Si lors du premier contact avec Mignielia elle était déjà dans le cœur d'Alfonso, elle était noyée dans la masse des milles problèmes non réglés qui lui tournaient autour de la tête tel un essaim d'abeilles mal lunées. Après dix ans passés à nettoyer sa demeure intérieure, elle serait pour le dieu sans doute la première chose qu'il verrait, comme une statue devant la porte d'entrée. Pas moyen de la dissimuler, ou plus précisément pas moyen de cacher l'attachement qu'il avait pour elle, parce que dans les faits, elle était moins une présence qu'une absence. Ce qui n'affectait en rien la puissance de son influence, juste la présentation de cette dernière, insidieuse plutôt que franche.

Elizabeth avait été dans la vie d'Alfonso, aussi loin que ses souvenirs lui permettent de remonter. Une présence aussi vague que silencieuse en marge de sa conscience pendant toute son enfance, une présence qu'il n'aurait jamais pu articuler aux autres ou même à lui-même. Elle était comme l'eau pour les poissons, omniprésente mais étrangère à leurs considérations, et elle était resté comme cela jusqu'à ce que la première cérémonie Ayahuasca lui offre un contour plus clair. Dans le continuum, Alfonso existait jusqu'à un certain point, puis il y avait autre chose. Quoi ? Il était encore trop jeune et inexpérimenté pour le dire mais maintenant il savait. Il n'était pas seul, il avait quelque chose, quelque chose qui dépassait son père aussi puissant soit-il. Étrangement prudent, après un certain nombre de cérémonies il avait osé sonder ce dernier à plusieurs reprises mais toujours de manière indirecte. Cette chose dont Alfonso avait fait l'expérience d'une manière irréfutable dépassait le Maestro. Elle le dépassait et pourtant

le pouvoir de celle-ci était la clé, ce n'était qu'en devenant Maestro à son tour, en ne laissant aucune idée ou considération se mettre en travers de sa route qu'il pourrait enfin percer le voile le séparant de la présence.

Elle avait été là, à ses côtés, et l'avait guidé et aidé en mille occasions.

A ses côtés il avait tenté le sort encore et encore, et il était toujours sorti indemne de chacune de ces aventures. Peut-être pas indemne, disons qu'il avait toujours eu la force et les ressources pour rebondir, et qu'avec suffisamment de recul, on pouvait dire sans hésiter qu'il en était toujours senti grandi.

Et puis un jour, au cours d'une cérémonie donnée à un petit groupe de touristes, quelque chose avait attiré son attention et l'avait mené loin de la zone d'influence de la liane. Sans la moindre hésitation, il avait laissé ses clients en plan et n'avait plus chanté que pour lui-même. Il n'avait pas suivi le proverbial lapin blanc dans son terrier, mais c'est comme ça qu'il décrirait la scène hallucinante et multidimensionnel qu'il avait vécu ce soir-là. La présence avait gagné subitement en substance, et avait vu ses traits enfin se dessiner. Ils avaient passé des heures à communier, mais quand le coq avait chanté trois fois, elle l'avait quitté à tout jamais. Elizabeth, celle que les fils de l'exode appelaient la reine, n'était maintenant pour lui plus que le souvenir d'un souvenir.

Alfonso était un cas exceptionnel. A Vteleni, personne n'avait fait l'expérience d'Elizabeth dans cette vie. Beaucoup avaient pu se rappeler de rencontres vécues il y a bien longtemps, mais ça n'était pas la même chose. La reine avait traversé le temps et l'espace pour le toucher personnellement, pour lui parler à lui et à lui seul.

Quand il avait initié Mélissa, le dernier avatar de la reine, il avait cru qu'il allait pouvoir enfin revoir celle qui lui avait tant manqué, mais non, tout s'était passé derrière un voile qui avait résisté à toutes ses supplications.

Non de toute évidence il ne la reverrait pas dans cette vie-là, tout ce qui lui restait d'elle c'était la mission et les conseils qu'elle lui avait donnés.

Est-ce que le dieu araignée saurait accepter une loyauté ainsi partagée ?

Alfonso ne trouva pas la réponse ce jour-là ni durant aucun des jours de son jeûne, tant et si bien qu'il commença ses premiers pas vers Mignielia en toute humilité mais aussi en sentant une main invisible en train d'essayer de lui arracher l'estomac.

Avant même de commencer à se lacérer le dos avec ses grandes lanières cloutées il tomba sur sa face, embrassa le sol et supplia le dieu jaloux de bien vouloir lui pardonner son cœur troué et son esprit obsédé.

Son appel resta sans réponse, alors, la mort dans l'âme, il se ravagea les chairs, en se disant que chaque inspiration pouvait être sa dernière.

Couvert de sang, et à deux doigts de l'évanouissement, Alfonso sentit qu'il était temps d'établir le contact. Il prit le bocal, l'ouvrit et le secoua au-dessus de son dos. Il sentit l'araignée prise au piège un mois auparavant se balader sur la surface ensanglantée un moment avant de s'arrêter. Elle était rouge et noire, d'une espèce qui n'attaquait jamais l'homme et il y avait une chance que suivant à la lettre son instinct elle l'épargne. Dans ce cas-là, Mignielia n'avait que faire de ses supplices et se refusait à lui, il était bon pour panser ses plaies et rentrer à Iquitos en ayant perdu presque trois mois de sa vie pour rien. Mais Alfonso n'eut pas le temps d'imaginer le pire, le dieu se délectait de son sacrifice et déjà il pouvait entendre venir des quatre coins de la jungle les frères, les sœurs, cousines et cousins de celle qui lui offrait son venin.

Alfonso s'effondra.

Il n'y avait plus rien qu'il puisse faire, tout était joué, il perdit connaissance et se mit à rêver.

La pièce autour de lui grouillait maintenant d'arachnides de toutes les couleurs. Chaque objet, chaque surface vibrait d'activité. La vie était partout, elle l'avait toujours été.

Chaque chose, naturelle ou artificielle, animale, végétale ou minérale, chaque chose a son rayonnement, il n'y a rien qui ne soit doté de conscience.

La nuit est tombée violemment, les étoiles brillent, mais la lune

comme la terre ont disparu.

Elle flotte au-dessus de tout ça.

Elle, et oui elle...

Ses huit pattes mettent à l'épreuve la soie sur laquelle elles reposent.

Solide comme autant de câbles d'acier.

Entre les étoiles un réseau discret.

Chacun se croit séparé, mais dans les faits...

Longue marche déterminée jusqu'à la destination.

Une étoile comme une lumière intérieure, une flamme prête à être soufflée.

Une jeune femme indépendante

voire un rien récalcitrante.

Souple mais quand elle sait, elle sait,

peu importe si vraiment elle sait

Fausse concession,

juste pour avoir la paix

mais au fond elle sait.

En quelques mots, Samaël avait tout fait capoter.

Elle croyait qu'on cherchait à la posséder.

Des mois passés à la travailler au corps.

Fausse coopération.

Véritable aversion.

Elle voyait en Elizabeth une sorte d'antéchrist.

Paranoïa justifiée mais injustifiée

Paranoïa injustifiée mais justifiée

Pas moyen de la raisonner.

Pas moyen de la sauver d'elle-même.

Os mal ressoudé à recasser.

Tant d'os à retravailler

Une araignée sans marteau

mais avec assez de venin pour dissoudre la carcasse

Les mandibules plantées dans le ventre.

mal pour elle.

Et puis plus rien, ça claquait dans le vide.

La flamme n'avait pas été soufflée...

une éclipse insensée

Une flamme peut en cacher une autre

Deux pour le prix d'une alors

Attaque frontale de l'obstacle

Les mandibules restent bloquée

L'espace se retrouve saturé de fumée.

Flamme protégée.

Il y a des plantes maîtresses auxquelles il ne vaut mieux pas se frotter.

La mère des mères bien sûr, la liane les connectant tous,

mais aussi rejeton insolent

douce mais si puissante

Marie Jane, Marie Jane

Protectrice féroce d'une de ces prêtresses

La flamme interposée ne peut être dépassée.

Il faudra repasser

Temps circulaires, nous sommes déjà demain mais encore hier

vision de principe

l'éclipse est terminée

L'attaque est recommencée

Mais tôt ou tard l'éclipse reviendra et il faudra tout recommencer.

marée contrariée

la respiration sifflante de l'asthmatique

Anoxie ou Ventoline

Au-delà du cercle, cette histoire n'est pas encore écrite

En attendant le bain et le désinfectant, Alfonso était allongé son dos de sang, de lymphes et de soie. Tirant sur un cigare de mapacho il profita de l'accalmie avant que ses sens se réveillent.

Il avait fait ce qu'il pouvait, mais il y a fort à parier que son plan s'effondrerait bien avant la ligne d'arrivée.

Retourner à Iquitos et prier ?

Prier que ça marche, prier que les fidèles parmi les fidèles prennent

le relai ?

Si près de la frontière brésilienne, mais avec pour seule ressources quelques rations de riz et quelques centaines de Sole, il risquait de ne pas aller bien loin surtout dans son état.

Une présence à sa droite.

Il savait qu'elle était à ses côtés.

Tout ce qu'il fallait c'était ne pas regarder.

Il l'imagina elle aussi tirant sur un cigare après leur union, et regretta aussitôt ce crime de lèse-majesté.

La sentant sourire, il se détendit.

« Tu sais, dit-elle. Tu n'es pas obligée de te mettre dans tous ces états à chaque fois que tu viens me voir. »

Mais ça serait te manquer de respect pensa-t-il tout haut.

« Pas nécessairement, du moment que tu ne viens pas les mains vides. »

Une question muette.

« Deux sacrifices, deux personnes joyeuses à vider de leur jus. »

Devenir une araignée, repérer, tisser, emprisonner, piquer et la laisser prendre le relai.

Il avait déjà fait pire.

Il n'était pas un chamane à la petite semaine, un dealer de trip pour petits occidentaux en manque de sensations fortes, il était un sorcier, un Brujo.

Pas d'état d'âme, il faisait ce qu'il avait à faire.

Oui, il avait fait tellement pire.

Mais c'était il y a si longtemps.

« Alors ? »

Alors... mais elle était déjà partie.

Alfonso se demanda ce qu'elle avait lu en lui.

Après un bref salut de la main Frédéric se retourna et parti pour retrouver Aymeric, son nouvel amoureux. Il n'avait pas fait deux pas que Mélissa sentit le monde prêt à l'engloutir. C'était comme si le soleil venait de se coucher brutalement et définitivement. Il avait suffi de quelques mètres pour que son colocataire emporte avec lui, légèreté, joie mais aussi comme une substance subtile qui laissa Mélissa avec une sensation de vide on ne peut plus concrète. Se sentir vide n'était pas une jolie métaphore romantique et poétique. Il ne s'agissait pas du manque amical ou d'un classique vague à l'âme. Mélissa était persuadée qu'il y avait sans doute dans un laboratoire Russe de pointe un chercheur qui aurait pu caractériser et mesurer ce qui lui était retiré.

Et avec le vide, une menace dans les viscères.

« Bonjour » dit Mélissa en rentrant dans la salle. Sur la dizaine de personnes réunies, elle n'eut pas besoin de plus d'une main pour compter ceux qui daignèrent tourner le regard vers elle, et deux doigts firent l'affaire pour dénombrer ceux qui lui rendirent du bout des lèvres son salut. Son esprit se coupa en deux et après s'être installée sur son siège elle dû passer un bon quart d'heure à rationaliser le comportement de ceux qui attendaient comme elle de pouvoir consulter le docteur Hamadi. Peut-être qu'elle n'avait pas assez articulé ou parlé assez fort. Peut-être que son expression incertaine et peu avenante, cette perpétuelle demande de validation générant autour d'elle une de ces atmosphères que les gens avaient tendance le plus naturellement du monde à occulter. C'était sans doute ça, après tout pourquoi avait-elle salué la bande d'étranger ? La politesse ? Les convenances ? La peur d'être prise en défaut ? L'envie de démontrer au monde qu'elle était une fille bien ? En tout cas une chose était certaine, elle ne leur souhaitait pas vraiment une bonne journée, elle

n'était pas là le cœur ouvert envoyant de bonnes vibrations. Elle était en demande... elle avait toujours été en demande. Validez-moi, validez-moi, je suis la gentille Mélissa.

S'il y a un peu plus d'un an, fraîchement arrivée à Nîmes de son voyage tumultueux autour du monde on lui avait dit qu'elle finirait comme ça... elle aurait eu bien du mal à le croire. Elle avait vécu le pire aux états unis et elle s'était relevée, elle s'était reconstruite. Certes elle avait des doutes quant au futur et la place qu'elle occuperait dans le monde, mais elle savait qui elle était. A l'époque, la malveillante, cette vilaine voix dans sa tête, se faisait entendre de temps à autre et incisive qu'elle était, pouvait lui couper certains élans tout net, mais rien d'inquiétant, elle la ramenait aussi sur terre et l'empêchait de prendre la grosse tête. Mais là, la saboteuse, l'assassine avait quitté le maquis et la lutte clandestine pour prendre les manettes.

Mélissa n'était plus que l'ombre d'elle-même, certes, mais il restait encore des morceaux qui discrètement pouvaient se faire sentir. Dépitée sur son siège à l'assise catastrophique, cet instrument de torture déguisé, il y avait quand même comme une main amicale lui caressant le dos, une main qui sans un mot lui disait, ne t'inquiète pas ça va passer, ne t'inquiète pas, rien de cela n'est vrai. Sans un mot, oui elle était là mais n'osait pas se montrer. Dieu sait ce que la malveillante aurait pu lui faire ! Quelque part dans l'inconscient de Mélissa, caché à la vue de tous il y avait sans doute des donjons et autres chambres de tortures dans lesquelles étaient mise au pas toutes les voix dissidentes.

La malveillante sans doute repue lâcha sa prise et laissa l'esprit de Mélissa libre de divaguer. Un tour de salle. Dix patients. Elle en avait bien pour quatre heures, trois si elle avait de la chance. Mais serait-ce bien de la chance, quel bien pouvait-il faire en n'ayant qu'une vingtaine de minutes à consacrer à chaque patient ? Dix patients. De tous âges et milieux. Dix patient un échantillon de la France malade.

Ils étaient sur le point de remonter la pente et d'aller progressivement de mieux en mieux. Mélissa, elle était dans l'antichambre de l'enfer et non de la santé. Cette pièce c'était l'envers du décor, c'était l'inverse de la coloc. La coloc des bons jours, de la

joie et des rigolades. La coloc de l'amour, pas la coloc de ces derniers jours, voire semaines ou mois. Mais même, même dans les pires moments récents, ces moments où le nuage noir autour de la tête de Mélissa n'était pas passé loin de virer ouragan, prêt à engloutir toutes les bonnes volontés, oui, même dans ces moments la coloc était à des années lumières de cette foutu salle d'attente.

Penser à la coloc. Oui c'est ça ! Penser à la coloc et fermer les yeux. C'est exactement ce qui lui fallait. Mais juste les bons moments. Zoom avant, gros plan, oublie le reste. Un max de couleur. Un bon moment. Arnaud et une des dernières filles qu'il avait ramené à l'appartement. Audrey. Audrey j'ai toujours mes règles. Audrey qui avait baladé le tombeur de ses dames pendant presque deux mois. Arnaud « moi je me touche jamais, la branlette c'est bon pour les perdants », pauvre Arnaud. Elle pouvait l'imaginer sans peine incapable de s'asseoir nulle part au bout d'une semaine. Ah, Arnaud, Arnaud qui n'était plus... plus à la coloc, non, rien de tragique, il avait fait le tour de Nîmes et maintenant il avait posé ses valises à Montpellier... comme ils étaient tous censé faire l'été dernier, mais non, Mélissa après avoir été un moteur de changement, s'était transformé en boulet et avait coupé leur émancipation collective tout net.

Non, c'était injuste.

La situation était un peu plus complexe que ça.

Peu importe, Arnaud et son défilé de fille satisfaites, Arnaud le roi de la Paëlla et des pancakes a mis les voiles. Au lieu d'enchaîner avec la conséquence logique de cette désertion : la chambre vacante et l'arrivée d'Anita dans la coloc, le mental de Mélissa devenu un véritable aimant à négativité décida de rester à tourner autour de la perte. Il avait pris la clé des champs et elle était responsable de la situation. Et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, son gros intestin et son colon se réveillèrent. Un corps étranger, une horreur à évacuer d'urgence. Les toilettes, mais où sont les toilettes ?

Question posée par la panique. Parce que Mélissa savait fort bien où étaient les toilettes. C'est la première chose qu'elle avait repéré en pénétrant dans le bâtiment. Déformation inhérente à sa présente

condition. Deux soucis ce n'est pas assez, alors bien sûr il fallait qu'une femme assez enveloppée quelqu'un ait exactement la même idée. L'obstacle était déjà en mouvement, l'obstacle était en avance. Peu importe, la maladie avait recalibré ses habitudes et ses valeurs. Mélissa bondit, couru, se faufila... en tout cas c'était l'intention. Petit problème d'anticipation, elle rebondit sur la femme. Légèrement. Légèrement ... mais assez pour se retrouver à bousculer un journal grand déployé.

« Désolé monsieur, désolé madame, c'est une urgence » sans même se retourner.

Elle passa la porte des toilettes pour se rendre compte qu'en face du double lavabo il y avait plusieurs portes. Elle prit la première et avait les fesses à l'air avant même d'avoir fermé la porte.

Compte à rebours...

5...

4...

Elle avait bien sûr pris ses précautions en partant de l'appartement.

Plutôt deux fois qu'une.

Plutôt trois fois que deux.

3...

Et bien sûr ça n'avait pas manqué.

Elle pourrait ne rien avoir mangé de trois jours qu'elle trouverait quand même le moyen de ...

2...

1...

Spasme.

Sensation vaguement électrique.

Juste assez pour se réveiller à la conscience qu'elle avait beau utiliser des lingettes pour bébé, le genre aussi douce que de la soie, elle était abimée, usée. Elle n'avait pas osé tenter le miroir mais elle avait une idée très claire de ce qui devait s'y jouer. Elle devait avoir les fesses comme la tête de Freddy Krueger.

0...

0...

« Comme la tête à Freddy Krueger », cette réflexion lui arracha un

sourire.

Dieu la punit pour avoir osé se réjouir dans un moment aussi pathétique.

Arc électrique, contraction, un bruit aquatique.

De la flotte, juste de la flotte. Un coup d'œil dans la cuvette confirma, l'eau au fond n'avait pas changé de couleur. Aucune modification si ce n'est pour quelques bulles à la surface.

Fin de l'alerte ?

Non ça serait trop simple.

Maintenant qu'elle avait abandonné une partie de son contrôle. Maintenant que le conduit ulcéré s'était contorsionné dans son ventre comme une de ces créatures de film d'horreur. La tension et la quiétude prendrait leur temps pour revenir et en attendant c'était une très mauvaise idée de se relever. La dernière ligne droite ayant donné ce qu'elle pouvait, on n'était pas à l'abri d'un mouvement ramenant d'autres éléments au premier plan.

Dieu merci il y avait plusieurs toilettes, et la femme faisait son affaire à quelques centimètres d'elle.

Plusieurs toilettes, un seul docteur, une salle d'attente même pas pleine avec dix patients en attente. Cherchez l'erreur !

En fait l'histoire était simple. Comme Mélissa l'apprendrait plus tard, le grand appartement restructuré accueillait à la base les cabinets de deux docteurs, et un des deux avait mis les voiles pour Montpellier histoire d'y suivre son aîné parti faire médecine pour devenir comme papa. L'affaire avait magnifiquement capotée, le gosse avait raté deux fois sa première année. De là les versions divergeaient. On y parlait d'une école privée en Belgique ou en Espagne où les étudiants pas vraiment à la hauteur en France pouvaient prendre leur temps sans pression du moment que papa pouvait aligner. Le numerus clausus n'étant en fait qu'une invention pour limiter le nombre de manants s'incrutant sur le domaine de cette fausse élite.

Mélissa attendit patiemment les signes d'un calme intestinal renouvelé. Elle attendit même un peu plus avec un sentiment amer d'impuissance. Elle ne pouvait rien y faire. Il n'y avait pas d'exercice,

de technique, de médicament ou dieu sait quel rituel qui puisse la mettre à l'abri des attaques kamikazes de ses viscères.

Son corps était son ennemi, décidé à la terroriser et à l'humilier.

Six mois passés à porter de couches réservées au troisième âge et à certains cancéreux traités par chimiothérapie. Des couches généralement inutiles vu qu'elle restait le plus clair de son temps prostrée dans sa chambre et que les kamikazes criaient généralement banzai une bonne minute avant de venir se fracasser mais le maître mot était ici « généralement ». C'est ce généralement qui la faisait passer d'handicapée à terrorisée. Ça et un souvenir de trainée brune le long de sa jambe alors qu'elle se baladait en robe le long d'une des places les plus vivantes de la ville un samedi soir à la fin de l'été dernier. Un souvenir qui la réveillait presque un an après plusieurs fois par mois dans son lit, en sueur et en larmes.

Une fois ses mains lavées elle retourna dans la salle d'attente. Deux nouvelles têtes dont une au sommet d'un corps trônant sur la chaise de Mélissa. Qui à la chiasse perd sa place. Sa place dans la salle pas de problème, par contre dans la queue, non, il en était hors de question... et pourtant elle allait dire quoi ? Contrairement à ce que vous avez pu croire, non, il y a une personne avant vous. Elle allait les frustrer, les mettre en colère, et ça, c'était encore s'ils voulaient la croire. Et dans le cas contraire, s'ils refusaient ? Elle regarda de nouveau la salle d'attente et la seule personne qui avait répondu à son salut tout à l'heure, et bien cette personne était en consultation, ou déjà en train de rentrer chez elle. Est-ce que pour la défendre elle pouvait compter sur une des personnes qui l'avaient royalement ignoré tout à l'heure ou qui avaient tourné vers elle un regard vide mais qui avaient refusé de bouger leurs lèvres ? C'était cuit pour elle, même pas la peine d'essayer. Ses boyaux maudit lui avaient coûté quarante minutes.

Alors où s'asseoir ?

Un autre panoramique et quelque chose attira son regard. Son sac, au pied de la tête et du corps.

Elle avait laissé son sac derrière elle, et c'est maintenant qu'elle s'en apercevait ?

Même les choses les plus simples...

Mais que restait-il d'elle ?

La tête et le corps semblaient inintéressés par le sac.

Dieu merci.

Faible comme elle était, si elle n'aurait pas eu la force et l'aplomb de se faire entendre dans le cas contraire.

Il ne restait rien pas même une ombre, et pourtant elle fut surprise de s'entendre dire « Ah super, c'est gentil d'avoir gardé mon sac, merci ! »

La tête la dévisagea et ne comprit que lorsque Mélissa indiqua de l'index ce qu'elle avait laissé derrière elle dans la précipitation. « Vous êtes arrivé avant ou après la dame. » pointant la deuxième tête. Ah ok, donc les trois derniers c'est moi, elle puis vous. » et sans même laisser la tête gardant son ton badin et enclenchant même le mode à la cantonade, elle rajouta : « par contre avant moi pas la moindre idée. Et très estimés patients très patients qui était la dernière personne quand je suis arrivée ? »

Un vieux moustachu leva la main comme un élève désireux mais prudent.

« Très bien, monsieur en neuvième position, moi en dixième, la dame en onzième et vous êtes numéro douze. J'espère que vous avez pris un livre et un snack, parce que ça va prendre encore un certain temps. C'est incroyable, ce rythme, on se croirait à la CAF.

— Mais au moins à la CAF ils ont un affichage et des tickets, dit un ado boutonnable en s'invitant dans la conversation.

- Tout à fait, répondit Mélissa avant de se tourner vers lui. Vous, vous êtes bien préparé, la Game Boy, la petite bouteille de coca, on sent le pro. Moi je vais me contenter de découvrir les dernières frasques de la fratrie monégasque. » Elle attrapa le premier journal offert par la table basse.

C'était sidérant. Elle avait même récupéré son sac avant de se poser sur une des chaises libres.

Elle n'avait pas réfléchi, elle avait fait.

L'espace d'un instant l'ancienne Mélissa avait possédé la nouvelle.

C'était sans doute ça ce qu'on appelle la mémoire musculaire, tous ces gestes qui s'enchaînent pour peu que la situation l'exige. Comme quoi Serena avait bien raison et même Philip avant elle.

« Tu penses trop »

En fait Philippe avait été un peu plus fin.

« Est-ce que tu serais capable de m'expliquer comment tu fais pour nouer tes chaussures ? Difficile n'est-ce pas ? lui avait-il demandé un autre jour. Le problème ce n'est pas tant que tu penses trop, c'est que tu penses au mauvais moment. Anticiper c'est nickel, mais le jour *J*, à l'instant *t*, il faut y aller sans penser, tu fais, tu fais. »

En train de se refaire aux états unis, durant les longs trajets, puis les temps morts à Nîmes elle avait eu trop de temps pour cogiter. Elle avait pris la mauvaise habitude de penser sa vie au lieu de la vivre et bien sûr depuis sa maladie intestinale, au chômage, incapable de quitter l'appartement, le problème avait pris des proportions tout bonnement ridicules.

Quelque part devant sa succession de situations impossibles elle s'était convaincue qu'en ralentissant, et en étudiant la situation sous tous les angles elle allait être capable de trancher et de résoudre. Et bien scoop, ça n'avait pas marché, non pas marché DU TOUT. Il était temps de faire quelque chose. Oui ça c'était sûr, mais quoi ? Ce n'était pas un choix anodin, il faut qu'elle y réfléchisse... et c'est reparti pour un cycle !!! Argh !!!

Mais plus sérieusement avec son « handicap », à part s'entendre dire que tout était dans sa tête ou user la patience des bonnes volontés autour d'elle, que pouvait-elle bien faire ?

Il y avait une réponse simple à cette question, mais celle-ci lui échappait encore. Elle l'avait pourtant sur le bout de la langue c'était rageant.

Si loin, si proche...

Ah oui ! Elle pouvait rêver...

Mais elle n'eut pas le temps d'exploiter cette idée qu'une vision d'horreur s'échappa du journal qu'elle feuilletait d'un air absent.

Un article sur le bouquin de Fendez.

Impossible d'y échapper.

Même dans Paris Match, incroyable !

Ce n'était pas juste un article mais une interview et une chronique de sa merde de bouquin « la tentation de l'au-delà ». Ce qu'elle lut laissa Mélissa livide, entre rage et dégoût. Ce n'était pas une interview c'était Gregory Fendez échange avec une fan. C'était de la mise en scène. Il y avait de forte chance que cette Apolline de Montaigu, cette soi-disant journaliste soit une création du psychiatre et de son attaché de presse. Les questions suivaient à merveille la structure du livre. Elle n'était là que pour aérer le texte et faire de « oh ! » et des « ah ! », des « mais qu'est-ce que vous être génial docteur ! »

Pour Mélissa, Paris Match s'était toujours confondu avec une lettre d'amour pour la principauté Monégasque, une sorte de journal de vacances de Stéphanie et Albert. Elle n'était pas dupe elle n'avait jamais attendu quoi que ce soit de ce torchon sur papier glacé, mais là elle eut l'impression de voir se créer sous ses yeux la création aussi artificielle que prémédité d'un phénomène littéraire et sans doute politique. On était en train de créer une caisse de résonance sur mesure pour le psychiatre médiocre. Rien dans ce qu'elle avait pu entendre chez son oncle et sa tante ne laissait entendre le niveau de connexion expliquant cette ascension à un niveau local et encore moins à l'échelle nationale. Alors quoi ? Qu'est ce qui était en train de se jouer ?

Mélissa n'avait jamais pu supporter le personnage avant tout pour la manière dont il s'était infiltré chez les Hernandez. Il n'avait pas pris proprement dit le contrôle de la famille de sa cousine mais en l'espace de quelques mois il avait pris une place et une influence défiant logique et bon sens. Si Marjorie était tout juste majeure et donc fragile et influençable, ses parents étaient éduqués et connectés. C'était ridicule. Incompréhensible.

A moins que ce soit elle qui, aveuglée par ses aprioris, loupait complètement ce qui était tout bonnement juste devant son nez.

Elle avait reçu son exemplaire dédié de la tentation de l'au-delà le jour de sa sortie. Un cadeau du bon docteur lui-même, un remerciement pour sa contribution.

Rien que ça !

L'arrogance du personnage.

N'avait-il pas compris lors de leur dernier échange, lors de ce repas chez les Hernandez à quel point elle le vomissait lui et sa vision honteuse de l'humanité ? Il ne pouvait être aveugle à ce point ? Alors quoi ?

C'était sans doute un moyen de se mettre au-dessus d'elle. D'annuler leur passe d'armes verbale d'un revers de main, il était tout bonnement au-dessus de ça, tellement au-dessus. Elle n'était qu'une jeune femme paumée et manipulée par Paul Valery, cette bonne fac de lettres au rabais, ce repaire de rouge, ce lieu d'endoctrinement post structuraliste, néo marxiste, haineux de Dieu.

« Je ne t'en tiens pas rigueur ma petite, je sais, ou du moins j'espère de tout cœur que ça te passera vite. »

Rien de tout ça n'apparaissait dans la dédicace, même en filigrane, même avec moult contorsion de son imagination pourtant Mélissa en restait intimement convaincue. Tout ça était d'un passif agressif triomphant. Il lui disait en somme qu'elle n'était pas une menace. Si sortant de sa torpeur elle l'attaquait publiquement, et lui demandait des comptes quant à la manière dont il s'était arrangé avec la réalité, et dont il avait tordu ses propos il pourrait même dire à tout le monde, mais qu'est ce qui lui prend ? ça vient de nulle part ! Je ne la connaissais pas trop mais je l'aimais bien la petite ! C'est la nièce d'un de mes amis. Je lui ai même dédicacé un de mes livres.

Un fin stratège ce docteur Fendez.

Mélissa repensa au livre en piteux état amassant maintenant la poussière, caché qu'il était au-dessus de la grande bibliothèque du salon, bien callé contre le mur. Presque deux mois auparavant, avant de raccrocher Marjorie lui avait dit qu'elle avait un cadeau pour elle. Leur relation s'était normalisée, un appel tous les quinze jours. Normalisé, robotisé. Mélissa était sûre que si sa cousine l'appelait c'était sans doute parce que sa tante l'exigeait. L'échange était autant superficiel que mécanique. Pas grand-chose mais mieux que rien. Cordialité de surface, alors pourquoi un cadeau. Un cadeau à venir

chercher chez les Hernandez. Comme si sa cousine n'écoutait pas. Comme si elle avait oublié que peu ou prou Mélissa était comme ces personnes, si nombreux dans les séries américaines, assignées à résidence, et obligées de porter un bracelet de cheville alertant les autorités s'ils osaient sortir de chez eux. Sa vie à elle était restreinte à une minute des toilettes de l'appart. Autant dire que l'hôtel particulier de sa cousine était hors d'atteinte. Symétrie oblige sa cousine refusait de son côté de mettre les pieds dans la coloc. Jamais elle ne l'avait dit aussi ouvertement mais la justification était, si tu ne fais pas d'effort pour venir à moi, je n'en ferai pas de mon côté non plus. Ça faisait bientôt un an que Mélissa avait rejoint la coloc, et pendant ce temps sa cousine n'était venue qu'une fois. C'était pour lui rapporter des affaires, et elle avait attendu que Mélissa soit bien engagée dans son service au Mc Donalds pour le faire.

Est-ce qu'il s'était passé quelque chose entre elle et Arnaud ou un des autres colocs ? A priori non, personne n'avait jamais évoqué quoi que ce soit, d'un côté comme de l'autre. Et Dieu sait ce qu'Arnaud pouvait avoir la langue pendue.

Mélissa n'arrivait pas à comprendre cet embargo, ce jeu de pouvoir niveau bac à sable. Anita avait fait le déplacement et avait ramené dans un sac en papier blanc un petit pavé joliment emballé d'un papier rose et jaune clair. Il y avait même un petit ruban argent frisé au ciseau. Belle attention au détail, quel contraste avec les l'emballage grossier des cadeaux échangés Noël passé entre les colocs.

Cet emballage serré ne laissait pas de place à l'imagination. Sous le papier aux couleurs douces, un livre, assurément.

C'était parfait. Mélissa tournait en rond à en devenir folle. Un livre s'était parfait pour elle ça la changerait d'Hartley cœur à vif et des autres séries et DVDs consommés à l'appartement. Elle ne se précipita pas pour débiller son cadeau, au contraire. Tout filait si vite, dans deux jours elle aurait terminé le volume et de nouveau elle n'aurait rien à faire qu'écouter ses disques à s'en dégouter ou faire des exercices physiques en utilisant au mieux le poids de son corps comme ces détenus nerveux dans les films de prisons.

Détenu s'était exactement ça. Sa vie se résumait à une série de rituels pour tenir au loin la conscience du temps qui passe, ça et bien sûr son manque de liberté. Elle qui détestait les tatouages encore il n'y a pas si longtemps les voyait s'accumuler sur son dos épaules et cuisses. Elle était comme ces cobayes d'expériences diaboliques menées par ces psychologues étudiant les variations des comportements devant des stress aléatoires et incompréhensibles. En l'absence d'exutoire ou même de fausse porte de sortie, la mort. Oui c'était bien ça : se laisser mourir doucement ou retourner son désespoir et sa rage contre elle-même. Même si c'était Frédéric qui tenait l'aiguille, par personne interposée, c'est elle qui se mutilait, qui se scarifiait. Il y avait un plaisir pervers dans cette douleur, quelque part c'était mieux que le sexe, ou au moins d'un ordre différent.

Encore emballé ce cadeau était riche en possibilités. Tant qu'elle n'y touchait pas il était potentiel infini. Il avait un pouvoir hypnotisant, en le fixant Mélissa pouvait sentir les limites de sa prison mentale perdre de leur netteté. La camisole de barbelée n'était presque plus.

Elle se baigna dans ce doux sentiment deux jours durant.

Le troisième fut celui de l'effondrement de la fonction d'onde. Le potentiel se fit concret. Un post-it sur la couverture.

« Garde l'esprit ouvert, donne-lui une chance.

Marjorie, ta cousine. »

Derrière le post-it, Docteur Fendez, la tentation de l'au-delà.

Un mouvement d'humeur et le livre vola.

Mélissa avait envie de crier de rage.

Elle serra la gorge pour juguler la rage mais ne put s'empêcher d'envoyer le livre contre le mur à l'autre bout de la pièce.

Entre le repas avec Fendez et Marjorie et ses parents et la sortie du livre, il s'en était passé des choses. Certes elle n'avait pas échangé avec le psy, elle avait refusé de le rencontrer une nouvelle fois pour qu'il puisse lui poser d'autres questions sur son ex professeur de philosophie, mais elle l'avait vu. Elle l'avait vu à la télévision, au journal à midi sur France trois région pour le livre mais aussi sur TF1 des mois avant cela. Le livre n'était que l'aboutissement, la cerise sur le gâteau.

Pendant des mois avant cela le psychiatre avait exploité le drame qui avait coûté la vie de la dizaine de psychonautes et de leur prof, ce drame qui avait volé sa conscience à Philippe son petit ami.

Il avait fait de cette tragédie un cirque. Il avait réécrit l'histoire pour la faire coïncider avec ses valeurs et son discours. Il n'avait pas juste craché sur la tombe des victimes, il s'était libéré les entrailles sur toutes leurs pierres tombales.

Il avait déformé les paroles de Mélissa, il avait de toute évidence inventé et mis dans la bouche de Philippe, des mots parfaits, exactement ceux qui lui fallait. Il avait fait d'un accident un suicide collectif. Il avait fait de Cabral un gourou manipulateur. Il s'était décrit comme un croisé suant sang et eau pour protéger les gens fragiles de l'emprise de toutes ces sectes et ces manipulateurs. Un héros blessé, profondément blessé, blessé d'avoir baissé les bras trop vite devant le manque de collaboration de l'institution scolaire, blessé d'avoir laissé les pauvres gosses entre les griffes de l'autre pervers et d'avoir vu leur vie tellement pleine de promesses ainsi soufflée. Ce cafard, cette sangsue, ce profiteur avait bien réussi son coup, pas de voix dissidente bien au contraire. Qui aurait pu s'élever contre « il faut sauver les enfants, et les faibles. Il faut les protéger de tous ces rapaces. » ? Quoi tu as un problème ? T'es dans une secte ? T'aimes les prédateurs ? Tu as quelque chose contre ceux qui ne peuvent se défendre ? Mais où est ta compassion ?

Echec et mat.

Et le bouquin, la narguait maintenant du fond de la poubelle.

Il l'avait nargué pendant une bonne semaine avant qu'elle décide de le sortir de là, de le lire à son bureau avec stylo, stabilo et un bloc pour la prise de note. L'intention était claire elle allait le retourner, lui régler son compte une bonne fois pour toute. Elle allait écrire un réquisitoire propre à convaincre tous les débiles qui lui mangeaient dans la main.

Quel plaisir.

Quelle jouissance !

Arrivée à la dernière page du livre, regardant son bureau couvert de pages écrites serrées, raturées et fléchées Mélissa sentit l'envie la

quitter.

Oui, aucun désir de relire le livre une deuxième fois et d'organiser toute ces notes.

Aucune envie d'être la mégère qui poussée par une obsession n'a qu'un sujet à la bouche et plombe l'ambiance de la coloc. Comme si elle n'avait pas assez de problème comme ça ! Comme si elle n'avait pas déjà assez mis à l'épreuve la patience de ses amis.

Et en plus il y avait la question de la diffusion de l'information. Qui aurait voulu publier son pamphlet ? Peut-être une conférence, mais sans Serena pour lui tenir la main tout du long elle ne voyait pas comment. Dernière solution, une vidéo. Transformer les toilettes en studio. Petit poster à l'arrière, un petit bureau pour cacher ses jambes... une sacré logistique... et après, comment diffuser ça. Elle devait se rendre à l'évidence. Elle avait un message mais il n'y avait pas de public, pas de demande.

Non c'était bien comme ça. Elle avait passé assez de temps à ressasser leurs interactions, ses apparitions télévisées et la longue lecture approfondie. Et c'était sans compter les fois où il avait infiltré ses rêves.

S'autorisant à changer d'avis, elle n'avait pas voulu jeter ses notes. Elle avait essayé de les enterrer sous un tas de paperasse, mais de son lit elle pouvait voir le tas de feuille parfaitement empilées sur son petit bureau bleu. Elle pouvait presque sentir leur rayonnement.

A bien y réfléchir elle aurait dû demander à Anita de les garder. Elle, à l'autre bout de l'appartement, elle avait un vrai bureau avec un tiroir qui ferme à clé. Un joli meuble sentant comme le reste de ceux de sa chambre le neuf, et les designs épurés suédois, rien à voir avec le reste de l'équipement de l'appartement. Ah vive la balade des encombrants du jeudi soir... quand elle pouvait encore la faire. Le centre-ville de Nîmes se transformait à 18h en un grand terrain de jeu à mi-chemin entre la chasse au trésor et le marché aux puces (puces prises ici au sens très littéral). Oui, placée dans ce tiroir, elle les aurait rapidement oubliées, elle aurait pu passer à autre chose... en même temps le salaud trouvait toujours un moyen pour revenir, comme aujourd'hui dans

cette salle d'attente avec son sourire hypocrite sur papier glacé.

Mélissa referma le magazine et alla le poser sur la table basse. À mi-chemin, sentant un mouvement dans son ventre, elle se figea.

Non ! pas encore !

Si seulement Frédéric avait pu rester avec elle... ou Serena ou n'importe lequel des autres dans une moindre mesure, à si seulement... adieu les angoisses. Le contact ou la simple proximité aurait fait son petit effet. Elle serait elle-même ou presque, oui on pouvait toujours ergoter sur ce point-là. Dans tous les cas elle serait libre de ses angoisses et ses viscères auraient ronronné tout doucement pendant toute l'attente.

Cette dépendance physique, c'était déconcertant.

Parfaitement aligné avec ce qu'elle avait compris d'elle-même avant que le ciel ne lui tombe sur la tête, mais déconcertant néanmoins.

Une nuit passée en cuillère contre Serena ou au pied du lit de Freddy, c'était une bonne nuit. Une nuit sans cauchemar. Une nuit dormie d'une traite. Une nuit où son système digestif fonctionnait comme une machine parfaitement huilée comme il avait toujours fonctionné jusque-là.

Fausse alerte, la sensation se dissipa et Mélissa s'en retourna à sa place.

Une mécanique bien huilée, comme ça pouvait la faire rêver maintenant.

Un coup d'œil autour d'elle et le cercle des grises mines.

Une mécanique bien huilée ça faisait rêver tout le monde, non ?

Jamais avant le virage brutal elle n'avait porté la moindre attention à son système digestif et à l'élimination.

Pourquoi aurait-elle dû ?

Tout était parfait. Alors à quoi bon y penser ?

Maintenant une bonne journée sur ce plan-là, il y avait matière à célébrer.

Elle était capable de reconnaître sa chance.

Qui dans cette salle ne se languissait pas du bon vieux temps, où la présente maladie n'avait pas de prise sur leurs corps.

Il y avait fort à parier que pour la plupart d'entre eux, dans une, deux ou trois semaines ça serait réglé. Maladie de saison, réaction à un stress hors de l'ordinaire et leur état s'était effondré pour un temps. Du repos, trois médicaments et ça serait de l'histoire ancienne. Dans un mois ils auront oublié l'épisode et voyant de nouveau la santé comme un dû ils négligeraient de nouveau leur corps, laisseraient derrière eux les attentions qu'ils lui prodiguaient maintenant.

Pour Mélissa il n'y aurait rien de ça. Dans une semaine, trois ou cinquante elle serait au même point, et peut être même plus loin, plus profondément perdue dans son trou. Sa maladie ne faisait aucun sens, les analyses n'avaient rien eu à offrir. Son incontinence était idiopathique, sans cause connue... pire encore... pour les docteurs tout était dans sa tête. Autrement dit elle était folle ou une affabulatrice, une pauvre fille utilisant son corps pour attirer l'attention et les bonnes intentions des gens autour d'elle. Inutile de dire que Mélissa n'avait parlé qu'une seule fois du pouvoir calmant de ses colocataires. Après le commentaire acerbe du premier docteur, elle avait bien compris que ce genre d'information la desservait grandement. Depuis elle se taisait mais quelque part dans son dossier il devait y avoir un tampon rouge, avec un commentaire assez définitif. Le mal était fait.

Peut-être Mélissa était naïve mais elle pensait que le docteur DuPlantier, son médecin de famille, cet homme qui les avaient suivi elle et ses parents pendant une vingtaine d'années, lui aurait donné une chance. Il aurait pris le temps de l'écouter et de la comprendre. Lui il la connaissait, il l'avait vu progressivement devenir une adolescente puis une femme. Ah comme ces rendez-vous à trois plus un lui manquaient. Il lui avait fait tous ces vaccins, il l'avait mesuré, fait respirer, dire trente-trois et tousser, mais ça n'avait rien de froid et clinique. C'était presque un moment partagé avec un ami de la famille. Même s'il n'aurait pas trouvé la cause de la défaillance de son colon il ne l'aurait pas traité de folle. Il aurait dit, « c'est surprenant » ou « ça me dépasse ». Docteur Duplantier disait souvent ça : « ça me dépasse » c'était généralement à propos de questions sans rapport avec la médecine certes mais ça en disait long sur le personnage.

Il n'aurait pas pu l'aider à faire un dossier COTEREP plus que ceux qu'elle avait dû consulter à sa place, mais ça n'était pas grave... on souffre en silence, on souffre sans solution mais on souffre ensemble. Juste une présence aimante à ses côtés, c'est tout ce qu'elle demandait. Ça et une solution. Quitte à choisir elle préférait largement voir la fin de son problème qu'une main sur l'épaule et un regard plein de compassion.

Mais avec vingt minutes à lui consacrer il y avait fort à parier que le docteur Hamadi, aussi bonne soit réputation n'ait aucune des deux à lui offrir aujourd'hui.

Mélissa eut envie de partir en claquant la porte.

Elle était déjà debout.

Presque sur le pas de la porte.

Et les viscères qui se réveillent... ah non, même pas, elle pourrait tenter le sprint... Mais que valait l'efficacité de sa couche culotte dans les grandes foulées ?

Courir pour aller où ?

Se terrer à l'appart... attendre que le courage lui revienne pour tenter de nouveau le diable ? Qu'elle aille voir un autre toubib pour qu'il professe son impuissance et/ou la culpabilise.

Elle aurait bien aimé tenter quelque chose d'alternatif, mais quoi ?

Homéopathes, acuponcteur et pourquoi pas magnétiseur... tous ces attrapes nigaudes trouvaient le moyen de résister et de perdurer, il devait bien y avoir quelques compétents dans le lot, non ? Désespérée comme elle l'était, Mélissa était prête à tenter n'importe quoi. Elle aurait laissé un marabout lui pisser dessus si ça avait pu résoudre son problème.

Elle était prête à n'importe quoi pourvu qu'il y ait une garantie, et en attendant elle restait confortablement installée dans l'échec programmé, mais remboursé par la sécurité sociale.

Mélissa regagna sa place, regarda la salle d'attente, compta les nouveaux et les anciens, fit son calcul, et soupira.

« Euh, dit Marjorie. Il n'entend rien ?

- Philippe voit, dit sa mère, mais il n'entend rien.

- Il voit...

- La forme générale... Quand il se déplace, il évite les gens et les obstacles mais il ne reconnaît personne. »

Cette journée était vraiment de plus en plus bizarre, après Fendez qui éclate en sanglot dans ses bras, un garçon qui marche entre les mondes.

Marjorie laissa Philip s'entretenir avec son client invisible et sortit du petit cabanon. Derrière elle, la mère de celui qui, il n'y a pas encore un an, était un des élèves les plus prometteurs du lycée lui avait emboîté le pas. Solange parlait avec quelque chose de très irrégulier dans la voix, comme si le débit ne cessait de varier de manière exagérée.

« Je suis sidérée (à mi-voix), tu as entendu ce qu'il a dit ? (puissant et enthousiaste),

On dit souvent de personnes « différentes » (maintenant presque en marmonnant) qu'elles vivent dans un monde parallèle. Mais Philip, (elle attrape Mélissa par les épaules et commence à la secouer), lui, il vit réellement dans une dimension parallèle à la nôtre.

— Sauf qu'il est bien là, sur cette terre, dit Mélissa en se dégageant. Il a beau se croire dans un bureau de détective, dans la vraie vie il s'occupe dans votre abri de jardin.

— C'est une manière de voir les choses répondit Solange déçue, mais ce qu'il raconte est parfaitement cohérent.

— Pas avec la réalité.

— Pas celle dans laquelle on évolue, c'est sûr, mais c'est cohérent intrinsèquement. Tout ce qu'il raconte aux personnes invisibles, toutes les notes qu'il prend... ça ne part pas dans tous les sens... il regarde

un autre film que nous, un film qui le passionne. »

Marjorie regarda Solange lui raconter les histoires abracadabrantes de son fils dans un lieu ressemblant étrangement aux limbes ou au purgatoire mais elle n'écoutait pas vraiment. Et elle ? Qu'est-ce qu'elle ferait à sa place ? Solange avait cru que son fils allait mourir, puis elle avait cru qu'il allait être interné jusqu'à la fin de ces jours tenu dans une camisole de force chimique ou en coton... et là elle...

Comment décrire la situation ?

Philip allait être un autre de ses fous errant mais inoffensif traînant dans les rues de Nîmes ? Jusqu'au jour où il allait se faire écraser, ou frapper, ou utiliser par une personne mal intentionnée... et pendant ce temps Solange vaquerait à ses occupations ? C'était ingérable, c'était une situation impossible, et donc la mère suivait son fils dans la folie.

Philip était sorti de l'hôpital psychiatrique depuis deux semaines et sa mère avait arrêté de travailler pour devenir son assistante.

Peut-être que pour Solange, elle ne voyait dans le comportement excentrique de son fils une aggravation notable mais pas nécessairement extraordinaire de sa condition d'adolescent. Tant de parents aimaient se plaindre de la fausse recherche d'autonomie de leur progéniture. Je veux être traité comme un grand sauf que ça implique le moindre sens des responsabilités. Finalement, donner sans retour, guider, encaisser les sautes d'humeur et les ajustements, attendre que jeunesse passe et enfin n'être plus vu que comme des taxis, des portes monnaie et distributeur de nourriture ambulants, n'étais ce pas le lot de tout parent d'adolescent ?

Solange avait tout bonnement cessé d'exister pour son fils. Elle n'était qu'un fantôme encombrant, un obstacle du même ordre qu'un carton ou une porte.

« Et pour la nourriture, demanda Marjorie. Si tout est obstacle...

— Là, c'est très étrange. Pendant une semaine j'ai cru qu'il ne mangeait pas. A l'hôpital, ils ne m'avaient pas prévenu. Puis mon mari m'a expliqué qu'il ne se faisait pas plus de souci que ça car la nourriture disparaissait des placards comme avant l'incident et que Philip mangeait à des heures indues après avoir passé ses journées à

l'extérieur. »

Marjorie réfléchissait à une manière ironique de dire qu'en fait l'incident n'avait pas vraiment bouleversé leur vie de famille quand elle entendit la sonnerie de son téléphone portable flambant neuf. Elle s'excusa et après s'être éloignée de quelques mètres de Solange, elle prit l'appel. C'était Anita. Les étoiles étaient enfin alignées et sa journée étrange à Nîmes touchait à sa fin : la coloc de sa cousine était enfin prête pour partir à Montpellier. Elles convinrent du lieu et de l'heure : entre le palais de justice et l'esplanade vingt minutes plus tard. Dix pour prendre congé proprement et dix autres pour couvrir la distance. En théorie ça tenait par contre, dans les faits, Solange était le genre de femme limite fière d'être incapable de lire entre les lignes, et elle avait ignoré royalement toutes les tentatives de Marjorie pour prendre gracieusement congé. Le dernier mot aurait été sec voir explosif si la mère de Philip n'avait pas été la première à dégainer et lui envoyer le plus gros scud de la décennie dans la tête.

« Salut », dit Anita en rentrant dans la voiture. Après avoir jeté son sac ados sur la banquette arrière et s'être attachée, elle regarda sa montre. Une demi-heure de retard. Elle s'apprêtait à parler de l'éléphant dans la jeep, quand elle vit l'expression décomposée de Marjorie. « Ça va ? Tu es toute blanche.

— Désolé Anita, mais là je me concentre sur la route, j'ai failli avoir un accident avant d'arriver, j'ai besoin de ... de ...

— Tu veux que je conduise ?

— Non, ce n'est pas comme si on pouvait se garer facilement... je veux dire, quand on arrive à l'entrée de l'autoroute, il y a un parking et on verra bien si ça vaut le coup. »

Anita acquiesça et attendit patiemment.

Marjorie retrouva son sang-froid un peu avant l'autoroute.

« L'accident, ou le quasi accident, ce n'est pas ce qui m'a perturbée... ce n'est pas la raison de mon retard... Désolée pour ça d'ailleurs.

— Ce n'est rien.

— Pour moi... bref, je viens d'apprendre quelque chose qui change tout. Ça m'a explosé la tête. La mère de Philip, tu sais le rescapé du pseudo-suicide collectif... et bien elle s'est passionnée par les écrits de son fils. Il écrit beaucoup en ce moment, et elle voulait voir si son écriture d'aujourd'hui, maintenant que tous ces médecins qui ne comprennent rien à rien l'ont déclaré schizophrène, était différente de celle d'avant. Et du coup elle a regardé ses anciens journaux intimes. Oups, je voulais juste vérifier l'écriture, et malgré ses dizaines de classeurs de lycée bourrés d'échantillons il fallait que ça soit, intime tu comprends, ironisa Marjorie. Bref, on est en train de finir la conversation et là elle me balance de manière désinvolte que ma cousine s'est faite violer. Elle est complètement tapée cette femme.

— Pardon ? Quand ça ?

— Lors de son voyage autour du monde.

— Mince je suis désolée d'apprendre ça, dit Anita.

— Et moi donc... devoir l'apprendre de la bouche de cette folle. Ça explique tellement de choses... »

Anita regarda Marjorie se perdre dans ses pensées alors que Nîmes disparaissait derrière elles. Dévorée par la curiosité elle finit par demander : « Elle n'était plus avec Léo quand ça s'est passé ?

— Non... c'était son nouveau mec, William je crois.

— Elle avait un nouveau mec ? on ne parle jamais de ce voyage. Avec Mélissa, c'est comme si la vie avait commencé en rentrant en France, tout le reste, ça n'a jamais existé.

— Son silence, son côté évasif, le fait qu'elle ait viré lesbienne.

— Pardon ? Lesbienne ?

— Oui ma mère l'a croisée main dans la main avec... Serena ?

— Sans doute, ça fait sens... Je veux dire...

— Et toi tu m'avais dit qu'elles partagent un même lit, non ? Et tu m'avais dit que Serena était à voile et à vapeur ?

— Moi et ma grande bouche.

— Mince et moi qui mets les pieds dans le plat !

— Je me sens trop mal. On n'est pas censé parler d'elle, dit Anita.

— En tout cas pas toi. Moi je peux, c'est ma cousine, je ne vis pas

avec, et de toute façon...

— Mais moi, si elle savait que je te raconte des trucs, ça la blesserait et ça ne faciliterait pas la coloc.

— Anita, promis, jamais je ne lui dirai quoi que ce soit. Juré craché, croix de bois, croix de fer, si j'mens, je vais en enfer.

— Je suis sûre que tu es sincère, mais ces petites histoires c'est la boîte de pandore, une fois que c'est sorti plus moyen de le ranger... ça a sa propre vie, et l'information finit toujours par s'échapper.

— Mais c'est le problème fondamental de l'info, tôt ou tard elle finit par sortir, dit Marjorie. Revenons à la relation entre ma cousine et Serena.

— Oui, elles partagent souvent le même lit, mais ça n'est pas faire des combats de ciseaux. C'est pour son ventre et pour les cauchemars.

— Les cauchemars ?

— Tu vois quand Mélissa dort, c'est à poings fermés, tu peux la secouer, allumer la lumière, avoir une conversation à côté... pas de souci, en fait le bâtiment pourrait s'écrouler qu'elle ne se rendrait compte de rien. Mais si par malheur Serena se lève pour aller boire un peu d'eau à la cuisine, deux minutes après c'est l'hystérie, la coloc entière est réveillée, et il faut un quart d'heure pour la calmer. Même les yeux ouverts elle hallucine complètement. Elle voit des araignées de partout. Y a que Serena qui puisse la calmer. Frédéric, notre homo de service, des fois il dort avec elle, et elle passe une bonne nuit mais si elle est en crise il ne peut rien y faire.

— T'es sûre qu'elle n'en rajoute pas ? Tu vois c'est comme Philip... avec ce que sa mère raconte, ça donne vraiment l'impression qu'il fait semblant. Il a trouvé un moyen pour que tout tourne autour de lui, tout le monde soit au petit soin...

— Je ne sais pas pour Philip mais en tout cas c'est loin d'être commode pour ta cousine, sa vie est un enfer. Bref, elle a été violée parce William et c'est tout ce qu'elle t'a dit ?

— Il l'a amené de force dans un ranch et l'a violé, dit Marjorie. Il y avait plein de gens autour, comme une secte, adorant une femme dont Mélissa serait la réincarnation. Là, cette histoire ça partait tellement en

vrille que je ne l'ai pas laissé finir, j'ai claqué la porte, j'ai pris la jeep et je t'ai rejoint.

— Mince... des regrets ?

— Je ne sais pas. Cette histoire c'est du délire, mais...

— Mais des fois la vie est délirante.

— Voilà, s'exclama Marjorie. Donc pour résumer, il lui est arrivé cette chose terrible, elle n'en a parlé à personne sauf à Philip, et ce con, il a tout consigné dans son journal intime.

— Ce con ?

— Si tu as un secret, le dernier endroit où l'écrire c'est le journal intime où tu sais que tout le monde va essayer de regarder.

— Tu as déjà lu les journaux intimes de quelqu'un ?

— Pas toi ?

— Non, répondit Anita.

— Pour moi les journaux intimes c'est comme des suicides ratés, c'est des appels du pied. Occupez-vous de moi s'il vous plaît. C'est de la mise en scène, tu te la racontes, tu te livres mais rien qui n'abime trop. Tu diras que le mec de ta meilleure pote te fait craquer, mais pas que tu l'as embrassé la dernière fois que vous étiez bourré en soirée tous les deux.

— Désolé Marjorie, mais je crois que tu rationalises. Tu racontes des histoires très intéressantes pour couvrir le fait que tu ne respectes pas la vie privée des gens.

— Comme tu t'y crois avec tes leçons de morale ! Moi je ne suis pas une fille de principe et qui fait de grandes histoires de pas grand chose. Je suis pragmatique.

— Et moi je... ne vois pas le rapport.

— Je garde les secrets, les tiens mais aussi ceux que je peux lire dans les journaux secrets. Du coup si je n'en parle pas, si je suis juste contente d'en savoir plus que tout le monde mais que ça ne sort pas de ma petite tête... qu'est-ce que ça change que j'ai lu le journal intime. »

Marjorie était sincère dans ses mots, et ça parce qu'elle était très forte pour compartimenter sa vie et donc elle pouvait sincèrement

oublier tous ces exemples de secrets qui ne s'étaient pas arrêtés à elle, ces secrets qu'elle avait partagé avec des personnes sûres. Jusqu'ici elle avait fait de bons calculs car jamais elle n'avait été témoin des conséquences de sa trahison. Quand, quelques temps plus tard après son échange avec Anita elle se rendit compte de son aveuglement elle se dit que tout ça ne bouleversait pas vraiment son argumentaire, par contre ça témoignait magnifiquement du pouvoir super fluide de l'information qui tel un herpès sautant d'orifice en orifice trouvait le moyen d'échapper au contrôle des humains.

« On s'est carrément égaré en cours de route, dit Anita. Tout ça pour dire qu'il n'y aura pas moyen d'obtenir le reste des détails de cette affaire par l'intéressée et donc je crois bien qu'il te faudra revenir vers la mère de Philip. Désolé ma poulette ! »

C'était bien résumé et Marjorie n'avait pas grand-chose à ajouter.

C'était parfait pour clore le sujet et laisser de côté les histoires de sa cousine qui trouvaient toujours le moyen d'envahir leurs conversations.

Petit virage et elles purent enfin parler de la raison pour laquelle Marjorie était de retour à Nîmes en pleine semaine, et pourquoi elle avait besoin d'Anita pour s'aérer la tête.

La veille Marjorie avait eu un appel de Grégory. Depuis qu'elle était partie à Montpellier pour étudier leurs échanges s'étaient fait très épisodiques et superficiels, mais là un séisme avait redessiné les cartes et les trajectoires passées n'étaient d'aucune utilité pour prévoir la suite.

Grégory avait perdu son meilleur ami. Ce dernier s'était suicidé. Grégory était dévasté. Aujourd'hui Marjorie avait passé la matinée à le reconforter. L'homme de presque quarante ans s'était effondré dans ses bras et avait pleuré toutes les larmes de son corps.

Grégory, c'est Gregory Fendez son ancien coach de vie et dé-programmeur, et dernièrement c'était aussi un auteur à succès et le chouchou de certains médias. Le suicidé, Éric Queiroz, n'était autre que cet homme qui depuis septembre avait écouté Marjorie, ses problèmes et ses questions une heure par semaine.

Coïncidence ?

Pas vraiment, trouver un bon psy (quel que soit le suffixe) était un exercice compliqué surtout quand on débarque à Montpellier, une ville dans laquelle on n'a pas de repaire. Généralement pour éviter d'être réduite à faire Am Stram Gram sur les pages jaunes, on utilise une recommandation et justement, Gregory, maintenant ami de la famille, en avait une en béton, un professionnel très professionnel, un type qu'il connaissait et respectait, son ami Éric.

Le psychiatre et le psychologue se connaissaient depuis les bancs du lycée et leur relation était une aventure humaine de plus de vingt ans. Une aventure passionnante. Marjorie ne se sentie pas décontenancée par sa première séance, si physiquement ils n'avaient rien à voir : Éric était brun et trapu, tout le contraire de Grégory, dans leur style, ces opinions qu'ils ne pouvaient s'empêcher de lâcher et justement la manière dont ils avaient de les exprimer, ces deux-là auraient pu être frères. Fac de médecine pour l'un, de psycho pour l'autre et pourtant ils étaient à bien des égards de la même école de pensée. Éric était toutefois plus brut de décoffrage, plus sarcastique dans le ton. Il y avait un côté amer qui semblait surjoué mais qui finalement, vu les derniers développements ne l'était pas vraiment.

Il n'y avait personne pour accueillir Marjorie pour sa dernière séance chez le psy, personne pour lui répondre lorsqu'elle avait appelé pour comprendre ce qui se passait. Ça ne l'avait pas traumatisée outre mesure. Elle venait de passer au « Diagonal » pour chercher les horaires de la semaine, un coup d'œil sur la brochure et la séance était choisie, le début était imminent et le temps d'arriver au cinéma au pas de course elle avait déjà tout oublié de l'incident.

Partie remise !

Sauf que presque une semaine après, elle avait reçu un message de Grégory sur son portable. Message consulté en fin de journée de cours et donc trop tard. Son ancien dé-programmeur avait déjà quitté Montpellier. Il était trop préoccupé pour lui parler et elle dû donc attendre neuf heures pour avoir le fin mot de l'histoire.

Grégory avait reçu une lettre le matin même. Une lettre d'adieu. Il

avait appelé la police montpelliéraine mais devant leur manque de réactivité il avait annulé tous ses rendez-vous et s'était rendu directement chez Éric, puis à son cabinet pour trouver son meilleur ami pendu dans sa salle de consultation. De là, commissariat, déposition, confiscation de la lettre d'adieu, et retour à la maison.

Le discours était laconique et tendu comme une corde de guitare l'instant avant qu'elle ne cède.

« Du coup tu as décidé de passer le voir, dit Anita. Et...et... ça t'a fait quoi de le voir au plus bas.

— Étrange, très étrange. Grégory c'est un dur, ou en tout cas c'est toujours comme ça qu'il s'est présenté et là, c'était très étonnant de voir ce qui se cache derrière la surface contrôlée, décidée, ultra confiante, très étrange...

— Étrange ? Tu veux dire Etrange comme, je me sentais toute chose en le tenant tout contre toi ?

— Euh

— Ah c'est ok, il n'y a rien de plus excitant qu'un homme qui pleure, qui pleure vraiment... je n'ai pas dit qui pleurniche sur son sort comme une chieuse pourrie gâtée. »

Marjorie ne pouvait pas nier que la détresse, la vulnérabilité de l'ami de ses parents était loin de l'avoir laissée indifférente. Elle n'avait pas été excitée, elle ne lui aurait pas sauté dessus, mais elle s'était retrouvée sur une pente bien savonnée et s'il l'avait joué comme dans tant de films, un baiser larmoyant aurait été échangé et de là, qui sait. Elle était un tel cliché !

« Ça ce n'est que le début, c'est largement plus intéressant pour la suite. Je n'ai pas pu lire la lettre, Grégory ne l'avait plus, mais il me l'a paraphrasé et là je suis restée sur les fesses. »

Quand Éric avait rencontré son futur ami de presque vingt ans, il n'était pas au sommet de sa forme. A vrai dire il avait les deux poignets bandés. Ses parents étaient tarés, violents, émotionnellement abusifs, pour Éric vivre sur terre, c'était beaucoup, c'était trop. Il était en colère, il était désespéré. Il était intense. Avec Grégory ils avaient passé des années côte à côte sans se voir jusqu'au jour où une réflexion cinglante

d'Éric en cours de philosophie lança un débat dans la classe, débat où ils s'étaient découverts adversaires. Adversaires mais pas ennemis, adversaires avec admiration et respect. Des adversaires qui se regardent dans les yeux. Une fascination presque érotique quand on lisait entre les lignes du récit de Grégory et si Marjorie avait senti le potentiel d'une excitation quelques instants auparavant, là d'imaginer quelque chose de charnel et d'incarné entre les pys la rendit toute moite.

Les deux jeunes hommes étaient interpellés par l'absurdité de l'existence, et si Éric se sentait au départ plus intéressé par l'approche philosophique tout particulièrement celle d'Albert Camus, c'est Grégory qui l'emporta avec sa fascination pour Freud, Leary, Reich et Huxley. A même pas dix-huit ans il avait ingéré une quantité phénoménale de livres de ces auteurs, livres d'un niveau dépassant largement celui de sa classe d'âge.

Apprendre à aider les autres pour pouvoir s'aider soi-même, c'était l'idée de Grégory. Ils avaient décidé de devenir psychanalystes tous les deux, et en attendant de pouvoir faire cette profession qui ne s'apprend pas à l'école, ils avaient décidé d'apprendre tout ce qu'il y avait à apprendre, Grégory parti en médecine et Éric en psychologie. Ils voulaient trouver le moyen de tout intégrer, chimie, biologie, psychologie, philosophie, et des approches en apparence plus loufoques. Grégory avait poussé son ami vers plus de rigueur et ce dernier l'avait orienté vers une approche plus sociale, politique, et c'était même lui qui avait eu le premier l'idée de travailler sur la problématique des sectes.

Dans le courrier d'adieu adressé à son ami, Éric avait dit qu'il ne partait pas en souffrance, que ce n'était pas une fuite, c'était plus du manque d'intérêt qu'autre chose. Il avait l'impression d'avoir fait le tour de la question et que maintenant il n'avait plus ce goût juvénile pour la découverte, goût qui avait longtemps éclairé et donné du sens à sa vie. Il se sentait vieux, con et sclérosé. Il se sentait devenir un de ces papys grincheux assiégés par un monde dont ils n'avaient que faire. La grande différence c'est que ce monde pour lequel papy faisait de la résistance, ce monde ne lui avait jamais plu non plus.

Il aurait pu continuer sur sa trajectoire comme ça pendant longtemps, sans doute en buvant de plus en plus le soir... si ce n'est pour son métier, son métier qui l'avait tant amusé pendant une bonne quinzaine d'années. Ce métier ne lui parlait plus. Il avait l'impression d'être un charlatan. En fait, au fond, tout était de la faute des patients. Quelque chose avait changé, ils avaient changé, ils étaient impatients, ils voulaient des résultats mais sans faire le travail... pour être plus juste, oui, ils étaient prêts à faire un grand sprint, même un sprint colossal, ils étaient prêts à payer très cher, en une fois. Ils le prenaient pour un chirurgien. Docteur changez moi, qu'on en finisse.

Mais non, Éric avait abandonné depuis longtemps l'idée de baguette magique et de thérapie courte. Certes il gérait encore de temps en temps une phobie, ou des problèmes ponctuels, mais c'était et ça devait rester l'exception. Il fallait revenir encore et encore, l'esprit dégagé des désirs et des objectifs, le cœur et l'esprit ouvert, réellement ouvert pour pouvoir entendre les murmures des profondeurs, et ça, non, des clients comme ça il n'en avait plus vraiment. Ils se croyaient au spa, ils voulaient un soin comme avec la pouf faisant du Reiki sur le même palier que lui. Ils venaient pour dire qu'ils venaient, qu'ils faisaient quelque chose, qu'ils prenaient leur situation au sérieux, mais la vérité c'est qu'ils n'avaient au fond d'eux même aucune intention de changer.

« Et toi tu fais partie de ces clients passifs ? demanda Anita

— Vu que je fais cet accompagnement pour faire plaisir à mes parents... à ton avis ?

— Du coup ça te fait quoi de te dire que s'il s'est pendu c'est un peu de ta faute ?

— Oh, mon dieu, Anita, tu es en forme olympique aujourd'hui. » dit Marjorie d'un air offusqué. A l'intérieur, par contre, ça faisait du bien. Dire les choses à voix haute, avec une petite touche de sarcasme, ça tenait à distances les idées noires et l'instinct d'auto flagellation.

Une fois garées dans le parking souterrain payé à l'année, elles décidèrent de se rendre directement à l'appartement de Marjorie un très joli F3 à cinq minutes à pied de la place de la comédie. Anita avoua

qu'elle était dévorée par la jalousie. Ça, ça c'était la belle vie. Après son DEUG, peut-être qu'elle arriverait enfin à s'échapper de Nîmes et qu'elle viendrait à Montpellier pour sa licence.

Marjorie allait lui demander si la coloc ne lui manquerait pas quand son portable se réveilla. Un appel en absence et un message sur son répondeur. Elle s'excusa auprès d'Anita et écouta ce que le numéro inconnu avait bien voulu laisser derrière.

« Salut Margie c'est Léo. Je suis désolé mais pour ce soir c'est mort. J'ai dû rentrer sur Lyon fissa... ça serait long à expliquer. Du coup, partie remise ? Désolé encore ! Je t'embrasse.

— Alors, tout va bien, demanda Anita.

— Oui, oui. » Mentit Marjorie. Leur soirée venait de tomber à l'eau. Elle avait cru que la promesse de rencontrer la coloc de son ex aurait été suffisante pour donner à Léo l'envie de rester mais visiblement ça n'était pas le cas. Mais qu'est-ce qu'elle croyait ? C'était ridicule, surtout avec la petite idée derrière la tête qu'elle n'osait pas s'avouer mais qui la rendait toute fois toute chose. « Changement de programme. Ça te dit, on fait un petit détour, ou récupère un truc à manger chez moi, puis on va à la Dune ?

— En boîte, en pleine semaine ?

— Pleine semaine ? On est jeudi ma cocotte, c'est notre soir de sortie à nous les étudiant. Tu vas voir, ça sera top, j'ai vraiment besoin de changer les idées. » Elle s'écarta d'Anita, le regarda de haut en bas, et lui demanda ce qu'elle avait pris dans son sac.

Le gamin à genoux sur son siège regardait Mélissa médusé. Plus exactement il regardait la grosse tumeur se balader sous son t-shirt. Elle pria pour qu'il reste exactement comme ça : calme et sans voix. Elle n'avait pas besoin d'un autre incident. Elle était déjà *persona non grata* dans tous les commerces de la ville et les cafés, alors si en plus elle se voyait barrer l'accès des bus de ville, son rayon d'action serait sacrément réduit...

de nouveau...

Ah n'exagérons rien, la situation n'avait absolument rien de comparable !

La tumeur se rapprochant tranquillement de son cou, Mélissa posa les mains sur ses clavicules.

Une mesure prophylactique qui lui valut une petite morsure. Rien de bien grave.

« Patience Minus, dit Mélissa dans son souffle, on est bientôt arrivé. »

Elle regarda la liste des arrêts affichée au-dessus des portes pneumatiques et rajouta « encore deux et c'est bon ».

Il faisait chaud, bien trop chaud pour un t-shirt à manche longue, elle était en nage, et du coup la tumeur dérapait et suffoquait dans son petit monde de coton noir.

Mélissa appuya sur un des gros boutons rouges, une son métallique se fit entendre et l'affichage « arrêt demandé » s'illumina derrière la cabine du chauffeur.

Une fois descendue elle laissa Minus s'échapper par son col et venir

se percher sur son épaule. Le gamin maintenant visage collé à la vitre en mouvement était aux anges.

Les enfants aimaient Minus et Cortex, les punks à chiens aussi, leurs bêtes un peu moins mais pour le reste du monde, ça avait vraiment du mal à passer. Les gens étaient tellement pleins de préjugés contre les rats. Pour eux c'était de la vermine juste bonne à être empoisonnée avec leur vilaine poudre jaune. Pour Mélissa par contre, ils étaient ses sauveurs, sa rédemption.

Serena avait eu une idée de génie. Elle avait motivé toute la coloc pour un joli cadeau collectif : deux rats et une cage. Coup d'essai, coup de maître. Comment avait-elle fait pour deviner que ces deux petites boules de poil allaient rendre à Mélissa sa liberté ?

Animaux de compagnie, pas de souci, ça tombe sous le sens, et dieu sait si enfermée qu'elle était à longueur de journée dans l'appartement, elle avait besoin d'une présence à ses côtés. Mais minus était bien plus que ça, il pouvait calmer les viscères de Mélissa aussi bien que Serena, Frédéric ou Anita. Il était arrivé à point nommé et avait brillamment pris le relai de ses colocs dont le dévouement devenait de moins en moins évident.

Si Mélissa s'occupait des deux rats en faisant son possible pour ne marquer aucune différence, Minus était clairement son préféré. Cortex grand explorateur devant l'éternel profitait de la moindre occasion pour fausser la compagnie de sa maîtresse et découvrir les limites de son environnement. Son frère, lui, avait bien compris sa mission et restait fidèle à son poste. Perché sur son épaule, en bonne vigie il lui baragouinait les instructions pour naviguer le monde.

Mélissa regarda le plan dessiné par Serena, le tourna dans un sens puis dans un autre sans arriver à le faire coller au labyrinthe de grands bâtiments blancs tout autour d'elle. Il lui fallait demander sa route, mais avec un rat sur l'épaule c'était plus facile à dire qu'à faire. Les passants sans doute encore traumatisés par le dernier film sur la peste noire faisaient leur possible pour éviter ce pauvre Minus. Ce n'est qu'en le cachant de nouveau sous son t-shirt que Mélissa pu approcher une jeune fille et obtenir quelques instructions.

Elle regarda sa petite carte et ce, qui il y a seulement une poignée de minutes ne faisait pas le moindre sens, collait parfaitement à l'environnement. Serena avait fait les choses proprement, les proportions étaient bonnes, alors pourquoi ? Qu'est ce qui s'était mis entre la carte et le territoire ?

Par moment Mélissa avait l'impression d'être devenue dyslexique, non pas du langage écrit mais de la réalité. Par moment le monde semblait danser à la frontière de ses perceptions, sans doute pour se recombinaison selon un plan la dépassant complètement.

Et s'il y a encore quelques minutes il y avait réellement une incohérence ? Est-ce que c'est la carte ou la citée qui avait été ajustée ? Où était passée l'autre version ? Elle imagina une population déplacée, des vies réécrites juste pour pouvoir coller à son bout de papier. Non, ça serait trop lourd, trop compliqué ? Alors quoi ?

Elle était dans un rêve.

Elle était une jeune fille au bout de sa vie, prostrée, incapable de sortir de chez elle, et qui s'était inventé une histoire de rat pouvant la sortir de là.

Elle avait trouvé un plan dessiné par Serena mais pas pour elle, sans doute pour Anita. « Oh, Anita, toi qui peux sortir de l'appartement sans être tenue par la main, vient à la fête d'anniversaire de mon petit frère ».

Morte de jalousie, Mélissa aurait profité d'un moment d'inattention pour voler le plan et maintenant voilà qu'elle était sur son lit, ou dodelinant du chef assise sur les toilettes, déshydratée et fatiguée d'une nuit torturée entre cauchemars et envies pressantes. Morte de fatigue elle hallucinait et s'inventait une vie à l'extérieur de l'appartement.

L'abus de Philip K Dick est mauvais pour la santé se dit Mélissa avant d'appuyer sur la sonnette.

Dans l'interphone incertain elle annonça : « c'est Mélissa, la coloc de Serena.

- Ok, cinquième étage. »

Cinquième étage sans ascenseur.

Rien de bien effrayant pour Mélissa, même par cette chaleur. Entre les vidéos d'aérobic et le livre pour se muscler en utilisant seulement le poids du corps emprunté à Frédéric elle n'avait jamais été aussi en forme de sa vie.

L'anniversaire du petit n'avait pas lieu dans l'appartement de sa mère mais juste à côté dans celui de Rose, sa tante. Serena aimait Rose de tout son cœur. A l'entendre sa mère, une cougar vorace, dévorée par l'envie d'être reconnue était du genre à collectionner tous les pouilleux de la terre, les gens brisés, les gens en difficultés. Elle les aidait, les guidait, les hébergeait. Elle oubliait que victimes et saints ne sont pas des synonymes, et que quand on a des enfants à la maison, la première des responsabilités est de les protéger. Rose avait dû intervenir à différentes reprises pour s'interposer entre les enfants de sa sœur et les menaces humaines ou non, qui comme les champignons noirs de la salle de bain proliféraient si facilement dans cette atmosphère délétère. C'était chez elle que le petit habitait maintenant, c'est ça qui avait permis à Serena de s'enfuir sans culpabilité du plus gros bâtiment de Nîmes : la barre Galilée.

Rose et sa sœur avaient toujours vécu dans cette monstruosité, elles y avaient connu les grands jours, la fin des trente glorieuses pleine d'espoir puis après la crise pétrolière elles l'avaient vu se détériorer tout doucement comme le reste du quartier. Ça avait été très progressif, et elles semblaient inconscientes... incapable de dire : trop c'est trop, cherchons ailleurs. Il y avait des rumeurs de démolition, mais il y avait fort à parier qu'elles seraient les dernières à partir, et que dans leurs nouveaux logements tout neufs elles trouveraient le moyen de regretter cet immeuble aux dimensions absurdes.

En dehors de cet aveuglement partagé, Rose était largement plus posée et saine d'esprit que sa sœur. Si ce n'est pour quelques occasions choisies comme cet anniversaire où elle ouvrait un peu plus grand ses portes, elle faisait attention à ce qui rentrait dans son appartement : pas d'ami louche, de mari débile, ni même de poste télévisé. Femme de ménage dans les belles maisons du centre-ville le jour, grande lettrée la nuit, ses murs étaient couverts de livres. Et parmi tous ces volumes son

préféré, le socle de sa religion, 78 pages sans la moindre reliure, 78 lames cartonnées : le tarot de Marseille. Un livre qui se r ecrit à chaque fois qu'on l'ouvre. Un livre qui donnait à ses yeux une lumière révélant au-delà d'une façade un tantinet austère un c eur vibrant, vivant et saignant, un c eur plein d'imagination et de fantaisie.

Mélissa tomba sous le charme instantanément.

Instantanément ou presque.

En fait le premier contact entre Mélissa et Rose fut encombré par un problème d'animalerie.

Comme vu précédemment Minus n'avait aucun problème avec les punks et leurs chiens, et si ces derniers représentaient l'essentiel voire l'intégralité des animaux domestiques qu'il pouvait croiser dans la rue, dans les murs c'était une toute autre affaire. Affaire que Mélissa n'avait pas anticipée. En dehors de la colocation, et de quelques lieux publics, Mélissa n'avait pas vraiment exploré l'éventail infini des possibilités fraîchement renouvelées. Plus tard elle serait capable d'établir que si avec les poissons rouges et les lapins il n'y avait pas la moindre objection, avec les chats et surtout les furets, l'entente cordiale n'était pas dans les cartes. Chez Rose elle put faire l'expérience de l'inimitié profonde existant entre Minus et les petits félins.

La porte s'ouvrit pour découvrir quelqu'un qui n'était de toute évidence pas Rose. Le quinqua dans l'encadrure attrapa Mélissa par la main et la secoua comme un poirier en se présentant. Il lui posa une série de questions incongrues. Mélissa se fit la réflexion que Monsieur, que Monsieur... que ce monsieur dont elle avait déjà oublié le nom, avec ses lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille devait passer sa vie dans les livres. Oui ça devait être ça, un ermite, un reclus qui n'a de contact avec la société qu'à travers d'épais volumes de papiers. Récemment il avait dû lire « comment se faire des amis » de Carnegie ou un livre sur l'art de faire la petite conversation, et il essayait de créer une interaction humaine. Mélissa aurait pu écouter encore

longtemps cette tentative étrange de parler l'humain comme une seconde langue, mais en rentrant ensemble dans le salon ils se retrouvèrent nez à nez avec le chat de Rose, qui visiblement n'appréciait vraiment pas la présence de Mélissa. Dos arqué, regard haineux, poils ébouriffés et crachats fielleux. Rose se précipita sur Mélissa et la poussa sans ménagement hors de la pièce. « Sortez de là » répéta-t-elle trois fois.

Choquée, mais encore capable de réagir, Mélissa comprit de quoi il s'agissait et s'écria « mon rat est domestiqué et propre ». Minus, sans doute encouragé par la mention de sa présence par sa maîtresse glissa sa tête par l'encolure et adressa un sourire contrit à Rose. Celle-ci, laissa son élan se perdre dans la confusion, et après une minute de silence et de regard absent, lâcha les épaules de Mélissa et lui présenta ses excuses. « Je suis désolée, c'était tellement prévisible et pourtant j'ai cru... » et son regard se perdit encore quelques secondes avant de terminer par « bon, laisse-moi une minute que j'enferme Alfred dans ma chambre et tu pourras nous rejoindre. »

Une fois cette entrée en matière un rien tonitruante derrière elle, Mélissa pu connaître d'autres visages de son hôte, visages bien plus agréables et souvent carrément fascinants. En fait, à peu de chose près, Rose fut son unique interlocutrice durant la fête. Exactement comment elle l'avait imaginé et espéré de tout cœur. Serena lui avait souvent parlé de sa tante et de tout ce que cette dernière avait pu faire pour elle, son frère mais aussi toutes les autres personnes autour. Actions des fois concrètes des fois plus vaporeuses. Un portrait impressionniste, quelques grandes lignes puissantes et bien dessinées et le reste tout en allusions.

Juste avant de venir à la fête, comme pendant les mois écoulés depuis que sa coloc d'amour lui avait parlé de sa tante, Mélissa avait eu peur de plomber leurs premières interactions à grand coups de questions déplacées ! « Serena m'a dit que vous connaissiez Geneviève Rolando depuis longtemps, dites-moi, dites-moi, je veux tout savoir ! », « Elle m'a dit que vous en connaissiez un rayon sur les vies antérieures, vous avez des livres à me conseiller ? ».

Mélissa s'était trouvée choquée par ce désir vorace qui la travaillait. Elle n'avait pas envie de se faire une amie, ou d'avoir une simple conversation agréable, si elle avait pu elle aurait avalé la tante toute crue, se serait délectée de tout ce qu'elle avait comme substance pour finir par recracher quelques cheveux et une paire d'os dépourvus de moelle.

Heureusement pour Mélissa, près d'un mois auparavant, alors que dépourvue de Minus et Cortex elle était assignée à résidence, Serena avait mené l'enquête auprès de sa tante. Et après avoir lu une demi-douzaine de livres sur la réincarnation achetés sur la foi d'une liste fournie par sa colocataire Mélissa arrivait avec de bonnes bases sur le sujet.

Le terrain avait nivelé mais les lacunes restaient toute fois nombreuses. Heureusement, la fascination semblait être une affaire réciproque. Rose avait mille questions pour Mélissa. Pas parce que cette dernière vivait avec Serena, ou à cause des péripéties chamaniques et autres de son voyage autour du monde, ça, c'était que la cerise sur le gâteau. Non, si Rose avait tant de questions, c'était presque plus par principe qu'autre chose. Pour la tante de Serena parler d'elle-même et de ses opinions n'avait pas un grand intérêt. Elle savait ce qu'elle pensait, et elle n'avait pas vraiment besoin de l'assentiment d'une inconnue pour se sentir validée. Si elle voulait quelque chose de neuf dans sa vie, il lui fallait provoquer cette dernière, la questionner, la provoquer. Il n'y avait pas d'autres moyens.

« Et maintenant que tu peux sortir de chez toi, qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Mélissa avait enfin la perche pour poser la question numéro un dans la liste de ses obsessions et anticipations à la veille de son passage chez rose : la mission de vie. Un jour, Rose avait communiqué avec l'ESPRIT à haut niveau de conscience et avait été en mesure de dire à sa nièce quelle était sa mission de vie » : *après avoir guerroyé pendant des siècles et des siècles pour lui et les siens le guerrier a enfin accepté de se poser. C'est une vie tranquille qui l'attends, une vie tranquille et ressourçante qui l'attend si bien à son aise dans son vêtement de douceur elle sait résister à l'envie de se servir des problèmes*

des autres pour reprendre les armes.

« Franchement, je ne sais pas, répondit Mélissa. Retour à la case départ mais n'empêchez pas vingt briques. Avant ma maladie je me posais déjà la question. Qu'est-ce que je veux faire plus tard, mais là c'est pire, largement pire. Avant j'étais encore dans le moule, je voulais un bon job, une bonne maison, un bon mari et une bonne paire de gosses. Mais là, je me dis à quoi bon ? quel intérêt ? Me forcer dans cette structure, m'y perdre et juste pour faire comme tout le monde, suivre le conditionnement ambiant.

— Par opposition à quoi, demanda Rose. Quelles que soit les règles du jeu tu trouveras toujours à redire. Mais là on n'est pas dans l'arbitraire. Tu es humaine et donc tu as un corps avec des besoins, l'organisation sociale tourne autour de ces besoins. Tu veux manger, et dormir en paix, il te faut un toit au-dessus de la tête, des courses dans tes placards et donc de l'argent, et à moins d'avoir une rente, il te faudra travailler pour cela.

— Mais la vie ça ne peut se résumer à ça.

— Il y a toute sorte de jobs et toutes sortes de logements, mais tu vois, pour moi l'essentiel est ailleurs. Ce qui compte, c'est qui tu es, c'est les pensées qui t'habitent à longueur de journée. Suivant ce qui t'habite tu peux être Zen à Bagdad ou en souffrance en sirotant un Mai Thaï au Baléares.

— Un Mai Thaï, la question serait plutôt comment être bien dans sa peau en buvant un tel truc. »

Son trait d'humour fit plouf, mais pas un petit, là c'était saut du haut du plongeoir avec grand final en plat sur le dos. Rose mit fin au silence assourdissant en enjoignant Mélissa à résister aux sirènes d'un nihilisme au rabais. Oui la vie était remplie de choses pourries, et la spiritualité comme l'ésotérisme pouvaient lui sembler bien exotiques maintenant. Pour la bonne et simple raison qu'ils étaient pour l'instant une terre de mystères, une terre étrangère, mais qu'elle verrait vite qu'en y regardant d'un peu plus près, cet univers un rien virtuel était loin du paradis escompté. « Ne laisse jamais l'au-delà se mettre en travers de l'ici-bas. Ta vie, aussi pourrie soit elle se joue avant tout ici,

à l'intérieur de ce corps resplendissant que tu habites maintenant. Le jeu est ce qu'il est, il y a mille et une façons de le naviguer et pas mal d'entre elles t'offrent une existence plutôt intéressante, mais rester à la porte du club et ronchonner c'est de la perte de temps.

— Je vois, mais bon, même avant de questionner le sens de la vie, je ne savais pas comment diriger ma petite existence. Tellement de possibilités, et pas la moindre idée de ce que je dois faire pour gagner, ça serait tellement bien d'avoir une carte et une destination.

— Encore une fois le problème c'est que tu regardes la vie de l'extérieur et sans doute depuis longtemps. Tu te fais une montagne de ce qui est correct, digne de toi, à la hauteur de je ne sais qu'elle exigence absurde. Tu veux que cela ait du sens, que ce soit une grande histoire, et ça c'est irréconciliable avec la vie la vraie, celle qui se passe au niveau de la rue et des instants qui se succèdent. La vie c'est se réconcilier avec la petitesse de tous les moments jusqu'à ce que tu puisses voir leur grandeur cachée, la dimension supplémentaire. Mais d'abord il te faut lâcher, d'accepter ta finitude et ton absence de perfection. Plus concrètement tu es obligée de faire des erreurs pour sentir en toi ce qui te convient et ce qui ne te va pas, sinon ce ne sont que des préjugés. Fais des stages, essaye, fais-toi une idée.

— C'est sympa en théorie, mais tu vois il m'a fallu trois ans, à la rigueur deux pour voir que mon premier choix, cette voie que je croyais être bonne pour moi, ne me correspondait pas. Je n'ai pas cinquante ans de dispo pour trouver les choses par éliminations. J'ai vingt-quatre ans et je n'ai toujours pas la moindre idée de qui je suis et de ce qui est bon pour moi. J'ai besoin d'être aiguillé. Serena m'a dit que tu lui avais trouvé son chemin de vie, ça, ça c'est un truc formidable... t'imagines pas les économies que ça permettrait, toute la souffrance que ça éviterait à ces étudiants s'ils pouvaient s'engager dans une voie avec la certitude d'être au bon endroit.

— Oui j'ai fait la recherche pour ma nièce, et tu la vois engagée dans sa voie ? C'est un truc que j'ai fait pendant des années, et les gens en redemandaient mais je peux t'assurer avec le recul que je ne leur ai pas rendu service. Loin de là.

— Des erreurs d'aiguillage ?

— Non, je veux dire... je ne pense pas, en tout cas c'est n'est pas le problème. Mais c'est vrai que sur la fois des recommandations de ma nièce tu viens me voir, je te fais la lecture, et te voilà avec une information, mais pas la moindre garantie. Information venant de l'extérieur et donc que tu ne pourras t'empêcher de rejeter avec tout ton être ou au moins une partie. Et c'est très bien comme ça, avec tous les charlots et les incompetents qui traînent heureusement que tu as un minimum de moyens pour te protéger, même si c'est à ton corps défendant.

— Mais bon, disons que toi Rose, tu es bonne dans ce que tu fais, y a pas moyen d'éviter que je rejette ce que tu me racontes ? ça ne va pas faire *click* dans ma tête, on n'a pas un moyen de reconnaître la vérité ?

— Tu as déjà été amoureuse de quelqu'un ? Vraiment amoureuse ?

— Oui.

— Tu es toujours avec cette personne ?

— Non.

— Et pourtant, pendant des jours, des semaines, des mois c'était l'homme de ta vie, non ?

— Des années !

— Cet amour il était vrai, tout comme les certitudes qui allaient avec, c'était la vérité du moment, mais la vie est longue. Et pour le suivant tu vas y croire, ça durera ce que ça durera et puis il sera temps de passer la main, encore et encore jusqu'à la fin. Et sur ton lit de mort si on te demande quel était l'amour de ta vie... est ce que tu vas pouvoir ignorer tous les autres ? Est-ce que ta grande relation aurait pu être aussi forte et solide sans toutes les autres autour ? Tu feras sans doute une dizaine de jobs dans ta vie, le premier amenant le second qui lui à son tour amène... bon tu m'as compris. Bon je sais qu'il y a des exceptions, ça fait vingt ans que je fais des ménages... ou en tout cas que mon corps en fait. Mes petites mains font ce qu'elles ont à faire et moi pendant ce temps je médite. L'emploi le plus con du monde j'en fait le plus sacré. Y a des gens qui bossent comme des fous, et puis

partent en ashram pour y méditer pour les vacances. Moi je fais ça tout le temps. J'aime mon patron, j'aime la voisine boudeuse dans le bus, et le petit jeune complètement camé qui veut me voler mon sac la foire fouille et les papiers à la noix qu'il contient. Pas tout le temps, des fois je me fais avoir, je m'énerve, je me prends au sérieux, je trouve ça injuste et moche et puis je me réveille, je pardonne et tout va bien. Désolée tu ne voulais peut-être pas entendre parler de mes délires persos. Toi ce qui t'intéresse c'est la destination finale, c'est la certitude, être au bon endroit, avoir raison, pouvoir dormir tranquillement le reste de ta vie sans plus te poser de question.

— Tu ne me fais pas de cadeau dit voir !

— C'est clair que si tu espères encore que je vais te dire qui tu es et ce qu'il te faut, ce genre de cadeaux empoisonnés, non ça sera sans moi.

— Ce n'est pas ce que je veux, moi ça serait mes prédispositions, ma mission de vie, tout ce qui a été décidé avant de m'incarner.

— Si c'était important ou nécessaire tu ne crois pas que tu t'en souviendrais ? Chaque vie c'est une nouvelle chance. Tu ne repars pas à zéro, des fois tu as quelques casseroles et même des fois des petits bonus mais la vie c'est ici, ce n'est pas il y a trois incarnations de cela, dans le bardo ou je ne sais où ? Bon tu as des allergies au pollen parce qu'il y a longtemps tu as cramé entre deux bottes de foin, trop cool. Ton nez va mieux ? Ton allergie est partie ? Savoir t'apaise le mental trente secondes mais ça ne résout pas tes problèmes. Tu as été guérisseuse dans une autre vie, t'as le don, cool, mais il te faudra apprendre comme une grande à gérer tes patients, il te faudra apprendre l'anatomie, tu n'es pas exemptée de classe. Et pour revenir à ta question. Supposons qu'il y ait une direction, une mission pour cette vie. Pourquoi pas ? Vois-la comme une montagne, immense quelque part à l'horizon. Loin, loin à l'horizon, parce que déjà ce n'est pas la destination, la vie c'est marcher, ce n'est pas arriver. Il n'y a pas de « tu as atteint la destination, bravo, tu peux te reposer. »

La vie est mouvement, mouvement perpétuel. Tu as ta montagne loin à l'horizon, montagne que tu n'atteindras jamais, donc ça ne sert à

rien d'être pressée, d'être ultra concentré et de regarder de haut les distractions, cette vilaine chaire sur l'os dont on vient de parler. Tu traces ta route et de temps en temps, le plus court chemin, la jolie ligne droite vers la montagne c'est un cul de sac et arrivé devant le mur tu dois lui tourner le dos... » Rose sembla avoir perdu le fil de ses pensées. Mélissa suivi son regard et vit qu'elle regardait sa nièce, le garçon avec qui elle parlait depuis un quart d'heure et une blonde d'une bonne quarantaine d'années visiblement en train de minauder. Regardant le maquillage outrancier de la quadra et son legging ne laissant pas grand-chose à l'imagination Mélissa eut un pressentiment.

« C'est la mère de Serena ?

— La seule et l'unique.

— Tu m'attends deux minutes s'il te plaît ? »

Sans attendre de réponse Mélissa quitta son siège et marcha vers sa colocataire. Celle-ci le regard vitreux ne la vit pas arriver et sursauta quand Mélissa l'attrapa par le bras. « Serena, réveille-toi!

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis réveillée ! »

— Mélissa lui adressa un regard entendu. Sans succès, alors elle insista, arca encore plus fortement le sourcil, jusqu'à finir par ressembler à Courtemanche (sorte de Jim Carrey Québécois). Elle se tourna vers la mère de son ami, dans un grand geste grandiloquent. « Bon tu sors la tête de tes fesses ?

— Ah oui, effectivement », dit Serena.

Se tournant vers le jeune homme Serena lui proposa de mettre les voiles et d'aller terminer leur conversation ailleurs. Mélissa les regarda quitter le salon de Rose. Satisfaite elle rejoignit cette dernière qui la salua d'un : « bien joué » Je vois que Serena t'a parlé de ses mésaventures.

— Oui, et elle m'a demandé de la sortir de sa transe dès que possible. Tu avais remarqué ce qui se passait.

— J'étais en face, donc à priori c'eut été difficile de ne pas voir, et pourtant ...

— Toi aussi tu te retrouves bloquée ?

— Et je suis sûre que sa mère aussi. C'est tout de même incroyable.

On connaît toutes les trois la dynamique. Ça a donné des cris et des larmes je ne sais pas combien de fois, et avec ça autant de promesses et pourtant à chaque fois ça recommence. La différence c'est que là, pour la première fois, je me rends compte que je suis victime du même sort. Jusque-là je voyais les choses de l'extérieur.

Ma sœur était clairement la méchante de l'affaire... se taper les mecs de sa propre fille... et je me disais que Serena manquait de caractère, qu'elle était impressionnée ou quelque chose du genre, et du coup elle ne pouvait se défendre, mais là, mince, je suis sur les fesses. Je suis moi aussi affectée.

— Tu crois qu'il y a quelqu'un quelque part qui tire les ficelles ?

— Non, je veux dire... j'en sais rien. Jusqu'ici je t'aurai répondu un « non » ferme. J'étais persuadée que c'était un schéma familial. Beaucoup de gens quittent le cocon familial, évoluent, mais les jours des réunions de familles, tous ces changements ça part en fumée, des vieilles dynamiques sont réactivées. Les parents infantilisent des adultes ayant la quarantaine. Et ces derniers se battent comme chiens et chats, comme s'ils avaient trente ans de moins.

— Oui, dit Mélissa. J'ai déjà vu mon père se comporter comme un petit garçon à chaque fois qu'on est allé visiter sa mère. C'est comme si la famille avait un pouvoir magnétique, ou qu'il y avait une mémoire de forme. Tu connais ça, la mémoire de forme de certains métaux ?

— Pas vraiment.

— Léo, mon ex m'avait expliqué. Il avait découvert ça dans un magazine, genre science et vie junior. Il y avait un fil métallique. Tu peux le tordre dans tous les sens, le fixer dans une forme de ton choix, une fois que tu le mets dans l'eau chaude il revient toujours à sa forme initiale. Tu vois cet alliage, quand tu le chauffes à 500° et que tu le refroidis brutalement, la forme que tu lui as donnée est verrouillée. Je crois que la famille ça doit être pareil, certains événements bien brûlants doivent nous formater profondément, et à chaque fois que tu reviendras dans la douce chaleur du foyer, bim tout le monde retrouve sa place.

— C'est joli, mais pas vraiment applicable en ce qui concerne

Serena sa mère et moi. Désolée de te casser la métaphore, et d'ailleurs je n'ai rien de mieux à te proposer, mais je crois que toute explication prématurée risque de se mettre en travers de l'exploration. Là, il y a quelque chose d'énorme. J'ai été possédée.

— Hein ?

— Je sais que le terme est super connoté, dit Rose. Et là très clairement, ce n'était pas un esprit ou une entité, c'était quelque chose d'interne... j'imagine, quelque chose qui m'a fait perdre mes moyens, mon libre arbitre, ma capacité à voir.

— Interne ? c'était connecté à ta nièce et à ta sœur, non ? la structure doit être extérieure.

— Peut-être, mais peut être qu'ils n'ont été que des activateurs. Peut-être que si je voyais une autre femme essayer de coucher avec le petit ami de sa fille, je réagirai exactement de la même manière.

— On veut donc généraliser avec trop peu d'information, dit Mélissa. En tout cas c'est passionnant, moi je suis sûre qu'on peut être possédée par toute sorte de chose, comme un virus par exemple. Tu choppes la grippe et tout d'un coup ton cerveau il fonctionne de manière bizarroïde. » devant l'air dubitatif de Rose, elle hésita et chercha un autre exemple : « je sais, la rage ! Le virus possède le chien, le rend agressif, baveux et favorise sa transmission. On peut dire que le chien est possédé par rage non ? Peut-être que les autres virus ils ont des influences, des programmations plus discrètes, et plus complexes et qu'on ne peut les identifier. En tout cas, moi, la maladie qui m'a bloqué dans l'appartement, elle m'a bloqué socialement, et ça m'a affecté mentalement émotionnellement, mais je suis sûre qu'il y a plus que ça. Que les cauchemars, ce n'était pas juste un sous-produit des chamboulements de ma vie, qu'il y a quelque chose de plus profond, comme si le virus voulait me parler. »

Cette remarque laissa Rose pensive. A plusieurs reprises, elle sembla sur le point de dire quelque chose, mais le château de carte qu'elle tentait de monter dans sa tête, trop sensible aux perturbations environnementales, n'arrivait pas à tenir. Une fois la fête finie et les

étrangers évacués, elle dû retrouver tous ces esprits car à vingt et une heure passé elle appela Mélissa.

« Comment est-ce que j'ai pu être aussi bête ? Tous les signes étaient alignés, mais à cause de ton rat j'ai zappé l'évidence !

— Pardon ?

— Ton rat, insista Rose.

— Oui ?

— On a cru que c'est ton rat qui avait énervé Alfred.

— Oui ...

— Alfred il s'en fout des rats.

— Et donc ?

— Alfred lui il est sensible aux esprits et à la magie, très sensible. J'ai tiré les cartes encore et encore, j'ai utilisé le pendule pour vérifier. Ce n'est pas un virus.

— Pardon ? Mais de quoi tu parles ?

— Ce qui te rend malade, ce n'est pas un virus, ce n'est pas psychosomatique. C'est de la magie noire. » Mélissa se retrouva sans voix, mais c'était pire que ça, c'est comme quand sa platine CD débloquent et que le même secteur d'une ou deux secondes se retrouvait lu encore et encore. « Hé, oh, la terre appelle Mélissa ! Tu m'as entendue ? Tu es victime d'un sort, et pas un des moindre.

— Euh, ok, dit Mélissa d'un ton hésitant. Et du coup je suis censée faire quoi ?

— Une chose est sûre, moi je ne peux rien faire pour toi, ça me dépasse carrément. Je viens de passer une demi-heure à essayer de nettoyer la chaise sur laquelle tu étais assise cette après-midi. C'est comme si le coussin était devenu un nid d'araignée, je nettoyait, j'avais l'impression que c'était bon et deux minutes après il y avait de nouveau des petites émanations rampantes qui sortaient du coussin.

— Ok, et moi dans l'affaire ? Tu n'as pas un livre...

— Un livre ? L'exorcisme pour les nuls ? Apprenez à nettoyer la magie noire en trente minutes chrono ? Si tu n'as pas de sensation, pas d'intuition ou de clairvoyance, tu vas juste réciter des paroles dans le vide, sans bien comprendre ce que tu fais. Tu ne peux improviser la

culture nécessaire, la clarté de l'intentions juste comme ça. Il te faut un professionnel. »

Mélissa demanda à Rose si elle n'avait pas des gens à recommander. Les marabouts en théorie super compétant polluant les boites aux lettres de leurs promesses insensées, ce n'était pas ce qui manquait à Nîmes. La tante de Serena lui proposa trois noms, et l'un d'entre eux fit remonter le long de sa colonne vertébrale un frisson agréable : Harry D'amour.

« Des fois je me demande à quoi ça sert que je donne d'autres alternatives, soupira Rose. Les femmes se pâment avant même de le rencontrer pour la première fois. Pour info ce n'est pas son vrai nom, c'est un gimmick publicitaire.

— Mais la question, c'est : est ce qu'il est bon ?

— Je ne sais quel est le degré de crédibilité, mais tous les retours sont bons. Et à ce qu'on m'a dit tu connais sa mère : Geneviève Roland.

— Elle a eu un gosse ? Mince...

— Dur à croire ?

— Oui, je l'imaginai avec un sexe aussi accueillant qu'un taille crayon.

— En tout cas, dit Rose. Harry ne lui ressemble absolument pas. C'est un très joli métis... à ce qu'on dit... je veux dire, quand je l'ai connu, tout petit, il l'était craquant, mais ça remonte.

— C'est amusant je pensais que les dons c'était plus une histoire karmique.

— Ce n'est pas faux, mais quand c'est ton karma, tu vas t'incarner dans une famille où le sang est fort. Pas systématiquement, mais souvent tout de même. Si ton but avant de venir ici, c'est de donner à ton don, tout l'espace pour pouvoir s'épanouir, ça me semble logique de choisir un terreau fertile.

— Ok, ok... bon, et tu peux me donner le numéro de ce joli métis ?

— Ah, si, un truc, monsieur travail en mode international, il y a donc un risque qu'il soit injoignable en ce moment. »

Finalement, Mélissa récupéra les trois numéros. Il était sans doute trop tard pour appeler alors, fatiguée d'une journée riche en émotion, elle décida d'aller se coucher. Elle le fit seule, mais pas par choix. Visiblement, à en croire les quelques SMS échangés en fin d'après-midi la conversation entre Serena et Maurice, l'homme qu'elle avait pu arracher des griffes de sa mère, ça s'était très très bien terminé.

Elle lui posa un baiser léger comme un papillon sur les lèvres et recula d'un pas. C'est à peine si elle l'avait effleuré. Pendant une seconde il se demanda s'il avait rêvé. Après une nuit comme celle qu'ils avaient partagé il n'était sûr de rien. Hallucinations sur hallucinations, fantasmés et frustrations. Elle lui sourit. Était-ce discret, charmeur, une invitation à faire un pas de plus et à l'embrasser à pleine bouche ? Le sourire d'un sphinx.

« On s'appelle, lui dit-elle. Question, affirmation, prédiction ?

— Mais je...

— J'ai mis mon numéro dans ton téléphone. »

Mais quand ? Ils ne s'étaient pas décollés de la nuit.

Elle s'éloigna dans le couloir, sans le quitter du regard. Il cligna les yeux, une demie seconde tout au plus, et elle n'était plus là. Une demie seconde. Il se frotta les yeux du pouce et de l'index. Aucun souvenir d'avoir levé le bras. Il s'était peut-être frotté juste avant. Peut-être que ce n'était pas une demie seconde mais bien plus, les yeux fermés, les yeux frottés, et le couloir désert.

« Alors, là, Léo, je veux tout savoir. » dit Mourad derrière lui.

— Un gentleman ne dit pas...

— Arrête avec ces bêtises mon petit bonhomme. Tu es tout sauf un gentleman. Avec tout ce que tu as pu me raconter et ce qu'on a pu faire ensemble, il est un peu tard pour t'acheter une conscience. »

Regrets, regrets.

Après s'être fait larguer sans ménagement par Mélissa, il avait géré la douleur et le manque comme il avait pu. Le stupre et la sueur, l'excès, l'excès, l'excès. A l'IMPITI, son école d'ingénieur, en quelques semaines sa réputation avait été faite, « serial fucker » les gars faites gaffe à vos sœurs.

Baise désespérée, baise sans joie, le genre de rapport qui ne te remplis pas. Ça n'était jamais assez. Toujours plus, toujours plus, d'où une série de truc assez scabreux, notamment avec Mourad pas mal de coke et des lycéennes voulant jouer les grandes. Il devrait être en prison pour ça, peut être que c'est ce qu'il espérait. Mon dieu, mon dieu fait que tout cela s'arrête. Mais Dieu avait fait la sourde oreille, et Léo avait continué de s'enfoncer jusqu'au dé clic. Et comme ça du jour au lendemain c'était terminé. Pas de révélation, de parole marquante, non juste comme ça, sans la moindre raison, de type paumé fonçant droit sur le bitume en battant des bras, il s'était fait acier, pure raison, et il était passé à autre chose.

Sans la moindre raison...

Ça l'avait interpellé des semaines durant... juste le temps qu'il se rende compte que la maîtrise retrouvée n'était qu'un masque. Le malaise couvait à l'intérieur. Il ne le sentait pas exactement, il le devinait, et il savait qu'un jour où l'autre celui-ci finirait bien par retrouver le chemin de la surface.

Et maintenant la petite qui débarque à l'improviste.

Et ces sensations, toutes ces sensations.

Ça n'augurait rien de bon.

« Aller, Léo, arrête de te faire prier. Sois gentil avec ton cher Mourad qui lui doit se contenter de coller les pages des magazines pour pouvoir dormir »

Léopold ne dit rien, et commença à marcher vers la cuisine. Une marche en canard empreinte d'un certain degré de difficulté.

« Oh mon dieu, dit Mourad, le cow boy a les blue balls. Tu m'étonnes que tu n'ais rien envie de raconter. Mon pauvre bonhomme. »

Léopold soupira, ouvrit un placard pour en tirer un bol et de quoi se faire le petit déjeuner.

« Tu t'es vidangé, demanda Mourad.

— Quand ça ? Je veux dire, non, mais là je crois que c'est trop tard. Oui, limite six heures trop tard.

— Elle avait ses ragnagnas ? Putain, elle aurait pu te donner un

coup de tête ou un coup de main. Les filles de notre âge sont des monstres d'égoïsme. Ça te chauffe, ça te chauffe mais après ça ne veut rien assumer.

— Non, ça n'était pas comme ça.

— En tout cas une chose est sûre, même avec six heures de retard faut que tu vidanges, sinon tu en auras pour la journée à marcher comme un petit vieux en mal de déambulateur. Sérieux, fais-le. Ça ne va pas être agréable, ça va te donner l'éjac la plus dégueu de ta vie, mais ça donnera à ton système une chance de retrouver ses marques. Crois-moi. »

Léo suivit les conseils donnés, mais à son retour se fit méchamment allumer pour ne pas s'être lavé les mains. Offense capitale. Mourad ne lui ferait pas de cadeau et pendant la semaine voire le mois à venir, il savait qu'il se ferait chamberer régulièrement à ce sujet.

Léo regretta trente secondes l'idée d'avoir choisi de cohabiter avec son camarade, mais trente secondes seulement. Après les deux ans passés à Montpellier à partager un appartement avec Mélissa, il savait que d'habiter seul quelques mois après le désastre n'aurait pas été bon pour son équilibre. Les mauvaises pensées n'auraient fait qu'une bouchée de lui. En plus Mourad... c'est Mourad quoi ! Ils s'étaient retrouvés côte à côte le jour de la rentrée quand ils avaient commencé leurs classes prépa à Joffre et ne s'étaient pas quittés depuis. S'il n'avait pas pris d'année sabbatique pour faire son tour du monde fatidique avec Mélissa, ils seraient sans doute encore côte à côte toute la sainte journée à l'école.

« Bon tu m'expliques, c'est qui cette fille, demanda Mourad en sirotant son thé brulant.

— Tu te rappelles de mon passage à Montpellier il y a un mois ? J'ai passé une soirée avec Marjorie et une de ses copines.

— Et comme t'as pas les couilles de sortir avec Marjorie, tu as décidé de courir après sa copine.

— Désolé misteur mais les petites sœurs ça excite tous les mecs, mais il n'y en a pas d'assez con pour tenter le coup.

— C'est ce que tu crois ! Le truc avec les sœurs c'est soit tu es

discret et tu fais en sorte que l'autre ne le sache jamais ou au contraire tu te tapes les deux dans le même lit.

— Tu regardes trop de pornos.

— Et toi tu habites dans la petite maison dans la prairie. Les filles peuvent être étonnante si elles sentent que tu n'es pas un gros coincé en train de les juger. Deux trucs qui boostent le désir : l'interdit, et la cooptation. Tu te tapes Mélissa, et bien, pour sa cousine tu es coopté et tu es interdit... Mélissa te largue, tu es toujours interdit mais plus assez pour qu'elle se retienne. Elle t'allume toute la soirée, et bien la pote de celle-ci te voit comme coopté et interdit. C'est mathématique.

— Mais ce n'est pas ce que tu crois.

— Alors explique.

— Anita était sur Lyon avec son mec, il l'a largué, elle ne savait pas où, aller...

— Et plouf elle arrive sur le pas de ta porte. Tu lui avais donné ton adresse ?

— Non, j'imagine qu'elle l'a récupéré de Marjorie.

— Tu m'expliques comment ? Et copine, le mec qui te fait baver tu peux me donner son adresse, au cas où je m'ennuie sur Lyon, il pourra me faire visiter... Qu'est-ce que tu dis ? J'ai un mec ? Oui, mais on ne sait jamais ! Sérieusement Léo, t'es naïf. Je te parie à dix contre un que ce mec il n'existe pas, et qu'elle est juste venu pour ta bite.

— Tu crois quoi ? T'as vu comme je marche. Si elle était venue pour coucher avec moi tu ne crois pas qu'elle l'aurait fait ? On a passé la nuit dans le même lit ce n'est pas les occasions qui manquaient. J'ai même tenté le coup.

— Je t'imagine bien, en mode gentleman, oui oui j'ai tenté le coup, pour ménager sa susceptibilité. Elle se tortille dans mon lit pendant des heures, ne pas essayer c'est limite lui cracher dans la face. Blague à part, elle t'a fait quoi ? Je suis triste, je me sens seule, tiens-moi dans tes bras. Elle a senti ton barreau contre sa cuisse toute la nuit et à chaque fois que tu as tenté elle t'a fait « non, Léo, je ne peux pas, pas comme ça ». Elle te disait non, mais dans le ton de sa voix tu entendais : ah, comme j'ai envie de toi, j'en souffre, mais là c'est trop compliqué, je suis encore

bouleversée, attendons que je sois dispo de corps comme d'esprit. »

Devant le regard atterré de son colocataire, Mourad reprit tout goguenard. « Classique ! Si elle avait dit oui, le lendemain, tu aurais été partagé entre ta loyauté pour elle et pour la cousine de Mélissa. Tu aurais eu mauvaise conscience. Les couilles vides, un rien déprimé, rattrapé par ton sens moral, cette petite aventure n'aurait finalement été que l'histoire d'un soir. Là, elle sait que ça va te travailler pendant des semaines, que c'est à elle que tu penseras quand tu seras en train de te poncer la quille. Elle sait que quand vous vous reverrez il n'y aura pas de sens moral, pas de culpabilité qui pourra se mettre entre elle et toi. Elle va se donner, mais pas complètement puis elle va disparaître un peu et son absence va faire que tu la désireras encore plus fort que jamais. Tu ne t'en rends pas compte comme ça, mais elle vient de passer la nuit à te programmer le cerveau. Elle te tient mec, tu n'as pas idée.

— Et alors c'est quoi la solution la prochaine fois que je la vois, je lui tape l'ignore ? Je vire son numéro de mon portable ?

— Bonne question. Je suis sûr que ça doit être une tueuse au pieu. Je la vois bien prendre son pied de pouvoir tout contrôler et de jouer des mecs comme un violon. Mentalement c'est un pur trip, par contre dans son corps, je ne suis pas sûr que ça soit l'éclate totale... euh désolé, je m'égare.

« Tant que tu gardes en tête que c'est une prédatrice, le genre qui peut foutre ta vie en l'air, j' imagine que ça serait dommage de passer à côté de vos retrouvailles, mais après faut que tu lui prouve qu'il n'y a rien à tirer de toi. Elle t'a surévalué, montre toi puéril, montre toi manipulateur à la petite semaine, dégoute là. Faut que le rejet vienne d'elle sinon tu peux t'attendre un mauvais coup. »

Le soir même Léo peina à trouver le sommeil, et ce même après s'être paluché deux fois en pensant à la coloc de son ex. Comme Mourad l'avait prévu Anita ne quittait pas ses pensées.

Des fois son colocataire était impressionnant de perspicacité, d'autres fois non. S'il pouvait prévoir la manière dont Léo allait réagir,

sa compréhension de la gente féminine n'avait généralement pas le même degré de pertinence. Il voyait des signes qui n'existaient pas, prêtait des intentions qui dans la réalité étaient souvent loin d'être avérées.

« Léo, tu as connu une fille pendant treize ans, aimait il dire, mais la vérité c'est que tu ne sais rien des femmes et de leur fonctionnement. »

Il était tellement sûr de lui, et cette confiance était enivrante, régulièrement Léo lui avait emboité le pas, puis saisi par le doute avait vérifié l'information. Et à la question, « mon coloc me dit que je t'intéresse, c'est vrai ça ? » la réponse était généralement non. Est-ce que les femmes étaient invariablement malhonnêtes, incapables d'assumer leurs désirs, ou est-ce que cette accusation n'était qu'un argument de la dernière chance d'un bonimenteur confronté à ses erreurs de prédictions ?

Léo était bien décidé à donner sa chance à Anita... si elle avait réellement des vues sur lui, bien sûr. Très clairement ça ne serait pas pour lui péter les fesses et pour la ruiner comme lui avait conseillé son coloc. Non, quand il tenterait le coup il le ferait en étant lui-même, en écoutant son cœur et son désir. Et là il verrait bien.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? C'est ridicule, soupira Mélissa en posant son livre. Elle avait peiné à le lire une heure durant, mais le dernier quart d'heure avait tout bonnement été infernal. Ses yeux glissaient sur la page, mais rien n'imprimait dans son cerveau.

Mélissa avait déjà entendu parler de gens affligés d'un trouble de la concentration, des gens qui ayant un rendez-vous l'après-midi, étaient incapable de fonctionner toute la matinée. Des gens qui poussés par l'anticipation en roue libre en venaient à créer toutes sortes de sensations désagréables : démangeaisons, picotement, mouvements involontaires. Là, elle les plaignait, pauvres bougres, car si ce qu'elle vivait dans l'instant ouvrait pour elle une fenêtre vers leur monde, ça restait une lucarne tout au plus. Une lucarne temporaire qui plus est. Si Mélissa était excitée et ne tenait pas en place, ça n'avait rien d'un phénomène chronique, ça relevait de l'exceptionnel. Exceptionnel comme le rendez-vous qu'elle attendait en changeant de position toutes les trente secondes sur son lit.

Elle allait rencontrer Harry D'Amour.

Ce dernier était sur Nîmes pour deux jours pour se reposer et voir sa mère, et sur ce temps précieux il avait concédé à lui octroyer un morceau de son après-midi. Certes il avait quinze voire, vingt minutes de retard maintenant, mais il venait, il faisait le déplacement, et avec un peu de chance le cauchemar qui avait commencé presque un an auparavant allait enfin arriver à son terme. Peut-être qu'elle pourrait dormir seule ce soir sans craindre d'être réveillée par un cauchemar la laissant si ce n'est littéralement au moins émotionnellement et énergétiquement déchirée de part en part. Peut-être que demain elle pourrait se balader en débardeur, exposer sa chair blanche au soleil, ce brûlant soleil de fin de printemps, et ça sans se faire griffer, pincer ou

mordre par Minus qui avait de plus en plus de mal à rester en place sur sa peau grasse et suante.

Peut-être, peut-être.

En attendant Harry n'était toujours pas là.

Vingt et une minute de retard.

Vingt-deux.

...

Une heure plus tard... alors qu'après quatre SMS restés sans réponse et deux appels dans le vide elle avait commencé à perdre espoir, oui, une heure plus tard elle put entendre presque distinctement la voix de son père lui parler du pouvoir destructeur de l'attente suppliante. Cette attente qui fait fuir les gens et les événements. Cette attente qui tordait la perception du temps et qui faisait que si maintenant Harry avait une heure vingt-cinq de retard, Mélissa avait l'impression de l'avoir attendu pendant un jour ou deux. « Ne cherche pas à ne pas y penser. Ne cherche pas à arrêter tes pensées. Occupe-toi. C'est tout. Occupe-toi. Mieux encore, occupe-toi positivement. » Mais n'était-ce pas ce qu'elle avait cherché à faire en tentant de lire le Bardo Thodol ? Lire le livre des morts, ce document riche et puissant, n'était-ce pas une occupation positive ? Un livre éclairant le fonctionnement de la transhumance des âmes une fois que celles-ci ont quitté leur corps fraîchement trépassé.

A vrai dire...

Le livre et sa formulation ne l'amusaient guère.

Même quand elle n'attendait pas Monsieur D'amour, le détective de l'occulte, l'exorciste extraordinaire, ce livre était une corvée plus qu'autre chose. Tout à fait le genre d'ouvrage qui lui faisait regretter les mini livre résumant les œuvres à lire au collège. N'y avait-il pas une version « profil » du livre des morts ?

Elle devait penser positif.

Elle devait penser utile.

Penser à un futur radieux, mais pas trop loin, un futur de myope.

Non, l'idée de marcher en débardeur, avec Minus et Cortex s'amusant au loin dans leur grande cage.

Ça c'était parfait.

La sensation du soleil.

La douce brise.

Le ronronnement des discussions alors qu'elle longe une terrasse surpeuplée de Nîmois sirotant leur café.

Dring

« C'est pour moi. » cria Mélissa avant de se ruer vers l'interphone.

« Harry demanda-t-elle.

— Lui-même.

— Je te laisse monter, je suis au dernier étage. »

Elle déverrouilla la porte en bas, puis celle en face d'elle, elle l'entrebâilla et tendis l'oreille pour écouter les pas résonner sur l'escalier en pierre.

Elle la tendit autant qu'elle put mais visiblement l'exorciste était d'un pas léger. Il fallait patienter. A moins que ça ne soit un ninja, après une ou deux volées d'escalier elle finirait bien par l'entendre.

Elle sursauta quand la sonnerie de la porte rugit à côté d'elle.

« Tu t'es perdu, demanda Mélissa. C'est le dernier étage !

— Désolé mais je ne peux pas monter, rien que d'entrer dans ton immeuble j'en ai la nausée. »

Mélissa sentit son cœur sombrer.

C'est tout ? ça y est c'était terminé ?

Adieu veau, vache, cochon ?

Trop d'attente, repousse les évènements.

« Je suis désolé mais il faut que tu descendes, reprit-il.

— Avec mon rat ?

— Pardon ?

— Non, rien, donne-moi deux minutes », dit Mélissa avant d'aller chercher Minus et un t-shirt manche longue ne sentant pas trop mauvais.

Arrivée devant la porte de l'immeuble Mélissa le repéra facilement, adossé contre le bâtiment lui faisant face.

Effectivement, Harry d'Amour était beau voir très beau. Il aurait pu faire mannequin sans problème, et pas juste dans une pub Benetton.

Non, sa peau avait quelque chose de doux et d'onctueux, et sa couleur n'était pas plus foncée que celle d'un vacancier le dernier jour avant de ranger le parasol et de remonter travailler. Il était coiffé d'une touffe de dreadlocks finement ciselées, incroyablement propres. C'était un rasta acceptable pour figaro magazine, un noir à la virilité et l'animalité non menaçante... et encore, non, il était trop beau pour cela.

Ces qualités aussi objectives soient elles, laissèrent Mélissa de marbre. Ce ni chaud ni froid l'amèneraient pendant des jours à se questionner quant à son racisme présumé.

Avec Léo, quand ils se baladaient bras dessus bras dessous à Montpellier ils aiment bien jouer à évaluer le sexappeal des gens qu'ils croisaient. Habituellement c'était un pourcentage, mais après deux ou trois bières en terrasse, hébétés autant par la cagne que par l'alcool, ils adoptaient un système bien moins précis : « dans le salon, dans le lit, à la poubelle ». De toute évidence, si un jour Léo devait se faire défaire le train arrière, ça serait par un beau black, à contrario à en croire l'autre zigoto, Mélissa elle, avait un vagin nazi.

Elle n'était de toute évidence pas attirée par Harry. Le trentenaire était beau mais il le savait sans doute un peu trop. Il en jouait, en abusait. Régulièrement ses affectations frôlaient le ridicule, donc pour le moment et le jour d'après, pour Mélissa, la chasse aux sorcières dans les tréfonds de son âme attendrait.

« Désolé, mais là ça n'est tout bonnement pas possible, dit-il de l'autre côté de la ruelle. Il va falloir progresser doucement. »

Mélissa s'avança vers lui et fut stoppée net par une grimace qui plissa complètement le joli minois. Le genre qu'on fait quand on vient de marcher dans des déjections canines et que dans un mouvement automatique on en inspire les effluves à plein nez.

« Désolé, dit-il, je ne voulais pas t'offenser. Ma pauvre gosse, mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? » Il indiqua d'un geste à Mélissa qu'elle ne devait plus bouger, et après avoir décollé de son mur, tout en gardant ses distances il fit le tour de sa cliente.

« Ils ne t'ont pas loupé dit donc. » Il soupira. « Là c'est limite de l'acharnement. Un travail collectif, mais pas trop coordonné. Mais qui

es-tu ? Qu'est-ce que tu as fait pour te valoir une telle déferlante ? »

Quelque chose céda en Mélissa et elle éclata en sanglots.

« Moi et ma grande gueule. Je suis désolé... je me suis mal exprimé. Généralement quand je vois de telles pollutions il y a du karmique, il y a des dizaines d'années de saloperies accumulées mais là toi tout ça, » il désigna à bout de bras une grande sphère autour de Mélissa, tout ça, c'est super récent, trois quatre ans à vue de nez. Qu'est-ce qui s'est passé au début de cette période ?

— C'est une longue histoire.

— Ah, dans ce cas je te propose qu'on aille se chercher un café à emporter et qu'on se calle aux jardins ou dans un autre parc.

— Ça me va. »

Quand ils arrivèrent aux jardins de la fontaine, ils jetèrent leurs gobelets vidés depuis trop longtemps et se cherchèrent un banc où se poser. Ils en trouvèrent un au-dessus de la grande pelouse surplombant les célèbres escaliers du parc. Ils prirent place chacun à une extrémité, et donc séparé par une distance supportable pour Harry.

« Et bien, dire que je croyais avoir tout vu... c'est tout bonnement stratosphérique cette histoire. Là mon premier instinct c'est de prendre mes jambes à mon cou, de t'envoyer une ou deux références par SMS et d'oublier toute cette affaire. Ma mère m'avait annoncé une année rock and roll, et jusque-là tout avait été très convenu, je comprends mieux son expression... il est temps de sortir mes chaussures de danse. Je flippe mais tout de même... en théorie, je suis capable, je suis formé, je sais faire... mais à ce niveau, en pratique, en solo, ça sera une première. Les esprits, les mémoires, les liens Karmiques, pas de problème. Les shamans déjà je me sens moins à l'aise, mais un fragment d'âme te parlant à travers le temps... ça... non ... même pas en théorie. C'est justement le genre d'histoire que te racontent certaines personnes après quelques trips Ayahuasca. Sous l'égide de la plante, durant la cérémonie, ils sortent du temps et voient des choses. Mais là, cette communication avec Elizabeth et Samaël, le fait qu'elle ait été en mesure de commencer à prendre le contrôle de ton corps... c'est bien

ça ? J'ai bien compris ton histoire ? » et devant le hochement de tête de Mélissa, il continua : « ça, ça me troue le cul. »

Harry voulu tenter une expérience. Il voulait voir à quoi ressemblait l'aura de Mélissa sans les interférences de Minus. Faire descendre le rat de sa maitresse sans qu'il se mette en danger et sans qu'il s'enfuie, fut compliqué, et sans l'aide d'une « marginale » de passage dans le parc avec son gros chien toute contente de pouvoir jouer avec le petit rongeur, ils ne s'en seraient pas sorti.

Minus passa de mains en mains et Harry qui, anticipant le transfert s'était reculé de trois bons mètres laissa échapper un « Fuuuuuuuuuuuuuck » impressionné.

« Tu es tout bonnement radioactive, cria-t-il. La quantité d'énergie qui t'es envoyée dans la tronche est colossale »

« Ça n'a aucun sens. »

« D'où est ce que le type qui t'envoie ça, peut tirer un tel jus ? Et comment est-ce que ça se fait que ton rat et tes colocataires ou même toi, vous ne soyez pas à l'article de la mort ? »

Il fit un grand tour de Mélissa et nota une foule d'indications sur un petit carnet. Il dû attendre que la punk à chien veuille bien rendre le rat à sa propriétaire pour pouvoir se rapprocher d'elle et lui parler sans avoir à hausser la voix.

« Sincèrement, je me sens désemparé, dit-il. Je ne crois pas être en mesure de tout lever en une seule fois. Il faudra que je revienne demain après une conversation avec ma mère, une autre avec mon maître et une bonne préparation psychique. Par contre, aujourd'hui je crois que je peux faire une première passe sur ton appartement et tes colocataires. Ils sont dans le coin ?

— Pas tous, il y a Fred, Sophie et Serena mais Anita est en vadrouille, je crois qu'elle a un nouveau mec à Montpellier ou ailleurs.

— Un appartement et trois colocs, ça devrait me suffire, par contre, je sais que ça n'est pas orthodoxe mais il faudra que tu t'occupes ailleurs.

— Orthodoxe ou pas, je dois t'avouer que tout ça me passe à des kilomètres au-dessus de la tête. Tu peux juste me donner une idée de

ce que tu cherches à faire ?

— Comme je ne me sens pas de travailler sur toi en direct aujourd'hui j'aimerais obtenir un maximum d'informations au travers de tes amis. En faisant un nettoyage sur l'appartement et sur tes colocs je vais voir comment est-ce qu'ils connectent avec toi, comment tu les affectes, je vais pouvoir voir si à tout hasard tu n'aurais pas un objet maudit ou une source physique qui alimente le sort qui est en train de te ruiner les intestins et le colon. Faudra juste que tes colocs soient ok et même volontaire pour bosser avec moi. Il faut que ma connexion avec eux soit pleine et entière pour que je puisse te voir au mieux. C'est un peu comme quand tu veux regarder par le trou de la serrure, il vaut mieux avoir l'œil collé à la porte qu'à deux mètres de celle-ci, non ?

« Les gens qui tournent autour de nous, notre constellation amicale, sont généralement très révélateurs de notre nature, de nos démons et de nos fonctionnements les plus intimes. Ce n'est pas un hasard si on les a attirés dans notre vie. Il n'y a pas d'accident... ceci dit, c'est souvent une galère pas possible pour décoder ce qu'ils révèlent de nous.

« Tu vois à la base, si j'avais été confronté à un cas moins lourd, je serais arrivé chez toi, et j'aurais traité chaque pièce de ta maison comme un organe de ton corps, chaque mémoire, chaque entité, chaque pollution aurait été à la fois quelque chose de très réel au niveau de ta maison mais aussi une métaphore, un pont me permettant d'accéder par correspondance à quelque chose qui débloque dans ton âme et dans tes auras. La table d'émeraude dit : « tout ce qui est en bas est en haut, et tout ce qui est en haut est aussi en bas », mais la vérité c'est que les correspondances ne se limitent pas à au dytique microcosme et macrocosme, ou encore au dytique des mondes physiques et spirituels, mais ça part dans toutes les directions. La semaine dernière j'étais en Allemagne et j'ai soigné un type en bossant sur sa voiture. Des fois tu soignes les gens en bossant sur leurs gosses ou leurs animaux de compagnie.

— Tu soignes ? Je croyais que tu étais un exorciste.

— Et faire un exorcisme ce n'est pas un soin ? Botter le cul d'une

entité ce n'est pas si différent de botter le cul d'une maladie. D'ailleurs dans 99% des cas quand une personne a une entité, c'est son corps, son inconscient qui l'a appelé. Tu as une faille en toi, et c'est tellement insupportable que tu serais prête à tout pour la combler. Mais ça c'est inconscient, c'est involontaire, tu n'es pas responsable des choses qui t'arrivent. Tu n'es qu'une somnambule perdue dans un champ de mines. Quand je retire une entité d'une personne, je lui dit quelle est la blessure dans laquelle la nuisance était venu s'installer, et c'est la responsabilité de l'exorcisé d'aller bosser dessus avec un psy, ou de prier, ou de pardonner, de refermer la faille, sinon, tôt ou tard quelque chose viendra s'y loger. C'est comme ça. La nature a horreur du vide.

« Bon, tu appelles tes colocs pour les prévenir de mon arrivé et les motiver pour jouer à mon jeu étrange ? »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et alors ils prirent rendez-vous pour un travail d'ampleur le lendemain.

La maigre assemblée se dispersa et bientôt il était seul au pied de la tombe flambant neuve.

En dehors de Saul, personne à Vteleni n'avait fait le déplacement. Ça, c'était bien plus déprimant que la courte litanie assenée au substitut de prêtre proposé par le service de pompes funèbres. La vie courte et médiocre de Damien Delange :

*Une enfance sans histoire,
Un amour fou pour les ordinateurs,
Des difficultés pour quitter le sous-sol de la maison parentale,
Une carrière dans l'informatique prometteuse surtout pour quelqu'un n'ayant pu se payer un passage par l'université,
Une vie écourtée par un accident de voiture ridicule.
The End.*

A Vteleni on n'était pas branché enterrement, pas plus que naissance d'ailleurs. La mort était une interruption, un malheureux contre temps avant de pouvoir reprendre les affaires là où on les avait laissés. Saul était persuadé que s'ils avaient pu, ils auraient installé un crématorium dans un des bâtiments de la maison mère. Métro, boulot, cramo !

Les enterrements c'est bon pour les familles, pour les gens qui croient que l'aventure s'arrête là. C'est bon pour ces gens qui en définitive ne savent rien des êtres chers qu'ils mettent en terre. Ils s'accrochent à la chair, au masque du moment et à milles petites histoires insignifiantes. A Vteleni on avait une perspective bien différente, derrière comme devant on regardait loin. Du début à la fin de l'exil sur cette petite planète.

A l'autre bout de l'univers, une guerre faisait rage et en attendant qu'elle finisse, les non combattants avaient été exfiltrés vers la terre

pour une saison tout au plus, juste le temps que les choses se calment là-bas. Le problème c'est que la petite planète bleue est desservie par des propriétés physiques pour le moins déconcertantes. Ici-bas le temps, incroyablement ralenti, agit comme un jus aussi corrosif qu'invisible, un jus détruisant la mémoire et le sens de l'identité en un temps record. Alors pour pouvoir survivre jusqu'à la relève, les fils de l'exode avaient deux impératifs : la prière et la mémoire. Tout le reste n'est que distraction.

Entretenir des amitiés : distraction.

Venir aux enterrements : distraction.

Avoir une vie de famille : distraction.

Nécessaire pour pouvoir maintenir un semblant de couverture, mais distraction néanmoins.

Saul n'avait rien à faire là. Il perdait son temps, il le savait, et pourtant après la paire d'années folles qui avaient suivi l'identification du dernier avatar de la reine, cet acte de rébellion futile lui semblait nécessaire.

Avant cette incarnation, il n'avait jamais partagé quoi que ce soit d'important avec les différents avatars de Damien Delange. En fait même dans cette vie, ils n'avaient jamais rien fait ensemble. Jusqu'à ce jour et ce portrait encadré trônant à côté du cercueil, Damien n'avait été au mieux qu'une voix au téléphone. Une voix dans la nuit. Une voix dans l'ennui, et dieu si on peut parler et être vrai dans ce genre de circonstances.

Damien était la seule personne à qui il avait pu parler de ses regrets.

Si ce dernier avait été activé au beau milieu de l'adolescence, Saul avait eu toute une vie avant de se rappeler qu'il était un fils de l'exode. Il avait une vie bonne pour les magazines avec la belle maison, la femme et les enfants souriants. Ça et la messe tous les dimanches. Et juste comme ça, en un claquement de doigts, fini le catholique exemplaire, le bon père et le bon mari, il était maintenant un bon employé et surtout un excellent acteur. En un claquement de doigt, il s'était retrouvé exclu de sa propre vie. Tous ces gestes d'avant, reproduits à l'identique jusqu'à maintenant, n'étaient plus que des

simulacres. Son cœur s'était durci, mais pas comme un diamant. Non plutôt comme un bloc de craie.

Il s'était réfugié dans une logique, dans une histoire, mais tout autour de lui, tout foutait le camp. Il avait sacrifié sa vie pour Vteleni, mais quelque chose clochait, quelque chose sonnait faux maintenant. Ce n'était pas juste les comportements aberrants de Liam ou Alfonso, non, c'était autre chose, mais il était incapable de mettre son doigt dessus. A plus de soixante ans, il se faisait enfin sa crise de la quarantaine et était pris d'envie de retourner sans dessus dessous sa vie.

A presque l'âge de la retraite, si une telle chose existait à Vteleni, il avait envie d'une seconde chance. Pas pour recommencer à zéro, mais plutôt faire bifurquer sa vie autrement et ne jamais avoir été réactivé.

Tout ça, cette confession insensée, il l'avait fait au téléphone, sans même s'en rendre compte. Quelque chose en lui ne demandait qu'à déborder depuis si longtemps. Il avait suffi que Damien explique pourquoi il refusait de quitter sa mère pour que toute retenue soit oubliée.

Avec le salaire que Damien touchait, il aurait largement pu vivre dans un bel appartement ou même s'acheter une grande maison à la campagne. Du moment qu'il avait accès à l'ADSL, il pouvait travailler d'où il voulait. Madame Delange ne s'était jamais remariée après avoir mis à la porte son mari, un homme un peu trop prompt à sortir le ceinturon pour éduquer son fils. Damien venait tout juste de rentrer en primaire. Elle était restée dans la maison familiale, la maison de ses parents à elle, et de ses grands-parents avant eux. C'était une maison pleine d'histoires et pleine d'amour surtout depuis que l'autre imbécile avait mis les voiles. Certes les fins de mois étaient difficiles et les milieux de mois aussi, mais ce n'était que de vagues détails dans la mémoire de Damien. Lui ce dont il se rappelait avant tout c'était tout cet amour, toute cette bonté dont il avait été l'objet.

Et il aurait dû lui tourner le dos parce qu'il y a quelques milliers d'années il avait débarqué sur cette terre pour y faire un séjour prolongé ?

Sa mère malade était une perte de temps ?

Tous ces souvenirs extirpés à forces de séances d'hypnothérapie ne valaient rien comparé à une seconde passée en présence de sa mère. Il avait été très clair avec les gars de Vteleni à ce sujet, mais du moment qu'il faisait son travail et qu'il gardait ce genre de discours pour lui-même, ils n'avaient pas d'objection. Il fallait croire que Vteleni avait désespérément besoin d'un informaticien compétent.

Confession pour confession ce soir-là. Et puis lors de l'interaction suivante, aucune mention, juste un profond sentiment de connivence et de camaraderie qui ne les avaient pas quittés depuis.

Damien avait gardé pour lui le secret de Saul, comme Saul avait gardé le sien. Pendant quelques mois ce dernier s'était senti comme soulagé d'un poids, en fait c'était plutôt comme si on lui avait retiré le charbon ardent lui consumant l'estomac. Mais Damien était dans la terre et Saul pouvait sentir le feu grimper dans son œsophage. Quand il serait à l'aéroport, avant de prendre son vol, il lui faudrait acheter une bouteille ou deux ou dix de l'élixir rose anti acide, qu'il s'était enquillé depuis une dizaine d'années comme un junkie.

Alfonso remercia encore le ciel pour lui avoir octroyé une place côté hublot. La descente sur Sao Paulo avec la chance de pouvoir entrevoir les limites de cette ville presque infinie valait largement le prix du ticket. Conghonas, un des quatre aéroports de la ville avec ses kilomètres carrés d'asphalte collé à une forêt de gratte ciels d'un côté et de grosses villas pour le reste du contour était parfaitement à l'échelle de cette ville démesurée. Rien à voir avec ce qu'Alfonso avait laissé derrière lui au décollage. L'aéroport de Porto Velho, même s'il se targuait d'être « international » n'était pas bien différent de toutes les petites bases qu'il avait pu connaître au Pérou.

Pour aller en France, pas de direct. Une correspondance s'imposait par la capitale ou une autre des grandes villes du pays. Et même le terme de correspondance était à prendre au sens large. Il était maintenant dans la navette la plus lente du monde : dix-huit kilomètres heure en moyenne, et oui collé au sol, Sao Paulo c'était nettement moins merveilleux.

Alfonso regarda sa montre, à en croire la durée sur le papier scotché sur les vitres du véhicule, il en avait encore pour une heure et demie de cuisson à l'étouffée avant de pouvoir retrouver la climatisation dans l'aéroport de Guraulhos sa dernière étape avant la France.

La bonne nouvelle c'est qu'avec cette chaleur il était incapable d'aligner deux pensées cohérentes. Ses soucis, ses regrets et la culpabilité qui l'avaient écrasé durant ces deux derniers mois n'avaient aucune chance dans la lave en fusion qui dégoulinait de son front.

De toute façon, même si par la grâce du ciel un courant d'air frais

trouvait le moyen de se faufiler, il avait pour le moment un souci plus pressant : ses papiers d'identités. Un passeport le présentant sous le nom de Joachim Chiavon, une contrefaçon achetée à prix d'or peu avant de traverser en plein cœur de l'Amazonie, la longue frontière séparant le Pérou du Brésil.

Les faux papiers n'avaient posé aucun problème chez les bouseux de Porto Velho, mais à Sao Paulo, et à plus forte raison pour un vol international... Il n'avait même pas envie d'y penser. Tout ce qui l'intéressait c'était d'être sur le terrain, près de Mélissa et de pouvoir la travailler de manière chirurgicale, et ça, à la barbe de l'œil de Moscou et tous ceux qui disent vouloir être du bon côté de l'histoire. Un véritable travail de contorsionniste pour Alfonso, mais lui aussi avait des contacts dans le monde réel et au-delà. Les autres, qu'ils soient de Vteleni ou d'ailleurs, croyaient pouvoir lui donner des ordres et avoir le bras assez long pour les faire respecter, et bien dans quelques mois ils avaleront leur chapeau et leur condescendance à deux balles.

En France, dans l'appartement d'une de ses clientes, l'attendait un autre jeu de papiers, de l'argent, des habits et des ingrédients de première qualité pour pouvoir travailler. Isabella Bassave la femme qui l'accueillait était prête à tout pour lui, d'ailleurs c'est elle qui avait financé les papiers, comme les billets d'avion et le reste des choses sympa qui attendait le Brujo chez elle.

Lors de leur dernier échange c'est limite si elle ne l'avait pas remercié pour l'opportunité de faire ses preuves. Ça faisait plus ou moins quinze ans qu'il la connaissait, et autant de temps qu'il lui promettait qu'il passerait la voir le jour où il irait visiter l'Espagne. Visite qu'il n'avait jamais réellement envisagée mais là, presque six mois après la première attaque de Mélissa chevauchant une araignée, les étoiles s'étaient alignées.

À son retour de retraite, il avait trouvé dans sa boîte aux lettres une carte d'Isabella annonçant avec regret qu'elle avait été mutée en France, sur Paris pour être précis. Elle était au regret de ne plus pouvoir maintenir sa proposition d'être son guide et son garde du corps rapproché pour un tour de Madrid et de son pays natal. Si Isabella était

une ex-cliente comme une autre, Alfonso aurait jeté la carte parfumée à la poubelle comme il le faisait régulièrement d'un air absent avec le reste des missives de son fan club.

Il voyait ses clients pour quelques jours, une paire de semaines tout au plus. En les connectant à la plante mère il les marquait à vie puis passait au groupe suivant, puis à celui d'après. Les noms et même les photos envoyées ne lui disaient absolument rien. Alfonso prenait toute fois le temps d'ouvrir les enveloppes, de temps en temps il y avait des petits cadeaux. Ce n'était pas le cas de celle d'Isabella, il n'y avait dans l'enveloppe couleur crème qu'une carte parfumée. Toujours le même parfum, une senteur qu'il affectionnait particulièrement, celle qu'elle portait quand elle venait faire son pèlerinage régulier à Iquitos.

Le pouvoir étant attractif voir aphrodisiaque, donc même sans effort de sa part, Alfonso avait pu partager la couche de bon nombre de ses clientes. Isabella toute fois était différente, elle revenait le voir tous les deux ans ou trois ans. Elle mettait une telle énergie, une telle joie et une telle folie dans leurs retrouvailles qu'il était comme un enfant la veille de Noël dès qu'elle annonçait son grand retour.

Avec elle il arrivait tout juste à maintenir son aura glacée, sa posture désengagée, des fois il en remettait une ou deux couches et pouvait se montrer pas spécialement sympathique avec elle juste de peur qu'elle le perce à jour et qu'elle se rende compte que le Brujo ténébreux n'était en fait qu'une guimauve chocolatée.

Alfonso avait ouvert l'enveloppe et par un expiré involontaire s'était retrouvé cœur battant et pantalon tendu. A la fin de la lecture il avait appelé sans réfléchir. Il l'avait réveillé au beau milieu de la nuit et sans préméditation avait vu de répliques en répliques un plan se former. C'était pétillant, enivrant, comme un rêve de fête. Un rêve avec lequel il avait joué des jours durant et ce jusqu'à ce que l'argent viré par Isabella se matérialise sur son compte.

Finis de rire, finis de fantasmer, toute cette aventure devenait dangereusement tangible. Pas la partie tournant autour de Mélissa, non de toute façon, ça, ça avait été escamoté durant les négociations. Non ce qui le chagrînait c'était de vivre chez elle. Il ne serait plus El Brujo,

le super chaman péruvien, magicien pour lequel des gens faisaient des milliers de kilomètres et des heures d'avion. Non, là il ne serait plus qu'un touriste à Paris, un parmi des milliers, un ne parlant même pas la langue. Au bras d'Isabella il ne serait plus qu'une curiosité, l'ultime souvenir du Pérou qu'elle pourrait montrer à toutes ses amies. A Iquitos c'était une gringuette sympathique, souple, docile, admirative, chauffant son lit après la précédente et avant la suivante, mais à Paris...

Et il y avait aussi ce relevé de compte. Cet argent « gratuit », largement pire que de l'argent sale. Comment pourrait-elle le prendre au sérieux ?

Dernier point et pas le moindre, le Brujo qu'elle attendrait dans un des terminaux de l'Aéroport Charles de Gaulle n'est pas celui qu'elle a quitté la dernière fois. Alfonso n'était pas un saint, loin de là, mais ça faisait bien dix ans qu'il pouvait être fier de ce qu'il faisait. Les histoires avec les fils de l'exode étaient une distraction, ça ne lui occupait la tête que de temps en temps. C'était virtuel presque conceptuel, amusant comme un jeu en ligne entre adultes et puis Mélissa était passée par là, le virtuel s'était fait très réel. Le sang avait coulé à Iquitos. Dans l'espoir de permettre à Elizabeth de s'échapper des limbes il avait pris décisions discutables sur décisions discutables et maintenant deux jeunes filles adorables et pleines de vies allaient très mal tourner.

Mignielia la déesse araignée était du genre à savourer ses proies.

Techniquement Alfonso n'avait rien fait d'illégal, même pris sur le fait personne n'aurait su trop quoi dire. Il y a même fort à parier que bon nombre de ses collègues n'y auraient vu que du feu, mais la vérité était là, il avait sacrifié deux pré-adolescentes. Elles étaient en vie, et il était même possible qu'encore aujourd'hui elles n'aient pas la moindre idée de la descente lente mais certaine et sans espoir qu'elles venaient d'amorcer. Alfonso n'était pas le genre de criminel qui aime revenir sur les lieux.

S'il avait pu choisir, Alfonso les aurait égorgées toutes les deux, c'eut été tellement plus humain. Jour après jour Mignielia déployait sa toile autour de leurs âmes les immobilisant progressivement, et elle le ferait jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour respirer. Les cauchemars qui

avaient très certainement commencé à envahir leurs nuits gagneraient en intensité et en audace jusqu'à ne plus avoir peur du jour, et à déformer autour d'elles les visages aimants et familiers.

Tout ça aurait pu être évité.

Si seulement il avait eu le courage de retourner dans la jungle, de s'astreindre à jeûner puis à laisser couler son propre sang en sacrifice pour la reine des huit pattes, oui tout ça aurait pu être évité.

Mais non, Alfonso avait eu mieux à faire. Alfonso avait des clientes, il avait ses petites affaires. Il avait donné... une fois c'était suffisant non ? C'était pour la bonne cause, non ?

Tout d'un coup il n'était plus aussi sûr.

Briser la vie de Mélissa pour qu'elle cède les clés du véhicule, c'était un dommage collatéral acceptable. L'âme d'Elizabeth avait tout ordonné bien avant que le tas de cellules ait un nom, elle lui avait choisi père et mère et avec eux génétique et circonstances socio-économiques, elle avait choisi cet œuf cette matrice et donc la date de sorti et le signe astrologique. Avant même que Mélissa se fasse le moindre souvenir, le moindre embryon de personnalité, Elizabeth était présente. En fait Mélissa n'était qu'un parasite, un égo intéressant pour permettre à ce corps de s'épanouir mais un égo maintenant inutile. Les deux filles, non, ça, ça n'avait rien à voir. Et maintenant, jour et nuit Alfonso pouvait sentir se faner leurs rires et la chaleur de leurs sourires.

Bien sûr il n'en parlerait pas à Isabella. Il trouverait bien une histoire pour justifier la traque de Mélissa, par contre les deux petites, jamais ! Ça c'est un secret qu'il emportera dans la tombe.

Est-ce que c'est l'excitation à l'idée de retrouver la belle catalane, ou le stress à l'idée de se faire attraper par les douaniers ou encore la culpabilité, une chose est sûre, dans la navette, comme dans l'aéroport Alfonso ne se montra pas très présent à ses sensations physiques. Et pour ce qui était des autres, les fines, les subtiles comme ces fils d'araignées la reliant encore à Mélissa et qui commençait à craquer ou à perdre en tonicité, il ne se rendit compte de rien. Ce n'est qu'après le premier verre de bière servi par une des hôtes de l'air qu'il se rendit compte que quelque part en France le vent tournait très rapidement.

Tout cela était fort décevant.

Mélissa était assise en tailleur et Harry lui faisait face dans la même position, les yeux fermés, et les traits tendus comme par un effort intense de concentration. Pas de bougies, de bols tibétains, de clochette, d'eau bénie... On aurait pu croire qu'ils étaient en train de méditer ou de décompresser après une séance de yoga. Seul l'encens apportait une petite touche étrange. Pas de bâtonnet ou de connes pour Harry, lui il était old school : bol grillagé, charbon ardent et encens papal en grains.

La veille elle avait dû tourner en rond pendant deux heures avant d'être autorisée à rentrer chez elle. Elle avait trouvé alors la coloc sans dessus dessous. Pas littéralement, car les meubles n'avaient pas changé de place, c'était l'énergie du lieu qui était radicalement différente, et tous ces petits camarades étaient surexcités. Serena et Frédéric plus particulièrement. Ils étaient allés jusqu'à préférer que s'ils n'avaient pas été en couples, chacun de leur côté bien sûr, ils n'auraient fait qu'une bouchée du charmant métis. Ils lui posèrent mille questions pour lesquelles elle n'avait pas l'ombre d'une réponse.

« J'ai rencontré le gars juste une paire d'heures avant vous ! » n'avait-elle cessé de répéter.

« Oui, oui, je veux bien, mais tu connais peut-être sa couleur préférée. » lui avait demandé Serena, comme si portée par l'énergie du moment elle se sentait de lui tricoter un pull pour le lendemain.

« Le mec était à Berlin au début de la semaine, après demain il décolle pour Détroit, c'est un fan de techno, il est déjà allé à Osgut, c'est l'homme de mes rêves, avait dit Frédéric les yeux pleins d'étoiles. En plus ce qu'il fait ça a l'air passionnant. »

Justement ! Qu'avait-il bricolé dans l'appartement ? Les colocs

avaient été incapables de lui dire. Les instruments utilisés, ce qu'ils lui avaient permis de trouver... pas la moindre idée. Et aujourd'hui, entre les salutations d'usage, de quelques instructions brèves pour ajuster la chambre et y faire assez de place pour leur petit tête-à-tête silencieux, il avait dû prononcer au grand maximum trois phrases.

Que s'était-il passé ? La veille il était bien plus bavard non ? Certes Mélissa avait longuement tenu le crachoir pour présenter sa situation, mais il avait bien participé non ? Il lui avait même débité un certain nombre de monologues passionnants... alors c'était quoi ce délire ?

« Assieds-toi et ne dis rien, j'ai besoin de me concentrer. »

Qu'est ce qui s'était passé.

Est-ce qu'il avait vraiment besoin de se concentrer ?

Non, ça ne pouvait être ça !

Après deux heures passées en tailleur à regarder un type marmonner, son dos la tuait, et ses articulations au niveau de l'aîne aussi. Des mois après, repensant à cette médiation, elle se demanderait comment si ce n'est pour ce micro pétage de plomb elle avait fait pour tenir. Beaucoup auraient jeté l'encensoir au travers de la fenêtre et auraient fait dix tours de l'appartement en courant avec une écume de rage au bord des lèvres. Après six mois passés assignée à résidence, être bloquée ainsi pendant deux heures sur une surface de 0,4 mètres carrés, ça défiait l'entendement.

Elle dû rester prostrée ainsi encore pendant un bout de temps avant que les choses bougent. Et pour bouger, elles bougèrent.

Mélissa pensait à sa dernière expérience ésotérique choisie, les cérémonies Ayahuasca au Pérou. Quel contraste ! Certes le chaman ne lui avait jamais parlé durant les cérémonies, mais au travers de ses Ikarios sur mesure, il l'avait guidé au travers d'une foule de sensations et de visions. C'était un Space Mountain spirituel, une attraction qui te retourne la tête. Si on devait être honnête, en dehors de la confrontation avec Elizabeth, les visions s'étaient dissipées dans les heures qui avaient suivi les cérémonies. Les impressions, aussi monumentales qu'elles aient pu être sur le moment, comme cette main invisible qui l'avait plaquée au sol, faite rouler d'un côté puis de l'autre

ou faite presque décoller, au bout de quelques jours semblaient remonter à une autre vie. Mais souvenirs clairs ou pas, elle l'avait vécu, c'était indéniable.

« Un peu comme ça ? » demanda une voix sortie de nulle part.

Elle ouvrit les yeux et fut tout d'abord frappé par l'aspect étrange de la lumière. Elle était anormalement ambrée et comme filtrée à travers de fines raies. Elle contemplait le monde au travers d'un écran abimé.

Cette idée la ramena au jour de la mort de Cabral et tous ses petits psychonautes en herbes. Elle avait connecté à la scène au travers de verres électroniques rajoutant à la réalité une surcouche trompeuse.

Elle essayait de décrypter la connexion entre les deux événements quand elle se rendit compte que son avant-bras balayait l'espace devant elle comme un essuie-glace.

Ça n'était pas exactement contre sa volonté. Ça bougeait parce que ça devait bouger, alors elle laissa faire et vit le mouvement commencer à se répandre dans le reste de son corps.

Elle se vit faire le pont, et vit surtout que son corps avait largement perdu en souplesse depuis l'école primaire, où elle adorait, pour une raison lui échappant complètement maintenant, prendre une telle position.

Le mouvement dû sentir les complications articulaires car il la reposa sur le sol et ramenant ses paumes de mains à plat sur le sol au niveau de sa poitrine, elle poussa et maintenant mobile essaya de trouver un chemin à l'extérieur de la chambre.

Il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle était une araignée prise au piège. Elle ne jouait pas l'araignée, non, elle en était réellement une. Sa vision du monde était kaléidoscopique, et ses sensations étaient d'un autre ordre. Ce n'était pas de la panique, ses pattes bougeaient rapidement, mais elle était traversée par une rigueur et une détermination froide et tranchante.

« Une araignée ne connaît pas la colère, elle fait ce qu'elle a à faire. » une certitude au-delà des mots.

Le monde sous ses pattes s'écroulait. Quelqu'un, une présence était

en train de couper sa toile, fil par fil, bientôt, bientôt...

Et c'est là qu'elle sentit dans sa poitrine, là où aurait dû battre son cœur si elle en avait eu une vive douleur. Un harpon en pleine poitrine, un harpon tirant de plus en plus fort. Chaque fil de la toile qui était coupé rendait le harpon un peu plus fort.

Une douleur vive aux dents la ramena dans sa chambre.

Sa mâchoire était fermée, une presse hydraulique assez puissante pour compacter des voitures en cube ramassés. Elle se força à ouvrir la bouche puis la mâchoire, incapable d'entendre ses pleurs et ses gémissements. Encore un fil ou deux et elle allait en crever. Elle avait envie de plaider. S'il te plaît...

Elle vit devant elle une paire de ciseaux argentés couper le dernier.

La peau entre ses seins lâcha, l'endroit au-dessus du sternum là où les barreaux de sa cage thoracique se rencontraient céda dans le même mouvement et sa poitrine s'ouvrit en deux. Tirée par le harpon elle sortit de son corps, à travers la porte de sa chambre, à travers le ciel, et la France et la moitié de l'océan atlantique pour venir se fracasser à l'intérieur d'un Boeing contre un type vaguement familier.

A plusieurs milliers de kilomètre de Nîmes, dans avion joignant Sao Paulo à Paris, un homme, Joachim Chiavon à en croire son passeport, après s'être agité pendant plusieurs heures et avoir refusé de rejoindre son siège, s'effondra en essayant d'agripper son cœur.

Une question fut criée dans tout l'avion par une hôtesse choquée puis par la voix calme du commandant de bord : « Há um médico no avião ? »

« Ça va, demanda Sophie en lui massant la main droite.

— Je suis désolé Mélissa, dit Harry qui lui tenait la gauche, je ne pensais pas que tu aurais une réaction aussi violente. » Après une longue pause il reprit, « en tout cas une chose est sûre, ça a marché du tonnerre, la personne qui est derrière ce sort... je veux dire le plus gros d'entre eux, cette personne si elle est encore en vie, ne risque pas de tenter une entourloupe de sitôt. Et même si elle le voulait je vais te

créer une protection qui la laissera définitivement bloquée sur le pas de la porte. Il ne me faut que quelques minutes pour te bricoler ça. Tu peux rester allongée, il n'y a pas de problème.

« Allongée il n'y a pas de problème eut elle envie de dire mais si sa bouche n'était plus tétanisée, Mélissa sentit son corps comme un bleu géant, souffrance souffrance souffrance à tous les tournants. Elle arriva toute fois à acquiescer avec les yeux et l'esquisse d'un sourire. »

Harry et Sophie l'aiderent à s'installer sur son matelas, puis l'exorciste extraordinaire tira la chaise à roulettes de Mélissa jusqu'à son chevet. Il s'y installa et sembla faire une sieste pendant...

Mélissa n'eut pas la possibilité de mesurer la durée du bricolage. Confortablement installée sur son lit, elle ne fut pas en mesure de résister à l'attaque sournoise des bras de Morphée et le camion rempli ras la gueule que le marchand de sable lui déversa sur la tête.

Quand Mélissa se réveilla il faisait nuit et Henry était parti depuis bien longtemps. Elle marcha douloureusement jusqu'au salon où ses colocs regardaient un film dans une atmosphère enfumée.

« Elle est de retour, dit Sophie.

— Tu n'as pas idée, répondit Mélissa. Et c'est là qu'elle réalisa le changement en elle, au-delà de la fatigue, au-delà des douleurs dans ses articulations. Un poids immense, un poids qu'elle n'avait jamais senti arriver dans sa vie, un poids avait été levé. C'était sans appel. « Non, franchement, les gars, ce n'est pas une foutue figure de style, une expression colloquiale ou je ne sais quoi. I'm back , baby, I'm back. »

Serena se dégagea de l'étreinte de son compagnon, compagnon que Mélissa n'avait même pas remarqué à rentrant dans le salon, elle fit deux pas et serra la revenante très fort dans ses bras.

« Putain tu ne peux pas savoir à quel point ça me fait plaisir ! » puis elle recula d'un pas, et tenant Mélissa par les hanches elle la regarda de haut en bas. « À ce que j'entends dire j'ai raté un exorcisme épique et un exorciste à tomber, je devrai être triste je devrai en pleurer, mais tu es là, tu vas mieux, c'est tout ce qui compte.

— Au fait, Mélissa, dit Sophie. Harry t'a laissé un petit quelque chose. » Elle sortit de la pièce et fut de retour une minute tenant une

cassette qu'elle tendit à Mélissa. C'est ton débrief. Apparemment c'est important que tu l'écoutes plusieurs fois et que tu t'en imprègne bien. Le sort a été levé mais visiblement l'histoire n'est pas terminée. »

Entre les vagues

Fidèles parmi les fidèles

Entre les vagues, volume III

Nadège jeta un coup d'œil par-delà la rambarde en fer forgé et annonça « une 206 gris métallisé »

— C'est... dit Serena avant d'être coupée par Maurice.

— C'est la coloc de Sé et son mec. J'espère que c'est elle qui conduit parce qu'avec la race qu'on s'est mis hier, le pauvre il doit être encore à trois grammes. C'était épique. » et après avoir marqué une pause, il se tourna vers Serena, lui fit un smack sur les lèvres et rajouta : « pas vrai bébé ?

— Oh, si toi tu as pu conduire jusqu'à chez Fabrice, j'imagine que lui aussi parce que...

— Pas faux dit Maurice en se tournant vers le reste de la tablée. Deux ans en région parisienne et je peux vous dire que si vous voulez vous amuser, là-bas c'est pas l'endroit. Pour eux le Ricard c'est limite une boisson exotique.

— Parlant de Ricard, dit Fabrice leur hôte, Nadège tu veux aller chercher des glaçons au congélo ?

— Va les chercher toi-même, lui répondit sa femme, tu es plus prêt non ?

— C'est vrai ça, grosse pédale, rajouta Kévin, en plus des glaçons pour quoi faire ? Le jaune c'est le sang, tu mets des glaçons dans ton sang ?

— Quelle logique implacable marmonna Manon une grande brune immédiatement à gauche de Serena. Putain, l'après-midi va être longue. » puis elle rajouta de manière à peine audible, voir complètement subliminale.

« Alors ça, non, non, et non, ça ne va pas être possible, cria Fabrice. » Serena se tourna vivement vers son hôte debout les bras croisés. Objet de son courroux, les deux grosses bouteilles portées par

Mélissa. « Du 51 ? mais quelle audace, vous vous croyez où ?

— Dans une maison qui sait apprécier le jaune, le vrai, demanda l'agressée. Je dois en déduire que tu préfères cette pisse d'âne qu'on appelle le ... le ...

— Mec, elle déconne, dit l'homme sur ses talon, Anthony, son nouveau mec. Il n'y avait plus de Ricard. On a même amené de la Despé et d'autres trucs pour se faire pardonner », rajouta-t-il en hissant à la hauteur de ses épaules deux sacs blancs tenant plusieurs packs cartonnés. Manière très subtile de montrer sa force et d'exhiber ses gros biceps tatoués. Anthony était un coach sportif à Universal Gym.

— Pour se faire pardonner, dit Mélissa sur un ton dubitatif, c'est surtout pour avoir quelque chose de bon à boire. » Le ton était maintenant sarcastique. » Petit sourire satisfait.

« Ah... je déconne bien sûr, dit Fabrice. J'imagine que tu es Mélissa

— Non, Mélissa c'est la tafiole derrière moi, ... je déconne, et toi j'imagine que tu es le maitre des lieux, Patrice, c'est bien ça ?

— Presque ! Non, moi c'est Fabrice, après tu as Olivier, Thierry, Nadège, Manon, puis les deux zouaves que je ne te présente pas, Roxanne et Cyrielle. »

Laissant à Gabriel, son copain, la possibilité de se présenter et d'aller ranger les packs de bière au frais, Mélissa fit un tour de table et fit la bise à chacune des personnes autour de celle-ci. Serena admira son aisance, devant une telle assemblée d'étranger, elle aurait salué l'assistance d'un grand geste de la main, aurait oublié les noms de chacun et aurait passé la soirée à craindre une interro surprise. Là, cette après-midi pas de problème, elle connaissait déjà une partie des amis de Maurice pour avoir passé quelques soirées avec eux. Elle était autant à l'aise qu'elle pouvait l'être compte tenu des circonstances. Tous ces gens étaient comme Maurice : cinq ou six ans de plus qu'elle, installés, avec job sérieux, emprunt, maison, bagnole et tout le tralala. Ils étaient bien lancés dans la vie alors qu'elle cherchait toujours la porte d'entrée.

Serena avait attendu Mélissa comme le sauveur. Coloc d'amour, fidèle ailier elle allait pouvoir donner à cet environnement un semblant de familiarité, et surtout elle était censée lui amener le matos, la

fameuse trousse d'urgence.

Dans quelques minutes, elles trouveraient une excuse pour aller se balader dans le quartier, se rouleraient un gros joint, et là Serena serait enfin en mesure d'apprécier ce petit barbecue sans les mille pensées et autres micros angoisses qui lui polluaient l'esprit.

Ça faisait plus de vingt-quatre heures qu'elle n'avait pas fumé et elle était clairement en manque. Maurice était un rien coincé à ce sujet. Maurice et ses amis apparemment. Pour eux la fumette c'était bon pour les étudiants, les débiles et les ratés. Quand elle reviendrait de balade avec Mélissa, elle aura bien sûr mis ses gouttes dans les yeux et avalé la moitié du spray menthe fraîche pour l'haleine, ça et bien sûr un petit passage par les toilettes pour se débarrasser des odeurs les plus tenaces en se lavant les mains presque jusqu'au sang.

Serena aurait bien aimé que Mélissa s'assoies à côté d'elle. La situation parfaite aurait été que Fabrice fasse un petit appel pour savoir qui voulait s'occuper du barbecue avec lui, là Maurice se proposerait, libèrerait sa place et Mélissa pourrait s'y poser. Parfait. Le problème c'est que visiblement ils n'étaient pas spécialement pressés de manger. Serena regarda sa montre, bientôt quinze heures, et ils n'avaient toujours rien allumé.

« Toi aussi tu te fais chier », lui demanda Manon.

Serena sourit mais garda pour elle son « Oui » le cri du cœur, mais non seulement Maurice était un peu trop proche d'elle mais en plus Manon était une véritable peste. Lors de la première fête en sa compagnie, remontée contre Olivier, son mec, cette dernière l'avait un peu tourné en dérision lui et ses blagues carambar, et portée par la conversation Serena avait abondé dans le sens de sa nouvelle copine. Manon lors d'une joute verbale avec son mec en fin de soirée, un rien éméchée lui avait balancé au visage qu'il était pathétique que les gens ne riaient pas avec lui mais de lui et que même la petite nouvelle, la copine de Maurice trouvait son humour « à chier. »

Honte intégrale.

Elle avait sans doute contribué à leur rupture définitive. Elle aurait dû temporiser, calmer Manon plutôt que d'aller dans son sens. Maurice

avait l'air impassible là, mais elle allait se prendre une dérouillée une fois rentrés. Dérouillée verbale bien entendu.

Dans la voiture elle apprit qu'Olivier et Manon se foutaient sur la gueule depuis dix ans, en fait avant même de sortir ensemble. C'était leur mode de fonctionnement, ils se détestaient et s'adoraient, et sans doute que de tous les couples présents, ce soir-là, ils seraient ceux qui s'éclateraient le plus au lit en rentrant chez eux. Les pauvres bougres innocents, victimes collatérales de leurs chamailleries, c'était limite un rite de passage pour rentrer dans la bande, c'était prévisible et finalement assez drôle. Ce soir-là, seule Nadège était persuadée que Serena n'oserait pas dire du mal d'Olivier, elle était donnée perdante à cinq contre un. Maurice ne lui en voulait pas, après tout il avait gagné son pari, non ?

Devant le regard insistant de Manon, Serena dit « Non, non j'ai juste faim.

— Faim, mais tu as vu la bouffe qui a sur la table. Tu n'aimes pas la charcut' de malade qu'on a ramené de corse.

— Si, si, mais j'avais envie de manger une brochette et un peu de salade verte.

— Pourquoi ? Tu es au régime ?

— Non, pas vraiment. Pourquoi cette question ? » demanda Serena avec une petite pointe de défit dans la voix. Comme pour dire, « aller, aller, qu'est-ce que tu attends ? Assume ! Dis ce que tu as à dire ! »

L'énergie du désespoir.

Si la scène s'était passée il y a encore une semaine, elle aurait pu dire les mots à haute voix avec aplomb et confiance. Maurice ne cessait de lui dire qu'il aimait ses formes. Il l'aimait tout court. De temps en temps, post coït, il embrassait les bourrelets de Serena avec douceur.

Seulement cette semaine, il avait rajouté après un de ces moments, alors qu'ils se brossaient les dents tous les deux « j'aime comme tu es grassoulette, tu es ma cochonne préférée. »

Elle n'avait pas relevé.

Techniquement il avait raison, elle était grassoulette. On ne pouvait nier l'évidence.

Pour cochonne... c'était un petit peu différent.

Ce n'était pas la première fois qu'il utilisait ce terme... mais ça avait été jusqu'ici dans un contexte complètement différent.

Maurice pouvait être dur dans ses jugements, il pouvait lui faire de nombreux reproches ou « correctifs » comme il appelait ça, mais jamais une insulte ou mot rabaisant. En tout cas en dehors du ring. Le ring, leur plumard, c'était différent. Le ring c'était Bagdad, c'était sueur, violence et jouissance. Il lui disait des choses crades, il lui murmurait des choses obscènes, voire des choses insultantes, à croire Mélissa, mais vu le contexte elles n'avaient rien de bien choquant d'après Anita et Sophie.

Une phrase comme « est ce que tu aimes ça grosse chienne ? » était sacrement paradoxale. Répétée à l'envie dans la plupart des pornos, et donc intégrée au plus profond de l'ADN de n'importe quel mal lambda... elle était supposée faire sa vierge effarouchée, jouée la fille bien, celle qui est choquée, celle qui débarque innocente et pure ? À côté de ça, mais comment avait-on pu en arriver là, humainement ? Ça fleurait bon les derniers jours de Sodome et Gomor cette histoire. Le dilemme entre ces différentes versions de ce qu'elle était censée penser était tellement intense que Serena n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ressentait quand Maurice la plaquait contre le matelas et lui murmurait ce genre d'absurdité en lui pilonnant l'arrière train.

Serena regarda le profil de son petit ami, lui pris la main et concentrée sur les sensations dans son corps ou plus exactement leur absence se demanda ce qu'elle ressentait pour lui maintenant. Sortir avec Maurice était le rêve de toute son adolescence. Elle était en sixième et lui déjà au lycée, et elle dessinait des cœurs sur ses cahiers. Ah le fils des voisins, tellement cool, tellement élégant. Maurice et ses potes en mobylettes faisant des tours du quartier ou posés à fumer des cigarettes devant le Galilée. Il était d'un autre monde, des milliers de kilomètres au-dessus d'elle. Il savait qu'elle l'aimait mais jamais il ne se moquait, jamais il ne la tournait en dérision, même quand d'autres filles plus cool et plus matures venaient faire les farouches autour de sa bande. Il était parti à la fac, elle terminait le collège, loin des yeux mais

pas du cœur.

Elle avait découvert son propre corps en pensant à lui, puis quelques garçons avaient eux aussi explorés ses montagnes et crevasses sans qu'elle ne pense à quelqu'un d'autre. Au lycée, ou du moins pendant les deux ans qu'elle y avait fait, le vent avait tourné et son cœur avait enfin pu trouver le moyen de s'exprimer dans la réciprocité. Elle était passé à autre chose jusqu'à ce qu'une semaine avant l'anniversaire du petit frère elle apprenne qu'il serait de la partie. Elle avait réussi à nier l'évidence et à le bannir loin de ses pensées mais le jour J, le barrage avait cédé et elle s'était retrouvée emportée par les courants souterrains.

Des sentiments contradictoires.

Elle n'était plus une petite fille.

Dès le début de la conversation elle avait pu mesurer le fossé entre l'homme et la légende.

Un homme brisé.

Un homme perdu.

Serena le regarda parler et rire avec toute la tablée.

Qui pouvait le voir comme elle, elle le voyait ?

Il avait tellement l'air sur de lui.

Une force de la nature.

Mais comme il avait pu lui dire le jour de leurs retrouvailles alors qu'ils laissaient la barre Galilée s'éloigner derrière eux : « Aussi fort sois tu, tu es bien peu de chose face à presque trente mômes qui n'ont rien envie de savoir. » Le ton, entre amertume et résignation.

Maurice était prof d'anglais dans le pire collège de la ville.

Lui qui s'était appliqué à apprendre l'anglais dans l'espoir de faire sa vie de l'autre côté de l'atlantique se retrouver à mariner dans les jus du cadavre de son rêve abandonné.

A la fac de lettre, à Montpellier, après avoir compris ses options, il avait réussi à se mentir pendant de longues années quant à son intérêt pour aider les mômes et à partager sa passion avec eux. Sauveur, éducateur, type cool et inspirant... il y avait cru sans doute parce que les gosses qui lui inspiraient tant de mépris et de dégoût aujourd'hui, à

l'époque, quand il était à la fac, il se voyait encore comme un d'entre eux. Il était un enfant de la balle, il était un petit sauvage, un malfrat sympa.

Durant les trois ans passés dans la grisaille parisienne son rêve prit un sacré virage. Il était tombé dans un collègue fort sympathique. Ce fut bien, ce fut pire. Un collègue en zone semi rurale, dans la grande couronne, zone peuplée de gens ayant su trouver l'équilibre parfait entre la frénésie de Paris et le besoin de l'âme d'espace et de nature, besoin à combler pour se développer de manière harmonieuse. Pour la première fois de sa vie il vit à quoi le bonheur pouvait ressembler. Même s'il vivait à une heure de la capitale, avec sa paye de prof débutant, il ne pouvait se payer qu'un petit studio. En dehors de ça, il aimait ses élèves et ces derniers le lui rendaient bien. Il les respectait, il les comprenait, il voulait le meilleur pour eux. Il avait une petite copine stable. Après s'être battu toute sa vie, après avoir gratté et moyenné, il était enfin arrivé. Mieux que ça, il aimait sa vie et il s'aimait aussi. Pour la première fois depuis longtemps il se souriait en se regardant dans la glace, il se souriait sans honte.

Mais alors pourquoi être redescendu ?

Il se posait la question tous les jours.

Au bout d'un moment il s'était senti à l'étroit.

Comment créer une famille alors que la vie était aussi chère ? Comment grandir, enfermé dans un si petit logement ? Il avait regardé les prix de l'immobilier et avait compris que s'il voulait acheter ou même juste louer, il lui faudrait traverser la seine, il lui faudrait quitter sa rue calme et son voisinage des plus sympathique pour aller s'entasser avec tous les besogneux dans une tour ou une barre. Il devait redescendre dans le sud, c'était une évidence.

Il avait cru naïvement qu'il pourrait emporter ce nouveau Maurice avec lui en regagnant l'académie de Montpellier. Il avait oublié qu'il n'était pas un soleil mais tout au plus une lune. Cette version souriante et sympathique de lui n'existait qu'en reflet de son environnement d'alors. Il n'aimait pas les enfants, il n'aimait pas être prof, il était juste content de baigner dans tant d'amour et de bienveillance, de culture et

d'intelligence. Les gosses qu'il côtoyait alors étaient beaux, et quand ils ne l'étaient pas au moins ils étaient si élégants et plein d'esprit, que rapidement on oubliait qu'ils n'étaient pas si joli joli.

Maintenant qu'il avait obtenu de redescendre dans sa ville natale, il était entouré de gosses laids comme des poux. Rongés par la misère intellectuelle affective et morale de l'intérieur comme de l'extérieur. Il aurait dû les plaindre, avoir pitié d'eux, prendre sur lui pour aller au-delà de son dégoût. Il s'était préparé à ce pire des cas. Il s'était prêté une noblesse d'âme qui lui faisait cruellement défaut. Il n'avait surtout pas anticipé un fait des plus évident maintenant qu'il y pensait maintenant. Souffrir, être une victime ne fait pas des gens et encore moins des enfants de bonnes personnes. Sans doute que dans dix ou vingt ans les gosses croisés aujourd'hui, auront réussi à mettre une distance entre leur handicap de départ et la vie qu'il se seront construit à la force du poignet. Mais pour l'instant ils étaient avant tout des adolescents. Juste ça, tout simplement ça, il avait en face de lui des adolescents, des gosses qui apprenaient à dire « Non » et qui l'apprenaient dans les pires conditions. En fait ils ne savaient que dire « Non », c'est « oui » qu'ils ne savaient dire.

La salle de classe de Maurice était un pandémonium. Question discipline et respect, sans doute la pire de son établissement. Jusqu'ici il avait tenu bon et gardé pour lui ce qu'il pensait de ses élèves, fantasmant régulièrement sur le dernier jour dans l'établissement et plus particulièrement la dernière heure où il pourrait enfin vider son sac. Jusque-là il avait tenu bon et gardé pour lui ses pires pensées et pourtant ils savaient tous, le peu d'amour, le peu d'espoir qu'il avait pour eux.

Quand il avait retrouvé Serena, Maurice était encore plein d'espoir pour le futur. Il se disait qu'il avait passé une mauvaise année, sans doute la pire de sa vie mais que le vent allait tourner. Il avait fait sa demande de mutation et espérait bien pouvoir quitter son établissement. Serena était là quand il avait eu le résultat de sa demande. Elle l'avait vu prendre quinze ans en quelques secondes. Ses traits s'était creusé et une sorte d'éblouissement aussi court que soudain lui

fit penser qu'elle venait de voir son âme ou au moins une partie de celle-ci quitter son corps vouté. Elle s'était dit alors que l'homme qu'elle aimait venait de mourir devant ses yeux. Plus tard elle se demanderait que faire de celui qui restait. Que faire quand le rêve est terminé ?

Retour à la réalité. Alors on arrête là, ou on commence à vivre dans le monde réel comme des adultes ?

Un mouvement capta le regard de Serena. Mélissa quittait la table et se dirigeait vers la cuisine. Il était plus que temps de récupérer le matos.

Mélissa frappa deux coups secs.

« Qu'est-ce qu'il y a répondit Serena derrière la porte

— C'est Mél, je peux rentrer.

— Si tu veux. »

Mélissa rentra et trouva Serena allongé sur son lit, le dos supporté par deux coussins géants lisant un magazine.

« Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Pas de problème en ce qui me concerne, répondit son amie sans la regarder.

— Sérieusement, arrête avec ce délire passif agressif et crache le morceau.

— Je te l'ai déjà dit hier.

— Ça ne peut être que ça. Désolée, je ne te crois pas. » et après une pause durant laquelle l'autre ne décollait pas son regard du magazine, elle rajouta : « Juste parce que j'ai oublié ton shit. C'est un peu léger. En plus tu as vu quand tu es rentrée que j'avais tout bien préparé. Un moment de distraction et c'est resté sur la table de la cuisine. Alors si ça n'est pas ça, c'est quoi ?

— Le shit c'était la goutte d'eau, un incident parmi d'autres.

— Comme quoi d'autre ?

— Tu veux une liste, demanda Serena en se tournant vers elle. Les deux fois où tu m'as planté la semaine dernière pour aller passer du temps avec Gabriel, euh, le fait que tu déserte l'appart sans prévenir. » et lisant quelque chose dans le regard de Mélissa, elle rajouta qu'il n'y avait rien de grave, que chaque chose prise individuellement était anodine, mais que côte à côte ça dessinait un bien vilain tableau.

« Et qu'est-ce que tu vois sur ce vilain tableau ?

— Je vois une princesse. Une fille qui est contente qu'on soit là

quand elle va mal. Une fille qui sait exploiter les opportunités se présentant devant elle mais qui ne se pose pas vraiment de question sur le prix à payer.

— Tu attendais quelque chose en retour ? Je n'ai pas assez remercié.

— Je ne suis pas en manque comme ça, par contre... avec ce qu'on a vécu ensemble on a développé une relation, une certaine intimité, et j'ai l'impression que maintenant que tu n'as plus besoin d'assistance, maintenant que tout va bien pour toi, et bien tu passes à autre chose.

— Je comprends ce que tu veux dire...

— Mais, dit Serena en étirant bien le mot.

— Mais tu ne crois pas que j'ai mis ma vie assez en pause comme ça ? Tu ne penses pas qu'il est temps de vivre, demanda Mélissa en essayant de trouver une place plus confortable sur le lit. Qu'après ce qui s'est passé j'ai la dalle et que je n'ai qu'une envie : croquer la vie à pleines dents.

— Tu crois que c'est mutuellement exclusif ? A la coloc on est des boulets c'est ça ? Des rappels malencontreux d'une période difficile ?

— Pas du tout. A t'entendre c'est quelque chose de délibéré chez moi.

— Non, je n'ai pas dit ça, non vraiment pas. Je pense que c'est le contraire. Tu ne t'en rends même pas compte. Je ne veux pas me montrer insultante mais pour moi ça fait vraiment fille unique. L'enfant autour de laquelle tourne toute la famille. Tu n'as pas à partager l'attention de tes parents, tu n'as pas à t'occuper d'eux non plus, ils sont grands.

— Bon, qu'on soit bien d'accord, je ne cherche pas à invalider ton point de vue. Je t'entends et je vois ce que tu veux dire. C'est juste que pour moi, au final, on est responsable de ses propres sentiments... pas ceux des autres. Si quelque chose ne te plaît pas, et bien fait ton possible pour que ça change, n'attends pas que les autres le fassent pour toi. » Voyant l'expression atterrée de son amie, elle rectifia du mieux la trajectoire qu'elle put : « et d'une certaine manière, c'est ce que tu fais là, tu me dis ce qui ne va pas dans la situation et tu me dis de faire ce que j'ai à faire pour entretenir notre relation.

— Voilà qui est mieux, dit Serena en souriant avec difficultés.

— Le pire c'est que tu n'es pas la première personne à me le faire remarquer. « Derrière ton joli sourire tu as un cœur de glace », qu'on m'a dit une paire de fois. Mais sans m'en apercevoir j'oublie les commentaires et j'en reviens à mon idée de prendre ses responsabilités.

— Tu vois, cette rhétorique, ça ferait sens chez quelqu'un qui a été obligé de couper des relations toxiques pour survivre. C'est tout à fait le genre de discours que j'adorerais pouvoir sortir en étant parfaitement sincère.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est ce qui te chagrine Serena ?

— Le truc c'est que tu vois, hier, pendant le barbecue...

— Attends une minute, il y a Gabriel qui m'appelle dit Mélissa après avoir sorti son téléphone et l'avoir regardé. Je déconne ! Si si je te jure, regarde... il n'y a pas d'appel. Bref, désolée, mais c'était trop facile. Je t'écoute, vas-y.

— Ok, je reprends. J'ai passé le barbecue dans ma tête au lieu de rire avec les gens. Je me posais des questions sur Maurice, je réfléchissais à sa vie, ses difficultés, puis après j'étais énervée contre toi, et j'essayais de me mettre à ta place, et je me suis dis alors des tas de saloperies. Genre t'es en manque d'attention ! T'es jalouse ! De toute façon avec tes bourrelets qui d'autre voudrait de toi ? Tu devrais remercier le ciel. Je suis devenue un personnage secondaire de ma propre vie. Je n'arrive pas à reprendre les commandes, à penser à moi en premier.

— Oh là, dit Mélissa en les mains de son amie dans les siennes. Elle capta son regard et lui dit lentement : « Je ne sais pas qui est allé te mettre ces saloperies dans la tête, mais tu es belle Serena. Tu es belle et tu as du charme. Tu es intéressante, tu es une amie géniale, tu as le cœur sur la main, alors ne laisse personne te dire ce genre de chose. Pas même toi. Tu m'entends bien ? Tu mérites le meilleur.

— Alors pourquoi le meilleur ne cesse de me mettre des crampes ?

— Je ne sais pas. Peut-être que c'est parce que tu es à quatre pattes par terre à ramasser des miettes, et que du coup ne te voyant pas à ta place la serveuse repart avec ton assiette. Est-ce que tu es prête à

recevoir le meilleur ? Est-ce que tu penses que tu le mérites ou au moins qu'il ne serait pas gâché si tu le recevais ?

— Je ne sais pas.

— On touche au cœur du problème. Sincèrement je crois que tu devrais larguer Maurice, ce type il ne te fais pas de bien.

— Le pauvre, après l'année qu'il a eue. Les vacances d'été sont là ou presque et bim, il se fait larguer.

— Tu vois, là c'est typique comme réaction. Tu me parles de lui et non de toi et de ce que tu veux. Tu t'oublies. T'es sa copine, pas sa mère. D'ailleurs parlant de mère, justement tu n'as qu'à faire ça, tu vas manger chez elle, elle le drague, elle le saute dans ton dos et basta, t'es libérée. Blague à part moi je vais larguer Gabriel.

— Là, maintenant ?

— Pas à la minute, mais aujourd'hui, oui, je compte bien passer par chez lui pour lui annoncer le message. Pourquoi tu fais cette tête ?

— Ça ne risque pas de rendre les choses compliquées au travail demain, vu que c'est ton boss.

— Non, ce n'est pas mon boss, ce n'est même pas mon supérieur hiérarchique. Certes, il a l'oreille de celui-ci, et c'est comme ça qu'il a pu me pistonner, mais je ne crois pas que ça peut marcher à l'envers ce truc-là.

— Tu es sûre ? T'es encore à l'essai ou ils ont signé ton contrat.

— Sincèrement je m'en fou, j'ai un entretien d'embauche avec un docteur pour faire le secrétariat de son cabinet. Donc Galaxy Gym ce n'est pas trop important.

— J'hallucine... il était temps qu'on ai une conversation. A la base on est coloc, on est amie, et là j'ai l'impression que ça fait des semaines qu'on n'a pas discuté. Je ne savais même pas que tu cherchais quelque chose d'autre.

— Non, pas vraiment. Je suis passée voir ma tante il y a deux jours, elle voulait me voir... et elle avait des choses à me dire dont cette possibilité. Ce docteur Callerot est un ami à elle, sa secrétaire va partir dans l'est pour suivre son compagnon. »

Voyant l'expression un rien peinée sur le visage de son amie, elle

s'excusa encore. Oui, ce genre d'entrevue c'est tout à fait le genre de chose dont elle lui aurait parlé directement en temps normal. Ne plus partager le même lit les avait éloignées et découcher toutes les deux de leur côté avec leurs nouveaux mecs respectifs n'avait fait qu'amplifier la distance. Alors que Serena semblait absorber les dernières nouvelles, Mélissa se demanda si c'était le moment de lui dire que sa tante suspectait Marjorie d'avoir une liaison avec son ex. Marjorie et Léo ensemble, elle avait du mal à se faire à l'idée. En même temps Philip n'avait-il pas été amoureux de Marjorie avant de sortir avec Mélissa. Est-ce qu'on pouvait parler de Karma ?

« En fait on s'est égarée, qu'est ce qui n'allait pas entre vous deux ?

— Nous deux, qui ? » demanda Mélissa qui avait du mal à connecter Marjorie, Philip et Léo avec la question de son amie.

— Toi et Gabriel, répondit cette dernière comme si ça allait de soi.

— Après Philip, je voulais quelque chose de fun et léger. J'ai été très claire avec lui dès le début. Et là crois moi en deux jours il m'a fait passer toute envie de rire. T'étais là avec nous vendredi, et ça ne t'a pas choqué ce que lui et ses potes disaient ?

— Tu veux dire...

— Le niveau de racisme, et là, hier, Thierry le batteur de leur petit groupe à deux balles... je veux bien qu'il était bourré et que peut être que sa parole dépassait sa pensée, mais merde, je suis sûr que les autres le sont aussi. De toute façon t'as bien vu personne n'a rien dit.

— Exactement. Personne. Ni toi, ni moi, et pourtant on n'est pas raciste. Maurice non plus.

— Tu plaisantes ? avec toutes les remarques qu'il fait sur ses élèves.

— Ce n'est pas de sa faute si la plupart de ses élèves sont musulmans...

— Et bien justement je me suis renseignée, à la salle, il y a une autre prof de son établissement et je lui ai demandé quelle était la composition, et on est très très loin du 100%. Par contre lui quand il dit du mal c'est 100% contre les reubeus. Non ?

— C'est fou ce qu'on peut se voiler la face des fois. Quand j'aime quelqu'un ou disons qu'il fait partie de mon camp, de ma famille je suis

très forte pour me coller la tête dans le sable.

— Tu n'es pas la seule. Ma mère me disait souvent que j'étais la plus belle des autruches. Des fois je me dis que si on n'avait pas ce super pouvoir, comment est-ce qu'on ferait pour aimer les hommes ? »

— Tu n'as pas l'impression que tu exagères ? Tu es parfaite ? Tu as toujours quelque chose à redire, même quand tu étais avec Philip. Même pour un type comme Harry, le mec parfait, tu as trouvé le moyen de le descendre. J'ai l'impression que tu dresses des barricades autour de ton cœur, et qu'en cherchant la petite bête, tu ne t'attaches jamais vraiment. C'était tellement plus facile pour partir, c'est même nécessaire, tous ces gens dont la caractéristique première est d'être trop imparfait pour être aimables. »

Trop prise par sa tirade et par le lieu au cœur de son cœur dont elle semblait émaner Serena ne vit pas la grimace sur le visage de son amie.

« Parlant d'Harry, dit celle-ci, il repasse en fin de semaine prochaine et si j'ai bien compris, pour l'instant tous ses rendez-vous de l'été sont en France.

— Il revient spécialement te voir ? Avec Sophie l'autre fois on se disait, elle a un mec mais, tout de même, il y a un truc dans l'air, et là tu vas larguer Gabriel juste avant qu'il passe te voir de nouveau. Si ça c'est pas de l'implication, il va te faire quoi cette fois ci, un massage pour mieux intégrer ? Il est généreux comme ça avec toutes ces clientes ? Là il n'y a même plus anguille sous roche, là on est au niveau baleine sous gravier.

— Non, tu peux ranger tes anguilles et tes baleines, il n'y a rien de tout ça entre nous deux. Il est juste fasciné par certaines parties de ma situation. » dit Mélissa en navigant difficilement entre les non-dits et les secrets. Maintenant qu'elle avait vidé son sac avec Harry elle se rendait compte de la distance et des encombrements générés par ses mensonges. Ce qui s'était passé au états-unis et même avant au Pérou, ce n'était pas un truc qu'elle pouvait mettre derrière elle, et oublier. Ça ne cessait de revenir et de s'incruster dans son présent.

Il fallait que ça cesse.

D'après Harry, le sorcier qui avait pollué la vie de Mélissa des mois

durant, ce type qui s'était incrusté dans la Maloka de son chaman et qui l'avait introduite à Elizabeth et toutes ces histoires dégoûtantes, ce sorcier n'était pas mort. Il était même quelque part en France.

Sans le savoir, pendant des mois avant l'exorcisme, Serena avait agi comme un pare-feu, un bouclier humain. Mélissa l'avait exposé sans le savoir. Visiblement les conséquences avaient été minimales voire inexistantes pour son amie... cette fois ci, mais pour la prochaine attaque ? et pour la suivante ? Et pour les américains étrangement silencieux depuis sa fuite... qu'est-ce qu'ils étaient en train de préparer ? Un débarquement en mode cow boy, avec flingues et lance rocket ?

Elle devait mettre les choses à plat maintenant.

Et c'est ce qu'elle fit.

Quand elle regagna sa chambre et s'allongea sur son lit deux constatations s'imposèrent à elle. Vue l'heure tardive elle était très contente de ne pas devoir aller chez Gabriel pour avoir LA conversation. La deuxième était nettement plus préoccupante, quelque chose semblait cassé en elle.

Après avoir partagé son secret elle aurait dû se sentir soulagée... soulagée, non, pas exactement. Elle aurait dû se sentir plus proche de Serena. Surtout que cette dernière très contente d'être mise au parfum, ne semblait pas s'offusquer outre mesure des mois d'obstructions et de secrets. Sans doute que sentant l'absence de connexion, elle avait voulu forcer les choses sur la fin en disant à Serena qu'elle l'aimait et qu'elle était désolée de ne pas avoir été une meilleure amie pour elle depuis qu'Harry l'avait débloquée. Elle n'avait fait qu'empirer les prémisses du vide. Techniquement elle n'avait pas menti. Elle aimait Serena, et elle reconnaissait qu'elle aurait dû mieux gérer la situation, mais la vérité c'est qu'elle ne sentait rien. Elle aimait son amie d'une manière automatique, c'était des paroles tant répétées et faisant référence à une réalité si mal entretenue que maintenant ça sonnait creux.

Quand avait-elle ressenti de l'amour pour la dernière fois ? Pour Serena ou pour qui que ce soit d'autre. N'était ce que pas la vraie raison derrière la rupture avec Gabriel ? Elle était en mode gestion, leur

relation avait été pratique, relativement agréable jusqu'à ce que le négatif l'emporte sur les petits plaisirs. La vérité c'est que Gabriel n'avait pas de visage lui non plus, c'était un bouche trou, un outil. Pas qu'elle l'ai exploité. Oui, il l'avait pistonné à Galaxy Gym, mais c'était un avantage collatéral, la cerise sur le gâteau.

La vérité c'est que depuis la disparition de l'âme de Philip son cœur pas bien chaud à la base s'était complètement glacé. Figé en attente de quelque chose. Avec Philip elle était en pleine réinvention, elle apprenait à connaître la nouvelle version d'elle-même, la version post Léo, et le drame s'était imposé en pleine mise à jour.

Mais quelle autruche !

Quelle belle manière de se raconter l'histoire ! Mélissa la double victime des événements. Le sort s'acharne contre moi !

« Des fois j'ai l'impression de n'être qu'un personnage secondaire de ma propre vie. » lui avait dit Serena.

Mais quelle horreur.

Un discours digne de ces mères décérébrée. Ces femmes prêtes à s'éclipser complètement derrière leur fonction. Des mères comme sa propre mère. Une femme brillante, une mère dévouée... et puis Mélissa avait pris son envol, finit les excuses, mais sa mère n'avait pas su refaire sa vie, elle avait continué à végéter dans l'ombre du père.

Mélissa était la fille de son père.

Il était son inspiration, son aspiration. Il ne s'était jamais effacé lui. Une étoile a besoin de briller si elle veut guider.

Si jamais elle avait avoué à quelqu'un que son père était l'amour de sa vie, personne n'aurait pu comprendre. Les gens l'auraient mis dans une case, lui auraient parlé Œdipe et Electre. Ça, c'est sûr. Mais ce n'était pas de cet amour dont il s'agissait. Elle n'était pas une petite femelle en chaleur, prise dans une histoire puant l'inceste. Il n'y avait rien de sexuel dans cet amour, jamais elle n'avait fait la petite fille, bien au contraire. Avec son père elle était limite un petit garçon téméraire. Elle était un mini Melwin.

Elle n'était pas une force de la nature, elle n'en avait jamais eu besoin. Elle glissait sur le dos des vagues. Elle ne les domptait pas elle

les exploitait, elle se branchait sur leur puissance et en jouissait, mais jamais elle ne s'attardait, elle suivait la force du courant prête à virer, et saisir une autre vague plus favorable.

Mélissa n'avait vraiment aucune idée de comment Léo pouvait s'intégrer dans la métaphore, mais pour le reste des participants de l'aventure Mélissa, la distribution des rôles était on ne peut plus évidente. Elle montait sur les gens, glissait dessus, passait de l'un à l'autre. Il n'y avait qu'à regarder derrière elle. En dehors de Léo, qu'est ce qui lui restait de sa vie d'avant ? Quels amis ? Quels souvenirs ? Concentré sur le grondement sous ses pieds elle n'avait pas le temps de s'encombrer du passé et de « ses » responsabilités. Serena l'avait rappelé à l'ordre, c'était un électrochoc récent donc présent, mais le phénomène n'avait rien de nouveau, les drames récents n'avaient pas grand rapport avec cette vieille dynamique.

Combien de victimes avait-elle laissé dans son sillage ? Victime était peut-être un peu fort. Elle devait reformuler ça. Combien de personnes avaient aimé Mélissa sans vrai retour, sans obtenir la considération méritée, la moindre réciprocité.

Pauvre maman.

Tout avait commencé là.

Pauvre maman.

Elle se mit à pleurer.

De honte mais surtout de tristesse.

Sa mère n'était pas une victime silencieuse.

Maintenant Mélissa s'en rendait compte.

Combien de remarques ignorées ?

Combien de mise en garde accueillie avec un haussement d'épaule ?

Pas d'énervement.

Pas de chantage affectif, ou d'ultimatum.

« Quoi que tu fasses je ne cesserai de t'aimer »

La messe était dite.

Un amour dérangent.

Un amour dégoûtant sur lequel Mélissa avait craché... en quelque sorte.

Un amour de victime. Un amour de perdant.

Elle et son père piétinant tout ça joyeusement.

« Maman je suis désolée »

Elle s'était faite l'égal d'un homme.

Un homme à la con.

Je te baise et je te laisse tomber comme une vieille chaussette.

Mélissa resta un moment à pleurer sur son sort mais fut rapidement rattrapée par une idée. Est-ce que sa mère l'insulterait comme ça ? Est-ce qu'elle la laisserait diminuer les hommes dans la foulée ?

Qu'est-ce qu'elle ferait ?

Ce qu'elle avait toujours fait.

Elle la prendrait dans ses bras, et lui ferait un câlin.

Elle la bercerait et sécherait ses larmes.

Elle l'écouterait mais jamais elle ne la critiquerait.

Elle n'était pas aveugle, elle était tout à fait capable de faire remarquer des faits, mais juste des faits, pas des leçons...

Mélissa se revit en mille occasions revenir vers sa mère. Elle revit cet accueil égal à lui-même. Elle vit que jamais elle n'avait eu ce genre d'échange avec son père. Son père, elle voulait juste l'impressionner.

Si Mélissa voulait être un peu plus comme sa mère, elle devait commencer par accepter et se pardonner, sinon il n'y a pas d'échange possible. « La culpabilité est un bloc de ciment à tes pieds t'attirant vers le fond des fonds ne la laisse jamais s'immiscer dans ta vie. » lui avait-elle dit.

Ok, ok, pas de culpabilité et après ?

Comment pouvait-elle faire pour devenir la digne fille de sa mère ?

Saul Goldfish, la tête dans les paumes, et les coudes vissés à son bureau, méditait sur la dernière tentative de suicide ratée de Liam. Il se demandait s'il devait se sentir triste ou se réjouir quand il entendit un bruit derrière lui. Une vieille machine dont les tons beiges semblaient perpétuellement sales commença à vomir du papier.

« Un fax, maugréa-t-il. A l'aube du XXIème siècle un foutu fax ! »

Ce n'était pas tant le format papier qui l'ennuyait mais le travail qui l'attendait pour faire sens du document.

Faites pour être reçu sur des terminaux publics mais compréhensibles pour les initiés seulement, les communications les plus importantes de Vteleni étaient bien évidemment codées. Saul était bon pour aller chercher au coffre les plaques trouées permettant d'isoler les mots pertinents de ce qui donnait l'impression pour toute personne en dehors de la confiance de n'être qu'un compte rendu de voyage.

Le document que Saul avait soigneusement plié s'intitulait « différences culturelles entre les systèmes éducatifs Espagnols et Américain ». Il donnait l'impression d'avoir été écrit par Iria Luengo une jeune Madrilène de dix-huit ans, lauréate d'une bourse Vteleni pour un programme d'échange scolaire.

Si l'essentiel était fictif, le programme d'échange lui était bien réel. Officiellement Vteleni dont le slogan officiel était « Mettez sur le futur » était une bien curieuse banque d'investissement.

En dehors des activités classiquement associées avec ce genre de structure et sa branche politique faisant du lobbying à Washington DC et dans toutes les capitales du monde, il y avait la branche « caritative ». Vteleni investissait dans le futur, dans les acteurs et les entreprises qui lui semblaient pleines de promesses et les ONG qui suivaient pour

rendre le monde meilleur. Cette banque avait le cœur sur la main mais pas l'œil dans sa poche. Elle était charitable et si charité bien ordonnée commence par soi-même, elle voyait toutefois assez loin pour que ça ne se traduise pas par des détournements de fonds et autres parachutes dorés comme d'habitude.

Quand, dans la rue un passant innocent croit faire une bonne action en donnant à un des jeunes démarcheurs du « grand refuge », une création Vteleni, il aide effectivement des gens chassés de leur pays par des gouvernements ou des seigneurs de guerres horribles mais pas n'importe lesquels. De toute façon on ne peut aider tout le monde non ? Alors autant aider ceux qui sont alignés idéologiquement et qui pourraient devenir des appuis pour des projets à venir. Parmi les plusieurs milliers de gens aidés dont Vteleni se targue dans ses bilans de fin d'année, un petit nombre sont à l'instar d'Iria Luengo, complètement fictifs, et leurs dossiers sont remplis de fiches générées par ordinateurs et contenant les communications souterraines entre les quelques membres de Vteleni issus de la diaspora.

Avec les progrès de l'informatique et tout particulièrement ceux autour du web, bien d'autres moyens de communications cryptés avaient été développés. Des moyens généralement bien plus efficaces et presque instantanés. Des moyens qui étaient aussi généralement plus vulnérables à toute tentatives de piratage à dessin de chantage ou bien pire, de révélation au grand public. Depuis les « débordements » de Samaël il y a bientôt sept cents ans et l'enchaînement de catastrophes qu'il avait provoqué, au sein de la diaspora, il régnait une certaine paranoïa à l'idée de voir leur nature et leurs méthodes offertes à la vue de tous.

Saul n'avait absolument rien contre cet instinct de survie, et acceptait généralement de bonne grâce toutes les mesures de protections en découlant. Ce qu'il ne comprenait pas par contre c'est que le rapport qu'il avait entre les mains ait besoin d'un si haut niveau de dissimulation. Alfonso était en France et il squattait chez une de ses maitresses. La belle affaire ! Un mail crypté aurait largement pu faire l'affaire pour expliquer comment ils avaient fait pour découvrir ce pot

au rose microscopique. « Un putain de fax ! Et pourquoi pas des anagrammes dans la page 6 du new York times ? »

Alfonso était en France, ça, ça n'avait absolument rien de surprenant. Depuis qu'il avait échappé à leur surveillance quelques mois auparavant c'était l'hypothèse la plus populaire. On lui avait dit « garde tes distances avec Mélissa, tu as assez fait de dommages comme ça ! » et en réponse tout à fait prévisible cette tête de lard avait traversé l'atlantique pour rejoindre l'Avatar. La vraie question c'est plutôt : qu'est ce qui l'avait tant retardé ? Si Saul avait dû parier, il aurait misé son argent sur une arrivée au moins six mois plus tôt.

« Quinze pages, en plus ! Quinze putain de pages. »

Avec les moyens analogiques et manuels de décryptage il allait en avoir pour des heures.

S'il avait pu, Saul aurait abandonné le dossier et aurait concentré son attention sur tout le dispositif Nimois surveillant Mélissa nuit et jour. Il y avait tellement de monde impliqué que toute tentative d'approche d'Alfonso aurait été flairée des kilomètres avant son arrivée. Ah s'il avait pu, mais non, tous les cadres étaient sommés de prendre connaissance du document.

« S'il s'agit d'une erreur de classification, se dit Saul, je jure sur le ciel que des têtes vont tomber. »

Ça ne serait pas la première fois... pour l'erreur pas pour les têtes.

Ce genre de tâche ne pouvait pas être exécutée par un employé lambda de Vteleni, il fallait nécessairement que ce soit quelqu'un dans la confiance, quelqu'un de la diaspora. Ils ne pouvaient pas confier ce genre de tâche sensible à un de ces abrutis comme Liam et sa bande. Il fallait nécessairement quelqu'un de sérieux, haut placé avec les reins solides, et alors que Saul se perdait dans ce genre de considérations il fut traversé par une vision horrible. Si un jour il commettait un impair de taille et qu'on devait le mettre au placard, il se retrouverait sans aucun doute à devoir collecter et classer toutes les communications des mille et un petits espions mercenaires travaillant sans le savoir pour le compte de la branche occulte de Vteleni.

Après un quart d'heure attelé à la tâche, Saul gémit. C'était de pire

en pire. L'essentiel du document était un dialogue entre Isabella Bassave la maîtresse du Brujo et Paola Gutierrez sa meilleure amie. Un échange téléphonique entre Madrid et Paris. Deux femmes parlant de leurs mecs respectifs, et puis quelques lignes plus loin Saul commença enfin à entrevoir la raison derrière tout le ramdam.

Isabella Bassave n'était pas une simple civile, elle était de degré 2. Elle était amante d'Alfonso, ça lui donnait un demi degré, elle était sortie précédemment avec un autre fils de l'exode et donc un demi de plus. Son père faisait lui aussi parti de la diaspora : Jackpot ! Plus un point. Voilà ce qui expliquait pourquoi elle était sur écoute. Isabella était sans doute une brebis perdue. Elle n'avait pas été activée, testée, et aux dernières nouvelles elle n'avait pas fait de pèlerinage spontané en république Tchèque pour y voir la statue du prince décapité. Pas plus cette statue qu'un autre des hauts lieux qui semblaient attirer comme un aimant tous les réincarnés de la colonie maudite non encore conscient de leur condition.

Depuis la malédiction de Samaël, au lieu de rester bien groupés, les fils de l'exode naissaient ici et là, le plus souvent de parents sans relation aucune avec la colonie. Et donc privé de l'éducation et de l'activation qui jusqu'ici était offerte au sein de la famille, ils se prenaient pour de simples humains lambdas complètement étranger à leur mission sacrée.

Isabella était donc « en observation » en attendant qu'on lui trouve dans son entourage ou dans ses habitudes de quoi la monter d'un degré et qu'on tente une approche relativement directe. Quelque chose de soft et progressif, pas comme la bavure du « Brujo ».

En progressant dans le document Saul put y lire que ce dernier avait visiblement pété les plombs. A son arrivé en France, Alfonso s'était retrouvé en bien mauvaise condition de santé, tant et si bien qu'il n'avait même pas passé la douane debout mais qu'il avait été amené directement à la Pitié Salpêtrière. Il y était resté deux semaines jusqu'à ce qu'ils soient sûr que la fièvre qui l'avait fait bouillir après son court arrêt cardiaque n'était pas liée à une maladie infectieuse.

Il n'était pas passé loin de la mort, et un rien troublé par la prise de

conscience de son insignifiance il avait beaucoup parlé avec Isabella pendant sa longue période de convalescence. Il n'avait rien dit de Vteleni... heureusement car là, Saul aurait dû lire le compte rendu de l'assassinat du Brujo caché dans trois journaux à grand tirages où Vteleni avait planté bien profondément quelques-unes de ses tentacules.

Alfonso, ou Joachim comme il se faisait appeler maintenant, lui avait par contre parlé d'Elizabeth et de sa mission pour la servir. A la lueur de son compte rendu candide de ses faits d'armes, la réaction adverse observée chez Mélissa faisait maintenant clairement sens.

Dans cette incarnation comme dans les précédentes, Saul n'avait jamais été fan d'Elizabeth. Si elle avait permis à la colonie de ne pas disparaître complètement dans l'oubli et l'inconscience, elle avait commis aussi bon nombre d'actes des plus discutables et qui d'une certaine manière avaient entaché définitivement l'âme de la diaspora.

A en croire ce qu'avait dit Alfonso à Isabella, contrairement à ce qu'il avait pu raconter à Saul et à d'autres cadres de Vteleni, ce n'était pas Samaël qui avait enfumé Mélissa et lui avait fait croire qu'Elizabeth cherchait à prendre le contrôle de son corps. Cette dernière avait réellement tenté le coup. Et ça, ça changeait beaucoup de choses.

Pendant des siècles, à Vteleni, aussi gênés qu'ils aient pu être par les actions d'Elizabeth, ils avaient cru en ses bonnes intentions. Il y avait eu des rumeurs, des suspicions mais elles avaient été étouffées.

Cet avatar ne s'était pas juste perdue sur la fin en s'adonnant à des pratiques à vomir pour alimenter les sorts qui ont rendu si attractifs les points de pèlerinages. De toute évidence le pouvoir qu'elle a cherché à accumuler visaient à lui faire atteindre une sorte d'immortalité aux dépens de ses incarnations ultérieures. C'est tout bonnement en opposition radicale avec les valeurs de Vteleni. Ou du moins en celle que Saul avait cru trouver dans la branche occulte de la banque d'investissement.

Et si ?

Et s'il y avait une cinquième colonne au sein de Vteleni ?

Saul, le visage tordu par un rictus amer balaya cette idée d'un revers

de main.

Ils n'étaient foutus de s'entendre sur quoi que ce soit. Était-ce le poids de plusieurs milliers d'années d'incarnation qui pesait ? En tous les cas, il y avait trop d'égo pour coordonner quoi que ce soit même avec l'envergure la plus limitée soit elle. Les cabales, les complots, ça, c'était bon pour les films et les feuilletons. S'il y avait une force cachée derrière certaines catastrophes ici-bas c'était, pour Saul, clairement la confluence des médiocrités.

Qu'est-ce qu'Alfonso cherchait à accomplir en abattant ses cartes de la sorte ? Il devait bien se rendre compte que n'importe quelle personne normale aurait pris ses jambes à son cou en l'entendant parler de sa volonté de transplanter la conscience d'une sorcière ayant vécu presque sept siècles auparavant dans une pauvre jeune femme n'ayant rien demandé à personne. N'importe qui aurait foutu ce type à la porte, mais pas Isabella. Celle-ci en parlait à sa meilleure amie pour la première fois lors d'un long appel détaillé sur quinze pages de fax et l'autre n'essayait pas de la raisonner, au contraire, elle trouvait ça passionnant. L'idée qu'on puisse transférer une âme dans un corps la fascinait, et entre les lignes on pouvait lire que si, par chance elle était invitée à la cérémonie, elle serait bien contente de pouvoir se trouver aux premières loges.

Dans la suite de la transcription les deux amies parlaient de lectures d'Annales Akashiques, elles en parlaient sans expliquer de quoi il retournait. Si Saul ne connaissait pas le sens de ce terme, visiblement pour elle, il allait de soi.

Isabella avait confessé son impression d'être connectée à Elizabeth, et qu'elle sentait en elle, dans ses os, dans sa moelle, qu'elle avait dû croiser son chemin il y a bien longtemps et peut être même plus récemment lors d'une transe chamanique. Et c'est là que Paola lui avait parlé d'une voyante faisant des lectures d'Annales Akashiques et qui pourrait sans doute l'aider. Pendant quelques minutes elles s'étaient étendues sur le sujet, et décryptant avec peine le contenu des pages et surtout obnubilé par ce terme « Akashique » qui ne lui évoquait rien, Saul passa à côté de la gravité du message : Isabelle allait sans doute

offrir en libre accès l'histoire de la colonie maudite à une étrangère. Tu m'étonnes que cette conversation ait fait sonner quelques alarmes.

Cette situation était très dangereuse mais pour Saul, elle était tout autant émoustillante. Si seulement ça pouvait se passer, si seulement la voyante osait aller s'aventurer au-delà du commencement, au-delà de ce tabou imposé mais jamais discuté.

Tous les membres de la diaspora avaient l'obligation de récapituler régulièrement. Aidés par un hypnotiseur, ils devaient revisiter leurs vies passées ou plus précisément des morceaux choisis de celles-ci. Si en théorie les scènes s'enchaînaient naturellement dans une logique dictée par l'âme de l'hypnotisé, en réalité l'hypnotiseur aiguillait régulièrement celle-ci, pour la pousser dans certaines directions et loin de certaines autres, comme par exemple une qui titillait Saul : la porte des étoiles. Ce dernier qui avait coordonné le département « reconnexion » de la branche occulte de Vteleni était un des rares cadres à être au courant de cette règle. Règle cachée et donc règle non discutée.

Quand il revint à ses sens et compris la portée de ce qu'il lisait Goldfish devina instantanément les questions concluant l'épaisse liasse de papier. Que doit-on faire concernant cette lecture d'Annales Akashiques ? Est-il temps de sortir de l'ombre et de donner notre version des faits et de chercher à réactiver cette femme tarée sous la coupe d'Alfonso ? Ou valait-il mieux attendre qu'Isabella contacte la voyante, mettre des micros dans le lieu de travail de celle-ci, quitte à devoir faire du nettoyage après ?

Goldfish n'aimait pas les imprévus, surtout ces histoires de nettoyage, une fois que la boîte de pandore est ouverte... mais il mourrait d'envie lui aussi de savoir ce qu'elle renfermait.

La question pour lui était maintenant : comment pousser vers la deuxième solution sans qu'on puisse deviner les raisons peu honorables derrière ce choix.

Quatre heures du matin affichaient les caractères brulants du réveil. Par la fenêtre entrouverte Léopold voyait étoiles et croissants briller comme de si rien n'était. Demain le soleil se lèverait de la même manière sur les justes et les injustes. Quatre heures du matin, et il savait qu'il ne pourrait pas retrouver le sommeil. Il ferait tous les efforts du monde, compterait les moutons ça et des exercices de respiration à la recherche d'un calme favorisant le retour de morphée. Il les ferait en vain, il les ferait néanmoins. Son esprit n'était pas surexcité, pas d'adrénaline dans ses veines comme au sortir de certains rêves mouvementés, non, bien au contraire. Calme résolution, intense dépression. Le canon sous la mâchoire, on se redresse, on tire et on repeint le plafond. Ne pas bouger, laisser le sentiment passer. Laisser la culpabilité glisser.

Un cœur partagé.

Ah si seulement il pouvait profiter !

Mourad lui avait dit la veille « tu as deux copines et tu trouves encore le moyen de te plaindre. Alors que tout le monde est en train de cramer on est là au frais, bonne ambiance, paysage magnifique, et toi : « ouin ouin ouin. »

« Il est où le joyeux abandon des premiers temps, la célébration de la liberté retrouvée, l'insouciance débauchée ? Il est passé où Léo le rigolo... je veux dire, oui, peut être que j'exagère, vu le geignard de première que tu es devenu, j'idéalise sans doute la belle époque. Ton petit numéro d'Entre Anita et Marjorie mon cœur balance' c'était intéressant trente secondes, mais quatre épisodes plus tard, je n'en peux plus.

« Elles n'attendent rien de toi, elles veulent juste un bon moment, elles te l'ont dit toutes les deux. Tu devrais être le plus heureux des

hommes, mais non toi, c'est « suis-je une bonne personne ? » Aux yeux de qui ? De qui cherches tu l'approbation ? Tu es le plus catholique de tous les athées. »

Mourad ne comprenait rien.

Comment aurait-il pu ?

La saleté qui préoccupait Léo n'était pas celle qu'il croyait.

Pas de culpabilité à coucher avec les deux amies.

Pas ou presque.

En tout cas pas là où Mourad croyait.

Si culpabilité il y avait, c'était au niveau de sa passivité.

Ce n'est pas qu'il se sente particulièrement émasculé par ces deux forces de la nature qui savaient ce qu'elles voulaient et qui se donnaient les moyens de l'obtenir. Question virilité il n'avait rien à prouver. Non pas qu'il soit un parangon de masculinité, le UBER male Alpha, il n'avait tout simplement rien d'investi à ce niveau-là. Ce qui le dérangeait c'était sa passivité, il était un jouet dans leurs pattes, il se laissait faire, il se laisser malmener... c'était agréable certes, mais il était objet, il n'était pas sujet. Il était embringué bon an mal an dans des conflits et des comptes à régler qui le dépassaient.

Anita s'il avait bien compris était la copine de Mélissa, et elle fréquentait Marjorie dans le dos de cette dernière. Elle était la copine de Marjorie mais elle se tapait le « mec » ou l'objet de fantasmes longuement nourris de cette dernière.

D'une manière ou d'une autre tout tournait encore autour de Mélissa. Même quand il était avec elle, d'une certaine manière elle menait les choses. Elle aimait bien prétendre le contraire. D'une certaine manière elle le bassinait de manière indirecte pour être assertif, puis allergique à toute contrainte lui reprochait toutes ces impulsions la brossant à contre poil.

Mélissa avait presque deux ans de plus que lui, et à l'âge où ils s'étaient rencontrés c'était une différence considérable. A ses côtés à l'époque il faisait petit garçon. Il s'était bien rattrapé depuis et avait rapidement fini par la dépasser d'une bonne tête, mais la configuration initiale était engrammée quelque part dans l'ADN de leur couple.

Mourad avait raison quand il avait parlé de l'hédonisme post rupture. Il ne se l'était jamais avoué mais oui il y avait un soulagement conséquent dans la liberté retrouvée. Il n'avait plus de rôle à jouer, il n'avait plus la pression d'être le bon petit copain. Une fois derrière lui les deux ou trois semaines de deuil, il avait, même sans boire la moindre goutte d'alcool, passé quelques mois dans un état d'ébriété permanente. Joie et abandon.

Aussi perturbante soit la connexion entretenue entre son ex et les deux filles qui réchauffaient son lit, il devait avouer, que le vent avait tourné bien avant qu'elles ne s'invitent dans sa vie.

Même s'il était très content de tout coller sur le dos de Mélissa, son côté gentil garçon, ce n'est pas elle qui l'avait inventé, ce n'est pas elle qui avait fait de ce rôle une prison.

Léo était un brave gars, pas parce qu'il avait bon fond, non chez lui c'était une compulsion, une peur sourde de commettre un impair. Il devinait en lui un mal bien caché, une puissance négative colossale, une vilaine bête qu'il devait à tout prix tenir enfermée loin du monde.

Depuis combien de temps avait-il conscience de ce mal ?

Léo était maintenant sûr que ça remontait à bien avant la rupture, mais à l'époque c'était une ambiance, c'était une vague impression. Les contours avaient pris leur temps pour se dessiner, les mots, la description finement articulée de la situation était un développement récent. Et avec les mots venait la possibilité d'un changement, une voie nouvelle s'offrait à lui. Il pouvait maintenant cesser de fuir, ramener la bête à la surface plutôt que de chercher à l'enfouir encore plus profondément. Comment aurait-il pu le faire avant alors qu'il ne savait pas exactement quel était l'objet de l'insatisfaction et des tensions ?

Être méchant pour être méchant ça semblait stupide. Être brutal, bestial n'avait de sens que si ça répondait à une impulsion profonde. Il devait être aligné. Mais comment entendre ces envies inacceptables alors qu'elles étaient enfouies à mille lieues sous les terres ? Comment visiter la bête et la guider vers la surface ? Sa métaphore devait de toute évidence être changée, pas de solution avec ce modèle dépassé.

Une nouvelle image lui viendrait sans doute prochainement comme

les choses lui étaient venues jusqu'ici : sans efforts ou volonté particulière de sa part. Mais avait-il vraiment le temps d'attendre ? Ce matin il s'était réveillé avec un parfum d'urgence, ses jours étaient comptés. Un jour il trouverait de quoi se foutre en l'air et il le ferait sans regarder en arrière.

Le pire là-dedans c'est qu'il n'était en rien suicidaire. Il n'avait rien contre la vie. Il était préoccupé, des fois un rien peine à jouir, comme aimait le dire Mourad, mais il n'était en rien déprimé. Sa vie était pleine de bons moments, et quand il était en train de les vivre, il les vivait vraiment. Oui, il en jouissait pleinement. Son ennemi, c'était les temps morts, et plus particulièrement ceux qui précédaient le lever du soleil, quand l'ombre avait le plus de force et que ses pensées lui emboîtaient le pas plutôt que de l'en protéger.

Léopold regarda le plafond de la chambre qui l'avait vu grandir. Au clair de lune on pouvait deviner sur les murs les posters marquant son évolution du petit garçon jusqu'au jeune homme prêt à mettre les voiles pour retrouver sa dulcinée à Montpellier.

Avec l'absence de ses parents qui aimaient un peu trop vadrouiller durant l'été, Léo était content d'avoir pris Mourad dans ses bagages et que ce dernier reste avec lui durant toute la durée de l'été. Marjorie venait de partir, et dans quelques jours Anita viendrait le rejoindre, mais elles n'étaient que des distractions de passage, pas des sources de stabilité. Pas de passage de relai entre les deux amies, il y avait un vide, un espace, une matrice potentielle pour un renouveau. Dans la quiétude de sa chambre, alors que le soleil lui tournait le dos Léopold glissa la main dans son caleçon en se disant qu'il pouvait inventer, expérimenter par la pensée.

Le plan était simple, il serait seul maître à bord, il serait scénariste, réalisateur, acteur et spectateur. Avec l'aiguille de sa boussole il pourrait trouver les lignes de forces invisibles émanant des profondeurs. Pour lui donner la réplique il avait l'embarras du choix, filles de magazine ou d'autres corps déjà explorés. Il pourrait aller aussi loin qu'il l'entendrait, dire ce que bon lui semblerait sans crainte d'être jugé.

Son exploration ressembla plus à un remix de ses précédentes

pratiques. L'objet de son attention était Anita, et question positions, c'était plutôt best of et révision qu'exercice d'imagination. La seule prise de risque arriva de manière involontaire avec l'apparition de Mélissa dans la partie.

L'énervement lui fit monter le sang et le feu aux joues, la mécanique des fluides s'emmêla et provoqua l'effondrement de l'aiguillon censé le guider. Le message était clair. Il tenta de réanimer sa passion mais même un accroissement de la pression manuelle virant à la strangulation ne provoqua pas de rebond, au contraire le peu de sang restant sembla rapidement purgé de là.

Mais non, ça, ça n'était qu'une fin potentielle, elle s'invitait mais libre à lui de l'accepter, il avait encore un minimum de maîtrise sur les idées qui le traversaient. Non mais oh ! Il éjecta son ex de son lit et dans un mouvement de défiance commença à caresser sa coloc devant son regard choqué. Oh, oui, là il était dur comme jamais.

C'était donc ça se dit Léo après avoir jeté son kleenex humide et remonté son caleçon.

C'était donc ça cette histoire de voyeur.

L'avant-veille alors qu'il s'ennuyait Marjorie, après avoir farfouillé dans les affaires de la mère de Léo, en avait sorti un oracle et s'était improvisée Madame Irma pour la soirée. Avec elle pour mener la danse ce genre d'exercice pouvait être bien plus amusant qu'une exploration solo. Léo avait déjà tenté d'étudier les cartes et de s'en servir pour lire son avenir, mais il n'était jamais allé bien loin. Chacune d'elle voulait dire une chose et son contraire, et c'était sa responsabilité à lui de trancher. C'était ridicule. S'il voulait lire sa bonne aventure, ce n'était pas pour ressortir de l'exercice encore plus confus qu'en y rentrant.

La carte principale tirée par Marjorie le concernant était le voyeur. Une carte qui pouvait autant signifier la possibilité d'être sous observation que le côté passif et désengagé d'une personne qui préfère regarder l'existence passer à devoir la vivre. Marjorie avait tranché, il y avait une force extérieure, une force terrible tournant autour de Léo, une force qui l'observait de loin, qui épiait tous ces gestes. Son ton guilleret avait laissé place en donnant cette explication à une imitation

des vilaines poupées des contes de la crypte. Puis arrivant au bout de sa terrible interprétation elle avait retrouvé le sourire, et était passée à la lecture du futur de Mourad.

« Tu n'es pas super passif, tu n'es pas espionné, se dit-il. Tu as juste un côté exhibitionniste, et l'idée que l'on te regarde en train de coucher avec une femme te rend dur comme l'acier mais aussi sensible que l'équivalent agréable d'une dent ébréchée. »

Mais...

Si mémoire était bonne, durant la débauche post rupture, il avait déjà pu faire l'expérience d'une bonne baise publique. Partie à quatre avec deux filles et Mourad. Bien sûr en pur mode « No Homo ». Ça avait été un moment fort sympathique mais pas l'extase suggérée parce qu'il avait vécu quelques minutes auparavant. Il manquait sans doute un élément à l'équation... oui, dans son fantasme il s'occupait d'Anita.

Cette dernière était un sacré numéro. Ouvertement bisexuelle, un rien débridée, il y avait fort à parier qu'elle soit ouverte pour une petite soirée dans le club échangiste situé à vingt kilomètres de la maison.

Léo espérait que l'expérience serait concluante, et qu'elle confirmerait l'impression du moment. Il était tordu, mais juste un peu. Il était dans un truc relativement consensuel et balisé. Pourvu que ça ne soit que ça.

Oui pourvu...

Pourvu que cette histoire ne soit pas encore une expression d'une obsession pour Mélissa.

Nous sommes en fuite.

On doit être une vingtaine.

Il y a une odeur âcre qui flotte dans l'air comme si le feu était partout autour de nous.

Il n'y a pas de flamme en vue.

Normal on est à l'intérieur.

On est dans une grande bâtisse. Les murs sont recouverts d'enduis. Il y a des mosaïques sur certains d'entre eux. Les hommes s'agitent, ils essayent de bloquer toutes les ouvertures. Si l'ennemi n'est pas encore à la porte il ne doit pas en avoir pour longtemps.

Tout ça a un parfum de fin du monde.

Nous vivons nos derniers instants.

Comment est-ce qu'on a fait pour se faire surprendre de la sorte ?

S'il y a du mouvement, si les hommes font le nécessaire, il n'y a pas de frénésie. Chacun fait sa part, chacun fait ce qu'il a à faire.

Ils ont confiance.

Malgré les cris d'agonie au loin, ils ont confiance.

C'est un peu comme s'ils savaient quelque chose qui nous échappait. « Ils » c'est les adultes, car les quelques enfants et la paire d'adolescents dont je fais partie, nous, on n'est pas rassuré.

Ça doit être ça, le pouvoir de la foi.

La foi ou peut être les expériences partagées.

Si on peut croire nos parents, ceux-ci ont vécu mille vies. Il n'y a pas une épreuve qu'ils n'aient déjà traversé ensemble à un moment ou à un autre.

Bien repus ils peuvent se permettre de sauter un repas, mais nous ? nous qui n'avons vécu qu'une poignée d'année ?

On a faim de vie, et cette dernière heure nous broie

impitoyablement.

Je ne me souviens de rien mais j'ai déjà traversé moi aussi mille vies. Cette pensée ne m'apporte pourtant pas grand réconfort. Mes vies passées, c'est comme si c'était un autre qui en avait goûté le fruit.

Quiétude, concentration, ils prient silencieusement.

Des cercles et des cercles, et en leur centre les trois sœurs

Trois femmes aux yeux aveugles et blancs. Je les connais depuis que je suis né, et depuis elles n'ont pas changées : cheveux d'argents, et des visages comme le sol attendant la pluie depuis de trop nombreux mois. Elles sont drapées de noir, des robes qui me font plus penser à des linceuls qu'à autre chose.

Elles se tiennent par la main et marmonnent une prière inaudible.

Sans m'en rendre compte je ne suis plus qu'à un pas d'elles. Je me sens lourde ... à non, cette fois ci je suis un homme... je me sens tellement lourd, alors, contre toute bien séance je m'allonge sur le sol de pierres taillées. Le plafond et parcouru par des ombres de plus en plus rapides et sans rapport avec le calme de la pièce.

Bientôt il se fait océan déchainé.

Au milieu, claquent et s'enroulent de longs draps noirs.

L'eau contrariée semble danser tout autour.

Et puis je les vois au-dessus de moi. Les trois sœurs se tiennent la main mais se tourne le dos. Un triangle infernal voyant l'infini des possibilités.

Un éclair déchire l'espace, un éclair silencieux. Une lumière vive à vous en bruler les yeux. Le monde semble bien sombre après, sans vie et figé. La mer agitée s'est faite corps d'eau pétrifié.

Le temps a été bannis et pourtant.

Privé de mouvement je sens tout son poids suspendu.

Cette masse infinie.

Reflets irisés

Je peux sentir sa fraîcheur à deux doigts de mon visage.

Mon œil trouve une goutte suspendue et s'y accroche.

Elle est un œil inversé, elle se donne à voir, elle m'offre en miroir le contenu de cette pièce et plus encore.

Je peux voir la ville en feu, et le sang ruisselant dans les rues. Je vois la grange de la maison de mes parents et Tishtrya notre cheval fatigué mâchonnant son foin, complètement ignorant de ce qui se joue si près de lui. Les sauvages et leurs cris d'animaux, une vague de destruction venant du nord et de l'ouest. Pas de désir de conquête ni de domination, viols et pillages feront l'affaire. La destruction comme religion. Je peux voir d'où ils viennent, fumée et gémissement d'une civilisation agonisante.

Je vois le chemin à parcourir avant qu'il n'y ait plus rien à détruire. Je vois la voie que nous aurions pu emprunter si seulement nous avions su entendre les signes insistants.

Mais bon, comme dit souvent mon père le confort et l'habitude parlent d'une voix assourdissante.

Retour au centre

Et là quelque chose me chiffonne.

Je me vois allongé à même le sol, mais il y a quelque chose qui cloche. Je regarde bien, je m'approche, et il me faut bien quelques instants avant de remarquer mes cheveux. Mes cheveux sont trop longs, mes cheveux sont comme si hier j'avais refusé l'offre insistante de ma mère.

Mais comment était-ce possible ?

Je suis allongé, tout le monde me tourne le dos, et je sens mon souffle m'être arraché pour être envoyé dans une autres des gouttes flottant au-dessus de moi. De nouveau je suis confronté à un monde miroir et je me retrouve sans même y penser à traquer l'erreur. L'incohérence dans cette image presque parfaite.

Les rues bourdonnent de violence. J'ai l'impression que le placement des cadavres les jonchant à quelque peu changé depuis la goutte précédente, mais rien de bien flagrant. Mon cœur me guide vers Tishtrya, juste à temps pour le voir en train de s'effondrer, les poumons sans doute brûlés par la fumée de la grange en feu.

Cette vision m'arrache à la goutte et me projette dans une autre. La grange est de nouveau intacte, et les rues avoisinantes sont calmes, c'est comme si les barbares avaient oublié d'attaquer. Cette erreur de

compréhension est vite corrigée alors que je vois qu'ils ont sans doute pris du retard sur le plan, et sont encore occupés à enfoncer la porte Est de la ville.

A chaque goutte une vision, similaire mais différente, un autre témoignage de ce qui aurait pu être.

Mille visions. Des meilleures des pires, mais elles convergent toutes vers la destruction de la ville et donc de notre humble petit fragment de colonie.

J'ai comme l'impression que je ne suis pas le seul à me perdre dans l'océan figé, autour de moi les sœurs scrutent, elles cherchent méthodiquement le point de sortie du cauchemar. Une oasis pour les nôtres.

Rêve inutile.

Les dés ont été lancés il y a bien longtemps, et ce n'est pas cette belle idée qui va faire se volatiliser la menace extérieure.

Et puis un cri, Amytis la plus petite des trois sœurs a trouvé l'aiguille dans la botte de foin. Elle la regarde avec insistance, ses deux sœurs viennent se placer contre ses flancs et se mettent elles aussi à fixer la goutte qui maintenant m'apparaît bien plus lumineuse que le reste du chaos figé au-dessus de moi.

Je vois cette possibilité, je vois les barbares à des heures de marche de notre ville encore en paix. La cloche qui nous a tous ramenés à l'intérieur des murs n'a pas encore sonné, et c'est sans doute pour cela que les champs avoisinants bourdonnent d'activité. Je peux même me voir au côté de mon père guidant Tishtrya alors qu'elle raye notre champ de sa charrue.

Amytis avance son bras pour toucher la goutte, mais cette dernière est trop loin, bien trop loin. Libbali la plus grande des trois lui donne la main et alors Amytis s'enhardit assez pour avancer jusqu'à avoir ses bras tendus de chaque côté. La goutte est encore hors de portée donc c'est au tour de la dernière sœur, Kashshaya, de porter main forte aux deux autres. Un pied au centre pour la dernière et un doigt touchant de justesse la goutte, les trois forment une guirlande de sœurs.

Ce contact est loin de me laisser indifférent, c'est comme si le doigt

d'Amytis remuait la substance de mon être. Dans mon ventre mon cœur et ma tête. Je suis eau et elle me fend de sa main.

De là où elle est, la plus petite des trois sœurs, expire profondément et son souffle rend à la mer son mouvement. Au bout de son doigt ça brille de mille éclats, et autant de versions de ce qui pourrait être jouent des coudes pour couvrir le bien triste spectacle de ce qui est.

En fixant son regard aveugle je peux voir se refléter bien des fuites inutiles. Le désespoir me guette, même dans le meilleur des mondes il n'y a pas de place pour nous. L'univers se démène pour nous barrer la route, la terre affamée n'a qu'une idée nous avaler.

C'est une malédiction qui nous poursuit. Une malédiction que mon peuple a toujours su éviter, la peur au ventre, des ailes aux pieds. Mais les pieds embourbés dans nos vies confortables nous avons été rattrapés.

Quelque chose change dans l'air et dans les vagues au-dessus de ma tête, c'est comme si l'agitation se faisait hésitante. Hypnotisé que je suis par ce qui se passe tout autour, j'en ai presque oublié le doigt, et ne voit que bien tard le rayon tortueux qui en sort. Il est comme une de ses vignes faisant fi de tout obstacle, grimpant assoiffée de soleil. Dans les yeux d'Amytis se dessine un chemin pour mon peuple.

Tout au bout de la guirlande de sœurs la chance sur un milliard la chance que l'on a hélas laissé passer.

Cette guirlande est une image qui semble stupide jusqu'à ce que celle-ci se replie sur elle-même comme avant que la paire de ciseau lui donne sa forme. La goutte d'eau est ramenée au centre, et, tout en bas, un vers convulse. Mon corps n'apprécie pas ce mouvement contre nature. Il se rebelle, heureusement mon âme n'a d'yeux que pour l'océan des temps et cette obsession tient au loin mes sensations.

Les sœurs n'ont pas exécuté ce tour de passe-passe armées de leurs seules forces. Alors qu'elles se repliaient, la conscience des hommes et des femmes priant autour d'elle s'est réveillée. La pièce et le monde en feu au-delà ont retrouvé un aspect concret pour un temps. Le repliage, la traction au centre du germe vert et de la goutte lui ayant donné naissance est à la fois en cours et à la fois terminé. Ma journée fatidique

s'est rappelée à moi dans toute sa dureté comme pour mieux disparaître. Les trois sœurs, et les derniers survivants terrés dans la résidence s'évanouissent dans un aveuglement.

« Hé ! Oh ! Ça va ? » demande une voix. Il me faut un temps pour reconnaître les traits de mon père dans la silhouette dominant de tout son long mon corps allongé dans la terre concassée.

— Je, je » Les mots s'emmêlent dans ma tête

— Sarrat-Marduk tu as fait une crise. » me dit mon père avant de m'aider à me redresser. Il me tend une outre en peau de bête. J'avale l'eau goulument.

« On doit partir, dis-je après avoir roté. On doit partir tout de suite, les démons du nord sont à nos portes. »

Mon père me regarde de manière circonspecte. Je sens qu'il va tourner en dérision mon propos insensé, mais au loin une vision le coupe dans son élan.

« Fils lève-toi et détache Tishtrya. Les sœurs nous appellent. »

Au loin, au-delà des murailles, des moutons de fumée blanches s'enfuient dans le ciel.

Pendant la marche jusqu'à la porte Sud de la ville je questionne mon père. Je le fais de manière discrète et d'un ton qui se veut badin.

Ça me demande toutes mes forces car ce que j'entends me donne envie d'arracher mon vêtement et de me couvrir de cendres.

Ma mère ne m'a pas proposé de me couper les cheveux, et pour cause elle est chez sa sœur à deux jours de marche dans le nord. Elle était supposée rentrer bien avant mais visiblement la caravane avait dû être retenue quelque part.

« Et je... il, il ne revit jamais sa mère, dit la voyante à Isabella. Je suis désolée mais j'ai un de ces mal de tête... C'est wouah... je pensais que ça allait passer mais non pas du tout. Ça empire en fait. Je sais que ça n'est pas professionnel, mais je préférerais reprendre cette exploration une autre fois. Je suis vraiment désolée. »

Quand Saul Goldfish reçut le compte rendu de la deuxième lecture des annales akashiques d'Isabella, voyant les pages couler de son fax, il se sentit comme un enfant une veille de Noël. Le décodage à venir n'était plus une corvée mais une aventure.

Le compte rendu précédent avait retourné la communauté. C'était un document historique d'une valeur sans égal.

Pliant avec délicatesse ce qui allait sans doute être un autre de leurs documents sacrés, Saul essaya de se calmer lui et ses attentes. Il ne pouvait qu'être déçu non ? Qu'est ce qui pouvait dépasser un compte rendu si détaillé d'une personne en mesure de voir les trois sœurs en actions... de les voir vraiment ? Les trois aveugles, le triumvirat, dans cette incarnation comme dans les autres, tout le monde connaissait la manière dont ils/elles avaient guidé leur peuple. Les écrits étaient remplis de leurs perles de sagesse de leurs jugements...mais jusque-là personne n'avait eu la moindre idée de ce qui se passait sous la surface et des capacités magiques colossales que ça semblait suggérer.

Isabella une fois complètement réactivée, une fois revenue dans le giron de Vteleni serait un atout considérable pour les fils de l'exode. Le lendemain de la lecture elle avait reçu un appel de la voyante. Cette dernière visiblement troublée par ce qu'elle qualifiait de manque de professionnalisme impardonnable de la veille, tenait à lui raconter la fin de l'histoire. Isabella ou Sarrat-Marduk comme il s'appelait alors avait eu l'incroyable privilège d'être invité à partager une place dans le transport des trois sœurs lors de l'exode qui devaient sauver leur vie de la tempête de destruction qui arrivait par le nord.

Sarrat les avait vu en pleine action, il était rentré dans l'intimité de leur magie, là où peu avaient pénétrés jusqu'ici mais cette incursion avait elle aussi été remarquée.

Comme le reste des cadres de Vteleni, Saul s'était retrouvé impressionné par tout ce que la voyante avait pu tirer des annales Akashiques d'Isabella et ce dans la transcription des écoutes comme dans ce qu'on pouvait lire entre les lignes. Les trois sages ou la reine, le roi et le banni comme on les appelleraient plus tard n'étaient pas les seuls fils de l'exode à avoir des pouvoirs. D'ailleurs dans le récit de la voyante ces derniers semblaient eux-même aussi très surpris par ce fait.

Les sœurs avaient questionné Sarrat-Marduk longuement pour connaître l'étendue de cette capacité dépassant les dons de seconde vue somme toute assez courant à cette époque comme aux autres. Sur le trajet elles traquèrent dans ses mémoires les éventuels signes annonciateurs du pouvoir observé durant la réorientation du temps. L'exploration des annales semblait indiquer qu'elles étaient ressorties bredouille de leurs recherches.

Normalement, même s'il était inexplicable ce fait majeur aurait dû être consignés dans l'histoire des fils de l'exode, mais malgré des heures passées dans les archives physiques au siège de Vteleni, Saul n'avait rien trouvé. C'était comme si Sarrat et ses pouvoirs n'avaient jamais existé. Oubli volontaire des trois sœurs ou des gens en charge de transmettre l'histoire orale à l'écrit ? Tel était la question qui avait accaparé l'attention de Saul jusqu'à ce que le fax commence à dégueuler le troisième épisode de la saga.

Une fois de plus le décryptage du texte fut une véritable torture pour Saul. Les mots arrivaient au compte-goutte, et son esprit incapable de patience essayant d'anticiper la suite partait dans mille directions. Ce compte rendu était particulièrement ardu. La voyante était peut-être fatiguée, ou moins bien connectée, dur de dire. Une chose était sûre Saul dû se coltiner la moitié du document avant de comprendre que le moyen orient avait laissé place à l'Europe de l'est. Entre l'épisode précédent et celui-ci il s'était écoulé un ou deux millénaires. Une longue période durant laquelle la diaspora avait tenté de s'établir dans la plupart des pays au sud de la méditerranée, puis en

Espagne Italie, Croatie avant de réussir à se décoller de la mer pour se perdre en Roumanie.

Sous hypnose, quelques questions de l'opérateur sur les costumes, et les préoccupations ambiantes de l'incarnation visitée permettait de se faire rapidement une idée de l'époque à laquelle celle-ci avait vécu. Pour l'épisode précédent, le manque d'interaction avec la voyante n'avait vraiment pas aidé. Parmi les cadres de Vteleni, seules personnes autorisées à consulter le compte rendu, les hypothèses fusaient. Mésopotamie antique en l'an -250, Syrie ou Jordanie quelques siècles plus tard avaient été évoqués. Quelqu'un avait même proposé la Grèce en l'an 1100. Régulièrement, sans le moindre signe avant-coureur ou la moindre explication, les trois sages battaient le rappel, et dans les deux heures qui suivaient, abandonnant, terre, maisons et meubles, la diaspora poursuivait sa route.

Pour le nouvel épisode le problème de datation ne se posait pas. L'action se situait durant ce virage radical pour leur peuple, quelques années avant ou après la création de Vteleni, quand les trois sages avaient perdu de manière définitive l'un des leurs. On était au beau milieu du « règne » d'Elizabeth et d'Emanuel. Isabella ou Adélaïde comme elle s'appelait à l'époque travaillait pour les amoureux maudits, et ce à la barbe de tous les acteurs principaux de la communauté, acteurs qui, sept siècles plus tard, occupaient aujourd'hui les plus hautes fonctions de Vteleni.

Alors que le soleil emporte avec lui ses derniers rayons, fidèle à son habitude le petit Neacsu sort de chez lui pour se rendre chez ses voisins. Ses parents croient qu'il y va pour y recevoir de l'instruction, après tout, ces derniers, les Benkner, font partie des rares personnes dans le quartier en mesure de lire et d'écrire. Comment pourraient-ils se douter qu'ils se font embobiner par un môme de six ans ? Et que les voisins sont complices de ce plan. Comment pourraient-ils se douter que Neacsu, leur propre fils, et les Benkner sont de vieilles connaissances, et qu'ils ont traversés le monde ensemble dans toutes les directions durant des milliers d'années ? Personne parmi leurs

autres compagnons de route disséminés dans toutes les villes du canton ne pourrait croire à une telle chose, encore moins les autres villageois qui n'ont jamais entendu parler de réincarnation de leur courte vie.

Un fils de l'exode né et élevé dans une famille d'étrangers, quelle idée ridicule. En plus de cinq mille ans jamais un tel phénomène n'a été observé.

Il ne s'agit pas non plus d'un enfant échangé ou enlevé. Ça fait sept ans que je parcours nos contrées, que je visite régulièrement toutes les femmes enceintes de la colonie, que j'applique le révélateur sur leurs ventres ronds puis le fruit de leurs entrailles. Non, le petit Neacsu n'est pas né de l'une d'entre elles.

Il a bien fait le bougre. Il a bien fait. Né dans la colonie il n'aurait jamais dépassé son premier anniversaire, sur ma vie, je le jure.

J'ai parcouru nos pays sans comprendre, échec après échec après échec, il était là de retour parmi nous, et pourtant il n'était nulle part. j'en était presque devenu fou. J'avais des œillères mais en même temps, comment aurais-je pu me douter de quelque chose comme cela. Samaël a toujours été plein de ressources ici-bas, mais il faut croire que son pouvoir s'étend aussi dans l'au-delà.

Choisir un sang impur, mais pas n'importe lequel à coup sûr, il a choisi de naître à côté d'une famille dont il pouvait compter sur l'indéfectible affection. Affection mais surtout loyauté.

Je n'ai même pas cherché à leur parler, à les convaincre de faire ce qu'il y avait à faire. Hors de question de prendre le risque, car sinon sentant l'étai se resserrer le petit Neacsu, pourrait très bien s'échapper de manière définitive comme il avait pu le faire dans sa vie précédente alors qu'il était connu de tous sous le nom de Samaël.

Les Benkner, ne perdent rien pour attendre. Demain aux aurores quand ils iront chacun de leur côté pour faire ce qu'ils ont à faire, ils seront suivis par les meilleurs hommes d'Elizabeth, et le moment opportun menottés, amené au château où notre reine les condamnera à l'oubli éternel. Pour l'heure, la situation du petit Neacsu est plus épineuse, j'ai promis de m'en charger personnellement et je tiendrai mon serment, ou en tout cas telle est mon excuse pour faire ce que je

vais faire.

Nous sommes maintenant profondément enfoncés dans la forêt et n'avons pour seule compagnie que le hululement des chouettes. Ce que je m'apprête à faire est interdit et pourrait me coûter très cher, même pour moi, fidèle parmi les fidèles.

Plus forte que ma loyauté : ma curiosité.

J'ai entendu les rumeurs. J'ai entendu des comptes rendus de seconde et de troisième main, mais maintenant je veux aller à la source et entendre l'anathème, alors je retire le bâillon et je fais boire à l'enfant de quoi assommer un cheval.

« Si tu as quelque chose à dire Samaël, c'est le moment. Tu as peu de temps avant de t'écrouler assommé alors fait vite.

— D'incarnation en incarnation tu es de plus en plus avisé, un jour ça se retournera contre toi. Certaines personnes craignent ce qu'ils ne peuvent contrôler. Là, j'imagine qu'Elizabeth ne t'a pas vraiment autorisé à m'écouter, alors quel genre de transgressions commettras-tu dans dix ou vingt incarnations ? Que fera-t-elle quand elle verra qu'elle ne peut te contrôler et que tu en sais beaucoup plus que tu ne devrais.

— Ton temps est compté, alors je te conseille de laisser de côté les manigances et me dire quelle est cette vérité pour laquelle tu vas mourir définitivement.

— Je n'ai rien fait de bien fou, je veux dire, pour un mouton c'est de l'ordre de l'impensable, mais pour un berger, j'imagine que c'est un passage obligé. Ce que j'ai vu de l'autre côté... comment aurais-je pu continuer ? Tout d'un coup je n'étais plus guide mais homme de main, je...

— Je ne comprends rien.

— Adelaïde, je te parle de l'œil, de cette étoile lointaine que l'on ne peut voir que certains soirs de nouvelle lune. Là-bas, ils sont plus malins que nous, certes, ils savent faire des choses qui dépassent nos sens et notre intellect c'est certain mais ce ne sont pas des dieux, juste des êtres vivants qui naissent et qui meurent comme nous.

« Nous leur offrons notre dévotion, notre cœur, notre âme.

« Nous les prions nuit et jour.

« Et s'ils ne se nourrissent pas de notre sang c'est quelque chose d'encore plus précieux qu'ils nous prennent toute notre vie. Nous sommes aveuglés par leur plans, écrasés par l'éternelle récapitulation de notre histoire. Nous nous moquons des innocents et de leurs faux dieux, mais nous ne valons pas mieux. Nous sommes autant perdus qu'eux. Dans l'espoir d'ascension nous avons oubliés de vivre nos vie, étranglé par notre communauté nous avons oublié de respirer.

« Un autre monde est possible pour nous, un monde terrifiant car dépourvu du confort des fausses croyances.

Je ne peux m'empêcher de protester d'un « Je ne me sens pas prisonnier. Je joue le jeu, je fais les gestes mais je me sens libre. Ce que tu dis ne me fait ni chaud ni froid. Je suis déçu.

— J'espère bien, dit l'enfant avant d'être pris dans un long bâillement.

— Pardon ?

— Tu n'es pas comme les autres, dit Samaël peinant à ouvrir les yeux. Depuis que tu nous as vu jouer avec le temps, je te suis attentivement. J'ai coupé une à une tes ficelles. Vivant ou mort tchick tchick, je t'ai fait dire des choses puis te les ais faites oublier. Tu es libre. Tu restes juste parce que tu as envie de rester. Aujourd'hui, tu caches bien ta divergence, mais demain ?

— Je suis censé faire quoi de tout ça ? Tu crois quoi ? Que je vais prendre la suite, que je vais jouer aux prophètes maudits. Que je vais risquer ma vie pour leur dire que les dieux ne sont pas des dieux et que la fin tant attendue n'arrivera jamais ?

— ...

— Réponds moi », dis-je en secouant le petit corps.

Il reste silencieux alors je le gifle. Je crains bien que ça soit terminé quand il semble traversé par un sursaut de conscience.

« Alors quoi ? Tout ça pourquoi ?

— Tu es libre. C'est très simple. Tu es complètement libre et ... à tout moment...

Des derniers mots comme arrachés au forceps.

J'en veux plus. Tellement plus. Quelle idée de droguer l'enfant. J'étais persuadée qu'il tenterait de m'ensorceler malgré les menottes confectionnées par Emmanuel. Quel imbécile.

Je sens que cette erreur va me poursuivre pendant longtemps.

J'étais à deux doigts d'avoir servi sur un plateau d'argent le grand secret... à deux doigts...

Dans la nuit

Dans la forêt

Je hurle à m'en détacher l'âme.

De toute évidence j'aurai dû déposer Neacsu et prendre congé. Emanuel n'est plus que l'ombre de l'homme vaillant que j'ai connu en grandissant. Il s'est perdu et peut être même dissolu dans sa dévotion pour la reine. De roi il est devenu simple sujet. Il s'est donné corps et armes, il lui a abdiqué pouvoir et responsabilité.

Pourquoi ? ça j'imagine que je ne le saurai jamais.

Amour et passion, l'excuse me semble légère.

Homme chien de garde, amant jaloux, l'ombre du roi de jadis ne me porte pas en son cœur. Son regard est voilé par les soupçons. Je croyais que c'était par ce que la reine entretenait à mon égard un grand intérêt, mais maintenant dans le donjon je me demande s'il n'a pas flairé mes ficelles coupées.

Et moi, assoiffée de réponse je ne me suis même pas proposé, je me suis imposée. Je veux, ais je dis, voir le fruit de mes sept années de labeur.

Et me voilà dans le cœur des cœurs assistant au point final de décennies de dissensions. Et oui, des décennies car ...

Ma pensée s'interrompt alors que l'enfant, menotté aux accoudoirs d'une chaise à saignée semble revenir à lui. Il a un regard doux pour moi et ignore complètement les simagrées des deux amants. Emmanuel porte à ses lèvres une coupe remplie du sang de l'enfant, il boit puis se tourne vers Elizabeth et à travers ses lèvres pincées crache sur son visage albâtre une nuée couleur vermeil.

Le crachin ruisselle et offre aux yeux de la reine des larmes de sang.

L'enfant, stoïque, ne dit rien.

Pas de révélation ni de délation.

Il continue de me fixer, et je me demande si sa quiétude ne cache pas un dernier sort, où s'il ne serait pas en train de couper le dernier lien me reliant à la colonie.

J'ouvre grand mes écouteilles, j'aiguise mes sens, mais la crasse obscénité des deux amants ne me laisse pas vraiment la place pour penser ni sentir.

Elizabeth prie les dieux de derrière la porte.

Elle condamne l'enfant vieillard pour tous ces blasphèmes et hurle son intention. Jamais plus il ne pourra s'opposer. Jamais plus il ne pourra se rappeler. Pas un corps ne pourra garder de trace des milliers d'années récapitulées encore et encore.

Quelle stupidité !

N'a-t-elle pas compris qu'il était aussi fort d'un côté du voile que de l'autre, et que si elle ne bannit ici, il restera de l'autre côté et de là il se battra de toute ses forces.

Je vois la fin de notre peuple.

Je vois nos futurs avatars s'enracinant dans les foyers innocents. Je vois des milliers de dormeurs qui ne se réveilleront sans doute jamais. Je vois que Samaël est exactement là où il le voulait. Il l'a menée par le bout du nez. Je vois dix ans de préparation arriver à terme. Mais je vois aussi la vie d'exil qui l'attend. Quand les deux autres en auront terminé avec lui, jamais plus, il ne pourra fouler cette terre. Unissant sa force aux leurs, il accepte, il accompagne, il se crée une cachette dans l'œil du cyclone. Par de là la mer déchainée, Moïse au pied sec dans cinq mètre carré... pour l'éternité.

Je vois tout ça mais ne dit rien.

J'ai l'impression qu'il me fait un clin d'œil à moins que ça soit moi.

En tout cas, je me sens soulagée.

Sans regret.

J'ai suivi ces trois pendant si longtemps, visage anonyme au début, fidèle allié par la suite. Dévot déçu de voir stupidité et dégénérescence dans toute cette splendide brutalité.

Peut-être que sur ce point je me suis avancé vite car plutôt que de lui trancher la gorge et de s'en retourner à ce qui reste de leur vie la reine et l'ombre de son roi, ils ont décidé d'offrir à Samaël un final inoubliable. Une substance dont le pouvoir de corrosion est à même de dépasser la barrière du temps. Ça n'a rien d'une improvisation quand on voit le dispositif utilisé.

Un goutte à goutte, au-dessus de l'enfant.

Mille morts à chaque instant.

« Tu n'as nulle part où t'échapper, dit Elizabeth. Difforme et taché pour l'éternité. »

L'enfant n'est plus stoïque.

Il crie et supplie.

Emmanuel, ce chien, montre les dents et bave, il est de toute évidence en érection.

L'odeur âcre et pourrie violente mes narines.

Je peux sentir que si je reste dans la pièce jamais plus je ne pourrais sentir. Ni dans cette vie ni dans une autre.

Je laisse derrière moi le souvenir d'un triumvirat bienveillant et omniscient. Accablé par le poids de plusieurs milliers d'années je peine à marcher, tout ce dont je rêve c'est un lit où dormir pour l'éternité.

Qu'est-ce que ça veut dire être une bonne amie ?

Regardant une série inintéressante en compagnie de Serena, Mélissa s'interrogeait.

Jusqu'à sa conversation avec sa coloc d'amour à ce sujet, la question ne s'était jamais posée pour elle, mais depuis ça n'arrêtait pas.

Elle se demandait « qu'est ce qui ferait plaisir à Serena ? » et elle ne s'arrêtait pas là. Elle faisait son possible comme maintenant pour mettre en application les réponses qui lui venait.

Est-ce qu'elle avait envie de regarder « Charmed » à la télévisions. Carrément pas ! Mais Serena appréciait de regarder la télévision en compagnie, alors Mélissa faisait ce que personne d'autre n'avait le courage ni la volonté de faire, elle se goinfrait cette série pourrie avec Serena... et surtout elle gardait pour elle ses commentaires. Par moment elle ne passait pas loin de s'étouffer avec son propre fiel et toutes sorte de remarque sarcastique qu'elle devait garder pour elle.

Dring dring fit la sonnette.

« J'y vais » dit Mélissa et s'éloigna des sœurs Halliwell et de leur style pourri et se précipita vers l'interphone. « La coloc de OUF j'écoute

— Est-ce que Serena est là ? » demanda une voix dans le combiné.

Mélissa eu besoin de trente seconde avant de comprendre qui était cette personne qui n'avait pas la correction de se présenter. C'était l'ex de Serena.

— Qu'est-ce que tu veux Maurice ?

— Je veux parler à Serena.

— Et tu devrais peut-être te demander si elle, elle a envie de te parler, non ? Elle répond à tes appels et tes SMS ?

— Non », répondit Maurice en étirant longuement le petit mot. Mélissa pouvait presque sentir l'alcool de son haleine malgré les trois

étages et l'interphone.

— Alors si elle ne veut pas te répondre, fout lui la paix. » dit Mélissa en raccrochant l'interphone.

« C'était qui ? » lui demanda Serena alors que Mélissa prenait place à l'autre bout du canapé.

« Ton ex.

— Mais tu aurais dû...

— T'inquiète, c'est réglé. »

Serena soupira et reporta son attention sur les frasques de Prue Halliwell... jouée par l'autre pseudo rebelle de cette série naze à en mourir ... Beverly Hills.

« Dring dring » fit la sonnette.

Serena soupira de plus belle.

Et alors qu'elle était sur le point de se lever, Mélissa la coupa d'un geste. « Tu ne lui dois rien. Se pointer à neuf heures du soir sans prévenir ce n'est pas correct. En plus il est bourré.

— Bourré ?

— Je crois. Quelque chose dans sa voix. »

Dring dring insista cette foutue sonnette.

« Ya personne pour répondre ? » cria Frédéric au loin.

— Personne n'y va, cria Mélissa, c'est Maurice qui harcèle Serena.

— Ok, répondit Frédéric avant de fermer la porte et de concentrer son attention sur le garçon musclé qu'il avait ramené dans sa chambre.

— Tu ne crois pas, que ça serait plus simple, dit Serena avant d'être interrompue par la sonnerie tonitruante. Ça serait peut-être plus simple de lui parler.

— Ne t'inquiète pas il va se lasser. Monte le son on va finir par ne plus rien comprendre à l'histoire. » Mélissa regarda l'écran avec détermination.

Après deux longues sonneries il y eu comme une accalmie.

Mélissa tendit l'oreille et pria.

L'oreille tendue et la respiration suspendue, elle se dit qu'elle aurait peut-être dû raconter un mensonge à Maurice. Serena travaille, elle n'est pas là, ou un truc comme ça.

L'oreille tendue, le regard vide, la respiration qui reprend ses droits et là boum boum boum.

Serena et Mélissa laissèrent échapper un cri.

« Tu devrais gérer ça ! », dit Anita au loin. Elle semblait énervée.

« Qui tu ? » eut envie de demander Mélissa.

« Serena, braillat Maurice.

La voix était si forte qu'on aurait pu croire qu'il était dans l'appartement.

La porte était-elle fermée à clé ?

En l'absence de verrou automatique comme tout appartement digne de ce nom, à la coloc, tout le monde était bien discipliné et tournait deux fois le verrou en rentrant.

Tout le monde sauf Anita... et si... et si elle était arrivée la dernière ?

Mélissa se leva et regarda dans la pièce à la recherche d'un objet, un truc long, un truc pointu, un truc qui fait mal, un truc pour se protéger.

Quand son regard s'en retourna sur le canapé, celui-ci était vide.

« Serena ! » cria-t-elle.

Elle se précipita vers la porte d'entrée. Serena n'était plus qu'à quelques centimètres de celle-ci. Elle levait la main.

« Serena, stop, ne le laisse pas rentrer. »

« Serena ouvre moi, cria Maurice de derrière la porte, Serena ! »

« Qu'est-ce que c'est se foutoir ? » demanda Frédéric torse nu derrière Mélissa.

« Maurice va-t-en ou on appelle les flics.

— Je m'en fou, je veux parler à Serena.

— Maurice, dit celle-ci d'un volume normal mais qui semblait presque un murmure dans la cacophonie ambiante, surtout avec la télévision hurlant ses publicités.

— Je dois appeler les flics ? » demanda Frédéric.

Serena répondit non d'un geste de la main, puis se tournant de nouveau vers la porte elle demanda à Maurice ce qu'il voulait.

« Juste parler, Ser, juste parler.

— C'est quoi ce foutoir demanda une autre voix au-delà de la porte.

— Mêlez-vous de votre cul, répondit Maurice.

— Merde, merde, merde, dit Frédéric entre ses dents, il ne manquait plus que ça.

— Si je te laisse rentrer tu te calmes, demanda Serena.

— Non, dit Mélissa en s'interposant. Elle l'avait dit sans un bruit mais avec tous ses muscles et toutes les cellules de son corps. Non ! Murmure déterminé.

« Oui, promis, répondit Maurice de l'autre côté de la porte.

Serena s'avança d'un pas vers la porte, puis se retourna. « Frédéric je te laisse arranger les choses avec les voisins ? puis à Mélissa, tu te tais et tu ne bouges pas, et enfin à Anita, toi rentre dans ta chambre. » Mélissa n'avait jamais vu ça chez Serena, cette détermination tranquille, cette détermination sans appel, alors elle fit un pas sur le côté et laissa l'étrange apparition ouvrir la porte.

« Maurice, salon. » dit celle-ci. Son ex, subitement dégrisé, lui emboîta le pas d'un air penaud. Mélissa regarda Frédéric enfile un t-shirt et passer la porte d'entrée.

« Mélissa. » appela Serena du salon.

Quand elle arriva, Maurice lui barra la route. « C'est de sa faute, tout ça, c'est de sa faute, dit Maurice.

— C'est avec elle ou c'est sans moi, dit Serena.

L'ex, expira, ses épaules s'effondrèrent d'un étage ou deux et il se traîna vers le gros fauteuil. Serena et Mélissa s'installèrent sur le canapé, la première sur la place la plus proche de Maurice, la seconde à l'autre bout, et ce après un petit détour pour éteindre la télévision.

Le silence se fit écrasant.

« Tu voulais me dire quelque chose, demanda Serena.

— Tu es sûre que tu veux qu'on fasse ça devant elle ? » demanda Maurice, et devant le hochement de tête de son ex, il ajouta résigné « effectivement on va voir si les couteaux elle sait aussi les enfoncer en te regardant droit dans les yeux. C'est ça le truc, ce dont je voulais te parler, c'est elle qui te met des idées dans la tête et après tu me régurgites ça au téléphone et raccroche avant même que je puisse te répondre quoi que ce soit.

— Je ne crois pas que ce soit très juste. J'ai raccroché car je voulais une conversation pas des hurlements. Tu es prêt à parler sans faire ton petit caïd ?

— Mon petit caïd ? Ça sort d'où ça ? » Serena lui indiqua d'un regard qu'il commençait déjà à monter en volume. « J'étais en colère, oui j'ai parlé plus fort, peut être très fort, mais ce n'est pas comme si tu étais obligée de rester l'oreille dans l'écouteur. Le caïd, non, ça, ça n'est pas moi. Ce mot, c'est d'elle ?

— Donc je n'étais pas juste, je ne t'ai pas laissé t'exprimer. Pourquoi pas. Si tu es capable de ne pas t'enflammer je t'écoute. Tu veux me répondre quoi ?

— Je, je ... ok, désolé laisse-moi trente seconde, que je te fasse ça de manière cohérente, structurée, dépassionnée, ok ... ok... bon, commençons, en trois points : toxique, raciste, jugement... même si j'imagine que... bref...ok, non, le plan. Bon, tu m'as dit que notre relation était toxique pour toi, et ça je l'apprends le jour de la rupture. Jamais un reproche et là, d'un seul coup, 'non c'est plus possible'. Toxique en plus... ça n'est pas toi, ça n'est pas ton vocabulaire, c'est du pur Mélissa, c'est un mot qu'elle emploi régulièrement.

— Quel est le rapport, demanda Mélissa. Il n'y a pas de marque déposée, tout le monde peut l'utiliser.

— Mélissa ce n'est pas le moment, dit Serena, c'est à moi de répondre. » elle se tourne de nouveau vers Maurice. Tout n'était pas parfait, ce n'est pas comme si je ne faisais pas la tête. Je sais que peut être je n'ai pas verbalisé mais...

— Juste une seconde Serena, dit Maurice. Pour être cohérent, si c'est ok avec toi j'aimerais pouvoir tout dire en un seul bloc, ça fait un moment que ça me pèse, que ça me ronge et que j'ai mon monologue qui me travaille. Tu peux prendre des notes si tu veux, tu prends cinq minutes pour réfléchir et après on a une conversation... si ça te va.

— Ok, pourquoi pas. Je t'écoute.

— Tu es sûre que tu ne veux pas prendre de note ?

— Non ça ira.

— Vraiment ?

— Tu te payes ma tête ? Là t'es limite insultant, non, c'est non !

— Je veux te donner toutes les chances de noter tes désaccords et les adresser histoire qu'ils ne me soient pas ressortis plus tard alors qu'on a enterré la hache de guerre.

— Je ne suis pas ton ex, je crois qu'on la très clairement établit, non ? » demanda Serena. « Et deuxio je n'ai pas besoin que tu t'occupes de moi, que tu prennes les devants et me protèges. Si j'ai quelque chose à dire, j'ai une bouche pour le faire.

— Ok, donc on est bien clair que cette histoire de toxicité c'est du flan. Je ne peux pas être toxique du jour au lendemain, si tu avais un problème, et je dis bien un vrai problème et non de légères frustrations, comme tu viens de le montrer tu es capable de te défendre. Donc voilà pour moi, tu as été manipulée. Si tu m'avais dit : tu ne m'attires plus ou je ne t'aime pas... aucun problème je ne vais pas te forcer, et si à la fin de la conversation c'est ta conclusion je ne reviendrai pas te casser les pieds à dix heures du soir, je ne t'appellerai plus, mais avant ça, il faut juste qu'on soit honnête et qu'on mette les choses à plat bien proprement.

« Ok, deuxio, le racisme. Là, franchement c'est quoi cet argument ? Tu me connais depuis combien de temps ? Tu as vu mes amis à la cité ? Je n'ai jamais été raciste de ma vie. Ça sort d'où ? Tu me dis que je ne parle en mal que de mes élèves arabes, je ne t'ai pas parlé de Bryan et de Kévin ? Et pas qu'une fois je crois.

— Je sais, ça m'est revenu après.

— Je ne suis pas mes amis, je suis d'accord avec toi Thierry a fait un certain nombre de remarques lors de la dernière soirée qui étaient...

— raciste, je crois que le mot que tu cherches c'est raciste, le coupa Mélissa.

— Admettons, Thierry est un rien raciste sur les bords et encore...

— Comment ça peut être ton ami ?

— Mélissa, dit Serena avant que Maurice ne l'interrompe d'un index levé.

— Développe, dit Maurice, je pense qu'on est sur une piste intéressante.

— Si tu sais qu'il est raciste, comment tu peux être son ami, demanda Mélissa. À moins bien sûr que tu n'ais des sympathies inavouées.

— Ok, donc une personne raciste et une personne non raciste ne peuvent être amie ? c'est ça. Un bon raciste est un raciste mort... t'imagines le niveau d'intolérance pour raconter un truc du genre. Tué pour ses opinions !!!! A la rigueur, je veux bien, deux extrémistes, un pur raciste et un pur anti raciste, qu'ils ne puissent s'entendre, pourquoi pas. Mais là, à t'entendre, c'est amitié impossible, coupable par association. Tu sais que le racisme c'est une opinion, stupide à mon avis mais juste une opinion, ce n'est pas une maladie contagieuse. Les racistes n'ont pas besoin d'être mis en quarantaine ou jeté au fond d'un puit.

— Non je ne suis pas d'accord dit Mélissa. Tu discuterais toi avec un... Je ne sais pas, un pédophile par exemple.

— Pourquoi pas, je n'ai pas dix ans je ne crains rien. Discuter ne va pas me tuer. Je pourrai même manger avec lui, mais c'est clair que je ne m'afficherai pas avec lui.

— Et pourtant tu t'affiches bien avec Thierry.

— Ce n'est pas la même chose, si je m'affiche avec un pédophile, un gosse pourrait croire qu'il n'y a aucun danger à discuter avec ce type, et ça pourrait avoir des conséquences pour ses fesses. Par contre comme je te l'ai dit le racisme n'est pas une maladie, et je pense au contraire qu'en discutant avec des gens qui sont raciste du moment que tu ne vas pas dans leur sens et que tu restes toi-même, et que tu argumentes gentiment tu peux les faire changer d'avis. Leur problème est une généralisation à outrance. A chaque fois que tu pointes du doigt un arabe, un juif ou un noir qui fait un truc cool, leur château de carte s'effondre. Vu les petites piques que m'envoyait Thierry durant la soirée, Serena, tu devais bien te rendre compte qu'on n'était pas aligné sur ces questions.

« Le truc c'est que le racisme il existe sous beaucoup de nuances. On est loin de tous les arabes sont inférieurs à tous les français, ou un truc du genre, à l'ancienne. Thierry lui il a des potes arabes, il est

farouchement anti islam et anti rap français, c'est adjacent comme position, c'est pas vraiment le pur racisme que tu as en tête. Moi perso je vomis le rap français à part IAM et Assassins et d'autres trucs conscients et la Caution , un peu NTM, MC Solaar aussi... mouai, en fait je déteste la Fonky Family , je la déteste avec toutes les cellules de mon âme, c'est grave docteur.

— Et pour l'islam, dit Mélissa, j'avais l'impression...

— Tu vois moi je vois tous les jours des parents musulmans, et je peux voir l'impact positif de cette religion sur leur famille ... et à côté j'en vois d'autres de la même religion ou celle-ci a un effet négatif, ça dépend des imams ça dépend des gens plus que de la religion... perso je n'en ai rien à foutre qu'une femme soit voilée, ça ne me fait ni chaud ni froid, je n'y vois pas une femme dégradée ou un truc du genre comme mes potes que tu détestes. »

Mélissa qui elle, vomit les femmes voilées, se retrouve bloquée, frustrée et même en colère. Cette enflure venait de tourner les tables et il le savait. Même si Mélissa ne disait rien maintenant, Serena connaissait sa position par rapport au voile et il y avait fort à parier que Maurice la connaisse aussi. Tout d'un coup il était du côté progressif et détendu et elle se retrouvait en compagnie de Thierry et des autres réacs de son espèce. Argggh

« On a été dressés les uns contre les autres, reprit Maurice. Et pendant ce temps le parti unique pille la France. Les politiques se permettent n'importe quoi sachant qu'on a tellement peur de l'épouvantail et qu'on a pour lui une haine démesurée. Chaque conversation politique finit par un point Godwin. Avale la merde que je te chie dans la bouche ou tu es un nazi.

— Parti unique, demanda Mélissa en regrettant instantanément sa question.

— PS ou RPR où est réellement la différence ? Colorié en rose ou en bleu c'est le même tas de merde. Bref, je me suis égaré, revenons à mon argumentaire avec le troisième point le jugement. »

« Ah, ah, se dit Mélissa d'un ton triomphant, j'ai hâte de voir comment tu vas te sortir de celui-là. »

— Et bien pour ce point-là je pense que tu as mis le doigt sur un vrai problème. Et je suis désolé de t'avoir blessée. J'aimerais être encore capable de dire c'est pour ton bien. Pendant longtemps j'ai cru que c'était la raison derrière mes jugements perpétuels, c'était limite une marque d'amour que je me disais. Je suis très fort pour rationaliser, mais la vérité c'est que c'est plus compulsif qu'autre chose. Ce n'est pas de l'amour c'est de la haine... je veux dire... je t'aime Serena, je t'aime pour de vrai, mais ces jugements, c'est un poison qui détruit tout, qui ronge tous les bons sentiments, je les garde pour moi, ça monte en pression et je vois mon amour qui chute à vue d'œil et là je me rends compte qu'en parlant, en m'exprimant, et te corrigeant, c'est toi que je blesse. Je suis coincé. Cette année, mais quelle horreur ! C'est l'année où je paye l'addition. Tous mes problèmes non réglés m'ont explosé au visage.

« Tu croyais que j'ai quelque chose contre les arabes, juste contre ceux qui m'emmerdent mais je sais que le problème c'est la pauvreté, c'est le manque d'éducation... ce n'est pas un problème ethnique ou religieux... même si ces facteurs peuvent être aggravant.

« Je sais surtout que je n'aide en rien. L'année dernière avec mes petits bourges, oui ce que je faisais avait un sens mais là pas le moindre. C'est comme si j'envoyais des encyclopédies à des gens en train de mourir de soif. Et quand tu leur donnes quelque chose de liquide, c'est de la pisse, c'est frelaté, c'est de la propagande bas de gamme sur l'égalité, sur le civisme, les droits et devoirs du citoyens comme si voter aller changer quelque chose à leur vie : deux partis identiques et un épouvantail. Désolé je ne suis pas psy, je ne suis pas éduqué, je ne peux rattraper quinze ans de négligence parentale ouverte ou larvée avec deux heures par semaines même avec vingt-quatre gosses par classe.

« Pire encore, c'est l'autorité que j'ai. Je l'ai en perfusion de la part du rectorat, de l'éducation nationale, du président de la république, le Satan du moment. Je suis l'héritier de cette nébuleuse de corruption, et ainsi connecté, personne n'est épargné, tout le monde est corrompu d'une manière ou d'une autre. Ne serait-ce que par notre silence complice. Je t'ai déjà parlé de mon dirlo, il est cool avec nous alors on

laisse passer la manière dont il traite les agents de service et sa gestionnaire. L'institution est maltraitante, c'est un pachyderme, un monstre qui n'a aucun égard pour l'individu surtout s'il est faible. Tu verrais comment on traite les précaires ! Les contrats de merde qu'on leur offre... on se dit 'ils n'ont qu'à passer le concours !' On les voit limite comme diminuant notre statut... ils font le même travail que nous et sont mal traités, ils l'acceptent, donc ils le méritent, et donc nous aussi on le mérite un peu. Être prof ce n'est finalement pas glorieux.

« On bosse pour un gouvernement corrompu, une bande de criminels qui démantèlent démantèlent... On bosse pour le mal incarné, alors on rationalise, tant qu'ils ne s'attaqueront pas trop violemment aux profs, ça devrait aller, on se rassure en pensant aux pays infortunés et à l'épouvantail, toujours ce putain d'épouvantail, histoire de stopper tout débat, toute réflexion... Le gouvernement nique tout le monde de plus en plus, il éviscère la classe moyenne à commencer par ses fonctionnaires, mais pas de manière trop ouverte, tôt ou tard ça va rebondir qu'on se dit, ça va aller, on a encore un coussin de sécurité, on a la culture pour nous, on a nos putains de vacances, tout va bien aller, on y croit, mais tôt ou tard ils viendront aussi pour nous. Et pendant ce temps on dit aux gosses vive la démocratie, vive les mots creux et la langue de bois, de temps à autre on fait style d'être un peu défiant puis on s'en va têter les pis empoisonnés de la grande putain...

— Désolé de t'interrompre dit Mélissa mais quel est le rapport avec le jugement, et c'est quoi ce déballage ? On doit s'apitoyer sur toi, Serena doit rester avec toi de peur que tu te suicide, c'est ça le truc ?

— Non je ne suis pas suicidaire bien au contraire. Au contraire, demain je vais rédiger ma lettre de démission, je vais enfin être cohérent avec moi-même.

— T'es sûr ? » demanda Serena, « la sécurité de l'emploi, les vacances, tu vas tout foutre en l'air parce que tu es dans un mauvais établissement cette année ?

— Et l'année prochaine, rajouta Maurice.

— Et l'année prochaine, ok, soit, mais regarde un peu, avec les petits bourges... si tu pouvais les avoir de nouveau, si tu pouvais aller à Feuchères par exemple, ton job aurait du sens, tu contribuerais positivement à leur éducation.

— Alors je dois serrer les dents et attendre de pouvoir arrêter de faire semblant d'aider des gosses en difficulté, pendant un an, deux ans... Bon, je dois avouer que ma décision c'est aussi pour mon confort. Passer ma journée à leur gueuler dessus, à chercher à les intéresser à un truc dans lequel je ne crois plus... je dois les punir alors que je comprends leur révolte, leur envie de jouer. Au lieu d'être impeccable et implacable je suis tantôt complice, puis colérique et haineux... par moment je déteste certains de ces mêmes, avec ce qu'ils font à mon cours, à moi, le manque de respect fondamental et sans ambages, sur le moment je voudrai qu'ils crèvent... tu te rends compte ? Je n'ai pas la force du père en moi, je suis désolé. Et je vois des collègues autour de moi, forts, puissants, des arbres indéboulonnables, parlant d'un ton égal, et moi avec ma voix parant dans les aigus quand je m'énerve, toute geignarde, pathétique, je serai à leur place que je me marcherai dessus moi aussi.

« Donc oui ma tirade sur l'humanité prédatrice.... Je le pense réellement, mais c'est plus genre j'y pense et puis j'oublie... j'ai appris à vivre avec, à être un violeur, un esclavagiste, un meurtrier sans trop de culpabilité. Par contre pour le reste, on est en aout que j'ai encore des cauchemars, on pourrait croire que j'ai fait le Vietnam alors que j'ai fait juste un an en ZEP, et qu'en un an, j'ai vu toute ma personnalité, tout ce que je croyais de vrai en moi, j'ai vu tout ça partir aux chiottes. J'ai toujours été dans le jugement mais pas que contre les autres, contre moi-même aussi. Je le voyais comme un aiguillon me poussant vers la perfection, mais cette année, pour la première fois, j'ai vu la noirceur qui allait avec. J'ai vu enfin déformée et grotesque cette colère permanente qui s'était toujours cachée derrière mes mots et mes reflexes. »

Maurice était inarrêtable et bien sûr Serena tomba dans le panneau. Oui il ne menaçait pas de se suicider personnellement, juste de suicider

sa carrière, sa vie professionnelle. Et Serena maintenant le raisonnait, elle le cajolait, elle le voyait petit enfant blessé ayant besoin d'être consolé. Un numéro d'ado rebelle, le monde est pourri, ouin, ouin et elle devait être en train de tremper le canapé.

À plusieurs reprises Mélissa essaya de s'extirper, de se faufiler et d'éviter d'être témoin de ce crash prévisible, mais à chaque fois Serena l'en empêcha. Regarde ma force, regarde ma détermination, je suis capable de foutre ma vie en l'air toute seule, par ma volonté !



Saul Goldfish frappa deux coups secs contre la porte, recula d'un pas et attendit. De loin il devait ressembler à un grand petit garçon sacrément travaillé par l'envie d'uriner. Il se tortillait, battait la cadence, tournait sur lui-même... c'était de pire en pire. Pris entre l'angoisse de se faire prendre et l'excitation de faire enfin quelque chose de vrai, quelque chose pour lui-même, il s'était trouvé dans l'incapacité de dormir

Il prenait un risque inconsidéré.

Si jamais ce qu'il s'apprenait à faire s'ébruitait, si jamais quelqu'un à Vteleni l'apprenait, il était peut-être bon pour la mort éternelle. Peut-être pas la version barbare décrite par la voyante d'Isabella, mais une qui serait tout aussi définitive. Adieu l'exode, Vteleni, et quatre mille ans d'histoire.

« Jeremy Abristein, demanda, la femme qui venait d'ouvrir la porte. Une fausse blonde d'une quarantaine d'année à la mise étrangement conservatrice pour quelqu'un de sa profession.

— Lui-même », répondit Goldfish. Il n'allait bien évidemment pas prendre ce genre de rendez-vous sous son vrai nom.

« Vous avez plus d'une demi-heure d'avance.

— Désolé, je n'avais qu'une vague idée de la durée de la course de taxi de mon hôtel jusqu'à chez vous. » mentit Goldfish. La vérité c'était qu'attendre à l'hôtel ou dans sa salle d'attente, quelle différence ?
« Vous êtes avec un client ?

— Non, mais je ne peux pas vous prendre non plus tout de suite. Ce genre de séance me demande un certain temps de préparation. Il vous faudra patienter dans la salle d'attente. »

Contrairement à l'impression donné par la bâtisse, une demeure néo victorienne ayant connu des jours meilleurs, l'intérieur était ultra

moderne : blanc et gris, neutre, professionnel autrement dit sans âme. La réponse ironique de l'ultracapitalisme à l'architecture soviétique. Un environnement idéal pour recevoir des cadres et des chefs d'entreprise, pas vraiment les huluberlus qu'on pourrait attendre en consultant le site internet de ce cabinet.

Mais où étaient les cristaux, les vapeurs d'encens, la musique new Age, et la fontaine à brume ?

Dans cette salle d'attente la seule décoration était un portrait en noir et blanc format A3 d'un vieil homme.

Milton E Erickson (1901 — 1980) disait le cartouche flottant à deux centimètres au-dessus du bord inférieur du cadre.

Milton, ça lui fit penser à John Milton, le poète anglais ayant écrit « Le paradis perdu » et « Le paradis retrouvé » deux recueils qu'il appréciait incarnation après incarnation depuis plus de trois cents ans. Mais non ce n'était pas le bon Milton.

Saul se demanda si McCalman, qui s'occupait de ses régressions depuis sa réactivation, connaissait ce fameux Erickson. En fait à bien y repenser il ne savait pas grand-chose sur l'hypnotiseur s'occupant du secteur ouest. Il connaissait de cet employé de Vteleni seulement le visage et le ton de voix monocorde. Comme un psychanalyste freudien barricadé derrière la peur du transfert, en trente ans à explorer les passés de Saul, jamais le petit chauve ne lui avait offert quoi que ce soit de personnel en retour.

Les pieds dans les starting-blocks, prêt à être hypnotisé par cette femme qui faisait dieu sait quoi pour se préparer de l'autre côté de la porte, Saul se sentit coupable, un peu comme s'il faisait des infidélités à McCalmann.

Mais c'était une infidélité nécessaire.

Les cadres de Vteleni courraient dans tous les sens comme un poulet fraîchement décapité et se concentraient sur cette pauvre Isabella en cavale depuis qu'elle s'était rendue compte qu'elle hébergeait un type essayant de faire revenir dans notre monde une foutue psychopathe. Ils courraient, courraient, en loupant l'essentiel, les révélations obtenues par la voyante décodeuse d'annales

Akashiques. L'histoire des fils de l'exode ressemblait de plus en plus à du gruyère, et de toute évidence, contrairement à ce qu'on lui répétait depuis des milliers d'années, explorer par la pensée les vies de l'autre côté de la porte des étoiles ne provoquait pas la folie.

Certes on pourrait qualifier le comportement de Samaël de complètement fou, mais la vérité, c'était que ça relevait plus de l'hérésie que de la folie. Saul n'avait pas la moindre idée de ce que le banni avait pu voir en s'aventurant là-bas, et il mourrait d'envie de le savoir. S'il avait pu il aurait fait appel à la voyante d'Isabella, mais même si elle n'était pas sous surveillance, le français de Saul était bien trop limité pour pouvoir faire sens de ce qu'elle lui raconterait.

En cherchant des lectrices d'Annales sur internet, il avait été séduit par le slogan du site de Sienna Hutchinson :

« Toutes vos vies, jusqu'à l'autre bout de la galaxie »

Certes elle ne faisait pas de lecture d'annales mais elle proposait, peu ou prou, le même service au travers de régressions hypnotiques. Saul avait pris un rendez-vous sans réfléchir. Ce n'est qu'après que l'idée d'un faux voyage d'affaire à Portland pour couvrir ses arrières s'était imposé. Et c'est encore plus tard qu'il avait réalisé qu'en plus de l'information, il allait avoir en bonus vision et sensations.

Le carillon d'une grande horloge invisible se fit entendre, et Sienna comme un petit coucou mécanique bien huilé sortit la tête de son cabinet juste le temps de lui demander de l'y suivre.

Si Sienna utilisait l'hypnose depuis bientôt vingt ans dans le cadre de thérapie et de coaching professionnel, cette histoire de régression vers des vies antérieures était un développement tout récent. Elle utilisait actuellement le même lieu pour les deux activités mais vu la demande exponentielle pour la plus ésotérique des deux, il était plus que temps d'ouvrir un autre cabinet ailleurs histoire de différencier ou peut-être même carrément d'arrêter tout bonnement celle qui l'avait portée et faite manger pendant deux décennies.

Sienna parla de ce changement avec enthousiasme. A la base, si elle avait entendu parler plusieurs fois de régressions passant spontanément la frontière de la gestation et se perdant dans les couloirs

du temps, elle avait toujours mis ça sur le dos du manque de professionnalisme de ces collègues ayant accompagnés leurs clients dans ces endroits. Ils étaient sans doute tout à fait sincères, des croyants de ce genre de chose, des gens tellement passionnés par cette idée qu'ils ne pouvaient s'empêcher de pousser à grand renforts de suggestions douteuses leurs clients dans un passé inventé plutôt que remémoré. Une construction métaphorique de ce qui les habitait habillée de belles tenues d'époques fraîchement dépoussiérée durant le dernier film vu à la télévision. Et puis ce genre de phénomène s'était produit dans son cabinet, et à sa grande honte, c'est elle qui avait manqué de professionnalisme. Au lieu de respecter l'imagerie de ses clients, elle s'était muée en grand inquisiteur, avait tenté de les remettre sur le droit chemin et revenir à leur vraie vie, et d'oublier ces balivernes à grand renforts de suggestions hypnotique et de ton condescendant.

Sienna s'était alors forcée à accueillir ces métaphores ridicules. Leurs répétitions, leurs cohérences, certaines coïncidences et les résultats surprenants obtenus sapèrent progressivement ses convictions. Toutefois, de temps à autre, ce que ses consultants lui racontaient clashait tant avec l'histoire, la vraie, ce consensus socle commun pour leur humanité partagée, qu'elle put jouir encore un moment de la compagnie des gens respectables. Et puis un jour, dans un quotidien de référence, surprise ! Sans un véritable mea culpa des experts, l'Histoire avait changée. Sienna en perdit la foi. Elle baissa les bras et cessa de se battre pour être une personne bien comme il faut. C'était comme si elle avait été libérée d'œillères et de carapace. Elle était enfin libre, réactive, curieuse, attentive. Un véritable bain de jouvence.

Sienna n'était pas en mesure de promettre quoi que ce soit. Certaines personnes semblent, pour des raisons très diverses, incapables de remonter plus loin que leurs premières années. A priori s'il y avait eu des choses terriblement traumatisantes lors de vies passées ça pouvait provoquer un réflexe d'auto protection. Elle avait été confrontée au cas d'un homme qui dans l'enfance, faisant des régressions aussi spontanées que traumatisantes, finissait

régulièrement en larme. Un jour sa mère en cherchant à le consoler et à dissiper le nuage noir audessus de sa tête, sans s'en rendre compte, l'avait reprogrammé pour qu'il ne puisse plus penser à ces choses-là. Quelques séances avaient été nécessaire à Sienna pour casser cette protection gênante et lui permettre de redécouvrir ce qu'il avait été.

L'hypnotiseuse ne pouvait pas non plus garantir que ce qu'il verrait remonter à la surface serai la vérité vraie. Un « souvenir » n'est qu'une interprétation d'une perception ou d'un ressenti, autrement dit une histoire qu'on s'invente, histoire plus ou moins fidèle aux faits. Quand ceux-ci ne sont pas bien lointain, il reste des contemporains, il reste des témoins, qui en parlant de ce qui s'est joué, influencent et normalisent le souvenir. Les éléments discordants, les parties très personnelles sont progressivement gommées, par contre, quand on remonte dans les vies antérieures, il n'y a plus de consensus, il n'y a plus d'histoire commune, la subjectivité se retrouve en roue libre.

Ceci étant dit, s'il était prêt, ils allaient pouvoir commencer.

Quel était sa demande ?

« Je voudrai revenir à l'origine. Qu'est ce qui s'est passé avant ma première incarnation sur cette terre.

— Parfait. Vous avez déjà été hypnotisé ?

— Oui.

— Par quelqu'un de confiance ?

— Comment ça ?

— Certaines personnes veulent garder leurs clients et avec quelques suggestions post hypnotiques dressent des embuches sur le chemin des autres hypnotiseurs. Du coup, vous avez entièrement confiance en cette personne ?

— Plus vraiment, répondit Saul d'un air contrit.

— Je suis désolé de vous stresser comme ça dès le début, mais ça fait partie du rituel de début de séance tel que je l'ai appris en formation. Je n'ai jamais rencontré de preuve indiscutable d'une telle manipulation par un de mes collègues. Mais bon ça ne veut rien dire, mieux vaut être sûr et détendu avec quelques mesures en début de séances qu'avoir une mauvaise surprise plus tard. Personnellement j'ai

l'impression que c'est une question d'époque. Peut-être qu'il y a longtemps beaucoup de thérapeute se permettaient des choses, par appât du gain ou en pensant sincèrement protéger leurs clients de bateleurs malhonnêtes tentant d'hypnotiser en douce des gens alors qu'ils leur racontaient une histoire au coin du feu. L'hypnose respectable, en cabinet avec de jolis diplômes sur le mur, c'est un développement récent de cette pratique. Dans mes cours ils font remonter l'hypnose aux passes magnétiques de Mesmer au XVIII^{ème} siècle mais à mon avis cette pratique est vieille comme le monde. Les tambours shamaniques n'ont-ils pas un effet hypnotique ?

— Ça me semble une hypothèse tout à fait raisonnable, répondit Saul qui savait qu'au moins dans la diaspora cette pratique remontait à une poignée de millénaires. Du coup je suis curieux, c'est quoi cette contre mesure qui permet de contourner tous les blocages qui auraient pu être cachés par des praticiens peu scrupuleux ?

— Je vais vous guider, ensemble nous allons retrouver le souvenir de la dernière fois où vous avez été hypnotisé. Alors que vous allez vous remémorer cette scène en portant votre attention sur les sensations corporelles, les émotions, l'état de votre « âme », progressivement je vais vous ramener à cet état de transe... j'exploite vos dernières séances réussies et je m'en sers pour vous amener au bon état de conscience, sans passer par une induction classique qui pourrait s'avérer être un terrain miné par le dernier praticien ou un autre qui l'a précédé.

— C'est tout ? Je m'attendais à de la détection et à quelque chose de plus actif, là on ne fait que contourner le problème, on n'est pas en train de le régler.

— Monsieur Abristein, quel est le but de votre visite ? Explorer votre connexion avec les autres planètes ou travailler sur vos capacités à être hypnotisé par n'importe qui ? » demanda Sienna. Goldfish leva les deux mains comme pour abdiquer et elle rajouta : « Si ça peut vous rassurer, on placera clairement une intention d'annuler les interférences émanant des précédents hypnotiseurs.

— Comme quoi ?

— Ça ressemblerai à ‘si alors que l’on avance dans la séance, quelque chose venait à déclencher une suggestion précédemment programmée qui ne soit pas là pour le plus grand bien de Jeremy Abristein alors celle-ci ne sera pas exécutée, et Jeremy se retrouvera encore plus attentif au son de ma voix et les suggestions que JE donnerai se manifesteront avec plus de rapidité et plus de puissance. ‘

— Jésus Marie Joseph » se dit Saul. Il n’avait plus qu’à espérer que les hypnotiseurs de chez Vteleni n’ait pas laissé des mines antipersonnel derrière eux. La suggestion de Sienna était on ne peut plus faible. Comment son inconscient pourrait-il interrompre un truc profondément enfoui avec ce genre de vocabulaire ? Un conscient entraîné à traquer et clairement identifier les suggestions pourrait en étant bien concentré voir arriver la plupart de celle qui l’attaqueraient de manière bien frontale, mais l’inconscient... l’inconscient n’était pas fait pour ça. Saul commença à regretter d’avoir fait toute cette route pour consulter une soi-disant professionnelle capable de faire une telle erreur de jugement. Il se rassura en se disant qu’elle avait dû inventer la phrase au pied levé pour répondre à son inquiétude, et que ce bricolage ne reflétait en rien ses compétences.

Ça n’était pas suffisant, et ça pouvait avoir des conséquences sur la séance, mine antipersonnel ou pas. S’il n’avait pas confiance en Sienna, il allait être hyper attentif, regardant et jugeant. Incapable de relâcher sa garde, il n’atteindrait jamais la profondeur de transe nécessaire pour aller de l’autre côté de la porte des étoiles. Pressé par les circonstances, il prit une décision potentiellement regrettable. Une décision qu’il avait toujours jugé avec le plus grand des mépris jusqu’ici : la suspension volontaire de l’esprit critique. La rationalisation de l’incompétence, l’étranglement de sa propre intuition. Elle était mère et lui petit enfant. Il se dit « qu’est-ce que j’en sais en définitive ? C’est une professionnelle non ? Aller, cesse de faire ton difficile et détends-toi ! »

Saul demanda à Sienna de bien vouloir lui laisser un temps supplémentaire pour pouvoir intégrer cette suggestion de protection.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait et quand l’hypnotérapeute lui laissa le champ libre, il profita de son état de transe pour amender au mieux la

suggestion.

Il répéta trois fois en son for intérieur « Saul Baruch Goldfish, devant le mur ou l'interdiction, contourne, contourne et contourne encore. Il n'y a pas de 'non' qui tienne. Affranchis-moi de toute limitation qu'elle ait été plantée dans cette vie ou dans une précédente. Amen. »

Il croisa les doigts, puis les relâchant il laissa tous les muscles de son corps se détendre, et laissa son esprit abandonner toute réserve. Il était entièrement à la merci de Sienna, comme un petit enfant dans ses bras.

Adviendra ce qu'il pourra.

La dernière vie antérieure déjà visitée en compagnie du praticien de Vtleni, et plus particulièrement une scène de l'exode quelque part entre la Mésopotamie et l'Europe de l'est laissa place au vide intersidéral

« Avant cette incarnation, et la précédente et bien d'autre avant, il y en a une si loin dans l'espace mais curieusement si facile à atteindre. Et si ton inconscient sait de quoi je parle, il peut utiliser le doigt du oui pour me faire signe. »

Saul sentit un spasme lever encore une fois son index. Un autre mouvement à son corps défendant.

« Très bien, dit Sienna. Très, très bien. Je vais compter de dix à zéro, et à zéro Jeremy... »

— Saul, corrigea Goldfish en son for intérieur, regrettant amèrement d'avoir donné un faux nom ET un faux prénom.

— Comme s'il y était... avec les sensations vécues à ce moment-là... Dix... et l'inconscient prépare les changements sans doute important... neuf... liés au fait d'habiter un corps qui peut être ne ressemble... huit ... en rien à celui habité dans cette salle si loin... sept... si loin de l'endroit où la conscience de Jeremy...

— Saul.

— six... il peut être attentif à ce qui a déjà commencé à se présenter... cinq... à sa conscience... quatre... et à chaque expiration les sensations et la conscience s'affinent... trois... voilà, comme ça, de plus en plus, deux, près, avec de plus en plus d'intensité. »

Goldfish y était déjà, il y était déjà depuis que Sienna avait annoncé le nombre cinq. C'était bouleversant. Quelque chose dépassant ses rêves les plus fous, c'était surtout quelque chose à la fois limpide mais ne faisant pas le moindre sens. Ces formes colorées et évanescentes il les reconnaissait toutes. Et cette impression, cette étrange impression, il y avait quelques notes de colère et de détermination, mais pour ce qui était du reste, il le sentait dans des organes, dans des parties de son corps... du corps qu'il avait eu, qu'il avait et qui...

Une voix résonna, on n'y voyait pas grand-chose, c'était la nuit, il y avait des torches brulant ici et là, mais on devinait plus qu'on ne voyait ce qui se passait deux cent mètres devant.

Mince ce dit Saul, nous voilà de nouveau sur terre.

A moins que...

C'était comme être à deux endroits à la fois.

Il était incarné à deux endroits en même temps.

Ça n'avait pas le moindre sens.

Miroir intersidéral.

Sur terre ils n'étaient que des marionnettes.

Trois anciens au centre, tournant autour d'un quatrième homme.

Dans les étoiles le quatrième était tellement différent.

C'était un étranger.

C'était un prisonnier.

Sur terre un sacrifice.

Saul savait ce qui allait se passer, il l'avait toujours su.

Il devait partir et vite.

Il n'aurait jamais dû venir fourrer son nez ici.

L'homme entre les trois anciens était attaché.

Des fers tenaient ses mains dans son dos.

Et tout autour des milliers pouvaient sentir comme Goldfish les liens le tenant.

Ils étaient tous prisonniers

Ils étaient tous passifs, attendant la fin du rituel.

Goldfish essaya de se dégager de ces liens invisibles.

Mais c'était joué d'avance.

Cela avait toujours été joué d'avance.

Même maintenant.

Deux anciens tenaient le sacrifice humain par les épaules.

Oh mon dieu, Oh mon dieu !

Et le troisième s'approcha du sacrifice et le dissimula ainsi à une bonne partie de la foule rassemblée.

Saul ne pouvait plus voir que la silhouette si fragile du troisième ancien mais dont il émanait un pouvoir infini. Il ne pouvait voir le sacrifice mais rien de ce qui se passait dans l'ombre ne lui échappa.

Il sentit les doigts de l'ancien s'enfoncer dans ses orbites.

Goldfish hurla : « Non non non ! »

C'était le châtimeut de ceux qui osaient regarder là où il ne fallait pas.

Un cri à l'unisson.

Parmi les milliers ainsi rassemblés, d'autres comme lui, aujourd'hui, hier ou demain avaient osé. Et tout autour des trois anciens et du sacrifice humain, hommes femmes et enfant tombaient pour les crimes de leurs incarnations à venir. La destruction était écrite depuis le début.

Goldfish allait mourir dans le cabinet de Sienna, et ça, ça avait été écrit des milliers d'années auparavant.

« Jésus Marie Joseph »

Une expression d'un autre temps.

Juif de naissance

Catholique par amour pour sa belle Judith.

Chrétien sincère.

Et puis l'activation à presque trente ans, et il avait continué de fréquenter assidument l'église de sa femme, pour la paix l'amour et la couverture d'une existence multimillénaire de toute évidence incompatible avec la foi chrétienne.

« Jésus Marie Joseph »

Et alors que les doigts de l'ancien étaient déjà enfoncés jusqu'à son cerveau un *notre père* se récita en lui dans ce qu'il sentait bien être son dernier souffle de vie.

Entre les vagues

Léo pouvait sentir le regard lui brûler le cou.

Confirmation, confirmation, il était bien suivi.

Il siffla entre ses doigts et Muff, sa chienne, retourna à ses pieds promptement.

« Tu es une bonne fille. » dit-il en caressant le poil frisé de son bichon havanais. Il laissa claquer le mousqueton de la laisse et se redressa. Léo regarda la forêt devant lui, de moins en moins accueillante alors que le soleil déclinait rapidement. Petit coup d'œil à gauche et à droite sans trop tourner le cou. Il n'était pas au meilleur endroit pour une confrontation directe.

« Aller Muff, on rentre ! » dit-il avant de laisser sa chienne le guider à travers de qui restait de leur balade journalière.

Ce qui est bien se dit-il pour se distraire de la présence qui lui collait aux basques, c'est qu'avec les chiens il n'y a pas moyen de mal faire. Et même si on fait des erreurs jamais ils ne vont se plaindre ou chercher à te le faire payer.

Il avait eu Muff durant son année de terminale, avec la condition expresse de l'emporter avec lui là où il irait une fois son bac passé. Le problème c'est que Mélissa n'aimait pas les animaux de compagnie. Léo n'avait jamais bien compris pourquoi. Muff était adorable, tout ce qu'elle attendait c'était quelques câlins et un peu de tendresse. Mélissa avait été très claire durant l'aménagement : « c'est ta chienne, tu t'en occupes de A à Z je ne veux rien avoir à faire avec. » Tout était occasion pour se plaindre, à chaque fois que Muff venait dans ses pieds quémander une caresse, toutes les balades qu'il devait faire entre les Arceaux et le Boutonnet pour donner à son bichon l'occasion de se dégourdir les jambes, les poils de partout, tant et si bien qu'il avait dû ramener sa chienne à la maison et supplier ses parents de la garder.

Léo se sentait comme un père indigne à chaque fois qu'à Montpellier, à l'étranger ou à Lyon il pensait à celle qu'il avait abandonné aux soins de ses parents. Ça le hantait, mais à chaque fois qu'il rentrait chez lui, tout était oublié, tout était pardonné. Elle courrait dans ses jambes et lui faisait la fête.

Ils étaient maintenant presque à l'orée du bois prêt à rentrer au quartier dans la pénombre. Les lampadaires de la rue avaient été cassés de manière systématique comme par une envie très claire de nuire et faire le mal.

Il ralentit le pas et tendit l'oreille. Il avait entendu quelque chose d'étrange. Même quand on sait ce qu'on est censé entendre, avec les bruits ambiants et la réverbération on n'est pas à l'abris d'une surprise.

« C'est bon je l'ai crié une voix féminine derrière lui.

— Super je vais chercher la brouette. », répondit-il. Une fois le matériel caché dans les buissons ramené sur le droit chemin il appela « ça va Mourad ?

— Nickel, répondit son ami.

Et voilà qu'ils étaient tous les trois, Mourad, Anita et lui, autour du voyeur.

Mourad retira le dard anesthésique de la fesse de l'homme gisant par terre puis le tira et le mis sur le dos. Celui que Léo appelait l'ombre depuis qu'il l'avait repéré comme un point noir insistant à la périphérie de son champ de vision devait avoir une trentaine d'année tout au plus, et à part sa coiffure il n'avait pas de signe distinctif.

Pas de papier d'identité, un style vestimentaire passe partout.

« Bon, on ramène monsieur X à la maison, dit Léo

— Prévisible, dit Mourad.

— Hein, dit Anita.

— Un délinquant un peu bronzé, et immédiatement Léo présume que c'est un musulman.

— Franchement je ne comprends rien, dit Anita après avoir abimé la peau de son front d'une ride bien profonde.

— Laisse tomber, bébé, dit Léo. C'est une private joke entre Mourad moi et d'autres gars de la prépa. Pas mal de black aux Etats unis

une fois convertis à l'Islam avaient décidé de se libérer de leur nom de famille dernier héritage des propriétaires de leurs ancêtres alors en esclavage.

— Et à quel moment c'est drôle ?

— Ça ne l'est pas... intrinsèquement... c'est plus un rappel à un temps plus simple et sympa.

— Un temps où ça ne nous serait jamais venu à l'idée de tirer un type avec un fusil digne du service animalier de la gendarmerie, dit Mourad.

— Ou de shocker électrique, rajouta Anita en donnant au corps endormi une décharge.

— Arrête tes conneries, dit Léo, il dort, alors ne cherche pas à le réanimer.

Anita stabilisa la brouette alors que les deux amis plaçaient l'homme sans vie sur celle-ci.

— Où est la bâche demanda Mourad.

— Euh, dit Léo d'un ton hésitant. Et sentant le regard énervé de son ami déchirer la pénombre, je l'ai oubliée.

— Et si on croise quelqu'un ?

— On dit que c'est notre pote qui est ivre mort », dit Anita.

Mourad regarda sa montre qui devait indiquer quelque chose comme vingt et une heure trente et haussa les épaules.

« J'imagine qu'il ne va pas y avoir d'avis de recherche sur toute les chaînes ce soir, rajouta Léo. Mourad et moi on se relaie pour la brouette, Anita tu plie le fusil et le range dans son étui. Vamos ! »

Les parents de Léo, à en croire la lumière filtrant par les fenêtres du Salon étaient encore levés. Rien d'étonnant, il n'était pas encore dix heures. L'éventualité avait été prévu, monsieur X serait tout simplement installé dans l'abris anti bombe nucléaire au fond du jardin.

Ah cet abri, le terrain de jeu de si nombreuses aventures des mercredi après-midi avec ses potes, c'était toute sa jeunesse. Certains avaient des cabanes dans les arbres, Léo lui avait un bunker sous terre, témoignage de la paranoïa de celui qui avait vendu la grosse maison à ses parents.

Paranoïa... c'était si facile de juger après les faits. Avec la petite guéguerre entre les ruskofs et les amerloques, ils n'étaient pas passés loin de l'anéantissement total... et pas qu'une seule fois. Le bunker aurait tout à fait pu être bien utile.

Plus de dix ans après la chute du mur de Berlin, longtemps après les petites aventures avec les garçons du quartier, il prouvait de manière définitive son utilité. Avec l'épaisse porte métallique, qui dans le quartier ou dans la maison pourrait entendre crier monsieur X maintenant ligoté à la colonne porteuse de la pièce principale ?

Quand le jeune homme couleur café au lait se réveilla, Léo dégaina son rasoir. Mourad, alarmé, attrapa son coloc par le poignet et le traina hors de la pièce.

« Mais ça ne va pas, s'exclama-t-il. Tu as complètement pété les plombs !

— C'est pour de faux, dit Léo à voix basse.

— C'est pour... non je ne te crois pas.

— Pardon ? Mais qu'est ce qui te prends Mourad...

— Je ne sais pas... ce que je sais c'est que là, non, désolé mon petit père mais là... là... Peut-être que c'est ce que tu te racontes, peut être que tu en es sûr... je ne sais pas... mais là je ne te crois pas.

— Mais qu'est ce qui te prends ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— T'as changé mec. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. » dit Mourad avant de jeter un coup d'œil par la porte entrouverte vers le métis attaché et Anita qui le surveillait. Il reprit en murmurant : « Ta copine, depuis que tu traines avec, tu as changé. Elle est tarée.

— Tarée ?

— Un fusil à tranquilisant ? T'as vu le reste des trucs qu'elle se trimbale dans son coffre ? Tu as l'impression que c'est une personne normale ?

— Ce n'est pas ce que tu penses. », dit Léo. Il n'avait aucunement envie de rentrer dans les détails de ses petites expériences avec Anita. Pas ici, pas maintenant.

— Peu importe. Comment est-ce qu'on est passé, on choppe le mec

qui me suis, on le secoue un peu et on découvre ce qu'il veut... comment on est passé de ça, à kidnapping et torture ?

— Torture ? Je t'ai dit...

— Je m'en fout, et même si ça n'était qu'une torture psychologique, ce n'est pas toi...encore que... bref, en tout cas ça n'est pas moi, et je n'ai aucune intention d'assister à ça. Je me casse.

— Tu pourrais le redire...

— Pardon ?

— Mourad, tu pourrais redire tout ça mais fort que le type il entende bien, histoire qu'il flippe ? »

Mourad soupira, il soupira encore, il hésitait.

Léo se demanda ce que Mourad avait cru lire dans ses yeux. Est-ce que quelque chose lui échappait ? Est-ce que c'était ça, sa perversion ? Anita avait les pupilles dilatées, elle était excitée, et lui ? Et lui dans tout ça, est ce qu'il pouvait... oui, imagine ça, le mec il saigne, et elle est toute barbouillée le cul bien relevé, le sexe dégoulinant n'appelant que sa grosse...

« Ok, ok, je vais le faire, mais après... terminé, je dis aurevoir à tes parents, prends mes cliques et mes claques. »

Ils retournèrent dans la salle principale et jouèrent leur scène tant et si bien que monsieur X craqua sans se faire prier.

« Je vais tout vous dire. S'il vous plait ne me faites pas de mal, je vais tout vous dire.

— Mince » se dit Léo, déçu de ne pas avoir pu continuer son petit exercice de visualisation... au moins jusqu'à en avoir le cœur net et savoir si s'envoyer en l'air sous le regard d'un type attaché et saignant l'aurait excité ou non. Anita elle aussi était très clairement déçue et peut être pas pour les mêmes raisons.

« Coupe le un peu quand même, dit-elle, ne serait-ce que pour qu'il sache de quoi tu es capable bébé, qu'il sache que s'il commence à faire le mariolle, il y aura des conséquences. »

Effectivement, Mourad avait raison, elle était complètement timbrée.

Mais ça, ne le savait-il pas depuis un bon moment ? Avec leurs

petites explorations ? Jamais une fille normale ne lui aurait fait ce qu'elle lui avait fait, ou aurait accepté qu'il l'avilisse comme il avait pu le faire. Jamais il n'aurait pu explorer qui il était comme il avait pu le faire durant les dix derniers jours, si elle n'était pas aussi... « anticonformiste ».

Il s'approcha de l'ombre insistante, puis colla contre sa joue couverte de larme la lame de son rasoir.

Non, un aussi joli visage... le lacérer, ça ne serait pas correct.

Et l'autre, entre deux sanglots essayant vainement de dire quelque chose de censé.

Anita attendait qu'il commence la découpe.

« T'es vraiment une pédale tu sais, dit-elle en lui prenant le rasoir.

« Je suis un ami de ton ex, dit le jeune homme ligoté. Mélissa, je suis un ami de Mélissa. Larmes torrentielles en haut, lac de pisse en bas. La lame était de nouveau contre le beau visage.

« Stop » cria Léo.

Anita l'implora du regard.

« Non, dit Léo. Tu attendras qu'il tente de louvoyer, ce n'est peut-être pas la peine de charcuter tout de suite et d'avoir une tonne de ménage après. »

Elle s'éloigna d'un pas.

Le type essaya d'en dire le plus possible quitte à s'étouffer et trébucher sur ses propres mots.

Léo resta interdit, peinant à comprendre le début de la logorrhée de monsieur X, alias Harry d'Amour, et il dû endurer cinq minutes de discours délirant avant de commencer à voir émerger un soupçon de sens.

Son ex l'avait larguée car il était un pédophile en puissance.

Léo comprenait les mots mais c'était tellement délirant que son cerveau déconnectait comme un portable en manque de réseau.

Au Pérou, lors d'une cérémonie Ayahuasca, Mélissa avait connecté à une vie antérieure.

Ce n'était pas pour rien si elle et Léo avaient été attirés l'un vers l'autre comme deux aimants géants. Ils se sont connus il y a bien

longtemps et ont pratiqués des choses impardonnables.

Meurtre, pédophilie, Magie.

Meurtre, pédophilie, Magie.

Comme un disque rayé, et une chanson qui ne veut pas avancer.

Léo était sourd à ce que le pisseur était en train de raconter.

Meurtre, pédophilie, Magie.

Le monstre au fond de lui voulait un peu plus que faire de l'exhibitionnisme au club échangiste local.

Oh mon dieu, oh mon dieu, oh mon dieu.

Et à côté ça débitait sans discontinuer.

Léo eu besoin de quelques minutes pour reprendre le train en marche et faire sens de ce qui était dit.

Mélissa était persuadée que s'ils restaient en contact une minute de plus quelque chose allait s'enclencher. Avec la drogue du shaman c'est comme si elle avait été activée. Fini de jouer, maintenant elle savait. Jamais elle ne l'aurait dit, mais il semblait évident à Harry qu'elle avait peur de perdre la tête. Peur de se perdre, peur que ce passé qui avait failli la rattraper, la saisir et la broyer de manière définitive.

Des fois il ne vaut mieux pas savoir.

L'ignorance est une bénédiction.

Le problème c'est que maintenant elle savait et que cette connaissance était en train de la ravager de l'intérieur

Elle ne savait même pas qu'Harry jouait à « traque le pédophile ».

Harry était désolé, désolé, désolé !

Il n'aurait jamais dû dire ça à Léo.

Maintenant lui aussi était contaminé par ce passé.

Harry voyait bien que celui-ci n'était pas branché gamins.

Il l'avait vu dès le début, mais quelque chose l'avait empêché de partir. Il y avait une menace qui planait autour de lui, une menace différente.

Mais c'était peut-être quelque chose qu'il se racontait pour justifier sa fascination. La vérité c'est qu'il n'en savait rien, qu'il dormait mal depuis longtemps et qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait et de ce qu'il disait.

Il était désolé, désolé, désolé.

Léo dut arrêter Anita et son rasoir encore une fois. La quatrième depuis le début du récit. Elle s'était montrée particulièrement sceptique en entendant le nom du métis

« Harry d'Amour ? Franchement tu crois à ce genre de conneries, demanda-t-elle une nouvelle fois. Et toutes ces conneries, cette espèce de secte

— Quelle espère de secte ?

— Dans le ranch, manipulant et torturant ton ex. »

Léo fit mine de savoir de quoi elle parlait. « C'est ridicule non ? Alors soit monsieur d'Amour se paye notre tête, soit c'est ton ex, en pur mode diva qui lui a raconté de grosses craques. »

Pour en avoir discuté avec Marjorie, Léo pensait depuis longtemps qu'il s'était passé quelque chose au Pérou. Dur à dire si Harry racontait toute la vérité. Au moins ça avait l'air crédible

Meurtre, pédophilie, magie.

Léo pris une chaise.

Meurtre, pédophilie, magie.

Et maintenant quoi ?

Que faire de tout ça ?

Que faire du type qui marinait dans son urine en face de lui ?

Touristes, touristes, touristes. Mais où étaient les habitués ? Sans doute en vacances pensa Mélissa en retournant son attention vers son café fumant. Quelle drôle d'idée de boisson pour un samedi en plein mois d'Aout. Ça faisait plus de trois mois qu'elle bossait, dont un à faire la secrétaire chez un docteur, elle pouvait se payer un coca light frais, non ? Mais les habitudes de l'étudiante avaient pris le relai dans un moment d'inattention et le serveur était déjà deux mètres plus loin quand elle s'était rendu compte de son erreur.

Quelle était l'objet de ses pensées maintenant ? Qu'est ce qui était important au point de retarder d'une heure ou deux le moment d'aller se coucher ? Pas la moindre idée.

Passer ses journées assises derrière son petit bureau avait fait d'elle une grande rêveuse... non, en fait c'était tout le contraire, une micro rêveuse. Le job était d'un ennui profond mais elle ne pouvait pas partir bien loin dans ses pensées car il y avait toujours quelqu'un pour la solliciter et ainsi donner un coup d'arrêt à sa grande évasion. Son cerveau était un cimetière de rêves interrompus. Mille fragments aux couleurs chatoyantes mais ne menant absolument nulle part.

Mélissa passait ses journées à rêver de sport, de mouvement et de grand air, et à peine le travail terminé qu'elle se retrouvait assise encore une fois. Certes, à la terrasse de la Petite Bourse, au pied des Arènes de Nîmes, la vue était magnifique mais prise dans ses pensées elle était incapable d'en profiter.

Pourquoi avoir proposé un café à sa cousine ? Un petit jogging une heure plus tard, pour éviter de fondre au soleil dans les dix premières minutes aurait été parfait, mais non, pour les grandes retrouvailles elle avait opté pour la carte nostalgie. La petite bourse, c'est là où grande

lycéenne elle invitait Marjorie alors tout juste au collège. Un cadre comme ça, ça devait compter pour quelque chose, non ?

Ah, tient ça lui revenait. Elle pensait au sur place. Enfermée en cage pendant des mois à cause de ses mouvements intestinaux imprévisibles, quand elle n'était pas en train de penser obsessionnellement aux détails incongrus de la mort des psychonautes, Mélissa avait rêvé des mois durant à l'hypothétique vie d'après.

Elle avait fait des plans sur la comète : harnachée à un sac à dos faisant le tour de l'Europe ou une autre de ses aventures. Enfermée c'était facile d'oublier que son petit tour du monde l'avait vacciné contre toute idée d'aventure solo loin de sa base, c'était aussi facile d'oublier que la vie d'après risquait fortement de ressembler à la vie d'avant.

Au bout d'une semaine de liberté, elle était de nouveau sur les rails refusant de regarder en arrière, contente de retrouver sa normalité abrutissante. Galaxy Gym avait remplacé McDonalds puis le docteur Callerot avait remplacé Galaxy Gym. Job sans issues, sans finalité spirituelle, et un futur aussi bloqué à l'horizon. Mais qu'avait-elle fichu durant la longue pause ?

« Coucou » dit Marjorie en prenant place en face d'elle.

Mélissa sentit son cœur se pincer.

Si elle avait vu arriver sa cousine elle aurait pu se lever l'accueillir, lui mettre une main sur l'épaule en lui faisant la bise. La distance aurait été abolie, mais là Marjorie était à l'autre bout de la table, une table toute petite il est vrai, mais à l'autre bout tout de même.

Et voilà qu'elles bavardaient sans gêne mais sans but non plus. Elles brassaient du vent par temps chaud, de quoi se plaignait elle ? Son oncle allait bien, sa tante aussi, les vacances étaient nickel pour Marjorie, le boulot pas trop fatigant pour Mélissa, la coloc était un peu calme depuis que Sophie avait enfin dépassé ses peurs et s'en était retournée à Montpellier. Mélissa sentait que l'enlèvement leur pendait au bout du nez, alors elle décida de mettre les pieds dans le plat.

« C'est ta mère qui m'a dit que tu serais sur Nîmes ce weekend,

comment ça-t-elle. J'avais besoin de te parler, de mettre certaines choses à plat.

— Des choses à plat après deux ans de silence.

— Pas deux ans, non, mais je vois ce que tu veux dire. Qu'est ce qui peut être mis à plat ? Est-ce que tout n'aurait pas déjà été dit ? Peut-être qu'entre l'ancienne Mélissa et l'ancienne Marjorie tout avait été dit mais on a grandi depuis, non ? Certaines blessures ont pu cicatriser. Alors je viens te tendre cette petite branche d'olivier.

— Madame est trop bonne !

— Attends un peu, j'ai mis la charrue avant les bœufs, ma branche d'olivier c'est de te dire que je suis sincèrement désolée. Pour mes jugements, mon manque de considération, pour être allée dans ton dos. En gros pour la manière dont les choses se sont passées depuis mon retour, et tant qu'on y est pour mon silence durant mon voyage.

— Tant qu'on y est ! Tu ne veux pas non plus t'excuser pour la fois où tu ne m'as pas acheté la poupée que je voulais pour mon anniversaire, tant qu'on y est ? Tu as fait une petite liste des trucs qui m'ont énervé et là tu me fais un lot. Et pourquoi pas « désolée pour tout », tu aurais encore eu moins à te creuser la tête.

— Je suis franchement désolée pour tout ça, mais là je ne vois pas. Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Je ne sais pas, mais ça me laisse un peu de marbre. J'ai l'impression de voir mon chat me rapporter un oiseau crevé tout fier de lui. Tu dis être désolée, mais je ne sais pas... je ne dis pas que tu mens ou que tu n'es pas sincère mais franchement je ne le sens pas. Ce ne sont que des mots.

— Je vois. Alors formulons les choses autrement. Dernièrement j'ai eu un déclic, j'ai réalisé à quel point je prenais les gens pour acquis, c'était limite si je les utilisais et les laissais de côté une fois que je n'en ai plus besoin. J'ai été une mauvaise amie pour certains, une mauvaise cousine pour d'autres. Mais j'ai changé, donc voilà, je devais m'excuser.

— Ah, tu as changé... mais comment ?

— Bah, comme je viens de te le dire.

— Ça, ce ne sont que des mots, dit Marjorie. Mais concrètement, qu'est ce qui a changé en toi ?

— Je ne suis pas sûre de bien te suivre... la manière dont je pense, dont je vois les choses.

— Tu étais égoïste ou égocentrique avant mais maintenant tu es altruiste, c'est ça ?

— Euh...

— A part faire des excuses, autrement dit essayer de redorer l'image que je peux avoir de toi, et avoir des prises de conscience... qu'est ce qui a changé en toi ou dans tes actions ? Moi, je ne suis pas dans ta tête ni dans ton cœur, par contre je peux voir le monde réel, donc ma question c'est : 'ton altruisme, où est ce que je pourrais le vérifier ?'

— Et bien. » Mélissa hésita. « Là, je n'ai pas d'exemple qui me vienne comme ça... mais en même temps c'est normal, à chaque fois que je fais quelque chose de bien je ne vais pas l'encadrer ou le noter dans un carnet.

— Ok, admettons... je ne suis pas en train de t'accuser, c'est juste qu'entre une prise de conscience et un changement véritable il y a un monde, un monde pavé d'actions répétées, et il faut que tu y fasses attention, que tu travailles régulièrement à incarner ta prise de conscience.

— Franchement je suis sur le cul, dit Mélissa. Depuis quand es-tu aussi sage et mature ?

— J' imagine que c'est à force de trainer avec Gregory.

— Fendez ? Ton psy ?

— Ça n'a jamais été mon psy, je te l'ai déjà dit cinquante mille fois. Mais oui c'est bien Fendez. Et lui le changement il connaît. Et pas juste parce qu'il aide les gens à changer, mais parce que lui aussi durant les deux ans passés sa vie à beaucoup évoluée.

— Comment ça ?

— Son meilleur ami est mort et ça a été un électrochoc pour lui. Il a complètement changé son fusil d'épaule. Il a de grands projets mais en attendant qu'ils se montent, lui il organise des causeries. Des

moments d'échange. Il cherche les personnes les plus avisées, les plus instruites, les plus capable de partager leurs connaissances, et c'est généralement passionnant. Au lieu de s'enfermer dans des clubs et parler de conneries politiques comme beaucoup de gens de leur âge, ils s'ouvrent sur le monde. Tu vois ce n'est pas comme à la fac, tu n'as pas de partiel, tu apprends sans t'en rendre compte, juste parce que ça te met en joie, parce que ça te touche, ça te parle personnellement. Puis ça te fait cogiter et tranquillement tu évolues. C'est ça l'idée principale de Gregory, il veut créer une sorte d'école pour adulte.

« Quand on devient adulte, on se sclérose, si on apprend c'est dans un domaine extrêmement réduit et c'est très mauvais. L'homme est fait pour apprendre, pour grandir, pour évoluer, constamment. Arrêter d'évoluer c'est mourir, c'est dégénérer, c'est la voie royale vers la dépression et toutes sortes de maux. Alors que si tu restes souple, en contact, en échange, en débat, il y a moins de chances que tu te replies sur toi-même et que ton esprit et ton âme se mettent à pourrir.

— Tu sais les maladies mentales il y en a un paquet même avant d'arriver à l'âge adulte...

— Tu écoutes ce que je dis ? Je n'ai pas dit qu'il avait trouvé la solution à tous les problèmes de l'humanité. L'idée de Gregory c'est de donner des outils et d'accompagner les gens pour qu'ils prennent l'habitude de les utiliser. Ce n'est pas juste des cours magistraux qu'il voudrait faire mais créer une communauté, un lieu d'échange.

— Une communauté, un lieu d'échange, il a complètement retourné sa veste... ceci dit je ne peux que l'en féliciter. D'ailleurs tout à l'heure tu me demandais ce que j'avais fait pour incarner mon déclic. Et bien tu vois l'article du nouvel observateur d'il y a deux semaines. J'ai refusé de répondre aux questions du journaliste.

— Parce que ma mère te l'avait demandé.

— Ça a pesé dans la balance, mais je ne suis pas le chien de ta mère non plus, et je n'ai toujours pas digéré ce qu'il a fait.

— Et maintenant que l'article est sorti, tu te sens mieux, tu te sens capable de passer à autre chose.

— C'est clair que c'est cool que tout le monde sache qu'il avait écrit le livre avant le drame, qu'il n'avait pas réussi à le vendre et qu'il a exploité la tragédie quitte à prendre certaines libertés avec la vérité pour vendre ses idées... oui c'est sympa, mais ce n'était pas mon objection principale.

— T'es encore bloquée sur cette idée de meurtre

— Ou au moins de maldonne. Oui, surtout qu'il ment, il dit qu'il n'était pas sur les lieux lors de la cérémonie alors que moi je l'ai vu avec mes deux yeux.

— Bon, tu veux savoir la vérité ?

— A ton avis !

— Mais il faut que tu me promettes que tu vas tout garder pour toi.

— Croix de bois, croix de fer si je mens je vais en enfer.

— Oui, il était sur les lieux, mais ce n'est pas ce que tu crois. Il était sur le lieu à la demande de Cabral. Il était allé voir le prof pour le mettre en garde un mois auparavant, le menacer si on doit appeler un chat un chat, mais ils avaient terminé leur conversation de manière particulièrement cordiale et rencontre après rencontre ils avaient développé un certain respect mutuel. Ou presque. Gregory était avant tout curieux, il voulait comprendre, il voulait analyser le fonctionnement du groupe mais aussi celui de la cérémonie. Le but ce n'était pas vraiment de prendre Cabral la main dans le sac.

— Et pourtant quand on lit le livre...

— Il n'était pas responsable, mais s'il avait dit la vérité ça aurait été comme si ! Gregory était là le jour de la cérémonie, mais après avoir pris deux ou trois photos il avait profité que tout le monde soit dans les vapes pour fouiller les dossiers de Cabral. Il a pris des photos, des échantillons.

— Et pendant ce temps-là les autres ont crevé à quelques mètres de lui.

— Comment aurait-il pu s'en douter ? Il savait que les signes vitaux étaient trompeurs. Tu as pu en faire l'expérience, non ? Il savait qu'il fallait laisser tout ce petit monde rêver, attendre et à leur réveil leur

servir une bonne tasse de café. Mais toi et ta bande vous êtes arrivés dans la maison. Un rien embarrassé il s'est caché et puis il a entendu le drame, il a entendu que les choses avaient mal tournées. Il n'avait rien à gagner à sortir de sa cachette et assumer sa présence. Il aurait été grillé et pour rien. Il est donc sorti par une fenêtre, il a failli se casser la cheville et une fois dans la rue il n'a pas su partir, il avait un sac plein de documents, des échantillons, c'était risqué pour lui, si jamais les flics t'écoutaient, il a paniqué et il s'est caché derrière son rôle habituel. Un rôle qui ne lui convenait déjà plus vraiment. Un rôle qui lui a pesé de plus en plus durant toute la campagne promotionnelle. Un rôle qui a fait de lui la coqueluche d'une certaine partie de l'hémicycle. Un rôle qui lui a ouvert des portes et fait gagner argent et notoriété, mais pour rester avec ces fans et autres supporters, il lui fallait s'enfoncer toujours un peu plus, devenir une caricature de ce qu'il avait été. Refusant de jouer le jeu, ils ont trouvé un autre champion et l'on laissé tomber, et toutes les casseroles qu'il trainait ont tout d'un coup retrouvé son chemin et l'ont rattrapé.

— Donc pas de seringue de poison, pas de breuvage altéré, juste de la malchance ?

— Il est incapable de dire. Le breuvage était le même que d'habitude, il était là quand il a été concocté. Il a fait tester les ingrédients par un laboratoire privé, aucun problème de ce côté-là. Aucun problème physique.

— Et Rani ?

— Telle est la question ! Le fameux maître spirituel désincarné... est ce qu'il est responsable de ce qui s'est joué, ou juste témoin ou je ne sais quoi d'autre... dur de dire. Comment veux-tu interroger une personne qui n'existe que dans la tête de personnes ayant consommées un breuvage hallucinogène ?

— Et tester la potion pour retrouver Rani lui-même ?

— Au risque de rester scotchée ? Au risque de se retrouver nez à nez avec un sérial killer dans la réalité non ordinaire ? A ton avis ? »

Mélissa se racla la gorge. Ça... tout ce compte rendu... que pouvait-

elle dire ? Il y avait sans doute des éléments discutables... mais peut être que maintenant n'était pas le bon moment pour en parler. Elle allait avoir besoin d'un temps d'intégration pour digérer ça.

« En tout cas, dit-elle. La manière dont tu parles de Fendez... tu as les yeux qui brillent. C'est l'amour fou dit donc !

— Non, on est juste amis. Depuis la mort d'Éric nos rapports ont complètement changé, il n'est plus mon déprogrammateur ou un ami de mes parents. On a vécu cette aventure ensemble... je ne dirai pas qu'on est exactement sur un pied d'égalité mais il me prend au sérieux.

— Je sens que tu attends juste ton heure... et que dès qu'il sera prêt l'amour platonique laissera place à autre chose, non ? Un peu marre des petits freluquets ?

— Des freluquets comme Philip, tu veux dire ? Se contenter du premier type qui te court après... mmmm... j'étais partie pour te faire une leçon de morale, mais bon je suis mal placée vu que je me suis tapée Léo pendant tout l'été.

— Tu quoi ? », demanda Mélissa peu sûre d'avoir bien entendu. C'était tellement...

« En même temps je n'étais pas la seule, visiblement il doit avoir un type, Mélissa et les filles gravitant autour.

— Qu'est-ce que ?

— Cette pute d'Anita ne t'a rien dit ?

— Dit quoi ?

— Qu'elle se le tape. D'ailleurs à mon avis, là, elle doit être avec Léo dans la maison de ses parents.

— Mais comment ? Elle ne le connaît...

— Ah ça c'est ma faute... et encore dire faute ça serait exagéré. Tu te rappelles du cadeau ? Le livre de Fendez ?

— Oui.

— Elle m'a relancée après être passée chercher la petite surprise, elle m'a fait tout un numéro, a fait mine de devenir mon amie, elle m'a fait lui présenter Léo, et bim lui a foutu le grappin dessus. Et elle savait qu'il me plaisait.

— Il te plaisait ?

— Toujours. T'imagines pas l'effet qu'il me faisait avec mes hormones en ébullition, lui, mature, élégant, bien foutu...

— Jalousie ?

— Pas à l'époque, dit Marjorie. Envieuse, oui, mais ça n'avait rien avoir avec toi, ou de manière très indirecte. Dégoutée ?

— Euh non... je veux dire... je suis sous le choc. » Mélissa eut envie de dire qu'elle était plus blessée par le comportement d'Anita que par celui de sa cousine. Qu'elle avait la tête pleine de ramifications possibles et qu'elle n'allait pas en dormir de la nuit, mais préféra garder tout ça pour elle. « Et c'était bien ? »

En voyant l'expression choquée de sa cousine, Mélissa sentit le sol redevenir solide sous ses pieds. « Ne fais pas cette tête là, ce n'est pas comme si moi je ne t'avais jamais parlé de Léo. Toujours de manière soft mais bon on se comprenait. J'étais plus classe à l'époque, jamais je ne t'aurai dit qu'il aimait terminer en levrette... mais bon on est toutes les deux adultes maintenant non ? Alors ?

— Alors quoi ?

— Est-ce qu'il aime toujours terminer en levrette ? Non, ne répondons pas, je te charrie. C'est tellement amusant de voir ton expression. Ne t'inquiète pas. Tu as couché avec lui, cool pour toi, moi je suis passée à autre chose depuis longtemps. Fais ce que tu veux de ton petit minou. »

Mélissa aiguilla la conversation sur d'autres sujets comme la fac et la vie à Montpellier pour donner à sa cousine la possibilité de retrouver ses marques. Elle ne pouvait pas lui demander si Marjorie pensait qu'un de ses jours elles pourraient de nouveau être proche. Mélissa avait envie d'autre chose que d'un rendez-vous au café à échanger des informations, stressée à l'idée de faire un impair ou qu'un silence embarrassant s'immisce et les pousse toutes les deux loin l'une de l'autre.

Peut-être qu'elle aurait dû attendre un peu plus car lorsqu'elle osa enfin poser sa question, elle reçut la réponse de sa cousine comme un

couteau en pleine poitrine.

« Je dois avouer que si je t'ai parler d'Anita et de ce que j'ai fait avec ton ex, c'était pour te provoquer, peut-être même te blesser. Mais ça ne m'a donné aucune satisfaction. De le dire comme de le faire. Je suis désolée mais je n'arrive pas à aller de l'avant. Je n'arrive pas à te pardonner... et ce n'est même pas une histoire que tu doives te faire pardonner de quelque chose en particulier. Je ne sais même pas pourquoi je t'en veux, je ne sais pas pourquoi tu m'énerves et en même temps je pense trop souvent à toi. Donc, non en dehors d'une entente cordiale, d'un éventuel repas à la maison pour faire plaisir à ma mère et d'un café tous les deux ans, non, je ne me vois pas vraiment avoir une relation avec toi... pour l'instant. Désolée. »

Il avait niqué des gosses.
 Certes, pas dans cette vie-là, mais tout de même...
 Pas dans cette vie-là, peu importe !
 Quelle différence ?
 Dans cette vie-là ou une autre, qu'est-ce que ça changeait ?
 Rien ne pouvait effacer une telle abomination.
 Pas une vie, pas cent non plus.
 Il avait niqué des gosses.
 Maintenant qu'il y pensait, c'était clair comme de l'eau de roche.
 Quelque part Léo l'avait toujours su.
 Pas su, su... mais su quand même.
 Avoir conscience de l'inacceptable, de l'inavouable, de l'irréconciliable.
 Tout son être s'était arcbouté devant ce souvenir, cette connaissance infame.
 Occulté comme les autres souvenirs, mais avec un truc en plus.
 Une ombre.
 Cette sensation qui te dit que quelqu'un dans ton dos est en train de te regarder.
 Tu n'oses te retourner car tu sais que la personne détournerait alors le regard et que tu aurais l'air d'un fou, scrutant la foule d'un air hagard sans justification aucune.
 Ça faisait des mois que ça s'était précisé.
 Des mois qu'il avait senti dans sa chair que c'était au niveau du sexe que ça débloquait.
 Il savait qu'il était un pervers, mais en même temps, c'était virtuel, c'était théorique, à l'intérieur il restait persuadé qu'il était un bon gars, ou presque un bon gars, en tout cas quelqu'un à des kilomètres de ce

qu'Harry lui avait balancé en pleine tête hier.

Diversion, diversion...

Il s'était amusé à se chercher une perversion en mode vanille.

Tout au plus un coup de langue dans le cul.

Voir deux si on voulait se lâcher et passer de l'autre côté de l'acceptable.

C'est fou les histoires qu'on peut se raconter.

Il avait niqué des gosses.

Comment fonctionner après une telle révélation ?

Et pourtant il le fallait bien.

Et s'il le faisait, n'était-ce pas le premier pas vers la normalisation.

La seule chose honorable à faire c'était de tomber sur son épée.

Un suicide en bonne et due forme...

Mais un suicide n'était pas suffisant.

Un suicide ce n'était que reculer pour mieux sauter.

C'était prendre le risque de revenir, mais cette fois ci avec un état d'esprit moins honorable, des valeurs moins fermement ancrées, et de là, se retrouver rattraper par la gravité sans merci de l'impardonnable.

L'homme est allergique à toute fin définitive.

Vie après vie, le cirque se perpétuait, naissance après naissance, mort après mort, les mêmes conneries, à l'infini.

Dieu merci pour l'oubli.

Et pourtant certaines choses avaient finalement trouvé le moyen de toucher l'éternité.

Une tâche que rien n'efface. Avec ça, il y a un avant et un après, l'infini en deux parties.

Léo avait passé la nuit à se morfondre.

Une tasse de café fumant à la main, confortablement installé sur un des fauteuils de la terrasse il regardait le soleil peu pressé du matin envoyer à tout va ses premiers rayons. Mourad devait déjà être arrivé à Lyon. Indifférente aux révélations de la veille Anita dormait à poings fermés. Dans l'abris anti atomique de l'autre côté du jardin qui sait ce que l'ami de Mélissa pouvait bien faire ?

La veille, Léo n'avait pas réussi à le laisser partir. Certes il l'avait

libéré de ses liens et lui avait fourni un pantalon propre mais Harry était toujours séparé du monde par une épaisse porte blindée.

Léo aurait dû le laisser partir ça s'est sûr. Le laisser s'évanouir dans la nature lui et ses révélations. Il aurait pu faire comme si tout ça n'avait été qu'un mauvais rêve.

Comme lui avait dit Anita la veille, on s'habitue à tout, le choc passera et la vie reprends inexorablement ses droits. L'horreur que tu ressens c'est un état de choc. Il y a prescription.

C'est peut-être pour ça qu'il n'avait pas pu laisser partir Harry.

Anita prenait ça à la légère.

Mais c'eut été manquer de respect à toute ses victimes.

« Tu n'as rien inventé. Des viols d'enfants il y en a toujours eu, et ce n'est pas près de s'arrêter.

C'était censé le rassurer ?

Ne t'inquiète pas, ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan et dieu sait si l'océan est grand.

La rhétorique du nombre. Pris dans la masse, pris par les stats, tout se retrouvait noyé, écrasé, réduit à l'insignifiance, mais lui, il ne vivait pas à l'échelle de la France et encore moins à celle du monde. Il vivait à l'échelle du quartier, l'échelle de sa famille, de sa promo en école d'ingé. Il vivait dans un monde véritable qu'on pouvait toucher, pas dans ces nombres deshumanisants. Et à sa petite échelle, la révélation d'Harry prenait tout le soleil et tout l'air autour de lui.

Il souffrait et c'était tant mieux.

Il étouffait et quelque part c'était l'idéal.

Sa tasse terminée, il prit les clés de son père dans le bol de l'entrée et parti à la boulangerie chercher de quoi régaler ses parents et ses invités plus ou moins volontaires.

Il était un hôte prévenant.

Le contraste entre ce fait et celui de la veille était saisissant. Comment pouvait-il être les deux ?

Est-ce que c'était comme ça que les pervers faisaient pour vivre ? Ils accumulaient autour d'eux autant de faits inutiles que possibles, ils noyaient le poisson jusqu'à ce que l'horreur de tous ces petits gosses

abusés ne soit plus qu'un détail parmi d'autres.

Encore une fois, la rhétorique du nombre en action.

Sur la route, à l'aller comme au retour, les fossés et les arbres du bas-côté lui avaient tendu les bras. Viens, viens viens mon enfant, viens t'écraser contre moi.

Il ne pouvait vivre et il ne pouvait encore moins mourir, alors quoi ?

Alors sur la route il commença à s'inventer des histoires.

Harry aurait la réponse à ses questions.

N'avait-il pas dit qu'il faisait des soins de l'âme, qu'il exorcisait les démons professionnellement ?

Harry en saurait plus sur la mort éternelle.

Sans se l'avouer, Léo voulait du contexte, il voulait en savoir plus sur ses autres vies, il voulait que celle qu'avait vu Mélissa était une exception une anomalie.

Une erreur statistique....pffff

Il était en train de garer doucement la voiture de son père sur les bruyants graviers de l'allée quand son téléphone portable se mit à sonner.

« Bonjour Léopold, je suis Réginald de Vteleni. Il a été porté à notre attention que quelqu'un avait commencé à t'empoisonner les oreilles à propos de notre organisation.

— Wow désolé mais je ne comprends rien... je viens de passer une nuit blanche et mon cerveau marche au ralenti. Vous pouvez répéter et plus lentement cette fois-ci. »

Le deuxième essai ne fut pas plus concluant que le premier.

Visiblement, il y avait certaines choses que Léo ne voulait ou ne pouvait entendre.

Au troisième essai par contre, il finit par s'avouer qu'il avait tout compris depuis le début, et que le fameux Réginald pouvait répéter son petit discours autant de fois que Léo le demanderait, et jamais ça ne serait plus acceptable.

« Quelle pute ! » s'écria Léo en raccrochant au nez de l'émissaire de Vteleni. Il n'y avait pas d'autre explication. Anita faisait partie de la bande de tarés qui avait séquestré Mélissa des mois durant.

Elle avait courtisé Marjorie pour l'atteindre lui.

Léopold était outré et pourtant, faute d'information il n'avait pas compris qu'avant de pouvoir se servir de Marjorie pour l'atteindre il s'était servi de son ex pour atteindre cette dernière. Pendant des mois Mélissa avait cohabité avec l'ennemi. Mais non faute d'information l'ironie de la situation lui échappa complètement.

Il avait fort à faire avec la question du sexe. Est-ce qu'elle avait été payée ou récompensée pour avoir couché avec lui ? Est-ce qu'elle leur avait rapporté toutes leurs conversations ? Les questions autour de sa perversion ? Est-ce qu'elle essayait de le pousser sur une pente glissante normalisant la pédophilie ?

A en croire Réginald, Harry avait tout fait ou presque.

Vteleni était loin d'être mauvais comme il le pensait.

Pourquoi ? Léopold n'avait pas vraiment écouté.

Il avait raccroché au beau milieu de l'explication et maintenant il fonçait vers sa chambre.

Anita dormait comme une étoile de mer sur son matelas.

Normalement, il aurait dû l'attraper par les cheveux et la trainer hors de son lit puis loin de chez lui. Il aurait dû lui hurler dessus, la baffer, lui faire quelque chose de très très méchant, mais il était de toute évidence en état de choc car en lieu et place de tout ça, il remplit discrètement son sac à dos Eastpack d'un peu de linge de corps, de son téléphone portable, du reste de ses accessoires essentiels, et ferma la porte derrière lui aussi discrètement que possible.

Il n'avait qu'une envie être aussi loin que possible de tout ça, se poser quelque part et dormir pendant cent cinquante ans. Petit problème, il était monté chez ses parents au début des vacances dans la voiture de Mourad. Voiture qui n'était plus disponible maintenant que son meilleur ami avait pris la poudre d'escampette. Emprunter la voiture de son père pour aller en dehors d'un rayon de dix kilomètres était peu avisé, et voilà qu'il était dans son jardin, son petit baluchon sur le dos en mode Tom Sawyer... non, non, non il n'y avait pas moyen. Alors quoi...

Harry !

Il avait complètement oublié Harry.

Il serait parti en le laissant enfermé dans l'abris !

Inutile de dire qu'Anita, vu son employeur, lui aurait fait passer un mauvais quart d'heure.

Léo imagina la scène, lui entre deux policiers, accusé d'avoir égorgé l'ami de Mélissa. A tort bien sûr, mais comment aurait-il pu le prouver ?

Harry devait bien avoir une voiture non ?

Ça faisait une dizaine de jours qu'il espionnait Léopold et le reste de la bande, il devait bien avoir toute une installation quelque part, non ?

Léopold n'eut pas besoin de tirer son prisonnier du lit, celui-ci l'attendait derrière la porte blindée armée d'une barre de fer.

En mode défensif plutôt qu'offensif.

« Anita bosse pour les gens qui ont torturé Mélissa, dit Léopold. Il faut qu'on mette les voiles aussi vite que possible. Tu as trente secondes pour me rejoindre devant mon portail. »

Quatre coups de couteau, quatre pneus crevés. Si Anita voulait les rattraper ça serait la plus courte course poursuite de l'histoire de l'humanité.

Devant le portail il dit à Harry « on va prendre ta voiture, je te suis. » puis il appela la maison de ses parents.

A ses côtés Harry l'entendit dire :

« Ah maman, dit-il surpris de ne pas entendre la voix de son père. Je suis désolé mais j'ai un gros problème et il faut que je mette les voiles. Désolé, désolé, désolé... j'ai merdé. Le loup est dans la bergerie, toi et Mourad vous aviez raison, papa et moi on avait tort. Tu avais raison mais du genre puissance dix. Elle est dangereuse, mais pas que pour moi. Laisse un mot sur le comptoir, me disant que vous êtes partis à la boulangerie. Et ne revenez pas sans les flics. Il y a assez de saloperies dans son coffre pour qu'elle aille au trou pendant longtemps. Je suis vraiment désolé. »

Harry leva son porte clé en l'air comme s'il voulait toucher un plafond invisible et cinquante mètres devant eux, les feux d'une superbe Porsche Boxster noire clignotèrent brièvement.

« Ah bas dit donc, elle est belle la vie d'exorciste, dit Léopold après avoir sifflé admirativement.

— Je ne me plains pas, mais non, ça c'est la voiture de ma mère.

— Et elle fait quoi dans la vie ?

— Elle est voyante, répondit Harry, en ouvrant le coffre. On a beaucoup en commun, sauf qu'elle aime raconter des histoires et moi les vivre. Elle est plus salon de thé et moi action et danger.

— Danger ? Je dois te rappeler pourquoi tu portes un bermuda à moi ?

— Touché ! », dit le fils de la voyante en démarrant la voiture. Après un bref échange ils décidèrent d'aller vers Lyon après un passage par l'hôtel d'Harry. « Bon, je sais que je suis chatouilleux, que j'adore les films d'horreurs mais que je les regarde entre mes doigts, mais je ne parlais pas de dangers physiques, je te parle de menace existentielle, du danger de perdre sa santé mentale, ou de commettre des atrocités poussées par une entité.

— Tu crois que c'est ce qui s'est passé pour moi ? Une entité ? Que c'est ça qui a fait que j'ai commis ce que j'ai commis.

— Non, désolé, ce n'est pas l'impression que j'ai. Tu étais sous influence mais pas celle d'un démon. Et encore je dis tu, mais tu as bien compris que je ne parle pas de toi mais d'Emmanuel le type dans lequel ton âme était incarnée à l'époque. Chaque nouvelle vie est une nouvelle chance.

— Sauf que ces petit gosses sodomisés leur vie était foutue. Ce qui est fait, est fait, et rien ne pourra jamais l'effacer.

— Le truc avec les vies antérieures c'est qu'il y en a tellement... des fois tu es le gentil, des fois tu es le méchant, la roue tourne. Vu les atrocités que Mélissa a pu décrire, la magie utilisée, je suis sûr que ça a généré des nœuds karmiques pour toi et pour elle, et que dans les vies qui ont suivi, et peut être même dans les précédentes il y a dû avoir le même genre de saloperie, à des échelles différentes mais surtout dans des rôles différents. Je mettrai ma main à couper que tu t'es déjà fait violer, et quand je dis tu...

— Oui j'ai compris. Et ça équilibre, je me fais violer et tout est

pardonné, c'est comme s'il ne s'était rien passé ?

— Non, mais il faut voir les choses différemment. On vient sur terre faire des expériences, des expériences de tout genre, mais pour une personne donnée, elles vont tourner autour de certains thèmes. Certaines personnes vont vivre une vie de rejet sous toutes ses formes, d'autre de violence. Pour certain ça va être Disneyland d'autre Bagdad, mais ça, c'est choisi en amont, on sait tous dans quoi on s'engage avant que notre âme vienne s'accrocher au fœtus dans le ventre de sa mère.

— Tout à fait le genre de truc invérifiable et qui arrange tous les psychopathes du monde, non ? Quand je te torture tu l'as choisi non ? C'est limite si je ne suis pas en train de rendre service à toutes mes soi-disant victimes.

— Et dans un sens ce n'est pas faux. Quand tu refuses d'entendre les signes Dieu frappe de plus en plus fort à ta porte.

— Et les petits mômes que j'ai sacrifiés, ils n'avaient pas écouté les signes c'est ça. Maman t'avait pourtant bien dit de ne parler aux étrangers donc ne va pas te plaindre maintenant. »

Si Harry avait un contre argument solide il le garda pour lui et se contenta de hausser les épaules, et de proposer de mettre un peu de musique.

Qu'est-ce qu'un médium, exorciste, métis pouvait-il bien écouter ?

La réponse : un truc ignoble n'ayant absolument ni queue ni tête.

Le nom fut dit puis oublié immédiatement.

Léopold se sentit dévoré par l'envie de demander autre chose, ou même juste de baisser le son, car le volume rendait cet accident industriel sans nom un véritable exercice de torture. Et pourtant... et pourtant il y avait dans le cataclysme sonore des traces ici de lumière, quelques lignes mélodiques prometteuses qui surnageaient le temps de quelques mesures, juste le temps de laisser entrevoir qu'il y avait une véritable conscience derrière ce bruit presque aléatoire, ça promettait, ça charmait et ça disparaissait sans laisser de trace. C'est comme si les musiciens s'étaient jurés de faire l'album le moins commercial du monde.

Léopold guettait Harry du coin de l'œil, il guettait le petit sourire en

coin, la pointe d'ironie, mais n'en trouva point.

Au bout d'un moment il fut pris d'un sentiment de déjà-vu. Il regarda l'écran lumineux du lecteur CD et réalisa que l'album tournait en boucle. Il allait protester quand il se rendit compte que la familiarité avec le son infernal lui permettait de goûter celui-ci de manière différente. Au-delà des textures abrasives, il y avait tout un univers. C'était un peu comme le film *Hellraiser* de Clive Baker, il avait été initialement rebuté par la tête des acteurs et la banalité affligeante du décor. On était loin d'Hollywood et des top models jouant les acteurs, il avait l'impression qu'on était en train de filmer la vie des gens médiocres de l'autre côté du pallier, les effets spéciaux étaient basiques, les scénobites, ces monstres aux tenues sado maso, tristement peu effrayants et pourtant ce film l'avait hanté. Pas pour le gore, pas pour l'épouvante, mais en raison de l'horreur des sentiments, les passions dévorantes qui ne laissent rien derrière elle.

Et comme pour *Hellraiser*, dans la musique d'Harry au-delà du côté inconfortable, il y avait un cœur torturé qui saignait.

A la troisième écoute pas de signe de fatigue. Au contraire Léopold maintenant habitué à ce musée des horreurs, avait trouvé ses marques, et il trouvait même de la beauté dans cette destruction. Et là ça le rattrapa, il allait survivre à tout ça. Il allait vivre sa vie, même sans oublier les atrocités commises. Dans l'enfer manifesté, il trouverait l'espace pour vivre et profiter de la beauté là où elle serait.

Est-ce que c'était censé le reconforter ou l'attrister ?

Une vie de damné, une vie à expier, une vie à se mentir, à jouir de sa souffrance. Un monde aux couleurs inversées. Quel intérêt ?

Léopold, christ en croix, comme si ça pouvait régler quoi que ce soit.

S'il voulait faire mieux, s'il voulait faire autre chose que fuir et perdre son temps, s'autoflageller dans le vide, il pouvait être actif, il pouvait lutter, lutter contre Vteleni, et contre Elizabeth.

« Tu peux arrêter ça s'il te plait, demanda Léopold.

— C'était la première fois que tu écoutais les Skinny Puppy, demanda Harry en éjectant le CD du lecteur, et devant la réponse

affirmative il s'avoua surpris que son passager ait pu encaisser trois sessions de *Too dark park* sans broncher. Un petit exploit en soi. « Et maintenant pour se rincer le palais un peu de Heitor Villa-Lobos, dit-il en injectant dans le lecteur une galette chromée sortie de nulle part. Bachianas Brasileiras, tu connais ? »

C'était de la musique classique, donc non, Léonard ne connaissait pas. Et après quelques mesures il eut la certitude que ce disque, aussi mélodieux soit-il, aurait encore plus de mal à passer que le précédent, et ce sans aucune chance de s'améliorer à mesure que les écoutes se succèderaient.

« On peut arrêter ça. Je crois qu'il faut qu'on parle. », dit Léonard et une fois la cantatrice et ses miaulements réduit au silence, il expliqua au conducteur que s'il voulait pouvoir s'opposer efficacement à Vteleni maintenant, il avait besoin d'en savoir plus sur ce qui avait pu se jouer dans le passé. Mélissa n'avait peut-être pas eu le courage d'accepter la régression proposée par Henry, mais, Léonard pensait que si ce dernier voulait bien lui offrir cette possibilité, il était plus que partant.

« Parlant de Mélissa, tu ne crois pas que tu devrais lui parler de ce qui vient de se jouer. Tu veux faire mieux qu'elle, alors plutôt que de faire tes petites affaires dans ton coin, parles lui. On a encore un peu de route à faire avant Lyon donc tu devrais lui passer un coup de fil.

— Tu sais, c'est elle qui m'a éjecté de sa vie, pas moi. Si je l'appelle il y a des chances qu'elle ne réponde même pas.

— Essaye quand même. »

Léopold tenta le coup mais la conversation fut extrêmement brève. Pas pour les raisons ni avec la conclusion désagréable qu'il avait pu craindre. Mélissa, ces derniers jours, assurait le secrétariat d'un docteur Nîmois et elle ne pouvait se permettre de prendre des appels sur son portable, par contre si ceux-ci passaient par la ligne du cabinet elle n'avait aucune raison de ne pas répondre aux questions des patients. Après avoir répété le numéro deux fois elle raccrocha. Léopold sourit, elle n'avait pas oublié sa capacité à retenir aussi facilement que rapidement des longues séquences de chiffres.

« Ok, deuxième essai. Tu m'entends bien ? »

— Parfaitement, par contre, vu là où je suis, je serai limitée dans mes mots, n'attendez pas trop de mon côté.

— Pas de problème, je ne t'appelle pas pour faire de la pêche à l'info. Au contraire c'est moi qui vient t'en donner.

— Très bien, je vous écoute.

— J'ai connu une certaine Anita au travers de ta cousine.

— Ne me dis pas que tu as... tu as fait la même chose qu'avec cette dernière.

— Désolé mais si, mais ce n'est pas là où je voulais en venir. Ce n'est pas ce genre de révélation... elle bosse pour Vteleni.

— Qui ça ?

— Ah, oui, je devrai te dire que je suis le passager d'un certain Harry d'Amour. J'étais avec Anita quand je me suis rendu compte qu'il me suivait. On l'a attrapé, secoué et il a craché le morceau. Je suis désolé pour ce qui s'est passé aux états unis. Vteleni c'est le groupe auquel appartenait les types qui t'ont séquestrée. Le groupe qui voulait te « réactiver »

— Et elle...elle en fait partie...euh attends une seconde. Harry pourquoi tu te gares ici ? c'est super dangereux, on va avoir des problèmes.

— Je n'ai pas vraiment le choix, je crois que la voiture de ma mère vient de rendre l'âme.

— Mais on ne peut pas la laisser à cheval sur la ligne, s'exclama Léonard.

— Exactement. Il va te falloir pousser.

— Bon, Mélissa, je vais devoir te laisser, et au cas où je finisse explosé par une voiture ayant réagi un peu trop tard à cet obstacle sur l'autoroute, globalement... ce fut un plaisir. »

Une fois raccroché et poussant la Porsche, il se répéta « globalement ... ce fut un plaisir ». S'il ne se faisait pas écraser, il faudrait qu'il réfléchisse sérieusement et apprenne par cœur un petit stock de dernières répliques et des bonnes, parce que ça, ce globalement, non ce n'était vraiment pas terrible.

Anita bossait pour Vteleni.

Heureusement que Mélissa était assise quand elle avait entendu la nouvelle.

Anita était venue au bras d'Arnaud et elle n'était jamais repartie, et pendant tout ce temps là...

Il n'y avait pas une minute à perdre !

Et en même temps après plus d'un an d'infiltration ce n'est pas comme si Mélissa était aux pièces.

Elle devait avant tout se calmer, prendre dix minutes juste pour ça, dix minutes pour souffler et explorer les ramifications de cette affaire.

La première chose était d'avertir la coloc non ? Alors Mélissa tenta le fixe. Serena étant déjà partie elle tomba sur Frédéric. Elle remercia le ciel, qu'enhardie par la manière dont Serena avait accueilli le secret de son voyage infernal, elle avait récemment avouée celui-ci à Sophie et Fred. Elle donna à ce dernier les grandes lignes de la révélation et de ses ramifications. Trois demandes pour Fred, s'il voulait bien s'en charger.

- Relayer l'information auprès de Serena et de Sophie même si celle-ci vivait à Montpellier maintenant.
- Changer la serrure de la porte d'entrée. Dieu merci ils n'étaient pas encore passé à la serrure trois points.
- Commencer à fouiller les affaires d'Anita pour trouver des preuves et des informations permettant de comprendre l'ampleur de ce qui avait été révélé à Vteleni.

Une fois Fred briefé, Mélissa raccrocha et regarda la grande aiguille de l'horloge en face d'elle se trainer aussi longtemps qu'elle pouvait.

Elle eut envie d'appeler l'autre Zigoto, mais le faire alors qu'il était en train de pousser une voiture sur l'autoroute, non, ce n'était pas l'idée du siècle.

Avec chaque minute qui s'écoulait en silence, les chances pour qu'ils soient morts dans un atroce carambolage ne faisait qu'augmenter.

Complètement ignorant du drame en suspens les clients du docteur interrompirent régulièrement le supplice de Mélissa avec leurs histoires d'encaissement ou de prise de rendez-vous.

Midi s'approchait. A contre cœur, mais s'approchait tout de même. Mais toujours pas de nouvelle d'Harry ni du zigoto.

Mélissa s'étonna d'être aussi concernée par le sort de celui-ci après presque trois ans d'embargo physique et mental. Elle l'avait réduit à une abstraction, une chose de son passé et pourtant, après tout ce temps voilà qu'elle se rongeaient les sangs en pensant à lui. Et juste à lui, elle en avait partagé des conversations avec Harry, ça et tout le travail qu'il avait pour elle, et pourtant c'est à ce foutu zigoto qu'elle pensait. De son statut incertain Léonard éclipsait tout le reste.

Elle avait donc bien fait.

Avoir tout coupé brutalement avec peu ou pas d'explication.

Elle avait eu la bonne idée de le faire alors qu'elle portait encore en lui son odeur et le souvenir frais de ses caresses. La saturation sensorielle lui avait donné l'espace nécessaire pour se prononcer et approfondir, pensée résolue après pensée résolue, le fossé ainsi creusé.

D'où elle était, Mélissa ne pouvait plus voir de patient. Quand le dernier patient en consultation viendrait payer, elle pourrait laisser le bon docteur déjeuner dans la partie privée du cabinet, et enfin rentrer chez elle pour manger. Elle pria que le dernier ne joue pas les prolongations sinon elle était bonne comme la veille de faire un aller-retour à la boulangerie et de manger un sandwich sur le pouce derrière son comptoir.

Quand on ferme une porte, dieu ouvre une fenêtre, et le

téléphone sonna. C'était ce foutu zigoto. Tout allait bien, et ce depuis un moment. En fait lui et Harry étaient dans le lobby d'un motel où ils passeraient la nuit en attendant que la voiture soit réparée. Normalement, à la première heure le lendemain ils mettraient les voiles pour Lyon, puis dans la foulée Harry rentrerait chez sa mère. Ses vacances avaient assez duré.

Le zigoto lui expliqua en détail l'enchaînement des révélations de la veille. Alors qu'il parlait de son intention de profiter d'être à l'hôtel en pleine journée pour jouer du tambour shamanique, juste ce qu'il faudrait pour pouvoir explorer son passé, le bon docteur Callerot et son dernier patient se présentèrent au comptoir.

« Mélissa, il y a encore quelqu'un dans la salle d'attente, je te laisse t'en charger. Moi je vais manger, je ne veux pas être dérangé.

— Entendu. » Mélissa le regarda s'éloigner, et proposa au zigoto de le rappeler dès qu'elle aurait réglé un petit problème.

Une fois le patient encaissé, et la feuille de soin imprimée, Mélissa se dirigea vers la salle d'attente. Effectivement confortablement installée dans un coin invisible de son comptoir, une femme attendait.

« Bonjour Madame, je ne vous ai pas vu rentrer... Vous aviez rendez-vous ?

La blonde platine à la tenue colorée secoua la tête. « Non, c'est vous que je viens voir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous...

— Isabella Bassave, dit la femme en lui tendant la main. Mélissa, l'air incertain, sera la main tendue. « J'ai besoin de vous parler.

— On peut faire ça à l'extérieur du cabinet ? Je marche et vous me parlez en me suivant, je suis un peu pressée.

— Non, désolée, ça ne va pas être possible. Je suis venue incognito et j'entends bien le rester.

— Hein ?

— Avec tous les gens qui vous surveillent, le cabinet du docteur Callerot était le meilleur moyen de vous rencontrer à l'abris

des regards intéressés. Vous n'avez pas l'air surprise ?

— Vous m'auriez dit ça encore hier, peut être que j'aurai eu un doute mais non, pas aujourd'hui. Vous connaissez l'identité des gens qui me surveillent ?

— Une amie, un voisin et deux ou trois personnes qui se passent le relai, je n'en sais pas plus.

— Vous avez des contacts à Vteleni ?

— En quelque sorte. Je couchais avec le chaman qui a aidé Elizabeth à prendre le contrôle... ou du moins a essayé.

— Ah oui quand même ! Vous avez dit « couchait », c'est chose du passé ?

— C'est bien ça. Je couchais jusqu'à me rendre compte que vous n'étiez pas la petite écervelée dont il parlait. Un corps juste bon pour recevoir l'âme de la grande prêtresse. Mais il se trouve que rien n'est comme il pouvait le penser et le dire, il se méprend totalement sur les plans d'Elizabeth, comme il est complètement passé à côté du rôle que j'ai joué dans cette affaire. Je suis comme vous, euh désolé ce n'est pas ce que je voulais dire, je ne voulais pas vous offenser, je voulais juste dire que je suis de l'exode. Pendant des vies et des vies j'ai été votre apprentie, et ce jusqu'à Elizabeth et que tout parte en vrille.

— Une apprentie ? Mais qu'est-ce que je vous aurai appris ?

— Des trois vous étiez celle qui avait le pouvoir de regarder les lignes du destin et de rediriger l'écoulement du temps, en amont comme en aval.

— Désolée mais je ne me souviens de rien et là tout ce que vous me racontez c'est du charabia.

— Ok. Imaginez que vous marchez dans la rue, vous êtes à un embranchement, vous pouvez aller à droite ou à gauche. Vous choisissez une direction, mais il existe un monde dans lequel vous avez pris l'autre. La même chose se produit à chaque fois qu'il y a un choix, aussi insignifiant soit-il. Du coup il existe une infinité de monde alternatifs. A l'instant t, dans certains tu es heureuse dans d'autre tu ne l'es pas, dans certain tu es riche, etc. Nous, d'où on

est, on ne voit rien de tout ça, le film se déroule sans qu'on puisse y faire grand-chose, on est en pilote automatique perdus dans le courant. On croit qu'on a le choix mais le courant est fort.

« Les humains avec leurs rêves et leurs souhaits peuvent comme les gens de l'exode sont capables de passer d'un courant à l'autre et de se diriger vers des cieux plus cléments ou au contraire bien plus sinistre. La plupart des gens le font s'en sans rendre compte, ils ne connaissent pas les règles et généralement englués dans leur négativité ils vont de mal en pis. Toi, tu es différente, je t'ai vu réécrire le passé et pas qu'une fois. Je t'ai vu déplacer des armées par la seule force de ta pensée. Moi j'ai l'œil, je vois l'océan des possibles. Tu en fais une tête dis donc.

— Euh, je suis sur les fesses. Désolée, d'être cynique, c'est bien beau ces histoires de super pouvoirs mais, toi Isabella, qu'est ce que tu viens faire ici ? Tu couchais avec un psychopathe, tu étais ok avec ses plans et là, tu changes d'avis et tu braves la surveillance... exactement aujourd'hui, à cet instant précis. Tout ça c'est gros, c'est louche, j'ai besoin de comprendre. »

Isabella n'offrit pas de réponse concise à cette question. Elle se disait poussée par une intuition la dépassant complètement. Elle était en fuite. Le chaman, Vteleni, son destin d'exilée, si elle pouvait elle aurait oublié tout ce qu'elle savait et s'en serai retournée à sa vie d'avant, une vie simple, une vie de chercheuse frustrée, une vie de questions sans réponse. Ça c'était une vie dans laquelle elle avait ses habitudes, une vie de rêve. Rêve d'un autre monde, rêve de mystères.

Peut-être que si elle avait connu l'illumination vingt ans auparavant, oui peut être qu'elle aurait pu plonger tête la première dans le monde des exilés. Oui, elle en était à peu près sûre, mais avec le temps elle avait construit autre chose. Le pire c'est qu'elle n'avait rien à perdre, elle n'avait jamais voulu s'encombrer d'enfant. Elle n'avait pas de crédit, rien ne la retenait en fait. Rien de concret, et pourtant cette vie qui lui tendait les bras, elle n'arrivait pas en sentir les possibilités. Tout ce qui lui sautait au nez c'était la perte

de sa liberté.

Liberté bien utilisée à ne rien faire de bien concret de sa vie.

Mélissa pensa qu'après des débuts prometteurs cette conversation n'allait nulle part. Elle allait sauter son déjeuner pour jouer à la psy pour une femme perdue.

Et puis la conversation prit un tour intéressant. Isabella lui raconta tout ce qu'elle avait appris des lectures d'annales akashiques.

Avant qu'elle ne voie Elizabeth et Emmanuel assassiner la dernière réincarnation de Samaël, Isabelle et la prêtresse avaient vécues tant d'expériences ensemble. Elizabeth n'était qu'un avatar perdu dans la masse, Mélissa ne devait pas se fermer de porte. Il fallait absolument qu'elle reconnecte. Il fallait qu'elle explore par elle-même et qu'elle prenne possession de son pouvoir. Si elle voulait une chance de s'en tirer contre Elizabeth et ses adeptes d'un côté, et le reste de Vteleni de l'autre elle devait absolument être en pleine possession de ses moyens.

La voyante qui avait aidé Isabella avait été profondément marquée par ce qu'elle avait pu voir des vies passées de l'exilée. Si marquée et remuée que le passé d'Isabella avait complètement échappé au cadre du protocole stricte de lecture d'annale. Les souvenirs s'étaient infiltrés dans ses rêves et même dans ces nombreux moments où elle se sentait captivée par ce qui se passait devant elle, son esprit s'égarait un peu. Pour se protéger et éviter d'être ensevelie sous le flot des images et des sensations, elle avait donné un protocole à Isabella pour qu'elle prenne son exploration en main de manière autonome.

Isabella ignorait si la voyante allait mieux, mais alors qu'elle zigzaguait dans l'hexagone, elle avait pu tester et tester encore le protocole et vivre des expériences formidables, c'est pourquoi elle était venue.

Voilà c'était bien ça.

Jusque-là son projet lui avait semblé bien vague, mais là, en parlant avec Mélissa, la dernière pièce du puzzle s'était mise en place et c'était maintenant une certitude. Elle était venue apporter cette

clé à Mélissa.

Avant de partir dieu sait où, elle donna un dernier conseil, pure intuition du moment. « Dans tes explorations, j'imagine bien que ça doit tomber sous le sens pour toi, mais tiens-toi loin d'Elizabeth. Se rêver dans sa peau, ça serait un peu comme se jeter dans la gueule du loup, non ? »

Elle blottit son petit corps à moitié nu tout contre lui. Au-dessus d'eux un ciel infini, et tout autour, les cigales endiablées fêtaient leur congrès tout juste consumé. Pas un nuage, pas de paravent bleu ou noir, le ciel était si dégagé qu'on aurait pu voir à l'autre bout de la galaxie.

« A quoi tu penses Emmanuel ?

— Pas grand choses.

— Tu te fais du mouron pour demain ?

— Je sais que c'est ridicule, je sais, je sais... mais j'ai un mauvais pressentiment.

— Dragos est nécessairement le troisième avatar. Qui d'autre ? moi ? ne soit pas ridicule.

— Mais imagine que si. Imagine que tu sois la troisième.

— Je ne sais pas si tu as remarqué ou si tu étais trop occupé par tes angoisses mais je suis une fille gros bêta. Ça serait du jamais vu non ?

— Il y a déjà eu des chevauchements.

— Nécessairement. Quand on est passé de trois anciens à trois anciennes et vice versa, mais jamais comme ça. C'est toujours Samaël qui a ouvert la voie.

— Jusqu'ici. Mais les choses ont changé. Tu as entendu ce que Samaël ne cesse de dire. L'opulence nous rend faible, les richesses, la vie facile, nous sommes en train de dégénérer.

— La vie facile ? Peut-être dans ta famille mais certainement pas dans la mienne... et en plus je ne vois pas en quoi ça changerait le sexe de naissance du troisième.

— Il s'est passé quelque chose, quelque chose d'important avant. Je ne suis pas réveillé depuis assez de temps pour me rappeler de tout et être capable de faire sens de toutes ces vies, mais j'ai l'impression que

plus rien ne sera comme avant. Regarde par exemple, toi et moi. J'en ai eu des compagnes et des compagnons, mais jamais au grand jamais je n'ai pu ressentir pour aucun d'eux ce que je ressens pour toi.

— Moi aussi je t'aime de tout mon cœur mon prince, mais ce genre de discours, n'est-ce pas ce que sortent tous les enfants de notre âge. Toutes les filles que je connais, depuis leur premier sang, elles seraient toutes prêtes à mourir pour l'objet de leur affection. Deux semaines après, l'objet change mais le sentiment demeure.

— Tu as raison, quand je me souviens je *sais* plus que je ne *sens*. Mais s'il te plait, joue le jeu avec moi quelques instants. Imagine un peu, Dragos demain se souvient de ses vies passées et dans aucune d'entre elles il n'est un ancien. Samaël pourrait demander à ce que tu sois réveillée séance tenante, imagine que tu ais été pendant des milliers d'année toi aussi guide de l'exil de notre peuple. Imagine, et demande-toi ce qu'il adviendra de nous deux. Est-ce qu'ils nous laisseront être ensemble ?

— Qu'est-ce qu'on s'en fiche, nous serons tous les deux les personnes les plus importantes de la communauté. Même Samaël ne pourrait se mettre en travers de notre chemin.

— Ensemble contre la terre entière j'aime bien ça, dit Emmanuel.

— N'est-ce pas l'histoire de notre peuple ?

— A nous deux un peuple dans le peuple, l'exception de l'exception, j'aime bien ça. »

Emmanuel, se leva et invita son amour à en faire de même. Il posa un genou à terre et alors qu'il n'avait que quatorze ans et elle treize il jura sur tout ce qu'il avait de sacré, ensemble à jamais. Elle aurait sa dévotion pour l'éternité et plus encore. Elle plutôt que de lui répondre de la sorte, elle l'invita à se relever et faire preuve de plus de sérieux.

« Retire ça alors qu'il est encore temps. Toi tu sais, tu es réveillé, tu as goûté au parfum de l'éternité, alors soit sérieux mon amour, soit sérieux.

— Je sais aussi que ce genre de vœux n'est pas qu'une entrave, il est aussi une force propre à fendre les mers et déplacer les montagnes. Alimentés par notre amour réciproque il est ce métal que rien ne saurait

ébrécher. Et peu importe si plus tard cet amour est inconvenant, si d'autres hommes ou d'autres femmes se faufilent dans nos couches respectives. Une fois réveillé, une fois revenu à la raison, une fois le lien poli et rendu brillant par notre conscience avisée, nous retrouverons encore le temps la force l'espace et les moyens pour nous aimer.

— Je t'en conjure, retire, retire, retire, attends mon réveil, attends que je puisse m'engager avec la même certitude. Si notre amour est fait pour durer, ce n'est pas quelques mois qui pourraient l'abimer. Alors attends-moi, attends-moi s'il te plaît.

— Soit j'attendrai. Je vivrai la torture d'un amour à sens unique. Je serai tirillé par les démons de l'incertitude, mais j'attendrais. J'attendrais en silence car à partir de cet instant plus jamais je ne demanderai de promesse. Voici la mesure de mon amour pour toi. Sans encombrement, sans obligation, encore plus pur que je ne pouvais avoir idée. »

Une bonne demi-heure après Léopold se hasarda à ouvrir les yeux.

« Oh le trip, dit-il. C'était vraiment comme si j'y étais. Je pouvais sentir sa peau contre la mienne, je pouvais sentir la puissance de mes sentiments pour elle, son odeur, le piquant de la paille dans mon dos. Oh mon dieu, tu pourrais en faire un business. 'Avec d'Amour retrouvez vos passions les plus éternelles.' Et pour toi c'était comment ? T'étais pas un peu gêné de nous voir nu. »

Henry rougit, du moins, autant qu'il pouvait avec sa peau café au lait.

« Ce n'est pas faux, avoua-t-il.

— C'est fou, pas tout le temps, mais par moment c'est un peu comme si je pouvais te sentir en train de nous regarder. Et j'ai senti tes émotions.

— Tu voudrais que je me sente à l'aise en regardant des adolescents à peine pubères fornicuer à trente centimètres de mon visage. Parce que c'est ça le problème. Une fois lancé dans l'aventure, j'étais prisonnier, j'étais ligoté à toi, j'avais des œillères et si on doit être

honnête j'ai passé une demi-heure à pénétrer ton amoureuse. Du coup, non il est hors de question que je crée le business que tu viens d'évoquer. Oh mince ! C'est pire encore que je pensais. » dit-il en regardant son short taché à l'entre jambe.

Léopold regarda le pli de son pantalon, sec en apparence, puis passa sa main à l'intérieur de son caleçon. C'était gluant alors il se leva aidé par son autre main et se précipita vers la salle de bain de leur chambre partagée pour s'y laver les mains à l'eau brûlante.

« Effectivement, pour le prochain trip, on demandera à avoir une scène tout public, ou au moins tout public version USA, avec autant de violence que tu veux, mais surtout pas de sexe. »

Les nouvelles n'étaient pas bonnes et pour Sienna c'était une torture. Elle avait peur, pour sa réputation, pour son business, mais pas que... il y avait quelque chose d'autre mais Saul n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

« Bon, ça n'est pas organique. C'est une bonne nouvelle, non, demanda-t-il en se redressant sur son lit d'hôpital. Une cécité hystérique, une scotomisation des familles, un phénomène purement mental ça devrait te rassurer, non ? Les problèmes mentaux c'est ton business.

— Oui et non. Les phénomènes hystériques c'est d'un autre âge, d'une autre culture, ça fait longtemps que les hypnothérapeutes n'ont plus ce genre de problèmes en cabinet. Moi je n'ai jamais été formée pour ça. Et je dois vous avouer qu'avant de venir à l'hôpital cet après-midi, j'avais envisagé cette possibilité et fait les recherches adaptées mais rien, rien de rien, aucun script, aucun protocole, je n'ai pas la moindre idée de ce que je pourrai faire pour vous aider. Généralement quand on veut se débarrasser de souvenirs post traumatiques on revisite la source, avec des pincettes, des protections, des dissociations, mais on revient tout de même au trauma.

« Vous avez beau être maintenant à l'hôpital avec tout le matériel adéquat, je n'ai pas envie de reprovoquer un arrêt cardiaque. Le pauvre petit palpitant à ses limites et à mon avis le vôtre en aura pour des mois avant de se remettre. Un sort de mort, incroyable, je n'avais jamais vu quelque chose de la sorte. Une dent au cyanure offertes à toutes les vies à venir. Si ce n'est pas quelque chose !

— Et bien justement, on l'a éclaté cette dent, on l'a éclaté et on a survécu, on est tranquille pour la suite.

— La suite ? Vous voulez encore passer de l'autre côté de la porte

des étoiles ?

— Non, là, pour ça, j'ai compris la leçon. Il y a un tabou dans ma culture à propos de ça, et maintenant je comprends mieux pourquoi. Là, tout ce que je veux c'est retrouver ma vision, être capable de retourner chez moi. Comment voulez-vous que je vive maintenant sans mes yeux ? Qu'est-ce que je vais pouvoir dire à ma famille et mon employeur ?

— Crois moi, si je pouvais faire quelque chose pour te rendre la vue je le ferai. Le problème c'est qu'on est en terre inconnue. »

Goldfish avait une petite idée, un semblant de piste.

De toute évidence les anciens de l'époque avaient voulu bruler au fer rouge une leçon dans la conscience comme l'inconscient de toutes les personnes de son peuple. Ils leur avaient offert un panneau stop, une sirène et un gyrophare.

De toute évidence à l'époque il avait raté le test et ça lui avait coûté sa vie. ; Mais tôt ou tard il s'était réincarné, et il avait été en contact avec les survivants de cette mise à l'épreuve. Ces gens-là avaient vu la même scène de l'extérieur, ils avaient vu mourir leurs frères, leurs femmes maris et enfants, pour les moins chanceux. La blessure était fraîche, il y aurait bien quelque part de la défiance envers les anciens. Ils auraient bien une piste, une protection, quelque chose.

Il était temps de faire un peu de judo mental avec Sienna, de plaquer au sol ses réticences et de la pousser à se rendre réellement utile.

Quand je me suis réveillé à moi-même, je savais sans l'ombre d'un doute que j'étais le seigneur des transferts, celui qui prend et qui donne. D'une manière plus théorique mais tout aussi puissante, le jour où elle a été réveillée, le jour où à la surprise de tous elle s'est avéré être le troisième avatar, j'ai reconnu en Elizabeth la reine du destin. Par contre Samaël a toujours été une énigme. L'énigme la moins intéressante du monde, mais une énigme tout de même.

Avant la levée du rideau, qu'est-ce que je voyais en lui ? D'une certaine manière guère plus que n'importe quel quidam de mon peuple. Samaël était le révélateur. Il était cet avant-gardiste qui depuis plus de mille ans mourrait avant nous deux pour préparer notre venue, et pour permettre à notre peuple de ne jamais être sans leader spirituels pour le guider.

Il était un mystère, et rien que ça, cela aurait dû m'aiguiller.

Là, nous sommes tous les trois réunis loin du reste, nous sommes en retraite et les masques viennent de tomber. Samaël est celui qui dissimule, celui qui sépare l'homme de lui-même. Il est celui qui apaise les obsessions d'un simple regard. Il est ombre, il est occultation.

Loin du bruit, loin des obligations, nous voilà tous les trois réunis pour nous pencher sur une connaissance des plus corrosive.

Plongée en apnée, il nous faudra en trois jours tout régler, sinon ça sera partie remise au prochain jubilé dans une douzaine d'année.

Autour de la petite table ronde nous nous donnons tous les trois la main, et le voile se lève.

La connaissance est là, de nouveau accessible mais elle ne nous sautera pas à la gorge tant qu'on n'ira pas la provoquer.

« Vingt-quatre ans en arrière, dans cette même pièce » dit Elizabeth d'un ton solennel.

« Vingt-quatre ans d'oublis programmé. » lui répond Samaël.

Je devrai peut-être dire quelque chose mais je préfère revenir en arrière et me souvenir de ce qui a été fait il y a deux jubilés.

Nous sommes allés là où personne ne peut aller.

Des hommes de notre peuple, nous sommes les seuls pour qui la route n'est pas barrée, et pour cause, bons soldats que nous étions, nous sommes ceux qui leur en ont interdit l'accès.

Avant de venir ici-bas, sur cette jolie petite planète nous n'étions pas les plus forts, les plus brillants, bien au contraire. Trois esprits des plus médiocres et des moins imaginatifs. L'équivalent de ces chiens minuscules aboyant sans cesse. Ces chiens de rien qui vont se cacher derrière leurs maîtres quand on avance vers eux d'un pas trop volontaire.

Pas des gens mauvais, des rouages juste bons à être utilisés.

Tous les trois nous avons asservis notre peuple sans broncher.

On a exécuté nos ordres sans poser une question.

Dans ce peuple miroir nous avons faits de nos frères et sœurs des moutons. Pour pouvoir contrôler, le médiocre enfonce, il diminue, il infantilise, il coupe les ailes et brise les genoux.

Le jugement est sans appel aujourd'hui, mais ça n'a pas toujours été le cas. Pendant longtemps, nous avons vu les choses autrement. Pour protéger les moutons du danger nous étions prêts à bien des mesures extrêmes.

Nous avons assumé la fermeture de la porte des étoiles, c'était notre décision, une décision honteuse, qu'on s'est empressé d'exiler aux confins de notre pensée. En revisitant ce qui s'est passé de l'autre côté de la porte nous avons vu la manipulation. La tendre coercition de ceux qui savent sur ceux qui suivent.

Des milliers d'années de culpabilité alors que nous n'étions à l'époque de cette décision que des enfants prisonniers dans des habits de vieillards. Nous devions être leurs bergers, les guider lors de la longue traversée, alors nous avons fait de nos frères et nos sœurs de vulgaires moutons. Des âmes de là-haut dans des corps d'ici-bas, des êtres coupés de leur nature divine.

De l'autre côté de la porte des étoiles ce ne sont pas des dieux, s'ils sont nos supérieurs, ce n'est qu'à cause de quelques longueurs d'avance. Nous sommes leurs clones, ou plus exactement leurs reflets dégradés. Ces vampires se nourrissent de notre adoration pour eux. Victimes d'un exil involontaire sur cette terre, non nous ne sommes au fond qu'une colonie de pucerons.

Le culte de la mémoire, cette directive de continuité n'existe en fait que pour renforcer notre cohésion et leur pouvoir sur nous en découlant, tout ça pour augmenter le rendement de leurs prélèvements.

« Je suis d'avis qu'il faut le dire aux autres, s'exclama Samaël.

— Non ça serait des plus malavisés et tu sais très bien pourquoi, dit Elizabeth. Tu étais avec nous, non ? Est-ce que j'ai besoin de te rappeler les faits ? Ils nous possèdent, nous avons tous signé, nous avons vendu notre âme à perpétuité.

— Mais que vaut une signature quand on ne sait pas à quoi on s'engage ? » demanda Samaël, et devant le regard consterné de ma belle il se reprit : « je sais, je sais, cette remarque est d'une grande naïveté. Ce qui l'est moins par contre c'est l'exploration à laquelle je me suis adonné entre cette vie et la précédente. Je n'ai pas failli à ma mission, j'ai cherché et cherché et je n'ai rien trouvé. Il n'y a pas de piège, il n'y a pas de contre mesure, ils n'ont aucun moyen de nous contrôler. Je pourrais partir aujourd'hui sur mon fidèle destrier et fuir loin d'ici sans que le ciel me tombe sur la tête. Que peuvent-ils faire pour m'en empêcher ? La vérité c'est que sur ce plan-là ils n'ont de pouvoir que celui qu'on veut bien leur donner.

— Et à la fin de cette vie tu meurs et devine où tu vas renaître, demanda Elizabeth. Tu auras peut-être trouvé le moyen de te réfugier à l'autre bout du globe pendant le restant de ta vie et puis retour à la case départ. Et pour ce qui est des contremesures, ne pas en trouver ne prouve en rien qu'il n'y en a pas. Nous avons barré l'accès de la porte des étoiles au reste des exilés mais qui sait si, parmi eux, certains n'ont pas un rôle nous échappant complètement. Qui surveille les surveillants ? Tu crois vraiment qu'ils nous auraient donné tout pouvoir sans avoir le moindre moyen de réagir si on s'éloignait de leur

volonté. Regarde ma fidèle Adélaïde les pouvoirs qu'elle a, étrangement liés au mien, jamais ils n'avaient été mentionnés. Fort de nos habitudes et de notre rôle, on joue à ceux qui savent, mais la vérité c'est qu'on ne sait que ce qu'on a bien voulu nous donner. Deux jubilés de gâché sans changer nos habitudes. Nous nous appuyons sur nos prêtres sans même avoir pris le temps d'explorer leurs connaissances. Et toi tu veux jouer notre destinée d'un coup de dé, où à l'aide de fléchette jetées à l'aveuglette. Parmi nous tu étais le seul à pouvoir te souvenir Samaël, alors dis-moi vieil ami, à quoi t'a servi ton avance ? »

Moi j'ai presque envie de rappeler à Elizabeth, que jusqu'à l'invasion, Adélaïde n'avait aucune idée du pouvoir qu'elle possédait. Et c'est état de fait, si on veut bien mettre de côté la manipulation dont on a été l'objet, cette cécité volontaire est de notre responsabilité.

Avec nos frères et nos sœurs, en quelque sorte on leur a dit : « jouons à un jeu, faisons comme si on sait tout et que ne savez rien, comme si nous avons des pouvoirs et que vous n'en avez pas. » Et puis, en plein milieu de la partie, on en a égorgé un bon paquet. Pour ceux qui restaient, vraisemblablement, complètement en état de choc on leur a dit : « fini de jouer, maintenant c'est pour de vrai ! » Je suis persuadé, que les âmes dont nous avons hérités tout comme les corps merveilleux des habitants de cette planète regorgent de trésors infinis. On se croit faibles et médiocres, et on a fait de cette erreur notre réalité.

J'ai envie de dire tout ça, mais trop occupé à mesurer les conséquences de mes actes, le moment passe. De toute façon Samaël ne semble pas spécialement avoir besoin de mon soutien car déjà le voilà sur ses pieds en train de contre attaquer :

« Je veux admettre que l'absence de preuve n'est pas la preuve d'une absence mais lors de mes explorations dans le bardo comme dans les autres espaces entre les vies, j'ai pu voir de quoi être certain de ce que j'affirme. Nous ne sommes pas les seuls fils des étoiles sur cette planète. Il y a bien d'autres colonies et toutes suivent les mêmes règles, celles de la terre. Il peut y avoir des échanges et des transferts entre les planètes, mais ça reste bref et isolé. La terre est protégée. Nos dieux déchus n'ont aucun pouvoir, aucune juridiction ici-bas.

— Et pourtant leur plan fonctionne non... »

Léopold décrocha complètement, il avait donné toute l'attention qu'il pouvait et maintenant il n'avait qu'une envie, que ça se termine. Il voulait Elizabeth et c'était tout. Est-ce que c'était sa connexion à Emmanuel qui s'exprimait ou son désir personnel ? Ça c'était une question pour plus tard. Une question pour quand son sexe serait endolori et ses bourses complètement vides. Pour l'heure il fallait avancer cette scène et l'amener à la fin de cette première journée du jubilé.

Le problème dans cette affaire c'était Harry.

Léopold se figea sur son lit.

Harry qui contrôlait les opérations, autrement dit cette formidable transe chamanique.

Harry qui était en contact télépathique avec lui.

Il voyait peu ou prou tout ce que Léopold pouvait percevoir au travers des sens d'Emmanuel, il pouvait comme Léo sentir, voir et entendre les pensées les plus intimes de ce jeune homme ayant vécu il y a plus de 500 ans.

« Mais pas les miennes, mon dieu pas les miennes, pria Léopold. Déjà qu'avec l'incident du portable hier... »

Non, Léo pouvait sentir Harry à son côté, il avait l'intuition intense que ce dernier était captivé par les échanges entre les trois anciens. S'il entendait quelque chose des pensées de Léo, il le poussait sans doute sur le côté pour mieux se concentrer sur l'essentiel.

Pour en avoir le cœur net, il essaya de parler à Harry de son for intérieur, mais n'eut aucune réponse. Il essaya d'articuler sa pensée à voix haute mais ses lèvres et sa gorge semblaient ne plus lui appartenir. Elles n'étaient pour lui qu'un vague souvenir, un écho se faufilant à travers les creux de l'assommante litanie de délibération entre les trois 'anciens'.

Le jubilé et ses trois jours de conciliabules touchaient à leur fin. Samaël, refusant d'accepter sa défaite, continua d'argumenter jusqu'au dernier moment.

« Tu n'a cessé d'affirmer qu'il n'y a rien à craindre de la part de nos propriétaires, lui dit Elizabeth. Alors à quoi bon nous mentir à nous-même et nous voiler la face ?

— Je sais que c'était mon argument principal la dernière fois, et je dois bien avouer que cette idée ne tient plus maintenant, toutefois je ne suis pas à court de bonnes raisons. La principale étant que cette connaissance est corrosive. Elle n'est pas du genre que l'on peut ignorer à volonté, bien au contraire, elle ne cessera de s'immiscer dans chacun des espaces de nos vies et de nos services envers nos camarades d'exode.

— Et tu ne crois pas que c'est une bonne chose, demanda Emmanuel.

— Non, je ne crois pas. Même si nous étions poussés par de mauvaises raisons, je pense qu'on ne peut qu'admirer l'intégrité et la qualité de notre service. Nos conseils sont avisés, et nous avons su sortir les nôtres à de nombreuses reprises des pièges tendu par un destin nous étant étrangement peu favorable. Est-ce qu'on sera en mesure de travailler à ce niveau si nous sommes ravagés par la colère et le doute ?

— Peut-être pas tout de suite mais à terme on y gagnera, répliqua Emmanuel. Vivre dans l'obscurité c'est se priver de la connaissance nécessaire pour avancer. Ce n'est qu'à l'aune des révélations que l'on pourra réévaluer notre action théocratique et qu'on pourra progressivement inverser certaines tendances. Sinon c'est quoi l'alternative, douze ans d'oubli et trois jours pour réfléchir. Nous avons assez perdu de temps comme cela. »

Emmanuel comme Léopold lurent dans le regard d'Elizabeth, satisfaction et désir. Emmanuel en manifestant les élans de son cœur avec enthousiasme avait en de maintes occasion soufflé la flamme du désir de sa belle.

Cette dernière voulait d'un homme fort et déterminé, un chasseur pas un berger. Si elle pouvait apprécier qu'ils soient alignés, ça ne pouvait être par loyauté, par envie de plaire ou d'apaiser, non, elle voulait sentir en Emmanuel quelque chose d'implacable. Et là, en

parlant en son nom propre tout le long de la journée, il avait marqué des points. Certes il y avait quelques centaines de mètres d'ici le lit ligne d'arrivée, et dieu sait si sur cette distance il pouvait encore s'en passer des choses, mais Emmanuel comme Léopold, en cet instant sentirent une exquise tentation les gagner.

Avec la course poursuite se jouant sur l'écran du salon, Mélissa ne réalisa que son téléphone cherchait désespérément à attirer son attention qu'après deux ou trois sonneries. Un coup d'œil sur l'écran et l'identité de l'appelant. Ce qu'elle y vit lui arracha un soupir. Elle coupa la sonnerie et reporta son attention vers le film.

Deux minutes après ça recommençait, elle savait très bien ce qui se cachait derrière l'appel, et si c'était pour passer une nouvelle nuit blanche à deux doigts de la crise d'angoisse non merci. Qu'il aille au diable !

Le problème c'est qu'il s'acharnait. Et une nouvelle fois son téléphone s'agita dans sa main comme une sangsue démoniaque. Déjà qu'elle avait dû couper la ligne fixe de la coloc, si en plus elle devait éteindre son téléphone à elle, ça n'était tout simplement pas possible.

A la quatrième tentative elle décrocha.

« Va en enfer Léo, si tu m'appelles encore une fois je descends tout de suite au commissariat porter plainte contre toi, tu m'as bien compris.

— S'il te plait, Mélissa ne raccroche pas, dit une voix qui n'était pas celle de son ex.

— Harry ?

— Qui d'autre, c'est bien mon numéro qui s'affiche non, dit le baroudeur de l'astral d'un ton sans doute faussement sarcastique.

— C'est bien ton numéro qui s'affichait hier mais ça n'était pas toi au bout du fil, non ? » dit Mélissa en fuyant le salon sous les regards vaguement courroucés de Serena et Maurice.

« Je sais, je sais, j'en suis désolé. Il s'est servi dans mes affaires sans me demander.

— Mais qu'est-ce que tu as foutu Harry ? Franchement, c'est quoi

cette histoire, tu te rends compte de la merde que tu as foutu ? Je te dis que je ne veux rien savoir de ce qui s'est joué et toi tu vas voir mon ex ? C'est ma vérité, tu n'as aucun droit...

— Je ne sais pas quoi te dire... franchement je ne m'attendais pas à ce que tu m'attaque à cet endroit. Mais bon, si tu veux ! Tu dis que c'est ton droit, ta vérité, mais je pense que non. C'est plus grand que toi. Ça concerne tous les gens autour de toi. Ça concerne ta petite vie présente mais aussi celles d'après.

— Je sais, je sais... désolée, je ne sais même pas pourquoi je t'ai dit ça. Je suis tellement énervée contre Léo que je m'en suis prise à toi. Ce n'est pas terrible... ceci dit... là aussi c'est un peu de ta faute non. Je veux dire, c'était impossible à prévoir, mais maintenant, il est amoureux, passionné, obsédé, c'en est flippant. Quel désastre... le pire c'est que je comprends un peu ce qu'il vit. Hier en entendant sa voix, même au premier appel, ça m'a fait un de ces effets, et maintenant sa grande déclaration, notre amour est pur, notre amour remonte à bien longtemps après les horreurs que tu as entrevues. J'avais réussi à dresser un mur entre nous deux, j'étais Zen et voilà que là il y a une partie de moi qui a trop envie de le revoir. Je ne te dis même pas les idées qui m'ont traversé l'esprit alors que je somnolais. Je n'ose même plus fermer l'œil.

— Mince je n'avais pas la moindre idée de l'intensité de tes sentiments à toi. Dans les deux trips que j'ai pu faire en compagnie de Léo, j'avais vraiment l'impression qu'il était le passionné et que toi tu Je veux dire qu'Elizabeth c'était la reine de glace... bon peut être que j'exagère, disons qu'il était dix fois plus attaché qu'elle... mais maintenant que tu le dis, peut être que son indifférence, sa force, c'est avant tout du self control. Si tu sais gérer tes passions, si la volonté prend le pas sur toute autres considérations, oui, bien évidemment que tu planes au-dessus du monde. Celle-là, je ne l'ai pas vu venir.

— Bon, du coup t'es sur Nîmes ou pas, demanda Mélissa.

— Non, on est bon pour passer encore une deuxième et dernière nuit dans ce foutu formule 1.

— Ah, ah, ah, la Porsche de ta mère dans un formule 1, c'est

ironique non.

— Si on veut.... En tout cas, mine de rien on a bien avancé, on commence à y voir clair quant aux dessous de l'affaire. » dit Henry avant de lui raconter les grandes lignes des quatre voyages partagés avec Léonard. Quatre voyages ponctués par autant de parties de jambe en l'air avec Elizabeth. Mélissa se sentit nue, et profanée. Ce n'était pas juste Léo qui revivait ces ébats jusqu'au climax mais aussi Henry. Elle n'était pas Elizabeth, elle n'avait pas la moindre once de sympathie pour cette foutue sorcière mais le lien était là, et personne n'aurait cherché à le nier. Quand elle reverrait Henry, elle savait qu'elle aurait un regard fuyant au moins durant les premiers instants de la rencontre.

Sans doute poussée par cet esprit de partage flottant au-dessus de la conversation, elle raconta à Henry sa rencontre, et des perspective offerte par l'ex du sorcier péruvien.

« Et toi tu passes ta soirée devant la télévision ? Tu me fais halluciner Mélissa ! Avec un tel cadeau je serai comme un gosse le matin de Noël, tout en griffes et en dents prêt à déchirer tous les papiers cartons et rubans, tout ce qui aurait le malheur de se mettre entre moi et mes précieux cadeaux.

— Encore une fois, je ne suis pas comme toi Henry, me vautrer dans le passé, très peu pour moi. Il y a suffisamment de problème devant moi pour ne pas aller en chercher derrière non plus.

— Mais...

— Mais je sais, les traumatismes d'enfance, on a bouffé cette arnaque pendant un siècle, maintenant que tout le monde a vu que ça ne menait à rien, plutôt que de retenir la leçon, les gens font tout le contraire, ils veulent remonter encore plus loin, les problèmes de papa, de maman et du reste de la famille, ou des vies antérieures.

— Tu crois qu'un arbre peut pousser haut s'il n'a pas des racines bien ancrées ?

— Jolie métaphore, mais au-delà du cliché qui éblouit, tu m'expliques comment ça marche ton affaire ? Concrètement comment connaître des choses de mon passé va m'aider à avancer.

— Mmmm, ce n'est pas une mauvaise question. Tu m'as dit être

bloquée, tu ne sais pas où aller... pour moi, c'est connecté à ton refus du passé. Le passé te définit toi et ta trajectoire, tu es née d'un projet, d'un rêve de tes parents, d'attentes qu'ils ont eu pour toi, tu es née d'un Karma, de blessures à régler, tout ça te donne de l'élan, naturellement la vie est en mouvement. Mais toi tu refuses, tu joues aux amnésiques, tu ne veux pas regarder en arrière, alors tout ce qui te reste c'est des instincts primaires, toute ton énergie tourne autour de la nourriture, du logement et de plaisirs aussi simples qu'immédiats. Ce n'est pas un roman fleuve, ce n'est pas une intrigue, c'est un comics trip, quatre bulles, une blague et puis on attend la bande dessinée du journal du lendemain. Vivre avec ton passé c'est vivre sur ta lancée, qu'elle soit bonne ou mauvaise. C'est jongler avec la force des habitudes, et de là, avec la thérapie, avec de la discipline, tu vas ajuster la trajectoire. Ton histoire est un poids mais aussi un point d'appui.

— Franchement, ça serait mon premier rodéo, je te trouverai bigrement convainquant. Ce sont de belles paroles, mais, si on revient dans le concret, tu vois Isabella m'a dit que pour aller à l'endroit de mes rêves sur la mer des possibles, il me fallait imaginer ma destination, il me fallait imaginer l'état émotionnel dans lequel je serai quand j'y arriverai. Je ne devais pas tant désirer que de commencer à jouir par anticipation de ce futur qui finira d'une manière ou d'une autre par me rejoindre. Sur le moment je me dis quelle belle philosophie jusqu'au moment où ça me rattrape, ça fait cinq ans que je suis bloquée dans le maintenant.

« Après ma licence j'aurai pu chercher le Master qui s'emboîte, puis le job dans la bonne boîte. Sauf que je sais ce que je ne veux pas, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que je veux. Comment veux-tu que je me projette, que j' imagine mon futur idéal si je ne sais pas ce que je veux.

— Ce que tu ne veux pas tu le connais, tu l'as goûté, tu en a fais l'expérience, par contre le reste, ce que tu pourrais vouloir, cet inconnu hors de portée, c'est absolument normal de ne pas savoir si ça te correspond ou pas, tu n'y es en rien connectée, ce sont juste des idées, des vues de l'esprit. Tu vois, ça c'est le problème du siècle. Sans arrêt

il y a des gens qui viennent me voir ou voir ma mère et qui ne savent pas quoi faire de leur vie, alors ils posent la même question que toi, avec les termes du milieu New Age ésotérique, mais au fond c'est vraiment la même chose : c'est quoi mon contrat d'âme ? C'est quoi ma mission de vie ? Ils voudraient être frappé par la grâce, qu'on leur dise et que la recherche finisse. Ils n'auraient plus alors qu'à implémenter ce projet divin.

« Ils font les choses à l'envers. La vie elle est dans la boue, pas dans les hautes sphères, avec les anges et je ne sais quoi. Nous sommes là pour expérimenter. Le but à l'horizon, ce n'est qu'un mac guffin, on s'en fout, l'essentiel c'est l'odyssée ! Tu as passé trois ans de ta vie dans la mauvaise voie et tu te dis c'est bon j'ai donné, plus jamais, maintenant je veux savoir, pour de bon, pour de vrai. Mais non, tu n'as pas gâché tes trois ans, ça serait trop réducteur.

« Guidée par un rêve tu as vécu. Le rêve n'est plus, mais ce que tu as vécu, ce que tu as construit, ça, ça persiste. Maintenant forte de cette expérience tu vas tenter d'autres choses, et si ça ne te plaît pas tu ne vas pas mettre trois ans pour t'en rendre compte, tu vas être attentive, tu vas ajuster la trajectoire, tu vas être souple... et encore... je dis ça comme un robot, je suis en train de répéter verbatim le discours de ma mère et celui que je sors à certains de mes clients mais toi, tu as une chance inouïe, visiblement tu peux voir et sentir l'océan des possibles. Visiblement c'est un peu ton super pouvoir, donc tu devrais pouvoir explorer ça. Si tu veux savoir si une décision est bonne pour toi, regarde comment ça peut se terminer, et le genre de vie qui mène à cette fin. Tu peux faire les choses en accéléré.

— En théorie.

— Ouin, ouin, ouin, si c'est encore de la théorie c'est parce que tu préfères regarder des films plutôt que d'aller dans la boue et faire ton expérience. Tu es dans ta tête Mélissa, oui toutes tes belles idées forment un donjon qui t'emprisonne. Descend, vis, vis pour de bon. Et une dernière chose avant de te laisser, même si tu es encore incapable de l'entendre maintenant. Pour aller de l'avant, l'idée n'est pas juste de savoir, mais de se réconcilier avec le passé. Pas de

l'embrasser et de s'y soumettre, mais de voir tous tes ancêtres et tes mois passés, non pas comme des étrangers, mais des amis, des membres de ta famille. Ils peuvent te souler, te choquer, et même te blesser, mais c'est ton sang, alors tu trouves le moyen de pardonner. Tu surfes sur leur énergie plutôt que de t'opposer systématique.

— Et si le sang c'est la pire ordure que la terre ait portée, je pardonne et j'oublie aussi ?

— Non, bien sûr que non, déjà je n'ai jamais parlé d'oublier. Oublier ça c'est ton mode par défaut, miss « je ne veux rien savoir ». Au contraire, il te faut en avoir le cœur net. Si Elizabeth est aussi mauvaise que tu le dis, car je dois bien t'avouer que ce n'est pas vraiment ce que j'ai vu, mais bon, si elle est si épouvantable, il vaut mieux que tu la connaisses pour pouvoir la contrer, pour t'en protéger et pour l'esquiver. Tu n'as pas envie de te battre avec les yeux bandés ? »

Plus tard alors qu'elle sentait le sommeil la gagner, Mélissa réalisa quelque chose de surprenant. Comme Isabella avait pu lui dire, elle passait vraiment son temps à réécrire le passé. Violée ou pas violée, elle avait tranché, elle avait réécrit son histoire et vouée aux oubliettes l'ancienne version. Son mépris pour le passé, ce trait qu'elle vivait comme une constante de sa vie n'était qu'une invention récente. Effrayée à l'idée de se retrouver nez à nez avec Elizabeth, elle avait réfréné son envie de savoir, elle l'avait jugulée, étouffée jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Puis elle avait réécrit sa vie, elle avait fait d'un acte unique et un rien traumatisant son modus operandi. Rien n'est figé. Hier comme demain. Il était temps de se réécrire plus courageuse et curieuse.

Son cœur vibra, ses ailes se déployèrent et le marchand de sable parti sans demander son reste. Elle alluma sa lampe de chevet et décida d'aller dans la boue et d'aller se fritter avec les techniques d'Isabella.

Goldfish tâtonna pour trouver le lavabo et son mitigeur puis entreprit de se laver les mains. Il se concentra sur les sensations provoquées par l'eau tiède, et la texture du pain de savon. La scène ennuyeuse à mourir du temps béni où ses yeux voyaient, n'avait pas gagné la moindre once d'intérêt avec la cécité. Il soupira longuement et imagina sans peine cet être qui dans le miroir arrivait à voir sa mine dépitée. Il tâtonna jusqu'à la chambre grimaça en sentant la température quelques degrés trop bas. Sa tentative de rectification à l'aide de la télécommande réglant la climatisation ayant échoué par deux fois, il retrouva le lit et se glissa sous les draps.

Il était seul dans cette chambre, seul dans un néant où le temps lui aussi semblait s'étirer à l'infini. Quelle heure était-il ? Son ventre lui indiquait qu'on n'était pas loin de midi. Pas loin de quelques minutes ? de quelques quarts d'heures ? d'une heure ou deux ?

Conformément aux arrangements pris par Suzanne, le personnel du Motel lui avait amené un petit déjeuner et était venu chercher ses restes tôt dans la matinée, et à priori le cirque allait recommencer pour le déjeuner, puis une ou deux heures plus tard il y aurait une visite autant attendue que redoutée.

Sienna, l'hypnothérapeute, s'était montrée très surprenante. Elle qui semblait bien partie pour un long chemin de croix croulant sous le poids de la culpabilité et du secret avait opéré un virage à 180° qui indiquait que ce qu'elle manquait en compétence professionnelle, elle le compensait largement en bon sens.

Et bien, oui, elle avait fauté. Elle avait eu les yeux plus gros que le ventre. Après avoir lu deux ou trois livres de poche écrits par des farfelus de la côte ouest elle avait voulu explorer les terres infinies des vies antérieures et des dimensions extraordinaires de la vie.

Elle s'était aventurée loin des terres balisées de l'hypnose thérapeutique et de développement personnel, et après des mois de progression en totale impunité, ses déambulations inconscientes avaient connu un arrêt brutal.

Elle était venue mal préparée, elle était coupable assurément, et en tant que tel elle assumerait les conséquences quel que soient. Et c'est en cela qu'elle avait surpris Saul.

Il avait réussi à exploiter sa culpabilité pour lui soutirer des explorations hypnotiques. Il s'était bien vu continuer comme cela autant de fois qu'il faudrait jusqu'au retour de sa vue. Il s'était bien vu aménager chez elle et bénéficier de ses soins diligents jusqu'à la fin de l'épreuve, mais peu après l'annonce du caractère psychologique de sa cécité, les fantasmes de Saul avaient connu eux aussi un arrêt brutal.

Non, il était hors de question que Sienna l'accueille chez lui. Elle était arrivée au bout de ce qu'elle pouvait faire. Il était temps de passer le relai. Saul avait essayé de parlementer, mais la transition était de l'ordre du fait accompli, Judith, sa femme, avait été contactée et allait l'appeler dans sa chambre d'hôpital incessamment sous peu.

Etait-ce la perte de la vision ou sa foi ébranlée par les révélations obtenues des séances de régression, une chose est sûre, quand après n'avoir réussi à bredouiller de vagues excuses sa femme lui avait demandé de lui passer Sienna pour organiser la fin de son séjour à l'hôpital, et donc de l'hémorragie financière associée, il s'était senti comme le petit écolier pris en tenaille, entre la mère et la maîtresse, les jours de remise des bulletins scolaires. Fini les chamailleries et les aventures délirantes, il était temps de mettre ses affaires en ordre et de rentrer dans le rang.

L'idée de 'revoir' sa femme dans quelques heures lui pesait tant sur les viscères qu'il avait l'impression d'avoir passé toute sa matinée entre le lit et les toilettes. Sa cécité le mettant à l'abri du regard terrible de Judith, à priori il pourrait s'enfuir dans sa tête ni vu ni connu quand la situation l'exigerait. Il pourrait penser à tout autre chose, comme les dernières révélations hypnotiques sur les origines terriennes de son peuple et ses premières incarnations sur cette terre ou encore un

certain appel téléphonique.

La veille alors qu'il s'apprêtait à gérer les formalités de sortie d'hôpital, il avait reçu un appel de sa fille ainée Myriam, ou Ashti comme elle se faisait appeler depuis une dizaine d'années. Si Saul Goldfish était un fervent catholique uniquement sur le papier, pour sa femme cette religion était l'axe central de sa vie. Pour elle, les errances New Age de Myriam avaient quelque chose de l'ordre de l'insupportable, et si la colère et l'outrage avaient dernièrement laissé place à une condescendance souriante, leur relation mère fille ne s'en était jamais remise.

Après être passée de secte en secte, après avoir fait le tour de tous les ashrams de d'Inde et de Californie, les croyances d'Ashti faisaient penser aux vieux romans de L. Ron Hubbard avant qu'il se reconvertisse en grand maître de l'église de scientologie. Pour elle Jésus vivait dans une soucoupe volante énergétique ou un croiseur interstellaire, il faisait le tour de l'univers avec ses potes les pleadiens. De planète en planète il plantait des graines de consciences et luttait contre des reptiliens infiltrés qui cherchent à contrôler les pensées et les mœurs des autres habitants à l'aide de drogues, d'ondes, et d'émissions télévisées. Avant l'appel de la veille, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé, c'était à la suite d'une semaine de vacances de Sammy, le fils de Myriam chez ses grands-parents, elle était outrée que ces derniers aient laissé le petit regarder les tortues ninja à la télévision, un dessin animé présentant les envahisseurs à la peau verte comme des sauveurs, une émission faisant l'apologie d'un vivre ensemble entre les reptiliens, les dragons et les humains. Goldfish avait réussi à contenir la colère de sa femme d'un « pense à Sammy chérie, si tu veux qu'il puisse revenir à la maison... »

Le motif de l'appel de Myriam était très étrange. Il n'avait aucun rapport avec ses croyances ou la cécité de son père, non, il était en relation avec une série de mails surprenants dans sa boîte professionnelle. Elle avait reçu à plusieurs reprises ce qui semblait être une publicité pour un programme de comptabilité. Vu qu'elle travaillait dans un cabinet d'expertise, le contenu n'avait rien de bien surprenant,

le caractère insistant par contre... insistant et personnel... après un début consacré au logiciel vendu, les mails se mettaient à parler de tout autre chose. Il avait fallu à Myriam deux lectures pour se rendre compte que non seulement ces messages étaient codés mais qu'ils étaient adressés à son père.

Sa cécité n'ayant pas développé ses capacités mémorielles du jour au lendemain Saul n'était pas vraiment en mesure de s'en rappeler parfaitement mais peu ou prou ça donnait :

La cliente principale avait été débriefée par différents organismes indépendants, mais lors de la synthèse, des agents de l'entreprise avaient omis une partie de l'information. Après avoir passé la frontière au sud du pays, la cliente avait passé un temps à l'Oasis. Certains opérateurs avaient violé le code de conduite à bien plus de niveau qu'indiqué dans le rapport initial, le plus exubérant des frères Gallagher travaillait visiblement sous ordre d'une puissance étrangère, visiblement la reine d'Angleterre. De ce qui précède, on peut penser que lui et le merlin bronzé n'étaient pas, de toute évidence, des cas isolés. La prudence était de mise car on ne pouvait savoir jusqu'où s'étaient infiltrés les royalistes. J'ai mené mon enquête aussi discrètement que possible, mais de toute évidence si vous pouvez lire ce message la reine et ses agents sont plus malin que moi et mon génie du tic tic.

Par-delà la tombe, Damien Delange du service informatique essayait de le prévenir de quelque chose, mais de quoi ?

Trois coups secs à la porte. Ça tombait bien Saul après avoir tant réfléchi à l'énigme électronique était de toute évidence en hypoglycémie avancée. Il ouvrit la porte et l'odeur qui lui frappa les narines lui coupa l'appétit. C'était le parfum lourd et capiteux de sa femme, avant même qu'elle ne prononce un mot il sut. Il sut sans l'ombre d'un doute qu'elle n'aurait pas à le cuisiner pendant bien longtemps avant qu'il passe à table. Pas moyen de partir en claquant la porte. Pas moyen de jouer la carte rationnelle et pratico pratique. Pas moyen de se réfugier derrière le travail, il était à sa merci. Après trente ans à n'en faire qu'à sa tête dans sa petite vie parallèle chez Vteleni, tout ça, ça s'arrêtait aujourd'hui. Fermant la porte derrière elle, Goldfish se sentit étrangement détendu à l'idée de violer ses

engagements et ses milliers d'années de secrets.

L'irréparable avait été commis quelques jours auparavant et ce qui suivait n'en était qu'un prolongement logique, une simple conséquence. Il avait franchi la ligne en cherchant à jeter un œil de l'autre côté de la porte des étoiles, et oui, il avait voulu goûter au fruit de la connaissance du bon et du mauvais, et ainsi venait de se damner pour l'éternité. Il n'avait pas que perdu la vue, avec elle, c'est toutes ses illusions qui étaient parties par la fenêtre. Il y avait quelque chose de pourri au cœur de Vteleni et ça ne datait pas d'aujourd'hui. Il avait tout misé sur le mauvais cheval.

Judith voulait tout savoir et il ne se fit pas prier. A mesure qu'il se confessait, il sentait très clairement son cœur gagner en légèreté. Pendant trente ans, par loyauté pour celui qu'il avait été incarnations après incarnations il avait rejoint Vteleni et avait adoré les dieux des fils de l'exode. Ça s'était fait naturellement sans une décision consciente de sa part. Pendant trente ans il avait mis de côté ses autres engagements. Se cachant derrière l'excuse d'un travail prenant il avait négligé l'église, sa femme et ses enfants. Ils étaient devenus pour lui des reliques du passés, témoignages d'une vie et d'un monde révolu. Un monde dont il était naturellement étranger. Aucune condamnation dans cela, ils étaient des natifs de la planète bleue et vivaient à tous les niveaux selon ses règles, lui il était un exilé d'un autre monde, rendant des comptes à d'autres dieux et à d'autres règles.

A en croire Sienna, être passé par une autre planète avant de s'incarner sur terre n'avait rien de bien exceptionnel. La petite bleue était loin d'être la seule à être habitée dans ce vaste univers. Ce qui avait pu se jouer pendant ces vies au loin, comme dans les autres largement plus près était intéressant, évocateur, ça donnait des clés pour comprendre la vie ici et maintenant mais, elle avait avoué que tout ça relevait plus d'un tourisme spirituel ou thérapeutique que d'un outil nécessaire pour avancer. C'était bien pour occuper de manière plutôt utile les gens qui refusaient de voir ce qu'ils avaient juste sous leur nez.

Quelque part cette remarque s'était comportée comme une bombe à retardement qui attendait le soutien de Judith et son écoute pour

faire entendre toute sa puissance. Il avait eu une vie, une vrai, avec amour et direction avant que des trucs enterrés reviennent le hanter et tout dynamiter.

Et maintenant il était tard, très tard, sa gorge était douloureuse d'avoir tant dit. Alors comme tous les soirs depuis qu'il vivait avec sa femme il s'agenouilla à ses côtés et pria le Père, le Fils et le Saint Esprit. S'il n'était pas dévoré par la culpabilité, il avait toutefois perdu la distance et l'arrogance qui l'avait blindé pendant ces trente dernières années. Les mots si longtemps coquilles vides de sens retrouvèrent de leur lustre et de leur puissance. Il priait, et priait encore, et soudain il était à la maison, après un exode de plusieurs milliers d'années, dans ce foutu motel en périphérie de Portland il était enfin chez lui. Il en pleura. De ses yeux clos coulaient des larmes d'alégresse douces puis douloureuses. Des vagues de gros sanglots rendaient maintenant son Pater Noster complètement inintelligible. Sa femme le prit dans ses bras lui baisa le front, les joues et les yeux. Elle le berçait petit agneau perdu qu'il était. Perdu mais enfin retrouvé.

Et quand il ouvrit les yeux, il la vit, il la vit belle et puissante, belle et aimante, comme au premier jour. C'était une vision dépassant la distance et le temps, une vision dépassant toute cécité, amour incarné, puissant et éternel. Eternel, mais pas comme ces vies accumulées, non, éternel comme un instant puissant qui marque le cœur et l'âme.

C'était une vision de circonstance, et il fallut quelques instants à Goldfish pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une vision de l'esprit ou d'une illusion amoureuse, non, la vue lui avait été rendue.

Dieu soit loué

De ses yeux les écailles sont tombées.

Faisant bien attention de ne pas renverser son Mojito, Harry s'avança jusqu'au milieu de la table. « Tu peux répéter ? Avec la musique je ne suis pas sûr de bien avoir entendu.

— Non, non, dit Léo. Laisse tomber.

— Tu me disais que tu avais l'impression que je ne t'appréciais pas trop, c'est ça ?

— C'est ça. » répondit Léo d'un ton résigné. Il tira sur sa paille le peu de Caïpirinha restant entre les glaçons de son verre. Quelle question à la noix ! Au bout de trois verres il était au niveau de développement émotionnel d'une collégienne de treize ans.

Dis-moi, dis-moi, pourquoi tu ne m'aimes pas.

Et l'autre maintenant le baratinait, arrondissait les angles.

Non, non, non, Harry ne le détestait pas, il avait même « un certain degré d'appréciation » pour lui.

Tout à fait le genre de remarque qui ne veut rien dire et qui enfonce bien le couteau dans la plaie.

Léo avait beaucoup observé Harry ces deux derniers jours et quelques évidences s'étaient imposées à lui :

- 1) Mélissa et Harry ne couchaient pas ensemble, au grand dam de ce dernier.
- 2) Les chances pour que ça change étaient minces. (Léo connaissait bien son ex, et son absence d'attraction sexuelle pour les noirs et les arabes, en fait tous les bronzés. Elle était limite Aryen sinon rien. C'était quelque chose de viscéral mais d'absolument pas assumé. Elle avait honte de son vagin raciste, et il aurait sans doute suffit qu'Harry après l'avoir dragué lui demande si elle avait quelque chose contre les noirs pour que, tiraillée par la culpabilité, elle lui ouvre ses cuisses.)

- 3) Même si elle n'était pas attirée par Harry, Mélissa l'appréciait grandement. On pouvait même dire qu'elle l'admirait.
- 4) Corollaire immédiat : le retour de Léo dans les bonnes grâces de Mélissa passait par Harry. Il était la clé.
- 5) Pour ce dernier, Léo n'était qu'un sujet d'étude. Vu que Mélissa avait refusé les voyages chamaniques pour explorer ses vies antérieures, pour Harry il était son seul point d'entrée dans les arcanes du petit monde des fils de l'exode.

Tout ce qui précédait, correctement combiné devait permettre à Léo de rattraper ses dérapages de la veille et de remonter la pente. C'était évident.

Il avait l'idée sur le bout de la langue, elle le narguait.

Echouer si près du but c'était rageant... car oui l'échec lui tendait les bras. Terminer la soirée là, ça voulait dire retourner dans leur chambre partagée, cuver les excès de ce soir, et récupérer la voiture le lendemain pour la conduire jusqu'à Lyon assommés par la gueule de bois, avant de se quitter pour ne plus jamais se revoir. Game Over.

Harry était fasciné par les fils de l'exode, mais pas assez pour empêcher la vie et ses obligations de l'emporter loin du sujet mystérieux. Il avait tout donné, il avait risqué gros en jouant les détectives à la petite semaine, et il avait eu quelques réponses, fin de l'histoire.

Et pourtant il y avait un chemin, un moyen, quelque chose... et en attendant de le trouver, il fallait faire durer la soirée. Alors Léo paya une tournée puis encore une autre et encore une dernière.

Il n'aurait pas osé proposer à Harry un dernier voyage chamanique, il était tard, une heure du matin passée, et avec les autres clients de l'hôtel, une séance de tambour, non, ça ne serait pas passé. Non, il ne s'était même pas autorisé à explorer par la pensée cette piste. Ils avaient déjà fait deux séances dans la journée et contrairement à ce qu'il affirmait, ces petites séances ne laissaient pas Harry revigoré, bien au contraire.

Non, même pas en rêve.

Quand le détective ésotérique fit l'impensable et lui proposa de

voyager alors qu'il était entre sa troisième et sa quatrième tentative pour insérer la clé dans la serrure de leur chambre, Léo se figea un instant.

Qu'est ce qui venait de se passer ?

Est-ce que les pouvoirs de Mélissa avaient un peu déteint sur lui ?
Est-ce que c'était lui qui avait provoqué ça ?

Là, juste avant qu'Harry propose, n'avait-il pas été traversé par une pensée fugace, une pensée évacuée d'un revers de main, une pensée impensable. Dur d'y voir clair quand on voit double. Peut-être qu'il avait été saisi par un tout autre impensable, et tout ce qui restait de l'idée éjectée c'était juste un certain arrière-gout acre et quelque remous de biles dans son œsophage.

Et ça tambourina dans la chambre, et ça tambourina contre le mur. Imprécations et menaces. Quand quelques minutes plus tard ça tambourina aussi à la porte, c'était déjà trop tard, il n'y avait plus personne pour répondre au veilleur de nuit. Les deux avaient été pris et emportés par un rêve vieux d'un demi millénaire.

Un rêve fort agréable, si ce n'est pour cette pression sur les yeux.

Pas besoin d'attendre la fin pour les petites réjouissances.

Là, on mettait la charrue avant les bœufs et c'était tant mieux.

Oh comme c'était bon.

Pure sensation.

Pas d'image pas de son.

Mouvement rageur du bassin, comme quand ça a déjà trop duré qu'on sent que ce vol plané pourrait mal se terminer.

La fin était imminente, le décompte avant le feu d'artifice presque engagé mais Léo sentit une vague lui remuer les viscères comme si les litres d'alcool ingérés avaient su rattraper Emmanuel à travers les siècles.

Peut-être, peut-être pas.

Il se sentait mal mais ce n'était pas exactement de la nausée.

La pression de son bras plié contre ses yeux s'allégea et découvrit devant lui un dos qui n'était pas celui d'Elizabeth. Un dos bien trop frêle pour...

Non, non, non...

Mais pas moyen pour Léo de quitter la scène, le corps d'Emmanuel et l'horreur qu'il commettait.

Léo n'avait pas de bouche pour crier. Pas de paupière pour fermer ses yeux, pas de bras ni de jambe pour le tirer de là.

Il était prisonnier.

Le plaisir montait lentement mais surement.

Et ça jusqu'à atteindre un plateau sur lequel Emmanuel s'arrêta.

Il leva les yeux et révéla à Léo la pièce où l'acte se jouait.

L'acte était un rituel.

Trois mètres en face de lui, flottant au-dessus d'un sol jonché d'une mer de corps entremêlés, Elizabeth psalmodiait quelque chose dans un langage inconnu les yeux mi-clos le visage impassible. Elle était au centre d'un cercle tracé au sol et sur lequel une dizaine d'acolytes étaient placés de manière régulière. Hommes et femmes alternaient et tous fixaient Elizabeth en se frappant le creux de la poitrine le poing fermé. Du groupe s'élevait un bourdonnement guttural ponctué par leurs coups synchronisés. Ils étaient la garde rapprochée, le secret parmi les secrets, les fidèles parmi les fidèles, conditionnés pendant des siècles et des siècles.

Et voilà que les coups de hanches reprennent, et à quelques secondes du climax Emmanuel saisit le couteau à sa droite et d'un geste parfaitement maîtrisé égorge l'enfant. Il se lève d'un bon, attrape le garçon par les cheveux, et couvre Elizabeth du sang chaud jaillissant de la carotide sectionnée.

Léo n'avait nulle part où aller si ce n'est dans l'esprit. Il pouvait se perdre dans l'exploration des pensées de l'homme dont il était le prisonnier. En se concentrant sur les acolytes il n'avait presque rien vu et sentit des derniers instants du garçonnet. La manière dont Elizabeth et Emmanuel les avaient détournés de leur mission initialement établie avait été son bouclier.

L'idée de ce cercle secret avait été lancée presque six cent ans auparavant par Samaël quand il s'était rendu compte que leurs proches bien installés dans leurs privilèges étaient devenus complaisants, rigides et plus intéressés par la tradition que par la parole vivante et réactive

des trois anciens.

Les fidèles parmi les fidèles, eux, avaient jurés une soumission complète de leur âme et de leur esprit à leurs trois gardiens. Vie après vie ils avaient répété leurs vœux sacrés renforçant ainsi leur lien jusqu'à devenir physiquement incapable de s'opposer à un quel que niveau que ce soit à leurs maîtres. C'était le prix à payer pour pouvoir voler si près du soleil, et pour que leurs âmes se voient garanties des sièges au premier rang dans la gloire du trône à trois places.

L'Emmanuel que Léo avait quitté lors de son dernier rêve n'avait pas grand-chose à voir avec celui qu'il occupait maintenant. Suite à l'enchaînement d'évènements survenus durant les dix ans qui séparaient ces deux visites, sa personnalité avait connu un changement radical. Elizabeth avait eu un rêve, elle avait décidé de le suivre, et ce faisant l'équilibre délicat entre les trois avait été réduit à néant.

Samaël était d'avis que pour échapper au joug inique de ceux qui résident de l'autre côté de la porte des étoiles, il fallait dissoudre leur colonie et sa lourde mémoire pour s'abandonner dans l'humanité et les bienfaits de l'amnésie offerte par la mort à venir. Pour Elizabeth ce projet était un aveu d'impuissance. C'était une défaite définitive. C'était cracher sur le caractère unique de leur peuple, c'était dilapider les siècles et les siècles de mémoire accumulée. C'était tout bonnement inacceptable, et elle avait censuré Samaël à deux contre trois.

L'histoire aurait dû s'arrêter là, mais Samaël n'avait pas su l'accepter. Après avoir été la force motrice du groupe depuis leur premiers pas sur cette terre, avoir été le compas dirigeant chacun de leurs élans, le changement de dynamique du trio n'était tout bonnement pas acceptable pour lui.

Deux contres un c'est ce que le futur lui réservait pour chacune des batailles à venir. Emmanuel n'avait su voir que sa dépendance, et son « oui » inconditionnel pour Elizabeth avaient fait d'elle une force inarrêtable, une force incapable de prendre le temps de questionner ses désirs, ses intuitions et ses obsessions. Il avait fait sourde oreilles aux avertissements répétés de Samaël.

Répétés et répétés car il fallait bien avouer que ce dernier ne s'était

pas retourné du jour au lendemain contre le reste du triumvirat. Depuis le jubilé et pendant presque vingt ans il avait encaissé ces censures les unes après les autres avec un sourire de plus en plus douloureux. Et puis Elizabeth avait eu sa vision, son grand projet.

Au lieu de fuir ses responsabilités, au lieu de nier son histoire et ses racines elle allait faire tout le contraire. Le peuple des étoiles avait fait d'eux une colonie de vaches laitières contrôlé par le culte et l'histoire, Elizabeth allait tout simplement reprendre les mêmes ingrédients pour les combiner autrement.

A la surface comme en dessous, aux yeux de tous, du pareil au même c'est tout ce qu'il y aurait à voir. Par contre au fond, Elizabeth allait créer quelque chose d'insensé, quelque chose se faufilant entre les lois de ce monde. Elle allait créer un espace hors du temps. Un espace enraciné dans le pouvoir immense qui lui avait été donné. Un espace loin des yeux inquisiteurs de ces gens aux loyautés incertaines.

Elizabeth s'était montrée capable à plusieurs reprises d'arrêter le temps pendant quelques secondes mais elle était loin d'avoir la maîtrise technique ni les ressources pour mener à bien ce projet fou. Vu l'ampleur de celui-ci, Samaël était persuadé qu'il lui faudrait des dizaines voire des centaines de vies accumulées.

La critique du sage isolé donna à Elizabeth une idée radicale : elle ne pouvait pas se permettre de voir son projet suspendu pendant dix voir quinze ans à chaque fois qu'elle allait mourir. Elle ne pouvait bien évidemment pas fusionner plusieurs incarnations consécutives, donc elle se devait de commencer par créer l'espace hors temps, et protégé par celui-ci elle pourrait ponctionner le monde qui continuera de dériver tout autour.

Contrairement à Samaël, Elizabeth n'avait pas compris tout de suite qu'elle n'allait pas pouvoir détourner toutes les énergies générées par la colonie des vaches laitières pour alimenter son projet. Elle ne pourrait faire ce transfert que bien plus tard quand elle aurait stabilisé son enclave.

Même si Samaël avait été incapable d'expliquer la mécanique de ce qu'il avait perçu, l'horreur qui avait frappé son troisième œil avait été

d'une telle puissance qu'après vingt ans passés à ronger son frein il avait enfin décidé de donner un ultimatum à Elizabeth et à son amoureux.

Il aurait peut-être dû se douter qu'après avoir donné peu ou prou tous les pouvoirs à cette dernière, la manière dont elle avait accepté la mise en demeure ne pouvait qu'être suspecte. Il aurait dû se douter qu'il n'avait fait que pousser le projet sous la surface. Il s'était vraisemblablement voilé la face, il n'avait vu que ce qu'il voulait voir.

Et un jour le voile était tombé.

Un jour elle avait dépassé les bornes, à moins que ça ne soit Emmanuel. Léo n'était pas bien sûr. Dans le souvenir, l'idée venait d'Emmanuel. C'est lui qui avait juré un amour infini, un amour indéfectible, c'est lui qui avait voulu se sacrifier pour la cause. Jamais elle ne lui avait demandé quoi que ce soit... mais elle n'avait pas dit non, non plus. Ce type était de toute évidence sévèrement atteint et elle avait su le presser jusqu'à la dernière goutte. Emmanuel avait offert quelque chose de fondamental et d'extrêmement précieux à Elizabeth. Quoi ? Malgré tous ses efforts ça dépassait l'entendement de Léo. Une énergie sans doute. Un truc sacrément subtil car seul Samaël avait su voir la différence. Aux yeux de tous Emmanuel, était le même, pas un cheveu blanc de plus sur son crâne, pas de maladie, non rien de particulier... juste un truc aussi intangible que fondamental. Et croyant qu'Elizabeth allait lui dérober son « énergie » à lui aussi, Samaël avait préféré se suicider. Un discours un rien délirant pour ses potes et il s'était jeté du haut d'une falaise.

Sauf que bien sûr parmi les fils de l'exode, personne ne meurt jamais, et il avait refait surface ailleurs, loin des sentiers battus. Pourquoi ? Emmanuel et donc Léo par extension n'en avaient aucune idée. A peine trouvé par un fidèle parmi les fidèles il avait été exécuté dans des circonstances horribles.

Le dernier obstacle ayant été levé, les recherches d'Elizabeth avaient accéléré, elles s'étaient même emballées jusqu'à venir culminer en ce jour parmi les jours. Le jour de la création de l'espace entre les temps. Un espace de rien, juste assez grand pour une personne mais tout de

même, c'est de là qu'Elizabeth pourra rallier à sa cause toutes ces incarnations à venir et avoir enfin assez d'énergie pour permettre la grande transhumance.

Et voilà que lavée par le sang des innocents, rayonnantes de milles vies fauchées bien avant leur heure, Elizabeth s'avança vers Emmanuel. Les yeux mis clos elle lui sourit.

« J'ai réussi. » lui dit-elle.

Ne pouvant se retenir il l'attrapa avec fougue et l'embrassa à pleine bouche.

Léo senti son sexe se durcir. Il était prêt à passer à l'action, ou plus exactement Emmanuel l'était et au grand dam de Léo c'était du pareil au même.

Lui n'avait tout simplement plus envie de cette diablesse ensanglantée.

Ce qui, à un certain niveau, était chose impossible.

Biologiquement, énergétiquement, spirituellement impossible.

A la vie, à la mort, une dévotion sans borne, un amour infini.

Elizabeth s'écarta de lui et scruta son visage d'un air inquiet.

Je vois que tu n'es pas seul dit-elle avant de lui donner un grand coup du talon de la main en plein dans le plexus solaire.

« Sors de ce corps » cria-t-elle.

Léo se retrouva si fortement poussé contre son lit qu'il eut l'impression qu'il allait passer à travers. Le souffle coupé il sentit son visage se cyanoser et il s'évanouit. Après ce qui lui sembla n'être qu'une minute ou deux il retrouva ses esprits.

« Harry ? » appela-t-il, mais personne ne lui répondit.

Après des adieux interminables, la porte d'entrée de la coloc se referma. Maurice venait enfin de partir. Parfait se dit Mélissa qui, la porte entre ouverte, avait patiemment guetté le bon moment pour parler avec Serena.

« Sympa votre petite après-midi ? » demanda-t-elle à cette dernière.

Ça c'était le minimum qu'elle puisse faire, mais le maximum aussi. Elle avait beau donner sa chance à Maurice, il trouvait toujours le moyen de dire ou faire quelque chose qui la mette au bord de l'implosion. Il n'était pas foncièrement méchant, malveillant ou un truc du genre. Il n'était pas raciste comme elle avait pu croire, non, c'était juste un imbécile. Pourquoi exactement, Mélissa n'arrivait pas à le dire. Elle était loin d'être experte en cartographie de la médiocrité humaine, non, jusqu'ici devant ce genre d'individu elle avait toujours pris la tangente et c'était largement suffisant pour faire de sa vie une zone franche question stupidité. Le problème c'est que là, ça n'était plus possible. Être l'amie dont Serena avait besoin, c'était garder pour elle ses jugements et passer le plus clair du temps partagé avec le couple à ravalier son fiel et se préparer un ulcère des familles.

A en croire Serena, la torture allait prendre fin incessamment sous peu. Dans un mois, voire deux tout au plus, Maurice serait de l'histoire ancienne.

La lettre de démission de l'éducation nationale promise avait été rédigée puis exhibée tout l'été. Ce n'était pas des paroles en l'air. Si elle n'était pas à cette heure en train d'être traitée dans un bureau du rectorat c'est qu'il aurait été stupide de la donner au début de l'été. Perdre deux mois de vacances payées aurait été un beau gâchis. Si Mélissa voulait bien le concéder, planait toujours au-dessus de sa tête la possibilité qu'il change d'avis à la rentrée.

Avec quelques classes un peu mieux disposées, il pourrait traiter cette nouvelle année comme une seconde chance. Combien de profs avaient été pris au piège comme ça ?

- 1) Tu te rends compte que tu n'es pas taillé pour le métier.
- 2) Tu prends la décision de tout arrêter.
- 3) L'idée d'une vie entière passée à galérer dans ce travail et à se faire constamment bordériser par les élèves se dissipe. Tu respires. Libre de ce poids ton métier te semble tellement plus viable.
- 4) Tu regardes tes perspectives d'emploi hors de l'éducation nationale. Tu n'es spécialiste en rien et tu n'as aucune compétence utilisable.
- 5) Partir, c'est quitter l'emploi à vie, pour apprendre et se mettre en danger dans un monde compétitif. C'est aussi peut être se fourvoyer de nouveau dans une autre voie pas faite pour toi.
- 6) Ton job pourri devient tout d'un coup pas si mal que ça.
- 7) Tu reviens sur ta décision.
- 8) Devant ton manque de courage tu rationalises. Ce n'est pas la peur qui te retient dans l'éducation nationale, au contraire c'est du courage. C'est un choix raisonnable et en plus tu peux toujours te dire que tu te bas pour les gosses et la culture. Qui pourrait oser critiquer un tel projet ?

C'est ce que Mélissa se racontait, mais dans les faits, en dehors de Monsieur Cabral, elle n'avait jamais fréquenté de professeur ni obtenu le moindre élément de preuve validant ses scénarios acides.

De toute façon Maurice n'était pas comme les fonctionnaires paumés de son imagination, lui il avait un plan B. Une fois sa démission effective et les formalités administratives de l'ANPE derrière lui, il allait rejoindre une bande d'amis ayant formé une communauté agricole au fin fond de l'Ardèche. Lui et ses loulous comptaient devenir les rois du crottin de chèvre, des conserves de marrons, de figues et de champignons. Ils n'avaient pour la plupart pas vraiment d'expérience de travaux agricoles ou manuels, mais ça ne pouvait pas être bien compliqué, non ?

Le problème de Mélissa c'est qu'il avait proposé à Serena de se joindre à l'aventure. Ne désirait-elle pas faire quelque chose de sa vie ? N'était-elle pas fatiguée à cuire des frites pour le grand capital et accessoirement un SMIC dérisoire ?

SMIC dérisoire, on en reparlera dans un an quand leurs ambitions rattrapées par les dures lois de la réalité seraient revues à la baisse. Bref une fois de plus elle fuyait une conversation à propos de Maurice, en pensant à Maurice.

« Bref », dit-elle le visage tordu par une grimace incertaine. Elle venait de subir dix minutes de la vie de Maurice et Serena, ou du moins dix minutes ressenties, ce qui quelque part devait bien compter pour quelque chose. « Bref bref bref, j'ai reçu un appel de folie. Tu te rappelles de la mère d'Harry ? Geneviève Roland... elle vient de m'appeler pour me cuisiner.

— Et elle ne t'a pas dit pourquoi ?

— Pas vraiment, à vrai dire j'ai un peu écourté la discussion. Mais franchement quel culot.

— Je crois que tu ferais mieux de t'asseoir, lui répondit Serena.

— M'asseoir ? pourquoi ça, demanda Mélissa en s'installant sur le canapé.

— Tu ne lis pas les textos de ton ex.

— Non, je l'ai bloqué, lui et Harry d'ailleurs, vu que Léo a de nouveau tenté de me prendre la tête en utilisant son portable.

— Harry est dans le coma.

— Dans le coma ? Tu... non... c'est une blague ?

— A ton avis ? »

Visiblement dans l'appartement tout le monde était au courant, tout le monde sauf elle, bien sûr. Par contre personne n'avait la moindre idée de ce qui s'était passé. Aux dernières nouvelles les réparations de la Porsche avaient pris du retard, chaque jour devait être le dernier jour, mais toutes les six ou douze heures la pièce manquante voyait son arrivée repoussée un peu plus loin.

Aux dernières nouvelles données par Harry, ce dernier et Léo en avaient beaucoup appris sur Elizabeth, Samaël et Emmanuel. Des

choses passionnantes à le croire, des choses qu'il avait hâte de pouvoir raconter à Mélissa, quand, après avoir épongé son retard accumulé, il serait en mesure de s'attarder à Nîmes pour une longue conversation. Et voilà que le lendemain ou le jour d'après il s'était passé quelque de grave.

« Allo Léo, c'est Mélissa.

— Oui. »

« Oui », pensa-t-elle. Juste « oui » ? Oh, les rôles avaient changé, et maintenant elle allait regretter de ne pas avoir décroché. Quel petit connard. Elle allait devoir sourire, faire sa gentille, le brosse dans le sens du poil. Oui, ça elle pouvait le parier, il allait trouver le moyen de la faire s'excuser, alors que non, elle n'était pas en tort, loin de là. C'est lui qui avait eu un comportement déplacé. C'est lui qui l'avait peu ou prou harcelé il y a quelques jours de cela. Non, non, non, il ne manquait plus que ça !

« Non rien, laisse tomber. Désolée pour le dérangement. » dit Mélissa avant de raccrocher. Au moins elle avait été polie se dit elle presque satisfaite.

« Alors ? » demanda un chœur de voix derrière elle. Ils étaient tous pendus à ses lèvres, toute la coloc. Maintenant eux aussi voulaient savoir ce qui était arrivé au fils de Geneviève Roland.

Alors quoi ? Ils ne savaient pas lire entre les lignes ? Elle venait de raccrocher, non ? Ils se doutaient bien que Léo ne lui avait pas fait un briefing complet sur les circonstances de l'incident en moins de cinq secondes.

Alors ? Alors ils insistaient et pour la première fois depuis longtemps Mélissa sentit qu'un refus définitif serait peut-être la dernière goutte. De toute évidence elle allait devoir ravalier sa fierté et coopérer, et alors que ses protestations mouraient avant d'arriver jusqu'à ses lèvres elle sentit son âme se recroqueviller et son cœur sombrer.

Ashti n'était pas une mauvaise mère, elle le savait bien, mais en des moments comme celui-là, elle ne pouvait s'empêcher de douter.

Alors qu'elle se dirigeait vers les grands escaliers de la maison de ses parents elle se demanda si elle se servait de Daisy comme d'un bouclier humain, d'un pion ou quelque chose du genre.

Plutôt que de laisser les petites dans les griffes de sa grand-mère elle aurait pu, non, correction, elle aurait dû la laisser chez la nounou, ou même chez Rosa sa voisine. Elle pouvait leur faire confiance. Rosa était latino et catholique elle aussi, mais question intégrisme, elle ne boxait pas dans la même division que Judith. Rosa qui avait su ouvrir son cœur, ses bras et sa maison à Rodrigo son fils homo, passait vraiment pour une amatrice face à la mère d'Ashti et ses tirades régulières devant la déchéance de l'église depuis le concile de Vatican II.

Alors qu'elle conduisait pour se rendre chez ses parents, regardant Daisy dans le rétroviseur, elle s'était dit que sa mère ne pouvait pas faire de mal en l'espace d'une heure. Ashti ne l'avait-elle pas supporté pendant vingt ans ? Vingt ans, oui et pas dix-huit. Elle avait joué les prolongations. Pendant deux ans de plus Ashti avait choisi de supporter la messe du dimanche et les mille tentatives de sa mère pour la remettre dans le droit chemin... pour... pourquoi d'ailleurs ? Economiser un loyer ? Ne pas avoir à cuisiner ? Pouvoir retrouver Max son vieux Labrador tous les soir ? Ashti n'en était pas certaine, par contre une chose dont elle était sûre, c'est que personne ne l'avait protégée. Ni son père, ni son frère ainé Peter. Ce dernier avait choisi de suivre fidèlement sa mère dans ses délires intégristes. Et quant à son père... rien que d'y penser Ashti senti sa tension artérielle grimper comme un chat sur un rideau et ses joues virer au cramoisi. D'ailleurs c'était justement son père qu'elle était venue voir et qui serait surpris

de la voir débarquer dans son bureau tout en haut des escaliers. C'était pour avoir une conversation en tête à tête avec lui qu'elle avait laissé Daisy au bon soin de sa grand-mère.

Non, non, tu n'es pas une mère indigne se dit-elle en mettant la main sur la rambarde. Ce n'est pas croyable ! Toujours à te mettre des bâtons dans les roues. Tu te redresses, tu prends les choses en mains, tu viens pour exiger des réponses, enfin, et là faut que tu te diminues avec des accusations sans le moindre sens. Maman n'est pas folle. Un an sans voir Daisy après l'incident des tortues ninja, la leçon a été incrustée au fer rouge dans sa petite caboche, elle ne tentera rien. Tu n'es pas une mauvaise mère Ashti, tu n'es pas une mauvaise mère.

« Et maintenant à nous deux mon très cher père », murmura-t-elle en toquant à la porte.

Ashti était prête pour LA conversation, celle qui pouvait potentiellement tout changer pour elle.

Quelques jours auparavant, Quentin, son petit frère, lui avait raconté une histoire incroyable. A en croire leur mère, Papa avait bénéficié d'un miracle. Lui qui avait perdu la vue l'avait retrouvé par la seule force de la prière...

Lui qui avait quoi ?

« Papa avait perdu la vue ? » s'était étonné Ashti.

C'était l'histoire de miracle la plus nulle qu'elle avait entendu de sa vie, et vu la quantité qu'elle avait dû avaler dans sa jeunesse, toutes ces histoires de Madone pleurant du sang et de Christ faisant des apparitions dans les nuages du ciel ou dans les parties brûlées d'un toasters mal réglé, ce n'était pas peu dire.

« Franchement Quentin il va falloir que tu apprennes à raconter tes histoires. »

Tout petit il était du genre à raconter la fin avant le début ou à l'oublier carrément après s'être perdu dans d'étranges associations d'idées. Heureusement le reste de ce qu'avait raconté Judith à son petit dernier était largement plus intéressante. Pendant trente ans leur père avait fait partie d'une sorte de secte de gens persuadés de se connaître depuis des millénaires et de se retrouver régulièrement de vies en vies.

Des gens tellement perchés ou abusés par le diable qu'ils s'étaient convaincus de la réalité de cette histoire commune à grand renfort de souvenirs extirpés en hypnose régressive. Il n'y avait pas à dire, le diable est dans les détails⁴.

L'histoire était tellement absurde qu'Ashti n'en avait vu les ramifications qu'après avoir raccroché. Si elle avait bien compris, son père croyait à la réincarnation, il y croyait depuis trente ans, il y croyait tellement fort qu'il avait rejoint une société secrète... Ce même père qui, le jour où elle avait osé évoquer la réincarnation alors qu'ils dinaient, avait été incapable de la protéger de Judith et de ses accusations d'hérésie.

À bien y repenser, c'était un moment séminal pour Ashti, ou plutôt pour Myriam comme elle s'appelait à l'époque. C'était durant cette conversation, confrontée au fiel et aux propos délirants de sa mère qu'elle avait vu celle-ci tomber du haut de son pied d'estale. Oui, finalement, si au lieu de se cacher lâchement derrière sa femme comme il l'avait toujours fait, son père avait pris sa défense, peut être que le schisme qui l'avait poussé si loin des sentiers battus de son petit monde n'aurait jamais eu lieu. Seule contre tous, elle s'était accrochée à son idée, la transmigration des âmes, ou la réincarnation comme on l'appelait plus communément, ce truc étrange, c'était ÇA le secret, c'était ÇA la vérité. Du catholicisme elle avait basculé vers le satanisme pur et dur à en croire sa mère. Elle avait en fait flirté avec l'indouisme au travers d'un groupe local d'Hare Krishna. Un flirt de très courte durée car le végétarisme était de mise dans cette secte. Elle avait beau être ouverte d'esprit et en recherche, pour Ashti la viande c'est la vie. Mariée aux travers de porcs et aux ailes de poulet, le bouddhisme lui était, lui aussi, interdit et c'est comme ça qu'elle s'était retrouvé au grand buffet à volonté de la spiritualité : le New Age, fais toi-même ton menu !

⁴ Expression anglaise qui signifie que si des fois les choses peuvent sembler simples vues de loin, quand on y regarde d'un peu plus près tout d'un coup ça devient bigrement plus compliqué. Il semblerait que cette expression dérive d'une autre en allemand « Der liebe Gott steckt im detail » qui pourrait être traduite dieu est dans les détails !

Ashti n'allait pas perdre son temps à pleurer sur le manque de soutien de son père. Comme tous les lâches, il avait sans doute de bonnes excuses, et surtout, elle était plutôt contente d'être là où elle était question spiritualité. Oui, il y en avait des bouffons loufoques dans les groupes qu'elle avait pu fréquenter, mais ces doux dingues étaient menus fretins face au catholicisme mortifère de sa mère.

Non, si Ashti voulait parler avec son père, c'était pour en savoir plus sur son groupe d'illuminés à lui. Sur ces vies antérieures partagées. Oui c'était ça qu'elle voulait entendre. Elle voulait une confirmation définitive.

Pour Ashti, s'éloigner de sa mère, et se mettre à croire à la réincarnation était un acte démentiel, c'était un acte de foi. Une intuition fulgurante. Le problème avec les intuitions, c'est qu'elles sont puissantes et envoutantes l'espace d'un quart de seconde et puis elles disparaissent comme elles sont venues, sans fanfare, tambour ni trompette. Un soupir et voilà c'est terminé, maintenant il faut assumer. Mais comment assumer la réincarnation ? Dans les livres elle trouva milles histoires chatoyantes, mais des histoires qui ne prouvaient rien. De vulgaires anecdotes. Et pour une histoire en apparence crédible, combien étaient juste le fruit d'esprit très créatif ou méchamment déséquilibrés ?

Sous hypnose ou spontanées, les régressions offraient des témoignages surprenants, mais comme leurs détracteurs savaient si bien le dire, elles ne prouvaient rien. Si ça se trouvait, ces gens en transe ne faisaient que servir une resucée du dernier film vu au multiplex local. Sous hypnose, confrontés aux personnages peuplant leurs vies antérieures, beaucoup d'explorateurs reconnaissaient en eux des incarnations passées de personnes actuellement dans leurs cercles intimes. Hélas ces proches semblaient incapables ou peu désireux de régresser de leur côté, pour explorer ces événements partagés. En dehors de quelques gourous ou auteurs désespérés de se faire un nom, jusqu'ici Ashti n'avait jamais réussi à trouver deux personnes régressant au même événement et offrant ainsi des corroborations mutuelles. Et voilà qu'elle apprenait que son père était assis sur tout un lot de preuves

irréfutables. Des preuves qu'il avait préféré garder pour lui.

Quand elle franchit la porte, elle trouva ce dernier fort obligé et disposé à essayer de se faire pardonner. Après trente ans de silence et de faux semblants les vannes étaient ouvertes et Ashti ne passa pas bien loin de la noyade sous le flot des informations dispensées. Curieusement, toutes ces confirmations, ces témoignages qu'elle avait attendu toute sa vie, ces révélations lui laissèrent un arrière-gout amer.

Au final était-elle plus avancée ? Même en faisant abstraction de trente années de mensonges, ce n'était que la parole et l'expérience d'un autre.

« Si ça peut te rassurer, lui dit son père, revivre ça au travers d'une régression c'est un rien surfait. Je ne sais pas exactement comme ça se passe pour les autres, mais pour moi, en transe je vis une sorte de rêve que je verbalise, c'est très fragmentaire, pas vraiment un joli long plan séquence et puis je sors de transe et j'oublie très rapidement ce que j'ai vécu. Tout ce qu'il me reste c'est une foutu cassette. Là, j'ai plein d'infos, je peux te parler des heures de choses que j'ai vécu mais si à la place d'une séance d'hypnose quelqu'un m'avait fait une lecture de dossier Akashiques, avec un rapport enregistré ou écrit, franchement qu'elle différence, pire encore, je crois que la même, Mélissa, elle n'a pas tort. Je ne sais pas comment elle fonctionnait avant d'avoir été traumatisé par le chaman, mais elle est en réaction totale contre le passé. Pour elle, le passé est une prison, ce ne sont que des histoires qu'on se raconte. » Le regard perdu au-delà de la porte de la pièce, il rajouta : « Je crois que l'âme, elle n'en a rien à faire de ces costumes de chairs. Ce ne sont que des occasions, des avatars utilisés pendant quelques dizaines d'années puis jeté une fois usés. Nous on prend ça affreusement au sérieux, on s'accroche à notre masque et à un sens ridiculement surévalué de notre importance. »

Et juste comme ça son père n'était plus son père, c'était un quasi retraité chétif et abattu. Ce qu'il avait vécu ces derniers mois l'avait visiblement profondément affecté. S'il n'y avait pas eu cet immense bureau entre eux deux, Ashti l'aurait sans doute pris dans ses bras.

Comme Saul dirait plus tard à sa fille, au final ce qui lui avait fait le

plus mal, c'était de voir sa femme s'enfoncer dans le déni. Trente ans de mensonges réduit à rien, un petit miracle et ça repart, cette histoire de réincarnation est rangée dans la case des illusions du diable et voilà, le sujet et clos. Cette attitude l'avait laissé sans voix, tant et si bien que le dimanche suivant, refusant la confrontation aussi fatale qu'inévitable, il était allé à la messe sans se faire prier. Après tout si le Dieu de Judith lui avait rendu la vue, il n'allait pas ergoter pour toutes ces histoires passées. Ne disait-il pas justement qu'il n'était pas spécialement attaché à celui-ci ?

Pour l'heure, peu à l'aise devant le nihilisme naissant de son père, Ashti profita de la mention de Mélissa pour réorienter la conversation vers cette dernière.

« Tu ne l'a jamais rencontrée, mais on peut dire qu'elle a sacrément retourné ta vie.

— Pas que celle-là d'ailleurs... Tu vois quand tu es pris dans l'histoire des fils de l'exode, tu te dis que ça dure depuis longtemps et que ça va continuer encore et encore donc tu te fais à l'idée, tu anesthésie une partie de ton sens critique et de ton envie d'autre chose. Mais là, maintenant que je suis à l'extérieur... mais quelle plaie ! bien content que ça soit terminé.

— Tu vas rompre avec les fils de l'exode et avec Zelpeni ?

— Vteleni. Non, ça j'imagine que je ne peux pas. Sincèrement je n'ai aucune souvenir qu'un membre actif ait déserté. Je ne dis pas que ça ne se soit jamais passé, si on me faisait faire la bonne régression peut être que je pourrais accéder à une vieille info mais là, non. »

Ashti prit sur elle pour ne pas admonester son père, mais à quoi bon ? Visiblement celui-ci avait la double vie et le mensonge dans le sang. Maintenant dans une impasse elle tenta d'un ton incertain : « Du coup vous restez à effectif constant ou presque.

— Non, loin de là, on en a perdu plus de la moitié en cours de route, et à côté de ça, il y en a qui disparaissent pendant deux ou trois incarnations puis qui refont surface.

— Ils prennent des vacances en quelque sorte.

— Oui ça doit être ça, j'espère que c'est que je vais faire... prendre

mes distances, avoir une vie bien à moi. Mais je suis sûr que comme un chien battu, même après la tannée du siècle, tôt ou tard je reviendrai vers mon maître même sans y penser. Comment lutter contre des milliers d'années de conditionnement ? Inconsciemment je me retrouverai attiré par les lieux de rendez-vous jusqu'à me faire repérer et réenroller.

— Et donc, dans un siècle ou deux, tu retourneras chasser la Mélissa du moment.

— Vraisemblablement, mais bon, pas dans cette vie, là je vais les regarder de loin courir après leur queue ...

— Ne crie pas victoire trop tôt, car je crains qu'en fait tu y retournes bien plus tôt que prévu.

— Ah bon ? Qu'est ce qui te fait dire ça ?

— Tu te rappelles du message codé dont on a parlé au téléphone... le mail étrange... je dois bien t'avouer que ça ne m'évoquait pas grand-chose, mais avec tout ce que tu as pu me raconter cette après-midi je flaire le rebondissement majeur.

— Et bien il faudra que tu m'expliques car moi, malgré mes années passées à servir Vteleni, je n'ai pas vraiment d'idée de quoi ça parle.

— De Mélissa de toute évidence.

— Tu peux me rappeler ce que ça disait, je dois bien t'avouer qu'avec tout ce qui s'est passé autour, ça s'est vite trouvé éjecté de mes préoccupations. »

Ashti tira une feuille pliée et froissée de son sac à main et la tendit à son père.

« Je crois que tu as raison, dit-il après avoir lu quelques lignes. La fameuse cliente principale c'est Mélissa, et j'imagine que ça dit qu'elle a parlé de ses mésaventures au Pérou comme au Ranch à certains de ses amis. Par contre 'Certains opérateurs avaient violé le code de conduite à bien plus de niveau qu'indiqué dans le rapport initial, le plus exubérant des frères Gallagher travaillait visiblement sous ordre d'une puissance étrangère, visiblement la reine d'Angleterre.' Là je ne vois pas.

— Tu me fais voir le mail s'il te plaît, demanda Ashti, et après avoir

relu celui-ci elle dit : « Les frères Gallagher, ça ne te dit rien ? Oasis ? Definetively Maybe ? Wonderwall ? » puis en chantonnant : « Today is gonna be the day that they're gonna throw it back to you. And by now, you ...

— Non absolument rien. »

Ne voyant pas l'énervement monter chez son père, Ashti tenta le refrain de la chanson : Because maybe, You're gonna be the one that saves me, And after all...

— Jésus, puisque je te dis que ça ne me dit rien. »

Ashti adorait tellement cette chanson, qu'elle en avait oublié l'aversion de son père pour toute chose pop culture. Saul aimait beaucoup lire, et il n'y avait rien qui l'énerve plus que ces allusions au Zeitgeist au beau milieu du texte. « Pourquoi les auteurs se donnent autant de peine à coller à l'esprit du temps, à te sortir des citations de paroles ou d'autres livres ! »

A la rigueur, en épigraphe, pourquoi pas, il sautait allègrement les passages en italiques flottant au-dessus des débuts de chapitre, mais à l'intérieur du texte, pas moyen de les éviter. « Qu'est-ce qu'on s'en fiche des goûts musicaux de l'auteur ! En plus ça vieillit mal tout ça ! Dans dix ans on se croira dans un mauvais épisode de star trek avec leurs immondes costumes en polyester. »

Après s'être éclairci la gorge Ashti alla droit au but. « Oasis c'est avant tout deux frères, Liam et Noël Gallagher »

— Liam, dit Saul avant de soupirer. Et la reine... mais comment est-ce que j'ai fait pour louper ça, Elizabeth II. Cette enflure de Liam n'est pas fidèle à Vteleni mais bosse lui aussi pour Elizabeth... ce n'est pas un hasard s'il était sur place quand Alfonso... et tout ça, ça n'avait rien d'un accident, Alfonso, le fameux Merlin bronzé, n'essayait pas de réactiver Mélissa, lui ce qu'il voulait c'était laisser le champ libre à Elizabeth.

— Mais comment ça, tu m'as dit qu'avec l'hypnose vous retrouviez les souvenir d'une vie puis d'une autre... il a commencé par Elizabeth, et alors ?

— Sincèrement aucune idée dit Saul avant de se replonger dans le

document froissé. Alfonso est en train de moisir dans une prison quelque part en France ou au Brésil. Après deux tentatives de suicide ratées, Liam est dans un hôpital psychiatrique, mais visiblement la liste des tarés ne s'arrête pas là, il y aurait donc encore tout un petit groupe comme ça... petit groupe qui a aidé vraisemblablement Damien Delange, notre cher informaticien, à sortir de la route et à se planter dans un arbre.

— Bon, et qu'est-ce que ça change tout ça ?

— Elizabeth, c'est le mouton noir de Vteleni, son incarnation c'est la période la plus glauque de notre histoire. Les fils de l'exode, on est obsédé par l'histoire de notre peuple, mais Elizabeth, toute son incarnation c'est pour nous une période qu'on aimerait oublier. Et si on prend le temps de parler d'elle et de se rappeler de ce qu'elle a fait c'est pour que jamais quelque chose du même ordre se reproduise.

— Ok, et si Mélissa marche dans les pas d'Elizabeth, qu'est-ce que ça change, demanda Ashti

— Des sacrifices humains, l'élimination pure et simple des gens se mettant en travers de leur chemin. Je ne sais pas comment mais en dehors de Samaël, il y en a eu un petit paquet qui ont disparu après s'être opposé à elle, ils ont disparu définitivement. Incarnation après incarnation, siècle après siècle, jamais on ne les a retrouvés.

— Et pour toi qu'est-ce que ça change ?

— Pour moi... pas grand-chose, ce sont des luttes intestines, et si je ne me mets pas sur leur chemin, il n'y a pas de raison qu'ils m'envoient dans un arbre comme Damien. Pour Mélissa par contre...

— Si elle devient une psychopathe, le problème ça serait plutôt pour ses victimes, non ?

— Et si elle ne succombe pas, si elle n'a pas envie de jouer leur comtesse Báthory, je crains que ça ne soit très compliqué pour elle.

— Comment ça ?

— Tant qu'elle est en vie, leur reine maléfique ne peut revenir.

— Ton pronostic, demanda Ashti.

— Je miserai mon argent sur un refus catégorique et définitif de sa part mais je ne sais pas à quel point ils sont pressés. Du coup il peut lui

rester deux semaines, deux mois ou deux minutes. Franchement aucune idée.

— Tu ne vas pas la prévenir ? » demanda Ashti

Son père se contenta de hausser les épaules.

Maintenant seul dans son bureau Saul repensa à la conversation et à ses conséquences.

« Tu veux dire risquer ma vie pour cette chieuse ? » avait-il demandé à sa fille

« Cette chieuse » pourquoi avait-il dit ça ? De qui parlait-il vraiment ? D'Elizabeth, de Mélissa, ou d'une autre de ses incarnations ? Objectivement, il n'avait rien à reprocher à la petite française, au contraire, si Mélissa avait été sa fille, il aurait sans doute été fier d'elle et de la manière dont elle avait géré tous les obstacles mis en travers de sa route.

De quoi avait-il le plus peur ? d'éventuelle conséquence avec le fan club d'Elizabeth ? Ou qu'elle lui dise, merci papy mais ne t'inquiète pas je sais me gérer toute seule ? Elle était en quelque sorte, trop résiliente, trop indépendante... aucune trace de remord de doute ou de souffrance, elle était trop lisse pour donner à Saul la moindre prise. A bien y réfléchir, Mélissa aurait été un mec idéal, mais en tant que femme...

Maintenant Ashti et Daisy étaient sans doute arrivées chez elles. Saul n'avait vu sa petite fille en tout et pour tout qu'une poignée de seconde au moment des aurevoirs.

Sa petite fille...

Il avait beaucoup aimé Ashti quand elle était, elle aussi toute petite. Entre le travail et mille autres préoccupations il n'avait pas su profiter de ces moments offerts par la vie. Et maintenant Ashti était une dure, comme sa mère, comme Mélissa. Il n'y avait que ça autour de lui. Des dures et lui, il était le lâche au milieu d'elles. Le lâche incapable de dire non. Il avait adoré faire la cour à Judith, être à l'écoute et lui offrir monts et merveilles. Il avait adoré être le super papa bien plus pour sa fille que pour ses deux garçons, mais maintenant chaque oui, chaque

assentiment avait un gout de défaite.

Saul n'était pas un faible dans son travail. À Vteleni il avait une réputation de dur à cuire, alors pourquoi ? Pourquoi ressentait-il tout ça maintenant ?

Prévenir Mélissa ou pas, quel que soit son choix, quel qu'en soit l'issue, la bataille semblait perdue d'avance, alors autant la laisser de côté. Qu'est-ce qu'il voulait faire ? Qu'est-ce qu'il pouvait faire loin des gros yeux de sa femme et de sa fille ?

Une extraction musclée d'Alfonso de sa prison, puis une bonne séance de torture des familles pour extraire tout ce que le chaman dévoyé avait à dire sur son groupuscule....

Une petite visite à Liam dans sa « maison de convalescence » était largement plus réaliste et dans ses cordes. Avec un peu de chance, le plus fou des Gallagher était tellement déprimé ou tellement shooté, qu'il balancerait tout sur sa petite organisation. Petite cerise sur le gâteau, Saul pourrait sans doute se faire rembourser ses billets d'avion par Vteleni. Après lui avoir volé quelques milliers d'années de sa vie c'était vraiment le moins qu'ils puissent faire, non ?

A quelques centaines de kilomètres de Mélissa, Alfonso avala une pilule brune, ferma les yeux et laissa la pièce meublée chichement disparaître de son champ de conscience.

Chasser de son esprit les enjeux, les attentes, lui demanda plus d'efforts. Se forcer à ne pas penser à X, vu le fonctionnement du cerveau, c'était sans doute le plus court chemin pour penser justement à X. Non, s'il voulait vraiment ne pas y penser il devait concentrer son attention sur autre chose. Le problème pour Alfonso c'est qu'avec les années, sa vie s'était faite de plus en plus petite. Elizabeth avait toujours assumée une place centrale, mais depuis que son avatar avait fait surface, la fascination avait virée à l'obsession et tout ce qui n'y était pas connecté s'en était retrouvé asphyxié.

Qu'est ce qui lui restait du Pérou ? Sa petite affaire avait mis la clé sous la porte, le bail avait trouvé un nouvel acquéreur, idem pour celui de l'appartement dans lequel il avait vécu durant les dix dernières années. Qu'est ce qui lui restait si ce n'était des souvenirs ?

Ça et bien sûr Isabella. Ah Isabella, quel ratage monumental ! Quelque chose en Alfonso lui avait dit qu'il pouvait lui ouvrir son cœur et se confier. Isabella n'était pas des fils de l'exode, mais au fond de lui, il savait que ça n'était pas grave. Il s'était cru rebèle, franc-tireur parmi les francs-tireurs. Au diable Vteleni, au diable la garde rapprochée, il était celui qui paverait la route du grand retour de la reine, un point c'est tout.

A aucun moment il n'avait envisagé qu'il partageait la couche d'une non réactivée. Pas un seul moment il n'avait pensé qu'en se réveillant elle verrait les choses autrement. Il y avait eu des signes et des indices, mais il avait remisé sur le côté tous ceux qui ne s'accommodaient pas avec sa vision et ses certitudes.

Et voilà qu'il pensait à la traîtresse au lieu de faire son travail. Perdu dans l'astral il était à mille lieues de son objectif.

Au moins il ne pensait pas à

Ah, ah, bien rattrapé.

Ok, ok, c'est bon, cherchons Mélissa.

Pas de communion avec les esprits de la nature pour cette aventure. Pour chercher la prison vivante de la reine, il ne pouvait s'appuyer que sur sa propre force et sur le petit supplément. Cette pilule marron n'avait rien de bien naturel. Elle était un trip cent pour cent synthétique, mais elle ferait l'affaire aujourd'hui comme elle l'avait fait les jours précédents. L'énergie fournie n'était pas du tout le problème, non, le souci était la descente. Le souci c'était les vomissements et les convulsions. C'était le passage obligatoire dans l'infirmerie du grand bâtiment. Le prix était élevé, mais il n'avait pas le choix. Elizabeth, où qu'elle soit, comptait sur lui.

Mélissa, Mélissa, où es-tu ?

Dans sa chambre bien évidemment.

A cette heure-ci, comme les jours précédents, elle s'entraînait. Armée des conseils d'Isabella, elle essayait de se retrouver, elle-même mais aussi et surtout son pouvoir personnel. Refusant obstinément de regarder en arrière, de se reconnecter avec ce qu'elle avait été, les yeux pris dans un bandage bien serré elle cherchait sa route en se blessant sur tous les objets sur son passage. Elle peinait mais persévérait, et ce faisant, elle progressait. Centimètre après centimètres elle traçait son chemin.

Pour l'observer Alfonso avait l'embarras du choix, refusant désespérément de regarder derrière elle Mélissa avait plus d'angles morts que de secteurs où projeter sa conscience. Elle regardait droit devant obstinément, cherchant plus à deviner le futur qu'à le façonner à son idée.

Aujourd'hui comme hier, elle naviguait l'océan des possibles. Les bras tendus elle jouait du bout de ces doigts avec son héritage. Alfonso n'avait jamais eu de problème pour sentir les émotions d'une personne dans l'astral, le milieu était particulièrement conducteur pour celles-ci.

Les pensées, s'était une tout autre affaire, et donc pour tout autre exercice que la navigation, il aurait été condamné à observer la plus profonde des obscurités. Naviguer était un exercice au-delà du mental, c'était un acte de création concret dans l'éther. Des pensées alimentées par le feu du désir jusqu'à prendre forme en périphérie du monde physique.

Mélissa aurait pu trouver dans l'océan des possibles le plus parfait des courants vers la fortune, l'amour ou les surprises de cette aventure qu'on appelle la vie, mais non, hier comme aujourd'hui, elle était concentrée sur ce qui de toute évidence était le logement hérité de ses parents. La petite avait le potentiel pour ne faire du monde qu'une bouchée mais vissée au sol par un sentimentalisme ridicule elle tournait en rond dans son pré carré.

Ah, quadrature du cercle quand tu nous tiens !

De toute évidence Mélissa préparait un passage par le mobile home pas loin d'Hossegor. Elle le faisait bien. Du bout des doigts elle repérait de manière efficace tous les chemins menant au mobile home. Mais quel intérêt ? Pour se rendre là-bas, et prendre possession d'un lieu dont elle était la propriétaire légitime, elle aurait tout aussi bien pu emprunter la voiture d'une de ces connaissances et rouler quelques heures. Ne manquant pas d'argent il n'y avait absolument aucun obstacle sur sa route. Ce qu'elle faisait, c'était l'équivalent de passer des heures à la salle de gym juste pour se préparer à ouvrir des portes.

Alors que des dangers colossaux s'accumulaient à l'horizon, Alfonso comprenait que Mélissa prenne des précautions et ne tente rien d'inconsidéré. Mais ce visage timoré c'était si loin de celui d'Elizabeth. Jamais il n'avait rencontré d'avatar de la reine aussi peu aventureux.

Qu'est-ce qu'il pourrait dire aux autres ?

Ne vous inquiétez pas, elle n'est clairement pas un danger. Patientez ! Elle apprend à se connaître. Tôt ou tard elle finira bien par se rendre à la raison.

La vérité, c'est que cet argument, s'il avait déjà pu l'offrir à plusieurs reprises, il n'y croyait pas vraiment. Il avait raté son coup, et s'était

entêté plutôt que de l'admettre, et de dire « c'est bon, liquidez là, on fera mieux la prochaine fois. Je la repérerai mais je garderai mes distances. Les formules éprouvées, il n'y a que ça de vrai, non ? ». Dieu merci Alfonso n'avait aucune affinité pour les jeux d'argent, car il n'avait clairement pas le profil du gagnant, ou même de celui qui sait s'arrêter à temps.

Pour sa défense, il avait dû attendre si longtemps pour sa seconde chance qu'il était bien normal qu'il refuse d'admettre défaite. Il allait trouver un moyen de faire plier Mélissa non pas parce que c'était facile ou même faisable, non, s'il allait le faire, c'est tout simplement parce qu'il n'avait plus le choix. Il avait dépensé toutes les bonnes volontés à son égard, il ne lui restait que quelques jours de crédibilité, et après ça, le reste du groupe lui tournerait le dos définitivement. Pas juste pour cette vie-là mais aussi pour toutes celles d'après.

S'il voulait pouvoir aider Elizabeth, c'était maintenant ou jamais.

Maintenant.

Maintenant.

Mais qu'est-ce qu'il était supposé faire maintenant ?

Il ne pouvait l'atteindre sans s'exposer.

Il n'avait pas la moindre idée de ce que serait sa prochaine approche, mais ça n'était pas le plus gros de ses problèmes. Le pire, c'est qu'aujourd'hui tapis dans l'angle mort de Mélissa il n'était pas seul. Oui, si près mais aussi tellement loin, il y avait une autre présence. Présence qu'il aurait été bien en mal de reconnaître seulement trois ans auparavant, mais qui depuis un certain mois de février 1995 était associé à ses pires cauchemars. Samaël était là, attendant lui aussi son heure. Pas un mot, pas une tentative de contact avec Mélissa et bien sûr avec Alfonso, mais il n'y avait pas le moindre doute, drapé dans un voile de fumée, celui qui avait été le troisième sage pendant si longtemps et maintenant la némésis d'Elizabeth, avait de nouveau ses vues sur Mélissa.

Alfonso aurait dû interrompre sa projection astrale séance tenante et prévenir les autres. La possibilité d'une nouvelle interférence de Samaël avait déjà été évoquée en réunion, et c'était sans doute le plus

grand danger possible pour les projets d'Elizabeth.

Jusqu'ici Mélissa n'était qu'un pion dans la partie, on la gardait sur l'échiquier tant qu'elle avait un intérêt potentiel, mais si cette fois-ci Samaël arrivait à la convaincre, elle ne ferait pas que changer de couleur, non, de simple pion elle serait devenue une pièce maîtresse opérant pour le camp adverse.

Comment, est-ce que Mélissa et Samaël pourraient menacer les plans d'Elizabeth ? Personne n'avait réussi à offrir une piste crédible, mais ça ne voulait rien dire. Samaël était plein de surprise, et pas même Elizabeth et Emmanuel au sommet de leur puissance et de leur clairvoyance n'avaient vu arriver les conséquences de la mise à mort du sage encombrant. La diaspora des fils de l'exode avait surpris tout le monde.

Si Alfonso voulait pouvoir être honnête avec les autres sans qu'ils condamnent Mélissa sur le champ, il fallait qu'il puisse proposer dans le même souffle un plan pour mettre en échec Samaël.

Oui, il aurait dû arrêter d'espionner Mélissa séance tenante pour chercher une solution à la présente situation et il l'aurait fait si un acteur majeur ne s'était alors invité dans la danse.

Mélissa ne répondit pas à la première sonnerie, ni même à la deuxième. Persuadée qu'elle n'était pas seule dans la coloc elle préféra prendre le temps pour revenir à elle plutôt que de se précipiter vers la porte d'entrée. Le bruit strident résonnait une quatrième fois quand elle décrocha l'interphone.

« Mélissa ? » demanda la voix

Léo était en bas et il voulait monter.

Surprise, surprise !

Deux jours avant, cédant à la pression exercée par ses colocataires Mélissa avait accepté une brève conversation téléphonique avec son ex. C'était un échange solde tout compte, histoire d'avoir définitivement la paix, mais voilà que Léo revenait à la charge.

Il voulait monter et Mélissa ne savait pas quoi répondre.

Elle était seule à l'appartement. Dehors des éclairs déchiraient une des dernières nuits du mois d'août. L'air était poisseux.

Pour être honnête Mélissa ne le sentait pas. Elle avait un mauvais pressentiment.

Le dernier échange avait été courtois.

Le dernier oui, mais ceux d'avant ?

Et là, et là, il était en bas, loin de tout, de ses parents, de Lyon.

Là, il était seul sous une averse mêlant autant d'eau que de sable venant droit du Sahara.

« Monte, dit-elle avant d'appuyer sur le bouton libérant le verrou tout en bas.

Un coup d'œil dans le miroir de l'entrée. Elle était présentable. Tout juste. Après presque trois ans, il allait la retrouver comme ça, avec la peau huileuse d'avoir tant sué toute la journée.

Non, non, c'était aussi bien comme ça. Lui trempé comme un chien

et elle toute pégueuse, c'était parfait.

Et puis il était devant elle, et c'est comme si dans l'aéroport de Lima, après leurs aurevoirs à très bientôt, au lieu de regarder obstinément devant, elle avait rebroussée chemin.

Il n'essaya même pas de lui faire la bise.

« T'as une serviette pour que je me sèche » demanda-t-il.

Elle récupéra la sienne, mise à séchée le matin même sur la porte de son armoire. Une serviette qui serait bonne à jeter au sale après qu'il ait essuyé sa peau souillée. Son odeur, sa sueur, ses peaux mortes et ce vilain siroco.

« Tu veux quelque chose à boire demanda-t-elle avant de se diriger vers la cuisine. Je ne savais pas que tu venais donc désolée, je n'ai pas de Canada Dry à te proposer. Orangina ?

— Oui, un Orangina, ça ira.

— Mais pourquoi est-il aussi méchant, demanda Mélissa en imitant la pub matraquée à la télévision pour vendre cette boisson.

— Parce que !!!!!!! répondit Léo en lui jetant la serviette éponge en boule en plein dans la tête.

— Bon ça va, on n'a pas changé, on est toujours aussi con.

— Et c'est tant mieux. »

Mélissa, ses deux bouteilles d'Orangina sanguine dans une main et autant de verres dans l'autre invita Léo à la suivre dans le salon.

Un sur le canapé, l'autre dans un des fauteuils c'était parfait.

« Alors ? Qu'est ce qui t'amène dans le coin ?

— Je suis passé voir Harry à l'hôpital.

— Voilà qui a dû être passionnant. T'as fait plus de deux heures de routes pour aller voir un type dans le coma ?

— Ce que certains à vingt minutes de l'hôpital ne sont pas foutu de faire... Je l'ai vu, je lui ai parlé, j'ai parlé avec sa mère.

— Sincèrement cette histoire de parler aux gens dans le coma, pour moi, c'est du flanc c'est du même niveau que parler à ses plantes ou je ne sais quelle connerie du genre. C'est de la posture, comme pour les enterrements... les vivants s'agitent et se donnent en spectacle, et pendant ce temps les comateux, les légumes et les morts attendent que

le temps passe.

— Ouah, c'est froid ! Même pour toi ! A la fois tu as raison et en même temps t'es complètement hors sujet. Oui, tout ça, ce ne sont que des prétextes pour les vivants, c'est une manière de se retrouver, de partager la peine et de sortir de l'isolement dans lequel elle nous plonge. C'est symbolique, c'est magique, ce n'est pas pratico pratique, ce n'est pas pour la tête, c'est pour le cœur et pour l'âme. »

Mélissa fut surprise de voir comment Léo avait changé depuis qu'ils s'étaient quittés. Sa posture, son attitude bien plus combative, mon dieu il est vraiment... non, non, il ne fallait pas qu'elle pense à lui dans ces termes, se dit elle en croisant les jambes.

Elle n'eut pas grand-chose à faire pour calmer ses humeurs, Léo avait envie de parler de tout ce qu'il avait pu vivre avec Harry avant qu'Elizabeth expulse ce dernier de son propre corps. Connaissant déjà les grandes lignes pour en avoir parlé avec ce dernier, elle trouva les effusions de Léo plus fatigantes qu'autre chose. Et puis il fut question de la dernière séance et elle se pencha en avant. Arrivé à l'évocation des pouvoirs surnaturels de Léo, elle était au bord de son fauteuil.

« Et toi de ton côté ça avance, lui demanda-t-il.

Elle lui racontait ses expériences et plus particulièrement les dernières quand il lui demanda comment allait ses plantes vertes.

« Quelle drôle de question, s'exclama Mélissa. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Ne change pas de sujet. Comment vont-elles ?

— Comme tu le sais je n'ai jamais eu la main verte.

— Mais tu n'as rien remarqué dernièrement ?

— Pas spécialement. Je dois tuer un ficus toutes les deux semaines.

La routine.

— Des animaux de compagnie ? Des rats je crois.

— Putain, mais Harry t'a raconté toute ma vie ou quoi ! Oui j'avais récupéré deux rats mais ça m'est passé, c'est Serena qui les a maintenant.

— Et ils vont bien ?

— Au dernières nouvelles oui.

— Je peux les voir ?

— Serena n'est pas là mais j'imagine qu'elle a dû oublier de fermer sa porte à clé comme d'habitude. »

Dans la chambre en face de la sienne Mélissa trouva les deux rats plutôt mal en point dans leur cage.

« Comment savais-tu qu'ils allaient mal, demanda-t-elle à Léo.

— Ce que tu fais, cette manipulation des lignes temporelles ça consomme pas mal d'énergie.

— Vraiment ? Je n'ai rien remarqué. Non, à bien y réfléchir, vu le temps que j'ai passé à rester hyper concentrée sur mes exercices c'est étonnant que je ne sois pas plus fatiguée ou qu'au moins j'ai un petit mal de tête ...

— Tes rats ont été fatigués pour toi. Généralement c'est toujours les plus petits et les sans défenses qui trinquent en premier.

— Tu veux dire que c'est de ma faute ? Que je suis en train de tuer Minus et Cortex ?

— Ils sont encore vivants donc je vais pouvoir te réparer ça.

— Parce que tu as fait un stage de véto durant cet été ? Je veux dire quand tu n'étais pas occupé à troncher mon autre coloc. »

Léo se contenta de hausser les épaules.

Il sortit les rats de la cage et invita Mélissa à le suivre à l'extérieur de l'appartement. Là, une fois la lumière du couloir allumée il s'exclama : « c'est bien ce que j'avais vu. » puis invita Mélissa à s'asseoir avec lui au pied du ficus géant à côté de la porte d'entrée des voisins de palier.

« Tu leur présenteras mes excuses demain, mais là, on a d'autres priorités. Ce soir on sauve tes Looney Tunes. » Il demanda à Mélissa de prendre dans son giron les deux corps respirant à peine des deux petits rats puis d'une main il attrapa le tronc de l'arbre d'intérieur et de l'autre côté le cou de son ex.

Mélissa sentit qu'elle chauffait à l'endroit où il la touchait puis ses perceptions gagnèrent en précision. Non, ce n'était pas de la chaleur, pas exactement, c'était de l'énergie. Et sur ces genoux, les deux bêtes commencèrent à s'étirer comme si elles sortaient d'un long sommeil.

« Je n'arrive pas à le croire, dit Mélissa. Mais comment tu as fait ça ?

— Tu n'écoutes pas quand je te parle ? C'est ça mon pouvoir, ou celui de mon âme.

— Et tu t'es entraîné combien de temps pour arriver à faire ça ? Je veux dire te rappeler ? réactiver cette compétence ?

— Une poignée d'heures tout au plus. Quand j'étais en train de tripper avec Harry, plusieurs fois Emmanuel a fait des transferts. Généralement pour soutenir Elizabeth. Il tuait des arbres, des animaux, des gosses, des hommes. Il faisait le nécessaire pour qu'elle ait le jus pour faire ce qu'elle avait à faire. Après ça, c'était comme prendre cinq minutes pour se rappeler comment on se sert d'un vélo quand on n'en a pas fait pendant quelques dizaines d'années. Je ne cherche pas à faire, je laisse faire. Je sais déjà, alors je ne me mets pas en travers.

— Je crois qu'il va falloir faire face à mon passé alors, dit Mélissa en adressant à Léo une moue. Quelque chose attira son regard. Les bras de Léo, d'un côté il tenait un arbre presque nu si ce n'est pour une poignée de feuilles fanées, et l'autre, l'autre était toujours là en train de lui tenir le cou. Léo était en fait en train de la masser tout doucement... et elle ne s'en rendait compte que maintenant.

« On rentre dit-elle. Je n'ai pas envie à expliquer au voisin pourquoi on vient d'assassiner son arbre. »

Elle en mourrait d'envie et lui aussi.

Quand il les vit rentrer dans l'appartement presque bras dessus bras dessous, Alfonso ne put s'empêcher de lâcher un petit glapissement de joie.

C'était tout bonnement parfait.

Les dieux l'avaient exaucé.

C'est exactement ce qu'il n'avait cessé de dire aux autres.

Mélissa et Léo c'était un package.

Ça serait les deux ou ça ne se ferait pas.

Et voilà qu'ils étaient parfaitement lancés.

Ils allaient dépasser ensemble les visions d'horreur entraperçues en se projetant dans le passé de leurs âmes. Ils allaient s'engager l'un envers l'autre, en toute connaissance de cause. Ils n'étaient pas juste deux enfants ou deux ados se sentant inexplicablement attirés l'un par l'autre. Non, ils étaient maintenant deux adultes, à défaut d'être exactement tous les deux réveillés complètement et proprement, ils étaient porteurs de la connaissance. Ils se savaient être tous les deux des milliers d'années d'histoire prêts à s'unir. Dans la sueur et le stupre ils allaient signer un nouveau contrat. Le premier d'une longue série. Ça serait des événements plaisants, sans la moindre conscience de cette quantité négligeable bazardée en cours de route.

Oui, pour tout cela, Alfonso était aux anges.

Il se laissa porter par la vague et en un claquement de doigt une heure s'était écoulée, et avec elle tous ses rêves s'étaient évaporés. Là, Léo était en train de dévaler les escaliers sous les hurlements d'un Maurice complètement déchainé.

Mais comment en étaient-ils arrivés là ?

Alfonso était là pantelant, désorienté, le sexe dur et douloureux.

Mais que s'était-il passé ?

L'instant d'avant, un simple instant auparavant il était entre les jambes, non pas de Mélissa ou d'Elizabeth mais d'un autre avatar qu'il avait fort bien connu. Abigail, une de celle qu'il avait reconnectée.

Ce n'était pas un rêve.

Ce n'était pas un fantasme.

C'était un souvenir. Un souvenir qui lui avait échappé jusqu'ici.

Parfaitement caché au ras du sol, attendant patiemment qu'il mette un pied dessus et là boom.

Il était une fois, un de ses avatars avait couché avec celui de la reine.

C'était incroyable.

Ça n'avait pas le moindre sens.

Mais qu'est ce qui c'était passé ?

Pourquoi aurait-elle voulu coucher avec lui ?

La magie sexuelle était l'une des magies les plus fortes.

Il le savait.

Elle le savait aussi, bien sûr, c'est elle qui lui avait appris.

Qu'est ce qui avait été scellé par cet acte ?

Mélissa, maintenant roulée en boule à côté du canapé, oscillait d'avant en arrière comme une aliénée. « Je lui ai dit non, je lui ai dit non », ne cessait-elle de répéter.

Alfonso se concentra un peu plus et vit la silhouette quasi inexistante de Serena à son côté. « On doit appeler la police ? » demanda cette dernière.

Feu d'artifice de colère de peur et de honte.

« Techniquement il n'a rien fait » dit Maurice.

« Rien fait ? s'exclama Serena. Il était en train de la dessaper. Il avait ses mains partout sur elle.

— Pas sous son t-shirt, pas dans sa culotte, donc je maintiens, techniquement : rien. »

Alfonso sentit le regard haineux de Serena lui brûler le visage.

Il y en a un qui est bon pour rentrer chez lui ! pas de câlin pour toi mon petit Maurice.

Elle en avait envie et lui aussi, alors quoi, qu'est ce qui s'était passé ?

Après avoir remis les rats dans leur cage, ils s'étaient assis tous les deux sur le même canapé. Ils avaient considéré un temps leur bouteilles d'Orangina vides sur la table basse. Regard complice, comme une invitation et là, trou de mémoire.

Regard complice, et une grimace.

Une grimace ou l'idée d'une grimace ?

Un doute, une réticence.

Entre ce que tu désires et ce qui est bon pour toi...

Un cœur partagé.

Si tout le corps réclamait l'union, l'esprit lui...

Et pourquoi réclamait-il l'union d'ailleurs ?

Pourquoi devant cette moiteur, à des centaines de kilomètres Alfonso lui-même avait-il perdu le contrôle de son corps et de son esprit ? Ce n'était pas la force de l'habitude, c'était tellement plus puissant.

C'était l'énergie primordiale entre aperçu par certains hommes entre les voiles. Pure attraction, pulsion bestiale.

Une déesse sans limite à laquelle un homme ne pouvait faire face.

Alors il se devait de voiler ce qu'il ne pouvait maîtriser.

Il n'était qu'un chien, il le savait bien.

Puissance enterrée.

Puissance colonisée

Puissance exploitée.

Mais jamais regardée de face, c'était un miroir aux révélations insoutenables.

De l'agitation dans le couloir. Pas dans la coloc mais dans la grande villa où Alfonso était stationné. Dehors ça s'impatientait.

Un rapport était attendu. Laisant Nîmes quitter ses pensées, il sentit en son cœur que tout était perdu, le couple royal n'aurait pas lieu. Ce n'était pas juste Mélissa qu'il leur faudrait éliminer mais Léo aussi.

Il quitta son fauteuil de méditation et se leva la mort dans l'âme.

Dans la pièce à côté, le reste du groupe, assis autour d'une longue table ovale discutait en attendant son rapport. Mon dieu, ça va faire mal. Alfonso s'éclaircit la gorge avec deux raclements sonores, regarda l'assemblée et s'entendit omettre puis mentir. Et plus il s'enfonçait mieux il se sentait.

« L'heure de vérité est imminente. Son cœur est partagé et d'ici la fin de semaine la question sera tranchée. Je pense qu'il est temps de prendre nos affaires et de déménager près de la scène finale, n'importe quelle location à Hossegor fera l'affaire. »

Les suppôts d'Elizabeth n'étaient pas les seuls à avoir des contacts et de l'influence. Dans l'institution où l'on avait interné Liam, Saul en avait aussi un peu. Rien d'affolant, mais assez pour faire en sorte que le grand brulé soit privé pendant quelques jours des opioïdes auxquels il avait fini par devenir dépendant. Et maintenant la momie de Vteleni était prête à être interrogée.

Après s'être plu à imaginer comment il allait lui tirer les vers du nez pendant tout le trajet, de le voir ainsi enfin sans ses bandages, Freddy Krueger du pauvre, vouté, et agité par mille tics nerveux, Saul se sentit coupable et peu sûr du bienfondé de sa mission. Quoi qu'ait pu faire Liam durant cette mission, il ne pouvait mériter ça. Personne ne pouvait mériter de vivre dans cet état-là. Pas étonnant que le jeune ait tenté par deux fois de mettre fin à ses jours. De le maintenir ainsi, dans cet état, non, il n'y avait pas à dire, c'était inhumain.

Peut-être que des activistes, des intégristes du droit à la vie pourraient crier le contraire, citant l'existence d'un ou deux grands brulés ayant réussi à transcender leur sort, mais en dehors de ces grands malades cachant leur psychose derrière leur masque vertueux, personne ayant un cœur aurait pu justifier un tel internement.

La folie du système ! Le même avait tenté de mettre fin à ses jours et au lieu de célébrer son courage, de l'assister, ils le bourraient de tranquillisants et d'anxiolytique à longueur de journées. Tout autour, des professionnels de la santé vaquaient à leurs occupations. Ces docteurs ayant juré de ne pas nuire, comment pouvaient-ils encore se regarder dans une glace ?

Tout ça, toute cette compassion pas vraiment de circonstance, Saul la mit dans sa poche, et colla son mouchoir pardessus. Comme les docteurs, il avait une mission, alors tant pis pour la charité.

Cette première surprise ne fut pas la dernière. Saul était venu prêt à manipuler, à mentir, à menacer, peut-être même à torturer (pour être honnête, ça, ce n'était qu'un vague fantôme qu'il savait difficile à appliquer en dehors de sa petite tête). Il s'était attendu à de la résistance, à de la moquerie ou au moins à un temps de déni, mais non, Liam avoua tout sans se faire prier. Il n'était pas en très bon termes avec le reste des suppôts, en fait s'il était en institution, avec une attention toute particulière pour contrecarrer toute tentative de suicide, c'était avant tout une punition. L'institution *notre dame des peupliers* était son purgatoire. Pour toutes ses fautes il en avait pris pour dix ans.

C'était logique, non ? Pour les fils de l'exode, le trépas n'était qu'un temps mort, une pause avant la suite. Pour les suppôts, plus particulièrement, c'était une pause heureuse et insouciant avant de pouvoir manigancer de nouveau cachés sous mille couches de mensonges. C'était logique mais Saul ne le comprenait pas. Alfonso dont l'extraction avait dû de toute évidence coûter aux suppôts des mille et des cents, n'avait-il pas lui aussi complètement raté son opération ? N'était-il pas la cause première du refus total de coopération de Mélissa ?

« Alfonso sait ce qu'il attend, j'imagine, avait répondu Liam. Si, comme tu dis, ils l'ont sorti de prison, ce n'est pas par loyauté, ou pour lui faire plaisir. Non, c'est juste qu'ils ont besoin de lui. Parmi eux c'est le mieux qualifié pour lier l'âme de l'avatar à Elizabeth, il l'a fait des dizaines de fois, et à chaque fois parfaitement.

« Ce qui s'est passé au Pérou, c'était exceptionnel. Il avait tellement bien bossé jusqu'ici qu'on a pris l'habitude de travailler sans filet. Après leur mort, certains fils de l'exode disparaissent, mais pas lui. A chaque fois, il s'est réveillé spontanément, je crois que c'est là son plus grand pouvoir, il est très fort pour activer les gens, des fois avec une simple conversation, en tout cas c'était vrai avant cette incarnation. Maintenant je ne sais pas. Fils de chaman il a consommé de l'ayahuasca très tôt, et j'imagine que ça a dû le changer. Cette drogue c'est un autre monde, une autre dimension, régie par d'autres dieux, d'autres forces. Mais Ayahuasca ou pas, sans Alfonso, on est bloqué, donc ils le gardent

sous la main jusqu'à ce que Mélissa ou l'avatar suivant soit activé et là, là il va comprendre sa douleur. Tu as des centaines d'années de jalousies, et de ressentiments accumulés qui vont lui tomber sur la tête, ça ne va pas être joli joli. »

Liam était obsédé par l'idée de suicide assisté. Jusqu'ici, Saul l'avait à chaque fois interrompu très tôt dans ses tirades avec ses questions. Maintenant qu'il n'en avait plus, il se retrouva pris dans un ras de maré de suppliques larmoyantes. Liam voyait en lui son dernier espoir, son ticket de sortie de cet enfer qu'était devenu sa vie.

Saul comme les fois précédente ne répondit pas « non ». C'était profitable pour lui, car l'espoir rendait Liam docile et coopératif, ça n'était pas strictement malhonnête non plus. Ame charitable s'il en est, il ne pouvait que soutenir ce projet de mort. Comment ? Ça par contre il n'en avait pas la moindre idée. A court de question et d'information à récupérer, il avoua son trouble au grand brûlé.

« Tu imagines bien que je ne m'attends pas à ce que tu m'étrangles ou que tu me brises la nuque, répondit Liam. Bien entendu. Tu es venu les mains dans les poches, normal c'était ta première visite. De toute façon si tu avais un couteau ou même un stylo ils te l'auraient pris lors de la fouille. » Saul acquiesça. « Par contre, tu as un truc que j'ai remarqué tout de suite quand tu es arrivé : des lacets.

— Tu crois pouvoir te pendre avec une paire de lacets ? C'est ridicule Tu n'es pas bien lourd, mais tout de même, ils vont claquer avant que tu ne sois asphyxié.

— Ne t'inquiète pas, ancien scout je m'y connais en nœuds et je peux m'en sortir largement sans le poids de mon corps. Franchement deux lacets et tu me sauves la vie. »

Dieu merci Saul n'était pas venu en mocassin à l'hôpital, deux lacets, c'était dans ces cordes.

Sur le pas de la porte, prêt à frapper pour être escorté en dehors de l'institution, une idée lui passa par la tête. Plus tôt, Liam avait mentionné les pouvoirs des gens de son groupe. Voilà qui soulevait mille questions.

« Ah je vois pourquoi tu n'as pas bien compris pourquoi ils veulent

tant me punir. J'ai eu une utilisation plutôt contreproductive de mon pouvoir. Elizabeth a recruté parmi les fils de l'exode ceux qui faisaient montre de certaines prédispositions. Elle a attendu qu'ils reviennent sous une forme malléable et c'était dans la poche.

«Je vois dans tes yeux la question que ta bouche n'ose pas prononcer. 'et moi ? Et moi ?' D'après ce que j'ai compris, les pouvoirs ça n'a rien à voir avec les fils de l'exode. C'est lié à cette planète, plus particulièrement à la génétique humaine et aux possibilités dont elle recèle. Je crois que tout homme qui marche sur cette terre a un potentiel colossal, et avec la bonne guidance, il pourrait faire n'importe laquelle de ces choses que nous faisons individuellement, et pourrait même marcher sur les plates-bandes d'Elizabeth, Emmanuel et Samaël.

« Si ces derniers peuvent faire tellement plus c'est que depuis le début ils savent que tout était possible. Mais comme toutes personnes de pouvoir accrochées à leurs positions ils ont coupé les ailes des autres autour d'eux. Ils ont fait de nous des enfants, des êtres dépendants, ils nous ont distrait, ils ont occupé notre esprit avec des légendes et des croyances nous structurant à notre détriment. Ils ont pris comme cela un, deux, trois milliers d'années d'avance sur nous. Mais tôt ou tard il est naturel pour l'homme de reconnecter avec sa grandeur. Donc oui, toi aussi tu peux. Tu peux tout faire, mais il te faut choisir, tu ne peux pas tout faire en même temps, tu as besoin de construire quelque chose en une vie, puis à consolider durant celles qui suivent, ce qui n'est pas possible si tu te disperses trop. Une fois acquis c'est acquis. Tu peux oublier de te servir de tes jambes, mais ça ne les fait pas disparaître, c'est juste un contre temps.

— Et toi, Liam, c'est quoi ton pouvoir ?

— Je suis le sculpteur. Je peux inspirer, grandir ou limiter, je peux rendre vague ou précis. Je travaille les limites de l'être, réelle et imaginées à chaque conversation. Là, tu vois ce que je t'ai dit juste avant c'était mon cadeau d'adieu, en quelques mots je t'ai libéré de milliers d'années de médiocrité passées à te croire à peine supérieur à un animal essayant de se dresser sur deux pattes. Avec Mélissa j'ai trop joué, j'ai manqué de finesse.

« Elle, elle passe son temps sans s'en apercevoir à réécrire le passé et le futur, donc il faut y aller petite touche microscopique par petite touche, sinon c'est l'effet papillon, un ouragan, le feu dévore le ranch et retourne les fidèles sur leur tête. D'une jeune fille rieuse et affectueuse, en désespoir de cause, voulant tellement la reconnecter à Elizabeth je lui donné une dureté intérieure que rien ne saurait faire plier. Les autres n'ont pas idée du mur qui se dresse devant eux.

— Désolé de te contredire, mais elle ne m'a pas l'air si solide que ça.

— Oui, c'est vrai, elle est partagée, elle s'affronte elle-même, elle doute, la première confrontation avec Elizabeth a laissé une peur qu'elle n'arrive pas à dépasser. Mais au fond de moi, je ne sais pas pourquoi, au fond de moi, je sais qu'elle va y arriver, elle va se dépasser et là rien de pourra l'arrêter.

Mélissa raccrocha et rendit à Serena son téléphone. Cette dernière jeta à un coup d'œil à l'état de la batterie et montra à sa coloc le symbole clignotant d'un arrêt imminent.

« Tu peux m'expliquer qu'est-ce que je fou au beau milieu de l'esplanade en pleine cagne, demanda Serena. Deux heures à te regarder parler, deux heures !

— Je sais, je sais dit Mélissa, je suis la plus pourrie des amies. Et j'en suis désolée. On va se caler en terrasse, puisque c'est peut-être la dernière fois qu'on se voit, il faut qu'on parle et pas qu'à moitié.

— La dernière fois ?

— Peut-être, sincèrement je n'espère pas, mais on ne sait jamais. J'ai une grosse épée de Damoclès au-dessus de la tête depuis trop longtemps. Il est temps que ça se termine. J'ai un plan, un plan béton depuis quelques jours, j'avais juste besoin du feu vert et je viens de le recevoir. »

Une fois assise sur la terrasse de la Grande Bourse, et leur café liégeois commandé, Mélissa donna les grandes lignes de l'appel qu'elle venait de recevoir. Un type de la secte venait de lui offrir une sacrée mise à jour concernant son identité comme les tenants et aboutissants de l'affaire infernale dont elle était le centre.

Dans quelques heures, il enverrait dans les serveurs internes (mais pas que) un mail qui permettra l'extraction du parasite qui rongeaient les entrailles de son organisation depuis des siècles. C'est plus facile de venir à bout de l'hydre à neuf têtes quand on peut toutes les couper d'un coup non ? Le problème était que si l'organisation pouvait rayer de ses listes les quelques noms fournis par Liam, et peut être même mettre aux arrêts certains d'entre eux, ça ne voulait pas dire que les autres allaient disparaître de la surface du globe comme par

enchantement. Ils avaient une mission, et feraient le nécessaire. Ils avaient les ressources pour, et il n'y avait pas de trou assez sûr où se cacher en attendant la tempête. Elle ferait face, il le fallait.

La confrontation ne pouvait pas avoir lieu à Nîmes. Mélissa était une mauvaise amie, mais son égoïsme avait ses limites.

Bien sûr elle voulait triompher mais elle pouvait tout autant y rester, et ce peut être pas sans dommage collatéral. Un duel au milieu d'une rue déserte aurait été idéal, faute de mieux, Hossegor serait son Alamo. Hossegor le siège de sa chance, de sa mission d'âme, son socle.

Avant la grande confrontation, elle avait besoin de temps pour méditer et tracer dans l'éther la meilleure des routes pour elle, et ça, elle ne pouvait le faire au volant d'une voiture. Elle prendrait le train et pendant les plus de neuf heures de trajets elle allait bosser dur.

Les aurevoirs furent légers et, son Duffel bag à l'épaule, Mélissa marcha tranquillement vers la gare ferroviaire au pied de l'avenue Feuchères. De la coloc, Serena était la seule à connaître la vérité, pour les autres, Mélissa embarquait pour un voyage spontané vers la capitale. Elle avait même acheté les billets avec sa carte bleue pour le prouver pendant qu'à un autre guichet Serena avait acheté les bons titres de transport en liquide.

Dans l'enceinte de la gare, étrangement fraîche pour une veille de rentrée scolaire, Mélissa repéra une ombre insistante à la périphérie de son champ de vision. Brulure dans la nuque de regards à la dérobés et puis plus rien. Un tour par le kiosque à journaux et ses miroirs suspendus, mais le panopticon ne lui offrit pas plus d'information. Il fallait qu'elle se calme si elle voulait pouvoir se concentrer dans le train et préparer l'affrontement.

Sur le quai, la brulure d'un courant d'air d'un été refusant d'abdiquer. Une foule clairsemée et puis au loin sur le même quai, l'anomalie en sweat capuche noir casquette qui repointe le bout de son nez.

Vteleni ? Le fan club d'Elizabeth ? Paranoïa délirante ? Mélissa scruta les alentours et repéra, de l'autre côté des rails une petite vieille

attendant un autre train. A ses pieds une boîte plastique grillagée. En se concentrant elle put sentir le doux ronronnement du félin endormi. Elle imagina une révélation heureuse le lendemain. Peut-être que l'ombre serait amicale, peut être juste une de ces frayeurs qui la ferai bien rire. Peut-être que l'ombre armée d'un couteau la poursuivrait mais se prenant les pieds dans le tapis elle finirait empalée sur sa propre lame. Mélissa imagina, les rires et la joie, et sentit le petit chat rendre son dernier souffle. Quand est ce que la vieille se rendrait compte que son Félix était bien trop calme ? Mélissa avait pompé sans réfléchir aux conséquences, utiliser son pouvoir c'était retrouver sa seconde nature. Un objectif et c'est tout. Au diable les conséquences. Pourquoi allait-elle à Hossegor ? À ce rythme-là, avant même de mettre les pieds au camping, il n'y aurait plus grand-chose à sauver de ce qu'elle avait été.

Souffle et métal grinçant, le train pour Bordeaux lui ouvrit ses portes. Sur le chemin vers sa place numérotée Mélissa repéra une mère et son bébé endormi. Faible parmi les faibles.

Comment régler le rayon de la désolation ? Comment surfer sur l'océan des possibilités dans ces conditions ?

Jamais le chat de la vieille sur le quai d'en face ne se réveillera.

Il était peut-être temps de changer de place ou de stratégie.

En vérité, au-delà de son trajet vers Hossegor, Mélissa n'avait pas l'ombre d'un plan. Si elle avait menti à son amie, c'était pour la rassurer et partir dans les meilleures conditions possibles. Pour ce qu'elle s'apprêtait à faire, la sérénité était l'élément clé.

L'océan des possibles est une belle idée sur le papier, mais dans la réalité il n'était pas bien commode à naviguer. A son niveau de maîtrise, pour Mélissa, chaque point de cette masse en mouvement était un monde à part entière, mais un monde figé dépourvu de sens ou de direction. Après la sélection d'un point, au prix d'un effort colossal, elle était capable d'en tirer quelques images tournant autour de lieu ou de personnes connues. Cette approche aussi peu satisfaisante soit elle, répondait parfaitement à ses besoins le jour où elle avait rencontré Isabella Bassave ; elle se voyait comme une personne sans imagination ni but précis, seulement capable de réagir devant les propositions faites par la vie.

Si à la coloc, le sort de Philip, son ex, était de l'ordre du tabou, sans doute pour ménager le cœur de cette dernière. Mélissa, elle, elle pensait encore régulièrement à lui. C'était frustrant, déconcertant mais au fond de son cœur elle n'arrivait pas à faire son deuil. Elle était persuadée que l'esprit de Philip, sa conscience, sa personnalité existaient encore quelque part. Si loin, si proche. Le type qui arpentait les rues de Nîmes en parlant tout seul, ne pouvait être la fin de ce garçon attendrissant tellement plein de promesses.

C'est cette singulière obsession qui avait mis Philip au centre des premières explorations de l'océan des possibles quelques jours auparavant. Est-ce que quelque part, il existait un monde où il était bien ? Un monde où il était en paix ? Un où il était de nouveau lui-même ? Après une soirée passée à étudier quelques gouttelettes, groggy

et sonnée comme si elle venait de se prendre une raclée, Mélissa s'était sentie écrasée par les limites de son approche. Elle avait entre-aperçu quelques scènes potentiellement intéressantes où Harry parlait avec ferveur de sa rencontre avec Philip, mais ce dernier étant introuvable c'était à se demander si elle n'était pas tombée à tout hasard durant l'éloge funèbre de son ex.

Mélissa repensa au lendemain de son premier essai. Après une matinée de déprime passée à assurer le secrétariat de ce bon docteur Callerot, sur le point de partir déjeuner, par acquis de conscience Mélissa avait jeté un coup d'œil dans le renforcement de la salle d'attente, là où un patient aurait pu se cacher ou tout simplement l'attendre. L'absence d'Isabella lui pinça le cœur. Soudain très fatiguée elle s'installa dans la place qu'avait occupée l'ex du chaman fou. Rapidement avachie elle ferma les yeux. Combien n'aurait-elle pas donné pour être guidée à ce moment-là, qu'Isabella lui explique une nouvelle fois ce qu'elle avait pu comprendre des techniques de navigations utilisées par ses incarnations passées. Tout ce que Mélissa avait pour elle, c'était ses souvenirs.

La mémoire c'est fantastique, la manière dont ça fonctionne, ce parfait mélange de logique et d'émotion. Pour Mélissa, la manière dont étaient organisées les informations était bien moins important que le moteur de recherche, l'interface utilisateur, comment ça fonctionnait pour elle et les autres pour retrouver une information. C'était bien dommage que cette approche intuitive ne soit pas transposée quand elle sondait les futurs possibles.

Sens et émotions.

En colère on retrouvait facilement tous les souvenirs pleins de cette émotion, par contre dans ces moments-là, les mémoires imprégnées de joie et de paix semblent hors de portée.

Pour ce qui est du sens et de la logique, Mélissa avait bien plus de mal à formuler une vision cohérente. Était-ce vrai pour tout le monde où juste pour elle, mais dans sa mémoire, il n'y avait pas de longues scènes, ça ressemblait au cahier d'activité sur lesquels elle s'éclatait toute petite : des points numérotés à relier dans l'ordre. Dans ses

souvenirs une succession de courts moments étaient suffisante pour suggérer quelque chose de plus important.

Des fois, s'ennuyant comme un rat mort, elle cherchait dans ses vieux cahiers des figures qu'elle avait oublié de compléter, et avec toute la sagesse et l'acuité mentale acquise, souvent elle pouvait deviner la figure cachée à l'intérieur de l'amas de point et pouvait relier ces derniers à peu près correctement sans avoir à regarder leurs numéros. Il y avait de temps à autre des erreurs, mais dans l'ensemble elle était vraiment près de la figure optimale

L'idée était la clé : il suffisait de penser que les choses s'étaient passées d'une certaine manière pour qu'une partie des images soit oubliée, et même des fois pour que l'inconscient en génère de nouvelles pour assurer la cohérence. Se souvenir n'était en fait qu'un travail d'imagination guidée.

Isabella lui avait dit « souviens-toi du futur ».

Les dons de Mélissa c'était exactement ça.

Pour se souvenir elle devait proposer les grandes lignes, et c'était à Dieu de compléter. Plus elle rentrerait dans les détails, plus ça serait difficile et hasardeux pour lui. Et il y avait aussi la question de la quantité d'énergie colossale dépensée. Pour créer et réaliser un petit film du grand final auquel elle aspirait, combien de vie aurait-elle dû sacrifier ?

Dans un wagon, beaucoup de voyageurs soupirèrent et grognèrent jusqu'à Bordeaux à cause des pleurs d'un bébé, sans se douter que le petit geignards venait de les protéger d'un étrange mal qui avait assommés les trois wagons suivants. Personne ne termina à l'hôpital mais au terminus ils sortirent du train écrasés par la pire grippe de leur existence.

Quand elle arriva à destination, Mélissa à travers ses opérations magiques s'était offerte en tout et pour tout une confrontation sanglante avec Anita et tout un lot de sentiments glorieux. La confrontation l'avait occupé durant tout le trajet entre Nîmes et Bordeaux, mais elle était arrivée dans un état si pathétique que pour le trajet la menant jusqu'à Dax, elle n'avait eu d'énergie que pour égrener

son futur de moment jouissifs.

Programmer un sentiment, cet exercice laissant à Dieu le plus de latitude, était aussi sans aucun doute ce qu'il y avait de moins coûteux, et pourtant elle ne passa pas loin de s'étaler à deux reprises sur le court trajet entre le quai et la sortie de la gare ferroviaire. Incapable de tenir debout après la plus dure marche de sa vie, elle s'assit en tailleur pour attendre le bus mais se trouva incapable de se relever quand celui-ci ramassa ses passagers. Elle n'était pas en mesure de faire le reste du trajet et surtout la marche entre l'arrêt de bus et le camping.

Heureusement pour elle, Roger et Liliane, un couple de retraités habitant juste à côté du mobile-home de ses parents, répondirent à son appel et acceptèrent de venir la chercher. Mieux encore, catastrophé par son état pitoyable ils l'obligèrent à dormir chez eux. Question protection Mélissa n'aurait pas pu rêver mieux, surtout avec Brutus leur doberman pour monter la garde au pied de son lit.

Avec le chien qui grognait dans son sommeil quand il ne ronflait pas carrément, pour Mélissa ce fut aussi agréable de dormir à ses côtés que dans un avion. A l'extinction des éclairages cabine, elle avait l'habitude de se plaindre pendant un quart d'heure du manque de place, du bruit, de son fauteuil qui ne s'inclinait pas assez et celui du type de devant qui au contraire s'inclinait beaucoup trop, mais la fatigue accumulée finissait toujours par avoir raison du stress et des inconforts.

Après quelques heures de sommeil, alors que le soleil faisait à peine deviner sa présence, la chappe de plomb qui lui était tombé dessus la veille, lui laissant assez de jour pour commencer à respirer, Mélissa fut rattrapée par la gêne provoquée par les bruits et les vibrations du molosse. Elle se redressa et se sentit vieillie prématurément comme un jean ayant passé la nuit dans un tambour rempli de pierre ponce.

« Oh, mon Dieu, murmura-t-elle en se levant. Ça a intérêt d'avoir fonctionné ! » puis elle se rappela qu'elle n'était pas censée avoir le moindre doute. La consigne d'Isabella était simple : imagine ton objectif comme s'il était déjà réalisé.

Aucune incertitude, pas une once de « ça serait chouette si », non, l'objectif est atteint et tu en profites pleinement. Sens ce que ça te fait sentir, et laisse ce sentiment te guider alors que tu surfes sur l'océan.

« Ne te pose pas de question. Pas de doute, tu as fait ça toute ta vie. Ça marche, tu le sais. »

Le pire c'est que c'était vrai.

Mélissa avait fait ça toute sa vie, d'une certaine manière, mais pas avec ce genre d'enjeux ni dans une fenêtre temporelle aussi restreinte. Elle était toujours arrivée à ses fins, que ça prenne une heure, une semaine ou six mois comme ça avait été le cas pour ces problèmes intestinaux. Mais là, Mélissa n'avait pas six mois devant elle, loin de là

et en plus, avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête, comment pouvait-elle ne pas sentir un minimum de doute, d'appréhension et d'attente ?

« L'espoir c'est sans doute ton pire ennemi, plus tu es dans l'attente, le désir, plus tu programmes ton avenir sur cette fréquence. Tu te fabriques un futur de manque et d'espoirs insatisfaits. »

Mélissa souffla un bon coup, puis se répéta comme un mantra : « rencontre sanglante avec l'autre salope, je me sens chanceuse et victorieuse »

De l'autre côté de la porte, les deux retraités bavardaient gaiement autour d'un café chaud et de sacs en papiers auréolés de taches de graisse.

« J'espère que tu as faim, Roger en a acheté pour un régiment, dit Liliane.

— Toujours fondue de Pastis Landais ? » demanda son mari, avant d'ajouter : « sinon j'ai pris aussi des madeleines et des croissants. »

Mélissa sentit des larmes lui monter aux yeux. Le pastis Landais, elle adorait cette brioche, la dernière fois qu'elle en avait mangé c'était... avec Philip. Ils en avaient mangé au petit déjeuner le dernier jour de leur escapade landaise. A l'époque, obnubilé par son petit ami, elle avait passé le minimum de temps syndical avec ces voisins, et là, s'ils ne l'avaient pas attrapée au passage, elle serait déjà à la porte de chez elle. Roger et Liliane avaient longtemps été comme des grands parents de substitution, son papi et sa mamie pour les vacances. Et puis il y avait eu l'adolescence et elle était passée à autre chose. Quelle brutalité ! Et pourtant, jamais un reproche, ou une allusion ; des gens très classes ces deux-là.

La tentation de culpabiliser boucha tous les horizons. L'espace d'un instant elle se vit au milieu d'un champ de bataille, avec tout autour d'elle les carcasses agonisantes des gens qui l'aimaient et à qui elle avait fait défaut.

Non ! Non ! Non et non !

Ça ne pouvait se passer comme ça, plus maintenant, surtout pas maintenant.

Pas à cause des grandes résolutions prises pour devenir une meilleure amie pour Serena et les autres personnes de sa vie.

Non, si elle décida de rester et partager avec eux ce repas offert c'était pour profiter, profiter sans doute une dernière fois. Pas profiter comme un parasite, mais comme quelqu'un qui sait se régaler d'un plaisir partagé. Jésus avait eu son dernier souper, Mélissa, elle, elle aura son dernier petit-déjeuner. Sans même s'en rendre compte, elle était tournée vers le passé, ils discutaient de bons moments partagés. Des moments de rien, des moments juste bien. Ce n'est qu'enfin sur le pas de la porte qu'elle réalisa que oui, le terrain du passé était sans doute miné par endroits, mais qu'il était aussi riche en connexion et en sentiment d'appartenance.

Une appartenance inaliénable.

Personne ne pourrait jamais lui retirer les moments qu'elle avait passé avec son père et sa mère ni l'amour qu'elle avait senti pour eux. Sa mémoire était capricieuse mais le passé, ce socle immuable, la soutiendrait jusqu'au bout.

Mélissa n'était pas l'électron libre qu'elle croyait, celle qui pouvait passer à la suite en un claquement de doigt, ça c'était juste une histoire qu'elle se racontait, et en attendant, le passé, lui, patientait tranquillement.

Entre les deux habitations, à la lisière de son champ de vision une ombre. La même qu'à la gare, ou une autre ?

Dans quelques minutes quelqu'un frapperait à la porte du mobile home de ses parents ou tenterait un passage par la fenêtre. En attendant, la porte d'entrée, elle, ne présentait aucun signe d'effraction. Petite appréhension en entrant, l'éternelle histoire du monstre caché sous le lit ou dans le placard. La petite fille d'hier et la jeune femme d'aujourd'hui, un accord parfait. Sa poitrine se serra un peu plus.

Le passé éternel, le futur, les bonnes résolutions, vêtillles, vêtillles. Progression méthodique, pièce par pièce, ouvrir tous les volets roulants. Entré, première chambre, cuisine et salon.

Dans le canapé, Anita l'attendait.

La confrontation saignante allait pouvoir commencer.

Mais idiote qu'elle était, elle avait oublié de prendre un couteau en passant par la cuisine. Sans marquer de pause Mélissa se dirigea vers la fenêtre et s'apprêta à tirer le volet roulant.

« Je préférerais que tu t'abstiennes lui dit Anita.

— Tu viens pour le compte de qui, demanda Mélissa. Vteleni ou le fan club d'Elizabeth ?

— Les nouvelles vont vite, dit donc. Pourtant je ne t'ai pas vue sur dans la mailing list.

— C'était l'idée de qui, de coucher avec Léo ? » demanda Mélissa, et comme elle n'eut droit comme réponse qu'à un grand sourire, une rangée de dents blanches dans la pénombre. Elle rajouta : « C'était ton idée. Comme c'était celle de Liam de coucher avec moi. Baiseurs de star. Qu'est-il arrivé des fans à l'anciennes qui se contentaient d'un autographe ? Ce monde part désespérément en vrille ! »

Pas plus de réponse. Alors c'était quoi le principe, un concours de regard comme à l'école primaire. Le premier à détourner les yeux a perdu ?

« Et si tu me disais ce que tu es venue faire ici ? » demanda Mélissa en avançant d'un pas.

Anita aspira entre ses dents. Plus bas elle agitait l'index de manière désapprobatrice, sauf qu'à bien y regarder ce n'était pas un index. A mieux y regarder, c'était une arme, un pistolet.

Mélissa aurait eu l'air maline avec un couteau !

« C'est un flingue ou tu es juste très contente de me voir ?

— Je dois de te faire signer un papier, mais butée comme tu peux l'être tu vas dire non, et là j'aurai la joie d'être celle qui appuiera sur la gâchette.

— Un papier ? Tu veux dire un contrat comme celui que Liam a tenté. Vous êtes sérieux ? C'est tout ce qu'il vous fallait ? J'ai refusé plus pour rire plus qu'autre chose, c'est tellement ridicule. »

Mélissa n'avait pas eu une pensée pour cet épisode depuis qu'elle l'avait vécu. Un des premiers vécus au ranch. Là-bas, les gars de Vteleni avaient tenté tant de choses pour lui permettre de reconnecter avec son passé, ou plus particulièrement une partie très spécifique de son passé.

Le contrat proposé par Liam était aussi simple que délirant, en le signant elle aurait cédé son âme à la vilaine reine pour un milliard d'années. Une version light de l'arrangement avec le diable signé par tant d'artistes, de moussaillons ou de millionnaires en devenir.

« Tu crois qu'on peut perdre son âme ? » lui avait demandé Liam. Et devant la réponse négative de Mélissa il lui avait dit que lui non plus. Ce papier avait, à ce qu'on lui avait dit, permit de débloquer la situation à plusieurs reprises, c'était sans doute un acte symbolique comme ceux qu'on utilise en thérapie pour commencer à s'engager dans une voie nouvelle. Le contrat était sans doute un acte de bonne foi, un message clair avec son inconscient indiquant à celui-ci qu'elle cessait de fuir et se reconnectait à son incarnation passée, qu'elle acceptait la sagesse et la tutelle d'Elizabeth.

Elle n'était pas passé loin de signer à l'époque mais une main invisible avait retenu son bras, ou quelque chose du genre. Elle avait été traversée par une vision ridicule d'un tribunal intergalactique qui la condamnait pour rupture de contrat. Une raison un peu ridicule pour refuser, mais une fois le premier « non » prononcé, elle s'était entêtée.

Là, presque trois ans après, même question, même réponse. Seul le ton avait changé, d'empathique il s'était fait menaçant. Le procédé était dégoûtant mais s'il suffisait d'une signature pour faire sortir ces illuminés de sa vie, elle signerait comme elle aurait dû le faire il y a bien longtemps.

Quelque part, dans l'océan des possibles, il existait une version où elle avait signé, puis après une semaine à se reposer et à faire du cheval elle aurait sans doute continué son périple américain. Une version sympa, pas une où elle avait fait le trajet dans le coffre bien sûr, une comme celle qu'elle avait retrouvé, avec un transport bien plus joyeux, mais qui aurait bifurqué au moment de signer ce foutu papier.

« Ok, qu'on en finisse, tu vas l'avoir mon autographe. »

En face, dans la pénombre Anita fit la moue. Surprise ou déçue ?

Elle aussi devait se dire « tout ça pour ça ? Je me suis fatigué à m'incruster dans sa coloc, à la séduire, à lui tirer les vers du nez, alors qu'il suffisait de hausser un peu le ton, d'un stylo et d'un papier »

De sa main libre Anita passa la feuille et le stylo posé à côté d'elle sur le canapé, puis elle pointa du canon extra long de son arme la table et demanda à Mélissa d'aller s'asseoir là-bas pour lire et signer le contrat. « Lit le bien, c'est important. »

Encore une fois Mélissa se sentit empêchée, comme si tout d'un coup l'air s'était fait presque liquide, mais elle insista et s'installa à table pour lire les termes de sa reddition.

« Tu ne peux pas faire ça ! » se dit-elle.

Mélissa fronça les sourcils et continua sa lecture. S'il y avait des différences avec la version de Liam, elle n'arrivait pas à les voir.

« Qu'est ce qui l'empêche de te tuer après ça ? Si c'est juste ton âme qu'elle veut, le reste, ta dépouille mortelle ne lui sert plus à rien. »

« Mais qu'est-ce qu'elle aurait à gagner à me tuer ? »

« Si tu sais que tu as signé un contrat, tu peux traquer celui-ci le bruler et t'en libérer. Tu sais toi où sont les contrats signés par tes prédécesseurs ? Tous ces contrats qui t'ont ligoté toute ta vie.

« Toute ma vie, mais... »

— Je peux le sentir j'en ai des frissons. Alfonso est sur le coup ? » demanda Anita.

Mélissa se tourna vers elle, et vit qu'elle était au téléphone. « Parfait » dit Anita avant de raccrocher. Puis se tournant vers Mélissa lui adressa un sourire vicieux et lui demanda : « franchement je suis curieuse. Tu savais que tu parlais à Samaël ou pas ? »

« Oh ne fait pas cette tête-là. Tu as passé presque trois ans à préserver ton intégrité mentale, ou du moins c'est ce que tu croyais faire et pendant tout ce temps, il y avait un type qui te menait par le bout du nez. Tu étais tellement obsédée par Elizabeth que tu lui as ouvert la porte en grand. N'importe quelle pensée contre elle, était un parfait cheval de Troie pour lui. Tu veux te protéger toi et ta petite vie, ta précieuse identité, mais même sans les interférences de Samaël c'est du toc tout ça.

« Tu n'es rien, tu n'existes pas, tu es juste un amas de conditionnement et de reflexes qui se prend pour une personne. Toi comme le reste du monde. Même moi d'ailleurs. Mais je ne me fais pas

d'illusion sur ce que je suis et ce que je ne suis pas.

— Et c'est quoi ta réponse à cet état de fait ? Dire 'je n'ai pas grand-chose, mais ce peu je l'abdique à ma reine. Elle sait mieux que moi ce qui est bon pour moi.' Tu ne réalises pas que même si elle a une longueur d'avance elle n'est qu'une humaine. Tu n'es pas différente de n'importe quel intégriste prêt à tuer au nom de Yahvé, Jéhovah ou Allah. Des imbéciles qui croient abdiquer devant des dieux mais ne font que s'abandonner aux jugements d'hommes faillibles. Tu crois en Elizabeth, tu en as fait ta sauveuse, ta boussole, mais en définitive qu'a-t-elle fait pour toi et pour son peuple ? »

Mélissa réalisa qu'elle tendait un bâton pour se faire battre. Que savait elle d'Elizabeth en dehors des atrocités qu'elle avait commise ou fait commettre à Emmanuel et au reste de ses sbires ? Elle se leva et commença à contourner la table en disant : « Jésus ne disait-il pas c'est à ses fruits qu'on reconnaît la valeur d'un arbre. Toi et ta petite clique vous êtes comme tous les tarés qui disent adorer un dieu d'amour et de justice mais quand tu regardes d'un peu plus près, c'est toujours la même haine, les mêmes jugements, les mêmes atrocités. Comment peux-tu adorer une personne poussant ses disciples à la pédophilie et aux sacrifices humains ? »

Anita qui était maintenant debout demanda à Mélissa de s'asseoir.

« C'est ça votre problème avec vos rappels de vie antérieures. Pas de nouveau départ, de recul, tout n'est que loyauté, aussi pourrie soit la cause. Plus de libre arbitre. Plus d'humanité. Tu redessines le monde, tu le requalifie pour qu'il colle à ton programme dément.

— Mélissa retourne à ta place, dernier avertissement.

— C'est quoi l'excuse que vous vous racontez. Un enfant, s'il n'est pas un fils de l'exode, sa vie, son cul, ça n'a pas d'importance ? Ou encore qu'avec la réincarnation aucune vie n'a d'importance, tout ce qui compte c'est le... »

Mélissa fut interrompue par une détonation assourdie par le silencieux et une violente douleur dans le genou. Elle tomba sur les fesses.

Elle aurait dû crier. Elle aurait dû appeler à l'aide. Ça Mélissa y avait

pensé dès qu'elle avait vu Anita sur son canapé. Pensées écrasées par le poing vengeur d'une vision de Robert et Liliane l'héroïsme coupé court par un peu de plomb dans la tête.

Avec son genoux explosé, Mélissa serra ses dents si fort qu'elle put en sentir une ou deux se fendre. Elle étouffa ses cris mais martelas encore et encore le sol de son poing fermé.

Sanglots et gémissements.

Plus jamais elle ne surferait.

Plus jamais elle ne marcherait droit.

Elle avait espéré, elle avait cocréé un affrontement sanglant avec Anita. Visiblement la technique ancestrale avait besoin d'être retravaillée.

Elle était handicapée...

Bien portante elle ne savait que faire de sa vie, mais maintenant handicapée, à quoi bon. Et au-dessus d'elle, Anita raide comme la justice : « Je t'avais prévenu. Cette balle tu te l'es tirée toute seule. »

La douleur se fit rage.

« Toute seule ? C'est qui qui est dans mon putain de salon ? C'est qui qui tient ce putain de flingue. C'est qui qui a fixé ces putains de règles ? C'est Dieu ? Non ! C'est toi. Espèce de putain de psychopathe. Tu es pourrie jusqu'à la moëlle. Tu vas peut-être me tuer maintenant parce que ton putain de contrat jamais je ne le signerai, mais dit toi que tôt ou tard je te rattraperai, et que je vous exterminerai tous, encore et encore. Non mieux... » Anita leva son arme et la pointa vers la tête de Mélissa. « Ce que vous avez fait à Liam je vous ferais la même chose encore et encore »

Anita baissa légèrement son arme et tira une balle dans le ventre de Mélissa.

« Oh comme je suis contente ! Je n'avais le droit de te tuer que si tu devenais une menace pour nous. Ils étaient persuadés que tu allais faire alliance avec Samaël ou un truc du genre. J'ai rédigé rapport après rapport sur ton compte mais ils s'obstinent à te surestimer. Mélissa la menace pour notre ordre ! Ou là là, mais non tu n'es qu'une pauvre fille pathétique. Assise sur un trésor mais trop lâche pour prendre tes

responsabilités d'une manière ou d'une autre. Tu as vécu comme une merde et tu vas mourir comme une merde. Samaël doit être bloqué à l'heure qu'il est, et il ne pourra pas te contaminer quand tu feras ta transition. Ce crétin est incapable de retenir de leçon de... »

Le monologue d'Anita fut interrompu par un bruit dans la cuisine. Son visage se figea, et quand elle regagna ses esprits elle appela quelqu'un avec son téléphone. « Je suis en train de boucler mais je ne suis pas seule, quelqu'un est rentré dans le logement. »

« J'ai un flingue », dit-elle à la cantonade.

Pour toute réponse une voix de l'autre côté de la cloison dit « coups de feu tiré. Personne blessée. Amenez une ambulance et des gens armés au camping des Landes infinies, sur le lot 457, merci. »

Cette voix c'était celle de Léo et jamais Mélissa n'avait été aussi contente de l'entendre. Elle essaya de se redresser sur ses coudes et de regarder ses mains. C'était plus facile à dire qu'à faire. A la douleur s'ajoutait maintenant la nausée et le tournis. Autour d'elle la tache de sang continuait de gagner du terrain. Non, même avec les secours, elle ne survivrait pas.

L'appel téléphonique c'était plus une feinte qu'autre chose. Vu ce qu'il avait entendu de l'échange, Léo ne donnait pas cher de la peau de Mélissa. Il était arrivé trop tard.

Et dire qu'il était en planque devant le mobile-home depuis qu'elle était rentrée dans celui-ci ! Auparavant il avait fait un tour de l'habitation et voyant tous les volets fermés il avait déduit qu'elle dormait ou qu'elle n'était pas encore arrivée. Comment aurait-il pu se douter qu'Anita était en position ? Tout ce qu'il avait comme indication c'était un SMS provenant d'un numéro inconnu lui disant : « Mélissa est en danger et je crois que toi aussi. »

Après s'être fait débarquer du train en cours de route par un contrôleur un rien tatillon et peu réceptif aux tentatives de corruptions, c'était déjà un miracle qu'il soit au bon endroit pour entendre le coup de feu et qu'il rentre chez Mélissa couvert par les bruits de coups. Et voilà qu'il était dans la cuisine, avec pour seule arme le canif au fond

de son sac à dos. Il était en train d'ouvrir le tiroir à couvert quand le deuxième coup de feu retentit. Sous l'effet du stress, il oublia de refermer délicatement le tiroir après avoir pris un couteau à viande et ne vit même pas ce dernier se refermer tout seul à grand bruit.

Passer la tête par l'ouverture c'était le meilleur moyen de voir son espérance de vie réduite à quelques secondes. Il y avait fort à parier que le pistolet d'Anita soit déjà pointé vers l'ouverture. S'il voulait pouvoir s'en sortir vivant il devait la laisser venir à sa rencontre.

Appeler la police n'eut pas l'effet escompté. Il avait téléphoné accroupi prêt à déchirer la gorge ou le ventre d'Anita d'un beau mouvement ascendant. Léo tenait son arme si fort qu'avant même de raccrocher il avait senti son bras commencer à se tétaniser.

Qui d'Anita ou de la police arriverai en premier ?

Léo ne se sentait pas particulièrement confiant.

Provoquer Anita était sa meilleure option, mais comment ? Qu'est ce qu'il pouvait bien faire pour la faire venir à lui ? La science de l'insulte était sans doute celle qu'il maîtrisait le moins. Anita allait voir clair dans son jeu et le ridiculiser.

En attendant qu'elle le rejoigne poussée par l'ennui, Léo regarda autour de lui à la recherche d'une planque, ou quelque chose de mieux que son couteau dentelé.

Un autre coup d'œil dans le tiroir à couvert révéla un couteau à pain, bien plus long mais pas vraiment pointu. Léo était loin de gagner au change. Dans un autre compartiment il y avait des fameuses cuillères à Milkshake de Melwin. Après avoir vu un film de guerre ou d'agent secret, Léo n'en était plus trop sûr, avec ces cuillères au manche allongé, Mélissa et lui avaient joué à espionner tout le camping. Caché derrière un mur ou un arbre il tendait la cuillère devant eux et légèrement sur le côté. Le côté convexe de la cuillère leur offrait une vue périphérique des zones cachées.

Périphérique mais franchement illisible. C'était rigolo au sortir de l'enfance mais il fallait avouer que dans les présentes circonstances l'intérêt était presque nul.

Presque...

Léo fut traversé par une idée. Pas un éclair de génie, loin de là, mais vu les circonstances, comme on dit, « au royaume des aveugles les borgnes sont roi ». Il s'accroupit le long du mur bordant l'ouverture, et fit dépasser du cadre le bout de sa cuillère aussi haut que possible.

La réponse ne se fit attendre, deux coups de feu à travers la cloison mais largement trop haut pour pouvoir l'atteindre. Léo étouffa un cri et se laissa tomber sur son séant. C'est là qu'il aperçut ce que ses yeux jusqu'ici trop haut n'avaient pu voir. L'extincteur obligatoire dans tous mobile-homes du camping. Une belle bombonne rouge, bien pleine à en croire son poids. Ce n'était pas la batte de baseball dont il avait rêvé mais sans même réfléchir Léo posa son couteau et retira la goupille de sécurité. Il était prêt à...

Quand il leva les yeux, il se retrouva nez à nez avec le canon allongé de l'arme d'Anita.

Clic.

Clic mais pas Bang.

Léo resta interdit, une seconde et sans même réfléchir, plutôt que de pulvériser de la mousse sur le visage d'Anita, il bondit sur ses pieds et son bras gauche dessina un parfait arc de cercle. L'extincteur lui aussi fendit les airs et vint s'encaster dans la bouche d'Anita. Si les dents de l'ex coloc de Mélissa étaient des quilles, Léo aurait sans doute fait un strike.

La fille tomba à la renverse et ne se releva pas. Après avoir récupéré le revolver, Léo se précipita vers Mélissa allongée dans une mare de sang. Elle respirait mais à peine.

Il l'attrapa par les épaules, ferma les yeux et essaya de trouver en lui un chemin pour réparer les blessures de Mélissa.

Le problème c'est que ça ne marchait pas comme ça. Il ne sentit absolument aucun transfert d'énergie.

Il avait besoin d'une source et vite.

Il traina le corps inanimé d'Anita près de celui de Mélissa, attrapa la vilaine par la gorge et la gentille par l'épaule.

Récupérer l'énergie d'Anita n'était vraiment pas un problème, en quelques secondes il sentit un débit stable le traverser, un débit qui ne

savait pas où aller. C'est comme si Mélissa était devenue une passoire, et qu'elle ne pouvait rien retenir.

Les yeux fermés, Léo regarda partout autour de lui. « Mon Dieu, mon Dieu ? quelqu'un ? S'il vous plaît aidez-moi ! »

Il sentit dans son espace intérieur la présence apeurée de Mélissa, un reliquat de conscience, muet et paralysé.

S'il vous plaît ?

Une autre présence se fit sentir. Non, pas juste une, il y avait du peuple autour de lui. Du peuple qui ne demandait qu'une seule chose : qu'il baisse le pont-levis. Des figures du passé, des amis d'hier qui aujourd'hui étaient ses pires ennemis.

Les ennemis de mes ennemis...

Parmi les présences, il y en avait une qui sentait mauvais, une qui lui hérissait le poil et lui glaçait le sang. Un ennemi juré longtemps combattu, qui nuit après nuit avait envahi ses pires cauchemars. Celui qui priait pour sa mort depuis des siècles.

Faute de mieux.

Qu'est-ce qu'il avait à perdre ?

Il lui ouvrit son cœur et l'enfant défiguré pu rentrer.

« Après toutes ces années, nous voilà tous les trois réunis, dit Samaël. Tous les trois du même côté de la barrière.

— Est-ce que tu peux m'aider ?

— Je crois que oui, mais pas comme tu crois. Il faut que Mélissa change son passé. Il suffirait que la balle passe à quelques centimètres à côté et elle pourrait survivre à tout ça.

— Mélissa, demanda Léo. Tu as entendu ce qu'on vient de dire.

— Elle est perdue dans sa tête, elle tient l'idée de sa fin imminente à distance. Je peux l'aider, mais j'ai besoin de jus pour cela, il va falloir que tu rediriges la mane vers moi. »

Léo sentit et entendit tout l'échange entre Mélissa et Samaël. C'est comme si son corps était devenu la scène sur laquelle le dialogue se jouait.

Samaël était le roi de l'enfumage mais aussi celui de la clarté. Il était le maître de la conscience concentrée. En le voyant agir, Léo fut

impressionné et même presque terrifié devant tant de puissance et de potentiel.

« Tu sais, je ne peux faire tout ça que parce que tu m'alimentes. Tout à l'heure une poignée de phrases dans l'esprit de Mélissa m'ont consommé un an ou deux d'énergie accumulée. »

Ils étaient maintenant trois se tenant la main formant un cercle à l'intérieur duquel l'océan des possible virevoltait.

« Deux points de contraintes, dit Samaël. Nous trois réunis et la balle ne faisant pas trop de dégâts dans tes viscères.

— On a besoin de tellement de jus. Ça sera quatre points sinon rien, répondit Mélissa. Robert et Liliane sont en balade loin du camping, je ne veux pas qu'ils payent de leur vie quand Léo étendra le cercle de la ponction. J'ai aussi besoin que la balle dans mon genou tape plus haut ou plus bas. Il est hors de question de survivre si c'est pour boiter. »

Léo sentit une flambée de rage chez Samaël. Et se rappela de manière spontanée toutes ces fois où celui-ci s'était plaint des caprices des différentes incarnations de Mélissa. Cette fois ci, il enragea en silence, puis une fois la flambée passée il dit « Léo peut exclure les êtres humains de la ponction. Tous les végétaux et les animaux vont mourir à des centaines de mètres à la ronde. Je vais lui rappeler. Maintenant Mélissa bloque ce moment présent et la sphère de ses adjacents puis dirige toi vers l'instant où elle t'a tiré dans le genou. »

Léo n'avait pas besoin d'explication, comment exclure les humains relevait maintenant de l'évidence. Samaël avait concentré sa conscience au bon endroit et donc celle-ci avait pu briser les voiles et les années jusqu'au souvenir oublié. Léo voyait maintenant le camping et les formes vivantes autour de lui comme autant de formes colorées. Anita virait rapidement au gris alors il lança ses crochets partout autour de lui, un peu au hasard, en évitant les formes humaines vaquant à leurs occupations. Il était à des lieues des travaux de Mélissa et Samaël. Chacun sa place.

Planant autour du bungalow il vit une forme se dirigeant vers celui-ci, une forme rentrant sans frapper, une forme armée elle aussi d'un pistolet à silencieux.

Oh, oh, je crois qu'on a un problème.

Samaël devait être à l'écoute car avant même de terminer sa phrase Léo su comment vider un être humain instantanément.

Il y eut un bruit sourd à quelques mètres de là, et de nouveau il devait chercher de la vie autour de lui. L'énergie du combattant fauché avait été comme un éclair : foudroyant, hyper énergétique, mais rigoureusement impossible à canaliser. S'il avait identifié l'homme quelques minutes auparavant Léo aurait peut-être pu récupérer toute son énergie... mais bon, il n'était plus un danger, c'est toujours ça, non ?

« Les trois sages de nouveau réunis, dit Samaël. Vous ne pouvez pas savoir comment ça me fait plaisir. »

Ils étaient tous les trois assis sur un promontoire, regardant une vallée fertile. C'était un moment de répit avant des montagnes de tracasseries administratives. Mélissa n'avait pas hâte d'y retourner surtout dans son corps amoché. Deux balles lui étaient passées proprement à travers en esquivant parfaitement artères, et organes, mais elle imaginait bien que ça allait faire un mal de chien.

Non, franchement, elle serait restée longtemps comme ça, en silence, profitant du paysage et du doux climat.

« Comment est-on censé avoir une vie normale après ça, demanda Léo, le regard perdu à l'horizon. Je peux buter un type juste par la pensée.

— Non, pas sans moi pour affuter ton mental, dit Samaël. Mais si ça peut te rassurer, l'étendue de ce que je peux faire est aussi limitée si tu n'es pas là pour m'alimenter.

— On est comme Voltron ou le méga transformer, dit Léo.

Mélissa soupira devant cette allusion stupide et demanda « et maintenant ? On fait comment pour en finir une bonne fois pour toute avec Elizabeth ? On a peut-être gagné la bataille aujourd'hui mais si c'est pour recommencer les mêmes chamailleries vies après vie... »

— Curieusement, c'est sans doute la partie la plus facile, dit Samaël. Oui, c'est simple comme bonjour. Mais comme un imbécile je suis

passé à côté siècle après siècle. Obsédé par la porte des étoiles, nos origines, nos mœurs, j'ai oublié que nous étions avant tout humains et donc soumis aux mêmes lois qu'eux mais aussi que nous bénéficions des mêmes avantages. Vivre sur terre est une expérience de libre arbitre, à chaque instant on est libre de faire le bien comme le mal, on est libre de briser nos chaînes comme de les garder et de continuer de vivre en esclaves.

« Toutes cette obsession sur les vies antérieures c'était un moyen de contrôle sur les fils de l'exode, c'était de perpétuer encore et encore les mêmes engagements, c'était un moyen de renforcer notre servitude.

« Nous n'avions connu que ça, que ces croyances fédératrices, et donc elles étaient notre monde, elles étaient les murs de la boîte dans laquelle nous avons été enfermés.

« Le contrat qu'Anita essayait de te faire signer c'est un peu différent, mais pas tant que ça. Tu renforces un engagement pris auparavant. Les vœux et les promesses solennelles ont tendances à tenir d'une incarnation à l'autre, généralement les circonstances de notre vie présente les réactivent, ou plus exactement t'incitent fortement à les réactiver.

« Contrairement à ce qui se passe sur d'autres planètes, ici on peut détruire d'un seul coup, une bonne fois pour toute un engagement pour peu qu'on connaisse les grandes lignes du contrat initial. Il suffit de prier la vie, Dieu, la source, peu importe, et dire que tu renonces maintenant et à jamais au vœu que tu n'auras plus qu'à citer.

« La folie qui vous saisit tous les deux quand vous êtes ensemble, c'est une dizaine de vœux répétés encore et encore... je t'aimerai toujours mon amour. La perte de l'autonomie de Léo ce sont des vœux, qu'il doit aussi dissoudre.

« L'énergie qui est perpétuellement dirigée vers Elizabeth que tu le veuille ou non Mélissa, chez toi mais aussi tes incarnations à venir, ça aussi il te faut le couper maintenant une bonne fois pour toute, et je crois que maintenant, c'est le moment ou jamais.

« Mélissa, tu nous trouve une réalité où les policiers nous laissent encore cinq minutes pour respirer et on s'y colle ? »

Livre 1 :

Début de rédaction 28 juin 2022

Fin de la rédaction 19 août 2022

Fin de la première relecture (jamais achevée)

fin de la deuxième relecture 4 août 2023

Livres 2 et 3

Début premier jet 18/02/2023

Fin du premier jet 1/07/2023 (avant les retcons et tout et tout)

Relecture 1 terminée le 22/07/2023

La totale

Relecture muriel intégrée entre le 16 octobre et 30 du même mois.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Julien Kergot, alias Samuel Abibou, est avant tout un passionné. Passionné pour les lois et principes sous-jacent de l'expérience humaine au niveau individuel. Il est limite obsédé par l'envie de comprendre ce qui fait que l'on est ce que l'on est, ça et les facteurs influençant nos trajectoires, qu'ils soient sous notre contrôle ou pas. Porté par ce souffle il vit au confluent de la science, de la psychologie, du mysticisme et de l'ésotérisme. C'est un professeur, un énergéticien, un blogueur et un écrivain.

La trilogie « Entre les vagues » est son onzième livre. C'est le troisième dans l'univers initié par « le sel de la terre » et enrichi par « dur comme fer ».